

ASSOCIATION  
**BRETONNE**

---

Archéologie — Agriculture

---

**COMPTES-RENDUS, PROCÈS-VERBAUX, MÉMOIRES**

*Publiés par les Soins de la Direction*

---

**Cinquante-Deuxième Congrès tenu à Moncontour**

*du 2 au 7 Septembre 1912*

---

**TROISIÈME SÉRIE**

---

**TOME TRENTE ET UNIÈME**

---

**SAINT-BRIEUC**

**IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE DE RENÉ PRUD'HOMME**

---

1912

PROCÈS-VERBAUX

DES

SÉANCES



## ASSOCIATION BRETONNE

---

# CONGRÈS DE MONCONTOUR

---

## MESSE DU SAINT-ESPRIT

---

C'est à Moncontour, la vieille et célèbre cité féodale, si riche en souvenirs historiques, à la situation si pittoresque, gracieusement assise au confluent de deux riantes vallées, que l'Association Bretonne a, cette année, tenu ses assises. Fidèle comme toujours à une pieuse tradition, se souvenant que toute science émane de Celui qui en est le sublime créateur, elle a, pour les mettre sous son égide, inauguré ses travaux par la Messe du Saint-Esprit. Cette messe a été célébrée à 8 h. 1/2, dans l'antique et curieuse église paroissiale, par M. le chanoine de la Villerabel, vicaire général, spécialement délégué par Monseigneur Morelle, évêque de Saint-Brieuc et Tréguier. Dans l'assistance, qui était fort nombreuse, on remarquait : MM. le comte Lanjuinais, député, directeur général de l'Association Bretonne ; Boby de la Chapelle, ancien préfet, directeur de la Section d'Agriculture ; le marquis de l'Estourbeillon, député, directeur de la Section d'Archéologie et d'Histoire ; Léon Houitte de la Chesnais, secrétaire général de l'Association Bretonne ; Sagelet ; Oheix ; Veillet Dufrêche, le sympathique maire de Moncontour ; Raffray, adjoint ; Bédel, et toutes les notabilités locales.

A l'issue de l'office divin, M. de la Villerabel a prononcé la très remarquable et éloquente allocution suivante :

MESSIEURS,

La fonction sacrée que je remplis aujourd'hui me ramène parmi des amis qui m'honorèrent jadis du titre de Directeur de la Section d'Archéologie et d'Histoire de notre société et de président du Comité de préservation du breton. Une confiance si flatteuse m'eût attaché pour longtemps à ces charges, si les nécessités de mon apostolat sacerdotal ne m'avaient entraîné dans un ordre d'idées différent de celui de vos recherches et de vos travaux. Je quittai donc mes fonctions, en restant parmi vous, dans le rang, heureux de vous retrouver chaque fois que la divine Providence m'a permis de reparaitre à vos Congrès.

Cependant je ne viens pas ici aujourd'hui à ce titre si cher de confraternité, mais au nom de Mgr l'Evêque de Saint-Brieuc. Vous vivez en ce moment sous sa houlette pastorale, et c'est pourquoi il m'a député vers vous, dans cette vieille ville de Moncontour, riche de souvenirs historiques : vous y goûterez mieux l'opportunité des mandements par lesquels Sa Grandeur a prêché la *fidélité au sol breton*. Nul n'a plus souvent chanté la beauté de la Bretagne, la dignité de ses saints et de ses héros. Il est votre par le patriotisme ardent, au nom duquel il a maudit l'exil qui s'appelle l'émigration ; il est votre par le zèle avec lequel il a défendu la langue bretonne en créant l'archidiaconé de Tréguier sous sa forme actuelle exclusivement celtique ; il est votre par l'éclat qu'il donne à la fête des fondateurs de notre civilisation bretonne, les moines venus de Grande Bretagne et parmi eux surtout son glorieux prédécesseur saint Brieuc.

Avec quelle joie je retrouve cette vieille *Association Bretonne*, si grave, si austère, si exclusivement vouée aux travaux de la science historique, archéologique, linguistique, agricole et économique. Chaque année ses mémoires constituent un monument de probité scientifique et de patriotisme breton.

Vous êtes des savants et des économistes, et en arrivant ce matin l'esprit tout rempli des pensées qui nourriront vos entretiens et vos courtoises discussions, vous avez aperçu les lampions fumants d'une fête populaire par laquelle la municipalité de Moncontour a préludé à votre venue dans ses murs. Vous ne l'aviez pas organisée, parce qu'il n'est pas dans vos traditions de

mélanger les plaisirs à vos austères études. Vos prédécesseurs qui furent vos maîtres ne s'attardaient pas à badiner, mais vous avez reconnu dans la joie exubérante des habitants de Moncontour le bonheur qu'ils avaient de vous recevoir. Il y a longtemps qu'ils ont acquis un juste renom d'hospitalité. Aucune ville n'est plus accueillante à ceux qui apprécient ses beautés pittoresques, architecturales et artistiques ; aucune ne donne mieux à ses hôtes l'impression de nos vieilles cités bretonnes si familiales, si cordiales dans leurs mœurs.

Pourquoi tairai-je mon affection pour son maire si sympathique, pour son administration si sage, pour ce peuple vif, ardent, presque méridional. Quelques gouttes de sang espagnol se mêlent depuis les guerres de la Ligue au sang breton. La ville garde encore, même de loin, l'aspect d'une ville de Navarre ou de Castille.

Au chevet de cette église s'élève une tour de style renaissance, œuvre d'un architecte au nom bien français, Georges Le Boucher, qui se couronne d'un beffroi de forme très caractéristique. Le paysage de Moncontour ne se comprendrait pas sans la silhouette étrange de ce dôme accosté de clochetons, recouvrant une galerie par où s'échappe la voix sonore des cloches. Construit de 1584 à 1587, il a été récemment restauré par les Beaux-Arts qui lui ont gardé son aspect espagnol.

Chevaliers et hommes d'armes qui ont tour à tour défendu les hautes murailles et les puissantes tours de cette ville, y ont apporté le sang de toutes les vaillantes races qui recrutèrent les armées. Mieux encore les âmes ardentes des saints ont laissé dans les cœurs un peu de leur chaud enthousiasme. Ici ont passé S. Vincent Ferrier, le P. Maunoir, Jean Leuduger, le P. Ange de Lamballe, Grignon de Montfort.

Bien souvent je recourais à l'hospitalité si fraternelle du cher curé de Moncontour et de ses dévoués vicaires, et chaque visite m'attachait davantage à cette cité, à ses gloires passées, à son présent.

La physionomie de la population moncontouraise se distingue par une grande ardeur. Encluse en ses remparts, elle descend aisément dans ses rues étroites et montueuses, au premier son de biniou, de clairon ou de tambour, mais aussi au premier son de cloche, au premier appel de la prière.

Son labeur lui-même l'a mise longtemps, après les guerres, en relations avec l'étranger. Son commerce de toiles se faisait par les ports de la côte, et principalement par Le Légué, avec les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud. Le lin breton couvrait les épaules des conquistadores d'autrefois.

Il y a beau temps que notre race celtique s'assimile constamment des éléments empruntés aux races étrangères, pour en former la nationalité bretonne. Que de curieuses études à faire sur les origines ethniques de nos paroisses ! Mais la puissante action des moines civilisateurs, des évêques, de l'Eglise, du clergé, a pétri tous ces éléments divers et les a marqués de l'empreinte chrétienne. Grande éducatrice du peuple, l'Eglise a tiré partie de cette race et de tous les apports des siècles pour former ce type de Français qui ne se confond avec aucun autre et qui s'appelle le *type breton*, aux nuances multiples, sur un fond commun. Deux langues se partagent la Bretagne, mais une même foi a mis dans les âmes un même idéal ; une semblable destinée historique a suscité le même sens guerrier et marin, la même flamme poétique, la même rêveuse mélancolie et le même amour du sol natal qui constituent notre génie propre.

Voilà pourquoi vous aimez à voyager, Messieurs, et à transporter vos assises tantôt en une ville et tantôt dans une autre, pour ne pas séparer ce que la Providence a uni par une longue, glorieuse et commune destinée. D'autres s'amusent, faute de connaître les joies austères de l'étude ; vous, Messieurs, hommes de recherches patientes et de laborieuse érudition, vous, les promoteurs du progrès agricole et les défenseurs de la nationalité bretonne, vous goûtez une consolation délicate à faire surgir de l'oubli le passé ou à préparer un avenir meilleur pour notre patrie.

De même que l'ouvrier, épris de son métier, trouve son bonheur à produire le chef-d'œuvre de son atelier ou la moisson abondante de ses champs, de même vous savourez la subtile volupté des poudreux parchemins et la fierté des organisations économiques et sociales qui, patiemment élaborées, rassemblent les forces dispersées d'un peuple émietté par un fatal individualisme. La Section d'Agriculture, comme la Section d'Histoire, se cantonnent en des travaux qui paraîtraient au vulgaire

un objet d'insupportable ennui, mais l'une comme l'autre enrichissent, loin du bruit des fêtes profanes, le patrimoine de la race.

Pour assurer à vos assises annuelles les bénédictions de Dieu et l'assistance de l'Esprit-Saint, vous inaugurez vos travaux par une messe. Ainsi faisaient nos pères, et par ce geste de foi vous montrez bien que vous êtes la plus ancienne et la plus traditionaliste des sociétés bretonnes. Au pied de l'autel de Notre-Dame et de Saint-Mathurin, dans cette église riche de chefs-d'œuvres et de souvenirs historiques, ployez humblement les genoux et inclinez vos fronts pour prier et pour adorer ; gardez fidèlement avec le sens religieux, celui du respect sans lequel il n'y a que désordre et anarchie. Le principe d'autorité qui fait les peuples grands et saints prend sa source en ce tabernacle où réside le fondateur de la sainte Eglise, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Déferents pour la hiérarchie sacrée, que votre premier mouvement vous porte toujours vers nos évêques bretons, gardiens de notre foi et de nos traditions religieuses !

Dans vos statuts, vous avez posé une loi très sage et vous n'autorisez aucune discussion politique ni religieuse, car vous appartenez à tous les partis et vous ne formez pas une assemblée de théologiens. Il y a loin de Byzance à Moncoutour. Mais fils de l'Evangile qui a civilisé les bretons et en a fait l'un des peuples les plus chrétiens de l'univers, vous ne tombez pas dans l'erreur moderniste qui voudrait dédoubler la personnalité humaine et en démarquer en nous le caractère du saint baptême.

Lavés de la tache originelle, vous avez passé de l'état de nature déchue à l'état de grâce. Quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, vous agissez et vous parlez en chrétiens. La grâce n'est pas un vêtement que vous revêtez à la porte d'une église et que vous dépouillez à la sortie, elle est en nous un principe de vie surnaturelle qui sanctifie, divinise tous vos actes et les rend méritoires pour l'éternité. *Chrétiens* vous êtes au pied de l'autel, *chrétiens* à la maison, *chrétiens* à la tribune, *chrétiens* sur la place publique. Tout ce qu'enseigne le Dogme vous le croyez, tout ce qu'il condamne vous le condamnez ; tout ce que prescrit la morale évangélique, vous l'observez. Fils dociles de la Sainte Eglise, vous avez au cœur ce patriotisme qui vous attache à la société spirituelle et qui ne nuit en rien au patriotisme français,

car vous rendez à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

Parmi vous point de ces victimes du libéralisme religieux qui accepte la neutralité confessionnelle. Un chrétien sage et tolérant traite avec beaucoup d'urbanité un voisin, un collègue qui ne croit pas comme lui et ne pense pas comme lui. Jamais cependant il ne lui sacrifie un atome de la doctrine, un iota des textes sacrés ; mais il ne les professe pas hors de propos d'une manière provocante. La charité évangélique concilie si bien la pureté de ses croyances avec la douceur chrétienne que nos œuvres catholiques abritent souvent des hommes étrangers à notre religion (les exemples abondent) ; tandis que les catholiques sont amenés, dans les œuvres qui professent la neutralité, à des concessions qui amoindrissent l'orthodoxie de leur foi.

Admettriez-vous un gouvernement qui resterait neutre en face des doctrines d'anarchie ? Admettriez-vous un chrétien qui demeurerait neutre en face de l'hérésie ? Non sans doute, mais votre grande largeur d'esprit et votre exacte politesse vous rendent votre tâche facile et votre intransigeance conciliante.

Notre *Association Bretonne* mérite donc bien de l'Eglise, puisqu'elle n'a pas sacrifié aux dieux du jour ; elle déploie toujours inviolé l'étendard blanc semé d'hermines avec la fière devise : « Plutôt la mort que la souillure ! » Il n'y a chez vous que de vrais bretons, ni félons, ni renégats. Par la plume et par la charrue, *calamo et aratro*, vous promouvez la grandeur de la patrie. Honneur à vous !

A travers la brèche que le temps a creusée dans les murailles de Moncontour, vous avez fait ce matin votre entrée. Oh ! le beau cadre pour une assemblée comme la vôtre ! Oh ! la merveilleuse harmonie du paysage et de vos âmes ! Lorsqu'au xvi<sup>e</sup> siècle les protestants occupèrent Moncontour, ils dévastèrent les églises et détruisirent la piste des pèlerins de Saint-Mathurin. Cette piste consistait en un chemin pavé en pierres plates de schiste, appelées aussi pierres vertes, sur lequel, genoux nus, les pèlerins faisaient le tour de l'église.

En 1613, les habitants de Moncontour la rétablirent et l'on revit encore le pieux défilé autour de cette église qui vous abrite aujourd'hui.

Le pavé raboteux a remplacé la piste plate de jadis, mais vous

venez à votre tour ployer les genoux devant saint Mathurin. Les siècles passent, la foi bretonne demeure et nous aimons encore tout ce que nos pères ont vénéré ; nous foulons les chemins qu'ils ont fréquentés et nous suivons les pistes qu'ils ont sanctifiées. Gardez à votre vieille Association Bretonne son caractère d'autrefois ! Qu'elle reste l'évocatrice du passé ! Qu'elle marche en tête du progrès !

*Eliamsi omnes ego non*, voilà la devise de toutes les fidélités. La Bretagne est une patrie, son histoire est notre fierté. Qu'elle demeure grave et mélancolique la main sur la garde de son épée, la croix sur sa poitrine, le regard vers l'horizon lointain de la plaine ou de l'océan, foulant aux pieds les vains hochets des vanités humaines, l'oreille tendue aux voix du Ciel. Alors, elle restera sur les sommets et, du haut de ses tours fortes, défiera toutes les atteintes du temps. *Mons cum turibus* ! La montagne est imprenable qui se couronne de fortes tours et de vaillants défenseurs. Salut à Moncontour ! Salut à Notre-Dame ! Salut à Saint-Mathurin ! Chaque pierre des murailles de cette ville et de ses demeures vous servira de livre où vous lirez sa gloire. Que Dieu bénisse vos travaux !

## SÉANCE SOLENNELLE D'OUVERTURE

A trois heures de l'après-midi, dans une salle dépendant d'un ancien hôtel de la famille de Kerjégu, aujourd'hui propriété communale, mise gracieusement à la disposition de l'Association Bretonne par M. le maire de Moncontour, s'est ouverte la première séance du Congrès, sous la présidence de M. le comte Lanjuinais, assisté de MM. le chanoine du Bois de la Villerabel, vicaire général, délégué spécialement par Mgr Morelle, évêque de Saint-Brieuc et Tréguier, et Veillet Dufrêche, maire de Moncontour. Prennent place au bureau, MM. Boby de la Chapelle, marquis de l'Estourbeillon, Léon Houitte de la Chesnais, Sageret, Oheix, etc...

M. Lanjuinais prend la parole en ces termes :

MESDAMES, MESSIEURS,

Je vieillis beaucoup et, d'ici à très peu de temps, je serai obligé, suivant toute probabilité, de résigner mes fonctions de directeur général de l'Association Bretonne et de prier mes confrères de me donner un successeur, car mes jambes commencent à refuser de me porter. Quoiqu'il en soit, je me réjouis d'avoir pu assister au moins encore une fois à l'une de nos réunions, surtout à celle-ci qui s'annonce si bien, et tous ceux qui m'écouteront seront d'accord, j'en suis convaincu, pour reconnaître que nous avons fait un heureux choix, en donnant, cette année, à Moncontour, la préférence sur ses rivales.

La dernière fois que nous sommes venus dans les Côtes-du-Nord, c'était il y a cinq ans, plusieurs d'entre nous avaient déjà demandé au bureau de l'Association Bretonne de désigner votre ville pour y tenir notre Congrès annuel qui nous fait passer en revue, successivement et à tour de rôle, les cinq départements

de la Bretagne ; mais Lamballe nous offrait alors l'attrait d'un grand concours agricole dont nous avons eu la satisfaction de pouvoir contribuer à rehausser l'éclat, en nous y associant, et il a fallu s'incliner devant les objections d'ailleurs très fondées de notre Section d'Agriculture.

Ceux d'entre nous qui, à cette époque, avaient opiné en faveur de Moncontour, ne doivent pas maintenant regretter leur échec de 1907, puisque c'est à lui que nous devons la bonne fortune de nous y trouver réunis en ce moment. Nous n'y entendrons plus les clameurs guerrières poussées jadis par les compagnons de la comtesse de Penthièvre, l'altière et friscible fille d'Olivier de Clisson, et plus tard par les soldats du duc de Mercœur et du prince de Dombes ; mais nous y rencontrerons, j'en ai la certitude, un accueil des plus sympathiques et un auditoire avide d'écouter nos orateurs et de les applaudir.

La nature, plus encore peut-être que l'art des ingénieurs militaires, avait fait de Moncontour une place très forte et facile à défendre ; aussi a-t-elle joué un rôle important dans l'histoire de la Bretagne. Cela lui a valu, entre autres privilèges, celui d'avoir droit à des armoiries et celui, qu'elle a conservé jusqu'à la Révolution, de se faire représenter aux Etats du Duché. Elle a même possédé pendant quelques années, un hôtel des monnaies, ce qui est une nouvelle preuve de son importance.

Elle est aujourd'hui, il faut bien l'avouer, un peu déchuë de son ancienne splendeur ; ce n'est plus, en effet, qu'un simple chef-lieu de canton où l'on ne voit un peu d'animation que les jours de marché ; mais elle est toujours aussi pittoresque : elle l'est même davantage, car la patine du temps a donné à ses vieilles murailles un cachet de vétusté des plus attrayants et les touristes doivent affluer de toute part pour admirer, comme nous l'avons déjà fait et comme nous nous proposons de le faire encore, cette petite ville si originalement perchée sur le sommet d'un rocher, ce qui reste de ses remparts et ce qui a échappé à la démolition de votre antique château ordonnée en 1624, sur la demande des Etats de Bretagne, responsables de cet acte de vandalisme devant les archéologues. Et je ne parle pas des magnifiques verrières de votre église qui, à elles seules, mériteraient le voyage. Tout cela constitue un ensemble bien digne d'exciter la curiosité et de la satisfaire.



Aussi sommes-nous enchantés, en pensant à la bonne semaine que nous allons passer au milieu de vous. Nous souhaitons que notre satisfaction soit partagée par vous tous.

M. Veillet Dufrêche prend ensuite la parole et s'exprime ainsi :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,  
MESSIEURS,

Je remplis en ce moment un devoir agréable de ma charge en venant vous souhaiter la bienvenue à votre entrée dans les murs de cette antique cité. — Dès l'année 1907, vous aviez songé à venir à Moncontour tenir vos assises ; ce ne fut pas sans un certain regret que nous vîmes notre rivale dans la circonstance, la ville de Lamballe, nous enlever votre visite ; c'est peut-être aussi une des raisons qui, aujourd'hui, nous font vous recevoir avec d'autant plus de plaisir.

M. le Président, si comme maire j'ai à cœur que vous emportiez bon souvenir de notre pays de Penthièvre, à un autre titre, personnel celui-là, je me réjouis des circonstances qui me permettent en ce moment de vous adresser tous mes vœux. — Je ne puis oublier en effet que mon grand-père, Louis de Kerjégu, élevé précisément dans cette maison qui nous abrite en ce moment, fut l'un des membres les plus actifs de votre Association. — Homme dévoué, agriculteur distingué, il contribua à lui donner un nouvel essor ; et vous-même, M. le Président, par votre haute autorité, continuez à la placer au premier rang, parmi les Sociétés régionales. — Après une période de centralisation à outrance, à une époque où une tendance bien marquée de décentralisation commence enfin à se faire jour, adressons un hommage mérité à cette société créée pour défendre nos vieilles coutumes locales et dont vous, Messieurs, qui en êtes les membres distingués, tout en restant français avant tout, n'en êtes pas moins les fiers champions de nos traditions bretonnes.

Messieurs, votre bureau m'a fait le très grand honneur de me proposer la vice-présidence du Congrès. — Très sensible à cette marque de sympathie, je vous en remercie sincèrement et comme

maire je l'accepte volontiers, toutefois en me permettant de compter sur votre grande indulgence.

J'ai lu avec intérêt le programme des questions de notre Congrès. Agriculture, Archéologie, Histoire, toutes sections fort intéressantes. Il se trouve que j'aie à Moncontour un ami sur le dévouement duquel je peux toujours compter et dont la science archéologique n'a d'égale que sa modestie : j'ai nommé M. Carlo. Grâce à lui j'ai pu recueillir quelques notes sur les origines de Moncontour qui pourraient peut-être vous intéresser, puisque vous avez bien voulu venir y vivre une semaine de notre vie.

« Moncontour qui s'appela d'abord *Mons consularis*, tire son nom actuel de sa situation *Mons cum turribus*. Sa fondation n'est pas connue, mais doit être attribuée au VI<sup>e</sup> ou au plus tard au VII<sup>e</sup> siècle. Elle apparaît dans l'histoire comme place forte dès le commencement du XI<sup>e</sup> siècle.

« Bâtie sur un promontoire entre deux coquettes vallées, ses remparts espacés de tours la défendaient de ces deux côtés, tandis que la partie haute était protégée par un château fort flanqué de quatre tours rondes et d'un donjon carré. L'existence de Moncontour est intimement liée à l'histoire du duché de Penthièvre dont elle faisait partie. Place très forte, la clef de la Bretagne disait la bonne duchesse en sabots, elle était très convoitée, mais imprenable.

« Elle a subi plusieurs sièges, notamment en 1394, 1437 et 1590. Chose humaine, ses remparts et son château fort qui avaient résisté aux ennemis et à leurs boulets tombèrent sous les coups de la haine. Voulant se venger du duc de Vendôme, Louis XIII en ordonna en 1624 le démantèlement. Le donjon fut seul conservé et servait de prison ; et sur son toit se tirait le papegaut : il subsista jusqu'après la Révolution. Les salles basses du château servaient aux réunions de la municipalité et dans l'une d'elle la seigneurie de la Ville Maupetit y rendait sa justice.

« Moncontour dépouillée de sa vie militaire se livra à l'industrie et le bruit des métiers succéda à celui des armes. Elle se livra à la fabrication des toiles et rivalisa avec Quintin dans la confection de ces toiles, dites de Bretagne, qui furent l'honneur et la richesse de ce pays pendant plus de deux siècles.



« La troisième gloire de Moncontour qui encadre en quelque sorte ses gloires militaire et industrielle puisqu'elle les a devancés et leur a survécu, est sa gloire religieuse. Depuis plus de mille ans, parler de Moncontour c'est évoquer son pèlerinage et les fêtes qui ont lieu à ce moment. Apportée de Larchant (entre Fontainebleau et Nemours) au milieu du IX<sup>e</sup> siècle, la translation de la relique de saint Mathurin fut l'origine de ces fêtes auxquelles Anne de Bretagne a pris part. — Saint Yves est venu plusieurs fois en pèlerinage. Cette relique insigne fut déposée à l'église paroissiale dédiée à Notre-Dame et saint Mathurin étant patron du lieu. Elle a conservé le nom d'église Notre-Dame jusqu'en 1673, époque où l'on commença à la nommer « Notre-Dame et Saint-Mathurin ».

« Les verrières, la table de communion et le maître-autel en marbre d'Italie fixeront votre attention. Moncontour possédait un prieuré dont l'église fut érigée en paroisse en 1121. Elle subsista jusqu'à la Révolution qui détruisit cette église. Ce ne fut pas la seule ruine faite ici par cette malheureuse époque. Elle détruisit également la chapelle Saint-Jean et ce petit hospice y attenant dans laquelle Marguerite de Rohan, femme de Clisson, avait fondé en 1406 une chapellenie ; ensuite la chapelle Saint-Laurent bâtie en 1708 par Jacques Veillet Dufrêche, maire ; enfin la chapelle Notre-Dame de la Porte, très vénérée et merveille d'architecture gothique.

« La chapelle et l'hôpital Saint-Léonard qui existaient avant le XV<sup>e</sup> siècle et sont dirigés depuis 1662 par les Religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve, ont seuls subsisté ».

Tels sont, Messieurs, les trois points de vue sous lesquels je vous ai présenté Moncontour : côté militaire, côté industriel, enfin côté religieux. Enfants de Moncontour, vous pouvez être fiers de votre passé ; il est un sûr garant de votre avenir.

M. Lanjuinais fait connaître le résultat des élections pour le renouvellement du Bureau qui se trouve composé comme suit :

*Directeur général :*

M. le Comte Lanjuinais.

*Directeur de la Section d'Histoire et d'Archéologie :*

M. le Marquis de l'Estourbeillon.

*Secrétaire de la Section d'Histoire :*

M. André Oheix.

*Directeur de la Section d'Agriculture :*

M. Boby de la Chapelle.

*Secrétaire de la Section d'Agriculture :*

M. Houitte de la Chesnais.

*Trésorier :*

M. le Bihan.

*Trésorier-Adjoint :*

M. Alain du Cleuziou.

M. Lanjuinais donne connaissance de la composition du Bureau du Congrès qui est ainsi constitué :

## BUREAU GÉNÉRAL DU CONGRÈS

*Présidents d'honneur :*

MM. Haugoumar des Portes, ancien sénateur.  
Veillet Dufrêche, maire de Moncontour.

*Président :*

M. Limon, député.

*Vice-Présidents :*

MM. le Chanoine Peyron.  
Joûon des Longrais.  
Barthélemy Pocquet du Haut-Jussé.

**Section d'Agriculture.***Présidents d'honneur :*

MM. Kergall.  
le Comte de Champagny.  
Bahezre de Lanlay.

*Président :*

M. le Vicomte Alain de Lorgénil, conseiller général.

*Vice-Présidents :*

MM. le Vicomte de Foucaud, ancien conseiller général.  
Georges Duval, conseiller général.  
Vittu de Kerraoul.  
Yves du Cleuziou.

*Secrétaires :*

MM. Charles de la Belleissue.  
Coroller.  
le Comte du Plessis de Grenédan (Gabriel).  
le Comte de Vincelles.

**Section d'Archéologie et d'Histoire***Présidents d'honneur :*

MM. Anne-Duportal.  
le Comte Harscouët.  
Berthelot du Chesnais.  
le Comte de Berthou.

*Président :*

M. Carmejeanne, Président de la Société d'Emulation des  
Côtes-du-Nord.

*Vice-Présidents :*

MM. Alain du Cleuziou.  
le Vicomte de la Lande de Calan.  
le Comte de Laigue.  
le Comte Gaston de la Vieuxville.

*Secrétaires :*

MM. André Oheix.  
le Vicomte H. Frotier de la Messelière.  
Colleu.  
Allenou.  
le Vicomte Hervé du Halgouët.

M. Lanjuinais invite alors M. le Vicaire général de la Villerabel à présider la séance et lui cède le fauteuil. Après une brillante improvisation où il évoque le passé religieux de la ville de Moncontour et ses gloires locales, M. de la Villerabel donne la parole à M. le marquis de l'Estourbeillon, directeur de la Section d'Archéologie et d'Histoire qui prononce le discours ci-après :

MESSIEURS,

A l'heure où ce grand mot, quelque peu barbare, de *Décentralisation*, qui, il y a, quelques mois à peine, eût fait dédaigneusement sourire les trois quarts des Français, commence à paraître aux plus prévenus, une nécessité inéluctable, où ces mots émouvants : *Résurrection des Provinces, Réveil de la Race*, commencent à faire battre le cœur des uns ou retentissent aux oreilles des autres, comme des coups de clairon, évocateurs d'épopées, il m'a semblé qu'au début de ce Congrès de notre vieille Association à Moncontour, dans cette vaillante cité, si souvent témoin des luttes passionnées de Mercœur ou des Penthhièvre pour l'Indépendance, et où nous aurons à étudier tant de glorieux souvenirs, nul sujet n'était plus d'actualité que de vous dire quelques mots du Rôle et des Devoirs de nos Sociétés nationales bretonnes vis à vis de leurs compatriotes et en pareille circonstance.

Mais quel sens, me direz-vous tout de suite, attachez-vous à ce mot : *Nationales*. Toutes nos sociétés, plus ou moins régionales ou autres, ne le sont-elles pas également ? Evidemment, si nous ne considérons que leurs origines et le fait de vivre, de fonctionner, de se développer sur notre sol par l'action incessante et les labeurs de nos compatriotes. Mais, que si nous envisageons leur raison d'être et le but spécial poursuivi par chacune, il n'en saurait plus être de même, et pour nous, nous entendons en l'espèce, appliquer le mot : *National*, à celles dont le but essentiel, constamment poursuivi, la préoccupation continue, furent avant tout le Relèvement d'ensemble de la Petite Patrie, la mise en relief de sa valeur et de ses ressources multiples, la noble évocation de son Passé, l'exaltation légitime de ses gloires.

Or, dans cet ordre d'idées, poursuivant ce but avec un zèle infatigable, qui, plus que l'*Association Bretonne*, suivie depuis par sa vaillante sœur l'*Union Régionaliste*, à qui l'on doit pour une bonne part cette Renaissance de la Langue bretonne dont tout à l'heure vous parlait si éloquemment M. le Vicaire général de la Villerabel, a assumé dès sa formation, cette tâche noble et grande entre toutes, cette tâche vraiment *Nationale* ? Oui, si parfois de méchantes langues ont osé dire (et nous en avons entendu), que son action fut parfois assez restreinte et que, faute d'idées ou

d'Initiatives, son avenir demeure limité ; ne craignons pas de proclamer que c'est pure calomnie, et qu'elle fut au contraire, pendant un demi-siècle, la plus pieuse évocatrice de nos gloires, la gardienne intangible de nos traditions, le refuge le plus sûr et le plus incontestable du Patriotisme breton, et pour preuves, ouvrez ses *Annales*, vous verrez s'y refléter à chaque page ses constants efforts pour mettre d'une part en lumière l'Histoire de la Patrie et d'autre part pour régénérer son sol, et moraliser son peuple, par des progrès agricoles dignes d'elle et de la valeur de sa Race.

Qu'elles étaient grandes et nobles les aspirations de ses fondateurs et de tous ceux qui furent nos devanciers !

Comme un phare lumineux, une idée souveraine, une idée maîtresse, l'*Idee Bretonne* semblait par dessus tout les guider vers le But et éclairer leurs pas.

Les uns, comme les *la Borderie*, les *de la Villemarqué*, les *de Kersabiec*, les *de Kerdrel*, les *Huërou-Kerizel*, les *Guillotin de Corson*, les *de Kerviler*, les *Robert Oheix*, et combien d'autres, avaient compris qu'après la rupture violente imposée à la tradition par la Révolution, il fallait tout d'abord, pour refaire une Bretagne et faire renaître un Patriotisme breton, ramasser et renouer les chaînons épars de ses traditions et la faire revivre dans l'âme populaire. Ils sentaient que l'*Histoire Nationale* était la meilleure assiette de l'*Idee bretonne*, le plus sûr moyen de la développer et de la faire pénétrer dans tous les esprits. La tourmente révolutionnaire avait fait table rase, il fallait non pas seulement restaurer un certain ordre social, mais reconstituer et tirer de l'oubli à la lumière d'une saine critique, les faits et gestes des ancêtres et montrer à nos compatriotes quels devoirs leur imposait l'héritage de gloire des aïeux. De là, ces patientes recherches, ces travaux admirables qui remplissent si substantiellement les pages de nos *Bulletins* de plus de quarante années. Ah ! qu'ils ont bien défriché ces rudes et infatigables pionniers de notre histoire ! Que de halliers ont disparu devant eux comme devant les premiers saints d'Armorique qui labourèrent notre sol ! Quel bon grain ils ont semé ! Combien grande déjà est la moisson d'idées saines, de notions justes, de connaissances précises, due à leurs labeurs ! Ils ont solidement planté le premier jalon de la Restauration Nationale ; ils ont rendu à la Bretagne, la conscience

de son passé en attendant que nous lui rendions, nous, la conscience de sa force.

Et puis, d'autres, non moins ardents, non moins convaincus, non moins patriotes, envisageant les intérêts plus directs du Peuple, se sont appliqués à le rendre vraiment capable de vivre de sa vie propre, en lui apprenant à connaître et à savoir utiliser à l'aide des Progrès incessants, les mille ressources de son merveilleux sol. Qui dira les veillées sans nombre, les soins multiples qu'y consacrèrent des hommes de cœur et de dévouement comme les Rieffel, les de Kerjégu, les de Blois, les de Lorgeril, et tant d'autres. Ne furent-ils pas les instigateurs précieux de tous ces défrichements qui ont fait gagner à nos paysans plus d'un tiers de leurs cultures actuelles, comme aussi de tous ces Comices, de toutes ces Associations agricoles qui ont contribué si largement à l'amélioration de leur bétail et au réel accroissement de leur bien-être. En mettant ainsi dans la main de nos paysans l'instrument de leur prospérité, il lui ont donné conscience des multiples ressources et de la vitalité du territoire national, en attendant que leurs successeurs, complétant leur œuvre, leur enseignent et leur assurent les moyens de les bien faire leurs et de les défendre. Aussi peut-on proclamer hautement que depuis bientôt 60 ans, l'Association a bien mérité de la Patrie bretonne.

Mais là ne doit pas s'arrêter la mission de ceux qui ont assumé le rôle de continuer cette tâche.

Par la reconstitution de son histoire, par l'essor considérable donné à l'agriculture du pays, nos laborieux et vénéreux devanciers ont obligé les plus sceptiques à reconnaître qu'il existait toujours une Bretagne, glorieuse dans son passé, toujours pleine de sève pour l'avenir. Ils ont réédifié la forteresse démantelée, il faut encore la mettre en état de défense ; ils ont doté nos cultivateurs d'un puissant héritage, il importe qu'ils puissent le conserver et au besoin le défendre contre les entreprises du dehors. Nous connaissons, nous, désormais, notre histoire ; en apôtres dévoués de l'Idée bretonne, il nous appartient surtout d'en tirer les multiples enseignements pratiques qu'elle comporte, de les faire pénétrer chaque jour autour de nous, de plus en plus avant dans l'esprit des masses populaires, afin de ranimer dans leur cœur cet amour du sol natal et de la Patrie bretonne, que beaucoup trop ignorent ou ont appris à méconnaître.

Et combien sont louables à cet égard et profondément méritoires, des travaux comme la si remarquable petite *Histoire de Bretagne* de nos zélés collègues, MM. de Calan et du Cleuzion, dont chacun de nous devrait doter son entourage. Si nous voulons demeurer une Association vraiment bretonne, vraiment nationale, n'est-ce pas pour tous, et surtout pour les déshérités et les humbles, que nous devons travailler.

Les trois quarts de nos compatriotes ne savent point apprécier encore à l'heure actuelle, ne soupçonnent même pas souvent les trésors et les richesses historiques et archéologiques qui les entourent. Ne serait-ce pas une œuvre qui ferait grand honneur à notre Association et qui, tout en la mettant de nouveau en relief, rendrait au pays un véritable service, que de confier officiellement à quelques-uns de ses membres les plus compétents, le soin de dresser un inventaire détaillé de toutes nos richesses et nos trésors historiques et archéologiques. « La Bretagne, disait encore ces derniers jours un écrivain bien connu parmi les journalistes les plus avertis, la Bretagne fut, aux <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles, la génératrice d'un art admirable, conservé sur ses calvaires, ses arcs de triomphe, ses croix ; sur les murailles et sous les voûtes de ses chapelles et de ses églises ; dans la pierre, le granit, le marbre, les albâtres, surtout les incomparables chefs-d'œuvre jamais égalés, du bois sculpté. Il ne suffit pas de rappeler Saint-Pol-de-Léon, Saint-Thégonnec, Saint-Jean-du-Doigt, Guimiliau ; combien d'autres églises, dans les plus humbles villages, faudrait-il citer ? Dans le Léon et la Cornouaille il a fleuri, comme en Italie au Moyen-âge et à la Renaissance, une lignée véritable d'artistes uniquement voués à l'art religieux, tout ensemble architectes, sculpteurs, verriers et peintres, capables de manier le crayon, le ciseau, l'ébauchoir, le pinceau ; d'édifier, de meubler, d'orner le monument ; enfin de consacrer dix ans, vingt ans, toute leur vie à un seul ouvrage. — Ici et là-bas, même foi les inspirait, les absorbait, les rendait étrangers aux mœurs barbares, aux brutalités, aux violences contemporaines. Mais si la gloire posthume s'est attachée aux grands noms des Italiens, elle n'a pas retenu ceux des artistes Bretons aux siècles passés ; leur histoire ne fut pas écrite, leur œuvre demeure anonyme (1). » Que si leurs noms,

(1) *L'Art Breton*, Art. d'Henry BAUEN, dans *l'Action* du Août 1912, supplément n° 329.

hélas ! sont tombés dans l'oubli ; n'est-il pas parfois navrant de voir nos compatriotes laisser aux seuls étrangers le soin d'admirer et de comprendre leurs œuvres ? — Qui plus qu'elles pourtant sait le mieux refléter l'âme de la Patrie ? Et ce cri si éloquent de la Bretagne d'alors, qui figure sur l'une des cloches de l'église de Carhaix, gravé par son fondeur, Jacques de Vaud : « D'une âme pure et spontanée, Jacques de Vaud a fait cette cloche afin qu'elle sonne en l'honneur de Dieu et pour la liberté du Pays », ne saurait-il plus trouver d'écho dans les cœurs bretons ? Ce sont là, croyons-nous, enseignements à donner au peuple et ne nous appartient-il pas de sortir désormais quelque peu du cercle un peu fermé de nos études, si nous avons quelque souci de le voir recouvrer ce culte de ses traditions et ce patriotisme breton qu'il a malheureusement trop perdu.

Et si nous tenons à le réattacher complètement à son sol, combien la tâche devient plus rude encore ! que d'embûches lui sont tendues chaque jour ! que de difficultés ! que d'entraves administratives viennent contrarier ses efforts, lui ravir souvent les plus clairs bénéfices de ses labeurs ! n'avons-nous pas à montrer à nos compatriotes, non seulement à la claire lumière de l'histoire, mais encore par des actes pratiques, combien l'organisation sociale bretonne de jadis lui était plus clémente que le régime administratif qu'il subit à présent ; et à l'aider de tout notre modeste pouvoir à reconquérir quelque peu de ce bien-être, de cette sécurité du lendemain qu'il a perdus, comme aussi à combattre et écarter cette pénétration excessive, cet envahissement du dehors, qui toujours le trompe, souvent le ruine et ne cherche qu'à l'absorber peu à peu. Nous en pourrions citer d'innombrables exemples. Appelons seulement un instant, en passant, votre bienveillante attention, sur l'une des causes principales de ce véritable fléau que tout le monde, de plus en plus, déplore : l'émigration et l'abandon des campagnes, en raison de l'insécurité du lendemain. Que de petits ou de jeunes ménages ruraux, que de pauvres gens quittent, hélas ! nos campagnes, parce que, n'ayant pas les ressources nécessaires pour prendre une métairie à leur compte, ils n'ont même pas la possibilité de s'établir comme journaliers dans leurs paroisses avec l'assurance de pouvoir, à l'aide du bien communal, nourrir la pauvre vache nécessaire à l'entretien de la maison. On a beaucoup parlé,

depuis quelque temps, de la constitution de biens de famille insaisissables ; comment pouvons-nous oublier, nous autres bretons, tous les immenses services que rendirent pendant des siècles à nos compatriotes cette institution si humaine, si généreuse, si noblement protectrice des humbles et des pauvres que l'on nommait : les *Frairies*, et qui possédant par elles-mêmes des biens communaux, assuraient l'existence et la fixité sur le sol des ancêtres de très nombreuses familles ? Sans vouloir empiéter sur le domaine de mes collègues de la Section agricole, ne semble-t-il pas que nos multiples syndicats pourraient et devraient rechercher les moyens de reconstituer peu à peu ces propriétés *frairiennes* qui retiendraient au pays tant de malheureux émigrants ; comme aussi s'efforcer de favoriser la Renaissance des *Camberts* ou associations de collectivité agraires, dont nous donnait récemment une si intéressante étude M. Charles GENIAUX, dans l'un de ses chapitres de la *Vie bretonne*, pour l'exécution des grands travaux en commun ou l'achat en communauté d'instruments d'exploitation trop onéreux à la bourse d'un seul.

En vous soumettant rapidement ces aperçus, je ne fais que soulever le coin du voile recouvrant les réalités qui s'imposent à une Société vraiment nationale comme la nôtre et pleine du désir de vivre. Je suis de ceux qui estiment que, pour faire œuvre véritablement utile, toutes nos études, tous nos efforts doivent tendre avant tout, non seulement à la conservation du caractère breton, de nos usages comme de nos traditions, mais encore à leur Renaissance et à leur développement pour la reconstitution d'une BRETAGNE, grande, forte, prospère, et vraiment consciente d'elle-même, telle que la peuvent rêver ceux qui, toujours, l'ont tendrement aimée.

M. le Président donne la parole à M. Boby de La Chapelle qui s'exprime ainsi :

MESSIEURS,

Depuis quelque temps déjà, en Bretagne, comme du reste dans la France entière, on s'inquiète, non sans raison, du renché-

rissement progressif que subissent les denrées agricoles et dont l'intensité sans cesse croissante, devient inquiétante pour l'avenir.

Il est certain que les principaux produits de consommation, les farines et la viande notamment, se vendent aujourd'hui et plus particulièrement dans les grandes villes, à des prix qui jettent le trouble dans certaines classes de la Société, car les familles peu fortunées, qui sont les plus nombreuses et dont les ressources péniblement acquises, restent stationnaires, ont vraiment de la peine à pourvoir aux achats de première nécessité pour leur nourriture courante.

Aussi est-il partout, plus que jamais, question de cette crise, dite du *pain cher*, et à entendre les lamentations qui retentissent de tous côtés, il semble que l'opinion publique chercherait à en rendre responsable l'Agriculture.

Mais rien n'est plus injuste, car elle est la première victime de l'état de choses actuel et nous en trouvons une preuve manifeste dans les progrès de la dépopulation des campagnes, ce fléau contemporain sur lequel j'appelais, l'an dernier, toute votre attention.

En effet, en présence des multiples complications, auxquelles il doit désormais faire face, le Cultivateur voit rapidement diminuer ses revenus naturels au fur et à mesure que ses charges grandissent, et malgré un redoublement de travail, de sacrifices et d'énergie, il se sent impuissant à assurer comme précédemment, l'existence et le bien-être des siens ; c'est pourquoi dans un douloureux accès de découragement, il abandonne ses champs, pour aller chercher fortune ailleurs.

C'est que, il faut bien le reconnaître, la cherté des vivres l'atteint comme les autres, et quand, avec les exigences de notre époque, il lui faut subvenir à l'entretien de son personnel et lui servir des repas journaliers plus variés, plus substantiels et plus abondants, il se trouve en présence de dépenses nouvelles auxquelles il ne peut se soustraire et qui grèvent lourdement son budget domestique.

S'agit-il de la main-d'œuvre, cet élément essentiel à la prospérité d'un domaine ! Elle devient, en raison de sa rareté, de plus en plus coûteuse et personne n'ignore que depuis 20 ans, les gages des ouvriers champêtres ont augmenté dans la proportion

d'au moins 30 %. Ce sont donc encore des frais de plus à inscrire à son passif et auxquels le Fermier doit faire face en empruntant forcément sur ses rentrées ordinaires.

Est-ce que par ailleurs, les instruments dont il a besoin pour ses travaux, le matériel nécessaire à son exploitation, les engrais que réclame le sol, les fournitures de diverse nature qui lui sont indispensables pour tirer un bon parti de sa culture et de son élevage, ne lui coûtent pas plus cher qu'autrefois ? Car il ne faut pas l'oublier, dans ces dernières années, le Commerce et l'Industrie, en prévision des aléas auxquels les exposent les continuelles prétentions à des salaires plus élevés, la fréquence des grèves et des chômages, les spéculations sur les matières premières, etc., ont considérablement majoré leur tarifs de vente, et l'Agriculture se voit forcée alors d'en subir les conséquences à son détriment.

Quant à ses obligations fiscales, bien qu'elles soient déjà considérables, elles grossissent néanmoins chaque jour à vue d'œil et si le Rapporteur du Budget de 1912 signale une augmentation de 600 millions de dépenses pour les trois dernières années qui viennent de s'écouler, n'est-ce pas encore l'Agriculture qui est appelée à en solder la plus lourde part ? Et qui sait en outre quel énorme supplément d'impôt lui réserve, dans un délai rapproché, la récente évaluation des propriétés non bâties ? Enfin, qu'advient-il encore du projet de Loi sur les bénéfices agricoles, cette terrible épée de Damoclès, suspendue sur sa tête ?

D'un autre côté, l'Agriculteur n'est pas davantage à l'abri des redoutables désastres qui, hélas ! apportent à leur suite la ruine et la désolation dans les campagnes, lorsque, par exemple, en plein cœur d'un été épouvantable comme celui que nous venons de traverser, où le froid, la pluie, la grêle et les orages se sont succédés sans interruption pendant toute la période des moissons, il s'est vu dans l'impossibilité absolue, malgré les plus vaillants efforts, de sauver la majeure partie de ses récoltes qui pourrissaient sur place.

N'est-ce pas la gêne et parfois la misère, qui viennent alors s'installer à son foyer ? Il ne faut pas se le dissimuler, si l'Importation étrangère n'arrive pas largement à notre secours, il n'est pas douteux que l'hiver prochain les blés continueront plus que jamais à monter et atteindront un taux qui fera du pain un



objet de luxe difficilement accessible à la bourse des ménages pauvres.

Oserait-on en rendre responsable le Cultivateur, lui qui personnellement, dans de semblables circonstances, aura été si cruellement frappé par la fatalité ?

Ainsi donc, depuis quelque temps ses frais généraux ont plus que doublé, de douloureuses calamités sont venues l'assaillir, et on voudrait lui refuser le droit, que l'on reconnaît à tout autre en pareil cas, de se rémunérer de ses constants labeurs, de ses dépenses et de ses risques, en tirant un meilleur parti des marchandises dont il peut disposer ?

Il est juste cependant, puisque ses céréales, ses fourrages, ses bestiaux, son lait, son beurre, etc., lui coûtent plus cher à produire, qu'il s'efforce d'en obtenir un prix plus élevé que par le passé, pourvu toutefois qu'il ne dépasse pas les bornes d'un bénéfice raisonnable.

Il est incontestable, je le répète, que pour l'instant présent, dans les centres populeux surtout, la vie matérielle devient hors de prix, mais encore une fois, cette hausse formidable sur les denrées, qui menace tant d'intérêts respectables, doit-elle être imputée exclusivement à l'Agriculteur ? Evidemment non, car c'est souvent l'Intermédiaire qui en est plus que lui responsable, attendu que l'écart qui existe dans bien des cas entre les prix auxquels le Fermier livre ses produits au Commerce et ceux auxquels celui-ci parvient à les écouler à sa clientèle, est parfois exorbitant.

Ainsi, le mois dernier, alors que le blé valait 30 francs les cent kilos, la Meunerie vendait les farines 46 francs aux boulangers.

D'autre part, par rapport au prix où l'Éleveur livre ses animaux sur pied, la Boucherie les débite au détail avec une plus value de 30 à 40 % et même davantage quand il s'agit de la viande de luxe.

En ce qui concerne certains Marchands de comestibles, c'est bien autre chose, et dans un des derniers *Bulletins de la Société des Agriculteurs de France*, on citait le cas d'une Maison de Paris, qui revendait les pommes de terre quatre fois leur prix originaires.

Nous avons vu, également, des Fournisseurs peu scrupuleux, demander 8 francs pour une paire de poulets, vendue 4 francs sur le marché, par la fermière qui l'avait élevée.

Et on pourrait signaler à l'infini de pareils faits.

Mais, je me hâte de le dire, tous les Négociants en denrées alimentaires n'apportent pas la même âpreté au gain, et nous devons reconnaître, que ceux-là sont encore assez nombreux, principalement dans ce qu'on appelle le petit Commerce, qui se contentent en revendant leurs approvisionnements de placer leur argent à 5 et 6 pour cent, ce qui est parfaitement correct et légitime.

Malheureusement, il en est d'autres, beaucoup moins consciencieux, qui tout en restant tranquillement assis à leur comptoir, à l'abri du froid et des courants d'air, tirent journalièrement de leurs achats des profits bien autrement plus avantageux pour eux, que ceux fort modestes dont s'est contenté pour sa part le Cultivateur qui leur a cédé ses produits. Et cependant celui-ci n'a pu les obtenir qu'en travaillant sans relâche, exposé aux plus rudes intempéries et après avoir risqué une mise de fonds souvent très importante, qu'un orage, une averse de grêle, ou une épidémie pouvaient irrémédiablement compromettre.

Mais on ne songe pas à incriminer l'Intermédiaire en pareil cas, et c'est au seul Agriculteur qu'on préfère réserver le rôle de bouc émissaire chargé des péchés d'Israël.

Or, il n'est pas douteux que le mal dont on se plaint serait en partie atténué, si pour ses acquisitions le Consommateur se mettait plus souvent en rapport direct avec le Producteur, et à ce point de vue, les Sociétés coopératives sagement administrées, sont appelées à rendre d'immenses services ; aussi devons-nous leur accorder nos meilleurs encouragements.

Enfin, Messieurs, je suis convaincu qu'au moins l'Association Bretonne rendra pleine et entière justice au Cultivateur Breton et prendra chaleureusement sa défense, car elle sait qu'il n'est pas de travailleur plus intéressant et plus utile, puisque c'est lui qui nourrit ses compatriotes, en leur demandant seulement une légitime rétribution, en dédommagement de ses fatigues quotidiennes, de ses vicissitudes et de ses déboursés.

La séance est levée et chaque section se retire dans le local qui lui est affecté pour arrêter l'ordre de ses travaux pendant la durée du Congrès.

## Programme des Questions du Congrès

### Classe d'Archéologie et d'Histoire.

#### I. — Archéologie.

I. — Signaler et décrire les monuments et stations de l'époque préhistorique existant dans le pays de Penthièvre et la Cornouaille, qui n'ont pas été l'objet d'études suffisantes.

II. — Etude d'ensemble sur ces monuments dans le pays de Penthièvre et la Cornouaille, comparés à ceux des autres parties de la Bretagne. — Indiquer les fouilles à faire pour compléter cette étude. — Traditions et légendes relatives à ces monuments et aussi aux grandes roches du pays, roches à bassins, à empreintes, à cupules. — Décrire les ateliers de la pierre taillée ou de la pierre polie existant dans les deux régions précitées.

III. — *Epoque gallo-romaine.* — Description des ruines et antiquités de cette époque. — Exposé des fouilles exécutées dans les Côtes-du-Nord depuis le dernier Congrès de l'Association Bretonne.

IV. — Tracé et parcours des voies romaines de la région. — Vestiges que l'on trouve sur leur parcours.

V. — Dresser une carte de l'occupation gallo-romaine dans le pays de Penthièvre. — Monographie des localités occupées avant le *v<sup>e</sup>* siècle.

VI. — Situation et importance réciproque des populations d'origine bretonne, gallo-romaine ou franque, dans le pays de Penthièvre à la fin du *ix<sup>e</sup>* siècle.

VII. — *Moyen-Age.* — Mottes féodales et camps retranchés. Traces de l'insurrection des Bagaudes. — Souvenirs, vestiges et conséquences des invasions normandes.

VIII. — Les vieilles croix bretonnes. — Les calvaires. — Les décrire, les classer. — Répertoire des croix antérieures au *xiii<sup>e</sup>* siècle.

IX. — Les anciens pèlerinages bretons. — Chapelles et hôpitaux existant sur les anciennes voies.

X. — Objets artistiques insuffisamment décrits. — Les monnaies bretonnes. — Les croix anciennes. — Nécessité d'établir un répertoire détaillé et raisonné des richesses artistiques des Côtes-du-Nord.

XI. — Signaler les actes de vandalisme commis en Bretagne et notamment dans les Côtes-du-Nord. — Moyens d'y remédier. — Monuments méritant d'être classés.

#### II. — Histoire.

XII. — Sources de l'Histoire de Bretagne. — Quels sont les plus anciens documents historiques concernant le pays de Penthièvre et la Cornouaille existant et conservés dans nos archives publiques ou dans des archives particulières ? — Nécessité de leur publication. — Moyens pratiques d'en faire paraître, le plus promptement possible, des éditions critiques.

XIII. — L'émigration bretonne dans les bassins de la Rance et de l'Arguenon du *v<sup>e</sup>* au *ix<sup>e</sup>* siècle. — Relations des émigrés bretons avec les indigènes armoricains.

XIV. — Histoire de Moncontour. — Son rôle au Moyen-Age et pendant la guerre de Cent Ans. — Histoire, description et rôle des châteaux du pays de Penthièvre au Moyen-Age et pendant les guerres de Cent Ans et de la Ligue.

XV. — Les saints des pays de Penthièvre et Gouello. — Les fondateurs de nos paroisses. — Examen des anciens documents hagiographiques. — Saints oubliés ou peu connus. — Leur rôle civilisateur.

XVI. — Les anciens monastères, abbayes ou prieurés des Côtes-du-Nord. — Abbayes de Bonrepos, de Coëtmalouen, de Beauport, de Bocquen, etc.

XVII. — Les anciens monuments des liturgies briochine et trégoroise. — Le chant grégorien en Bretagne.

XVIII. — Histoire du Tiers-Etat en Bretagne. — Institutions paroissiales et municipales. — Confréries.

XIX. — Les anciens métiers du pays de Penthièvre. — Principales industries locales. — Leur développement, leur prospérité, leur apogée. — Exportation des produits industriels locaux. — La fabrication des toiles. — Causes de leur décadence. — Comment les relever.

XX. — Les traditions bretonnes. — Nécessité de leur conservation.

XXI. — Auteurs originaires de la région, oubliés ou peu connus. — Editions de leurs œuvres rares ou inconnues. — Les livres de raison et les journaux de famille.

XXII. — Monographies communales.

### III. — Philologie.

XXIII. — *Langue bretonne*. — Mesures de préservation nécessaires. — Découvertes de manuscrits anciens et publications nouvelles depuis le dernier Congrès de l'Association Bretonne. — L'enseignement liturgique. — Son importance. — Ses résultats.

XXIV. — Du progrès de l'étude de la langue bretonne. — Limites actuelles du breton. — Le théâtre populaire breton. — Ses succès. — Son développement. — Nécessité de son organisation.

XXV. — Mélodies bretonnes inédites recueillies dans ces dix dernières années. — Chants populaires bretons inédits.

## DEUXIÈME SÉANCE

Mardi 3 Septembre 1912, Séance du matin, à 8 heures.

Président : M. le Vicomte CH. DE CALAN, Vice-Président.

Secrétaire : M. Jean ALLENOU.

La séance est ouverte à 8 heures.

M. le Comte de Laigue a la parole pour lire un travail sur *Geffroi de La Roche*, l'un des chevaliers du Combat des Trente. Le poème consacré à cet épisode de la Guerre de Succession, et dont M. de Laigue prépare une nouvelle édition, ne donne aucun renseignement biographique sur ce personnage. M. de Laigue cherche à déterminer, d'après de nouveaux documents, la famille à laquelle appartenait ce Geffroi, et signale en passant quelques erreurs de M. de Courcy. Geffroi de La Roche devait être de la famille de La Roche, en Lancieux, qui était elle-même un ramage de la famille du Plessix-Balisson.

M. le Président en remerciant l'orateur montre l'importance de sa communication, puis lit quelques extraits d'une longue étude de M. Henri Quilgars sur les *Epoques préhistorique et gauloise dans la presqu'île Guérandaise*. L'auteur qui s'est spécialisé dans l'étude de son pays natal a fait un travail très consciencieux qu'il a accompagné de figures et de conclusions d'ensemble. Il semble que dès l'époque du Moustier l'homme ait existé dans la région de Guérande.

La parole est ensuite donnée à M. l'Abbé Corbier qui annonce qu'il poursuit la fondation à Paris d'un Institut international de documentation qui permettrait aux travailleurs de trouver tous les renseignements imprimés ou manuscrits dont ils auraient besoin.

M. Oheix signale un répertoire des documents bretons conservés à Paris que prépare en ce moment M. le Vicomte Hervé du Halgouët.

M. l'Abbé Corbierre communique un travail sur *les Rapports de Dom Bernard de Montfaucon et de la Bretagne*. Cet excellent érudit bénédictin fut en relations avec un certain nombre de nos compatriotes, et notamment avec Dom Maur Audren de Kerdrel.

Après les remerciements du Président, la séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire,

Jean ALLENOU.

### TROISIÈME SÉANCE

Mardi 3 Septembre 1912, Séance du soir, à 8 heures.

Président : M. ANNE-DUPORTAL, Président d'honneur.

Secrétaire : M. André OHEIX.

M. le Président en ouvrant la première séance du soir devant une nombreuse assistance, donne la parole au secrétaire pour lire un mémoire de M. Th. Janvrais sur *le manoir de Penanhoas-l'Isle-Adam*. Ce manoir, situé dans la paroisse de Lopérec (Finistère), fut la première propriété des Villiers de l'Isle-Adam en Bretagne. Cette identification n'avait pas encore été faite. Grâce à de nombreuses recherches, l'auteur de ce travail retrace l'histoire du manoir et de ses possesseurs : il donne même de nombreux documents sur la métairie qui y était jointe, documents fort intéressants pour l'histoire économique et sociale.

M. le Marquis de Bellevue ne pouvant venir au Congrès, s'y est fait représenter par une très intéressante notice sur *François Le Douâren*, célèbre juriconsulte et professeur de droit du XVI<sup>e</sup> siècle, qui naquit à Moncontour. Il émet le vœu que la ville de Moncontour consacre dans son hôtel-de-ville une salle spéciale aux gloires locales. M. Carlo fait remarquer que le nom de Le Douâren s'est éteint à Moncontour en 1868 dans la personne de M<sup>me</sup> Louise Le Douâren-Carloquen, veuve Mahé-Desportes.

Puis M. l'Abbé Corbierre lit un mémoire sur *la Sigillographie de la Bretagne*. Nominé se servait déjà d'un sceau : bien qu'il n'ait pas été conservé, c'est le plus ancien qu'on puisse citer. M. Corbierre lit ensuite l'énumération et la description de tous les sceaux des ducs de Bretagne.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire,

André OHEIX.

## QUATRIÈME SÉANCE

Jeu'di 5 Septembre 1912, Séance du matin, à 9 heures.

Président : M. le Chanoine PEYRON, vice-président du Congrès.

Secrétaire : M. Emile SAGERET.

La séance est ouverte à 9 heures.

M. le Chanoine Peyron donne la parole à M. le Comte de Laigue pour lire un mémoire sur la *Congrégation de Redon*. La chapelle de cette Congrégation fut érigée sur l'emplacement d'une ancienne chapellenie dédiée à saint Georges. L'auteur raconte d'abord l'histoire de cette vieille chapellenie et de ses principaux présentateurs. Les premiers de ceux-ci étaient les seigneurs de Lanrua; ce furent ensuite les Legall, bourgeois annoblis, dont plusieurs s'illustrèrent dans l'armée du Roi, sous Louis XIV. M. le Comte de Laigue expose la physionomie et l'histoire de plusieurs d'entre eux. On ignore la date exacte et les circonstances de la fondation de la Congrégation. Elle se réunissait au début dans une chapelle de l'église paroissiale dédiée à saint Yves. En 1702, sous l'épiscopat de Mgr d'Argouges, évêque de Vannes, la Congrégation acquit de François Menant, le dernier présentateur, la chapellenie de saint Georges et elle construisit sur son terrain, l'année suivante, la chapelle de la Congrégation. Dans l'été de 1792 le Club des Amis de la Constitution chercha à s'en emparer, mais inutilement, grâce aux mesures dilatoires des autorités; néanmoins, le 11 mai 1794 elle devint Temple de la Raison; le chœur devint un grenier à foin; la nef seule fut consacrée à la déesse Raison. Deux ans après la Congrégation, qui existait toujours, reprenait ses pieux exercices dans l'église paroissiale; elle recouvra ensuite la chapelle de la Congrégation et la conserva jusqu'à présent.

Après avoir remercié M. le Comte de Laigue de cette intéressante et savante communication, le président donne la parole à M. André Oheix pour lire un travail sur le *Sénéchal de Bretagne*.

Ce fonctionnaire était d'abord le doyen des serviteurs; à la cour des rois capétiens Louis VI et Louis VII, il remplissait des fonctions assimilables à celles d'un premier ministre; Philippe-Auguste le supprima. Les grands seigneurs et princes féodaux avaient aussi des sénéchaux dont les fonctions subirent la même évolution. En Bretagne, le premier sénéchal dont les documents fassent mention se nommait Mainfinit; il paraît sous le duc Alain III. Au XI<sup>e</sup> siècle, ce dignitaire prenait part aux jugements de la cour ducale lorsqu'il était présent, mais il n'était pas un juge nécessaire. Il semble que les fonctions de sénéchal de Bretagne et de sénéchal de Rennes fussent distinctes. Vers le XII<sup>e</sup> siècle, le sénéchal de Bretagne sort de la domesticité pour devenir un véritable fonctionnaire, avec des attributions judiciaires et administratives; ses fonctions correspondent alors à celles du *justicier* de Normandie. Dès le début du XIV<sup>e</sup> siècle, la fonction de sénéchal de Bretagne semble supprimée comme elle l'avait été à la Cour de France; c'est, du moins, ce qui paraît ressortir implicitement des documents connus.

Le Président remercie M. André Oheix de cette lecture qui fait heureusement présager de l'ouvrage plus considérable dont ce mémoire ne sera qu'un chapitre.

Il donne la parole à M. le Comte de Laigue qui, dans un aperçu détaillé, signale les publications récemment parues sur l'histoire de Bretagne. Il mentionne le *Recueil bibliographique* de M. Coupel et les bibliographies annuelles que publient les *Annales de Bretagne*. M. de Laigue examine ensuite les principaux ouvrages parus sur l'histoire de Bretagne ou ses subdivisions; il y joint des appréciations rapides sur les méthodes et les principales assertions de leurs auteurs.

M. André Oheix demande la parole pour faire des réserves au sujet des critiques injustifiées, croit-il, que M. de Laigue a formulées sur les ouvrages de MM. Ferdinand Lot et Robert Latouche.

M. le Vicomte de Calan, élargissant le débat, répond par des observations tendant à montrer les points faibles de l'école critique moderne et à signaler ses excès. Une discussion s'engage alors entre MM. de Calan, Oheix et Peyron, sur la valeur historique qu'il faut attribuer aux vies anciennes des saints armoricains; tous sont cependant d'accord pour ne les utiliser qu'avec

prudence et précaution, mais ils diffèrent dans l'application de la méthode à suivre.

M. le Comte Lanjuinais donne lecture d'une lettre de M. Tortelier le priant de prendre l'initiative pour ériger à Vitré un monument à la mémoire de M. de la Borderie : il s'agirait d'un médaillon à placer sur un terrain privé dans la rue qui porte son nom.

Le 26 Août 1912.

« MONSIEUR,

« Il y a deux ou trois ans j'ai eu l'honneur de vous écrire pour vous soumettre, en tant que président de l'Association Bretonne, l'idée d'un monument à élever à Arthur de La Borderie.

« Vous voulûtes bien me répondre que vous partagiez entièrement cette idée.

« Voulez-vous me permettre, Monsieur, de vous la soumettre à nouveau et si, comme j'en suis persuadé, votre sentiment n'a pas changé, de vous demander de la présenter et de la développer au prochain Congrès de l'Association Bretonne.

« Je vous avais fait ressortir combien cette société était chère à mon illustre compatriote, qui m'honorait d'une amitié toute particulière, — nos deux familles sont très liées de longue date, — et que, plus que toute autre parmi les sociétés auxquelles Arthur de La Borderie appartenait, l'Association Bretonne me semblait qualifiée pour prendre l'initiative de commémorer la mémoire d'un de ses fondateurs.

« Jules Simon, lui et moi, nous avions formé les éléments du Comité qui, après des vicissitudes dues, en grande partie, à la politique, a érigé la statue de M<sup>me</sup> de Sévigné à Vitré.

« Le monument que j'entrevois pour perpétuer la mémoire de l'illustre historien breton ne devrait pas avoir la même importance ; je vois plutôt un buste, un médaillon, non pas sur la voie publique, mais dans la cour de l'hôtel familial, — sa maison natale, — en bordure de la rue à laquelle la ville de Vitré a donné son nom.

« Ce monument serait sur une propriété privée et il n'y aurait pour l'ériger aucune autorisation à demander à qui que ce soit.

« Madame de La Borderie serait très touchée de l'hommage rendu à son mari, surtout dans le cadre familial dont je viens de vous entretenir.

« Je suis persuadé que toutes les sociétés bretonnes répondraient à l'appel que vous leur feriez, Monsieur, au nom de l'Association Bretonne à qui les éléments pour constituer un comité seraient facilement si tôt réunis.

« La mémoire d'Arthur de La Borderie sera impérissable tout comme son *Histoire de Bretagne*. Mais ne pensez-vous pas comme moi, Monsieur, qu'il ne faut pas laisser écouler trop de temps et qu'il faut faire appel au souvenir, à l'amitié, à l'admiration des personnes, nombreuses encore, qui le connurent ?

« De même, les associations provinciales auxquelles il appartient, — et dont, pour plusieurs, il fut le fondateur, — ne sauraient se désintéresser de cet hommage.

« Et votre haut crédit faciliterait singulièrement la réalisation de ce projet.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'expression respectueuse de mes sentiments les plus distingués.

« Henry TORTELIER. »

M. le Comte Lanjuinais, persuadé que ce monument répondrait au vœu de l'Association Bretonne, ne croit pas que son état de santé lui permette de prendre l'initiative pour organiser un comité. Les membres présents applaudissent au projet de M. Tortelier. — M. le Comte Lanjuinais communique également une lettre de M. Ely-Monbet qui voudrait que l'Association Bretonne publiât, pour l'évêché de Saint-Brieuc, un Livre d'or des églises, semblable à celui de M. le chanoine Abgrall pour le diocèse de Quimper. Ce vœu qui ne rentre point dans les attributions de l'Association motive quelques observations de M. l'Abbé Corbier et de M. le Marquis de l'Estourbeillon.

M. le Marquis de l'Estourbeillon présente au Congrès la troisième édition de l'ouvrage de M. Vallée : *la Langue Bretonne en 40 leçons*, offert par l'auteur.

La séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire,  
Emile SAGERET.



## CINQUIÈME SÉANCE

Jeudi 5 Septembre 1912, Séance de l'après-midi, à 3 heures.

Président : M. le Vicomte CH. DE CALAN, Vice-Président.

Secrétaire : M. André OHEIX.

La séance est ouverte à 3 heures.

M. le Président donne la parole à M. l'abbé Dutemple, curé-doyen de Saint-Alban, licencié ès-lettres, qui fait une intéressante conférence sur le Penthievre pendant la guerre de cent ans. Le comté de Penthievre, créé en 1317, joua un rôle important pendant la guerre de Succession de Bretagne dont l'un des compéteurs, Charles de Blois, avait une dévotion particulière envers Notre-Dame de Lamballe. L'attentat des Penthievre contre Jean V amena la ruine du château.

M. de Calan en remerciant l'orateur le félicite de chercher et d'offrir toujours les explications les plus simples des faits historiques.

Nous sommes ramenés à l'époque contemporaine par M. le Chanoine Peyron, qui parle des Processions au diocèse de Quimper. On sait combien le peuple breton aime les pèlerinages : au moyen-âge il eut celui des Sept Saints de Bretagne ; aujourd'hui Sainte-Anne d'Auray attire des foules considérables. Mais il y a aussi de nombreux pèlerinages locaux. M. Peyron étudie surtout les Troménies, processions qui eurent pour but à l'origine de déterminer les limites du *minihi* ou asile du saint. Parmi les plus célèbres est celle de saint Ronan, qui a lieu à Locronan tous les six ans et qui attire 15 à 20.000 pèlerins ; tous les ans, le deuxième dimanche de juillet a lieu la petite troménie. M. le Chanoine Peyron, qui a fait la plupart des pèlerinages dont il parle, les troménies de Saint-Sané, de Saint-Goueznou, la procession de Guipavas, émaille son récit d'anecdotes et remporte un véritable succès de conteur. Le Président lui exprime le

SESSION DE MONCONTOUR

XLIII

plaisir que tous ont eu à l'entendre et ajoute quelques mots sur l'antiquité des pèlerinages dont la vogue ne diminue pas.

M. le Marquis de l'Estourbeillon communique des notes envoyées au congrès par M. François Vallée et concernant les traditions populaires bretonnes. M. Vallée qui a récemment exploré la Cornouaille au point de vue des chants populaires, y a retrouvé des fragments fort curieux, identiques parfois au texte du *Barzaz-Breiz*, tandis qu'ils sont défigurés dans le recueil de Luzel. Celui-ci eut d'ailleurs le tort de limiter son travail dans le Trégor. M. Vallée communique un texte inédit sur la Passion et des fragments d'un gwerz sur la mort de Louis XVI.

M. de l'Estourbeillon profite de cette occasion pour émettre le vœu qu'on se hâte de recueillir tous les chants populaires qui ne l'ont pas encore été.

M. le Comte de Latguc communique, au nom d'une collaboratrice qui se cache sous le pseudonyme de Gavrik ar Menez, de très intéressantes notes sur la chapelle de Notre-Dame du Haut, en Trédaniel, et sur son pèlerinage. L'origine en est lointaine et obscure et la chapelle est sur le bord d'un vieux chemin. La chapelle est surtout connue par ses statues souvent reproduites en cartes postales : la plus ancienne et la plus curieuse de toutes est celle de sainte Ujanne, qu'il est bien difficile d'identifier. On va en pèlerinage à Notre-Dame du Haut pour les maladies des chevaux et on y porte en offrande du beurre, des œufs, des coqs.

Après avoir remercié l'auteur de ces curieuses notes, M. de Calan dit quelques mots sur l'enseignement de l'Histoire de Bretagne dans les écoles de Bretagne. C'est d'ailleurs un des buts de l'Association Bretonne de faire mieux connaître l'histoire du pays. Le diocèse de Saint-Brieuc a adopté le petit manuel de MM. du Cleuziou et de Calan qui est étudié dans la plupart des écoles primaires libres : il le sera dans toutes à la rentrée d'octobre ; l'Histoire de Bretagne fera la matière d'une question au certificat d'études des écoles primaires libres. Dans l'enseignement secondaire, le collège Saint-Charles a un cours d'Histoire de Bretagne en 5<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> : la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord accorde un premier et un deuxième prix aux meilleurs élèves. M. de Calan émet le vœu que tous les diocèses bretons suivent l'exemple de celui de Saint-Brieuc.

M. le Comte Lanjuinais remercie Mgr l'Evêque de Saint-Brieuc

de ce qu'il veut bien faire pour l'enseignement de l'Histoire de Bretagne dans les écoles.

M. le Marquis de l'Estourbeillon recommande les livres de prix comme un excellent moyen de propagande, mais il est regrettable que dans beaucoup de librairies bretonnes on ne trouve pas de livres sur la province.

La séance est levée à 5 heures.

Le Secrétaire,  
André OHEIX.

## SIXIÈME SÉANCE

Vendredi 6 Septembre 1912, Séance du matin, à 9 heures.

Président : M. le Vicomte CH. DE CALAN, Vice-Président.  
Secrétaire : M. André OHEIX.

La séance est ouverte à 9 heures.

M. le Président donne la parole au secrétaire pour lire un travail de M. le Baron Gaëtan de Wismes sur la *Capitation de Moncontour en 1783*. Le rôle de cet impôt permet de connaître la ville de Moncontour à cette époque, le nom de ses rues et de ses habitants. M. de Wismes a fait précéder cette nomenclature de curieuses recherches sur les noms les plus répandus, les prénoms en usage, etc.

M. le Comte de Laigue communique un volumineux mémoire de M. l'abbé Lemasson, vicaire à Saint-Jacut-de-la-Mer, sur la *Paroisse de Trégon*. C'est une monographie extraite du cahier de paroisse et dont l'auteur primitif est M. l'abbé Rollier; M. Lemasson y a ajouté de nombreuses notes. Cette communication suscite de la part de M. de Laigue quelques remarques sur saint Petroc ou Perreux, patron de Trégon; en se basant sur la date de sa fête, il croirait volontiers qu'il y a eu deux saints de ce nom; mais cet argument ne semble pas probant à M. le Chanoine Peyron.

La parole est donnée à M. Anne-Duportal qui communique de savantes recherches sur les *Filleuls des villes de Bretagne* et plus particulièrement sur les filleuls de Moncontour. Les Etats de Bretagne servirent parfois de parrains aux enfants des gouverneurs ou des grands personnages de la province. Certaines villes firent de même, notamment Saint-Malo, Dinan, Lamballe, etc. A Moncontour, le premier filleul fut le fils du sénéchal, en 1719. Il ne semble pas que ce parrainage ait porté chance aux filleuls qui presque tous moururent jeunes. Cependant, d'après M. de

*Laigue*, les filleuls de la ville de Redon eurent au contraire beaucoup de chance.

*M. Carlo* fait remarquer, qu'après le Congrès de Saint-Brieuc, en 1896, il envoya à la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord des notes sur les filleuls de la ville de Moncontour.

*M. de Calan* remercie *M. Anne-Duportal* pour cette communication qui lui a demandé de longues et patientes recherches, mais qui fait connaître une institution aujourd'hui disparue.

*M. le Comte de Laigue*, qui a déjà mené dans la presse une campagne en faveur d'une fête nationale bretonne, lit un rapport sur cette question. Il critique avec juste raison la date du 21 ou du 29 septembre qui aurait été choisie par le *Gorsed Cuz* des bardes, comme étant l'anniversaire du couronnement de *Nominoë* à Dol : outre que ce couronnement est très problématique, on n'en connaît point la date. *M. de Laigue* croit que la Bretagne doit avoir une fête nationale religieuse et, le 26 juillet, jour de la fête de sainte Anne, lui semble tout naturellement indiqué. Il émet un vœu dans ce sens.

*M. le Marquis de l'Estourbeillon* croit qu'une fête nationale doit répondre au vœu général de tous et que, par suite, en Bretagne, elle doit être avant tout religieuse : il croit, en conséquence, que la fête de sainte Anne serait fort bien choisie.

Après un échange de vues entre *M. le Marquis de l'Estourbeillon* et *M. le Comte Lanjuinais*, Directeur général, qui maintient la décision prise de ne point faire représenter l'Association Bretonne au Congrès des Sociétés Savantes qui doit avoir lieu à Redon, la séance est levée à 10 heures 1/2.

A la suite, la Société des Bibliophiles Bretons a tenu sa séance.

Le Secrétaire,

André OHEIX.

## SEPTIÈME SÉANCE

Vendredi 6 Septembre 1912, Séance de l'après-midi, à 3 heures.

Président : *M. le Comte LANJUINAIS*, Directeur général.

Secrétaire : *M. André OHEIX*.

La séance est ouverte à 3 heures.

*M. le Vicomte Ch. de Calan* dans une brillante causerie qui n'est que le résumé d'un travail qui sera publié aux Mémoires, étudie les rapports entre les saints gallois et l'histoire de Bretagne.

*M. le Président* le remercie et loue son talent oratoire qui sait rendre aimable l'érudition la plus ardue.

Il donne ensuite la parole à *M. Emile Sageret* qui extrait de son grand ouvrage, en cours de publication, sur la chouannerie morbihannaise le récit de la mort de *Mercier-la-Vendée*. Au mois de janvier 1800, *Mercier* chargé par *Georges Cadoudal* d'une mission dans les Côtes-du-Nord, revenait de Saint-Brieuc par Moncontour et se dirigeait vers Loudéac et Pontivi quand il tomba dans une embuscade à la Fontaine-ès-Anges, en la Motte, et fut tué au moment où il allait fuir.

*M. le Comte Lanjuinais* dit tous les éloges que mérite le savant ouvrage de *M. Sageret* et le remercie de sa très intéressante communication. La parole est donnée au secrétaire pour lire un travail envoyé par *M. Janvrais* sur le *Coq gaulois*. En réalité, il s'agit dans ce mémoire des redevances en volailles fort nombreuses autrefois (l'auteur confond la redevance avec l'hommage et l'appelle même *hommage-lige*) ; des usages se rapportant aux animaux de la basse-cour, tels que de tuer un coq pour arroser les fondations d'une nouvelle maison ; des offrandes de coqs aux églises et chapelles, et enfin des jeux populaires où le coq est une victime, comme « la faucherie de coq » encore pratiquée dans l'Ille-et-Vilaine et les Côtes-du-Nord.

*M. de la Chesnais*, secrétaire de la Section d'Agriculture,

communiqué une importante note de M. Yves Raison du Cleuziou sur les monographies communales. On sait l'intérêt que présentent ces notices et il serait désirable que l'Association Bretonne suscité ces travaux. Les monographies devraient être à la fois agricoles et historiques et rédigées par les habitants même des communes auxquels on fournirait un programme.

M. le Directeur général, en s'associant aux conclusions de M. du Cleuziou, désigne MM. de la Chesnais, du Cleuziou et de Calan pour former une commission qui élaborera le programme. Il exprime ses regrets d'être obligé de quitter Moncontour avant la clôture du Congrès et remercie les auditeurs de leur assiduité aux séances et de leur bienveillante attention.

La séance est levée à 5 heures.

*Le Secrétaire,*  
André OHEIX.

## HUITIÈME SÉANCE

*Samedi 7 Septembre 1912, Séance du matin, à 9 heures.*

*Président : M. L. HOUITTE DE LA CHESNAIS.*

*Secrétaire : M. André OHEIX.*

La séance est ouverte à 9 heures.

M. le Président donne la parole à M. Emile Sageret pour lire son rapport sur l'excursion du 4 septembre, écrit avec esprit et sobriété : il énumère les divers monuments que visitèrent les excursionnistes et les renseignements recueillis à leur sujet.

Le Secrétaire donne communication d'une note de M. Carlo sur *Une exécution militaire à Moncontour en 1793*, rectifiant sur ce point l'opinion admise jusqu'à ce jour ; il lit également des notes de M. l'abbé Le Texier, vicaire à Plessala, sur les antiquités de cette paroisse. Enfin, il signale un mémoire de M. l'abbé Helliet sur *les Caquins*, parvenu trop tard pour pouvoir être lu.

M. de la Chesnais, avant de lever la séance, exprime les regrets de M. le Directeur général de l'Association Bretonne de ne pouvoir clôturer le congrès ; il dit combien l'Association a été heureuse du congrès qu'elle vient de tenir à Moncontour ; il adresse des remerciements à M. le Vicaire général de la Villersabel, qui une fois de plus a bien voulu nous témoigner sa sympathie, à Monsieur le Curé et à Messieurs les Vicaires. M. de la Chesnais remercie également M. le Maire de Moncontour qui a mis à notre disposition les salles magnifiques du vieil hôtel Kerjégu ; M. A. de Lorgueil, conseiller général, qui a organisé le comice agricole ; M. Carlo, modeste, mais savant, qui nous a guidé dans la ville de Moncontour dont il connaît admirablement l'histoire ; M. Sageret qui s'est chargé de faire le rapport sur l'excursion. Enfin, M. de la Chesnais dit combien l'Association Bretonne a été particulièrement touchée de voir la ville pavoisée pendant toute la durée du congrès ; il signale l'hommage qui nous a été

L

ASSOCIATION BRETONNE

fait de la *Notice sur Moncontour*, par M. le capitaine Houssaye, et remercie l'assistance qui nous a été si fidèle.

M. *Veillet Dufrêche*, maire de Moncontour, dans une charmante improvisation, remercie M. le Président des paroles qu'il vient de prononcer : il le remercie en son nom personnel et aussi comme maire de Moncontour ; il exprime aussi sa reconnaissance à M. Le Bihan, le fidèle gardien des traditions de l'Association Bretonne, qui a certainement été pour beaucoup dans le choix de la ville de Moncontour pour la tenue du congrès.

M. le Président déclare la session close et donne rendez-vous l'an prochain à Saint-Servan.

La séance est levée à 10 heures.

*Le Secrétaire,*

André OBEIX,



MÉMOIRES

# François le Doüaren

FAMEUX JURISCONSULTE DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

ORIGINAIRE DE MONCONTOUR

---

MESSIEURS,

Le Congrès de l'Association Bretonne ayant lieu cette année à Moncontour, il m'a semblé intéressant de vous présenter quelques notes biographiques sur l'un des plus illustres personnages de ce pays, le fameux jurisconsulte François le Doüaren, et de déterminer qu'il appartenait à l'ancienne et noble famille bretonne des le Doüarain, seigneurs, du XIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, du Cambrigo, du Mezo, du Boisbas, du Chesnoran, de la Tyeulaie, de Lemo, de la Touraille, de Trévelec, en Plaudren, Baden, Ploërmel, Campénéac, Augan, le Roc-Saint-André et Sérent.

La famille le Doüarain (anciennement Doüaren, ou Doüarin), est d'ancienne extraction chevaleresque de Bretagne, et remonte à Derien, dit « Doüazren » (en breton : « le petit-fils »), époux, en 1292, d'Hadenizê Panthonath. Elle s'armait : « d'argent au pal d'hermines ».

Ce *Derien*, dit *Doüazren*, fut le quatrième ayeul d'Eon Doüaren, écuyer, seigneur du Cambrigo, du Chesnoran, de la Tyeulaie, etc., en 1421, 1427 et 1432, qui eut, entre autres :

1<sup>o</sup> *Pierre Doüaren*, qui continua la descendance dans le pays de Ploërmel, éteinte et fondue, en 1824, en Monésan de la Villirouët, et alliée, en 1833, aux Busnel de Montoray ;

2<sup>o</sup> *Jean III*, qui suit ;

3<sup>o</sup> *Alain*, qui parut en jusarmier à la Montre de Louis



de Rohan, à Vannes, avec ses deux frères, Pierre et Jean, en 1477.

Jean III le Doüaren, écuyer, seigneur du Cambrigo, parut sous Plaudren et Moustoir-ac, aux Réformations de 1448 et 1454, et aux Montres de 1464, 1477 et 1481. Il mourut en 1506, ayant eu :

1° Jean IV, qui suit :

2° Marie le Doüaren, qui était épouse, en 1513, de Jean de Gourlay, seigneur de la Villegourlay, en Bréhand-Moncontour, et fils de Pierre de Gourlay, archer à une Montre de 1469.

Jean IV le Doüaren, écuyer, devint seigneur de la Villemoysan et de la Touche-Trébry, en Trédaniel et Moncontour, par son mariage, en 1506, avec Hélène de la Roche, héritière de ces seigneuries, et qui s'armait : « de sable à la fasce d'argent, accompagnée de trois croissants de même ». Il fut procureur et sénéchal de Moncontour ; parut sous Trédaniel aux réformations de 1513 et de 1536, et mourut en 1558. Il avait cédé, en 1526, sa charge de judicature à Moncontour, à son fils, François le Doüaren, au sujet duquel il reçut, en 1536, une lettre du jurisconsulte, Guillaume Budé. Il avait eu pour enfants :

1° François le Doüaren, le fameux jurisconsulte, dont nous allons donner la biographie sommaire ;

2° Antoine le Doüaren, écuyer, seigneur de la Villemoysan, qui habitait Moncontour, en 1556, et dont on retrouve la postérité sous Moncontour jusqu'en 1820 (1) ;

(1) Nous voyons comme descendants en Moncontour d'Antoine le Doüaren, S<sup>r</sup> de la Villemoysan : Jean et Jacques le Doüaren, qui vivaient sous Plœuc en 1600 ;

Thomas le Doüaren, dit « prêtre originaire du diocèse de Saint-Brieuc », qui fut nommé en 1617 vicaire perpétuel de Locmariaquer, poste qu'il céda en 1618 à Messire R. Jouët ;

Pierre le Doüarin, procureur à Moncontour en 1675 ;

Catherine le Doüarin, épouse à Plémy en 1680 de Jean Bondonier ;

Françoise le Doüarin, épouse à Maroué en 1690 de Pierre Blanchard, S<sup>r</sup> de la Salle-Plestan ;

Nicolas le Doüarin, épouse en 1701 de Jacquemine Bersaguay ;

Pétronille le Doüarin, épouse en 1701 de René Boshier, S<sup>r</sup> du Mourier ;

Jean le Doüaren, notaire ducal et procureur à Moncontour de 1730 à 1746, qui eut : 1° Jean le Doüaren, né à Calorguen, procureur en 1776 à

3° Jacques le Doüaren, qui vivait dans Moncontour en 1560 ;

4° Jacquemine le Doüaren, dame des Vauxboëdes, qui épousa, vers 1530, Pierre Léon, seigneur du Chauchix, sous Moncontour, auquel elle porta les Vauxboëdes.

François le Doüaren (dit en latin : *Doüarenus* ou *Düarenus*), célèbre jurisconsulte, maître des requêtes de la duchesse Marguerite de Berry (1), naquit au manoir de la Villemoysan, en Trédaniel, à 2 kilomètres de Moncontour, en juin 1509, fils de Jean le Doüaren, écuyer, seigneur de la Villemoysan et de la Touche-Trébry, procureur et sénéchal de Moncontour, et d'Hélène de la Roche. Il était fort jeune quand son père, en 1526, se démit en sa faveur de la charge de judicature, qu'il occupait à Moncontour. Il se rendit ensuite, en 1534, à Paris, où il suivit des cours de droit et d'histoire, et où il fut l'un des plus brillants élèves du savant philologue Guillaume Budé (2), qui écrivit, en 1536, au père de François le Doüaren pour le féliciter des progrès et des succès de son élève. Celui-ci fut admis, en cette même année 1536, à professer « les Pandectes » (3)

Moncontour, où il demeurait avec sa mère, veuve de Jean le Doüaren, et avec ses enfants ; 2° Pierre le Doüaren, procureur royal en 1706 ; Mathurin le Doüaren, et François le Doüaren, teinturier à Lamballe en 1776, époux de D<sup>lle</sup> Hervé ;

Joseph-Marie le Doüaren, dit « originaire de Moncontour », était membre du Conseil du district et juge suppléant à Lamballe en 1792 ; Jacques Doüaren était négociant à Moncontour en 1802.

(1) La plupart des notes biographiques qui suivent, concernant François le Doüaren, sont extraites des articles de M. Prosper Huguet, parus dans le *Bulletin de la Société d'Archéologie et d'Histoire des Côtes-du-Nord*, de l'année 1875 ; — de M. Kerdanet, aux *Notices chronologiques* ; — de Delaporte, aux *Recherches sur la Bretagne* ; — de Garaby, à l'*Annuaire des Côtes-du-Nord*, de 1831 ; — de Levot, dans la *Biographie bretonne* ; — de Kerviler, dans la *Bio-bibliographie bretonne* ; — etc.

(2) Guillaume Budé, philologue et helléniste, maître des requêtes, prévôt des Marchands de Paris, bibliothécaire de Blois et de Fontainebleau, secrétaire des rois de France Charles VIII, Louis XII et François I<sup>er</sup> ; professa à Paris le latin, le grec et l'hébreu, et mourut en 1540. Ce fut lui qui fut, de fait, le créateur du Collège de France. Sa veuve et ses fils embrassèrent le calvinisme.

(3) On appelle *Pandectes* le recueil des arrêts judiciaires des anciens

à l'Université de Paris. Il se fit de suite une réputation de science et d'éloquence ; et, en 1538, il fut appelé à occuper à Bourges la chaire de droit abandonnée par le fameux jurisconsulte, André Alciat (1). Il professa dix ans dans cette ville avec un succès toujours croissant. « Il n'y avait pas alors dans le monde ( *toto orbe* ), écrit, en 1660, le jurisconsulte berrichon, Nicolas Catherinot, de jurisconsulte aussi célèbre, de professeur plus attrayant et plus sympathique ; aussi les étudiants, roturiers, nobles, ou princes, accouraient de l'Europe entière à ses leçons. L'enthousiasme qu'il leur inspirait était si grand que tous allaient le prendre jusqu'à sa demeure lorsqu'il se rendait à l'école, lui faisaient cortège, et se faisaient devoir et honneur de le reconduire à son retour. »

Antérieurement, l'illustre de Thou avait écrit, en 1587, que « le Doüaren était le plus savant de son temps dans la science du droit civil, après Alciat, sous lequel il avait étudié à Bourges ; et, ayant été instruit par un si grand homme, il joignit à la jurisprudence les Belles-Lettres et une exacte connaissance de l'antiquité... »

Dans l'*Eloge des hommes de lettres*, de Lorenzo Crasso, de Venise, publié en 1666, il est dit : *Duarens, Brioci fano in Armorica, nobili genere ortus*. — (Duaren, issu de noble race, dans un bourg du diocèse de Saint-Brieuc, en Armorique.)

Ce fut François le Doüaren qui introduisit la pureté et la clarté du langage dans les livres de jurisprudence, et les purgea de la barbarie des glossateurs. Son savoir était aussi profond dans les Lettres et dans l'Histoire que dans les Lois ; et il s'exprimait avec une réelle éloquence.

En 1548, à la suite des controverses bruyantes avec son compatriote et collègue, Eguiner Baron, originaire de

jurisconsultes romains ; recueil auquel l'empereur Justinien donna force de lois.

(1) André Alciat, né près de Milan en 1492, fut professeur de droit successivement aux Universités d'Avignon, de Bourges, de Milan, de Ferrare et de Pavie ; il fut le fondateur de l'école qui éclaira le Droit par l'Histoire et la Philologie, école dont Cujas fut la gloire.

Saint-Pol-de-Léon, et lui aussi jurisconsulte renommé (1), le Doüaren descendit de la chaire de Bourges, et se rendit à Paris, où il suivit assidûment les audiences du Parlement, afin d'étudier la pratique du Droit Romain.

La princesse Marguerite de Berry (2), fille du roi François I<sup>er</sup> et de Claude de France, laquelle était fille du roi Louis XII et de notre bonne duchesse Anne de Bretagne, le nomma, en 1549, son maître des requêtes.

L'année suivante, à la mort de Baron, survenue le 22 août 1550, les étudiants de l'Université de Bourges, la municipalité de cette ville, et l'illustre chancelier de l'Hôpital, réclamèrent son retour à Bourges. La ville lui alloua deux cent mille sesterces (environ 60.000 francs de notre monnaie) et lui donna pour logement le palais du Roi.

« Mais, suivant les chroniqueurs, le Doüaren ne pouvait supporter de rival ou d'égal ( *parem ferre* ), » et il eut des démêlés fréquents avec l'illustre Cujas (3), dont il fut le contemporain, et qui, pour avoir la paix, céda la place à le Doüaren et se retira à Valence, dans le Dauphiné, et avec son collègue Baudouin, qui professait le Droit à Bourges, en même temps que lui.

François le Doüaren mourut sans alliance à Bourges, à peine âgé de cinquante ans, le 23 juin 1559. Il fut, suivant son désir, inhumé dans le tombeau de son compatriote et ancien rival, qui était devenu son ami, Eguinaire Baron, en l'église de l'Oratoire Saint-Hippolyte, à Bourges. Là furent également inhumés deux célèbres jurisconsultes de Bourges : Antoine Leconte, en 1586, et Jean Mercier, en 1600. Cette église a été détruite lors de la Révolution ; elle était située dans la rue des Armuriers ; la pierre tombale de François le Doüaren a disparu avec elle.

(1) Baron, Eguinaire, ou Eginard, né à Saint-Pol-de-Léon en 1495, professa le droit à Poitiers, à Angers et à Bourges, et mourut en cette dernière ville le 22 août 1550.

(2) Marguerite, princesse de Berry, fille du roi François I<sup>er</sup> et de Claude de France, et sœur du roi Henry II, épousa en 1559 le duc Emmanuel de Savoie.

(3) Jacques Cujas, dit Cujas, illustre jurisconsulte, naquit à Toulouse en 1522, il occupa la chaire de droit romain à Bourges en 1555, fut suspect d'avoir adhéré à la Réforme, et mourut à Bourges en 1590.

Ce grand juriste avait eu pour disciple préféré le trop fameux Calvin (1). Sa liaison et sa correspondance avec ce chef de la Réforme en France, jointes à la liberté de certaines appréciations que le Doüaren avait émises, firent suspecter son orthodoxie. Mais ce fut à tort, car dans son testament, reproduit en partie dans *l'Histoire de Bretagne* de d'Argentré (2), il tint à déclarer « qu'il condanne et rejette les quelques opinions qu'il aurait pu avoir à part soi contre les sacrements de l'Eglise, recevant une singulière grâce de Dieu de mourir ayant la conscience saine et nette de telles erreurs. »

François le Doüaren avait écrit beaucoup d'ouvrages de Droit, qui ont été publiés en de gros volumes : à Paris, en 1551 ; à Lyon, en 1554, 1559, 1570 et 1581 ; à Francfort, en 1584, 1592, 1598 et 1607 ; à Genève, en 1608 ; à Lucques, en 1772.

Je possède, comme parent de François le Doüaren, par les Doüarain de Lemo, un exemplaire de l'édition de 1581, qui forme un énorme volume in-folio, relié en veau, contenant près de 2.200 pages, et qui a appartenu, d'après les noms inscrits sur les gardes, en 1696, au Marquis de Cucé (Gabriel de Boisgelin), et en 1777, au fameux Toulhier. Ce volume est orné d'un portrait gravé de François le Doüaren : médaillon de 0<sup>m</sup>055 de diamètre, dont je présente la reproduction. Le Doüaren est représenté en buste ; la tête est posée de profil à droite et est coiffée d'un bonnet carré ; front haut, nez aquilin, oeil vif, chevelure et barbe fournies et bouclées, physionomie fine et spirituelle ; autour, en exergue : « *Francisc. Duarenus, jurisc.* » — Au bas, six vers latins, que je traduis ainsi : « Doüaren, ce portrait, reproduisant ton buste et ton visage, subsistera en tête de tes ouvrages ; et, par lui, quand aura sonné l'heure fatale du trépas, après ton cerceuil et tes cendres, à jamais tu resteras vivant. »

(1) Jean Calvin, dit Calvoin, naquit en Picardie en 1509, il suivit à Bourges les cours d'Alciat, de Budé et de Doüaren ; puis il se rendit à Paris où il abjura la religion catholique pour se faire, en France, l'apôtre du protestantisme. Il mourut à Genève en 1564.

(2) *Histoire de Bretagne* de d'Argentré, p. 1053.

Il existe quatre autres portraits gravés de François le Doüaren : par G. Mantouar, en 1555 ; Léonard Gautier ; Voeriet, en 1665 ; et dans *l'Iconographie Bretonne*.

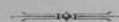
Enfin, un grand portrait peint à l'huile existe de lui au musée de Bourges : tête pensive et spirituelle, cheveux ardents sortant d'une toque à trois cornes, grande barbe blonde, teint mat, bouche colorée, yeux vifs ; le Doüaren est vêtu d'une robe rouge non boutonnée, avec col droit et ouvert.

Ne pourrait-on pas obtenir une copie de ce portrait pour l'Hôtel-de-Ville de Saint-Brieuc, ou pour la mairie de Moncantour ? Près de lui on mettrait ceux de deux autres glorieux enfants de Moncantour, Poullain de Belair, savant juriste, né à Moncantour en 1661, et père du célèbre Poullain du Parc ; et Joachim Faignet de Villeneuve, né à Moncantour en 1703, mort en 1780, économiste, encyclopédiste distingué, et correspondant de Voltaire.

Ce vœu rentre dans celui que j'avais eu l'honneur d'émettre au congrès tenu à Ploërmel en 1909, demandant que, dans la salle d'honneur de chacune des mairies des villes de Bretagne, il y eût une galerie des portraits des hommes illustres de la région.

De notre ciel breton écartons tous les voiles  
Afin d'y voir briller plus claires ses étoiles !

Marquis DE BELLEVUE.



## LE PENTHIÈVRE

### *Pendant la Guerre de Cent Ans*

En 1317, le duc de Bretagne, Jean III, donna en apanage à son frère, Guy, tout le comté de Penthievre, sauf les châtellenies de Jugon et de Cesson, qui restèrent incorporées au domaine ducal, et tout le comté de Tréguier, moins le Goëlo, possédé par les d'Avaugour. L'héritière de cette dernière maison était Jeanne, que Guy de Penthievre épousa en 1318. De sorte que le fief primitif de Eudon de Penthievre se trouva, à part les démembrements de Quintin (passé au XIII<sup>e</sup> siècle dans la famille des Botterel, puis des d'Avaugour), de Jugon et de Cesson (restés au duc), une nouvelle fois reconstitué par cette union.

Guy, devenu comte de Penthievre, s'occupa de fortifier et d'embellir sa capitale, Lamballe. Il reprit les travaux de Notre-Dame, abandonnés depuis un siècle ; et c'est à lui qu'on attribue le côté nord du chœur, la continuation du collatéral et des chapelles du même côté (1).

A la mort de Guy, en 1331, ce bel apanage passa aux mains de sa fille Jeanne, la célèbre Jeanne de Penthievre, que plusieurs prétendants demandèrent en mariage et qui, finalement, épousa Charles de Blois, en 1337.

Le duc Jean III n'avait pas d'enfants ; et bientôt, de son vivant même, se posa la question de savoir qui recueillerait sa succession. La Bretagne déjà se divisa. Charles de Blois fut généralement reconnu par la noblesse comme l'héritier présomptif de la couronne, et, en cette qualité, reçut à l'avance l'hommage de plusieurs vassaux. Mais

(1) *Anciens Eséchés de Bretagne*, V, 273.

la classe moyenne inclina plutôt pour Jean de Montfort, frère du duc par un second mariage de son père.

En attendant, comme s'il eût pressenti qu'une ère de grosses difficultés allait s'ouvrir pour la Bretagne, Charles de Blois se mit en devoir d'y faire face en fortifiant ses positions, et tout particulièrement Lamballe qui en était la tête. En 1340, il augmenta considérablement les fortifications de la ville et du château qu'il fit garder par une forte garnison, sous le commandement de Geoffroy Barthélemy (1).

L'année suivante, la Guerre de Succession de Bretagne commençait et devait durer vingt-trois ans. Il est frappant de constater comment, dans cette longue rivalité, la Bretagne se divisa entre les deux compétiteurs suivant un partage géographique. La Haute-Bretagne, avec Nantes et Brest, et tout le littoral nord jusqu'à Morlaix, tenait pour Blois ; tandis que le Léon, la plus grande partie de la Cornouaille, avec presque tout le littoral ouest et sud, suivaient les drapeaux de Montfort. La fortune de la guerre modifia bien cette répartition dans quelques détails ; mais, à prendre les choses en gros et d'ensemble, jusqu'à l'action décisive d'Auray, en 1364, la Bretagne resta ainsi divisée.

On a donné (2) de ce partage des explications fort plausibles. La Haute-Bretagne était française de langue et de mœurs ; la plupart des grandes familles féodales bretonnes vivaient en Haute-Bretagne, étaient alliées à des familles françaises et fréquentaient même la cour du roi de France. Le prétendant, soutenu par ce dernier, devait naturellement trouver dans cette portion du pays des sympathies et des secours. La Basse-Bretagne au contraire, au moins par la langue, répugnait à l'influence française qu'elle craignait de voir peu à peu ruiner et absorber l'indépendance bretonne. Cette crainte la rejetait du côté de Montfort, client de l'Angleterre ; non par sympathie

(1) Quernest, *Notions sur la ville de Lamballe*, dans Société d'Emulation des Côtes-du-Nord (1896).

(2) La Borderie, *Etudes historiques bretonnes*, 2<sup>e</sup> série, 133.

pour les Anglais, mais parce qu'il semblait aux Bretons que le danger d'absorption était moindre de ce côté et que la mer protégeait suffisamment l'existence nationale de leur duché contre les ambitions d'Outre-Manche (1).

Peut-être y a-t-il à ce partage de la Bretagne dans la Guerre de Succession, une explication plus simple encore et qui rentre plus proprement dans notre sujet ?

Nous venons de dire comment s'était reconstitué l'apanage de Penthievre. Cette vaste région qui embrassait toute la côte nord de Bretagne (depuis Dinan jusqu'à Morlaix) était, plus que tout le reste, ardemment dévouée à la cause de Jeanne de Penthievre. C'était pour le parti de Blois une position inappréciable et comme une vaste forteresse où ses ennemis ne pouvaient prendre pied. Une seule fois, par leur victoire de La Roche-Derrien, en 1347, ils l'entamèrent, mais sans pouvoir réussir à s'y maintenir. Jusqu'à la fin de la lutte, grâce aux fidèles vassaux du Penthievre, le nord de la Bretagne fut imprenable.

Lamballe, qui en était la capitale, joua à cette époque un rôle important. Par sa position elle commandait le pays. Elle était à quelques kilomètres de la mer ; et, dès l'époque de P. Mauclerc, Dahouët, son port, avait été fortifié. Une tour en protégeait l'entrée ; un fort fut établi sur le rocher du Verdelet et les avant-postes de défense de Lamballe avaient été portés jusqu'au Guémadeuc, qui était une seigneurie de Penthievre (2).

Charles de Blois ne négligea rien pour mettre sa ville en état de défense. Dès avant l'ouverture des hostilités, nous l'avons vu entreprendre de grands travaux qui vont se continuer pendant plusieurs années. L'église de Notre-Dame, elle-même, entra dans le système de défense.

(1) P. Déroulède a bien traduit ce sentiment de certains Bretons dans son drame *Messire du Guesclin*. De Mauny dit à son chef :

« Et pourquoi non, Seigneur ?  
Je suis Breton, et moi la France me fait peur.  
J'ai peur qu'à s'approcher trop d'elle, la Bretagne  
Devienne sa suivante et non plus sa compagne ;  
Et j'entrevois, croyant bien voir et bien juger,  
Qu'une trop grande France est notre grand danger. »

(2) *Anc. Evêché*, V. 270, note.

Charles, comme on le sait, était fort dévot, et de bonne heure il se mit à l'œuvre pour faire de sa chapelle un sanctuaire digne de la Vierge qui y était si honorée, et de la renommée du Penthievre. Son beau-père l'avait déjà agrandie et embellie ; « mais le style sobre et un peu lourd adopté par Guy ne pouvait suffire à l'ardente piété de Charles de Blois. Quand il voulut achever l'œuvre de son beau-père, il lança vers le ciel des gerbes de colonnettes, semblables à des jets d'ardentes prières. Nous lui attribuons les faisceaux hardis qui portent la tour, la moitié du sanctuaire, le côté de l'épître et les quatre premières chapelles du collatéral sud. Tout cela porte comme un parfum de noblesse, de piété et d'élégance, qui explique pourquoi la reconnaissance publique désigne le rival de Montfort comme le fondateur de Notre-Dame. » (*Anc. Evêché*.) La tradition lui attribue le chœur tout entier qui est remarquable et, jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on pouvait lire au haut de ce chœur cette inscription :

Le jour de la Conception  
Avec piété et dévotion  
Le prince, comte de céans,  
Fonda cette chapelle.  
Dieu lui baille longue vie  
Et, à la fin, Paradis.

Tous ces agrandissements successifs avaient amené l'église jusqu'au bord du rocher à pic qui domine la ville ; et ainsi la partie sud de l'édifice se lia aux défenses du château. C'est ce qui a donné à Notre-Dame cet aspect tout particulier de forteresse.

Le chœur était la partie la plus exposée aux attaques de l'ennemi, du côté de Saint-Sauveur. Charles de Blois y pourvut en le faisant fortifier de parapets et d'échauguettes. Tout ce système de défense faisait de Lamballe une position très forte. « Ce qui en reste aujourd'hui se compose de courtines à créneaux, régnant sur le chevet et une partie du collatéral sud. Elles sont coupées par deux tours carrées qui procurent d'assez forts saillants, et de



nombreuses meurtrières pouvant donner passage à toutes sortes d'armes de jet. Une casemate régnant sous le chœur et divers escaliers de pierre à air libre ou cachés dans la maçonnerie, complètent les fortifications, d'un service facile et parfaitement à l'abri de l'escalade (1). »

On raconte que ce furent les officiers du duc qui, en son absence, prirent sur eux de faire entrer Notre-Dame dans le système de défense du château. Comme, d'autre part, la crainte d'une surprise fit pendant un certain temps interdire l'entrée de l'église aux nombreux pèlerins qui, à cette époque, s'y rendaient de toutes parts, la conscience du pieux duc ne fut pas tranquille. Pour dédommager les recteurs de Notre-Dame des oblations qu'ils perdaient par cette interdiction, il leur fit une rente annuelle de trente florins, sa vie durant ; et en donna en outre quatre-vingt dix pour la réparation et l'entretien de l'église.

Ainsi fortifié, Lamballe, pendant tout le temps que dura cette longue rivalité, fut préservé du fléau de la guerre ; et, grâce à cette solide position, Charles de Blois put jusqu'à la fin rester maître de son fief et dominer le nord de la Bretagne.

En 1352, pendant qu'il était captif en Angleterre, sa femme, Jeanne de Penthièvre, convoqua à Dinan les trois ordres de la nation bretonne pour y traiter de la rançon du duc. Dans ces Etats de Bretagne, à côté des représentants du clergé et des plus grands noms de la noblesse, on vit les députés de onze villes, parmi lesquels des bourgeois de Lamballe, toujours fidèles à leur duc.

Charles de Blois fut mis en liberté au printemps de 1353. A son retour en Bretagne, il rapportait d'Angleterre douze tapis d'un merveilleux travail qu'il y avait fait faire. Il en fit don aux trois sanctuaires de son fief qu'il affectionnait le plus : quatre furent destinés à Notre-Dame de Lamballe, et les autres à Notre-Dame de Guingamp et à Notre-Dame de Dinan (2).

(1) *Anc. Ecclésiast.*, V, 273.

(2) *Enquête de Canonisation*, tome I. Communiqué par M. l'archidiacre de la Villersabel.

Le 19 août 1360, au lendemain du traité de Brétigny qui concluait la paix entre la France et l'Angleterre et assura à la Bretagne deux années de répit dans l'interminable lutte de succession, nous retrouvons Charles de Blois à Lamballe. Il y fait don à Notre-Dame d'une croix en vermeil, dans laquelle était incrustée une portion de la vraie croix (1). Trois ans plus tard, il voulut encore enrichir son église de Lamballe d'une précieuse relique : c'était un morceau d'une côte du grand saint breton, Yves Héloiry, dont le culte était dès lors si populaire. Charles de Blois avait une dévotion particulière à saint Yves, et c'est sur ses instances que le pape Clément VI avait repris et terminé le procès de canonisation de notre saint, en 1347.

Le pieux duc avait fait annoncer le transfert à Notre-Dame des reliques vénérées. Aussi, de toutes parts, une foule de gens étaient accourus ; et c'est au milieu d'un grand concours de peuple que se déroula la cérémonie. Charles de Blois alla prendre les reliques à la chapelle de Maroué, et, pieds nus, les porta processionnellement à Notre-Dame. Le rocher sur lequel était bâtie l'église était escarpé et les abords en étaient rudes et difficiles, aussi le prince avait les pieds meurtris et ensanglantés ; et c'était, en ce temps de foi, un spectacle bien propre à lui attirer les sympathies les plus dévouées, que de voir un homme d'un rang si considérable et d'une si haute valeur guerrière s'humilier au rôle du plus dévot pèlerin.

Charles de Blois, par sentiment d'un devoir à accomplir, avait les plus hautes espérances. C'est aux pieds de Notre-Dame de Grande Puissance de Lamballe qu'il avait fait frapper des médailles, qu'on a retrouvées plus tard, avec cet exergue : *Aut Caesar aut nihil ! Etre duc ou rien*. La guerre ne réalisa pas ces espérances. On sait comment finit cette longue lutte, et comment il fut tué à Auray, le 29 septembre 1364. Sa bonne ville de Lamballe fut forcée à la fin de s'incliner devant la fortune des armes ; mais ce

(1) Cette croix était enrichie de pierres précieuses. Quand les Vandales de 1793 voulurent la briser pour l'envoyer à la Trésorerie, ils furent volés : les pierres étaient fausses. Charles de Blois avait été trompé par les trafiquants de Constantinople.



ne fut qu'en 1381 que les bourgeois de la capitale du Penthievre ratifièrent le traité de Guérande qui réglait la succession de Bretagne.

Le souvenir du pieux duc demeurait bien vivant à Lamballe. Aussi, lorsqu'en 1370, la renommée publique décida l'autorité ecclésiastique à s'occuper des vertus, des mérites et des miracles du rival de Montfort, c'est dans l'église Notre-Dame que s'ouvrit, le 16 novembre, l'enquête pour sa canonisation. Rodolphe de Kerguinon, cordelier de Guingamp, et Alain, official de Tréguier, présidaient ; et les témoins entendus furent Geoffroy Barthélemy, capitaine de Lamballe ; Geoffroy d'Estrat et Rolland Madeuc, chevaliers ; Guillaume Rouxel, l'un des trois recteurs de la ville ; Alain Chauvel, sénéchal ; Henri de Lorgeril, Jean de Fonté, Alain Madeuc et plusieurs autres bourgeois ; et enfin le frère Thomas, prieur du couvent des Augustins. Ces témoins attestèrent, entre autres choses, les libéralités du duc envers Notre-Dame. On sait comment cette enquête, poursuivie l'année suivante à Angers, n'eut aucun résultat, parce que le duc de Bretagne y fit une forte opposition.

Le traité de Guérande de 1365 mit fin à la longue Guerre de Succession, et apporta à la Bretagne une paix après laquelle tout le monde soupirait depuis longtemps. Cependant la paix ne fut que relative. La lutte continuait toujours entre la France et l'Angleterre ; et Montfort, devenu Jean IV de Bretagne, crut habile de pratiquer entre les deux adversaires une politique louvoyante qui ne satisfait personne. Elle eut pour conséquence de faire occuper le pays tour à tour par les Anglais et les Français. D'autre part, si les Penthievre étaient vaincus, ils n'abandonnèrent pas de si tôt l'espérance de recouvrer le duché. Ils gagnèrent habilement à leur cause l'émule de du Guesclin, Olivier de Clisson, puissant seigneur et capitaine redouté, dont les démêlés avec Jean IV compliquèrent encore la situation générale. Il s'en suivit environ cinquante années d'intrigues et de troubles, pendant lesquelles la Bretagne connut encore les chevauchées d'hommes d'armes et les prises de villes.

Lamballe, on le devine, par sa situation de place forte

et de capitale des Penthievre, subit le contre-coup de tous ces mouvements, jusqu'au moment où l'attentat machiné par Marguerite de Clisson amena sa ruine. Pour en suivre la fortune, il nous faut bien résumer, aussi brièvement que le permettent des événements aussi compliqués, l'histoire générale du pays.

Le traité de Guérande, en proclamant Jean de Montfort duc de Bretagne, laissait à la veuve de Charles de Blois, le Penthievre, la vicomté de Limoges, plus de dix mille livres en terres et trois mille livres de rente en viager. De plus, si le duc venait à mourir sans héritier mâle — il n'avait pas encore d'enfant — la couronne revenait à la descendance de la comtesse, dont le fils aîné épouserait la sœur du duc. C'était pour Jeanne de Penthievre une immense fortune qui lui était assurée, et l'espoir possible de réaliser pour son fils ce qu'elle n'avait pu faire pour son mari. Cependant, elle ne céda qu'à la force et ne renonça que pour un temps à un duché dont elle se regardait comme l'héritière légitime (1).

Il lui fallait un capitaine hardi et entreprenant pour prendre la tête de son parti. Elle le trouva dans Olivier de Clisson qui avait été naguère le compagnon d'armes de Jean IV, et l'un des vainqueurs d'Auray ; mais qui, froissé par le duc et gagné par le roi Charles V, avait pris du service dans les armées françaises et combattu en Espagne aux côtés de du Guesclin. Jeanne de Penthievre le nomma, au mois de mai 1369, son lieutenant-général en Bretagne.

Les circonstances semblaient favorables pour la reprise des hostilités. Le duc Jean IV se rendait de plus en plus impopulaire. La guerre avait obéré son trésor ; à la paix il lui fallut payer ses amis et alliés. Pour le faire, il imposa aux Bretons de lourds sacrifices, et pour acquitter sa dette envers les Anglais il fut obligé de leur concéder des terres en Bretagne. D'ailleurs, ses sympathies allaient vers l'Angleterre à qui il permit de faire passer des troupes en Bre-

(1) Les auteurs des *Anciens Eoëchés* disent que « la comtesse de Penthievre jouit tranquillement du lit assez douillet qu'elle s'était ménagé ». Il semble plutôt qu'elle s'agita beaucoup pour en changer.

tagne pour aller combattre les Français. Il était marié à une anglaise ; on ne voyait qu'Anglais dans ses conseils ; et bientôt, en 1372, il signait à Brest un acte par lequel il s'engageait, pour lui et ses héritiers, à cet hommage-lige que les légistes bretons avaient tant de peine à consentir au roi de France. Ce traité d'alliance mit le comble à son impopularité en Bretagne, et Charles V en profita pour faire envahir le duché par des troupes que commandaient du Guesclin et Clisson.

Il semble bien que Jean IV ait prévu cette extrémité et pris ses sûretés à l'avance. Naturellement, il eut les yeux sur le Penthievre qu'il savait hostile, et il dut mettre la main sur Lamballe ; car, en 1373, nous voyons Clisson, à la tête de l'armée royale, reprendre cette position et en faire sa place d'armes. Après y avoir laissé une garnison, il courut au secours de Quimperlé, menacé par le duc ; et celui-ci n'eut bientôt d'autre ressource que de passer en Angleterre.

Mais bientôt un revirement se fit. Charles V, trop pressé et méconnaissant le profond et fier sentiment d'indépendance des Bretons, voulut confisquer la province. Alors, tout le pays se retourna contre les Français, et Jeanne de Penthievre, elle-même, envoya des messagers assurer Jean IV qu'il pouvait descendre en Bretagne et y serait reçu comme duc. Et, en effet, lorsqu'il débarqua à Dinard, il fut accueilli avec enthousiasme.

Charles V mourut en 1380, et le 15 janvier de l'année suivante, un accord intervenait entre la Bretagne et la France. Jean IV promettait de rompre avec ses alliés, les Anglais, sans cependant s'engager à les combattre, de payer une indemnité de guerre au roi de France et de lui faire l'hommage de son duché. Bientôt, il accordait des lettres de « pardon et rémission » pour tous ceux de ses vassaux qui avaient embrassé contre lui le parti du roi de France. Par là, il se gagna ses sujets. Le 28 avril de la même année, les bourgeois de Lamballe et quatre-vingts gentilshommes de cette ville ratifiaient cet accord et reconnaissaient le traité de Guérande.

La vieille comtesse de Penthievre étant morte en 1384,

Jean IV fit aussitôt saisir les forteresses de son fief, jusqu'à ce que le nouveau seigneur lui eût rendu hommage. Mais Jean de Blois, toujours prisonnier en Angleterre, voulut faire valoir ses droits à la couronne de Bretagne dont il se regardait comme injustement spolié. Il associa ses rancunes à celles du plus redoutable ennemi du duc, le connétable de Clisson. Il le nomma, comme sa mère l'avait fait précédemment, « son représentant, garde et gouverneur dans toutes ses propriétés ». Celui-ci s'entremet pour le faire mettre en liberté, à la condition qu'il épousât sa fille Marguerite, la célèbre *Margot* de nos vieilles chroniques. Et c'est ainsi que les ambitions de la famille de Clisson vont ranimer les querelles et amener de tragiques événements en Bretagne.

Le duc Jean IV avait tout intérêt à empêcher le mariage de son rival avec la fille de son plus puissant ennemi. Pour arriver à ses fins, il ne recula pas devant le crime, et attira le connétable dans un guet-apens pour le faire assassiner. Ce fut la trahison de la tour de l'Hermine, à Vannes, en 1387. Grâce à la désobéissance de Bazvalen, Clisson eut la vie sauve ; mais, pour sortir de sa captivité, il dut promettre de payer une forte rançon, de livrer toutes ses places fortes, toutes celles du comté de Penthievre, et enfin de renoncer au mariage projeté (27 juin 1387).

La ville et le château de Lamballe étaient spécialement désignés dans cet accord arraché par la trahison et la violence. La place de Lamballe fut, en effet, remise à Jean IV qui la fit occuper par Bertrand Gouyon. Mais Clisson, une fois en liberté, protesta contre les engagements que la force lui avait imposés, et se mit en devoir de reprendre ce que le duc lui avait enlevé. Au mois d'octobre 1387, il envoya vers Lamballe Robert de Beaumanoir, son compagnon d'armes ; et celui-ci, dans la nuit, surprit la place par escalade, et fit prisonnier le capitaine Gouyon et toute la garnison. Bientôt après, au mois de janvier 1388, Clisson faisait célébrer, à Moncantour, le mariage de sa fille avec Jean de Blois, enfin revenu de captivité.

La lutte allait continuer, lorsque les deux parties se mirent un instant d'accord pour soumettre leurs diffé-

rends à l'arbitrage du roi de France. Charles VI, le 20 juillet 1388, prononça la sentence qui décidait, notamment, que les villes de l'apanage des Penthievre, et Lamballe en particulier, seraient remises entre les mains du roi, qui les adjugerait à leur légitime possesseur. La paix ne fut ni sincère, ni durable. Le duc Jean IV continuait sa politique tortueuse et souvent déloyale ; de son côté, l'ambitieuse Marguerite de Clisson ne cessait de réchauffer la rancune de son père contre son suzerain. Il s'en suivit un état d'hostilités, tantôt latent, tantôt découvert, qui empêcha d'exécuter les engagements promis.

Charles VI intervint de nouveau et ménagea entre les adversaires le traité de Tours, qui fut signé en sa présence, le 26 janvier 1391. Par ce traité, Jean de Blois, comte de Penthievre, renonçait aux hermines pleines de Bretagne, ratifiait la convention de Guérande, et rendait hommage-lige au duc. Le même jour, un traité particulier accordait Jean IV et Olivier de Clisson. C'était la paix pour la Bretagne, lorsqu'un nouveau crime vint rallumer la guerre.

Vers la Pentecôte de 1392, Pierre de Craon tenta, en plein Paris, d'assassiner Clisson, le laissa pour mort, puis s'en vint chercher refuge chez le duc de Bretagne ; ce qui fit croire que Jean IV avait été l'instigateur de cet attentat. Clisson, remis de ses blessures, poursuivit son ennemi ; et, aidé de son gendre, Jean de Blois, et de nombreux seigneurs bretons, reprit la lutte contre le duc, Jean IV. Ce fut pendant plusieurs années une série de sièges et de combats, interrompue par quelques suspensions d'armes, qui entrava toute activité et arrêta la vie économique du pays.

Un instant, le roi de France menaça de venger l'attentat commis contre son connétable. C'est au cours de l'expédition entreprise dans ce but qu'il perdit la raison. Cet événement changea la face des choses. Les oncles du roi, secrètement amis du duc de Bretagne, arrêtaient la marche des troupes royales. Bientôt même, ils intentèrent un procès à Clisson, le destituèrent et voulurent le faire arrêter. Ce revirement de la cour de France enhardit Jean IV

qui prit l'offensive. En 1393 et 1394, nous le trouvons devant Moncantour où Clisson s'était enfermé et qu'il assiégea en vain. Ne pouvant venir à bout de cette place forte, il mena ses troupes contre Lamballe. Il n'y eut pas plus de succès ; et bientôt il leva le siège après avoir incendié les faubourgs.

La lassitude générale, les bons offices de certains seigneurs bretons et l'arbitrage du duc de Bourgogne amenèrent la paix définitive. Ce fut le traité d'Aucfer, près de Redon, du 19 octobre 1395, confirmé quelques jours plus tard à Guingamp, par le comte de Penthievre. La Bretagne jouit enfin du repos qui ne fut plus troublé jusqu'à la mort de Jean IV, en 1399. Le vieux connétable de Clisson devait mourir lui-même quelques années plus tard (1407).

C'est vers cette époque que commence le rôle très actif de la comtesse de Penthievre, Marguerite de Clisson. Elle aimait Lamballe ; et c'est dans cette place forte, si bien située, qu'elle se plaisait à résider. C'est de là qu'elle nouait ses intrigues et lançait son mari, Jean de Blois, et plus tard ses fils, à reprendre la lutte contre l'heureux rival de leur maison, le duc Jean V.

Quand mourut Jean IV, elle eût volontiers décidé le comte de Penthievre à revendiquer ses droits sur le duché. Mais les prélats et les principaux seigneurs intervinrent pour faire signer un nouveau traité entre la veuve du duc et les de Blois. Marguerite s'y résigna de mauvais gré ; ses convoitises s'étaient rallumées en voyant qu'un faible obstacle, — les enfants mineurs du défunt duc — la sépareraient seulement du trône. On raconte même qu'elle insinua à son père qui vivait encore, qu'il pouvait, au besoin par le crime, supprimer ce mince obstacle. Le connétable repoussa violemment cette proposition (1). Mais, quand son mari, Jean de Blois, fut mort à Lamballe, en 1403, plus libre d'agir, elle commença de mener contre le duc Jean V une sourde opposition, qui dégénéra bientôt en lutte ouverte.

(1) Clisson, dit-on, courroucé d'une telle proposition, faillit la tuer ; et en s'enfuyant elle aurait fait une chute qui la laissa boiteuse pour le reste de ses jours.

En 1404, au lendemain de la mort du comte de Penthièvre, le duc voulut faire acte de souveraineté. Il envoya Jean d'Acigné, Patrice de Châteaugiron, et deux autres chevaliers, qui se présentèrent à la porte du château de Lamballe pour lever les droits de rachat. Marguerite de Clisson fut obligée de se soumettre ; mais elle le fit de mauvaise grâce. Sur son ordre, le capitaine de la place, Robert de Beaumanoir, commença par renvoyer au lendemain les représentants du duc ; et ce n'est qu'après cet acte d'indépendance, qu'il leur permit de toucher les revenus, en sauvegardant toutefois le douaire de la comtesse. C'était la petite guerre qui commençait, en attendant de plus tragiques événements.

Le duc Jean V, malgré toutes les qualités qu'on lui reconnaît, ne cherchait que l'occasion d'abaisser la maison de Penthièvre et de lui nuire ; et Marguerite de Clisson lui rendait coup pour coup. En 1407, le duc ayant fait tenir par le sénéchal de Goëlle les plaids à Guingamp, dont Marguerite était comtesse, celle-ci s'en vengea en faisant chasser de la ville le sénéchal. En même temps, la question de la possession de Moncontour les mettait aux prises (1).

Après une sorte d'accommodement intervenu grâce à l'avis du Parlement de Bretagne, Jean V voulut régler tous ces différends par un coup d'autorité. En 1408, il décida de citer la comtesse devant son tribunal. A cet effet, il envoya douze sergents d'armes qui vinrent trouver Marguerite à Lamballe. D'après certains auteurs, ils ne purent approcher de sa personne et se contentèrent de lui signifier, au pied d'une croix, l'ajournement à comparaître. D'autres veulent qu'ils aient poussé l'insolence jusqu'à mettre la main sur elle. Marguerite de Clisson n'était pas femme à supporter un pareil outrage : elle appelle ses domestiques qui se jettent sur les sergents, les repous-

(1) Moncontour avait été donné par Charles de Blois à Jean de Beaumanoir, dont la femme le transmit aux Dinan-Montallant. L'un de ceux-ci la vendit, presque en même temps aux Penthièvre et au frère du duc. De là le litige.

sent et en tuent même quelques-uns. Mis au courant de cette affaire, le duc fait instruire le procès de la comtesse, comme coupable de félonie, et déclare tous ses biens confisqués.

Pour exécuter ce jugement, il fait appel au roi d'Angleterre. Celui-ci envoie des troupes qui prennent et détruisent plusieurs villes, notamment La Roche-Derrien, Châteaulin et Guingamp. Jean V s'empara lui-même du château de Lamballe. Il allait continuer ses conquêtes ; mais il s'aperçut bientôt que les seigneurs bretons blâmaient ces violences et supportaient mal la présence des Anglais. Il renvoya ceux-ci dans l'île de Bréhat, qui appartenait aux Penthièvre, et qu'ils ravagèrent et ruinèrent pour longtemps (1).

Cette nouvelle guerre de Blois et Montfort dura jusqu'en 1410. Au mois d'août de cette année, le duc de Bourgogne, beau-père d'Olivier de Blois, comte de Penthièvre, ménagea entre les parties un accord. Ce fut le traité de Gien qui laissait au duc Moncontour et rendait aux Penthièvre les places conquises, sous condition d'en faire hommage à Jean V. Le 11 décembre suivant, Marguerite ratifiait ce traité à Lamballe.

Ce fut la paix en Bretagne pour quelques années. Mais le feu couvait sous la cendre. Marguerite de Clisson voyait toujours avec une secrète jalousie la couronne ducal sur la tête des Montfort. Ni le temps, ni les traités, n'avaient pu effacer de son esprit le souvenir des droits que son beau-père, Charles de Blois, et son mari avaient eus sur le duché. L'attentat de l'Hermine contre son père, les procédés violents de Jean V à son endroit, la confiscation de ses terres, tout cela avait fait dans son cœur une blessure profonde que rien ne pouvait cicatriser. D'ailleurs, l'alliance de son fils aîné, Olivier, avec le duc de Bourgogne, lui donnait confiance dans les projets que formaient sa haine et son ambition. Elle redisait souvent à ses enfants (elle avait quatre fils), qu'ils ne ressemblaient en rien à

(1) *Act. de Bret.*, II, 789-790-794-805-815. Cf. L'abbé Marsouin, *Notice manuscrite sur Lamballe*.

leur père et à leur aïeul, qui étaient morts en combattant pour leurs droits; que s'ils avaient dans les veines quelques gouttes du sang de leurs ancêtres, ils sauraient recouvrer une fortune qui leur avait été injustement ravie. Ces discours enflammaient d'ardeur les jeunes princes. Mais, comme le duc avait ses places en bon état, ses sujets bien soumis, et les Anglais prêts à l'aider, ils jugèrent que le moment n'était pas propice pour essayer par la force de prendre leur revanche; et « où la peau du lion ne pouvait atteindre, ils cousirent celle du renard (1). »

Pendant quelque temps les Penthievre parurent réconciliés et vécurent en bonne intelligence avec le duc Jean V. L'aîné, Olivier, porta plusieurs fois les armes sous sa bannière; un autre, Charles, était son premier chambellan et maréchal de sa noblesse. Mais ces apparences ne cachaient que mieux leurs noirs desseins. Sous main, ils s'entendaient avec le Dauphin de France, le futur Charles VII, pour lui livrer le duc; et dès 1417, ils faisaient dresser par Jehan Gaudin, argentier de la comtesse, un devis pour augmenter les fortifications de Lamballe. Dans les premiers mois de 1419, ils se mettaient à l'œuvre et faisaient exécuter des travaux considérables et prendre toutes sortes de précautions qui annonçaient de graves événements.

La porte Moguel fut close de maçonnerie et on la surmonta d'un *chaffaut* construit de nuit. Le pont de cette porte fut dépecé et renfermé dans la Tour de la Garenne. De nuit également on répara la porte Saint-Martin. Certaines maisons qui pouvaient favoriser les approches de la muraille furent rasées; de ce nombre fut la maison de la *vivande*, située près du portail du château, et sur cet emplacement on compléta le système des douves. Certaines tours, comme la *Tour dessus l'éve de la Garenne* et celle voisine de Notre-Dame, furent remplies de terre. Les *parapets du hourd* furent établis sur les remparts, en même temps que l'on disposait de nouvelles *échaquettes*, des *barbacanes*, des *garites*, pour abriter

(1) Cf. Marsoin, 28-29.

les guetteurs et les postes. Ces travaux de défense se complétaient par une série de dispositions intérieures qui furent prises en vue d'un siège. Des meules à bras étaient introduites dans la place; des charrettes à bois, à pierre, furent préparées; tous les bâtiments, y compris l'hôtel de l'armurier, furent réparés. Les comptes de dépense font même mention des *rasleaux* et *grailons des harnois* pour les chevaux, de la *pipe* à mettre le pain des chiens, des perches des *ouesseau* et de la *huye* pour le linge. Enfin, le 2 novembre de cette année 1419, l'argentier, Jehan Gaudin, passait un marché avec des maîtres maçons à l'effet de « hausser le devant du portail du château et les deux tours d'iceluy de dix ouiet pieds de haut par dessus l'édifice préexistant (1). »

De tels préparatifs, entourés de semblables précautions, présageaient de graves événements. Quand leurs dernières dispositions furent prises, les Penthievre crurent pouvoir engager la partie. C'est alors que se joua le drame honteux qui, après les avoir déshonorés, causa leur perte et la ruine de Lamballe. Le guet-apens de Champloceaux fut comme la contre-partie de l'attentat de l'Hermine. Nous n'en dirons que ce qui est nécessaire pour comprendre l'histoire qui nous occupe (2).

Au mois de février 1420, le comte de Penthievre et sa mère firent proposer au duc une alliance étroite et un nouveau traité, auquel participerait le Dauphin. Jean V accepta et convoqua la comtesse et ses enfants à se rendre à Nantes où ses affaires l'appelaient et où devaient venir le rejoindre les ambassadeurs du Dauphin. Olivier de Penthievre, accompagné des sires de la Hunaudaie et de Thomelin, et de trente cavaliers, partit aussitôt de Lamballe et bientôt il était à Nantes. Là, il invita le duc à se rendre à Champloceaux où Marguerite de Clisson « préparait en son honneur de grandes chasses et de gracieux banquets ». Malgré les avis de ses conseillers plus

(1) *Anciens Evêchés*, V, 274-275. Quernest, 55-56.

(2) L'attentat des Penthievre est longuement décrit dans nos vieilles chroniques. L'abbé Marsoin (loc. cit.), le reproduit avec des détails très circonstanciés. Cf. aussi *Anc. Evêch.* V, 26 et suiv. — Quernest, 56.



défiants, Jean V se laissa entraîner et aussitôt il tomba dans le piège qu'on lui avait tendu. Il fut chargé de chaînes, traîné de château en château, et partout on lui fit subir les pires avanies. A lire le récit de ces violences, on ne sait ce qui révolte le plus, des menaces furieuses et brutales d'Olivier de Penthièvre et de ses frères (1) ou des raffinements de cruautés féminines, mêlées d'ironique pitié, de Marguerite de Clisson.

Jean V a laissé la réputation d'un prince sage et avisé, d'un bon cœur. Dans les circonstances tragiques que nous rapportons, il ne fit pas preuve d'un grand caractère, ni d'une âme fortement trempée. Il ne songea qu'à une chose : avoir la vie sauve. Mais, pendant qu'il s'abandonnait au désespoir, la duchesse, elle, se montra plus grande que l'adversité. Sur son rôle pendant ces jours néfastes on pourrait écrire des pages dignes des plus belles de l'histoire.

Aussitôt qu'elle eut appris le malheur de son mari, elle convoqua à Vannes les Etats. Bien vite le bruit de l'attentat s'était répandu en Bretagne, et à la stupeur et la consternation du premier moment succédèrent bientôt la colère et l'indignation. Tous les seigneurs bretons, comtes, barons, chevaliers, s'empresrent de répondre à l'appel de la duchesse et jurèrent sur la croix de sacrifier leurs biens et de verser leur sang pour délivrer et venger leur souverain. De son côté, la jeunesse bretonne suivit l'exemple de ses chefs ; ce fut bientôt une levée générale de boucliers dans toute la province. Cinquante mille hommes, quatre-vingt mille d'après d'autres, furent bientôt rassemblés et divisés en deux armées, dont le commandement général fut donné au maréchal de Coëtquen. Ces chiffres paraissent improbables, et la critique moderne les ramène à dix-huit ou vingt mille ; c'était encore une force imposante pour une guerre de province.

Lamballe était la ville principale et le centre de la

(1) M. Raison du Cleuziou, dans son si intéressant livre *La Bretagne*, dit que Jean de Penthièvre désapprouva la trahison de ses frères. Ce ne fut en tous cas qu'un sentiment passager, car plusieurs fois il les égala en violence contre leur prisonnier.

domination des Penthièvre. Ce fut contre cette place que se dirigèrent aussitôt les troupes coalisées. Le 27 février, les deux armées campaient devant la ville. L'une occupait les hauteurs de Saint-Lazare, sur l'emplacement de l'ancienne cité ; l'autre avait pris position à l'est, dans une vaste plaine comprise entre la forteresse et le château de La Moglais, qui a porté depuis le nom de *Champ de la bataille*. Le maréchal, pour faciliter le passage de ses troupes à travers un marais au bas de cette plaine, où coule encore aujourd'hui un petit ruisseau, construisit un pont de pierre qui a conservé le nom de pont de Coëtquen. Les opérations du siège commencèrent aussitôt ; et, dès le 6 mars, les assiégés n'eurent plus aucune communication avec le dehors (1).

En apprenant le siège de Lamballe, Olivier de Penthièvre qui tenait fort à sa capitale, entra dans une violente fureur, et redoubla de violence envers son prisonnier. Pour essayer de briser la coalition formée contre lui, il fit courir le bruit de la mort du duc. Cette fausse rumeur n'arrêta pas les assiégeants. Alors, sous la pression de ses menaces, il décida le duc à envoyer le chevalier Jean de Kermellec, retenu prisonnier avec lui, pour faire lever le siège de Lamballe. Kermellec s'employa de son mieux pour accomplir sa mission ; il conjura les seigneurs bretons, par la vie du duc, de ne pas prolonger le siège plus longtemps. Ceux-ci ne voulurent rien entendre ; l'attaque n'en fut que plus vigoureusement poussée, en même temps que Guingamp, Jugon, Broons, La Roche-Derrien, Châteaulin, étaient investis. Ayant échoué, Kermellec, comme un nouveau Régulus, alla noblement reprendre ses fers.

A la fin, Lamballe fut emporté, le 12 avril, après quarante-trois jours de siège et la plus vigoureuse résistance que soutint Alain de la Motte, capitaine de la place. Toute l'armée du duc s'avança alors contre Champtoceaux, où Marguerite de Clisson capitula après s'être défendue avec une rare énergie. Le duc Jean V, qui,

(1) D. Morice. Pr. II, 1031, 1032, 1205. Cf. Marsouin, 104. Quernest, 57.



depuis cinq mois, était captif, recouvra la liberté le 5 juillet 1420 (1).

Les Penthievre étaient vaincus, restait à les punir. En attendant qu'un tribunal régulier eût statué sur leur sort, avant même que Jean V eût été délivré, la duchesse de Bretagne, profitant de sa victoire de Lamballe, voulut infliger à ses ennemis un premier châtement. Le 19 avril, sept jours après la prise de la place, elle donna l'ordre à Fouquet Renard de « faire abattre et de lacérer les ville, chasteau, forteresse, douves, salles et maisons de Lamballe ». Cet ordre brutal fut exécuté : et, en moins de trois mois, le 16 juillet 1420, l'œuvre de destruction était achevée. Les fortes murailles étaient abattues ; plusieurs tours massives qu'on avait fait crouler en mettant le feu aux étais, disparurent. On avait requis pour cette triste besogne, les habitants de la ville et des environs qui furent ainsi obligés de contribuer à démolir une forteresse qui était leur sauvegarde. Grâce à cette main-d'œuvre forcée, on n'eut guère besoin de recourir à des ouvriers spéciaux, et la dépense, relativement modique, ne s'éleva qu'à 544 livres et 5 sous. En même temps, on faisait couper par la moitié les bois des forêts de Lamballe et de Maroué, qui furent presque entièrement détruites.

Cependant, on conserva quelques vestiges de l'antique forteresse qui, pendant longtemps, en ont rappelé aux siècles suivants la position et l'importance. Tels furent le portail du château avec sa tour à droite qui servait de prison ; la porte Bariot, qui persista jusqu'en 1844 ; la porte Saint-Martin, abattue en 1876, et la tour aux Chouettes, démolie en 1877.

Au milieu des ruines amoncelées, on choisit quelques matériaux susceptibles d'être utilisés, dont on profita notamment pour la reconstruction de l'église Saint-Jean. Une inscription gravée sur l'un des piliers qui portent le clocher confirme ce fait.

La destruction de Lamballe ne fut que le commencement du châtement des Penthievre. Jean V les cita à com-

(1) Marsouin, 40 et suiv. — *Anc. Edech.*, V, 29.

paraître devant les Etats de Vannes. Ils n'osèrent s'y rendre ; et, en 1421, les Etats les déclarèrent coupables des crimes de félonie et de lèse-majesté, les condamnèrent tous à mort par contumace et donnèrent l'ordre de les saisir où on les trouverait et de confisquer leurs biens.

Cette décision donnait satisfaction à de nombreuses convoitises. Dans la dépouille des Penthievre, le duc se tailla pour lui et ses frères une part copieuse, puis distribua le reste à ses parents, aux gens de sa maison et à ses alliés. Presque tous les vainqueurs se précipitèrent en affamés à la curée. Pendant ce temps, Olivier de Penthievre, après avoir vainement tenté de rallumer la guerre contre le duc, s'était retiré dans sa vicomté de Limoges, puis en Hainaut, où il mourut en 1433. Sa mère, l'ambitieuse Margot, l'avait précédé dans la tombe ; elle finit obscurément en Poitou, vers 1431, sa vie agitée.

Cette femme nous offre, dans son histoire, un caractère assez représentatif de bien des personnages de cette époque bouleversée. C'est un singulier mélange de violence, d'astuce, de perfidie, en même temps que de sentiments religieux. Soit piété sincère, soit désir de gagner des indulgences dont elle avait grand besoin, elle fit beaucoup pour l'art religieux de son temps. Aimant Lamballe et en ayant fait sa résidence habituelle, elle s'occupait activement de l'entretien et de l'embellissement de Notre-Dame. C'est elle qui fit reconstruire, en 1414 et 1415, le collatéral sud dans toute la partie qui longe la nef. Cette partie de l'édifice menaçait ruine par suite des dégradations successives que les besoins de la défense avaient faites au rocher qui la portait. C'est elle aussi qui fit exécuter sous ses yeux, la grande vitre et le ravissant jubé qui fermait le collatéral du côté de l'épître (1). Son œuvre est digne d'attirer l'attention des archéologues et des architectes, aussi bien que des amateurs de l'art. On signale tout spécialement les trois chapelles du collatéral sud qu'elle avait fait reconstruire ; elles sont séparées, non par des murs de refend, mais par un système de fenestration disposé en meneaux rayonnants et très remarquable.

(1) *Anc. Edech.*, V, 274.

Marguerite se montra par là la digne continuatrice de son beau-père, Charles de Blois. Avec ses dernières restaurations et embellissements, l'église de Notre-Dame était achevée ; elle était l'œuvre de la foi et des libéralités des Penthievre. Les comtes qui, par la suite, prirent le titre de cette maison, tinrent à honneur d'en continuer longtemps les traditions pieuses et entretenaient le chœur à leurs frais. Désormais, le sanctuaire de Notre-Dame s'éleva majestueux et superbe au-dessus de la cité lamballaise. Ses solides assises et ses puissantes colonnes pouvaient défier l'effort des siècles, tandis que sa vaste enceinte appelait en foule les pèlerins qui venaient demander protection à la Vierge toute puissante.

G. DUTEMPLE,

*Curé-Doyen de Saint-Alban.*

## FILLEULS DE VILLES

SAINT-MALO. — DINAN. — LAMBALLE.

MONCONTOUR.

C'est en faisant des recherches pour d'autres travaux que j'ai rencontré des personnages ajoutant aux noms des saints qui leur servaient de patrons, le nom d'une ville. Je les ai relevés, simplement à titre de curiosité, pensant, toutefois, qu'il pourrait se présenter une occasion de les utiliser.

Deux de ces personnages portant le nom de Moncontour et l'Association Bretonne venant tenir ses assises cette année dans cette ville, j'ai pensé que c'était précisément le moment d'en profiter pour faire connaître aux habitants un petit épisode de leur histoire locale et leur faire apprécier la bonne entente et la bonne harmonie qui régnaient déjà entre tous les concitoyens, entre les administrés et leurs administrateurs.

Lorsqu'une naissance se fait pressentir dans une famille, une des grandes préoccupations des parents est le choix d'un parrain et d'une marraine. Ce choix, en effet, peut être d'une grande importance pour l'enfant, parce qu'il peut avoir une influence considérable sur son avenir.

Pour un homme sérieux, le parrainage n'est pas une vaine cérémonie ; c'est un devoir de conscience à remplir, une charge, souvent de dévouement, qu'on accepte.

L'enfant est faible ; il a de grands besoins.

Les premiers soins, sa mère est là pour les lui donner.

Plus tard, son père travaille pour le faire vivre et l'élever. Mais la vie matérielle n'est pas tout pour lui. Il faut qu'il devienne un homme utile, si c'est un garçon, une bonne mère de famille, si c'est une fille, et, pour cela qu'il ait auprès de lui de l'aide, de bons conseils, de bons exemples. Peut-être trouvera-t-il cela dans la famille ? Mais la famille peut disparaître ; peut-être aussi n'aura-t-elle pas les qualités nécessaires.

C'est alors que commence le rôle du parrain et de la marraine. Compère, Commère, *Copater*, *Comater*, ne sont pas ceux qui doivent travailler pour l'enfant avec le père, avec la mère, *cum pater*, *cum mater*, qui les suppléent, qui les remplacent au besoin.

Ce rôle était considéré autrefois comme d'une utilité si grande que, jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, on ne craignait pas de doubler le nombre des parrains et marraines, et que l'on trouve souvent dans les actes de baptême de cette époque des copatres et des comatres.

Les qualités nécessaires pour faire un bon parrain et une bonne marraine sont, tout d'abord, l'affection qu'ils doivent avoir pour leur filleul, puis la volonté et le pouvoir de lui être utile.

Le plus souvent, et cela a été de tout temps dans les familles, les premiers-nés sont tenus sur les fonts par les grands parents, ce qui paraît tout naturel, car c'est auprès d'eux qu'ils sont le plus sûrs de trouver l'affection dont ils ont besoin dans leurs premières années et ce serait parfait, s'il n'y avait lieu de craindre que, en raison de leur âge, ils ne soient plus là lorsque leur appui deviendrait nécessaire à leur filleul.

Après les grands-pères et les grand-mères, ou à leur défaut, on cherche parmi les parents les plus proches et, au besoin, parmi les amis.

Quelquefois même, mais accidentellement, les parrains et marraines sont des étrangers. C'est qu'alors on voulait honorer une personne en lui donnant la place d'un membre de la famille, ou, qu'au contraire, c'était, de la part des étrangers une marque de sympathie à l'égard de gens dans une position inférieure à la leur.

Il n'était pas rare de voir de riches Bourgeois et même de grands seigneurs, par humilité, aller chercher à l'Hôpital de pauvres malheureux pour tenir leurs enfants sur les fonts baptismaux, et c'étaient alors ces parrains et marraines qui bénéficiaient de la haute situation de leur filleul.

Par contre, ces riches Bourgeois, ces grands seigneurs se faisaient volontiers un devoir, lorsque l'occasion se présentait, non seulement d'accepter, mais de s'offrir pour être parrains et marraines d'un nouveau-né d'un voisin pauvre, d'un petit marchand habituel, d'un de leurs métayers, de leurs serviteurs et même, souvent, par pitié, d'un de ces infortunés petits êtres, sans père ni mère, inconnus, abandonnés sur la voie publique, à la porte d'une église, d'une chapelle, à la grâce de Dieu, et ces enfants pouvaient être considérés comme des privilégiés, car, s'ils ne trouvaient pas, peut-être, dans ces parrains, toute l'affection des grands-pères et des grand-mères, ils pouvaient être certains que, respectueux de l'engagement qu'ils avaient pris lors de la cérémonie du baptême, ceux-ci n'hésiteraient pas à leur fournir, avec de bons conseils, tout l'appui moral et matériel en leur pouvoir, pour les aider à se créer un avenir.

Mais si nous appelons ces enfants des privilégiés, que dirons-nous de ceux, non plus de parents pauvres ou dans une condition modeste, mais de gens de qualité, ou qui, en raison de leur charge ou de leurs fonctions, occupaient un rang prépondérant dans le pays, qui ont pour protecteurs, non plus une individualité si riche et de si grande considération qu'elle fût, mais un groupe, une collectivité.

Il arrivait quelquefois, en effet, dans des cas très rares, du reste, que des gens réunis dans un intérêt commun et pour une action commune, grands Corps de l'Etat, Assemblées politiques et administratives des Villes et même Corporations de Métiers, voulant rendre hommage au grand mérite de l'un de leurs membres ou lui témoigner leur reconnaissance pour des services rendus, ne trouvaient rien de mieux que de tenir sur les fonts un de ses enfants.

N'était-ce point, en effet, une grande faveur pour celui-ci que de pouvoir profiter de cette espèce d'adoption, de

ces bonnes volontés associées pour remplir auprès de lui les devoirs de la famille et le suivre avec une affectueuse sollicitude pendant tout le cours de sa vie.

Tel fut ainsi le cas pour les Etats de Bretagne, en 1785, avec un enfant de M. le comte de Trémargat.

Messire Louis-Pierre-Anne Geslin, comte de Trémargat, seigneur de Praye, de Beaumont, etc., baptisé le 24 septembre 1742, à Bain, était le second fils de Messire Gervais-Philippe-Marie Geslin, seigneur de Trémargat, en Plélo, châtelain de Tréguidel, La Praye, et autres lieux, président aux Requêtes au Parlement, et de dame Marie-Anne-Radegonde Le Mintier des Granges.

Lieutenant de vaisseau, Chevalier de Saint-Louis, blessé et amputé d'une jambe, et, par suite, obligé de quitter la marine, il fut élu, en 1784, Président de la Noblesse aux Etats, et émigra, pendant la Révolution, à Jersey, avec sa femme, qui y mourut le 25 novembre 1790 (1).

Le 6 mai 1776, il avait épousé en l'église de Saint-Etienne de Rennes, Mademoiselle Anne-Marie-Françoise de Caradeuc de Launay, fille d'écuyer Pierre Cajetan de Caradeuc, seigneur de Launay et de dame Marie-Françoise Bernard, baptisée le 24 juillet 1741, à Carfantain, près Dol, et veuve de Messire Gilles Huchet, seigneur de Quenetaïn, dont il eut une fille, demoiselle Agathe-Louise-Pélagie, baptisée à Bain, le 13 mai 1779, et un fils, né le 21 janvier 1785, le filleul des Etats.

Lorsque les Etats apprirent que la grossesse de la Comtesse de Trémargat était sur le point d'aboutir, ils décidèrent d'être le parrain de l'enfant de celui qui représentait l'Ordre de la Noblesse en cette année. Cette décision des Etats était trop honorable pour qu'il fût possible de la refuser.

Les Etats, par le nombre de leurs membres venus de toutes les parties de la Province, et comprenant toutes les classes intelligentes, le Clergé, la Noblesse et la Bourgeoisie par les députés élus du Tiers-Ordre, étaient la plus complète représentation du pays, dont ils gardaient avec

(1) C<sup>o</sup> de Bellevue, *Revue de Bretagne et Vendée*, 1902, p. 332.

vigilance tous les intérêts et défendaient énergiquement les droits et les libertés, et, on peut le dire, la Bretagne elle-même.

Le fils du comte de Trémargat naquit à Rennes et fut ondoyé le même jour, 18 janvier 1785, en présence du père et de l'Anonyme de Caradeuc, par le recteur de la paroisse de Saint-Germain, mais, par permission de Monseigneur l'Evêque, en date de ce jour, signée....., vicaire général, le supplément des cérémonies fut reporté à six mois. Toutefois on n'attendit pas si longtemps, et ce supplément eut lieu trois jours seulement après la naissance, le 21 janvier.

« François-Bretagne-Urbain-Marie-Nicolas-Maurice, fils légitime de haut et puissant Messire Louis-Anne-Pierre Geslin, chevalier de l'Ordre royal militaire de Saint-Louis, seigneur et comte de Trémargat, et de haute et puissante dame Anne-Françoise-Marie de Caradeuc, dame comtesse de Trémargat, né rue Royale, le 18 janvier 1785, et ondoyé le même jour dans cette église (Saint-Germain), y a reçu le vingt et un des dits mois et an, le supplément des cérémonies de Baptême, par Illustrissime et Révérendissime Monseigneur Toussaint-François-Joseph-Louis de Saint-Luc, évêque de Quimper, Comte de Cornouailles, et ce, en présence et à la prière de Messire François-Marie Després, recteur de cette paroisse, et a eu pour parrain Nos Seigneurs les Etats de Bretagne, actuellement séans en cette ville, représentés par les présidents des Trois Ordres, savoir : Illustrissime et Révérendissime Monseigneur Urbain-René de Hercé, évêque et comte de Dol, président de l'Ordre de l'Eglise, haut et puissant Messire Marie-Joseph Grignart, Chevalier, seigneur vicomte de Champ-savoy, président de l'Ordre de la Noblesse, au lieu et place de mon susdit seigneur de Trémargat, père dudit enfant, et Messire Nicolas-Yves Borée, Conseiller du roi, sénéchal de Rennes, président de l'Ordre du Tiers, et, pour marraine, très haute et très puissante dame Françoise-Gabrielle de Vaux (?), épouse de très haut et très puissant Monseigneur Armand-Marc de Saint-Herem, comte de Montmorin, Chevalier des Ordres du Roi et de la Toison d'Or,

Maréchal des Camps et Armées de Sa Majesté, Commandant en chef dans la Province de Bretagne ; la cérémonie faite en présence des Seigneurs et Dames soussignants : le père dudit enfant baptisé en l'église de Bain, en ce diocèse, le vingt-quatre décembre 1742, la mère, baptisée en l'église de Carfantain, Vivier (?) de Dol, le vingt-six juillet 1741, et mariés à l'église de Saint-Etienne de Rennes, le six mai 1773.

« Françoise, comtesse de Montmorin ; Grignart, vicomte de Champsavoy ; († R<sup>e</sup>-U., évêque et comte de Dol ; Le Mintier, abbé de Boquin ; Tremergat ; l'abbé d'Orgermont (?), de Villefontaine ; le chev. Borel de Boutemont ; L. Moren, député du Port-Louis ; le comte de Caradeuc de la Moussaye ; L. J..., maire de Quimper ; de Ravenel Boisteilleul ; des Bouillons, curé ; le comte de Tremargat.

« T.-F.-J., Ev. de Quimper ; Després, R. (1). »

Les Etats firent cadeau de 11.000 # à leur filleul pour sa bien-venue et offrirent, à la marraine, pour ses dragées, un diamant de 15.000 # qu'elle refusa, en priant les donateurs d'employer cette somme à la création de trois bourses pour l'éducation d'un gentilhomme pauvre, d'une demoiselle noble sans fortune, et d'un enfant du Tiers. Ce qui fut fait.

Que devint ce filleul, Messire François-Bretagne-Urbain-Marie-Nicolas-Maurice ? Vécut-il ? Continua-t-il la lignée ? Nous l'ignorons.

Ce baptême ne rentre pas dans notre cadre, puisque notre titre ne parle que de filleuls des villes, mais nous avons cru devoir le mentionner, à cause de la condition exceptionnelle du parrain, mais nous allons rentrer dans notre programme.

Nous avons dit que des villes avaient eu des filleuls. Sans aller chercher au loin dans toute la Bretagne où il en existait bien d'autres, et en nous tenant seulement aux environs, nous en connaissons quatre : Saint-Malo, Dinan, Lamballe et Moncontour, qui nous donnent au moins dix filleuls.

(1) Registres des Naissances de la paroisse Saint-Germain de Rennes.

### SAINT-MALO.

Saint-Malo nous en fournit trois. Le premier est un Coëtquen.

Haut et puissant seigneur Louis de Coëtquen, comte de Combour, baron du Vauruffier, vicomte de Rougé, seigneur d'Uzel, la Motte d'Ounon, la Ville-Cadio, Saint-Martin, le Vaumoris, etc..., Gouverneur pour le Roi des ville et châteaux de Saint-Malo et de Lehon, Mestre de camp d'un régiment, Chevalier de l'Ordre du Roi, Conseiller d'Etat en 1623, fils unique de haut et puissant seigneur Messire Jehan VII de Coëtquen, comte de Combour, vicomte d'Uzel et de Rougé, baron du Vauruffier, Chevalier de l'Ordre du Roi, Capitaine de cent hommes d'armes, mort en avril 1591, à la bataille de Loudéac, et de dame Renée de Rohan Montbazou, fille de Louis, prince de Guemené et de Léonor de Rohan, épousa le 4 mars 1609, dame Henriette d'Orléans, fille de François, marquis de Rothelin, et de dame Jeanne du Val.

Il fut tué en 1623, au siège de La Rochelle, laissant de son mariage deux fils : Hercule, mort en 1643, sans enfants, et celui qui fut le filleul de la Ville.

Malo de Coëtquen naquit en 1611 et fut nommé le 11 juillet. « La cérémonie fut faite, nous disent les registres de Saint-Malo, par Révérendissime Père en Dieu, maître (?) Guillaume Le Gouverneur, évêque de Saint-Malo ; et le tinrent sur fons, au nom de la Ville et Communauté de Saint-Malo, honorable homme Nicolas Frotet, sieur de la Landelle, Procureur syndic d'icelle et fut commère haute et puissante dame Renée de Rohan, douairière de la dicte conté de Combour, mère dudit seigneur marquis de Conesquen ; présents : Monsieur le baron de Molac, gouverneur de Dinan ; Monsieur de Guémadeuc, gouverneur de Fougères ; Monsieur du Bois de la Motte, Monsieur le baron de Huqueville, Monsieur du Bordage, Monsieur de Marcé, Messieurs du Hallay, et plusieurs autres seigneurs et gentilshommes invités à y assister.

« LEFER, vicaire perpétuel. »



Le filleul des Malouins vécut et continua la lignée.

Gouverneur de Saint-Malo comme son père, Capitaine de la compagnie de Gendarmes du cardinal de Richelieu, nommé en 1659 par Louis XIV Gentilhomme ordinaire de sa chambre, il épousait en 1631, le contrat signé le 12 mai, dame Françoise Giffart de la Marzelière, fille aînée et héritière de Messire François Giffart, marquis de la Marzelière, qui lui apporta ce marquisat, et morte le 14 juillet 1677.

Lui-même était mort en 1674, laissant trois enfants : 1° Malo II, l'aîné, marquis de Coëtquen, gouverneur de Saint-Malo, marié en 1662, à dame Renée-Charlotte-Marguerite de Rohan-Chabot ; 2° Louis Hercule, marquis de la Marzelière, qui épousa en 1668, le 22 octobre, dans la chapelle du château de Montmuran, aux Ifs, damoiselle Guillemette Belin, fille de noble homme Jean Belin, seigneur de la Maison-Neuve et de damoiselle Germaine de Saint-Georges (1) ; 3° enfin, Françoise, femme le 9 septembre 1685, de Henri-Charles de Mornay.

Nous ne voulons pas suivre plus loin la descendance des Coëtquen, qui s'éteint en 1727, par le décès, le 13 janvier, de Jules-Malo de Coëtquen qui ne laissait qu'une fille. Nous ferons remarquer seulement que ces Coëtquen, si fiers de l'antiquité de leur maison, des alliances illustres qu'ils ont contractées, des charges qu'ils ont occupées à la Cour des Ducs et des Rois de France, et des hommes remarquables qui les ont remplies, parmi lesquels on peut citer entre autres, Raoul II, maréchal de Bretagne, vivant en 1295 ; Raoul IV, aussi maréchal de Bretagne, en 1340, Capitaine de Lehon, et présent aux Etats à Rennes en 1386 ; Raoul V, chevalier, Grand maître de Bretagne, Chambellan du roi Charles VIII, mort vers 1500 ; François Capitaine de Cent lances, commandant du ban et de l'arrière-ban de la Noblesse, dans les évêchés de Dol et de... en 1536 ; Jean V, Lieutenant général du roi en Bretagne, Chevalier de l'Ordre du Roi et de l'Ordre du Saint-Esprit, etc., enfin de ces fonctions de Gouverneur de Saint-

(1) Registres paroissiaux de Quéhuac.

Malo, dans lesquelles ils se sont succédés de père en fils, pendant plus d'un siècle, avaient été tellement flattés de l'honneur qu'ils voulaient leur témoigner les habitants de la cité qu'ils gouvernaient, que, pour en perpétuer le souvenir, ils imposèrent à tous leurs fils aînés ce nom de Malo.

Il y eut Malo II, Malo-Auguste, Malo-Jules, les uns après les autres, jusqu'à la fin. Bien plus, Malo-Auguste ayant eu une fille, pour ne pas laisser perdre la tradition, tint à ajouter à ses prénoms de Louise-Françoise, celui de Maclovie, qu'elle considéra toujours, du reste, comme son nom principal.

Le second filleul est un enfant d'une famille étrangère, mais depuis longtemps naturalisée en France.

Les Scott, gentilshommes originaires d'Ecosse, où ils possédaient la baronnie de Valbery, barons de Surieu, en France, seigneurs de Martinville, paroisse de Pluduno, de Saint-Laurent, de la Touche à la Vache, paroisse de Créhen, blasonaient : d'or à trois têtes de lion arrachées de gueules, lampassées d'azur.

Martin Scott, fils de Thomas, seigneur de Pigray, Justicier Clerc d'Ecosse, passa en France et fut l'auteur de la branche de Martinville ; Pierre, archer dans la compagnie des Gardes du Roi François I<sup>er</sup>, en 1518, est le bisaïeul de Claude, baron de Surieu, Président au Parlement de Grenoble, en 1668 (1).

La branche de la famille Scott, établie en Bretagne avec David, seigneur de Martinville, Gouverneur de Quillebeuf, Major au régiment de Normandie, par son mariage, à Rennes, avec demoiselle Nicole Martin, eut de nombreuses alliances.

Ecuyer Jacques, seigneur de Balvery, châtelain de la chàtellenie de la Touche à la Vache, la Hays, la Dieussais, la Martinais, Gardisseu, etc. (2), de la paroisse de Pluduno,

(1) Poi de Courey, Nobiliaire de Bretagne.

(2) Aveu rendu le 8 décembre 1730 audit Jacques Scott pour la terre de



Sénéchal des baronnies de la Hunaudaye, Montafilant et Plancoët, fils, probablement de écuyer André, seigneur de Martinville, maintenu à la Réformation de 1668, et petit-fils de David, épousait, le 11 novembre 1705, en l'église de Saint-Jan de Lamballe, en présence de écuyer René-Marin Poulain, Jeanne-Renée Rouxel, Marguerite Poulain, écuyer François des Rondiers, Georget-François Bertho, écuyer Christophe Poulain, dame Sainte Bertho, Françoise Le Piquart, Jeanne Le Fruglais, Catherine Poulain, Françoise Poulain, Rose Poulain, Thomas Poulain, etc..., demoiselle Jacquemine (Jeanne) Charlotte Poulain, demoiselle de la Fosse-Remy, fille de écuyer Pierre et demoiselle Georgine Bertho, seigneur et dame de Méléar (?), née le 23 octobre 1685, nommée en l'église de Saint-Jan, par noble et discret Missire Charles Poulain, seigneur de Chefdeville, parrain, et marraine, dame Jeanne-Renée Rouxel, dame de Queferon.

De ce mariage, naquirent au moins huit enfants, six filles et deux fils : Marie-Françoise-Jeanne, née le 14 mai 1710, mariée vers 1726, à écuyer François Le Daën, seigneur de Kermenenan ; Jeanne-Thérèse et Françoise-Rose, jumelles, 12 juillet 1713 ; Claire-Marguerite-Denise, 10 octobre 1714, épouse, le 10 février 1739, de Messire Tous-saint Gesril, seigneur du Papeu ; Marie-Anne, femme de Messire Laurent-Pierre Gouyon, dit seigneur de la Touche à la Vache, et morte en 1806, âgée de quatre-vingt dix ans, et Catherine, mariée le 22 avril 1758, dans la chapelle du manoir de la Touche à la Vache, à écuyer Henri-Urbain de Gouyon, seigneur de Beaucorps.

Les deux fils furent : Messire François-Hyacinthe, que nous allons retrouver, et Messire André-Joseph, le cadet, dont nous n'avons pas la date de naissance.

Ce dernier, baron de Balvery, seigneur de la Touche à la Vache, etc..., se distingua à la bataille de Saint-Cast contre les Anglais, et fut inhumé dans la chapelle de son manoir de la Touche, le 9 janvier 1759. Il eut, à son tour, de dame Anne du Pontavice, sa femme, deux fils : 1<sup>o</sup> René-Paul-

la Touche à la Vache, en Crêhen. — Arch. Départ. des Côtes-du-Nord. Traversée 127, rayon 2, N<sup>o</sup> 3.

Marie, époux de dame Françoise-Joséphine-Théodose Apuril de Kerloguen, veuve du Bouëxic, qui ne lui donna qu'un enfant : Henri-Marie, officier de marine, mort sans postérité, à l'hôpital de Cadix, à l'âge de vingt-trois ans. 2<sup>o</sup> François Scott, seigneur de Gardisseul, capitaine au Régiment de Royale-Infanterie, chevalier de Saint-Louis, commandant pour le Roi de la ville et château de Saint-Malo, décédé sans alliance.

Messire François-Hyacinthe-Jean Scott, fils aîné de Jacques et père de notre filleul, naquit à Lamballe, le 13 octobre 1711 et baptisé le « dimanche dix-huit, jour de saint Luc, et a eu ce jour, pour parrain, Messire François-Hyacinthe de Tremereuc, chevalier, seigneur de Lehen, et marraine, dame Jeanne-Renée Rouxel, dame de Queferon, le tout en présence des soussignés : Jeanne-Renée Rouxel, Jeanne Poulain, Joseph-François Poulain, François-Hyacinthe de Tremereuc, Hierosme-Guillaume du Bouilly, Catherine Poulain, Jean-l'Evangéliste Poulain, Marie-Anne de Quergolay, Jacques Scott, G. Jocet, *recteur*. »

Lieutenant de Saint-Malo, Chevalier de Saint-Louis, il mourut le 27 septembre 1772.

Il était allé épouser, à Dinan, le 26 octobre 1756, demoiselle Louise-Laurence-Reine Mousset, fille de noble homme Maurice-Guillaume, sieur du Rocher et de Laurence-Anne Le Chapelier, qui lui survécut quelques mois, jusqu'au 3 février 1773, âgée de 38 ans, et lui donna trois enfants : Malo-Pierre-François ; Marie, née le 14 août 1759, morte le 20, et Emmanuelle-Anne-Juvenale, née le 12 novembre 1760, et nommée le 27 février 1764.

Malo-Pierre-François Scott était né le 7 janvier 1758, et fut nommé le 14, par Pierre Lebreton, sieur de la Vieuville, Maire, « au nom de la Ville et Communauté de Saint-Malo ci-présente, composée, avec le père et le parrain, de MM. Eon de Carman, Lieutenant de Maire, Picot et Duplessis-Guillaudeu, anciens Maires ; des Saudrais-Fleuriot, Connétable et colonel de la Milice ; de la Soudre Le Fer, Lieutenant-colonel ; de la Houssaye Potier, Fforty de Pré-ravily, de Lehen-Brignon, de la Villeneuve Brizard, de Jallobert, de la Moinerie Lèveillé, Echevins ; Lefer de Chan-

telou, premier Consul ; Vincent de la Villemain, aussi premier Consul ; Beccard, premier Consul sortant de charge ; Locquet, de l'Isle-Sellé Girard, White de la Bardelière, de Beauregard Marion, Lebreton de Blessin, Vincent de Villemain, Assesseurs ; Magon de la Villehuchet, Vincent des Guimerais, administrateurs de l'Hôtel-Dieu ; Le Clere, trésorier des Octrois et patrimoniaux ; Brignon de Lehen, Jean Drake, Baillifs des eaux ; Gardin de Juttignay, Commissaire de police ; Piednoir, Commissaire de police du faubourg de Saint-Servan ; Michelot, avocat et Procureur du Roy ; Charles Mallet, Capitaine de garde ; des Prairies, secrétaire-greffier ; et marraine, dame Laurence-Anne-Françoise Le Chapelier, dame veuve du Rocher-Mousset, aïeule au maternel.

Et de plus, ont été présents : Jean-Joseph Guillot, Conseiller du Roi en ses conseils, Commissaire général de la marine, Ordonnateur du département de Saint-Malo ; Messire Jean-Charles-Pierre de la Haye, chevalier, seigneur comte de Plouër, Maître de camp aux Dragons, chevalier de Saint-Louis ; Messire Philippe-Louis Taboureau de la Villepatour, Colonel d'Infanterie, Directeur en chef du Corps royal d'Artillerie et du Génie ; Messire Balthazar de Vergon, Lieutenant-colonel du régiment de Brie, chevalier de Saint-Louis ; Guillaume-Pierre de Launay, cousin au maternel ; noble homme Nicolas-Jean Brignon de Lehen, Pierre-Joseph Brignon de Lehen, oncles au maternel ; Messire Pierre-Hyacinthe de Chappedelaine, seigneur des Marais. »

C'était là toute la haute Bourgeoisie de Saint-Malo et tous les représentants au complet des Offices et charges de la Communauté de ville, qui avaient tenu à rehausser par leur présence l'éclat de la cérémonie.

L'enfant ne vécut que trois ans et mourut le 7 novembre 1761.

En revanche, sa sœur cadette, Emmanuelle-Anne-Juvenale, épousa à Rennes, en 1779, Messire François-Julien de Talhouet de Brignac, seigneur de la Gromillaie, le Plessis Bonenfant, etc., conseiller au Parlement, fils de Messire Jean-Baptiste, sieur de Brignac, et dame Marie-

Eugénie de Derval, dont : Pélagie-Andrée-Michelle, fille aînée, née le 16 août 1780, au Manoir de la Gromillaie, en Québriac, et nommée le 29 septembre, en l'église de Tous-saints de Rennes, par haut et puissant seigneur Messire André Scott, sieur de la Touche à la Vache, parrain, et dame Pélagie-Françoise Ody, veuve de Messire François de Derval, sa bisaïeule, marraine (1).

Relevons en passant cette curieuse coïncidence qui fait que, par suite du mariage de leurs filles avec les Gesril du Papeu et les Daën de Kermenenan, les Scott se trouvent alliés et parents de trois autres filleuls de Villes, que nous allons rencontrer à Lamballe et à Moncontour.

Le troisième filleul de Saint-Malo était fils d'un Messire Carlet de la Rozière. Son acte de baptême ne nous donne aucun renseignement sur l'origine de sa famille. Nous ignorons de quelle partie de la France venait son père. Cependant, nous croyons que sa mère était originaire de Saint-Malo, où la famille Locquet avait de nombreux représentants.

« Malo Carlet de la Rozière, fils de Messire Louis-François, Brigadier des Armées du Roi, Maréchal général des logis employé en Bretagne, Commandant des ville, châteaux-forts du gouvernement de Saint-Malo et des Sept-Iles, époux de dame Marie-Jeanne Locquet, baptisé le 9 janvier 1774, par l'évêque de Saint-Malo (2), et nommé par la Ville représentée par Messire Nicolas-François Magon de la Villehuchet, Conseiller du Roi, Maire, et par dame Anne-Hélène Gardin, dame Magon de Coëtizac, en présence de Yves Le Clere, Miseur ; Bossinot, Echevin ; Rivaudais Quesnel, Commissaire de police ; Magon de Coëtizac, Lieutenant de maire, et Locquet, Commissaire de police (3). »

Malo ne vécut que quatre jours et mourut le 13.

Le père, très affligé de cette perte, ayant eu, quelques années plus tard, un autre garçon, lui donna ce nom de

(1) Registres de la paroisse de Québriac.

(2) Monseigneur Antoine-Joseph des Laurents.

(3) Abbé Paris-Jallobert. Reg. paroissiaux de Saint-Malo.

Malo, que n'avait pu porter son frère, mais le cadet ne fut pas plus heureux que son aîné, et mourut à son tour, le 16 avril 1782, à l'âge de quatre ans.

### DINAN.

La ville de Dinan eut aussi ses filleuls. Il semble qu'elle en eut deux. Nous disons il semble, parce qu'il n'est pas certain que le premier, dont nous allons parler, soit réellement un filleul.

Nous lisons dans les registres de Dinan : « Haut et puissant Messire Jean du Breil, seigneur de Rays, du Plessis, la Granville, la Mallerie, chevalier de l'Ordre du Roi, Gouverneur des ville et château de Dinan, conseiller du Roi en ses conseils, et Jeanne de Pontual, dont :

1° Guillaume-Dinan, 16 février 1655, nommé le 9 mai, par noble homme Guillaume Cohue, sieur de la Billardaye, Procureur syndic de Dinan, et Marie-Prudence Le-loup, épouse de Messire René de Pontual, seigneur dudit lieu, de la Villerevault, conseiller du Roi en ses Conseils d'Etat et privé, Président de la Chambre des Comptes de Bretagne :

2° Françoise, 23 janvier 1658, nommée le 17 mars, par François de la Vallée, seigneur de la Burye et Peronnelle du Dresnay, dame de la Crochais (1).

Guillaume-Dinan du Breil, est-il filleul de la ville ?

Si la qualité de Procureur-syndic de Dinan peut donner lieu à une présomption, rien dans l'acte ne vient la confirmer.

Ce nom de Dinan n'a-t-il point été, plutôt, donné tout simplement à l'enfant par son père, Gouverneur du château, pour marquer sa sympathie aux habitants, comme les Rohan donnent à leurs fils le nom de Josselin, chef-lieu du comté de Porhoët et de leur ancienne seigneurie, bâtie autour de leur château. Ce serait assez probable. Quoiqu'il en soit, Messire Guillaume-Dinan du Breil, comte de Rays, du Pontgamp, etc..., Capitaine de dragons

(1) Abbé Paris-Jallobert, Reg. paroissiaux de Dinan.

au Régiment de Bretagne, épousa d'abord, en 1682, demoiselle Silvie-Marie de Quengo de Tonquédec, fille de Messire René, seigneur du Rochay, de Tonquédec, du Pontgamp et du Mola, et de dame Simone de Péréfixe de Beaumont, dont il eut un fils, Messire Charles, né à Vitry, le 9 août 1683, tenu sur les fonts par le duc de Chaunes et dame Jeanne de Pontual, qui mourut, ne laissant qu'une fille ; et, en secondes noces, N. de la Monneraye, qui ne lui donna pas d'enfants.

Le second filleul de Dinan fut un Botherel.

Les Botherel, seigneurs de la Bretonnière, ramage de Quintin, fournirent à Dinan une suite de gouverneurs du château et de la ville, se succédant sans interruption pendant plus d'un siècle.

Messire Anne-Nicolas Botherel, seigneur de la Bretonnière, Chevalier de l'Ordre du Roi, né à Rennes, le 5 octobre 1683, en la paroisse de Saint-Etienne, fils de Messire Gilles Botherel, sieur de la Bretonnière, nommé en celle de Saint-Aubin de Rennes, le 5 novembre 1645, Capitaine d'une compagnie de cheveau-légers, Gouverneur de Dinan et de Lehon, chevalier de Saint-Louis, Maréchal de camp des armées du Roi, en 1709, commandant la cavalerie des armées de Piémont et du Roussillon, et de dame Jeanne Guérin, dame de la Grasserie, fille de Messire Jean, seigneur de la Grasserie, et de dame Claude-Henriette de Volvire de Ruffec, qu'il avait épousée par contrat du 13 février 1676, et mort le 7 juin 1717, en son Manoir de Guillerien, paroisse de Lanrelas, succéda à son père dans la charge de gouverneur.

Chevalier de Saint-Louis, il se maria le 16 février 1722, avec Mademoiselle Marie-Renée-Angélique Ferron, fille cadette de François-Louis Ferron, seigneur du Chesne, et de dame Marie-Jeanne du Bouexic, sa seconde femme, née au Manoir du Chesne, le 18 mars 1704, baptisée à Saint-Carné, le 25, décédée à Rennes le 16 janvier 1783, et inhumée le lendemain en l'église Saint-Sauveur.

Son mari l'avait précédée et était mort le 20 juin 1750 en son Hôtel, rue de l'Horloge, à Dinan.

De ce mariage vinrent quatre enfants : René-Anne-François ; Anne-Claude-Luc-Hilarion, né à Lanrelas, le 18 novembre 1740 ; Charles, qui fut prêtre, chanoine de Vannes, et mourut à Paris, le 19 avril 1814, et Victor Hilarion, né le 30 mai 1739 à Dinan, et vivant Chevalier de Malte en 1770.

René-Anne-François Botherel était né le 18 août 1728, à Lanrelas, et fut tenu sur les fonts baptismaux le 30, en l'église Saint-Sauveur de Dinan, par la Ville de Dinan, représentée par n. h. René Bernard, s<sup>r</sup> de Ponthaye, Procureur Syndic de la Ville et Communauté et par tous ses magistrats, qui ajoutèrent à ses prénoms celui de Dinan (1).

Il devint, à son tour, Gouverneur de Dinan, et fut blessé au combat de Saint-Cast.

Il épousait le 21 octobre 1766, en l'église de St-Sauveur, Mademoiselle Thérèse-Claire-Jacquemine Granry, demoiselle de Pontais, fille de noble homme Nicolas Granry, et de dame Marie Couppez (2).

Il mourut à Dinan, le 20 novembre 1781, sans laisser d'enfants, et ce fut son frère, Anne-Claude-Hilarion Botherel, Aide-Major au Régiment du Périgord et Major breveté au Régiment de la Martinique, époux le 21 novembre 1775 à la Martinique, de Mademoiselle Marie-Antoinette-Ignace Ferreire et mort en 1779, au siège de Grenade, qui continua la lignée.

#### LAMBALLE.

La capitale du Penthièvre, comme Saint-Malo et Dinan, voulut donner son nom à quelques-uns de ses enfants.

Dans la longue liste de ses Gouverneurs, que l'on connaît depuis 1314, des Magistrats de sa juridiction que l'on suit à partir de 1418, de ses Maires, qui commencent en 1431, on rencontre une grande quantité de nobles et de Bourgeois distingués, parmi lesquels elle pouvait trouver des fillets.

Le premier que nous rencontrons ou, plutôt, la première filleule, car c'est une fille, est Anne-Marie-Julienne-

(1) Baron de Rosmorduc, *D<sup>o</sup> nobles à Saint-Cyr*, p. 56.

(2) Général de Ferron, *Généalogie de la Maison de Ferron*.

Jeanne-Lamballe Gesril, enfant de Messire Julien-Gabriel.

Les Gesril, seigneurs du Papeu, en Pléhérel, étaient nobles et avaient pour armoiries : « d'argent au chêne arraché de sinople ».

« Ce quatrième juin mil six cents quatre vingt quatre, nous dit son acte de mariage, Messire Julien-Gabriel Gesril, chevalier, seigneur du Papeu, de la paroisse de Pléhérel, et demoiselle Charlotte-Marie Cades, dame de la Ville-rault, de Lamballe, épousèrent en l'église de Notre-Dame, en présence de Françoise de la Grée, Anne Ruellan, Hélène Gesril, Mathurin Chatton, Louise de la Villéon, Françoise Gouyon, François-Hyacinthe Boschier, Lucrèce de Querrosuen, Olive Rouxel, Louis Gesril, Jean Cades, Claude Boschier, Thomas Ruellan, Joseph Poulain, Renée de la Motte, Le Chapelier, Syndic. — Missire Jean Serviget, recteur de Notre-Dame. » (1).

L'acte de mariage ne mentionne pas le nom des parents des époux. Toutefois, nous avons tout lieu de croire que le mari était frère d'écuyer Jean Gesril, sieur du Papeu, demeurant à la Motilais, en Ploubalay, époux de demoiselle Françoise Le Provost, puis de demoiselle Renée de la Motte et de Louis Gesril, seigneur du Pontpapeu et du Vaugouëlo, présent à son mariage en 1684, avec demoiselle Hélène Gesril et Renée de la Motte, et parrain de François, son fils aîné, en 1686, et serait par conséquent fils d'écuyer Amaury Gesril, sieur du Papeu, et de demoiselle Françoise Tranchant.

Quant à l'épouse, demoiselle Charlotte-Marie Cades, elle était vraisemblablement fille d'écuyer Jacques, sieur du Coudray, et petite-fille d'écuyer Jean, sieur du Plessix, tous deux Procureurs fiscaux de la juridiction de Lamballe, l'un après l'autre, en 1615 et en 1642.

La famille Cades, quoique nous voyions ses membres se qualifier écuyers, ne figure ni à la Réformation de 1668, ni dans le *Nobiliaire* de M. Pol de Courcy. Elle avait toutefois une position des plus honorables à Lamballe.

Outre les deux Procureurs fiscaux que nous venons de citer, nous voyons, en 1445, J. Cades, Trésorier des paroisses

(1) Registres de la paroisse Notre-Dame et Saint-Jean de Lamballe.

ses de Saint-Sauveur, Notre-Dame et Saint-Jan, et Julien Cades, en 1608 ; Jean Cades, sieur du Guesseau, notaire ducal en 1598 ; Guillaume, sieur de la Couronne, né à Lamballe le 29 mars 1617, recteur de Notre-Dame, et inhumé le 12 septembre 1679, dans l'église de Saint-Jan ; Georges Cades et G. Cades, signataires, en 1744, du règlement du Papegault ; et enfin, en 1708, le 14 mars, meurt un enfant, fille de N. Cades et demoiselle Julienne Le Restif, et petite-fille d'Yvon Cades.

De son mariage, Messire Julien-Gabriel Gesril du Papeu, Procureur fiscal après le sieur du Coudray, eut au moins trois enfants. C'est d'abord François, né le 6 mars 1686, nommé par Messire Louis Gesril, sieur du Vaugouallot, frère du sieur du Papeu, et dame Françoise Poullain, dame du Coudray (épouse, sans doute, d'écuyer Jacques Cades, sieur du Coudray, ce qui viendrait confirmer notre hypothèse) ; puis, François-Claude, le 5 avril 1688, nommé par Messire Claude Boschier, seigneur de la Villehasle, d'Ouxigné, de la Ville Aplé, Monsieur le Sénéchal et dame Françoise Cades, dame de la Villerault, et enfin, Marie-Julienne-Jeanne-Lamballe « fille légitime d'écuyer Julien Gesril, sieur du Papeu, Monsieur le Procureur d'office de cette Cour et dame Charlotte-Marie Cades, sa compagne, a été nommée par Messieurs de la Communauté de cette ville de Lamballe, noble homme Noël Salmon, sieur du Clos, à présent Syndic en charge, conjointement avec Messieurs les précédents Sindics, parains, et par dame Jeanne de Bréhand, dame Denilien (?), maraine, laquelle Marie-Julienne-Jeanne-Lamballe vint au monde le septième mars mil six cents quatre vingt dix, et fut baptisée led. jour dans l'église Saint-Jan de cette ville, par vénérable et discret Messire Mathurin Méheust, l'un des Messieurs les recteurs de cette ville, et dont l'imposition du nom a été différée jusqu'à ce jour par la permission de Monseigneur l'illustrissime et Révérendissime Evêq. de Saint-Brieuc, et la cérémonie a été faite par vénérable et discret Messire Mathurin Le Provost, sieur (R') de Saint-Jan, assisté de Messieurs les autres Recteurs, en présence de Messieurs les autres Sindics, de Monsieur le Lieutenant à presant seul juge et des autres soussignants, ce

vingt deuxième Aoust mil six cents quatre vingt onze. »

Les soussignants sont nombreux :

« Jeanne-Marie Guerif de Brehant ; Noël Salmon, syndic ; Françoise Bouan ; Françoise Cades ; J. Chapdelaine, Lieutenant ; Louis Chapdelaine, Syndic esté ; Lorans, l'entien Syndic ; J. Revel ; P. (?) Haugoumar ; Renault, Syndic esté ; Jean Serviget, Syndic esté ; Couriolle, Syndic esté ; Le Chapelier, Syndic esté ; J. Couronné, Syndic esté ; G. Guyomar ; J. Chapdelaine, greffier ; Renée de Saint-Quetas ; Marie-Françoise de Castellon ; Marie Poulain ; Marie Guyomar, Catherine Chauvel, Jeanne-Marie Deron, Mathurin Le Prevost, R' ; Mathurin Méheust, R' ; Jan Serviget, R' »

Messire Julien-Gabriel Gesril, mourut en 1695, et sa veuve était remariée en 1700, avec écuyer Jean-Baptiste de Kergu.

Que devint la filleule ? Vécut-elle ? Se maria-t-elle ? Nous ne saurions le dire.

Le second filleul de Lamballe connu est un Haugoumar.

Les Haugoumar étaient une très ancienne famille de la haute Bourgeoisie, des plus considérée à Rennes, où l'on trouve, en 1449, un Jean Haugoumar, échevin, et, en 1490, encore un autre échevin, Jean, sieur de la Rivière, peut-être fils du précédent, possédant « une meson » assez riche et assez grande pour que la Communauté y fit servir le banquet qu'elle offrait, le 24 janvier, à l'occasion du mariage de la jeune duchesse Anne de Bretagne avec le roi des Romains, Maximilien, et auquel celle-ci faisait le don gracieux de 600 #.

Les Haugoumar de Lamballe étaient vraisemblablement de même origine que ceux de Rennes et y tinrent, depuis le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle où nous les rencontrons, une place des plus honorables.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, peut-être à la suite de l'Edit du Roi de 1680, ils ont des armoiries : d'argent à trois fasces de sinople ; alias (1) : d'azur au chevron d'argent accompagné de trois losanges de même.

En 1512, Guillaume est Trésorier des églises de Notre-

(1) *La Maison de Ferron*, par le général de Ferron du Chesne, p. 301.



Dame et Saint-Jan, et Jacques, sieur de Lermo, en 1634 ; Julien de celle de Saint-Martin, en 1632.

En 1555, le 8 novembre, Jehan Haugoumar, l'ainé, fait hommage au comte de Penthièvre, seigneur de Lamballe, pour une maison et un jardin sis en la rue de la Guynardaye, aux forbours, pour laquelle il devait 5 sols de rente (1). Du 7 mars 1622 à 1626, M<sup>re</sup> François Haugoumar, sieur de Lermo, figure parmi les fermiers de la seigneurie de Lamballe (2).

Trois fois avant 1790, on les trouve Maires de Lamballe et Députés de la Communauté de Ville aux Etats de Bretagne : en 1632, Jacques Haugoumar, sieur de la Fontaine, Notaire ; en 1688 et 1689, François, sieur de Lermo ; enfin, de 1733 à 1735, noble homme Mathurin, sieur des Portes. C'est celui-là qui nous intéresse particulièrement.

Mathurin Haugoumar, sieur des Portes, Trésorier de l'église Notre-Dame dès 1727, puis Maire, et, lors de la réorganisation de la Milice Bourgeoise, en 1733, Capitaine de la 2<sup>e</sup> compagnie, épousa vers 1725, demoiselle Perrine-Jeanne Houguenan, dont il eut d'abord : Jeanne-Françoise, baptisée le 18 avril 1727, et nommée en l'église Notre-Dame, par noble homme François Haugoumar, sieur de Lermo, et demoiselle Janne Plesse, dame de Canan, en présence de Guillaume Haugoumar ; puis, en 1731, un fils anonyme, né le 23 août, mort, sans doute, sans avoir été nommé ; enfin, en 1734, alors que, comme ses prédécesseurs, il représentait Lamballe aux Etats, Jean-Marie-Lamballe.

« Jean-Marie-Lamballe Haugoumar, fils légitime, né d'hier à huit heures du soir, de nobles gens Mathurin Haugoumar et Jeanne-Perrine Houguenan, sieur et dame des Portes, ledit sieur des Portes Maire en fonctions de cette ville, a été nommé par les nobles Bourgeois et habitants composant la Communauté de cette Ville, a été pour parrain représentant ladite Communauté, Mathurin Plancher, écuyer, Monsieur le Sénéchal de cette ville, Président de la dite Communauté, présent, et pour ma-

(1) Arch. Dép<sup>tes</sup> des C.-du-N., E. 205.

(2) Arch. Dép<sup>tes</sup> des C.-du-N., E. 85.

raïne, dame Jeanne-Catherine du Rocher, dame de Launay, épouse de Louis-Philippe Le Corgne, écuyer, sieur de Launay, Monsieur L'Alloué de cette ville, a été batizé par le soussignant Recteur de Saint-Jean de cette ville, ce jour quinziesme aoust mil sept cent trente quatre, en ladite église de Saint-Jean, et ont signé :

« Jeanne du Rocher de Launay ; Plancher ; Jeanne-Catherine Le Gobien de Kersersault ; Sainte du Bouilly ; Jeanne-Françoise Le Fruglais ; Charlotte Gouyon de Souleville (Micault) ; Marguerite Jouannin du Perray ; L.-P. Le Corgne de Launay ; Anne Plancher ; Micault de Souleville ; de la Goublaye du Perray ; Louis Malinge de la Salle-Plestan, ancien Maire ; du Schuet Guignon, ancien Maire ; Coudray Tavet, ancien Maire ; Grandpré Bonvallet, ancien miseur ; J. Halligon, ancien miseur ; Mettris de la Salette, miseur en charge ; Basselande Malinge ; Micault de Mainville, avocat ; Thesmoy ; Belletrois, avocat ; Longrais Bonvallet, greffier ; Desportes Haugoumar (père), Maire actuel ; du Faultray, commis au greffe.

« P. Brouté, Recteur de Saint-Jan. »

Après la naissance de Jean-Marie-Lamballe, son père eut encore d'autres enfants : une fille anonyme, née le 5 décembre 1735, qui ne vécut point ; Charles-Pierre, né le 5 mars 1738, qui eut pour parrain, noble M<sup>re</sup> Pierre Houguenan, avocat, et, pour marraine, dame Charlotte Pottier, dame de Schuet (Guignon), et Françoise-Mathurine, née le 10 octobre 1739, et peut-être d'autres encore.

Le filleul de Lamballe vécut, et c'est de lui que descendent les Haugoumar des Portes actuels.

Le 15 août 1744, il assistait au baptême d'un autre filleul de la ville, Jean-François-Marie Micault, et apposait son nom au bas de l'acte, à côté de celui de son père.

La même année, il était, malgré son jeune âge, élu Enseigne dans la Compagnie de Milice, que commandait son père et qu'il commanda plus tard lui-même lorsque celui-ci mourut, en 1772.

Reçu avocat au Parlement, en 1757, il épousait, en 1773, demoiselle Pétronille Rebours de la Barbottais, et mourut en 1781, au Manoir du Bois-Julienne, et sa femme quelques jours après, inhumée auprès de lui dans l'église Notre-Dame de



Lamballe, laissant deux fils : Jean-Marie, l'aîné, né en 1778, et mort en 1806, capitaine d'infanterie, sans alliance, et Célestin-Florian-Mathurin-Marie, né le 19 janvier 1779, nommé le 27 septembre, par maître Pierre-Célestin Rebours de la Barbotais, son oncle, et dame Louise-Marie Haugoumar, dame de Lorgeril, sa tante.

Celui-ci mourut en 1815, laissant de Mademoiselle Marie-Joséphine Sevoy, qu'il avait épousée en 1803, plusieurs enfants, dont quatre filles : Mesdemoiselles Célestine-Marie-Louise, née à Lamballe, le 6 octobre 1803, mariée, le 31 mai 1826, à Monsieur Marie-Joseph-Henri Ferron du Chesne ; Polyxène-Pétronille-Marie, à Monsieur Louis-Jean Rouxel de Villeféron, et deux autres à Messieurs Tresvaux du Fraval et de France ; et deux fils : Claude, né vers 1809, et Marie-François-Louis, né le 11 avril 1811, et c'est de ce dernier, marié vers 1840, à Mademoiselle Amélie Le Gogal de Toulgout, âgée de 18 ans, qu'est né Monsieur Charles-Célestin-Marie Haugoumar des Portes, déclaré à la mairie de Lamballe, le 18 décembre 1841, par Messieurs Claude Haugoumar des Portes et Louis Sevoy, Capitaine de Mobiles pendant la guerre de 1870, Maire de Lamballe en 1874, élu sénateur en 1893 et démissionnaire en 1912, représentant actuel du fillet de Lamballe et avec lequel s'éteindra la descendance mâle.

Dix ans plus tard, la ville de Lamballe tient encore un de ses enfants sur les fonts baptismaux. C'est encore dans sa bourgeoisie qu'elle le trouve, dans la famille Micault.

S'ils ne sont pas originaire de Lamballe, certaines branches de la famille y habitent depuis longtemps. Quoique moins anciens que les Haugoumar, on les y trouve au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, dans la magistrature, et, comme ceux-ci, remplissant les fonctions de Maire...

Comme les Haugoumar, les Micault avaient leurs armoiries : « d'azur au chevron d'or, accompagné de trois têtes de chat de gueules. »

Le plus ancien connu est, semble-t-il, Mathurin Micault, sieur de la Péraudière, fils d'autre Mathurin, Procureur et Notaire, Trésorier des églises Notre-Dame et Saint-Jan

en 1677, et lui-même Avocat, Procureur et Notaire royal, époux de damoiselle Louise Le Chapelier (1).

Noble maître Mathurin Micault, avocat au Parlement, sieur du Tertre, veuf de Françoise Rouxigay, âgé d'environ 40 ans, qui avait acheté le 16 juillet 1710, d'écuyer Sébastien-Jan Guérin, la terre de Souleville, en Maroué, épouse, le 25 juillet 1711, dame Françoise-Anne de Chapelaine, dame du Clos-Martin.

Maire de Lamballe et Député de la Commune de la Ville aux Etats de Bretagne, en 1717-1718, il mourut le 25 juin 1733, et fut inhumé le lendemain dans l'église des Religieux Augustins de Lamballe par Messire Jean-Denys Micault, sieur de la Péraudière, sieur Promoteur du diocèse de Saint-Brieuc, en présence de noble maître Mathurin-Julien Micault, sieur de Souleville, Monsieur le Lieutenant de cette ville, et de François Micault, sieur de Mainville, ses enfants, âgé de 68 ans.

Mathurin-Julien Micault, sieur de Souleville, le fils aîné, Lieutenant de la juridiction de Lamballe, en 1727, et mort en 1764, s'était marié à dame Charlotte-Pétronille Gouyon, fille de M<sup>re</sup> Pierre Gouyon et de dame Charlotte-Sébastien Chertier (2), dont il eut au moins un fils, le 24 juin 1727, nommé par Messire Christophe Poulain, sieur de Queferon, et dame Thérèse Poilpré, dame Procureuse du Roi à Saint-Brieuc, épouse de noble homme René-Corentin Ruffelet, sieur des Alleux, conseiller du Roi et son Procureur au siège royal ; les cérémonies faites par vénérable et discret Messire Jean-Denys Micault, sieur de la Péraudière, licencié en droit civil et canonique.

Noble Maître François Micault, sieur de Mainville, avocat au Parlement, Receveur général des Domaines du Roi en Bretagne, Maire de Lamballe et Député de la Commune de Ville aux Etats de Bretagne en 1744 à Rennes, avait épousé à Saint-Malo, le 5 mars 1737, demoiselle Guyonne-Jeanne Battas, de Dinan, fille d'écuyer Laurent Battas, sieur du Chesne, Porte-épée chez le Roi et lieutenant d'Antrain, et de dame Jeanne Le Pays, demoiselle

(1) Arch. Dép<sup>te</sup> des C.-du-N., E. 221.

(2) Arch. Dép<sup>te</sup> des C.-du-N., E. 115.

de la Garaye, de Fougères, veuve de Maître Guillaume-Pierre Chauvel, et sœur de demoiselle Perrine-Jeanne Battas, née à Saint-Malo le 29 décembre 1711, épouse, le 20 janvier 1739, de Jean-Baptiste Florty, sieur de Prérivily.

Il en eut plusieurs enfants, nés à Lamballe : 1<sup>er</sup>, Françoise-Laurence, le 11 janvier 1738, qui eut pour parrain et marraine, le 5 février, écuyer Laurent Battas et dame Françoise Chapedelaine, grand-père et grand-mère ; 2<sup>e</sup>, Marie-Jeanne-Mathurine, née le 24 décembre 1738, nommée le 13 février 1740, par noble Maître Mathurin Micault, sieur de Souleville, son oncle, et dame Jeanne Le Pays, dame du Chesne-Battas, épouse, le 11 janvier 1763, de Messire Joseph-Gabriel de la Motte de la Guyomaraïs, de la Maison de Vauvert, d'où une fille, Mademoiselle Julie-Agathe de la Motte, née le 13 octobre 1771 et morte le 15 octobre 1833, femme de Monsieur Toussaint-François de la Motte-Rouge. Marie-Jeanne-Mathurine Micault fut guillotinée en 1794, à Paris, avec son mari, pour avoir donné asile dans leur château de la Guyomaraïs, à La Rouërie qui y était venu mourir.

Le troisième enfant allait être le filleul des Lamballais.

Voici son extrait de baptême :

« Le quinze du mois d'aoust mil sept cent quarante-quatre, Anonyme, fils légitime de noble Maître François Micault, sieur de Mainville, Maire de Lamballe en fonctions, et de dame Guyonne-Jeanne Battas, son épouse, né le 5 du présent et le mesme jour ondoyé et baptisé dans l'église paroissiale de Saint-Jan, suivant la permission en accordée et nous apparue de Monsieur l'abbé du Bois, en datte du seize du mois passé, a, ce jour receu le reste des cérémonies du saint baptême dans l'église de Notre-Dame, par le soussigné recteur d'icelle et Maître Jan-Nicolas Plancher, escuyer, sieur du Bottier, Monsieur le Senechal, juge civil et criminel de Lamballe, premier membre du duché de Penthièvre, Président de la Communauté de cette Ville, en son nom et celui du Corps de ladite Communauté assemblée, lui a donné le nom de Jean-François-Marie-Lamballe.

« Signé : René-Joseph-Marie Gouyon de Vaurouault... ; de Rennes ; Plancher du Bottier ; Poulain de Tramain ;

de la Goublaye du Perray ; Kersversiault Gargian ; Le Normand de Lourmel ; Micault de Souleville, lieutenant, oncle ; de Launay, ancien maire ; Haugoumar des Portes ; Grandpré Bonvarlet ; Mettris de la Salette ; Chauvel du Val ; de Launay de Kercadoret ; Haugoumar ; Battas ; Jean-Marie-Lamballe Haugoumar ; Micault de Mainville ; Bascour (Bassecour) Rebillon.

« P. Brouté, recteur ; Salmon, recteur. »

Jean-François-Marie-Lamballe ne fut pas le dernier enfant de noble Maître François Micault de Mainville, et de dame Guyonne-Jeanne Battas. Il en naquit encore au moins deux autres : Guy-Mathurin, en 1746, nommé par Louis Adam et Renée Eon, membres de l'Hôpital général, et le 22 septembre 1748, Mathurin-Laurent.

Le nouveau filleul de Lamballe fit peu parler de lui. Tout ce que nous en savons, c'est qu'il se maria, mais que, moins heureux que son collègue Haugoumar, il mourut sans enfants. Quant à son frère cadet, Mathurin-Laurent, sieur de Mainville, il vivait encore en 1788, et, comme son père, était alors Maire de la ville en fonctions et Député aux Etats à Rennes.

## MONCONTOUR.

Moncontour, autre membre du duché de Penthièvre, trouva ses deux filleuls dans la même famille, celle des Le Paige.

Le Paige, nous dit M. Pol de Courcy (1), sieur de la Villeuvoy et de l'Etang, paroisse de Plélo, de Kermerien, paroisse de Goudelain, de Penquer et de Kergrist, blasonné : d'argent à l'aigle de sable becquée et membrée de gueules. A la Réformation de 1668, ils se présentent divisés en deux branches.

Quoiqu'il n'y ait qu'un intervalle de moins de dix années entre la Réformation et la date où nous trouvons ceux de Moncontour, nous ne savons à laquelle de ces deux branches les rattacher. Des trois personnages maintenus à l'état de noblesse, aucun, en effet, n'est dit sieur de Kervastoué.

(1) Nobiliaire de Bretagne.

Nous savons, du moins, que c'est dans la dernière moitié du XVII<sup>e</sup> siècle qu'ils vinrent, dans la personne d'Arthur Le Paige, s'établir à Moncontour pour y remplir des fonctions dans la magistrature.

Quant à l'origine de la qualification de Sieurs de Kervastoué qu'ils joignent à leur nom, nous remarquerons le 16 juin 1685, un des enfants d'Arthur, Pierre-François, tenu sur les fonts à Moncontour, par une demoiselle Françoise Durand, dite dame de Kervastoué, demeurant à la Maison du Chesne, en Brehand-Moncontour, comme marraine et qui figurait déjà à côté de lui, en 1678, au baptême, en l'église de Brehand, d'un Vincent-François Jocet, fils d'écuyer René Jocet et demoiselle Janne Boscher, demeurant aussi à la Maison du Chesne, et d'autre part, un Vincent Mouëzan, sieur de Kervastoué, son mari, parrain, cette même année, le 8 décembre, de Vincent Boulain. Ce Vincent Mouëzan, de la paroisse de Saint-Aubin de Rennes, avait en effet, épousé le 30 avril 1658, dans l'église de la paroisse de Chavagne, d<sup>lle</sup> Françoise Durand, d<sup>lle</sup> des Perrières, aussi de Rennes.

Ces Moisan, Mouësan ? S<sup>r</sup> de Kerbino, de Pemprat, du Roudounou, par. de Plouisy ; de Kervegan, de la Vieuville et de Quillibamon, par. de Quimper-Guezennec ; de Kerouriou, de Kervastoué, par. de Brehand-Moncontour ; du Leslay, par. de Plouezal, qui portaient : « Bandé oncé d'hermines et de gueules de six pièces », furent déboutés à la Réformation de 1668 dans les personnes de Rolland, S<sup>r</sup> de Kerbino, de René, S<sup>r</sup> de Pemprat, et de François, S<sup>r</sup> du Roudourou, tous les trois habitants de Guingamp.

On peut donc croire que c'est, par suite d'une alliance avec les Mouësan, ou, plutôt, par acquêt de ceux-ci que les Le Paige sont devenus possesseurs de la terre de Kervastoué.

Le premier que nous rencontrons est Arthur Le Paige, écuyer, sieur de Kervastoué. Alloué, dès 1678, de la juridiction, il était marié à demoiselle Jeanne de Pelan, dont il eut au moins onze enfants : Jean-Marie, sieur des Aulnays, inhumé en l'église le 1<sup>er</sup> avril 1726, époux de dame Charlotte du Chastel, fille aînée de François du Chastel, chevalier, sieur de la Villebasse, la Martinais, Tremeur...

et de demoiselle Fleuriane de la Roue, remariée, en 1729, à Jacques-Louis-Marie Mouësan, sieur de la Villemorin, de la Villebasse, du Guecot, du Châtelet..., dont Françoise-Charlotte Le Paige, née le 2 août 1717, morte le 5 septembre 1789 ; Nicole-Jeanne, 4 septembre 1683 ; Hierosme-Silvestre, que nous allons retrouver ; Pierre-François, 16 juin 1685, nommé par demoiselle Françoise Durand, dame de Kervastoué ; Gillette, 13 novembre 1686, vivant en 1711 ; Maurice-Artur, Avocat en la Cour, marié le 18 novembre 1724, 30 ans, avec dame Renée-Suzanne Rouxel, dame douairière de Kermenenan, veuve d'écuyer François-Louis Daën ; Pierre, 30 décembre 1696, nommé le 30 janvier 1697 ; Augustin-Gilles, 18 février 1700, nommé par Jean-Marie et Gillette Le Paige, ses frère et sœur ; Joseph, 4 mai 1701, vivant en 1762, dit chevalier de Kervastoué, et enfin, deux enfants en 1690 et en 1693, qui ne vécurent point.

Le seigneur de Kervastoué mourut en 1704 et fut inhumé en l'église Saint-Mathurin le 13 juillet, âgé de environ 52 ans.

Hierosme-Silvestre Le Paige, écuyer, sieur de Kervastoué, naquit en 1684.

« Le sixiesme jour d'aoust mil six cents quatre vingt quatre a esté baptisé par moy, Louis Bault, recteur, Hierosme-Sylvestre Le Paige, né le troisieme jour dud. mois et an, fils d'escuyer Arthur et dame Janne de Pelan, sa compagne, Sieur et dame de Kervastoué, ses père et mère, demeurant en cette ville de Moncontour ; parrain a esté Messire Guillaume-Sylvestre Le Mintier, chevalier, Sieur des Granges et y demeurant, et dame Elisabeth Le Paige, dame de Kerohan (épouse de Messire François-Marie Le Chaponier), demeurant en la ville de Guingamp. »

Hierosme-Silvestre Le Paige acquit, en 1709, des héritiers d'écuyer François Le Camus, sieur de Coëtanfao, décédé le 4 juin 1707, l'Office de Sénéchal de Moncontour.

Il était marié en 1714, avec demoiselle Françoise-Suzanne-Marie Daën de Kermenenan.

Les Daën, sieurs de Kermenenan : « d'argent à trois têtes de daim de sable couronnées d'or », avaient produit

à la Réformation deux branches, qui avaient été déclarées nobles. Nous ignorons à laquelle rattacher l'épouse du sénéchal, mais nous sommes portés à croire qu'elle descendait plutôt de celle de François Daën, sieur de Kermenenan, époux de Françoise Perenno. En tous cas, par l'acte de mariage de Angélique-Françoise Daën, sa sœur, nous connaissons les noms de ses père et mère. « Angélique-Françoise Daën (née vers 1711), fille de Messire François-Louis, sieur de Kermenenan, et de dame Renée-Suzanne Rouxel, mariée en 1741, âgée de 30 ans, par vénérable et discret Messire Pierre Daën, abbé de Saint-Jacut, à Messire Pierre-Anne Le Saige, sieur de Crèmeur, fils de Messire Jean-Thomas Le Saige, sieur de la Villebrune, en présence de Messire François Daën, sieur du Sep, son oncle, et de Messire François-Louis Daën (1), sieur de Kermenenan, son frère (2).

(1) Messire François Louis Daën, chevalier, seigneur de Kermenenan, époux vers 1726 de demoiselle Marie-Françoise-Jeanne Scot, fille d'écuyer Jacques et dame Jacquemine-Charlotte Poulain, née le 14 mai 1710, et tante du filleul de Saint-Malo, en eut six enfants, dont : Jacques-François, 13 novembre 1727, nommé par Messire Jacques Scot, sieur de Balvéry ; Pierre-Louis, capitaine des vaisseaux du Roi, chevalier de Saint-Louis, Chef des Classes de la Marine dans les évêchés de Saint-Brieuc et Tréguier, marié le 16 avril 1787, à Saint-Brieuc, à demoiselle Alexandrine-Victoire Le Vicomte, née le 29 décembre 1762, fille de Messire Charles-Pierre Aubin et demoiselle Jeanne-Françoise Piveron de Morlat, veuve de Messire René-Amateur Hamon, sieur de la Villerauld ; Jacques-André, 9 mars 1733, nommé par André-Joseph et Anne Scot, dame de la Touche, époux de demoiselle Marie-Jeanne-Françoise Bizien du Lezart, dont : deux filles et deux fils mariés à Lamballe : Renée-Marie-Jeanne-Angélique, le 12 frimaire an V (10 février 1797), à Louis-Alexandre-Marie-René-François de Trémereuc, sieur du Menrtel ; Mélanie en 1807, à Monsieur Joseph-Marie-Laurent-Louis Paturel, sieur de la Moirerie ; Emmanuel-François-Rose-Marie, 15 juillet 1775, nommé le 30 janvier 1776, et Alexandre-Marie, le 11 février 1811, époux de Mademoiselle Pélagie-Jeanne-Françoise Bertho.

Enfin Mathurin-Hubert, le quatrième, né le 2 février 1736, nommé le 8 juin 1743. Les derniers enfants furent des filles : Angélique-Silvie, 25 août 1737, nommée par écuyer Jérôme-Sylvestre Le Paige et dame Angélique-Françoise Daën, dame de Kermenenan, épouse de Messire Jean-Thomas Le Saige, sieur de la Villebrune, 25 août 1737, Religieuse de Saint-Thomas de Villeneuve, † le 21 avril 1778 et inh. dans la Chapelle de l'Hôpital de Lamballe, et Marie-Agathe, 6 septembre 1739, nommée par deux pauvres.

(2) Registres de la paroisse de Saint-Mathurin de Moncontour.

Elle était sœur, en outre, ainsi qu'on le voit ici et dans la délibération de la Communauté de Ville de 1719, où il est dit beau-frère du sieur de Kervastoué, et désigné pour être le parrain de son fils, de Messire François-Louis Daën, époux de Marie-Françoise Scott, et vraisemblablement de demoiselle Claude-Françoise Daën, mariée vers 1691, à Messire François-Gabriel de Derval, sieur de Vaucouleurs et de la Gromillaie, dont un enfant nommé en 1698 par M<sup>re</sup> François-Louis Daën, S<sup>r</sup> de Kermenenan et qui fut, elle-même, marraine en 1718 d'une fille de M<sup>re</sup> Hierosme-Sylvestre Daën, à laquelle elle donna son nom.

Du mariage de Hierosme-Sylvestre Le Paige et de dame Françoise-Suzanne-Marie Daën, sont sortis six enfants : Marie, dame de Kervastoué, morte le 23 novembre 1751, âgée de 36 ans ; Hierosme-Noël-François, 25 janvier 1717, nommé par Messire Jean-François Daën, sieur de Lep, et dame Charlotte-Renée du Chastel, dame des Aulnais ; Claude-Françoise, 18 novembre 1718, nommée par François Le Chapelier, et dame Françoise Daën, dame de Vaucouleurs, d<sup>lle</sup> de la Villecouet, et vivant en 1671 ; Louis-François-Jean-Martin-Moncontour, qui sera le filleul ; Charles-Yves-Thibault, 23 mars 1724, que nous retrouverons ; Jeanne-Marie-Julienne, 11 avril 1726, dame de Kervastoué, morte le 27 avril 1754, 28 ans, et Angélique-Marie (ou Moricette), qui devint la femme de Messire Jean-Baptiste Couppé, sieur des Essarts, veuf de dame Renée-Elisabeth du Quengo de Tonquédec, d'où une fille, demoiselle Sylvie-Joseph Couppé, épouse le 31 janvier 1760, en l'église de Saint-Mathurin de Moncontour, en présence de Messire Jérôme-Sylvestre Le Paige, sieur de Kervastoué, son aïeul, et de Messire Charles-Yves-Thibault Le Paige, son oncle, Messire Jean-Baptiste du Rocher, sieur de Beauregard, fils de Messire Amaury-Joseph et de dame Catherine Arnaud, de la paroisse du Roncier, de Josselin.

Lorsque les Membres de la Communauté et les Bourgeois de Moncontour, qui savaient que la délivrance de la dame Sénéchale était proche, apprirent que l'enfant attendu était arrivé, désireux de montrer à leur premier magistrat toute la déférence qu'ils professaient pour lui, ils

se réunirent aussitôt et prirent la délibération suivante :

« 12 novembre 1719. A l'assemblée de la Communauté de Moncontour, tenue en manière accoutumée et dûment convoquée où se sont trouvés les soussignants ayants voix délibérative et autres soussignans. A esté de la part de noble homme, Jean Eudo, sieur du Bois, Scindic de cette Ville et Communauté de Moncontour Remontré qu'il a eu avis de l'heureux accouchement de Madame la Sénéchal de cette ville. Il a convoqué la Communauté de s'assembler et de l'accompagner pour aller ensemble en féliciter Monsieur le Sénéchal. Duquel les soussignans ayants appris que s'estoit un fils, ils ont suplyé mondit sieur le Sénéchal de trouver bon que la mesme Communauté ayt l'honneur de luy donner un nom, ce que Mondit Sieur le Sénéchal ayant bien voullu accepter, ladite Communauté a prié Messire Louis-François Daën, Chevalier, seigneur de Kermenenan, seigneur dudit lieu, du Sep et autres lieux, benu-frère de mondit Sieur le Sénéchal de nommer ce fils nouveaux-né et de le tenir sur les saints fonds de baptême au Nom de ladite Communauté et de lui donner le nom de Louis-François, mesme d'y ajouter le nom de Moncontour, sauf à la commère qu'il plaira à mondit Sieur le Sénéchal de choisir de donner tel autre nom qu'elle jugera à propos. Ce que Mondit Sieur de Kermenenan a accepté, et ont mesdits sieurs le Sénéchal et de Kermenenan, mesme les autres soussignants ayants voix délibérative,

« Signé : François-Louis Daën de Kermenenan ; Eudo, sindic ; Le Tourneur ; Geffrelot, Pr fiscal ; de Rollon, Salmon, Rouault, anciens syndics ; René Martin ; Cosson (ou Colson) ; Triobert ; Rault ; H.-S. Le Paige, sénéchal (père) ; Thebault ; Chauvel ; Loncle ; Le Chapelier ; Le Douaren (1). »

Cette démarche des représentants de toute la population était trop honorable et témoignait trop de la haute estime en laquelle elle tenait son premier magistrat, pour

(1) Registre des délibérations de la Communauté de ville de Moncontour. Mairie de Moncontour.

que celui-ci n'accueillit pas la proposition avec reconnaissance et le surlendemain eut lieu la cérémonie du baptême.

« Louis-François-Jean-Martin-Moncontour Le Paige, né de l'unze de ce mois, vers une heure de l'après disnée, fils de Messire, chevalier, Hierosme-Silvestre Le Paige, chevalier, seigneur de Kervastoué, Sénéchal et premier magistrat de cette juridiction, et de madame Françoise-Suzanne-Marie Daën, dame de Kervastoué, a été baptisé le treise en cette église, parrain Messire Louis-François Daën, chevalier, seigneur de Kermenenan, et noble Jean Eudo, sieur du Bois, syndic en charge, faisant au nom de la Communauté, et marraine, dame Jeanne-Marie Rouxel, dame de Saint-Lorans ; présents les soussignants et autres : Jeanne-Marie Rouxel, François-Louis Daën de Kermenenan, Morin de Pontmartin, Le Tourneur ; Rouault, Eudo, sindic, Thebault du Boisgnoel, Florian Le Camus, J. Chauvel, Lieutenant ; Geffrelot, Procureur fiscal, de Rollon, Mahé, ancien syndic, Cosson, Gallais, Triobert, Loncle, Rault, René Hemeux, Thébault, Charlotte-Renée du Chastel, Chauvel, Angélique-Françoise Daën, Joseph-Hyacinthe Daën, Mahé, Chapelain, G.-J. Le Paige.

« J.-G. Larcher, recteur. »

Louis-François-Jean-Martin-Moncontour ne vécut point. Nous n'avons point trouvé son acte de décès dans les registres de Saint-Mathurin de Moncontour, sans doute parce qu'il mourut jeune, en nourrice peut-être, dans une autre paroisse, et on n'entend jamais parler de lui dans aucun acte de famille où son nom devrait figurer.

Du reste, c'est son frère cadet, Charles-Yves-Thibault, que nous verrons désormais porter le titre de seigneur de Kervastoué.

Hierosme-Silvestre Le Paige vivait encore en 1769, présent au mariage de sa petite-fille Silvie-Joseph-Marie Couppé, mais sa femme, dame Françoise-Suzanne-Marie Daën était morte dès le 11 avril 1726, à l'âge de 29 ans en couches de sa fille Jeanne-Marie-Julienne.

Charles-Yves-Thibault, né le 23 mars 1724, « fils d'écuyer Jérôme... etc., fut nommé le premier janvier 1751, Mes-



sire Mathurin-Jean Le Paige, sieur abbé de Quervastoué, Prieur du Saint-Esprit et Recteur de la paroisse de Plédéliac faisant les cérémonies, et eut pour parrain, très haut et très puissant Messire Charles-Yves Le Vicomte, Chevalier, seigneur comte de Penhoet, sieur Châtelain de Coëtodu, Langourla, Kerduel, Kerautret, Morisur (?) Kerandraon, Lonsiguel (?) et autres lieux, Maréchal des camps et armées du Roi, Gouverneur des ville et château de Morlaix et pays circonvoisins, représenté par Artur-Maurice Le Paige, oncle paternel, et marraine, très haute et très puissante dame Julie de Barberin de Reignac, dame du palais de la Reine d'Espagne, épouse de très haut et très puissant seigneur Charles-Yves-Thibault, Comte de la Rivière et de Plœuc, marquis de Vauligny (?), baron de Reignac-sur-l'Indre, Lieutenant-général des Armées du Roi, Sous-lieutenant de la 2<sup>e</sup> compagnie des Mousquetaires de Sa Majesté, Commandeur de l'Ordre militaire de Saint-Louis, Gouverneur de Saint-Brieuc, représentée par dame Angélique-Françoise Daën, épouse de Messire Pierre Le Saige, tante maternelle.

Charles-Yves-Thibault Le Paige, écuyer, seigneur de Kervastoué, succéda à son père dans l'office de Sénéchal de la juridiction.

Jouissant à Moncontour d'une haute considération, tant par suite de la situation qu'y avaient occupée ses parents pendant deux générations, des services qu'ils y avaient rendus et de la sympathie qu'ils y avaient acquise et dont nous venons de voir les preuves, que de ses mérites personnels, il devint successivement Maire, puis Miseur de la ville, et, en 1760, la représentait comme Député agrégé et Commissaire aux Etats de Bretagne tenus à Nantes.

Le 17 juillet 1759, Messire Charles-Yves-Marie-Thibault Le Paige vint épouser à Saint-Brieuc, en l'église Saint-Michel « demoiselle Anne-Renée-Elisabeth Drouet, demoiselle de la Villaye, domiciliée de droit de Moncontour et, de fait, des paroisses de Bodéo et de Saint-Michel de Saint-Brieuc, par devant Messire Augustin Thebault, prêtre sacriste de Moncontour, en présence de M. l'abbé

Daën, sieur de la Ville-Coleu, chanoine, et de M. l'abbé de la Noue, aussi chanoine. » (1).

Cet acte ne nous donne pas le nom des parents de l'épouse. Heureusement, les bans de mariage, publiés dans l'église de Bodéo, le 8 juillet, sont plus explicites à cet égard, et nous apprennent qu'elle était fille mineure de feu écuyer René-Pierre Drouet, et de dame Elisabeth Chapelain, sieur et dame de la Villehaye (2).

Le premier filleul de Moncontour n'ayant pas vécu, les habitants, désireux de le remplacer, profitèrent de l'occasion que leur offrait la grossesse de l'épouse de leur Sénéchal, et allèrent en demander un second à cette même famille, à laquelle ils s'étaient déjà adressés autrefois.

Lorsque Madame de Kervastoué eut heureusement accouché, ils décidèrent de renouveler auprès de son époux les mêmes marques d'estime et d'amitié que leurs prédécesseurs avaient témoignées à son père en le priant de consentir que son premier-né fut tenu sur les fonts par les représentants de la ville, qui lui donnerait son nom.

Messire Charles-Yves-Thibault Le Paige s'empresse d'accepter et « le vingt-neuf septembre mil sept cens soixante, Jérôme-Charles-Moncontour, fils légitime de Messire Charles-Yves-Thibault Le Paige, seigneur de Kervastoué, premier magistrat, Juge civil et criminel de cette ville de Moncontour, ancien Maire de cette Communauté, Commissaire des Etats de la Province, et de dame Anne-Renée-Elisabeth Drouet, dame de Kervastoué, son épouse, né de ce jour, vers les six heures du matin, a été baptisé par moi soussigné recteur ; ont été parain, noble Maître Jacques Monjaret, sieur de Kerjégu, Miseur et ancien Maire, au nom et par procuration de cette Communauté de ce jour, et marraine, damoiselle Emmanuelle-Elisabeth Drouet, dame de la Villehaye, tante maternelle de l'enfant, le père absent, Agrégé de cette Communauté de Moncontour aux Etats de cette province tenants de présent à Nantes ; présents les soussignants et plusieurs autres.

(1) Reg. paroissiaux de Saint-Michel de Saint-Brieuc.

(2) Reg. de la paroisse de Bodéo.

« Emmanuel-Elisabet Drouet de la Villehaye ; Monjaret, miseur, ancien maire, Angélique Daën de Cremeur, Le Page des Essarts ; Pellant des Aunaux ; Veillet de Kermain, Launay Loncle, Hervet (?) de Lisle Bernard, Le Douaren, de Carloguen, de Grandmaison Mahé, Guillard, Rocabay Le Chapelier, des Perrières Mahé, Eudo, des Alleux Loncle, Deschairs Le Chapelier, Le Paige, Le Saige de Cremeur. »

L'année suivante, le 4 avril 1761, la nomination d'une cloche pour l'église Saint-Mathurin, fut pour les habitants de Moncontour, une nouvelle occasion de fêter la bienvenue à Madame Anne-Renée-Elisabeth Drouet. Voici le compte-rendu fait par le recteur de la cérémonie. 1761, 4 avril. « Une cloche, nommée Anne-Marie, parrain Messire Gervais-Philippe-Marie Geslin, chevalier, seigneur de Trémargat, Châtelain de Tréguide, le Prays et autres lieux, et Président au Parlement, et pour marraine dame Anne-Elisabeth Drouet de la Villehaie, épouse de Messire Charles-Yves-Thibault Le Paige, sieur de Kervastoué, Commissaire des Etats, Sénéchal de Moncontour, en présence du Clergé de cette paroisse, de Messieurs les Maire et Echevins de cette ville, de Messieurs les Officiers commandants de la Milice invités d'assister à cette cérémonie, tambours battants et drapeaux déployés, et même en présence de Messieurs les Trésoriers tant en charge que nouvellement sortis de fonctions (1). »

Très nombreuses signatures.

Jérôme-Charles-Moncontour ne fut pas plus heureux que son oncle et prédécesseur, Louis-François-Jean-Martin-Moncontour, et, comme lui, mourut jeune.

Jérôme-Charles-Moncontour ne fut pas le seul enfant issu du mariage de Charles-Yves-Thibault Le Paige ; cinq autres naquirent encore après lui, baptisés en l'église Saint-Mathurin de Moncontour : Louis-Arthur-Marie, 25 août 1761, qui eut pour parrain Messire Maurice-Arthur Le Paige, grand-oncle, et pour marraine Claude-Françoise Le Paige, tante ; Joseph-François, 27 novembre 1762,

(1) Reg. de la paroisse de Saint-Mathurin et Notre-Dame de Moncontour.

nommé par écuyer Joseph Le Paige, grand-oncle, et dame Françoise-Marie Daën, grand'mère ; Sylvie-Noëlle-Angélique, 25 décembre 1763, marraine dame Angélique (Mori-cette) Marie Le Paige, dame des Essarts, tante ; Françoise-Anne-Jacquemine, 3 mai 1765, nommée par Joseph-André Daën, oncle, et Françoise-Charlotte Le Paige ; enfin, Anne-Hélène, 2 avril 1766, qui eut pour parrain Messire Hierosme-Silvestre Le Paige, son grand-père.

Que devinrent tous ces enfants ? Eurent-ils le sort de leur aîné ? Vécurent-ils et eurent-ils des alliances ? Continuèrent-ils la lignée, ou la famille s'est-elle éteinte ? Nous l'ignorons.

Le seigneur de Kervastoué et sa femme vivaient encore en 1789, mais la Révolution ayant aboli toutes les juridictions seigneuriales particulières, pour créer une nouvelle organisation judiciaire, Monsieur Charles-Yves-Thibault Le Paige se trouva avoir été le dernier Sénéchal de Moncontour.

Terminons en faisant remarquer que le parrainage des villes ne semble pas, en général, tout au moins pour ceux qui nous ont occupé ici, avoir porté le bonheur à leurs fileuls. En effet, si l'on excepte Jean-Marie-Lamballe Haugoumar, dont la descendance s'est maintenue jusqu'à nos jours, et Malo de Coëtquen, dont les enfants se succédèrent pendant trois générations, tous les autres disparaissent en bas-âge, ou, s'ils vivent quelques années, s'éteignent sans alliance ou, du moins, sans postérité.

A. ANNE DUPORTAL.

# CAPITATION DE MONCONTOUR

En 1783

La capitation (de *caput, tête*), impôt personnel, fut créée par Déclaration du Roi, du 18 janvier 1695, pour subvenir aux dépenses de guerre. Les contribuables, répartis en 22 classes, étaient taxés de 1 livre à 2.000 livres. Sauf les indigents, tous étaient astreints à cette contribution, mais on confectionnait des rôles spéciaux pour les membres de la Noblesse et du Clergé.

Notre province s'acquittait par l'abonnement à une somme fixe; dans chaque centre de perception il y avait un collecteur : au sieur Mathurin Veillet du Frèche incombait cette charge pour Moncontour, en 1783. Les villes de Bretagne étaient classées en trois ordres : Moncontour appartenait au troisième.

Quelques contribuables se voyaient exempter du casernement ; à Moncontour, en 1783, jouissaient de cette détaxe : le maire et miseur ; le sénéchal et subdélégué ; le correspondant de la Commission intermédiaire des États de Bretagne ; le procureur fiscal de la Commanderie de Quessoy ; le receveur sédentaire ; le buraliste des cuirs ; quatre servantes d'ecclésiastiques. Pour ces privilégiés, comme pour les autres personnes, la taxe ordinaire est indiquée à droite du nom, puis barrée et écrite de nouveau au milieu du rôle ; on inscrit au-dessous la taxe de casernement, on opère la soustraction et le reste seul est réellement payé. Les exempts de casernement bénéficiaient d'une réduction oscillant de 21,40 pour cent à 21,66 pour

cent. A propos de cette détaxe, il faut se rappeler que la livre valait vingt sous et le sou douze deniers.

Ayant déjà publié la *Capitation de Châteaubriant en 1783* (Saint-Brieuc, Prud'homme, 1905), et la *Capitation d'Ancenis en 1783* (Nantes, Dugas, 1905), je puis exposer quelques remarques instructives.

Comme dans les deux autres villes, la taxe la moins élevée à Moncontour est de 1 livre ; 14 articles, dont 7 dans le quartier de l'Abbaye et 5 dans le quartier Saint-Jean, relèvent de cette rubrique ; 4 de ces articles de 1 livre s'appliquent à des groupes de personnes : enfants (286) ; — mineurs (287) ; — maréchal et enfants (367) ; — femme sans profession et sa mère (374).

A Ancenis, une servante payait 1 livre 15 sous et un domestique, 2 l. 5 s. ; à Châteaubriant, une servante ordinaire payait 1 l. 10 s., une servante chez un ecclésiastique, 2 l. ; un serviteur, 1 l. 10 s. ; à Moncontour, la taxe de toutes les servantes ainsi que des domestiques est uniformément de 1 l. 10 s.

Voici la liste des articles taxés au moins 8 livres :

8 l. : 8 articles (3 sans profession, — des mineurs groupés, — 1 perruquier et marchand, — 1 tanneur, — 1 marchand).

8 l. 10 s. : 3 art. (1 s. p., — 1 femme et enfants, — 1 maître d'école et marchand).

9 l. : 5 art. (1 s. p., — 1 procureur, — 1 aubergiste, — le meunier de la Grille, — le meunier de Launay).

9 l. 10 s. : 3 art. (1 s. p., — 1 boucher, — 1 chaudronnier).

10 l. : 9 art. (1 s. p., — deux demoiselles groupées, — deux sœurs marchandes groupées, — 1 procureur, — 1 greffier, — 1 notaire, — 2 facteurs, — 1 tanneur).

11 l. : 14 art. (1 homme s. p., — 1 veuve s. p., — 1 homme s. p. et sa sœur, — 3 perruquiers, — 2 procureurs, — 1 organiste, — 1 cordonnier, — 1 aubergiste, — 1 marchand, — 1 meunier, — 1 serger).

12 l. : 3 art. (1 veuve s. p. et son fils, — 1 marchand, — 1 boucher).

12 l. 10 s. : 3 art. (1 marchand, — 1 commis de ville, — 1 commis aux devoirs sur les cuirs).

13 l. : 1 art. (marchand).

13 l. 10 s. : 1 art. (boulangier).

14 l. : 14 art. (1 veuve s. p., — 1 demoiselle et sa nièce, — 1 veuve s. p. et ses enfants, — 1 homme s. p. et sa belle-mère, — des mineurs groupés, — 1 procureur, — 1 procureur et ses sœurs, — 1 avocat, — 3 marchands, — 1 marchand de bœufs, — 2 aubergistes).

14 l. 10 s. : 1 art. (marchand).

15 l. : 7 art. (1 femme s. p., — 2 marchands, — 1 marchande, — 1 aubergiste, — 1 receveur sédentaire, — 1 receveur des devoirs sur les cuirs).

16 l. : 1 art. (berlinger).

16 l. 10 s. : 3 art. (1 entrepreneur, — 1 tanneur, — 1 cordier).

17 l. : 4 art. (1 veuve s. p., — 1 marchand, — 1 laboureur, — 1 tanneur).

18 l. : 3 art. (2 veuves s. p., — des mineurs groupés).

19 l. : 1 art. (avocat).

20 l. : 7 art. (1 veuve s. p., — 1 demoiselle s. p., — 1 homme s. p., — 1 avocat, — 2 marchands, — 1 docteur médecin).

21 l. : 4 art. (les enfants de Madame veuve Clezieux, qui paye 36 l. 10 s. pour elle, — 1 procureur, — 1 marchand, — 1 administrateur).

22 l. : 6 art. (1 homme s. p. et sa mère, — 1 veuve s. p. et ses enfants, — 1 demoiselle s. p., — 1 boucher et sa belle-sœur, — 1 tanneur et son fils, — 1 procureur (procureur fiscal de la Commanderie de Quessoy).

23 l. : 2 art. (1 marchand, — 1 tanneur).

24 l. : 4 art. (1 veuve s. p., — 1 tanneur, — 1 avocat propriétaire de l'office de procureur fiscal, — 1 contrôleur et receveur de la seigneurie et son fils).

25 l. : 2 art. (1 correspondant de la Commission intermédiaire des Etats de Bretagne, — 1 procureur).

25 l. 10 s. : 1 art. (chirurgien et buraliste du tabac).

26 l. : 1 art. (fourguier et coutumier).

26 l. 10 s. : 1 art. (marchand).

27 l. : 5 art. (2 demoiselles s. p., — 1 homme s. p., — 1 notaire et marchand, — 1 marchand).

27 l. 10 s. : 1 art. (deux demoiselles groupées).

30 l. : 1 art. (homme s. p.).

31 l. : 2 art. (1 veuve s. p., — 1 boulanger et marchand).

33 l. : 3 art. (1 avocat, — 1 marchand, — 1 marchande).

35 l. 10 s. : 1 art. (marchand).

36 l. : 2 art. (1 veuve s. p. et ses enfants, — 1 marchand et ses enfants).

36 l. 10 s. : 2 art. (1 veuve s. p., — 1 demoiselle s. p.).

37 l. : 1 art. (négociant).

39 l. : 1 art. (marchand).

40 l. : 1 art. (homme s. p. (?) (Il a un facteur)).

41 l. : 3 art. (3 hommes s. p.).

44 l. : 1 art. (marchand).

46 l. : 1 art. (marchand).

46 l. 10 s. : 1 art. (négociant).

50 l. : 1 art. (marchand).

54 l. : 1 art. (négociant).

72 l. : 2 art. (1 marchand, — 1 sénéchal et subdélégué).

77 l. : 1 art. (marchand).

92 l. 10 s. : 1 art. (avocat, maire et miseur).

Le Rôle de la Capitation de Moncontour pour 1783 offre un enseignement dont ceux de Châteaubriant et d'Ancenis étaient dépourvus : à gauche de chaque article est indiquée la taxe pour 1782 ; de là, découlent des comparaisons dignes d'être mises en relief.

Sur les 523 contribuables (seuls ou groupés) de l'année 1783 :

50 n'étaient pas taxés en 1782 ;

189 payent la même somme et se répartissent ainsi : 10 à 1 livre ; — 120 (dont 64 servantes et 19 domestiques) à 1 l. 10 s. ; — 16 à 2 l. ; — 8 à 2 l. 10 s. ; — 5 à 3 l. ; — 2 à 3 l. 10 s. ; — 3 à 4 l. ; — 3 à 4 l. 10 s. ; — 5 à 5 l. ; — 2 à 6 l. ; — 2 à 8 l. ; — 1 à 8 l. 10 s. ; — 1 à 9 l. ; — 1 à 10 l. ; — 1 à 11 l. ; — 1 à 12 l. ; — 2 à 12 l. 10 s. ; — 3 à 15 l. ; — 1 à 18 l. ; — 1 à 24 l. ; — 1 à 36 l. ;

24 payent moins en 1783 qu'en 1782 : 1 descend de 1 l. 10 s. à 1 l. ; — 1, de 1 l. 15 s. à 1 l. 10 s. ; — 3, de 2 l. à 1 l. 10 s. ; — 1, de 2 l. 10 s. à 1 l. ; — 4, de 2 l. 10 s. à 2 l. ; — 1, de 4 l. à 3 l. ; — 1, de 4 l. 10 s. à 4 l. ; — 1, de 5 l. à 3 l. ; — 2, de 5 l. à 4 l. ; — 1, de 6 l. à 5 l. ; — 1, de 8 l. 10 s. à 7 l. ; — 1, de 8 l. 10 s. à 8 l. ; — 1, de 9 l. à 8 l. ; — 1, de 10 l. à 5 l. ; — 1, de 15 l. à 14 l. ; — 1, de 20 l. à 17 l. ; — 1, de 24 l. à 22 l. ; — 1, de 36 l. à 22 l. ;

260 payent plus en 1783 qu'en 1782 : voici le tableau exact de ces augmentations :

NOMBRE DES contribuables	TAXE EN 1782	TAXE EN 1783	NOMBRE DES contribuables	TAXE EN 1782	TAXE EN 1783
6	1	1 10	1	12	14
1	1	2	9	12 10	14
8	1 10	2	3	12 10	15
1	1 10	2 10	2	13	14
4	1 15	2	1	13	14 10
1	1 15	2 10	1	13 10	14
9	2	2 10	1	14	15
3	2	3	1	15	16
1	2	4	3	15	16 10
21	2 10	3	2	15	17
3	2 10	3 10	1	15	20
3	2 10	4	1	15	24
6	3	3 10	1	16 10	17
1	3	4	2	16 10	18
1	3	4 10	1	16 10	21
1	3	5	1	17 10	19
13	3 10	4	5	18	20
3	3 10	4 10	3	18	21
1	3 15	4	4	20	22
1	3 15	4 10	1	21	23
3	4	4 10	1	21	24
2	4	5	1	21	30
1	4	6	1	22	25
10	4 10	5	1	22 10	23
2	4 10	6	1	22 10	25
1	4 10	10	1	23	25 10
6	5	5 10	1	23 10	24
12	5	6	1	24	26
1	5	7	1	24	26 10
3	5 10	6	3	24	27
1	6	6 10	1	25	27
8	6	7	1	25	27 10
1	6	7 10	1	27 10	31
1	6 10	7	1	28	31
2	6 10	7 10	3	30	33
1	6 10	9	1	32	35 10
1	7	8	1	33	36
1	7 10	8	2	33	36 10
2	7 10	8 10	1	33 10	37
3	7 10	9	1	35	39
1	8	9	1	36	40
2	8	10	1	37 10	41
3	8 10	9 10	1	40	44
1	9	9 10	1	42	46
5	9	10	1	42	46 10
12	10	11	1	45	50
2	10	12	1	48	54
1	10 10	11	2	66	72
1	11	12 10	1	70	77
1	12	13	1	84	92 10
1	12	13 10			

Il y a lieu de noter au sujet des augmentations, — la même remarque s'applique aux diminutions, — que les contribuables ne sont point traités de façon identique ; ainsi, la taxe de 3 livres monte, suivant les personnes, à 3 livres 10 sous, à 4 l., à 4 l. 10 s., et même à 5 l. ; — une taxe de 4 l. passe à 6 l., tandis qu'une taxe de 4 l. 10 s. ne passe qu'à 5 l. ; — une cote de 6 l. 10 s. est élevée à 9 l., et une de 7 l. 10 s. n'est élevée qu'à 8 l. 10 s. ; — la taxe de 15 l. monte, suivant les personnes, à 16 l., à 16 l. 10 s., à 17 l., à 20 l. et même à 24 l. ; — la cote de 21 l. est élevée tantôt à 23 l., tantôt à 24 l., tantôt à 30 l., — etc...

En résumé, la *capitation* de 1782 produisait un total de 3.479 l. 10 s., et celle de 1783 un total de 3.949 l. 10 s., soit une *plus-value* de 470 livres. Non-seulement cet impôt de guerre, créé comme contribution provisoire, prenait le caractère de la perpétuité, mais il augmentait de plus de 13 pour cent d'une année à l'autre. N'est-ce pas l'éternelle histoire des impôts ?

Conformément à la prescription du Mandement des Etats de Bretagne, le rôle est écrit sur papier commun non timbré.

J'ai copié les sept premiers articles suivant la disposition du manuscrit, puis, pour gagner de la place, j'ai indiqué le numéro de l'article avant le nom, et sur la même ligne.

A la fin du rôle des contribuables, est donnée la liste des ecclésiastiques de Moncouthour ; ce renseignement n'existait ni pour Châteaubriant, ni pour Ancenis.

A l'article 20, Me<sup>lle</sup> Duvau Patry et sa servante ont été ajoutées après coup.

Les articles 122 et 337 manquent, ainsi que le nom d'un tonsuré, le bas des pages étant coupé.

Les contribuables habitaient tous en ville.

Les prénoms des contribuables se répartissent de la manière suivante : 1 *titulaire* : Ambroise, Bertrand, Charlotte, Claude, Crisologue, Etienne, Gabriel, Henri, Laurence, Luc, Jaqueline, Madeleine, Marguerite, Maurice, Michel, Modeste (prénom d'un homme), Nicolas, Perronnele, Rose, Suzanne, Thomas, Toussaint, Victor ; — 2 *titulai-*



res : André, Augustin, Barthelemy, Elisabeth, Hélène, Jérôme, Olivier, Perrotte ; — 3 titulaires : Alain, Charles ; — 4 titulaires : Alexis, Anne, Bernard, Gilles, Vincent ; — 5 titulaires : Antoine, Joachim, Noël ; — 6 titulaires : Marc ; — 8 titulaires : Yves ; — 9 titulaires : Julien ; — 10 titulaires : Marie ; — 12 titulaires : Guillaume (dont 2 Guillemette), René ; — 18 titulaires : Joseph ; — 20 titulaires : Mathurin (13 hommes et 7 femmes), Louis (16 hommes et 4 femmes) ; — 21 titulaires : Pierre ; — 28 titulaires : Jacques ; — 35 titulaires : François (31 hommes et 4 femmes) ; — 46 titulaires : Jean (42 Jean, 1 Jean-Baptiste, 3 Jeanne).

20 contribuables (18 hommes et 2 femmes), portent des surnoms ; en voici la nomenclature : Beurnet dit Ponthieu, Chanvry dit La Violette, Chapel dit L'Anglais. Conan dit Jago, Davy dit La Côte, Erhel dit La Begasse, Erhel dit des Fontaines, Etienne dit Beauséjour, Lamandé dit La Minute, Le Borgne dit Gueno, Le Breton dit Dauphin, Le Moine dit Rochefort, Le Reverend dit La Tour, Mathurine Pellan dite La Courton, Anne Perigaut dite La Bouessière, Perrot dit L'Intendant, Rouillé dit Caton, Rozay dit La Croix, Simon dit L'Empereur, Verdet dit Nantais.

En dehors des noms à particule ou d'une forme particulière, les noms les plus portés alors étaient : 2 titulaires : Barbier, Berée, Blanchard, Blejean, Boishardy, Boscher, Bourdais, Brossau, Daguet, Even, Fraboulet, Gistel, Goguelin, Gressu, Guillard, Guinchard, Henry, Labbé, Langlamet, La Noë, Le Chapelier, Le Goff, Lucas, Noël, Pepion, Pivert, Quéro, Rio, Robin, Rouxel, Serinet, Thomas, Verdes ; — 3 titulaires : Abgral, Gapaillard, Hamon, Harel, Huet, Le Borgne, Le Branchu, Le Corre, Le Couturier, Le Douaren, Lemaitre, Le Moulmier, Pellan, Poisson, Ruello, Sagory, Simon, Sorgnard, Verelet ; — 4 titulaires : Cosson, Davy, Gautier, Le Heran, Mahé, Trobert, Veillet ; — 5 titulaires : Cherdel, Girault, Morin, Neuville ; — 7 titulaires : Guigot, Rault ; — 8 titulaires : Joly, Ruellan ; — 9 titulaires : Gallais ; — 11 titulaires : Le Breton, Le Clerc ; — 16 titulaires : Erhel.

Les noms à particule ou d'une forme particulière étaient : Vauvert Basset et Villeblais Basset (les Basset, originaires de Normandie, sont signalés en Bretagne dès le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle et se trouvent dans d'Hozier ; ils portaient « de gueules à trois fasces vivrées d'argent chargées chacune de cinq tourteaux de gueules ») ; — La Frenais Baudet (les Baudet étaient répandus dans la Haute-Bretagne ; d'Hozier les cite) ; — Villeneuve Bernard (un Bernard, procureur fiscal de Saint-Brieuc en 1696, portait « d'azur à la bande d'or chargée de trois merlettes de sable ») ; — Boscher du Roisy (la famille bretonne Bocher ou Boscher portait « d'azur à une fleur de lys d'or au pied nourri, deux lys au naturel sortant d'entre ses branches ») ; — de Carloquen ; — Vaulorin Chapelain (les Chapelain de la Villeguérin, au ressort de Saint-Brieuc, portaient « d'azur à la fasce d'or accompagnée de trois trèfles d'argent », et les Chapelain de la Touche, également du ressort de Saint-Brieuc, portaient « d'argent à la rose de gueules accompagné en chef de deux annelets d'azur et en pointe de trois étoiles du même ») ; — Chapelier Rocabey et Deschamps Chapelier ; — Cherdel de la Granville (cette ancienne famille, de l'évêché de Saint-Brieuc, portant « d'argent à deux guivres tortillées d'azur affrontées en pal », fut déboutée en 1670 ; parmi les Cherdel de la Grandville, on rencontre un recteur de Trévé, un procureur du Roi, vers 1775, et un homme de loi à Moncontour, en l'an IX) ; — Doré de la Gaubichaye (les Doré se rencontrent dans toute la Bretagne, mais spécialement à Plémy, dès le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, et dans la région de Saint-Brieuc et de Tréguier au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, où l'on signale un receveur de Moncontour et un recteur de Launay ; un Doré-Gobichais, notaire à Moncontour, figure, en l'an IX, sur la liste des notables des Côtes-du-Nord ; de lui descend un Doré-Gobichais, notaire à Plédran en 1892) ; — Guerivais Gautier (on trouve la Guerivais dans la commune de Plancoët) ; — Villeblanche Glais (Suzanne, fille d'Yves Glais de la Villeblanche est émancipée vers 1760, dans la région de Saint-Brieuc et Tréguier ; un Glais de la Villeblanche demande pour son fils une place de juge ou de procureur

du Roi à l'Île de France ou à Bourbon, en 1784 ; François et Jean-Marie Glais, négociants à Moncontour, figurent, en l'an IX, sur la liste des notables des Côtes-du-Nord ; — du Guerdu (Le Guerdu est à 3 kilomètres de Moncontour) ; — Hervé de Mariolla et Hervé des Noës ; — de Kervastoué (de Kervasdoué portait « d'hermine à deux fleurs de lys d'azur l'une sur l'autre ») ; — Lauberdiaire ; — Delahaye Le Douaren et Desguilliers Le Douaren (nom très répandu en Bretagne ; au XVI<sup>e</sup> siècle, on trouve un Le Douaren sénéchal de Moncontour, père du célèbre juriconsulte ; un Le Douaren est notaire royal à Moncontour de 1730 à 1746 ; Jacques Douaren, marchand à Moncontour, figure, en l'an IX, sur la liste des notables des Côtes-du-Nord) ; — des Madières ; — Mahé des Perrières, Mahé des Portes, Mahé Villeneuve, Mahé Grandmaison et Mahé Grandchamp Bouitte ; — Monjaret de Kerjegu (Monjaret, seigneur de Kerrolland, de Kerjegu, paroisse de Lanvollon) ; — Duvau Patry ; — du Quilly (du Quilly, seigneur dudit lieu et de Toulgoët, paroisse de Penhars ; réf. et montres, 1535 à 1562 ; dite paroisse, évêché de Cornouaille) ; — Villenizant Couessurel ; — Loncle de Launay, Loncle La Braize et Loncle Desalleux ; — Veillet Grandmaison, Veillet du Fresche, Veillet des Landelles et Veillet Letang (Couessurel ou Couassurel, ancienne famille originaire de Plédran, où se trouvait une terre de ce nom, portant « d'argent à la colombe de sable posée sur un croissant de gueules et tenant en son bec un rameau d'olivier de sinople », *alias* « d'argent au coq de sable empiétant un vol du même » (c'est à dire *coq sur aile*), divisée en quatre branches, du Fresche, du Martray, de la Brousse et de Villenizant, toutes éteintes, sauf la dernière ; Brieuc Couessurel du Fresche, prêtre à Moncontour, était prieur de Pirieux, en 1762 ; sa sœur, Marguerite-Hélène, se maria à René-Georges Loncle de Launay, procureur à Moncontour ; Jeanne-Marie Couessurel de la Brousse (1776-1845) était la femme de Jean-Baptiste Veillet du Fresche, d'où un député des Côtes-du-Nord et un maire de Moncontour ; chez Prud'homme, à Saint-Brieuc, parut, en 1825, un *Mémoire pour MM. Loncle Desalleux et*

*Monsieur et Madame Saullay contre M. Couessurel et la famille Bienvenue* ; Etienne Couessurel, sieur de la Villenizant, fut procureur du Roi et syndic de la ville de Saint-Brieuc, en 1758 ; ses descendants vivent encore.

Suivant mon habitude, je présente les contribuables répartis par professions, faisant observer que quelques-uns d'entre eux en exercent plusieurs ; ce sont : Article 1. Sénéchal et subdélégué ; — Art. 22. Avocat et procureur fiscal ; — Art. 37. Fourguier et coutumier ; — Art. 43. Notaire et procureur ; — Art. 60. Avocat, maire et miseur ; — Art. 73. Boulanger et marchand ; — Art. 75. Perruquier et marchand ; — Art. 80. Chirurgien et ruraliste du tabac ; — Art. 92. Notaire et marchand ; — Art. 106. Procureur et procureur fiscal de la Commanderie de Quessoy ; — Art. 115. Co<sup>r</sup>, maître de poste et aubergiste ; — Art. 121. Maître d'école et marchand ; — Art. 123. Huissier et perruquier ; — Art. 128. Cordonnier et marchand.

## ALIMENTATION

BOULANGERS : 7 (6 hommes, 1 femme).  
BOUCHERS : 6.  
REGRATTIÈRE : 1.  
AUBERGISTES : 7.  
CABARETTIER : 1.  
MEUNIER : 3 (dont le meunier de la Grille et le meunier de Launay).

## HABILLEMENT ET TOILETTE

LINGÈRES : 3.  
TAILLEURS : 10 (9 hommes, 1 femme).  
CORDONNIERS : 18.  
CHAPELIER : 1.  
MERCIER : 1.  
BLANCHISSEUSE : 1.  
PERRUQUIERS : 5.

## BATISSE ET MOBILIER

ENTREPRENEUR : 1.  
 TAILLEUR DE PIERRES : 1.  
 MAÇONS : 5.  
 COUVREURS : 2.  
 SERRURIERS : 4.  
 MENUISIERS : 4.  
 POTIERS : 6.  
 CHAUDRONNIERS : 3.

## COMMERCE

NÉGOCIANTS <sup>(1)</sup> : 3.  
 MARCHANDS <sup>(2)</sup> : 48 (37 hommes, 11 femmes).  
 FACTEURS <sup>(3)</sup> : 3.  
 MARCHAND DE BŒUFS : 1.  
 FRIPIER : 1.

## INDUSTRIE

TANNEURS : 15, plus 2 GARÇONS TANNEURS.  
 CORROYEUR : 1.  
 AMIDONNIER : 1.  
 SERGÈRE : 1.  
 BERLINGERS : 3.  
 FOULON : 1.  
 CORDIERS : 26.  
 FAÇONNEUR DE CARDES : 1.

(1) Négociant, dit le *Dict. de Trevoux*, marchand ou banquier qui fait le négoce, c'est à dire le trafic ou commerce, soit en argent, soit en marchandises.

(2) Sur ce qualificatif marchand, je ne puis que répéter ce que j'ai déjà dit, à savoir que ce terme est assez ambigu et désigne soit des personnes ne faisant rien, soit des commerçants; la plupart des « marchands » de Moncontour payent des taxes élevées, mais quelques-uns sont cotés assez bas.

(3) Facteur, dit le *Dict. de Trevoux*, commissionnaire de marchand; celui qui achète des marchandises pour d'autres marchands ou qui les vend en leur nom. Quelques-uns maintenant par honneur les appellent commis.

CARDEURS DE LAINE : 4.  
 FAÇONNIER DE PEIGNES : 1.  
 PEIGNEUR DE LAINE : 1.  
 FILEURS DE LAINE : 2.  
 FILANDIÈRE : 1.  
 TISSERANDS : 3, plus 2 GARÇONS TISSERANDS.

## AGRICULTURE

LABOUREUR : 1.  
 MÉTAYERS DU TERTRE.

## SANTÉ

DOCTEUR MÉDECIN : 1.  
 CHIRURGIEN : 1.

## INSTRUCTION

MAÎTRES D'ÉCOLE : 3 (2 hommes et 1 femme).

## SERVITEURS

SERVANTES : 73.  
 DOMESTIQUES : 21.

(71 personnes ont une servante; — 1 personne a un domestique; — 6 personnes ont deux domestiques; — 2 personnes ont un domestique et une servante; — 2 personnes ont trois domestiques).

JOURNALIERS : 31 (25 hommes et 6 femmes).

## PROFESSIONS DIVERSES

ORGANISTE : 1.  
 Co<sup>e</sup> <sup>(1)</sup> et MAÎTRE DE POSTE.  
 MARÉCHAUX <sup>(2)</sup> : 2.  
 MARÉCHAL FERRANT : 1.

(1) Cette abréviation est-elle pour COMMISSIONNAIRE ?

(2) Le « maréchal » était vétérinaire et se distinguait du maréchal-ferrant.

## FINANCES

MISEUR.  
CORRESPONDANT DE LA COMMISSION INTERMÉDIAIRE DES  
ETATS DE BRETAGNE.  
CONTROLEUR ET RECEVEUR DE LA SEIGNEURIE.  
ADMINISTRATEUR.  
COMMIS DE VILLE.  
FOURGUIER ET COUTUMIER. (1)  
BURALISTE DU TABAC.  
RECEVEUR SÉDENTAIRE.  
BURALISTE DES CUIRS.  
RECEVEUR DES DEVOIRS SUR LES CUIRS.  
COMMIS AUX DEVOIRS SUR LES CUIRS.

## JUSTICE

SÉNÉCHAL ET SUBDÉLÉGUÉ.  
GREFFIER : plus 1 COMMIS GREFFIER.  
HUISSIERS : 3.  
HUISSIER AUDIENCIER.  
PROCUREURS : 10.  
PROCUREUR FISCAL.  
PROCUREUR FISCAL DE LA COMMANDERIE DE QUESOY.  
AVOCATS : 6.  
NOTAIRES : 5.

## COMMUNAUTÉ DE VILLE

MAIRE.

Baron Gaëtan DE WISMES

(1) L'expression « fourguier » ne se rencontre en aucun dictionnaire ; ne serait-ce pas le préposé au four ? — Quant à « coutumier », ce vocable désigne sans doute celui qui percevait certains droits appelés « coutumes ».

## Projet du Rolle de la Capitation

## DE LA VILLE DE MONCOUTOUR

Pour l'Année 1783

Collecteur : Le S<sup>r</sup> MATHURIN VEILLET DU FRESCHÉ

Impositions  
en 1782

## RUE DES DAMES

Article 1<sup>er</sup>

66# M. de Kervastoué, sénéchal et sub-  
délégué ..... 72 livres

Cas <sup>r</sup>	72
	15 12
R.	56 8

## Article 2

9 Les mineurs de M. Coueslan..... 8 livres

## Article 3

24 Mademoiselle du Quilly..... 27 livres  
1 10 s. Une servante..... 1 livre 10 sous.

## Article 4

24 Mademoiselle Geffrelot..... 27

## Article 5

7 10	M. Abgral, procureur.....	9
2 10	La demoiselle Abgral, sa sœur...	3
1 10	Une servante.....	1 10

Arch.

9

## Article 6

- 22# M. Delagraville Cherdel, correspondant de la..... 25 livres

Cas:  $\frac{25}{5} \frac{00}{8} \frac{3}{3}$   
R. 191. 11 s. 9 d.

- 3 Deux domestiques..... 3

## Article 7

- 18 M. Harel, procureur..... 21  
1 10 Une servante..... 1 10 sous.  
3# 10 s. Art. 8. — Lemay, huissier..... 4#  
1 10 Art. 9. — La servante de M. le Recteur de Saint-Mathurin..... 1 10 s.

Cas:  $\frac{1}{1} \frac{10}{6} \frac{6}{6}$   
R. 1 3 6

- 3 10 Art. 10. — Le Goff, huissier audiancier 4 10  
4 Art. 11. — Etienne Erhel, cordonnier... 4  
Art. 12. — Perrotte Le Borgne..... 1 10  
1 10 Art. 13. — La V<sup>re</sup> Fr<sup>e</sup> Sorguard..... 1 10  
24 Art. 14. — La d<sup>e</sup> V<sup>e</sup> La Braize Loncle.. 24  
6 10 Art. 15. — Charles Berée, aubergiste... 9  
10 Art. 16. — Fr<sup>e</sup> Ruellan, perruquier..... 11  
12 10 Art. 17. — Marie Deffeins, marchande.. 15  
5 Art. 18. — La d<sup>lle</sup> Pilorget..... 3  
3 15 Art. 19. — La d<sup>lle</sup> V<sup>e</sup> Therien..... 4 10  
1 10 Une servante..... 1 10  
12 10 Art. 20. — La d<sup>lle</sup> Duvau Patry..... 15  
1 10 Une servante..... 1 10  
4 La d<sup>lle</sup> V<sup>e</sup> Ledouaren..... 3  
1 10 Une servante..... 1 10  
Art. 21. — Madame V<sup>e</sup> Henry..... 20  
Une servante..... 1 10  
15 Art. 22. — M. Henry, avocat et propriétaire de l'office de procureur fiscal..... 24

- 15# Art. 23. — M<sup>lle</sup> V<sup>e</sup> Grandville Cherdel... 14#  
1 10 s. Une servante..... 1 10 s.

## RUE DU SAINT-SACREMENT

- 5 Art. 24. — Fr<sup>e</sup> Giraut, maçon..... 5  
6 10 Art. 25. — Les d<sup>lles</sup> Harel, mère et fille.. 7  
1 10 Une servante..... 1 10  
3 15 Art. 26. — Les d<sup>lles</sup> des Madières et La Barre..... 4  
2 10 Art. 27. — Helenne Morin, blanchisseuse 3  
10 Art. 28. — M. Villeneuve Mahé, procureur 11  
13 Art. 29. — M. Villecherry, procureur... 14  
1 10 Une servante..... 1 10  
22 10 Art. 30. — M. Grandmaison Mahé, procureur..... 25  
1 10 Une servante..... 1 10

## RUE DE LA POTERIE

- 1 15 Art. 31. — La d<sup>lle</sup> Ville Orieux, maîtresse d'école..... 2  
1 15 Art. 32. — La d<sup>lle</sup> V<sup>e</sup> Botorel..... 2  
10 Art. 33. — Le s<sup>r</sup> Doré de la Gaubichaye, procureur..... 11  
2 10 Art. 34. — Marie Huet, regratière..... 2  
2 Art. 35. — Le nommé Tadier, son fils, cordonnier..... 1 10  
2 10 Art. 36. — Thomas Berée, ecardeur de laine..... 3  
24 Art. 37. — Jean Corduan, fourguier et coutumier..... 26  
3 Deux domestiques..... 3  
1 10 Art. 38. — Jean Gouelibo, journalier... 1 10  
5 Art. 39. — Julien Giraut, maçon..... 5  
1 Art. 40. — Roze Loncle, journalière..... 1  
2 10 Art. 41. — Julien Huet, cordonnier..... 3



18#	Art. 42. — M. Desalleux Loncle, avocat..	20#
1 10s.	Une servante .....	1 10 s.
2 10	Art. 43. — Le s <sup>r</sup> Desnoes Hervé, notaire et procureur .....	3
5	Art. 44. — Maurice Fichan, aubergiste ..	6
2 10	Art. 45. — Louis Erhel fils, cordonnier.	3
1 10	Art. 46. — Mathurine Desaulnais, jour- nalière .....	1 10
3	Art. 47. — René Le Borgne dit Gueno, son neveu .....	3
2 10	Art. 48. — Jean Rault, journalier .....	2 10
1 10	Art. 49. — Marie Ducet, journalière .....	1 10
1 10	Art. 50. — Helenne Le Moulmier, journa- lière .....	1 10
	Art. 51. — Jacques Mahé, cordonnier ..	2
2 10	Art. 52. — Jean Guigot, cordonnier .....	3
5	Art. 53. — Jean Morel, potier .....	5 10
5	Art. 54. — Noël Guigot, potier .....	5 10
21	Art. 55. — M. de Mariolla Hervé, contrô- leur et receveur de la sei- gneurie, et son fils .....	24
17 10	Art. 56. — M. Loncle de Launay, avocat	19
1 10	Une servante .....	1 10
2 10	Art. 57. — Joseph Hervé, tailleur .....	3 10
1 10	Art. 58. — La servante de M. Loncle .....	1 10
9	Art. 59. — Julien Basset, marchand .....	9
84	Art. 60. — M. de Kerjegu Monjaret, avo- cat, maire et miseur .....	92 10
<div style="display: flex; justify-content: space-between; align-items: center;"> <div>Cas: 92 10</div> <div>R. 72 10</div> </div>		
4 10	Trois domestiques .....	4 10

## PLACE PENTHIÈVRE

12 10	Art. 61. — La d <sup>lle</sup> Le Goff et sa nièce ..	14
15	Art. 62. — Le s <sup>r</sup> Fretel, marchand .....	15
3	La d <sup>lle</sup> Le Monnier, sa tante ..	3 10
1 10	Une servante .....	1 10

2#	Art. 63. — Le nommé Gigoujou, tailleur	2# 10 s.
2	Art. 64. — Yves Even, tailleur .....	2 10
18	Art. 65. — Le s <sup>r</sup> Barchamp Erhel, mar- chand .....	20
1 10 s.	Une servante .....	1 10
40	Art. 66. — Les s <sup>r</sup> Alexis Trobert, marchand	44
1 10	Une servante .....	1 10
5	Art. 67. — Les d <sup>lles</sup> Chapelier Rocabey ..	6
5	Art. 68. — Henry Cosson, marchand, et sa belle-mère .....	4
35	Art. 69. — Le s <sup>r</sup> Jacques Le Heran, mar- chand .....	39
1 10	Une servante .....	1 10
10	Art. 70. — Le s <sup>r</sup> Tiercelin, perruquier ..	11
4 10	Art. 71. — La d <sup>lle</sup> Gautier .....	5
4	Art. 72. — Julien Le Maignan .....	4
28	Art. 73. — Fr <sup>s</sup> Gaultier, boulanger et mar- chand .....	31
1 10	Une servante .....	1 10
4 10	Art. 74. — La d <sup>lle</sup> Chapelain .....	5
1 10	Une servante .....	1 10
8	Art. 75. — Joseph Ruellan, perruquier et marchand .....	8
30	Art. 76. — M. du Guerdu, avocat .....	33
1 10	Une servante .....	1 10
9	Art. 77. — Les d <sup>lles</sup> Neuville et du Guerdu	10
1 10	Une servante .....	1 10
3	Art. 78. — La d <sup>lle</sup> Cardin, marchande ..	2
6	Art. 79. — La d <sup>lle</sup> Maro, marchande .....	4
	Le nommé Beziat, tailleur de pierres, son gendre .....	7
23	Art. 80. — Le s <sup>r</sup> Le Loutre, chirurgien et buraliste du tabac .....	25 10
1 10	Une servante .....	1 10
	Art. 81. — Joseph Guigo, cordonnier ..	4
1 15	Art. 82. — La d <sup>lle</sup> Deschamps Chapellier, marchande .....	2 10
6	Art. 83. — Les d <sup>lles</sup> des Landelles, mar- chand .....	7

10 #	Art. 84. — M <sup>me</sup> V <sup>ve</sup> Launay Loncle.....	11 #
1 10 s.	Une servante.....	1 10 s.
10	Art. 85. — Le s <sup>r</sup> Meheust, organiste.....	11
1 10	Une servante.....	1 10
10	Art. 86. — François Le Corre, perru- quier.....	11
13	Art. 87. — Le s <sup>r</sup> Guillard, marchand....	14 10
1 10	Une servante.....	1 10
10	Art. 88. — Le s <sup>r</sup> de Carloquen et sa sœur.....	11
1 10	Une servante.....	1 10

## PORTES NOTRE-DAME

12 10	Art. 89. — M. des Perrières Mahé, pro- cureur, et ses sœurs.....	14
1 10	Une servante.....	1 10
12	Art. 90. — Le s <sup>r</sup> Cuny, marchand.....	12
12 10	Art. 91. — La V <sup>ve</sup> Guillaume Lemaître et enfants.....	14
25	Art. 92. — M <sup>re</sup> Boscher du Roisy, notaire et marchand.....	27
2 10	Un garçon tisserant.....	3
1 10	Une servante.....	1 10
4	Art. 93. — Louis Ruello fils, marchand.	4 10
30	Art. 94. — Le s <sup>r</sup> Jean Joly, marchand....	33
1 10	Une servante.....	1 10
30	Art. 95. — La d <sup>lle</sup> Louise Joly, marchande	33
45	Art. 96. — Le s <sup>r</sup> Channois, marchand....	50
3	Deux domestiques.....	3
15	Art. 97. — Le s <sup>r</sup> Guerivais Gaultier, mar- chand.....	17
	Une servante.....	1 10

## LE MARTRAY

2 10	Art. 98. — Le s <sup>r</sup> La Frenais Baudet.....	2 10
10	Art. 99. — La d <sup>lle</sup> Cosson.....	5

1 # 10 s.	Art. 100. — La servante de M. le Recteur de Saint-Michel.....	1 # 10 s.
-----------	--	-----------

Cas <sup>r</sup>	1	10	6	6
R.	1	3	6	

3 10	Art. 101. — Marc Prioul et enfants.....	4 10
2	Art. 102. — Marc Blanchard.....	1 10
3 10	Art. 103. — Ambroise Erhel dit La Begasse Le s <sup>r</sup> Pivert, son gendre.....	4 6
12 10	Art. 104. — M. Tanet, avocat.....	14
1 10	Une servante.....	1 10
8	Art. 105. — M <sup>re</sup> Marjo, procureur.....	10
	Une servante.....	1 10
20	Art. 106. — M. Couessurel, procureur et procureur fiscal de la Com- manderie de Quessoy.....	22

Cas <sup>r</sup>	22	4	15	3
R.	17	4	9	

1 10	Une servante.....	1 10
1 10	Art. 107. — Augustin Gapailard, cordon- nier.....	1 10
2 10	Art. 108. — Guillaume Erhel, dit des Fon- taines, menuisier....	3
3 10	Art. 109. — Mathurin Mitto, potier.....	4
3 10	Art. 110. — Pierre-René Pepion, huissier Art. 111. — Le nommé Cosson, peigneur de laine.....	4 1 10
13 10	Art. 112. — Le s <sup>r</sup> Louis Penault, marchand	14
1 10	Une servante.....	1 10
12	Art. 113. — Le s <sup>r</sup> Goguelin, marchand....	14
1 10	Une servante.....	1 10
18	Art. 114. — Le s <sup>r</sup> Goguelin, docteur mé- decin.....	20
6	Art. 115. — Le s <sup>r</sup> Plantar, Co <sup>s</sup> , maître de poste et aubergiste.....	6
1 10	Une servante.....	1 10
24	Art. 116. — Les <sup>r</sup> Mathurin Joly, marchand	26 10
1 10	Une servante.....	1 10

1 #	Art. 117. — Vincent Jallais, serrurier ....	1 #
10	Art. 118. — La V <sup>ve</sup> Minguy et son fils.....	12
5	Art. 119. — Allain Veillet, marchand.....	6
10	Art. 120. — M <sup>re</sup> Noel, greffier.....	10
2 10s.	Un commis.....	3
7 10	Art. 121. — Le s <sup>r</sup> Joseph Neuville, maître d'école et marchand.....	8 10s.
1 10	Une servante.....	1 10
	Art. 122. —	
2 10	Art. 123. — Pierre Le Corre, huissier et perruquier.....	2
2 10	Art. 124. — La V <sup>ve</sup> Brossau et ses filles...	2 10
11	Art. 125. — Le s <sup>r</sup> Augustin Le Clerc, marchand.....	12 10
1 10	Une servante.....	1 10
5	Art. 126. — La V <sup>ve</sup> Pierre Davy, marchande	6
9	Art. 127. — Le s <sup>r</sup> René Le Marchand, facteur.....	10
	Une servante.....	1 10
5	Art. 128. — Jérôme Lucas, cordonnier et marchand.....	6
3	Art. 129. — Jean Nepvo, journalier, et sa femme, tailleuse.....	3
3 10	Art. 130. — Louis Etienne dit Beausejour, tailleur, et sa sœur.....	4
14	Art. 131. — Joseph Le Borgne, marchand	15
1 15	Art. 132. — Jean Frelant, tailleur.....	2
18	Art. 133. — Le s <sup>r</sup> Jean Joly le jeune, marchand.....	20
1 10	Une servante.....	1 10
2 10	Art. 134. — Mathurin Guigot, potier.....	3 10
70	Art. 135. — Le s <sup>r</sup> Jean-Marie Gaultier, marchand.....	77
	Une servante.....	1 10
3 10	Art. 136. — La V <sup>ve</sup> Vincent Gallais et son gendre Louis Pepion.....	3 10
24	Art. 137. — Pierre Pivert, marchand.....	27
2 10	Un garçon tisserant.....	3
1 10	Art. 138. — Joseph Erhel, cordonnier....	1 10

2 # 10s.	Art. 139. — Suzanne Erhel.....	2 # 10s.
6 10	Art. 140. — Pierre Le Mollé, cordonnier..	7 10
1 10	Art. 141. — Pierre Le Moulmier, journalier	1 10
	Art. 142. — Joseph Le Clerc, journalier ..	1 10
7 10	Art. 143. — Joseph Clement, meunier de la Grille.....	9
5	Art. 144. — Le s <sup>r</sup> Vaulorin Chapelain....	5
18	Art. 145. — Le s <sup>r</sup> Boscher, administrateur	21
1 10	Un domestique.....	1 10
48	Art. 146. — Le s <sup>r</sup> Villenizant Couessurel, négociant.....	54
	Deux domestiques.....	3

## VIEUX MARCHÉ AU BLED

5	Art. 147. — Jean Gressu, couvreur.....	7
9	Art. 148. — La V <sup>ve</sup> Marc Barbier et sa sœur, marchandes.....	10
12 10	Art. 149. — Yves Robin fils et sa belle-mère.....	14
2 10	Art. 150. — Le s <sup>r</sup> Desguilliers Le Douaren	3
2	Art. 151. — Jacques Verdet dit Nantais...	2
5	Art. 152. — Joachim Prioult.....	4
4 10	Art. 153. — Joachim Lucas, cordonnier..	5
6	Art. 154. — Le s <sup>r</sup> Jean Fraboulet.....	6 10
1	Art. 155. — François Simon, cordonnier.	2
10	Art. 156. — Marc Veillet, cordonnier.....	11
4	Art. 157. — Le Moine dit Rochefort....	5
4	Art. 158. — François Tardivel, marchand	4
3	Art. 159. — Guillaume Le Cardinal, potier	3 10
4 10	Art. 160. — Pierre Rozay dit La Croix, maçon.....	5
6	Art. 161. — Mathurin Rault fils, couvreur	7
	Art. 162. — Jacques Le Breton, cordier...	1 10
2 10	Art. 163. — Les Helloco, filles d'Anne Perigault dite La Bouessire...	4
2	Art. 164. — Mathurin Gapailard, cordier	2 10
1 10	Art. 165. — Joseph Rondel, journalier....	1 10

1 #	Art. 166. — Mathurinne Morin, journalière	1 # 10 s.
1	Art. 167. — Françoise Le Corre, lingère ..	1 10
3	Art. 168. — Vincent Jouny, boucher .....	4 10
11	Art. 169. — Jacques Hinault, aubergiste ..	11
9	Art. 170. — Le s <sup>r</sup> Lahaye fils, tanneur ...	10
1 10 s.	Une servante .....	1 10
6	Art. 171. — François Boishardy, boulanger	7 10
	Art. 172. — Margueritte Lamidey .....	1 10
15	Art. 173. — Mathurin Le Rat .....	20
	Une servante .....	1 10
1 10	Art. 174. — Louise Neuville V <sup>e</sup> Jean Moisan .....	1 10
3	Art. 175. — Julien Brosseau, boulanger ..	3 10
5	Art. 176. — Louis Le Couturier, boulanger	6
4 10	Art. 177. — Louis Rio, journalier, et sa femme, boulangère .....	4 10
2 10	Art. 178. — Mathurin Rouillé dit Caton ...	3
3 10	Art. 179. — Jacques Erhel, cordier .....	4
18	Art. 180. — La d <sup>lle</sup> Marie Leheran .....	20
3	Art. 181. — Sa nièce Marie Lessart .....	3
1 10	Art. 182. — Le nommé Le Bail, tailleur ...	2
1 10	Art. 183. — Janne Quero V <sup>e</sup> et ses enfans	2
4 10	Art. 184. — Joseph Erhel, cordier .....	4 10
2	Art. 185. — Janne Pecheu .....	2 10
1 10	Art. 186. — Pierre Rigadoux, journalier ..	1 10
66	Art. 187. — Le s <sup>r</sup> François Pignard, marchand .....	72
18	Art. 188. — Les trois mineurs de Guillaume Gallais .....	18
22 10	Art. 189. — Le s <sup>r</sup> Grandchamp Bouitte Mahé, marchand .....	23
	Une servante .....	1 10
2 10	Art. 190. — Le nommé Marc Homas, maréchal ferrant .....	3
12	Art. 191. — Charles Le Maître, boulanger	13 10
1 10	Une servante .....	1 10
12	Art. 192. — Le s <sup>r</sup> Crolbo, marchand .....	13
6	Art. 193. — Ollivier Gallais et sa sœur, tanneur .....	7

2 #	Art. 194. — Guillaume Frelaud, boulanger	2 #
3 10 s.	Art. 195. — La d <sup>lle</sup> Anne Robin .....	4
2	Art. 196. — Nicolas Le Breton, potier ...	2 10 s.
15	Art. 197. — Le s <sup>r</sup> Guibert, entrepreneur ..	16 10
1 10	Un domestique .....	1 10
	Une servante .....	1 10
10 10	Art. 198. — Michel Le Couvreur, marchand	11

## PLACE DAUPHINE

3 10	Art. 199. — Charlotte Ronnin .....	4 10
3	Art. 200. — Le s <sup>r</sup> Jacques Thomas, maître d'école .....	3
1 10	Art. 201. — Jean Rault et ses filles .....	1 10
1 10	Art. 202. — Antoine Girault, journalier ...	1 10
6	Art. 203. — Le s <sup>r</sup> Le Couedic, marchand ..	5
	Art. 204. — Jean Ermel, cordier .....	1 10
1 10	Art. 205. — Julien Daguët, journalier ...	1 10
1 10	Art. 206. — Guillaume Faiguët père .....	2
1 10	Art. 207. — La V <sup>e</sup> Closier .....	1 10
	Art. 208. — Marie Veillet, fille Allain, lingère .....	1 10
	Art. 209. — Perotte Erhel, lingère .....	1 10
33 10	Art. 210. — Le s <sup>r</sup> Ville Blanche Glais, négociant .....	37
1 10	Une servante .....	1 10
1 10	Art. 211. — Marie Gressu V <sup>e</sup> Daguët .....	1 10

## GRANDE RUE

	Art. 212. — Alexis Ferchat .....	1 10
16 10	Art. 213. — La d <sup>lle</sup> V <sup>e</sup> Grandmaison Veillet	18
1 10	Une servante .....	1 10
42	Art. 214. — Le s <sup>r</sup> Grandmaison Veillet, négociant .....	46 10
20	Art. 215. — Jean Le Clerc, boucher, et sa belle-sœur .....	22
3 10	Art. 216. — Joachim Ruellan, boucher ..	4

3#10 s.	Art. 217.	— Jacques Le Clerc, fils Jean, boucher.....	4#
1 10	Art. 218.	— La V <sup>ve</sup> Pierre Le Reverend dit Latour.....	1 10 s.
1 10	Art. 219.	— Antoine Cherdel, serrurier...	1 10
4 10	Art. 220.	— Jacques Guillot, menuisier...	5
27 10	Art. 221.	— La d <sup>lle</sup> V <sup>ve</sup> Cherdel.....	31
1 10		Une servante.....	1 10
10	Art. 222.	— Le s <sup>r</sup> Villeneuve Bernard.....	11
1 10		Un domestique.....	1 10
1 10		Une servante.....	1 10
5	Art. 223.	— Jean Penguy, berlingier.....	6
1 10	Art. 224.	— Françoise Rouxel, filandière..	1 10
6	Art. 225.	— La V <sup>ve</sup> Gilles Le Breton et enfans.....	7
8 10	Art. 226.	— Le s <sup>r</sup> Delahaye Le Douaren, tanneur.....	8
1 10		Une servante.....	1 10
	Art. 227.	— Le s <sup>r</sup> Mathurin Le Douaren..	8
7 10	Art. 228.	— Pierre Hamon, meunier de Launay.....	9
1 10	Art. 229.	— Le gendre de Jacques Balorge, journalier.....	1 10
1 10	Art. 230.	— Jacques Rat, journalier.....	1 10
16 10	Art. 231.	— La d <sup>lle</sup> V <sup>ve</sup> Dufreche Veillet...	18
36	Art. 232.	— Le s <sup>r</sup> Mathurin Dufreche Veillet.....	40
2 10		Un facteur.....	3
37 10	Art. 233.	— Les s <sup>rs</sup> René, Jacques et Victor Dufreche.....	41
4 10		Trois domestiques.....	4 10
25	Art. 234.	— Les d <sup>lles</sup> Mathurinne et Louise Dufreche.....	27 10
12 10	Art. 235.	— Jacques Le Clerc, marchand de bœuf.....	14
12 10	Art. 236.	— Jacques Guigot, aubergiste...	15
7 10	Art. 237.	— Anne Goujon et enfans.....	8 10
16 10	Art. 238.	— La V <sup>ve</sup> Fraboulet.....	17
1 10		Une servante.....	1 10

5#	Art. 239.	— La V <sup>ve</sup> Joseph Trobert.....	5#10 s.
1 10 s.	Art. 240.	— François Girault, journalier..	2
2	Art. 241.	— Joseph Girault et enfans.....	4
8	Art. 242.	— Le s <sup>r</sup> Alexis Bouitte Mahé....	10
36	Art. 243.	— Joachim Gaudin, tanneur, et son fils.....	22
		Une servante.....	1 10
1 10	Art. 244.	— Jean Grosvalet, journalier....	1 10
20	Art. 245.	— Louis Davy dit La Côte, laboureur (?).....	17
33	Art. 246.	— La V <sup>ve</sup> Joseph Cherdel et enfans	36
36	Art. 247.	— Le s <sup>r</sup> Jacques Trobert, marchand, et ses enfans.....	36
		Une servante.....	1 10
2 10	Art. 248.	— Charles Ruellan et son enfant	3
1 10	Art. 249.	— Julien Le Breton dit Dauphin	1 10
8	Art. 250.	— Barthelemy Thomas, marchand.....	8
32	Art. 251.	— Le s <sup>r</sup> Louis Quero, marchand	35 10
1 10		Une servante.....	1 10
1 15	Art. 252.	— La d <sup>lle</sup> Mathurine Le Douaren	1 10
1 10	Art. 253.	— La servante de M. Le Clerc prêtre.....	1 10

Cas	1	10	6	6
R.	1	3	6	

1 10	Art. 254.	— Yves Blejan, journalier.....	1 10
	Art. 255.	— Jean Verdet.....	1 10
3	Art. 256.	— Le s <sup>r</sup> Jean Veillet des Landelles, amidonnier.....	5
33	Art. 257.	— La d <sup>lle</sup> Ville Blais Basset.....	36 10
1 10		Une servante.....	1 10
33	Art. 258.	— La d <sup>e</sup> V <sup>ve</sup> Clezieux.....	36 10
16 10		Les enfans de la d <sup>e</sup> Clezieux..	21
1 10		Une servante.....	1 10
20	Art. 259.	— La d <sup>lle</sup> Vauvert Basset.....	22
	Art. 260.	— Le s <sup>r</sup> des Portes Mahé.....	27
4	Art. 261.	— Joseph Le Clerc.....	6
42	Art. 262.	— Le s <sup>r</sup> Pierre Veillet, marchand	46



1 # 10 s.	Une servante.....	1 # 10 s.								
	Art. 263. — René Le Breton, cordier.....	2								
	Art. 264. — La V <sup>e</sup> François Le Branchu et sa petite fille.....	2								
1 10	Art. 265. — Allain Veillet.....	1 10								
1 10	Art. 266. — Noël Lefèvre, journalier.....	1 10								
8 10	Art. 267. — Bernard Cherdel.....	8 10								
	Art. 268. — Bernard Cherdel fils.....	3								
15	Art. 269. — Louis Rouxin, tanneur.....	16 10								
	Art. 270. — La servante de M. Trobert prêtre.....	1 10								
<table><tr><td>Caz.</td><td>1</td><td>10</td><td>6</td></tr><tr><td>R.</td><td>1</td><td>3</td><td>6</td></tr></table>			Caz.	1	10	6	R.	1	3	6
Caz.	1	10	6							
R.	1	3	6							
2 10	Art. 271. — Anne Perigault et son gendre	3								
5	Art. 272. — Guillaume Le Chapellier, tan- neur.....	6								
	Art. 273. — Marie Laurence Gallais.....	2								
13	Art. 274. — Les deux mineurs de François Rault.....	14								
15	Art. 275. — René Rault, tanneur.....	17								
	Art. 276. — René Le Clerc, tanneur.....	3								
1 10	Art. 277. — Vincent Rouxel, journalier.....	1 10								
6	Art. 278. — Les Borgues, metayers du Ter- tre.....	7								
4 10	Art. 279. — La V <sup>e</sup> Gabriel Gallais et son fils.....	6								
9	Art. 280. — Toussaint Boishardy, facteur	10								
2	Art. 281. — Pierre Labbé, tanneur.....	3								
	Art. 282. — Le nommé Rault, journalier..	1 10								

## L'ABAYE

21	Art. 283. — Guillaume Perrot dit l'Inten- dant, tanneur.....	23
4	Art. 284. — François Le Branchu, façon- nier de cardes.....	4 10
5	Art. 285. — Modeste Garel, maçon.....	5

1 #	Art. 286. — Les enfans Jacques Mahé....	1 #
2 10 s.	Art. 287. — Les mineurs Ollivier Joly....	1
	Art. 288. — Julien Pellan.....	1 10 s.
2 10	Art. 289. — Jean Joly, cordier.....	3 10
	Art. 290. — Mathurin Joly.....	1 10
1 10	Art. 291. — Claude Esselin, cordonnier...	2
	Art. 292. — Luc François.....	1 10
2	Art. 293. — Jean Ruellan, tanneur.....	2
2	Art. 294. — François La Noë, tisserant...	2
4 10	Art. 295. — Jean Mahé et Allain Gloux son gendre, cordiers.....	5
1 10	Art. 296. — François Verdes, journalier..	1 10
1	Art. 297. — Jean Verdes père, journalier	1 10
2 10	Art. 298. — Jacques Balorge, journalier..	2
2 10	Art. 299. — Jacques Ruellan, corroyeur..	2 10
1	Art. 300. — René Le Maçon.....	1
2	Art. 301. — Louise Aufray et ses enfans..	2
2	Art. 302. — La V <sup>ve</sup> Bernard Fourchon....	1 10
5	Art. 303. — Jacques Noyer, cordonnier...	5
2	Art. 304. — Pierre Besnard, façonnier de peignes.....	2
2	Art. 305. — Noël Le Breton, boucher....	2
4	Art. 306. — Joseph Deslandes, maçon....	4 10
2 10	Art. 307. — Jérôme Le Clerc, garçon tan- neur.....	2 10
	Art. 308. — François Porrohest.....	3
	Art. 309. — Peronnelle Gallais.....	1 10
1 10	Art. 310. — Noël Guigo, fils Pierre, cor- donnier.....	1 10
2	Art. 311. — Mathurin Poisson, ecardeur..	2
	Art. 312. — Mathurine Pellan dite La Cour- ton.....	1
2 10	Art. 313. — François Ruellan, tanneur...	2 10
1	Art. 314. — Guillaume La Noë, tisserant..	1
1	Art. 315. — Jean Reux, journalier.....	1 10
3	Art. 316. — Joachim Le Breton, cardeur	3 10
23 10	Art. 317. — Pierre Joly, tanneur.....	24
2	Art. 318. — François Poisson, fileur de laine.....	2 10

1 # 10 s.	Art. 319. — Pierre Blejan, tailleur.....	1 # 10 s.
2	Art. 320. — Françoise Le Branchu et ses deux filles cadettes.....	2 10
1 10	Art. 321. — Jacques Le Breton, fils Joa- chim, gendre de Françoise Le Branchu.....	1 10
2	Art. 322. — Pierre et Mathurine Mauron..	2
3 10	Art. 323. — René Jacques Denizanne, cor- dier.....	4
	Art. 324. — Anne Le Breton.....	1
1	Art. 325. — Mathurine Mahé et sa fille...	1 10
1 10	Art. 326. — Jacques Chapel dit l'Anglais, cordier.....	1 10
18	Art. 327. — Le s <sup>r</sup> René Bouitte, marchand	21
1 10	Une servante.....	1 10
10	Art. 328. — François Nabucet, meunier..	11
3	Deux domestiques.....	3
15	Art. 329. — Noël Conan dit Jago, berlinger	16
5	Art. 330. — André Guigo, berlinger.....	5 10
3 10	Art. 331. — Jacques Guinchart, foulon...	4
1 10	Art. 332. — Joseph Poilbout, journalier..	1 10
1	Art. 333. — René Beurnet dit Ponthieu...	1
	Art. 334. — Jean Guihot, journalier.....	1 10
21	Art. 335. — Le s <sup>r</sup> Alexis Veillet des Lan- delles.....	30
1 10	Une servante.....	1 10
2	Art. 336. — Yves Le Couturier, cordonnier	2

## SAINT-JEAN

	Art. 337. —	
8 10	Art. 338. — Jean Erhel, cordier, et sœurs	7
2	Art. 339. — Jacques Pelan, fileur de laine	2
2 10	Art. 340. — Jean Cadoret, fripier.....	3
4 10	Art. 341. — François Juguet, chapelier...	4
10	Art. 342. — Antoine Ruellan, serger.....	11
4 10	Art. 343. — M <sup>re</sup> Jacques Jean Vieuloup, notaire.....	10
1	Art. 344. — La V <sup>re</sup> Mare Le Chapelier....	1

1 # 10 s.	Art. 345. — Jacques Brisé, tailleur.....	1 #
8 10	Art. 346. — Bernard Le Clere, boucher...	9 10 s.
12 10	Art. 347. — Louis Chanvry dit La Violette, aubergiste.....	14
1 10	Une servante.....	1 10
5	Art. 348. — Jean Gaillard, chaudronnier..	6
2	Art. 349. — René Gapailard, cordier.....	2
3	Art. 350. — Louis Erhel père, cordier.....	3 10
15	Art. 351. — Yves Robin père, cordier....	16 10
1 10	Art. 352. — Bertrand Poisson, ecardeur .	1 10
1	Art. 353. — La V <sup>re</sup> Pierre Neuville.....	1
2	Art. 354. — Gilles Erhel fils, cordier....	2 10
2	Art. 355. — La V <sup>re</sup> Louis Poilpré et enfans	2
2 10	Art. 356. — Jacqueminne Simon.....	3
1 15	Art. 357. — Joseph Lamandé dit La Minute	2
3 10	Art. 358. — Barthelemy Rio, menuisier...	3 10
1 10	Une servante.....	1 10
	Art. 359. — René Morin, cordier.....	1 10
1 10	Art. 360. — Jacques Le Couturier, garçon tanneur.....	2
8 10	Art. 361. — Antoine Couder, chaudronnier	9 10
1 10	Une servante.....	1 10
3	Art. 362. — Antoine Auzole, chaudronnier	3
5	Art. 363. — André Boyer, menuisier.....	5 10
5	Art. 364. — La V <sup>re</sup> Joseph Neuville et ses enfans.....	5 10
4 10	Art. 365. — Jean Davy, serrurier.....	5
6	Louis Davy, son fils, serrurier	7
20	Art. 366. — Crisologue Langlamet et sa mère.....	22
12 10	Jean Langlamet, marchand..	14
1	Art. 367. — Pierre Erhel, maréchal, et en- fans.....	1
12 10	Art. 368. — Louis Ruello, aubergiste....	14
	Une servante.....	1 10
5	Art. 369. — Jean Gautier, cordier.....	6
8	Art. 370. — François Simondit l'Empereur	9
6	Art. 371. — Gilles Erhel père, cordier....	6
3 10	Art. 372. — François Even fils.....	4

6#	Art. 373. — Le mineur du s <sup>r</sup> Jouanne....	7#
1	Art. 374. — Guillemette Morin et sa mère	1
5	Art. 375. — Elisabeth Serinet V <sup>re</sup> Erhel...	6
4 10s.	Art. 376. — Jean Neuville, cordier.....	5
6 10	Art. 377. — M <sup>re</sup> Jean Baptiste Le Heran, notaire.....	7 10s.
4 10	Art. 378. — La V <sup>re</sup> M <sup>re</sup> Jean Ruello et sa fille	6
1 10	Une servante.....	1 10
3	Art. 379. — Le mineur François Bourdais	3 10

## L'ÉTANG MARTIN

2	Art. 380. — Elisabeth Gallais.....	2
10	Art. 381. — Louis Chopier, boucher.....	12
4 10	Art. 382. — M <sup>re</sup> François Serinet, notaire, et sa fille.....	5
4 10	Art. 383. — François Le Breton fils, cordier Pierre Le Breton, cordier.....	1 10
2	Art. 384. — Pierre Dieulangart fils, maré- chal.....	2 10
2 10	Art. 385. — Jean Hamon, mercier.....	3
2 10	Art. 386. — Guillaume Blanchart, tailleur	4
	Art. 387. — François Villemain, cabaretier	2
24	Art. 388. — La V <sup>re</sup> Guignen et enfans....	22
1 10	Une servante.....	1 10
1 10	Art. 389. — Jeanne Sagory.....	1 10

## LA VALLÉE

1 10	Art. 390. — Jacques Huet, tisserant.....	1 10
7	Art. 391. — Jean Barbier.....	8
	Art. 392. — Marie Bourdais.....	3
	Art. 393. — Mathurin Le Maître.....	2
2 10	Art. 394. — Guillemette Poirier V <sup>re</sup> Guin- chard.....	4
2 10	Art. 395. — Jacques Nivet, cordier.....	3
	Art. 396. — Françoise Laurent V <sup>re</sup> Sor- gnard.....	2

	Art. 397. — François Gallais et sa tante ..	5# 10s.
9#	Art. 398. — Gilles Sagory, tanneur.....	9 10
4	Art. 399. — Mathurin Threorel, tanneur	5
	Art. 400. — Marie Sagory.....	1 10
1 10s.	Art. 401. — La V <sup>re</sup> Jean Varlo, journalière, et enfans.....	2 10
2	Art. 402. — La V <sup>re</sup> François Hamon et sa fille.....	3
1 10	Art. 403. — François Hello, cordier.....	2

## ARONDEL

1	Art. 404. — Jean Paulmier, journalier....	1 10
2 10	Art. 405. — Jean Royan, cordier.....	2
2	Art. 406. — Magdelaine Morin et sa sœur	2
1 10	Art. 407. — Jean Labbé.....	1 10
2	Art. 408. — François Glemot, cordier....	2 10
2	Art. 409. — Jean Lagrée, gendre Yves Sor- gnard.....	2

## LA FOREST

5 10	Art. 410. — La V <sup>re</sup> et enfans Yves Gislet..	6
3 10	Art. 411. — La V <sup>re</sup> François Gislet.....	4
5 10	Art. 412. — Yves Rault.....	6
2 10	Art. 413. — Pierre Gallais.....	3
5 10	Art. 414. — La V <sup>re</sup> et enfans Julien Noël..	6
8 10	Art. 415. — Le s <sup>r</sup> Lauberdiaire, pour ses facultés personnelles.....	9 10
3	Deux domestiques.....	3

## EMPLOIÉS AUX DEVOIRS

15	Art. 416. — Le sieur Drouard, receveur sedentaire.....	15
7 10	Le même, pour ses facultés...	8

Cas <sup>r</sup>	8
	1 14 6
R.	6 5 6

1 # 10 s.	Une servante.....	1 # 10 s.								
12 10	Art. 417. — Le s <sup>r</sup> Perreault, commis de ville.....	12 10								
1 10	Le même, pour ses facultés et sa belle-mère.....	2								
	Une servante.....	1 10								
15	Art. 418. — Le receveur des devoirs sur les cuirs.....	15								
12 10	Art. 419. — Le s <sup>r</sup> commis aux devoirs sur les cuirs.....	12 10								
4 10	Art. 420. — Le s <sup>r</sup> Letang Veillet, buraliste des cuirs.....	4 10								
2 10	Le même, pour ses facultés...	2 10								
<table><tr><td>Cas<sup>1</sup></td><td>2</td><td>10</td><td>9</td></tr><tr><td>R.</td><td>1</td><td>19</td><td>3</td></tr></table>			Cas <sup>1</sup>	2	10	9	R.	1	19	3
Cas <sup>1</sup>	2	10	9							
R.	1	19	3							

## ECCLESIASTIQUES

M. le Recteur de Saint-Mathurin,	M. le Recteur de Saint-Michel,
M. Guillard, sacriste,	M. Le Clerc,
M. Harel,	M. Moulin,
M. Abgral,	M. Trobert,
M. Le Clerc,	M. Mahé Bonitte,
M. Cosson,	M. Le Heran.
M. Boscher, tonsuré,	
M. Le Moulmier, tonsuré,	
M. tonsuré,	

## LES ÉPOQUES

## PRÉHISTORIQUE &amp; GAULOISE

Dans le Pays de Guérande (Loire-Inférieure)

## I. — LES DÉBUTS DE L'HOMME.

A une époque reculée de la période géologique actuelle, la presqu'île guérandaise offrait un aspect tout autre que celui qu'elle a maintenant. Son sol était en grande partie recouvert par une immense forêt dont la Grande Brière, ainsi que les tourbières que surmontent les sables de Batz et de Penbron, conservent les derniers débris. Le rivage de la mer s'arrêtait à une ligne actuellement figurée par la pointe de Chémoulin, Pierre-Percée, les Evens, la Banche, le Four, l'île Dumet ; et tout cet espace aujourd'hui gagné par l'Océan, était recouvert de bois, de tourbières et d'étangs. Il se produisit à une époque relativement récente, des affaissements considérables ; il suffit d'en citer comme preuves les tourbes sous-marines de la baie de la Barrière à Batz, et le tumulus du plateau du Four recouvrant certainement un dolmen, qui n'émergent des flots qu'au moment des plus basses mers.

L'antiquité des tourbières est aujourd'hui démontrée ; il ne faudrait donc pas s'appuyer sur leur existence pour rechercher à quel moment la mer est venue envahir une large partie du pays de Guérande. Il est certain qu'une différence de climat accompagnait cette différence de niveau : on a découvert en effet dans les sous-sols des sables de Batz des ossements d'éléphants ; ces animaux ne vivent plus sous notre état climatique et l'eau douce leur est nécessaire. Les

étangs où vivait l'éléphant étaient de formation très ancienne, restes sans doute de l'époque géologique précédente ; et les sables de Batz, de leur côté, appartiennent, dans leurs couches inférieures, à une époque également fort reculée, car ils contiendraient parmi les multiples coquilles microscopiques qu'ils renferment, des variétés disparues depuis longtemps (1).

L'existence de calcaires dans la région sous-marine et notamment au plateau du Four, a favorisé par son peu de résistance, la poussée de la mer : il lui a suffi d'une trouée dans un point de la côte pour envahir les terrains bas et les étangs et les convertir en une vaste baie ; la mer a rongé le calcaire et pris sa place. La dernière phase de ce phénomène ne remonte pas très haut, ainsi que l'atteste l'existence, au Four, du tumulus de l'âge de pierre. Mais depuis longtemps l'homme avait dû reculer devant les flots et si l'engloutissement ne s'était pas produit, on pourrait retrouver dans la région submergée des traces nombreuses de l'habitat humain dès l'époque paléolithique ; car l'existence de l'homme dans cette région dès cette époque est certaine.

Au mois d'août 1898, des fouilles, faites dans le banc de tourbe sous-marine de la Barrière, nous ont fait découvrir un silex, patiné et taillé, d'une forme bien connue : c'était un silex moustérien. Ce silex, trouvé en place, ne laisse aucun doute sur l'existence de l'homme dans cette région à l'époque du Moustier ; mais il est malheureusement impossible de pousser les recherches plus avant ; il faut se contenter d'une pièce bien authentique et attendre que quelque événement arrache à la mer les secrets qu'elle recèle.

Il appartient ici de détruire une légende trop bien accréditée, suivant laquelle la mer se serait avancée jusqu'au pied de Guérande dont le port était situé, suivant l'opinion populaire, aux rochers de Kramaguen. Les terrains bas du coteau de Guérande, ainsi que les vases des marais salants, sont formés par un diluvium, résultant de la présence et de l'action de l'eau douce. Si l'action de la mer s'était, à une

(1) Sur les tourbières sous-marines du pays de Guérande, consulter : J. WELSH, La tourbe littorale du Croisic (Bull. de la soc. des Sciences natur. de l'Ouest, 1912).

époque quelconque, fait sentir dans ces terrains, elle aurait empêché la formation des tourbières qui ne peuvent se développer qu'avec le concours de l'eau douce. Or il paraît certain que les tourbières de la Barrière et de Penbron ont été arrêtées dans leur formation par un envahissement de sable qui a étouffé la sphaigne, envahissement dû peut-être à un cataclysme qui a largement contribué à la submersion des terrains situés entre la côte actuelle et la ligne des grands rochers sous-marins, limite de la mer à la fin de l'époque quaternaire. La Grande Brière n'a entièrement échappé à ce cataclysme que parce qu'elle s'est trouvée en dehors de l'action des sables et de la mer, mais elle n'en a pas moins perdu les arbres qui la couvraient et qui étaient, en grande partie, comme ceux de Penbron, des bouleaux, des chênes et des conifères.

L'homme n'occupa guère que le bord de la mer ; cependant parmi les silex taillés découverts dans les vases des marais salants, quelques-uns se rapportent par leur forme, à l'époque moustérienne. Mais les bouleversements subis par ces terrains les ont déplacés de leur couche géologique primitive, et comme ils se trouvent mêlés aux silex néolithiques, il est impossible de discerner s'ils appartiennent réellement à la première ou à la seconde de ces époques, tant les ressemblances qu'ils offrent parfois permettent de les confondre ! Il est toutefois à peu près certain que ces silex appartiennent bien à l'époque néolithique ; en effet les silex de forme moustérienne des marais salants, sont jaune foncé ; ils viennent de Pressigny, comme beaucoup d'instruments néolithiques découverts dans le pays de Guérande. Le silex moustérien de la Barrière est noir ; il provient du gisement, aujourd'hui sous-marin, du Four, l'homme de l'époque paléolithique ayant utilisé les matières premières qu'il avait sous la main.

Au nord de Nantes, à Saint-Géréon, la présence de l'homme paléolithique a été retrouvée (1) : c'était peut-être l'ancêtre ou le contemporain de celui qui vivait dans la presqu'île guérandaise.

(1) P. DE L'ISLE. — Stations paléolith. de la L.-Inf. (Bull. de la Soc. Arch. de Nantes).





été établies suivant les mêmes principes, n'ont pas été recouvertes de blocs de pierre, mais d'un amoncellement de cailloux ou d'un simple tertre de terre. Dans deux de ces tombes, fouillées près de Beaulieu en Guérande, les fragments de vase étaient ornements de grandes dents de scie.

Chose remarquable, il n'y a jamais de pierre polie dans ces sépultures sous roche ou sous tombelle, mais la forme des vases est toute néolithique : c'est l'écuclle à fond rond, dont la forme est la plus simple et la plus primitive (1).

Dans ces tombes de même rite il y a donc déjà deux genres de constructions : les unes, les plus simples, recouvertes de terre ou de petites pierres, les autres recouvertes d'une de ces pierres brutes dont l'assemblage allait donner naissance à l'architecture dolménique.

Le grand monument du Brétineau, formé de pierres debout contiguës, est divisé à l'intérieur en quatre parties par des rangées de pierres. L'intérieur est comblé avec de la terre et au pied de chacune des pierres on retrouve des sépultures de rite analogue à celui des sépultures sous roche. Il n'est pas douteux que ce monument ait été une nécropole de la même époque, ou peu s'en faut, que celles-ci. Était-ce le cimetière d'un clan, ou celui de personnages revêtus de dignités quelconques, ou encore un lieu sacré affecté à des sacrifices dont les restes donnent l'illusion de sépultures ? Il est impossible de le présumer. Cet étrange monument laisse bien l'impression d'une sépulture collective érigée en une seule fois, peut-être à la suite d'un combat meurtrier ainsi que le dit la légende. Il est un tout : on l'a fait en une seule fois tel qu'il est aujourd'hui (2).

Quant à sa forme, il peut être comparé à quelques-uns des vastes monuments qui couvrent les landes de Cojou en Ille-et-Vilaine (3) et aux enceintes de Golascecca (4). Comme à Cojou, comme à Golascecca, le monument du Brétineau est

(1) P. DU CHATELIER, *La poterie aux époques préhist. et gauloise*.

(2) P. DE LISLE, *Le Grand monument de Boga* (Bull. de la Soc. archéol. de Nantes, 1890) ; — H. QUILGARS, *La nécropole du Brétineau* (ibid. 1900).

(3) *Revue Archéologique*, 1884, tome I.

(4) A. BERTRAND ET S. REINACH, *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube*, ch. II, 4 ; — G. DE MORTILLET, *Le Musée préhist.*

entouré de sépultures sous roche qui, de leur côté, offrent des analogies frappantes avec celles de Golascecca et de Villafranca. La ressemblance entre toutes ces sépultures se poursuit jusque dans l'ornementation des vases. Au Brétineau les vases ne sont plus aussi grossiers que ceux que l'on découvre ordinairement dans les autres sépultures sous roche du pays de Guérande ; avec leurs dessins au pointillé ils paraissent calqués sur les poteries celtiques de Golascecca. Mais tandis que dans les tombes du Brétineau la pierre polie commence seulement à paraître, celles de Golascecca sont du premier âge du fer.

Le monument du Brétineau marque dans le pays de Guérande les véritables débuts de l'époque néolithique : il est une exception dans le nombre des monuments mégalithiques et l'œuvre d'une population venant du nord de l'Armorique apparentée plus ou moins prochainement aux peuplades celtiques qui érigèrent vers le VIII<sup>e</sup> siècle les monuments de Golascecca. Mais tandis que les unes, favorisées par les circonstances et les lieux, avaient rapidement évolué, les autres étaient demeurées dans une période de stationnement, n'ayant sans doute pas connu l'usage du métal.

Tous les dolmens ou allées couvertes du pays de Guérande sont postérieurs à l'érection du monument du Brétineau ; la sépulture collective s'est transformée en sépulture de famille et individuelle. L'évolution du mobilier funéraire paraît désormais certaine. Les vases sont plus perfectionnés, les silex mieux taillés, les celts plus finement travaillés et faits de matière plus rare et plus belle. Le rite lui-même s'est modifié : il est plus compliqué. La sépulture dolménique est devenue une nouvelle demeure parée d'un mobilier complet, des objets usuels dont le défunt se servait de son vivant et qu'il devait utiliser encore dans une vie nouvelle. L'orientation bien définie du monument s'est aussi établie : l'entrée, le couloir, est au S.-E., et la chambre funéraire au N.-O.

Le nombre des monuments fouillés alors qu'ils étaient inviolés, est malheureusement presque nul : c'est ainsi qu'il faut déplorer de n'avoir pu connaître ce que recelaient les beaux dolmens de Kerbourg, du Crugo, de Kerlô. Aussi faut-il tenir comme documents d'une valeur inappréciable

les résultats de fouilles faites dans des monuments ayant conservé leur mobilier intact. Pénétrer dans l'une de ces tombes fermées depuis tant de siècles, images de l'habitation d'ancêtres de race et de mœurs inconnues, c'est ajouter une page précieuse à l'histoire de nos origines.

Il n'est peut-être pas de fouilles, parmi celles qui furent exécutées dans le pays de Guérande, qui donnent un caractère plus précis de la vie de l'homme préhistorique que celles du dolmen de Sandun dont le mobilier était encore complet en sa disposition primitive.

L'incinération du défunt avait eu lieu à l'endroit même où fut élevé son tombeau, sur le versant de la butte de Sandun qui regarde le coucher du soleil, rougissant par le feu le granit en cet endroit. Cette cérémonie achevée, les cendres furent réunies et amoncelées ; et autour, on planta les supports de pierre qui devaient soutenir les tables formant la toiture du tombeau. Les débris funèbres furent ensuite nivelés : au fond du monument deux celts, l'un de silex blond, l'autre de diorite verte, furent déposés, se touchant par la pointe, la lame en dehors. Le tout fut recouvert d'un dallage de pierres plates sur lequel le mobilier du mort fut disposé. Au sud, le long d'un support, on édifia un foyer que l'on remplit de charbon, et un peu plus haut, on mit en trois petits compartiments de pierres trois vases de terre, deux de couleur noire, un de couleur rouge, remplis peut-être d'aliments ; puis on déposa ses instruments de travail : un percuteur pour tailler le silex, un broyeur pour écraser les graines, des couteaux, un poinçon, des grattoirs, des scies en silex, des éclats destinés à être taillés, et la moitié d'une pointe de flèche, arme brisée sans doute symboliquement. Cela fait, de larges tables de pierres fermèrent cette tombe qui, recouverte de terre, devait à tout jamais conserver son secret (1).

Avec les grands tumuli et les dolmens à plusieurs chambres, dont la ligne suit le littoral de la mer, l'évolution s'achève. Il semble bien que ces monuments soient des sépultures collectives, des caveaux de famille. On ne connaît

(1) H. QUÉLARS, *Fouilles du dolmen de Sandun*, (Nantes, 1897, in-8).

le mobilier que d'un seul de ces monuments, celui de Méarzein : il est des plus simples, et se compose d'un petit celt plat, d'une belle urne ornementée, d'un fragment d'une seconde urne, d'un grain de collier en pâte de verre. Ce monument, ainsi que les autres du même type, marque la dernière étape de l'époque néolithique dans le pays de Guérande.

#### IV. — RÉPARTITION DES MONUMENTS ET DE LA POPULATION.

L'examen de la carte des monuments mégalithiques montre de quelle façon ceux-ci étaient groupés. Entre les bourgs actuels de Saint-Lyphard et de la Madeleine, la Grande Brière et les marais de Pontpas, stationnait une population très dense. Ce n'est pas seulement le nombre des monuments, ce sont aussi toutes les découvertes d'objets préhistoriques qui attestent le séjour en ces lieux d'une population laborieuse et active. Il n'est peut-être pas en France, de région où l'on trouve les silex taillés et les celts polis dans des proportions plus considérables ; on se croirait en présence d'un immense atelier où des commerçants taillaient le silex pour emporter vers d'autres régions de beaux instruments finement retouchés. Il est cependant improbable que les instruments taillés dans la presqu'île guérandaise aient fait l'objet de transactions commerciales. La région des monuments mégalithiques contient en effet un certain nombre de lieux où le silex paraît avoir été spécialement taillé. C'est que la population semblait divisée en espèces de clans ou de familles dont l'établissement correspond à des groupes de monuments, et qui confectionnaient les outils dont le besoin se faisait sentir. Dans les endroits où l'on retrouve les traces de ces stationnements, on découvre l'emplacement d'abris, cabanes de terre ou de feuillage, qui leur servaient de demeures, et les dolmens qui étaient leurs tombeaux.

La présence certaine de ces clans a été retrouvée dans l'île du Len au village de Kerlô, à la Grée de Sandun, à Kerbourg, au Crugo, au Clos-Dorange, à Dissignac, à Arbourg, à la pointe du Croisic. Dans l'île du Len où sont encore les ruines

d'un grand dolmen, le centre du stationnement se trouvait au bord du marais ; à Kerbourg, c'était dans l'île de la Pierre-Blanche ; au Crugo, dans le champ même du dolmen. La Grée de Sandun était la résidence de la population qui éleva sans doute le dolmen de la butte.

Dans tous ces centres d'habitation ce sont les mêmes instruments que l'on découvre : mêmes formes, mêmes procédés de fabrication, mêmes matières. L'emplacement des cabanes est encore reconnaissable à la présence de nombreux tessons de poteries, d'instruments brisés et usagés, de charbon.

Le centre de la Grée de Sandun que l'on peut prendre comme type de ces stationnements néolithiques, est situé sur le haut d'une éminence naturelle, peu élevée mais offrant une très large surface, recouverte encore en grande partie de landes entrecoupées de carrières. Au centre, trois gros blocs de granit, présentant une vague apparence de menhirs abattus, recouvraient des sépultures. Quand fut défrichée, il y a quelques années, une partie des landes, on découvrit un grand nombre de silex, des celts, des percuteurs de quartzite, et beaucoup de tessons de poteries noires et rouges. Parmi les silex étaient des nucléi, des rognons intacts, des éclats retouchés et des instruments achevés dont beaucoup de grattoirs. Le type dominant parmi ces derniers est celui du grattoir en feuille, taillé presque toujours dans un éclat de côté à coupe triangulaire, et grossièrement retouché. Les grattoirs droits sont plus rares, mais finement retouchés et de dimensions plus grandes que les précédents. Les grattoirs circulaires sont peu nombreux ; leurs faces portent la trace des éclats enlevés pour les aplatir, et leurs grossières retouches pourraient les faire prendre pour des pierres de fronde. L'instrument que l'on peut qualifier de couteau présente de nombreux exemplaires, tous finement retouchés ; ils sont presque toujours à deux tranchants et leur longueur ne dépasse pas quatre centimètres. Tous ces instruments sont taillés dans des variétés de silex blond, jaunâtre ou rose, mais il existe aussi quelques grattoirs doubles en silex de Pressigny.

Les tessons de poterie présentent des caractères infiniment

variés : il y en a en terre noire plombagée à l'extérieur, en terre noire grossière, en terre rouge, etc., provenant de vases en forme demi-sphérique, ou légèrement évasés à l'orifice.

#### V. — LES INSTRUMENTS NÉOLITHIQUES DE PIERRE TAILLÉE.

Rien ne saurait mieux rendre compte des capacités industrielles de l'homme néolithique qui habitait le pays de Guérande, que la description des instruments qu'il confectionnait.

##### A. — Grattoirs.

Les instruments de silex que l'on appelle aujourd'hui *grattoirs*, furent, à l'époque néolithique, ceux qui eurent le plus de vogue. Ils affectent des formes très variées et paraissent avoir servi à des usages multiples. Certains ont été, en effet, à la fois poinçon, couteau, scie, polissoir pour os, présentant un travail qui les rendait propres à être utilisés suivant les besoins et les circonstances. Telle était la destination d'un instrument formé d'une lame courbe dont la pointe porte les traces d'un polissage produit par l'usage que l'on en a fait de s'en servir comme poinçon ; la partie extérieure de la lame a servi de grattoir, comme l'indiquent de multiples écaillures ; un grand éclat enlevé à la base, a rendu celle-ci tranchante ; et de petites dents, sur le côté intérieur, montrent que cette partie de l'instrument était utilisée comme scie. Cet objet provient de la station du Len à Kerlô ; mais les instruments aussi compliqués sont fort rares. La plupart du temps les grattoirs destinés à plusieurs usages ont été généralement confectionnés pour servir, en dehors de leur usage primitif, soit de polissoirs pour os, — et portent en ce cas une encoche bien caractéristique, — soit de couteau, et alors ils sont taillés dans une longue lame de silex, tranchante d'un côté, et retouchée de l'autre.

Les deux formes les plus communes sont les *grattoirs droits* et les *grattoirs à un ou deux bouts*.

Pour obtenir les premiers il n'était pas besoin d'une prépa-

ration bien longue : il suffisait d'une simple lame de silex, large de préférence. Détachée de son nucleus, cette lame était retouchée pour en faire disparaître les tranchants, ou bien elle acquérait, par l'usage, la rudesse qui lui était nécessaire.

Les grattoirs à un ou deux bouts étaient taillés le plus souvent dans des éclats de côté. C'étaient des instruments un peu plus perfectionnés que les précédents. Les tranchants de la lame, conservant leur fil, servaient habituellement de couteau ou de scie, tandis qu'un bout, voire les deux, légèrement arrondis par une série de retouches ordinairement petites, servaient à échaucher le travail par un grattage qui, suivant la finesse des retouches, se trouvait être plus ou moins sensible, plus ou moins profond.

Ces deux formes de grattoir étaient nécessairement les plus répandues. Mais à mesure que l'art de tailler le silex se perfectionna, les hommes néolithiques cherchèrent à donner à l'instrument dont ils faisaient le plus d'usage, des formes nouvelles pour l'adapter à des besoins nouveaux, ou pour obéir à une simple fantaisie. La transformation du grattoir à un bout a donné d'abord naissance à un grattoir dit *en cerf volant*. Cet instrument taillé dans une lame de silex large et mince, a précisément la forme de ce jouet. C'est le grattoir à un bout, développé ; le haut est soigneusement arrondi par des retouches très fines et très régulières, et le pied dégagé des acuités qui pouvaient gêner la préhension. C'était un instrument rare dont les quelques exemplaires proviennent de la pointe du Croisic et de la station de Kerbourg. Taillé non plus seulement à l'un de ses bouts, mais sur tout son pourtour, ce grattoir prit bientôt la forme d'un *fer à cheval*. Les instruments de cette forme sont ordinairement assez grands, mais taillés par l'enlèvement d'éclats larges obtenus avec une grande sûreté de coups. Un très bel exemplaire de ce genre, en pétrosilex, a été découvert près du monument du Bréteuil, ainsi que plusieurs autres de dimensions moins grandes, et un autre à la pointe de Merquel, muni d'une petite encoche destinée au polissage des os.

Le grattoir combiné avec le couteau présente d'habitude la forme d'une lame tranchante d'un côté et retouchée de

l'autre ; mais quelquefois il affecte la forme d'une feuille dont une partie était réservée à l'usage de grattoir et le reste à celui de couteau. Plusieurs instruments de ce genre ont été découverts dans le dolmen de Sandun.

#### B. — Couteaux.

Les couteaux sont de simples lames de silex, naturellement tranchantes, détachées d'un nucleus, et rendues faciles à être tenues en main par l'élimination de leurs aspérités. La lame à coupe triangulaire, l'éclat de côté, était le plus ordinairement employée pour cet usage ; mais parfois le couteau était une lame plate, tranchante des deux côtés. Les couteaux se trouvent dans toutes les stations néolithiques, et constituent, avec les grattoirs, la catégorie d'instruments la plus employée.

#### C. — Pics.

Deux instruments de silex ayant la forme de coups de poing acheuléens, ont été trouvés l'un à Crémur, l'autre un peu plus près de Guérande, à la Pradonnaie. La seule chose qui les différencie des instruments acheuléens est leur forme recourbée. Ces ustensiles étaient certainement destinés à être emmanchés : ils formaient ainsi de véritables pics propres à fouiller la terre, pouvant devenir, à l'occasion, des armes redoutables. Ce sont les seuls en silex découverts dans la presqu'île guérandaise, mais il en a été trouvé un certain nombre en pierre polie.

#### D. — Tranchets.

On découvre fréquemment des instruments en silex, de petite taille, affectant la forme d'un triangle le plus souvent scalène. Il ne faut pas les confondre avec ces petits triangles finement retouchés par pression et qui ont servi de hameçons. Ceux dont il est question en ce moment, sont plus grands, retouchés moins finement, partie par percussion,



partie par pression. Leur type parfait est le triangle isocèle, taillé sur deux côtés, et dont le troisième, formant une lame coupante, leur fait donner le nom de Tranchets et, par quelques-uns, celui de flèches triangulaires.

Ces tranchets se trouvent dans toutes les stations guérandaises ; un exemplaire faisait partie du mobilier funéraire du dolmen de Sandun. La forme-type, le triangle isocèle, a légèrement évolué : l'angle opposé à la base s'allonge parfois en un véritable manche donnant à l'instrument le tracé d'une fourchette.



À l'origine ces instruments étaient destinés à être tenus directement à la main ; mais certains d'entre eux furent pourvus d'un manche, et portent en ce cas des encoches ou des pointes destinées à retenir un ligotage. Fixés à des manches d'os ou de bois, ils formaient de petits couteaux en forme de hachette utilisés pour les usages domestiques.

#### E. — Pointes de flèches.

Les pointes à soie et barbes sont d'une très grande rareté : une dizaine seulement a été trouvée dans le pays de Guérande, et sur ce nombre il n'en est qu'une seule, à notre connaissance, qui ne soit pas en silex de Pressigny. Celle-ci est en silex jaune translucide moucheté de taches rouges : elle est d'une finesse de taille tout à fait remarquable, très bien dessinée, la soie et les barbes très courtes ; sa longueur est de 31 millimètres. Elle a été découverte dans l'île de la Pierre-Blanche, en la station de Kerbourg, et elle est certainement d'un travail local.

Les autres pointes se rattachent à trois types : 1<sup>re</sup> la pointe aux tranchants légèrement curviformes, à la soie et aux barbes plates, d'égale longueur ; 2<sup>e</sup> la pointe aux tranchants droits ou irréguliers, à la soie longue et ronde, aux barbes courtes ; 3<sup>e</sup> la pointe à soie, sans barbes.

Ces flèches proviennent : 1 du Croisic, 1 de la butte de Sandun, 1 de la pêcherie du Livigné, et 1 de celle des Garets

à Gras, 1 de la saunerie de Kervagarec en Piriac, 3 de la commune de Saint-Lyphard (1).

Ce genre de flèches n'était pas le seul en usage ; il était remplacé presque toujours par des éclats de silex pointus, plus ou moins travaillés, ce qui fait penser, étant donné la rareté des flèches à soie et barbes, que ces dernières étaient des objets de luxe réservés à des chefs de famille, ou d'une valeur trop élevée pour être acquises ou échangées par le menu peuple.

#### F. — Caractères généraux des instruments de silex taillé.

Le caractère général de tous les instruments de silex en usage à l'époque néolithique dans la presqu'île guérandaise, est leur petite taille. Les grattoirs dépassent rarement quatre centimètres de long ; les couteaux en lame sont encore plus petits, et la longueur moyenne des tranchets n'est que d'un centimètre et demi. Il faut rechercher en partie l'explication de cette particularité dans la nature de la matière première employée à la fabrication des instruments. Exception faite du gisement calcaire du Four, aujourd'hui sous-marin, et qui contient des rognons de silex noir, la région de Guérande et tous ses environs à une grande distance ne renferment pas de silex natif (2) en quantité suffisante pour justifier des travaux d'exploitation. Le silex employé à l'époque néolithique est du reste différent de celui des gisements locaux les plus rapprochés ; il est jaune translucide ou blond ; les autres variétés sont plus rares et n'ont été utilisées que dans quelques stations et exceptionnellement. C'est ainsi que l'on rencontre le silex rose ou rouge à la Grée de Sandun et au Croisic. Toutes ces variétés proviennent du bassin de la basse Seine et de celui de l'Eure.

Le silex a donc fait, à l'époque néolithique, l'objet d'un commerce, d'une importation, à l'état de rognons de petit

(1) L'endroit exact où ces trois flèches ont été découvertes nous est inconnu.

(2) Des gisements de silex ont été reconnus par M. Arthur de Lisle, à Rozet et au Bois-de-l'Île.

volume, tels qu'on les retrouve encore dans certaines stations. L'entrée du silex dans la région guérandaïse se faisait par la Loire et la Brière : c'est en Brière, à la butte des Pierres, qu'est située cette grande station, espèce de dépôt de silex, où éclats, instruments et nucléi se retrouvent en quantité considérable.

D'autre part, on a découvert dans le pays de Guérande quelques instruments de type très commun dans d'autres régions de la France, et qui ont été certainement importés tout faits. Tous ces instruments sont en silex de Pressigny. C'est d'abord un grand poignard, de 182 millimètres de long, trouvé au Clos-Dorange, en Saint-Lyphard (pl. I, fig. 1). Cet instrument n'est taillé que sur une face de la lame, et principalement à la pointe. Un fragment de poignard semblable vient de Kervagarec en Piriae.

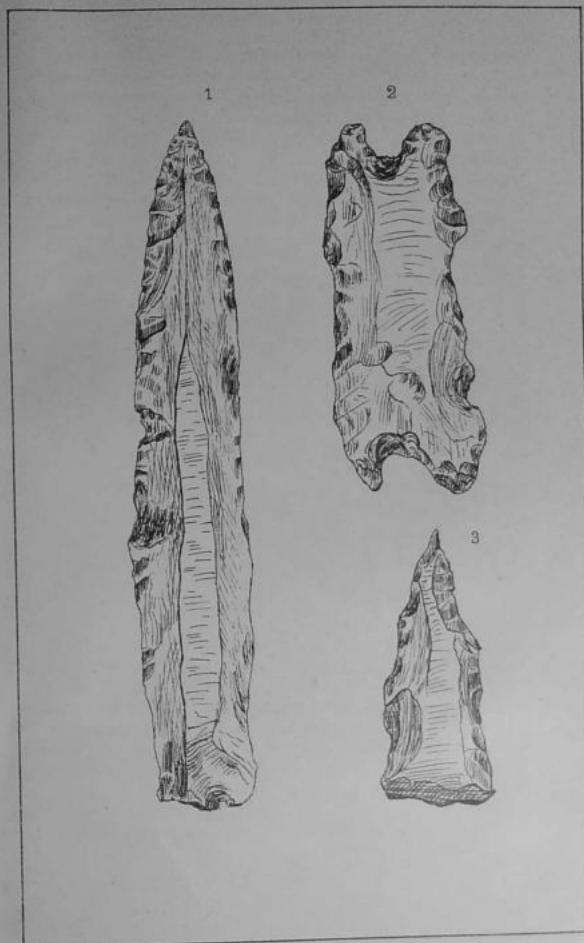
Des poignards d'un autre type ont été découverts à Crémeur, au Croisic, au châtelier des Krapados en la Turballe. Leur longueur varie entre 70 et 110 millimètres ; ils sont taillés dans des lames épaisses, et sans beaucoup d'art et de soin (pl. I, fig. 3).

Un très beau grattoir creux a été trouvé au Clos-Dorange. Il mesure 108 millimètres dans sa plus grande longueur et porte à ses extrémités de grandes encoches destinées à polir le bois et l'os (pl. I, fig. 2).

Ce genre d'instrument qui est très commun dans les sépultures néolithiques de la Marne (1) est l'un des très rares exemplaires découverts en Bretagne. Un instrument identique, mais beaucoup plus petit, 15 millimètres, provient de la pêcherie des Garets à Gras.

La forme des instruments en silex de Pressigny, et leur grande taille contraste singulièrement avec les petites dimensions de ceux qui ont été fabriqués sur place ; c'est qu'ils ont été importés tout confectionnés. Le silex de Pressigny n'a jamais été, au surplus, travaillé dans la presqu'île guérandaïse ; les instruments en silex de cette localité ont donc fait l'objet d'un commerce ou ont été perdus au passage par des voyageurs.

(1) DE BAYE, *Archéologie préhistorique*.



## VI. — LES INSTRUMENTS DE PIERRE POLIE.

*Les Celts.*

Les instruments dénommés *celts* (de *cellis*, couteau) et vulgairement *haches polies*, ont été découverts en grande quantité dans la région guérandaïse, et particulièrement dans la commune de Saint-Lyphard où, dans les vingt dernières années, il a été trouvé un millier de ces instruments. Des indications tirées des collections publiques et particulières, il résulte que le nombre des celts sortis des communes du pays de Guérande est à peu près le suivant :

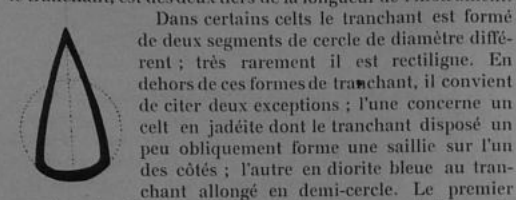
Commune de Saint-Lyphard.....	1.000
— Guérande.....	200
— Saint-André.....	80
— Herbignac.....	80
— Saint-Nazaire.....	80
— Escoublac.....	30
— Mesquer.....	20
— Piriac.....	15
— Le Croisic.....	9
— Batz.....	5
Soit.....	1 519 environ.

Ces chiffres ne sauraient être qu'au-dessous de la réalité, car chaque année les cultivateurs vendent à des touristes étrangers les objets souvent nombreux qu'ils découvrent pendant les labourages et défrichements d'hiver, et dont le sort, comme le nombre, reste inconnu.

La distribution des celts correspond donc presque exactement à celle des monuments mégalithiques.

La majeure partie des celts guérandaïses présentent une lame ou *tranchant*, régulièrement arrondie avec deux côtés légèrement curvilignes se rejoignant pour former une *crosse*

pointue. Le type parfait, le plus agréable à l'œil, est celui dont le diamètre du cercle achevé avec le segment qui forme le tranchant, est des deux tiers de la longueur de l'instrument.



Dans certains celts le tranchant est formé de deux segments de cercle de diamètre différent ; très rarement il est rectiligne. En dehors de ces formes de tranchant, il convient de citer deux exceptions ; l'une concerne un celt en jadéite dont le tranchant disposé un peu obliquement forme une saillie sur l'un des côtés ; l'autre en diorite bleue au tranchant allongé en demi-cercle. Le premier provient de Kernay en Saint-Molf ; le second des environs de Sandun.

La crosse est ordinairement pointue, parfois arrondie. Dans le premier cas elle est toujours entièrement polie ; dans le second elle n'est souvent que simplement dégrossie. Quelquefois, elle est terminée par un plan oval qui peut résulter d'une réparation faite à la suite d'une cassure. A titre d'unique exception il faut citer un celt dont la crosse est terminée par un bouton ; cette forme, très commune en Vendée et dans la région nantaise du sud de la Loire, est exceptionnelle ailleurs. Ce celt fut découvert dans les fondations d'une vieille maison du village de Penlô en Saint-Lyphard, ce qui ferait croire qu'on l'avait apporté du pays nantais dans un but superstitieux (1).

L'épaisseur des celts est très variable. Les beaux exemplaires de fibrolithe ou de jadéite sont généralement plats, mais ils n'atteignent pas, à part une seule exception, le peu d'épaisseur de certains celts de fibrolithe trouvés en si grand nombre dans quelques tumuli du Morbihan et particulièrement dans le Mané-er-Hoeg. Le seul celt appartenant à ce type morbihannais est un petit instrument de 53 mm de long en fibrolithe verte, poli dans le sens des veines de la pierre, découvert au Clos-Dorange. Les autres celts en fibrolithe, verte ou brune, sont polis dans des fragments taillés trans-

(1) *Les Haches polies dans la Tradition populaire* (Bull. de la Soc. Préhist. de France, mai 1911).

versalement aux veines, et portent quelquefois la rainure du côté, si souvent observée dans les celts de cette matière.

Les celts de diorite sont le plus souvent épais et de coupe ovale. Ils n'ont point l'élégance de ceux qui sont faits avec les autres minéraux, et paraissent avoir été fabriqués pour travailler et non pour être conservés comme objets de luxe ou de superstition. Les celts de diorite, grise ou bleuâtre, sont de beaucoup les plus nombreux : ils constituent les trois quarts des celts guérandais. L'autre quart est formé de minéraux divers et dans les proportions suivantes calculées sur 517 instruments :

Diorite.....	340
Fibrolithe.....	112
Silex et petrosilex.....	32
Jadéite.....	17
Serpentine.....	5
Eclogyte.....	3
Minéraux divers.....	8

Leur longueur varie entre 2 et 26 centimètres. Les 517 celts dont les mesures exactes sont connues se répartissent de la manière suivante :

Celts de 2 à 4 centimètres.....	12
— 5 à 7 — .....	78
— 8 à 10 — .....	147
— 11 à 12 — .....	126
— 13 à 15 — .....	84
— 16 à 18 — .....	47
— 19 à 21 — .....	14
— 22 à 26 — .....	9

Cette statistique démontre que les celts dont on se servait le plus communément avaient une longueur moyenne de 8 à 12 centimètres, c'est-à-dire qu'ils étaient de petite taille.

Les instruments de silex ont été fabriqués sur place, sauf de très rares exceptions reconnaissables, avec des silex importés. Il en est de même pour une grande partie des celts polis. Il y avait, en effet, dans le pays de Guérande, au moins

deux ateliers avec *polissoirs sur roche* : tous deux étaient à la pointe du Croisic, l'un entre la Romaine et la Pierre Longue ; l'autre au Portoreau. Le polissage des celts s'y faisait sur des rochers à surface plane. Dans l'atelier du Portoreau, *sept rainures* ont servi à cet usage ; elles portent la marque bien nette des celts, et mesurent de 60 centimètres à 1<sup>m</sup>50 de long ; leur largeur est de 4 à 5 centimètres. D'autres rainures, moins grandes et moins profondes, servaient à terminer le polissage sur les côtés des instruments.

Le second atelier est moins important mais semblable en tout au premier.

Le degré d'usure des polissoirs laisse supposer qu'ils ont servi à fabriquer un très grand nombre de celts.

Chose étrange, il n'a été découvert dans la presqu'île du Croisic qu'un nombre insignifiant de celts : deux dans le voisinage des ateliers (1) ; et sept autres trouvés ensemble au Port-Lin, dans les fouilles faites pour établir les fondations d'un chalet. Il paraît donc certain que les celts fabriqués au Croisic étaient exportés de cet endroit et faisaient l'objet de transactions commerciales. Dans la région des mégalithes, il n'a pas été découvert de polissoir sur roche. Leur absence peut cependant s'expliquer par l'effritement des têtes de roche ainsi que par l'ouverture des carrières nombreuses qui les ont pu faire disparaître. Il existe cependant, auprès de l'étang de Cardinal, en Guérande, de *petites rainures*, sur un rocher, qui, *peut-être*, ont été produites par le frottement d'une pierre ; mais leur état ne permet pas de l'affirmer avec certitude. Il n'est donc pas prouvé que les celts aient fait l'objet d'une industrie familiale, comme les silex taillés.

Tous les celts, sauf un seul qui est en granit du pays, sont faits de minéraux étrangers à la presqu'île de Guérande, ou dont les gisements restent ignorés ; mais il se pourrait que certains filons actuellement sous-marins aient été utilisés pour la fabrication des celts ; la matière première a donc pu n'être pas tirée de bien loin (2).

(1) P. DE LISLE, *Diction, archéol. de la Loire-Inférieure*.

(2) Les rochers sous-marins de Piriac, du Croisic et de Batz sont très riches en minéraux précieux ; la baie de la Gouelle à Batz, entre autres, contient un gisement de callais qui a été exploité à l'époque néolithique.

De plus, il paraît certain qu'un grand nombre de celts ont été importés tout faits. Un petit celt de fibrolithe verte vient sans aucun doute d'une population morbihannaise ; un celt à bouton, d'une peuplade du sud de la Loire. De très beaux celts de jadéite, d'un poli merveilleux, semblent bien avoir été fabriqués hors du pays de Guérande où les beaux celts, comme ceux du Morbihan, sont à peu près inconnus. Ce dernier pays pourrait donc être en partie le lieu d'origine de nos plus beaux spécimens.

Comme certains instruments de silex, les celts étaient destinés à de multiples usages, et bien qu'ils constituassent des instruments tenant très bien en main, ils étaient néanmoins fort souvent emmanchés.

L'emmanchement se faisait de deux façons. Le celt était emboîté par la crosse dans une douille de bois ou de corne perforée transversalement d'un trou dans lequel s'adaptait un manche de bois. C'est emmanchés suivant ce procédé que des celts ont été découverts dans les alluvions de Penhoët (1). Les celts destinés à être emmanchés de cette manière n'avaient pas besoin d'être bien polis à la crosse : telle était sans doute la destination de ceux dont la crosse n'est qu'ébauchée.

On se servait aussi d'un emmanchement plus simple : le celt était introduit dans un manche fendu à une extrémité, et y était maintenu resserré par des cordes ou des lanières de peau. En ce cas, et pour prévenir tout glissement de la pierre, des encoches pouvaient être ménagées dans les côtés du celt. Deux instruments ainsi encochés ont été découverts sur le territoire de Saint-Lyphard. Les celts munis d'encoches de cette nature, nombreux dans les stations lacustres, sont très rares en Bretagne (2).

Les celts qui appartiennent à des mobiliers funéraires sont le plus souvent en pierres plus rares que la diorite : silex, fibrolithe ou jadéite ; et ils sont entiers. Ce sont des instruments qui paraissent n'avoir jamais servi, et leur petite taille

(1) R. KERVILAN, *L'âge du Bronze et les Gallo-Romains à Saint-Nazaire*.

(2) EVANS en signale un découvert à Carnac (*The last stones, wippons and ornaments of Great Britain*).



ne permet pas quelquefois, de leur attribuer une utilité pratique. D'autre part, les beaux celts de jade et de fibrolithe, trouvés épars dans les champs — et dont on ne saurait dire s'ils proviennent de tombes, — n'ont, bien évidemment, jamais servi d'armes, d'instruments agricoles ou d'objets usuels. Certains pouvaient être simplement des bibelots de luxe, des emblèmes ou des fétiches; dans les sépultures, ils pouvaient servir de reproduction d'instruments de travail; conservés dans les huttes ou portés par les vivants, c'étaient des fétiches que l'on croyait doués de vertus merveilleuses.

Plusieurs découvertes de celts faites dans le pays de Guérande démontrent qu'on attachait à certains d'entre eux des propriétés surnaturelles, ou qu'on les regardait comme les *images* (les *simulacra*) d'une divinité. L'une de ces découvertes est rapportée par l'éminent Conservateur du Musée archéologique de Nantes, M. P. de Lisle: c'est celle du champ de la Bêze en Saint-Lyphard, où furent trouvées cinq haches de pierre « disposées en équerre, deux à deux, sauf la plus petite qui formait le sommet du triangle. Les deux grandes étaient placées parallèlement l'une près de l'autre, à 80 centimètres de la première; les deux autres également à 80 centimètres de la petite, et rapprochées de la même façon. Toutes avaient le tranchant tourné en dehors, et elles étaient posées non à plat, mais de champ, sur le côté (1). »

Une découverte identique a été faite à la Croix Longue, en Saint-Lyphard. Cinq celts étaient placés en carré et le cinquième formant le sommet d'un triangle, le tranchant en dehors, à cinquante centimètres environ les uns des autres. (Figure.)

Enfin les deux celts du dolmen de Sandun se touchaient par la crosse et avaient aussi le tranchant tourné en dehors (2).

La similitude entre ces trois découvertes (connues entre combien d'autres!) est frappante. Dans les deux premiers cas, il s'agit probablement d'une disposition exigée par un

(1) P. DE LISLE, *Diction. archéol. de la L.-Inf.*, arrond. de Saint-Nazaire, p. 201.

(2) H. QUILGARS, *Fouilles du domaine de Sandun*.

rite religieux ou des pratiques de sorcellerie, car ce ne sont pas ici des *cachettes* telles qu'il est donné d'en trouver parfois. Ces tranchants tournés en dehors sont des manifestations de croyances encore indéfinissables. Instrument de travail ou arme de défense, le celt paraît bien en outre être l'évocatrice de la divinité, peut-être le *simulacrum* dont les multiples exemplaires frappèrent l'esprit de César (1). Et ceci expliquerait pourquoi des minéraux précieux et rares furent employés à leur confection, et pourquoi leur survivance est si tenace dans la vie populaire des paysans d'aujourd'hui. A ces titres, les celts étaient d'autant précieux, et l'on ne peut s'étonner que l'un d'eux, en jade, découvert au Clos-Dorange, ait été percé d'un trou en double cône pour être porté au cou comme une amulette.

#### VII. — INSTRUMENTS DIVERS DE PIERRE POLIE.

##### *Pics.*

Il a été découvert dans la commune de Saint-Lyphard un instrument en diorite qui affecte exactement la forme d'un bec de pioche. Long de 18 centimètres, il est parfaitement poli sur toute sa surface, sauf à sa base. C'est un véritable pic destiné à être emmanché et dont nul type semblable n'a encore été découvert en Bretagne.

Un autre pic, de forme différente, a été trouvé aux alentours du village de Kerlô. Il ressemble vaguement à un celt, mais la crosse seule est polie; le tranchant est remplacé par un plan de forme ovale.

(1) Il serait intéressant de comparer les *Simulacra Mercurii* avec les idées qu'évoque le celt. Mercure, ou le dieu gaulois qui prit ce nom, n'était pas seulement le dieu du travail et du commerce, mais il présidait de plus à toutes les pratiques magiques. Or, le celt n'est pas seulement un instrument de travail ou de guerre, il est aussi mêlé à toutes pratiques superstitieuses ou cultuelles. De là, il n'y a qu'un pas pour prétendre qu'il fut la représentation, le *simulacrum*, du dieu universel que César prétend avoir trouvé en Gaule.

*Ciseaux.*

Un petit ciseau de serpentine, long de 80 millimètres, a été découvert à Kerlô. Cet instrument, de coupe arrondie, est terminé d'un côté par une pointe, et de l'autre par un petit tranchant semi-circulaire.

*Marteaux.*

Un superbe spécimen de marteau perforé a été trouvé aux environs du village de Penlô en Saint-Lyphard. Il mesure 26 centimètres de long sur 6 d'épaisseur; il est arrondi à l'un des bouts et pointu de l'autre. Il est percé, du côté arrondi, d'un trou en double cône de 45 millimètres de diamètre à l'ouverture. C'est l'un des plus beaux instruments de ce genre jusqu'à présent connus. Sa forme est assez rare en France, mais commune dans les pays scandinaves.

Un autre marteau a été découvert près de Sandun. Il a exactement la forme des masses dont se servent les casseurs de pierres. Il mesure 83 millimètres de longueur sur 35 dans sa plus grande largeur et 42 dans sa plus forte épaisseur. Il est, au centre, muni d'un trou cylindrique de 20 millimètres de diamètre. Ce type est d'une grande rareté.

*Aiguiseurs-polisseurs.*

Sous ce nom on classe des pierres de formes très variées, presque toujours allongées, ayant un ou plusieurs côtés polis. Ces aiguiseurs sont ordinairement en diorite ou en quartz lydien. Ils ont servi à polir de menus objets de pierre, de bois ou d'os, et à achever le polissage commencé sur le roc. On en découvre sur toutes les parties du pays guérandais.

## VIII. — OBJETS DE PARURE.

Les hommes de l'époque néolithique ne dédaignaient pas de se parer d'objets voyants qu'ils portaient au cou ou aux

poignets. Les objets de parure étaient faits presque toujours de pierre, et consistaient surtout en colliers.

Un très beau collier a été découvert au Clos-Dorange. Il était composé de grains de cornaline et d'agate, de formes diverses. Certains de ces grains avaient 30 millimètres de long sur 11 à 13 d'épaisseur, et étaient perforés, dans leur longueur, de trous de 3 millimètres de diamètre. Ce collier fut découvert sur l'emplacement d'un dolmen.

La plupart du temps les colliers étaient faits de pierres brillantes non apprêtées et simplement perforées. A la pointe du Croisic, près des ruines du dolmen, une dizaine de silex patinés, non travaillés, mais percés à l'un des bouts d'un trou en double cône, ont été découverts, et faisaient sans doute partie d'un collier déposé dans le dolmen.

L'un des coffres du tumulus de Mearzein renfermait un grain de collier en pâte de verre bleu arrondi par la taille et le polissage.

Les colliers contenaient parfois des pendeloques. Telle devait être la destination d'un petit celt de jadéite, perforé, qui pouvait servir à la fois d'ornement ou d'amulette. Telle est certainement celle d'une pierre en diorite qu'un artiste avait commencé à tailler et à polir en forme de poire et à perforer d'un trou en double cône. Cet objet provient de fouilles faites sur l'emplacement d'un dolmen au Clos-Dorange (pl. II, fig. 10).

## IX. — LA CÉRAMIQUE.

Les poteries forment l'accompagnement indispensable des instruments préhistoriques : on les trouve partout où il existe des silex taillés. Elles font partie du mobilier funéraire des dolmens et de toutes les sépultures où on les rencontre soit à l'état de vases entiers, soit à l'état de tessons intentionnellement brisés. A l'état de fragments recueillis dans les tombes, les stationnements ou les fonds de cabanes, elles sont reconnaissables à leur pâte mêlée presque toujours de grains blancs de feldspath, de quartz ou de micas, ou à leur aspect

rougeâtre à l'extérieur et noir à l'intérieur. Quelquefois la pâte est extrêmement fine et porte une couverte d'un brun ou d'un noir mat ou brillant aux apparences plombaginées.

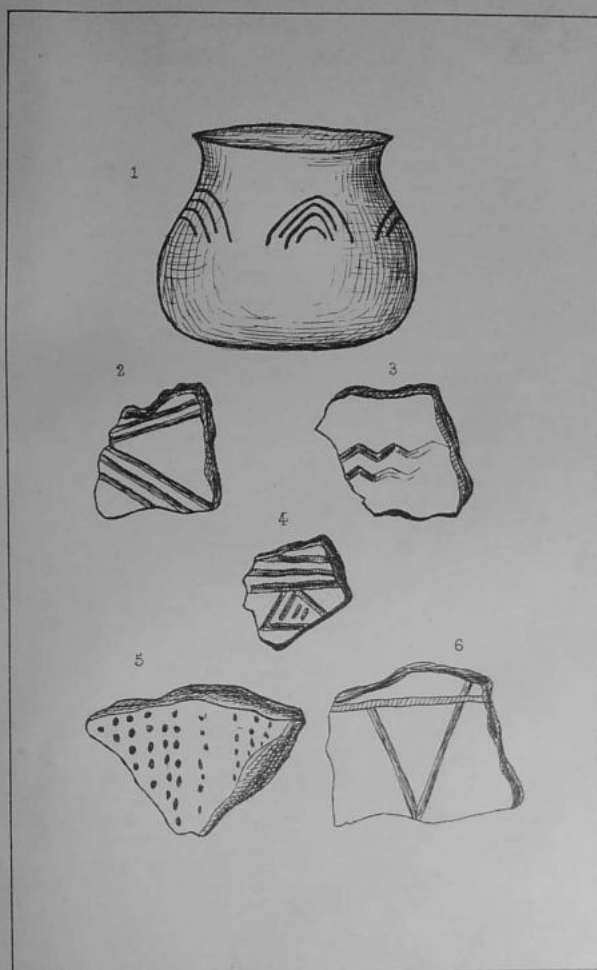
Ces poteries sont faites tantôt à la main, tantôt au bâton, tantôt au tour. Le premier mode de fabrication paraît avoir été le plus commun. La cuisson est souvent défectueuse : il est des fragments qui offrent si peu de consistance qu'on dirait que les vases dont ils proviennent furent simplement séchés au soleil ou à proximité d'un foyer dont la chaleur les pénétra incomplètement. C'est qu'il ne semble pas, en effet, qu'il y ait eu dans la presqu'île guérandaise, à l'époque néolithique, des industriels fabriquant la poterie pour le commerce : la céramique était un art domestique. Ce n'est pas qu'elle manquât d'un certain art, voire d'une élégance de forme ou de décoration, car il est des vases néolithiques fabriqués par des mains qui trahissent une longue pratique de l'art céramique. Si la fragilité même de ces ustensiles empêchait de les livrer au commerce, il devait exister dans les familles, dans les clans, des personnes fabriquant spécialement la poterie.

Les vases d'usage commun étaient fabriqués à la main : l'artisan se contentait de creuser une boule de terre pétrie ; il obtenait un vase à fond plat, aux parois verticales et épaisses, à l'orifice légèrement fermé. Dans ce procédé de fabrication, la marque des doigts de l'artisan apparaît toujours. Deux vases complets obtenus de cette façon ont été découverts, l'un dans le dolmen de Sandun, l'autre de grande taille, dans une sépulture sous roche à la Pradonnais aux portes de Guérande.

Un autre procédé, aussi primitif que le précédent, consistait à creuser en premier lieu l'intérieur du vase au moyen d'un bâton et à façonner ensuite l'extérieur ; on obtenait ainsi un vase conique à l'intérieur. Des spécimens de ce genre ont été recueillis dans le dolmen de Sandun et dans le tumulus de Méarzein.

Le mode de fabrication le plus parfait était le tour : il permettait d'obtenir des vases à fond rond, à parois minces, à formes régulières. L'écuelle demi-sphérique est la forme la plus simple des vases faits au tour. Un beau spécimen de ce genre vient encore du dolmen de Sandun : de chaque côté

Pl. II



il porte un petit bouton, origine de l'anse. Au vase demi-sphérique on préférait des vases à formes plus compliquées, rétrécis au col et évasés à l'orifice : les tessons découverts un peu partout attestent cette préférence des hommes néolithiques du pays de Guérande.

Quelquefois les poteries recevaient une décoration en creux dont le motif principal était la dent de scie, ou chevron brisé (pl. IV, fig. 3). Sur un fragment de vase du tumulus de Mearzein, le chevron brisé est gravé en double rangée ; un autre, découvert à Gras, ne porte qu'un rang de chevrons ; un troisième, venant d'une sépulture sous roche de Beaulieu près Guérande, en présente une triple rangée.

Un fragment de vase venant encore du dolmen de Sandun offre une décoration d'un motif intermédiaire entre le chevron brisé et la grecque ; ce dessin est surmonté de trois rangs de traits parallèles (pl. IV, fig. 4).

Un vase provenant de Mearzein est décoré d'une gravure plus originale et d'une très grande rareté (1), qui représente des séries de quatre arceaux superposés, les seconds et quatrièmes étant plus courts que les premiers et troisièmes. C'est la reproduction des sculptures de Gavrinis (pl. IV, fig. 1).

Tous ces motifs de décoration étaient réservés aux poteries de terre fine, vases de luxe ou rituels. Les vases communs, en terre plus grossière, à parois épaisses, recevaient, quand ils étaient décorés, des ornements très primitives. Un fragment de vase très épais, découvert à Mearzein, est recouvert de points en creux disposés en lignes verticales (pl. IV, fig. 5).

#### X. — COMMERCE, INDUSTRIE, AGRICULTURE.

##### *La Pêche.*

A l'époque néolithique les habitants de la région guérandaise entretenaient des relations avec ceux des régions éloignées. Le silex faisait l'objet d'un commerce très important

(1) Il n'existe qu'un autre exemplaire de poterie ainsi décorée : c'est un vase découvert à Conguel (Morbihan) qui fait partie du musée de M. du Chatellier au château de Kernuz (Finistère).

et était apporté de la région de la Basse-Seine par les barques qui fréquentaient la Loire.

Les fouilles des monuments guérandais n'ont pas permis, comme beaucoup d'autres, de reconstituer dans ses détails la vie complète des habitants de cette époque lointaine. Certains instruments indiquent qu'à l'époque néolithique la culture des graines comestibles et sans doute du blé était pratiquée. Ces graines étaient broyées au moyen de pierres de quartz arrondies par l'usage, appelées par les archéologues *percuteurs* ou *broyeurs*, sur des rochers dont la surface finissait par être creusée en forme de bassin. Ce sont ces bassins que l'on a regardé, bien à tort, comme des pierres à sacrifices, tandis qu'ils ne sont que les ancêtres des gracieux moulins guérandais.

Des instruments d'attaque ou de défense servaient à la poursuite du gibier, quand ils n'étaient pas utilisés à la chasse de l'homme, car de grands animaux, comme le sanglier, peuplaient le pays et servaient à la nourriture de l'homme (1). La peau des animaux était utilisée comme vêtements et leurs os, taillés et polis avec des silex, étaient transformés en instruments et en outils.

Mais la pêche semble avoir joui d'une véritable prédilection à l'époque néolithique. Les hommes de cette époque établirent de véritables *pêcheries* sur le bord de la mer et des étangs. L'emplacement de trois pêcheries a été retrouvé, l'un à Sainte-Marguerite, sur le territoire de Portnichet, les deux autres sur le bord des marais de Gras ; mais en dehors de ces centres, la pêche était pratiquée sur tout le rivage de la mer où des hameçons de silex ont été découverts, notamment au Croisic.

#### *Pêcherie de Sainte-Marguerite.*

La pêcherie de Sainte-Marguerite est située à l'extrême pointe de rocher qui borne, à droite, la petite anse de Sainte-Marguerite. Sa situation, comme les découvertes qui y ont

(1) Antérieurement au <sup>x</sup>e siècle, les moines de Merquel se nourrissaient encore de sangliers dont on retrouve les dents dans des rejets enfouis en terre autour des ruines du prieuré.

été faites, lui donnent une grande similitude avec le rocher de Beg-er-Goalenec à Quiberon.

A Sainte-Marguerite, le roc est surmonté d'une couche de diluvium, pleine de cailloux roulés, à laquelle se superpose une couche de terre ancienne qui contient les restes de l'occupation humaine à l'époque néolithique. Cette couche est elle-même recouverte de terre et de sable.

L'habitant de ce rocher avait édifié un *foyer*, formé de pierres placées de champ, dans lequel était encore de la cendre et du charbon de bois. Plus de deux mille pièces de silex ont été recueillies sur ce rocher ; mais dans cette ample moisson c'est à peine si une douzaine seulement étaient dignes d'intérêt. Les éclats de silex sont tous détachés de main d'homme et les nuclei sont sur place. Ces éclats portent tous le cône de percussion, mais ils sont détachés par des coups qui semblent portés d'une manière inhabile, ou mieux enlevés à la hâte pour être entièrement travaillés ensuite, car, contraste étrange, les rares instruments achevés sont d'une délicatesse et d'une beauté exceptionnelles. Rarement instruments mieux finis, plus délicatement retouchés et si réguliers en leur forme ont été découverts. Tous appartiennent à la catégorie des instruments dits géométriques, et se répartissent en quatre triangles, sept pointes et quelques pièces munies de petites encoches usées ayant servi à polir les os. Ils sont recouverts d'une profonde patine blanche qui a même réduit quelquefois le silex à l'état de cacholong.

Les variétés de silex sont innombrables : il y a là une véritable collection de silex de toutes couleurs et de toutes provenances, de pétrosilex, d'agates, de calcédoines, de jaspes verts et rouges, de quartz hyalins, de grès silicieux. Une grande partie de ces variétés de minéraux n'existe pas dans les autres stations néolithiques du pays. La pierre polie y fait totalement défaut. Des fragments de poterie noire en terre grossière mêlée de grains de quartz, et un percuteur de quartzite forment, avec les éclats de silex, les seuls objets composant le mobilier de cette station néolithique.

Le nombre considérable des éclats de silex contraste avec le nombre insignifiant des instruments finis. L'explication en est cependant aisée. Les instruments fabriqués en cet



endroit sont des *hameçons triangulaires* : ils ont été perdus, par l'usage, dans la mer, étant fabriqués à mesure que le besoin s'en faisait sentir, ainsi qu'on peut le déduire des multiples fragments de silex presque imperceptibles qui existent en ce lieu.

C'était bien la résidence d'un pêcheur ayant pour tout abri une cabane de terre, pour mobilier un foyer de pierre, quelques poteries et des lames de silex destinées à être transformées en hameçons. Mais ces hameçons étaient d'un beau travail, aux pointes fines et piquantes.

#### *Pêcheries de Gras.*

Sur la rive gauche des marais qui séparent les communes de Saint-Lyphard et de Guérande, et en cette dernière commune, existaient à l'époque néolithique deux autres pêcheries occupées maintenant par des terres en labour désignées sous les noms de *Lévigné* et *les Garets*, à proximité du village de Gras. Ces marais ne sont plus aujourd'hui entièrement recouverts d'eau pendant toute l'année, car il s'est produit, par l'écoulement des terres environnantes et les débris d'une végétation sauvage, un exhaussement du sol qui concourt, avec l'élimination des eaux, à la destruction du poisson. Ces deux pêcheries avaient un grand développement comme l'indiquent les découvertes qui y ont été faites.

Les instruments de silex y sont nombreux. Les pêcheurs de cette région vivaient plus luxueusement que celui de Sainte-Marguerite. Ils avaient à leur service de beaux grattoirs de toutes formes, parfaitement finis, des couteaux, des scies, des pointes de flèche à soie et barbes, et se servaient de poteries de terre bien pétrie et bien cuite, faites au tour, et parfois ornées de dessins. Ces poteries attestent une connaissance très avancée de l'art céramique. Ce ne sont plus seulement des vases aux apparences et aux formes néolithiques, mais des poteries ressemblant à la céramique romaine dite samienne; leur couleur est pourtant plus jaune, leur couverte plus épaisse et plus grossière, mais le principe de la composition est le même. Il est certain que ces vases

ont été fabriqués par des mains habiles et à l'imitation de modèles aperçus autre part.

Les hameçons en usage dans ces stations étaient faits de silex et aussi, probablement, d'os, car parmi les instruments qui y ont été retrouvés, sont de petits silex munis d'encoches bien usées, de quelques millimètres de diamètre, ayant servi à polir des objets cylindriques en os et peut-être aussi en bois. L'une des formes de ces instruments est toute particulière et ne se retrouve nulle part : c'est une petite lame en général rectangulaire, munie à l'une des extrémités d'une encoche qui lui donne l'apparence d'une tête d'oiseau. Les hameçons de silex sont assez grossièrement travaillés, triangulaires en général, retouchés d'un ou de deux côtés, ou en forme de segment de cercle. Souvent les triangles portent à la base une dépression faite dans le but de les fixer plus solidement à la corde qui les retenait, et ont un côté légèrement concave. Ces hameçons étaient fixés à une ligne faite de corde filée, confectionnée sur place, ainsi que l'atteste la présence en ces pêcheries de fusaïoles de terre rouge, taillées dans des terres cuites qui ont tous les caractères des *legule* romaines.

Les pêcheurs de Gras ne semblent pas s'être servis de pierre polie ; les habitants de cette région paraissent s'être tenus à l'écart de ceux qui peuplaient la rive droite du marais, soit qu'ils eussent voulu exercer plus tranquillement leur industrie, soit qu'une différence d'origine les en séparât. L'absence de pierre polie dans les lieux qu'ils habitaient, et la présence de poteries faites à l'imitation des vases samiens, prouvent que les pêcheurs de Gras étaient de ces indigènes qui s'initiaient à la civilisation romaine et abandonnèrent en peu de temps leurs industries, quittant leur retraite pour vivre d'une civilisation nouvelle, plus douce, plus perfectionnée.

#### XII. — LE BRONZE.

La région guérandaise n'a pas connu l'époque du bronze. Tandis que les habitants du bassin du Brivet et de l'entrée de la Loire se servaient de ce métal dès le *v<sup>e</sup>* siècle avant

notre ère (1), la population du territoire de Guérande avait conservé l'usage de ses instruments de pierre. Ces différences de mœurs dans des populations si rapprochées sont certainement l'un des résultats de leur condition sociale. Vivant surtout une vie pastorale et agricole, la population guérandaïse ne subissait pas l'influence des étrangers et des commerçants qui fréquentaient les ports de la Loire : il y avait entre ces populations la différence qui existe encore entre les habitants des grandes villes et ceux des campagnes.

Cette absence du bronze tient sans doute aussi à l'inaccessibilité et à l'isolement où se trouvaient ces peuplades néolithiques, et au peu de sûreté des voyages. Car il paraît certain que des voyageurs essayèrent d'introduire les armes de métal et principalement les haches de bronze à douille dans la région de Guérande. On a découvert en effet quelques cachettes de ces objets, l'une près du Pigeon-Blanc en Mesquer, une autre au Cosquer près Guérande, une troisième à la Chapelle-des-Marais, une hache isolée au Gosquer en Saint-Lyphard (2), une autre hache et un bout de lame au Bois-de-l'Île en Saint-André. Tous ces objets semblent avoir été abandonnés par des commerçants menacés dans leurs voyages et obligés de fuir.

Une autre découverte, des plus curieuses, a été faite entre Clis et Sénon, en Guérande, elle consiste en nombreux coins de plomb (3). La composition de ces objets et le lieu de leur invention portent à croire qu'ils ont été fabriqués avec le plomb stannifère de Piriac, et qu'à défaut de gisement de cuivre dans le pays, les fabricants se sont contentés de fondre les minerais qu'ils avaient découverts, soit qu'ils aient voulu confectionner de véritables haches destinées aux usages accoutumés, soit qu'ils aient désiré simplement les emporter comme lingots pour être refondus et mêlés avec du

(1) Suivant les conclusions de M. Kerviler d'après les fouilles du bassin de Saint-Nazaire. (*L'âge du bronze et les gallo-romains à Saint-Nazaire.*)

(2) Découverte rapportée par Prével. (Bibl. de Nantes, ms. 2.008, Saint-Lyphard.)

(3) DE LASLE, *Découverte de haches en plomb*. (Revue archéol. 1881). L'analyse de ces haches a démontré qu'elles étaient composées de 99,27 parties de plomb et de 0,73 d'étain et de fer.

cuivre. Ces fabricants qui connaissaient l'art de rechercher les minerais et de les fondre, étaient évidemment des étrangers, de nouveaux arrivants, qui ne purent profiter d'une partie de leur découverte. C'est peut-être à eux qu'il faut attribuer le percement de la belle grotte de Piriac, dite *Grotte à Madame*, dans le but d'exploiter les filons de plomb (1), ainsi que l'érection des grands tumuli à plusieurs galeries qui s'étendent sur une ligne parallèle au rivage de la mer, depuis l'embouchure de la Loire jusqu'à celle de la Vilaine, et sont en tous points semblables aux grands tumuli du Morbihan.

#### XIII. — LA RÉGION DE GUÉRENDE AU MOMENT DE LA CONQUÊTE ROMAINE (2).

L'histoire des derniers temps de l'indépendance gauloise est éclaircie par les récits de quelques géographes grecs et les Commentaires de César. Bien qu'il soit impossible de trouver dans ces textes des précisions propres à enlever tous les doutes sur l'interprétation à donner en particulier aux noms de lieu et à leur position géographique, l'archéologie et les découvertes viennent heureusement les compléter et permettre de s'en servir utilement.

Le géographe Strabon qui vivait au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, rapporte que la Loire sépare deux populations, les

(1) Les filons de plomb renferment également un peu d'étain et du protoxyde de fer. C'est exactement la composition du métal des haches découvertes à Senon.

(2) BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES. — Textes : STRABON, *Géographie*, livre IV, édit. Didot, et D. Bouquet (Recueil des Historiens de la Gaule, t. I.) ; — PROLÈME, *Géographie*, édit. de D. Bouquet, t. I.

Ouvrages généraux : WALKENAE, *Géogr. des Gaules* ; — A. DE LA BORDIERIE, *Hist. de Bretagne*, t. I (Rennes, 1896, in-4) ; — BÉZEL, *Les Namnètes aux époques celtique et romaine* (Bull. de la Soc. Archéol. de Nantes, 1859-1862) ; — L. MAITRE, *Les Villes disparues des Namnètes* ; — E. DESJARDINS, *Géogr. histor. et administr. de la Gaule romaine* (Paris, 1876-1893, 4 vol. in-8) ; — E. ORIEUX et J. VINCENT, *Hist. et Géogr. de la Loire-Inférieure* (Nantes, 1895-1896, 2 vol. in-8) ; — E. ORIEUX, *César chez les Vénètes* (Bull. de la Soc. Archéol. de Nantes, 1880 et 1882.)

Pictons et les Namnètes (1), les premiers habitant le sud du fleuve, les seconds le nord. Marcien d'Héraclée connut également ce peuple des Namnètes (2) qui occupait l'embouchure de la Loire. Mais ces deux géographes ne laissent pas supposer que les Namnètes possédaient la presqu'île Guérandaise et tout le pays qui s'étendait jusqu'à la Vilaine; et bien que Strabon et César semblent le dire, il faut penser avec beaucoup plus de raison que le territoire des Namnètes s'arrêtait à l'embouchure de la Loire et à la Brière, et que la presqu'île Guérandaise appartenait à une autre nation gauloise, celle des Vénètes.

Les Namnètes, raconte Strabon, sans ajouter grande confiance à son récit, possédaient à l'embouchure de la Loire une île habitée par des femmes qui pratiquaient le culte de Bacchus (3). On a voulu placer cette île fabuleuse à Saillé; mais outre que le territoire de Saillé n'a jamais été entouré par la mer, il se trouvait être dans la région des Vénètes et non dans celle des Namnètes, faussement dénommés en la circonstance *Samnites*.

Strabon ajoute qu'on voyait autrefois sur le bord de la Loire un port appelé *Corbilon*; Polybe en parle, dit-il, dans un passage où il rappelle toutes les fables débitées par un voyageur marseillais nommé Pythéas qui parcourut la Bretagne quatre siècles avant notre ère; et Scipion, passant dans la Gaule en 217, questionna les habitants sans pouvoir toutefois recueillir des renseignements importants (4).

(1) STRABON, *Géogr.* IV, 2, p. 158 (édit. Didot). — O δὲ Ἀσιγγοὶ μετὰ τοὺς Παιώνων τε καὶ Ναννιτῶν ἐξέδιδαι.

(2) D. BOUQUET, I, p. 92. *Ex periplo Marciani Heraeleotoc, de Gallia*. Le texte écrit *Σαρνται*, et de ce nom on s'est imaginé à inventer une population *Samnite*; mais il est aujourd'hui reconnu que *Σαρνται* est une faute de copiste pour *Ναννίται*, et que les Samnites n'ont jamais existé.

(3) STRABON, IV, dans D. Bouquet, I, p. 31.

(4) Id. IV, 2. — Voir principalement sur l'emplacement de cette ville : KERSABIEC (E. de), *Corbilon, Samnites, Vénètes, Bretons de la Loire* (Bull. de la Soc. archéol. de Nantes, 1868-1869); — Id., *Corbilon, observations en réponse à un article de M. le C<sup>e</sup> L. Clément de Ris sur Corbilon* (ibid. 1875); — L. MAITRE, *Questions de géogr. ancienne* (Annales de la Soc. académique de Nantes, 1890, p. 349); — CLÉMENT DE RIS, *Revue des Sociétés savantes*, 1874; — G. DURVILLE, *La Marine nantaise dans le passé* (Journal l'Express de l'Ouest, juin 1908).

Ce port a été identifié avec plusieurs localités. Une simple ressemblance de nom a poussé M. de Kersabiec à le placer au village de Bélon en Guérande. La situation même de ce village ne peut justifier la présence d'une ville ancienne qui, au dire de Scipion, peut-être avec un peu d'exagération, était avec Narbonne la plus commerçante de la Gaule. C'est pourquoi ne chercha-t-on pas plus longtemps à soutenir une identification que les fouilles archéologiques du reste ne pouvaient en aucune façon fortifier. M. Maître proposa de remonter ce port jusqu'à Saint-Nazaire; mais son identification n'est pas soutenable, car le nom du port gaulois qui précéda Saint-Nazaire est aujourd'hui connu, c'est *Portus Brivates*. L'emplacement de Corbilon doit donc être recherché un peu plus haut sur la Loire, dans les parages de Cordemais (1).

Le géographe Ptolémée, deux siècles après notre ère, cite un port qu'il appelle *Brivates Portus*, à l'embouchure de la Loire (2). L'emplacement de ce port a été retrouvé par M. l'ingénieur Kerviler lors de la construction du bassin de Penhoët à Saint-Nazaire, à l'endroit où le Brivet se jetait naguère dans la Loire (3). Les découvertes de M. Kerviler lui firent constater au moyen du système qu'il appela le *chronomètre de Saint-Nazaire*, que ce port existait dès le v<sup>e</sup> siècle avant notre ère et qu'il était fréquenté par des populations se servant d'outils de pierre et de bronze. Ce port subsista jusqu'à l'époque gallo-romaine. La situation de Brivates Portus n'a guère été contestée que par M. Maître qui a cru reconnaître ce port dans le trait du Croisic (4), et par Dom

(1) Les identifications proposées sont : CONSET, d'après Walkenaer (*Géogr. des Gaules*); COUVERON, d'après Richer (*Voyage à Guérande*), A. de Valois (*Notice des Gaules*), D. Bouquet (*Recueil des Historiens de la Gaule*, I); NANTES, d'après Baudrand (*Lexique géogr.*), et l'abbé G. Durville (*La Marine nantaise dans le passé*); BLAIN, d'après Bizeul (*Études sur les Namnètes aux époques celtique et romaine*).

(2) PTOLÉMÉE, VIII (édit. Renier). — Μετὰ τοῦ Ἀσίγγορος τοῦ ποταμοῦ ἐξέδιδαι..... Βριβάτης Ἀγρίν.

(3) R. KERVILER, *L'âge du bronze et les Gallo-Romains à Saint-Nazaire* (Revue archéol., 1877); — Id., *Les Vénètes, César et Brivates Portus* (Bull. de la Soc. archéol. de Nantes, 1882, p. 5).

(4) LÉON MAITRE, *De l'emplacement de Portus Brivates ou des origines*

Bouquet, éditeur de Ptolémée, qui l'a placé dans le pays des Osismiens à Brest (1).

Dans sa description des côtes, Ptolémée cite, après *Bri-vates portus*, l'embouchure de la Vilaine, puis un port qu'il appelle *Vindana portus*. Ce port qu'il faut rechercher sur le golfe du Morbihan, et sans doute à Locmariaker, a été placé à Saillé par M. Maître (2), bien que cette localité soit d'une création postérieure à l'époque romaine. Saillé ne correspond, du reste, en aucune façon à la position indiquée par Ptolémée.

Certains archéologues ont placé sur les côtes guérandaises un autre port cité par Strabon, d'après Artémidore qui l'appelait le *Port des Deux Corbeaux* (3), ainsi nommé parce que, disait-on, deux corbeaux à l'aile droite blanche y apparaissaient.

Ce port qui semble tout mythique, était situé, au dire d'Artémidore, sur le rivage de l'Océan. Cette vague indication que Strabon ne put préciser davantage, n'a pas empêché MM. Desjardins et de Kersabiec, frappés par une prétendue similitude de nom, de le placer au village de Brandu, en la commune de La Turballe, tandis que M. Kerviler croyait le reconnaître dans le port actuel de Lérat (4). En réalité, tout s'oppose à de telles identifications, et surtout la forme bretonne du mot *Brandu* dont on ne peut pas tirer, au point de vue linguistique, le sens de *deux corbeaux*, mais qui signifie le *tertre noir*.

du Croisic et de Batz (Annales de la Soc. académique de Nantes, 1889) ; — id., *Questions de géogr. ancienne* (ibid. 1890) ; — id., *Guérande et la contrée guérandaise*.

(1) D. BOUQUET, *Recueil des Historiens de la Gaule*, I.

(2) LÉON MAÎTRE, *Questions de géogr. ancienne*.

(3) Strabon, IV. — Αἰμίνα γὰρ τινα τῆς παράκτιον ἐν τῇ ἰσθμῷ δύο κορβῶν ἐπονομαζόμενον.

(4) E. DESJARDINS, *Géogr. histor. et administr. de la Gaule romaine* ; — E. DE KERSABIEC, *Corbilon, Samnites, Vénètes, Namnètes, Bretons de la Loire* (Bull. de la Soc. archéol. de Nantes, 1868-1869) ; — R. KERVILER, *Statistique des monuments de la presqu'île guérandaise* (Bull. archéol. de l'Assoc. bretonne, 1877).

#### XIV. — LE COMMERCE GAULOIS ET LES ORIGINES DE L'EXPLOITATION SALICOLE.

Dans les derniers siècles qui précédèrent la conquête romaine, il est donc certain qu'une population gauloise possédait à l'entrée de la Loire un port important où se concentrait le commerce qui se faisait par ce fleuve. C'était l'un des quatre ports cités par Strabon où l'on avait coutume de s'embarquer pour l'île de Bretagne. Cette région de l'embouchure de la Loire était donc nécessairement fréquentée par un grand nombre de voyageurs et de commerçants qui, s'ils ne réussirent pas à faire pénétrer dans le pays de Guérande leur civilisation nouvelle, cherchèrent à exploiter à leur profit les richesses naturelles du sol. C'est à ces Gaulois que l'on doit en particulier le commencement de l'exploitation salicole dans la région guérandaise.

La fabrication du sel remonte en effet dans la presqu'île guérandaise à une époque antérieure à l'arrivée des Romains, antérieure à la création des salines telles qu'elles existent à présent. Mais alors la production du sel était l'objet d'un procédé plus délicat, plus compliqué, et incapable de donner le rendement considérable obtenu par le procédé actuel de l'évaporation de l'eau sur des aires de vase. Avant l'arrivée des Romains, les indigènes gaulois se servaient pour la production du sel, de petits récipients de terre fine, très minces, ayant une dimension cubique de  $4^m \times 6 \times 5$ , et de forme rectangulaire à l'orifice, qu'ils remplissaient d'eau de mer et exposaient au soleil pour en obtenir l'évaporation. Sur presque tout le rivage maritime breton, on rencontre des fragments de ces petits vases (1). De Saint-Nazaire à l'em-

(1) Nous ne connaissons qu'une seule étude concernant ces vases, celle de M. P. du Châtellier, publiée dans la *Revue archéologique* de 1886. Les principales sauneries sont Keraing en Gouesnac'h, Goadigou en Locudy, les côtes de Plobannalec, Plouhinec et Plozévet (Finistère) ; le Lodo et Kerran en Arradon, Kerhillion en Erdeven, Cofreno en Penestlin, et en général tout le rivage du golfe du Morbihan et de la partie maritime de la rivière d'Auray.

bouchure de la Vilaine, il en existe sur toute l'étendue de la côte en quantité plus ou moins grande. A la Rougeole, en Saint-Nazaire, un grand nombre de ces vases ont été découverts (1), de même à Sainte-Marguerite en Portnichet. Dans la commune de Guérande, la région limitrophe des marais salants en contient de véritables amoncellements réduits à l'état de fragments. Au Loc'h, entre Quéniguen et les Maisons-Brûlées « la route salicole est entièrement construite avec des débris de poterie rouge sur une longueur de plus de deux cents mètres (2) ». A Kerhaude, près Congor, le sous-sol est composé d'une agglomération de cendre, de charbon et de débris de petits vases rectangulaires. Dans les marais salants entre Careil et La Baule, une grande butte de terre laisse échapper de multiples tessons de ces vases. La commune de Piriac en est également riche : à proximité du port de Lérat, il en a été découvert une grande quantité, enfouis sous le sable ; et, à Kervagarec, il s'en trouve en abondance, en compagnie de silex taillés, de celts et de poteries noires. A Kergéraud, en Assérac, une découverte identique a été opérée.

La découverte la plus importante de ces vases est celle qui fut faite en 1901 sur la côte, à la limite des communes de Piriac et de Mesquer (3). Sous un double dallage de petites pierres, se trouvaient des cases, ou cellules minuscules confectionnées avec des terres cuites grossières portant gravées à la base une rainure demi-cylindrique. Ces cases reposaient sur un autre dallage de pierres plates recouvrant un second étage de cellules de même forme que les premières. Dans chacune d'elles se trouvait un petit auget le quel, dans l'étage supérieur, était renversé. A proximité, étaient trois foyers pleins de cendre, de charbon et de débris de vases, et auprès, deux beaux fragments d'un vase en terre noire, à vernis brun, incontestablement néolithique. Cet établissement bizarre est certainement une fabrique d'augets. Ceux-ci étaient cuits

(1) L. MAITRE, *Les villes disparues des Namnètes*, Guérande, p. 34. — L'un de ces vases est au musée archéol. de Nantes.

(2) *Id.*, p. 33.

(3) H. QUILGARS, *La découverte d'augets de terre cuite sur les côtes de Bretagne et les fouilles de Mesquer* (Bull. de la Soc. Polymathique du Morbihan, 1902.)

dans leurs cellules — où ils devaient être enfermés à cause de leur fragilité — au moyen de grands feux allumés au-dessus, dont la chaleur se communiquait par les rainures qui étaient ménagées dans l'épaisseur des parois de chaque case. Car il faut écarter toute explication basée sur un rite funéraire quelconque : les augets sont des ustensiles industriels.

Il y a d'abord une constatation intéressante à faire : c'est que ces vases ne se trouvent qu'à proximité de la mer ; il n'y en a ni à l'intérieur des terres, ni le long des cours d'eau douce. Il y a donc une relation directe et certaine entre ces vases et la mer.

Leur fragilité, ensuite, démontre qu'ils ne pouvaient être l'objet d'un commerce bien étendu, ou d'importation, comme pour les beaux vases samiens, mais qu'ils étaient fabriqués, et en très grande quantité, sur les lieux où ils étaient utilisés.

On avait cru tout d'abord que ces vases avaient pu servir soit à l'élevage du poisson, soit à la production de la soude par l'incinération des plantes marines. Leur véritable destination a été de servir à l'évaporation de l'eau de mer, et par conséquent à la production du sel. Disposés les uns auprès des autres, ils constituaient de véritables œilletons de marais salants, faciles à échauffer par l'action du soleil. Leur capacité si faible ne permettait, il est vrai, d'obtenir qu'une production très minime, un demi-centimètre cube de sel environ, en admettant que le vase fût plein d'eau ; mais ce rendement si peu important était compensé par le nombre considérable des vases en usage dans chaque établissement ; et comme on trouve de ces augets sur toute la côte guérandaise, il faut croire qu'il n'y avait pas que des commerçants à établir des sauneries, mais que beaucoup d'indigènes venaient fabriquer eux-mêmes leur sel le long de la côte.

Les principales sauneries se trouvaient à la Rougeole en Saint-Nazaire, et en la commune de Guérande, au Loc'h, à Gargan et à Kerhaude. Les autres établissements, à Lérat, à Mesquer, à Portnichet, étaient loin d'égaliser l'importance des premiers. Au Loc'h, principalement, les ruines de la saunerie occupent une étendue très vaste.

La ligne actuelle des marais salants offrait aux sauniers



d'alors une position exceptionnelle pour y développer leur industrie. Par suite de l'absence des travaux de canalisation et de barrages faits dans la suite pour retenir et diriger les eaux, la mer baignait en grande partie, et presque journellement, cette vaste plaine, et arrivait, déjà échauffée, aux établissements salicoles, prête à être évaporée après avoir monté lentement sur une terre brûlante. De plus, cette région toute argileuse offrait aux industriels la terre nécessaire à la fabrication des vases. Les grandes sauneries fabriquaient elles-mêmes ceux dont elles avaient besoin ; elles en absorbaient en effet une prodigieuse quantité, par suite du bris facile et du désagrement qui s'opérait sous l'influence incessante de l'eau salée. Les sauneries du Loc'h et de Gargan étaient pourvues de fours qui servaient à la cuisson des vases. Dans ces fours, le système de cuisson différait de celui qui était en usage à Mesquer : les vases étaient empilés, emboîtés les uns dans les autres et retenus entre eux par de petits cylindres de terre, tordus aux extrémités (1).

La butte de Drézeuc, au Loc'h, est le reste du four utilisé pour la cuisson des vases de la saunerie de cet endroit. Ce four, fouillé par M. Maitre, a laissé sortir une prodigieuse quantité de fragments d'augets (2). A Gargan, le monticule qui domine les marais salants n'est qu'un four qui n'est pas encore fouillé et dont les flancs laissent échapper des terres cuites.

Seules, les grandes sauneries pouvaient se permettre d'entretenir des fours, et par suite, un personnel nombreux. Les petits établissements étaient réduits à des moyens plus économiques. A défaut de four, les sauniers fabriquaient, avec des terres cuites grossières, des petites cellules dans lesquelles ils enfermaient les vases, et après les avoir recouvertes de pierres, il était procédé à la cuisson de leur contenu par

(1) Voir sur l'emploi de ces petits cylindres et leur description, l'étude de M. DE FLEURY publiée dans la *Revue du Bas-Poitou* de 1888 à propos des cendres de Nalliers (Vendée).

Le four de Keraing en Gouesnac'h (Finistère), fouillé par M. du Châtelier contenait environ 400 augets emboîtés les uns dans les autres (*Revue archéol.* 1888).

(2) L. MAITRE, *Les villes disparues des Namnètes, Guérande*, p. 33.

l'allumage de feux au grand air. L'humidité résultant de la cuisson disparaissait dans les rainures des parois des cellules qui servaient en même temps à l'adduction de la chaleur.

La série des cellules découvertes à Mesquer n'est autre qu'un four d'une nature spéciale, économique, utilisé pour la petite production. La présence de ces fours est facile à reconnaître par la découverte de terres cuites, semblables à des briques grossières, de forme triangulaire, portant une rainure en creux. Les vases cuits par ce procédé étaient certainement utilisés sur place. Leur présence témoigne de l'établissement de sauneries temporaires établies pendant une saison par des indigènes.

Tous les augets destinés à la fabrication du sel étaient fabriqués au moule, avec une pâte molle, fortement battue.

L'industrie salicole ainsi faite, est antérieure à l'époque romaine. On a jusqu'à ce jour attribué aux Romains l'introduction en Armorique de la fabrication du sel par l'évaporation de l'eau de mer au soleil. Ceux-ci ont, en effet, établi des sauneries dans la région guérandaise, mais suivant un autre procédé. Si les augets utilisés dans les sauneries primitives, sont souvent découverts dans des lieux qui furent occupés par les Romains, ce n'est que par suite d'une pure coïncidence. Voici en effet que dans la saunerie de Kerhaude en Guérande, les Romains édifièrent une villa : leur premier soin fut de niveler le terrain pour faire disparaître les substructions ou vestiges laissés par leurs prédécesseurs. Or, c'est précisément dans le sous-sol de cette villa, dans une couche de terre qui ne présente aucun objet d'origine romaine que se trouvent les débris d'augets : la couche romaine y est bien nettement supérieure (1). Dans la saunerie de Mesquer, il y avait des fragments de vases impossibles à attribuer à des Gallo-romains. A Kervagarec, des silex taillés, des celts et des poteries néolithiques accompagnent les augets, de même à Kergéraud et à Gargan où l'on découvre de beaux silex taillés.

(1) Des constatations identiques ont été faites à l'Île-aux-Moines et à Plouhinec (Morbihan). Mais à Gouesnac'h (Finistère), ces augets étaient accompagnés de vases romains.



Enfin si le procédé de la fabrication du sel au moyen des augets, était d'importation romaine, on trouverait les sauneries à proximité des voies ou des villas. Or, à part la région des marais salants actuels, les autres établissements salicoles sont en dehors des points fréquentés des Gallo-Romains.

Le procédé d'évaporation de l'eau de mer dans les augets est donc antérieur à l'époque romaine ; il fut utilisé par les indigènes. Ceci ne veut pas dire qu'on doive en attribuer la découverte aux hommes qui vivaient de la civilisation néolithique. Il est probable au contraire que le procédé a été importé par des commerçants gaulois qui l'avaient connu sans doute sur les côtes méditerranéennes.

#### XV. — L'INDUSTRIE MINIÈRE.

Sur une ligne qui s'étend de Piriac à Pontpas, on trouve une série de levées de terre et de tumuli. Dans les bois de Boule, aux confins des communes de Piriac, de la Turballe et de Guérande, existent encore des buttes de terre que les travaux de culture n'ont pas encore entièrement nivelées ; et il y a quelque trente ans on pouvait voir certains de ces tumuli dans leur aspect primitif, entourés d'espèces de retranchements de terre. Un peu plus loin, vers le nord-est, à proximité de la route de Guérande à Mesquer, est un beau tumulus entouré de fossés, abrité au fond d'une petite vallée. Ce tumulus qui est connu sous le nom de *butte des Krapados*, est le reste d'une série de trois tumuli semblables. Quand les deux premiers furent détruits, on y trouva beaucoup de morceaux de calcaire, d'ardoise rougeâtre — minéraux étrangers à cette région — de scories de fer, et, dans leurs alentours — quelques celts. Le tumulus qui subsiste encore, porte sur le faite une excavation en forme de cratère, et un paysan y ayant fait une brèche pour découvrir le trésor qu'il y supposait caché, trouva une grande quantité de scories de fer.

En la commune de Saint-Molf, deux autres tumuli existent

encore, l'un sur le bord des marais, près du village de Trèbrézan, connu sous le nom de *butte de la Chèvre*, l'autre au village du Bringuet. A Trèbrézan, des lingots de fer, en forme de poisson, ont été découverts.

Ces tumuli diffèrent donc complètement des tumuli néolithiques qui sont des sépultures. Ils sont, à n'en pas douter, des restes d'ateliers où habitaient des gens occupés à fondre le fer ou l'étain.

Ces industriels étaient à peine sortis de la civilisation néolithique. Aux Krapados on a trouvé des celts et un poignard en silex de Pressigny, et ce dernier instrument fait supposer que les fondeurs de fer étaient soit d'une race différente de la race néolithique, soit en relation avec des étrangers ; c'était une race qui se transformait au point de vue de la civilisation et qui envahissait pacifiquement la région. Il est intéressant de remarquer que la ligne de ces tumuli est en dehors de la région des dolmens et des menhirs.

#### CONCLUSION.

A l'origine, la presque île guérandaise était habitée par une population dont la civilisation correspondait à celle du Moustier. Cette population a disparu ou s'est fondue dans une race nouvelle, laquelle, cantonnée principalement sur le territoire actuel de Saint-Lyphard et de Guérande, édifia le groupe des menhirs et des petits dolmens. Installée primitivement autour de Sandun où elle construisit le grand monument du Bréineau, elle se répandit peu à peu dans tous les environs.

Dans la suite, de nouvelles populations affluèrent dans le pays de Guérande, venues par la voie de la Loire, et se fixèrent le long de la côte. Celles-ci connaissaient certainement l'usage du bronze : c'est à elles qu'il faut attribuer l'érection des grands tumuli et levées de terre qui les abritaient dans leurs travaux de fonderie de l'étain et du fer. Elles appartenaient probablement à ces races désignées sous le nom de Vénètes, qui occupèrent le pays de Guérande.

Mais à côté de ces Vénètes survivait la race de civilisation exclusivement néolithique qui conserva sa civilisation jusqu'à l'époque romaine et sans doute postérieurement, jusqu'à l'arrivée des Bretons dans la presqu'île guérandaise.

Au moment de l'arrivée de César, il y avait donc, dans la presqu'île guérandaise, deux civilisations juxtaposées : l'une néolithique, qui englobait le centre et le nord du pays, l'autre gauloise — ou Vénète — qui était beaucoup plus avancée, et avait étendu son influence le long de la mer, entre la Loire et la Vilaine.

H. QUILGARS.

## ESSAI SUR LA CHRONOLOGIE

des Rois & des Saints

DE LA BRETAGNE INSULAIRE

DU V<sup>e</sup> AU VII<sup>e</sup> SIÈCLE

### I. — Les Sources hagiographiques.

Aucune biographie de saint gallois n'est antérieure au XI<sup>e</sup> siècle et la plupart d'entre elles ont été faussées par le désir de transformer la plupart de ces saints en disciples immédiats de saint Germain d'Auxerre ou de saint Patrice. On y est arrivé de deux façons, soit en attribuant aux saints gallois une longévité exceptionnelle, comme l'ont fait la plupart des hagiographes, soit en antichronisant la mort des saints gallois comme l'a fait par exemple Guillaume de Malmesbury dans son *De antiquitate ecclesie Glastoniensis*, où il fait mourir saint Gildas en 512 et saint David en 542 (1). Quoi qu'il en soit du procédé, il a pour résultat d'antichroniser d'une soixantaine d'années les premiers travaux apostoliques des saints gallois et de les placer sous le règne de princes morts certainement avant leur naissance. C'est ainsi que saint Gildas est censé avoir renoncé à évangéliser le royaume de Dyfed au moment de la naissance de saint David sous le règne du roi Triphun, alors qu'en réalité saint Gildas était sensiblement plus jeune que le roi Guortepir, petit-fils du roi Triphun. L'introduction de Triphun en cet endroit vient de ce que les

(1) Ce dernier système a été suivi par Rees dans son *Essay on the Welsh Saints*, ce qui fausse complètement toute la chronologie de cet ouvrage par ailleurs très intéressant.

hagiographes gallois, donnant à la vie de saint David une durée de 147 ans ou le faisant mourir 60 ans plus tôt qu'il n'est mort en réalité, ont été amenés à placer sa naissance au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle au lieu de la placer au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle et sont ainsi arrivés par un faux calcul à croire qu'elle avait eu lieu sous le règne du roi Triphun dont la mention est purement et simplement à rayer de la vie de saint Gildas et de la vie de saint David. Il en est de même de saint Téliau. L'étude critique des divers documents qui le mentionnent nous conduisent à voir en lui un personnage postérieur d'une génération à saint David ; or certains manuscrits de sa biographie le mettent en rapports avec le roi Mailcun, mort d'après les *Annales de Cambrie* à la date approximativement exacte de 547 ; si on l'a introduit là, c'est à l'imitation de divers autres saints gallois, Padarn, Cybi, qui ont été réellement ses contemporains. C'est, dira-t-on, une interpolation, mais tous les manuscrits de cette même biographie font de saint Téliau le contemporain d'un *Gerennius*, roi de *Cornubia*, lequel vécut en réalité au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle ; de plus, une charte du *Liber Landavensis* parle du séjour de saint Téliau à la cour du roi Aircol de Dyfed, autre personnage du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, qui de même que *Gerennius* ne figure comme contemporain de saint Téliau que parce qu'ici encore on a artificiellement prolongé la vie de ce saint personnage.

Les documents généalogiques viennent heureusement corriger et compléter les documents biographiques.

Les généalogies royales comprennent une ancienne série rédigée peu après l'année 950 et publiée par M. Loth (1), une série rédigée au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, conservée dans un manuscrit du <sup>xiii</sup><sup>e</sup>, publiée par M. Evans (2), une série moderne attribuée à Lyvelyn offeirad, conservée dans un manuscrit du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle et publiée par M. Phillimore (3), enfin la *Généalogie des Hommes du Nord* conservée dans un manuscrit du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle et publiée par M. Loth (4). Ce sont là des documents sérieux, mais dont on ne saurait accepter sans réserve toutes les assertions. Des degrés ont été omis ou supprimés ; il faut par

(1) *Les Mabinogion*, tome II, p. 302 et suiv.

(2) *Report on the manuscripts in Welsh language*.

(3) *Y Cymmrodor*, tome VIII.

(4) *Les Mabinogion*, tome II, pp. 325-326.

exemple, dans la vieille généalogie n° 28, remplacer Mouric entre Atrois et Teudubric. Le déplacement de certains mots a entraîné des erreurs, et c'est ainsi que dans la vieille généalogie n° 15 je lis : « *Gripiud, Teudos, Caten tres sunt filii Nougoy et Sanant illorum mater filia erat Elized regis Powis* », faisant ainsi de ces trois princes les fils de Nougoy et de Sanant et les neveux de Margetiud de Dyfed. Des noms sont écrits de travers : c'est ainsi que la comparaison des généalogies modernes n° 44, 45 et 49 avec d'autres documents plus anciens nous permet de corriger Kynan buelt en Avan buelt, Cenuur fils d'Einyon en Cenider fils de Cynon, et Bangar fils de Gardan en Këngar fils de Garthauc. Des surnoms sont pris pour des noms d'hommes : Gurtheyrn Gurtheneu devient dans Nennius Gurtheyrn, fils de Gurtehneu. Certains mots mal compris font allonger indûment d'un degré une généalogie : Cinciar braut Bran, c'est-à-dire Cinciar frère de Bran, devient sous la plume d'un copiste Cinciar braut, fils de Bran. Des généalogies distinctes sont fondues en une seule : au lieu de dire Guynliu fils de Guaur fille de Ceredic et Cynvelyn fils de Meriaun fils de Ceredic, la généalogie moderne remplace le mot *et* par le mot *fils* et de deux cousins germains fait un petit-fils et un bisaïeul. La généalogie moderne n° 49 réunit en une seule généalogie par le même procédé fautif les trois généalogies de Bangar, de Dunun et de Ceneu.

Les *Achau* ou généalogies des saints se divisent en deux groupes, les vieilles généalogies ou *Achau I* et *II*, et les généalogies modernes ou *Achau III*, *IV*, *V* et *VI*. Celles-ci ont été publiées dans les *Iolo manuscripts* d'après des manuscrits du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. Les plus anciens manuscrits des vieilles généalogies appartiennent au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, mais nous n'en connaissons que quelques lignes publiées par M. Evans ; le plus ancien texte intégralement publié, celui du *Livre Blanc*, ne remonte qu'au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle (1) ; les deux textes publiés par Rees (2) sont plus complets, mais sont tirés de manuscrits plus récents.

(1) Il a été publié par M. Ancombe dans les *Archiv für Celtische Philologie*, tome II.

(2) Dans les *Lives of the Camlro-British Saints*.

Les calendriers gallois fournissent également quelques renseignements. Le plus ancien a été publié par M. l'abbé Duine (1). Il est au plus tôt de la fin du XII<sup>e</sup> siècle et il me semble plus prudent de le désigner simplement comme rédigé au XIII<sup>e</sup> siècle. Six autres ont été publiés par M. Evans dans son *Report on the welsh manuscripts*, et datés respectivement par lui de 1471, 1489, 1542, 1556, 1575 environ et 1582. Enfin l'éditeur des *Iolo manuscripts* en a publié un qu'il attribue simplement au XVI<sup>e</sup> siècle. C'est sous ces différentes dates que je les désignerai au cours de cette étude.

## II. — Chronologie des rois bretons.

La chronologie des saints bretons insulaires dépendant principalement de la chronologie des rois, c'est celle-ci qu'il faut établir d'abord.

1<sup>o</sup> — Les fils de Cunedda s'installent dans le Nord-Galles au milieu du V<sup>e</sup> siècle et s'y constituent différentes principautés. La série des rois du Guyned (2) est fournie par la vieille généalogie n<sup>o</sup> 1 : Eniaun girt, fils de Cunedda, Catgolaun ou Cadvallon à la main longue, Mailcun ou Maelgun mort d'après les *Annales de Cambrie* en 547 ou plutôt en 552, Run, Beli, Jacob, mort d'après les *Annales de Cambrie* en 613 ou plutôt en 616 ; Catman ou Cadfan, mort probablement en 631 ou 632 ; Catgollaun ou Cadvallon, mort en 634, et Catgualart ou Cadvaladr, mort d'après les *Annales de Cambrie* en 682. Pendant l'enfance de ce dernier, l'autorité paraît avoir été exercée en Guyned par un usurpateur, le Catgabail présent, d'après Nennius, à la bataille de *Gajus Campus* en 655 et appelé Cadavel, fils de Cynvedu, par la triade 66.

Eniaun girt eut un autre fils, Eugene ou Ovein à la dent blanche, qui régna probablement sur l'île de Mon ou Anglesey,

(1) *Les Saints de Domnonée*, p. 41 à 47.

(2) L'orthographe galloise est si rébarbative pour les personnes qui n'y sont pas habituées, qu'en adoptant l'orthographe moderne pour les noms des rois et des saints, j'ai cru devoir supprimer les doubles lettres et remplacer le *w* par *u* ou *v* suivant les cas.

et dont le fils Cinglas, cousin germain de Maelgun, est, comme lui, cité par saint Gildas (1). Sa postérité nous est connue par la vieille généalogie n<sup>o</sup> 3.

Eniaun eut un frère, Typipaun, dont le fils Meriaun s'installa dans le pays qu'il appela Meirionydd ou Merioneth ; sa descendance nous est connue par la vieille généalogie n<sup>o</sup> 18, et nous y remarquons Iudris, le cinquième successeur de Meriaun, mort, d'après les *Annales de Cambrie*, en 632 ou plutôt en 635, et Brocmail son septième successeur, mort, d'après les *Annales de Cambrie*, en 662.

La vieille généalogie n<sup>o</sup> 26 nous donne la série des premiers rois de Cardigan, mais si l'on examine cette liste de près, on s'aperçoit qu'il y manque au moins deux degrés, car Ceretic ou Ceredig fils de Cunedda appartient forcément au milieu du V<sup>e</sup> siècle, tandis que Iusay (en gallois moderne Ussa), son prétendu fils, appartient au plus tôt au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, n'étant que de sept générations antérieur à Arthgen, lequel mourut en 801 d'après les *Annales de Cambrie*. La *Progenies Ceredic* ne nous renseigne pas mieux, car certains des personnages qui y figurent ne semblent avoir été qualifiés *fils de Ceredig* que parce que leurs descendants ont joué un rôle dans l'histoire ecclésiastique du Cardigan : tel paraît être le cas pour Anhun, tel est aussi très probablement le cas de Hedun dans les *Achau I*, tel est certainement le cas de Meriaun qui ne peut être un fils de Ceredig, comme le dit la généalogie moderne n<sup>o</sup> 47, mais un fils de Typipaun ou Tebiaun, comme le disent les *Achau I*. Il faut ajouter que, suivant les formes que revêt cette liste dans les différents documents qui nous l'ont transmise, on remarque la présence ou l'absence de certains personnages, celle de Corin ou Corun dans la généalogie de saint Carannog, celle de Cedig dans les généalogies de saint Afan, de saint David et de saint Dogfael. On peut même se demander si Cedig n'est pas simplement une forme abrégée de Ceredig dont la seconde syllabe aurait été représentée par un signe d'abréviation que le copiste de ce manuscrit n'aurait pas compris. Aucun des prétendus

(1) D'après les *Achau I* il aurait eu pour prédécesseur ou pour successeur un frère appelé Eniaun.

enfants de Ceredig ne pourrait d'ailleurs être placé à la fin du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, sauf Guaur qui d'ailleurs, d'après la *Vita Cadoci*, est une fille et non pas un fils (1). C'est au début du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle qu'il faudrait placer, si on admettait leur existence, le Cedig, le Corun et l'Anhun de la *Progenies Ceredic* et le Garthauc ou Gardan des *Achau I* et de la généalogie moderne n° 49 ; c'est au milieu du siècle qu'il faudrait placer Sant et Ithael.

2° — Tous les documents s'accordent à dire que le royaume de Dyfed ou Sud-Galles obéissait au milieu du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle au roi Triphun, à la fin du siècle à son fils Aircol, et au début du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle à son petit-fils Guortepir, contemporain de saint Gildas. Mais en ce qui concerne le père de Triphun, les trois documents qui nous en parlent nous donnent trois réponses différentes. Un conte irlandais rédigé au <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle donne pour père à Triphun, qu'il appelle Triscend, un personnage nommé Aeda, fils de Brose (2), qu'il vaudrait peut-être mieux appeler Aeda brose, puisque nous trouvons le mot gallois correspondant *breisc*, signifiant *vif*, appliqué comme surnom à des chefs gallois.

La vieille généalogie n° 2 et la généalogie moderne n° 13 donnent à Triphun un autre père, mais ces documents sont de date postérieure et renferment de plus certaines invraisemblances chronologiques. Je crois donc devoir préférer le texte du document gaélique.

Les *Achau V* nous donnent une autre série de rois du Dyfed. Elle remonte à un noble romain appelé Gurtherin, qui chassa les Goidels de Guyr et de Dyfed, et fut père de Plaus le vieux, et grand-père d'Eudaf et de Saethin le vieux. Eudaf aurait été le père de Gurthelin et le grand-père de Meyrig, roi de Dyfed, un des quatre rois qui portaient l'épée d'or devant le roi Arthur. Saethin aurait été le père de Saethe-

(1) Sauf également Lucho, père de Lauch et grand-père de Guyn ou Gugaun à l'épée rouge qui, comme nous le verrons, appartient probablement au milieu du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, Lucho étant d'ailleurs peut-être sa grand'mère et non son grand-père. On a rapproché Lauch du Luch des *Mabinogion* et du poème n° 19 du *Livre Noir* (*Y Cymmrodor*, tome XI, p. 50) et M. Loth y a vu le roi Loth des romans de la Table Ronde (*Revue Celtique*, tome xvi, p. 87). Il me semblerait préférable d'y voir le roi Lac des mêmes romans.

(2) *Y Cymmrodor*, tome xiv, p. 112.

nin, roi de Maesguydno en Cardigan. En réalité, comme le dit la triade 126, Seithynin était roi de Dyfed. Or je rapprocherais volontiers Gurtherin du Guitolin qui, d'après les *Annales de Cambrie*, livra à Ambrosius la bataille de Guoloph, et son petit-fils Saethin du Sater, roi de Dyfed, que Gaufoi de Monmouth fait contemporain du roi Arthur. Saethenin appartiendrait par conséquent au milieu du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle et ne serait ni le bisaïeul de saint David, comme le disent les *Achau V*, ni le contemporain d'Emrys, comme le dit la triade 126.

3° — L'Est du pays de Galles constitue au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle le royaume de Povys où règnent Cincen ou Cyngen, Brocmail le dentu (*schitrauc*), placé à tort au début du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle par les érudits qui le confondent avec le Brocmail de la bataille de Chester, Cinan qui me paraît être l'*Aurelius Conan* de saint Gildas, et Selim ou Selyv, mort, d'après les *Annales de Cambrie*, en 613 ou plutôt en 616 (1). Dans la *Vita Brachani*, Cyngen est le fils de Cadel deyrnlug, et cette généalogie est la seule qui cadre avec le système chronologique des documents gallois et avec le récit de Nennius relatif aux rapports de saint Germain et de Cadel. Mais il est contredit par les vieilles généalogies qui intercalent Cattegirn, Pascent et Maucant entre Cadel et Cyngen, ce qui reporte Cadel au <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle. On pourrait peut-être s'en tirer en considérant Cadel comme un diminutif de Cattegirn et en faisant de Cattegirn, comme dans Gaufoi de Monmouth, le frère et non le père de Pascent. Cadel ou Cattegirn et Pascent seraient alors les fils de Gurtheyrn, personnage du début du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, monté tardivement sur le trône en 426 (2).

La *Vita Brachani* donne à Brocmail deux frères Jeuah et

(1) Le Mael mynan de Rees est en réalité Eliud, fils de Cinan.

(2) D'après Nennius, Gurtheyrn gurtheneu était fils de Guitaul de Guitolion (et non fils de Guitaul, fils de Guitolion) fils de Gloiu le bon, c'est-à-dire originaire de Gloucester. Je considère le mot *da* ou *bonus* comme une épithète de Gloiu et non comme le nom d'un frère de Paul et de Mauron, car les mots *Paul et Mauron furent frères* me paraissent une interpolation passée de la marge dans le texte et se rapportant au roi du milieu du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle dont le frère Mauron serait l'évêque cité dans le *De antiquitate ecclesiae Glastoniensis*.



Mugh ou Meigh ; la version galloise ignore Jeuab et ne connaît que Meic *mengurac* ; les *Achau I* ignorent Jeuab et Meigh et ne donnent à Brocmail qu'un frère Mavan ; aussi M. Anscombe propose-t-il de corriger Meigh en Maun.

Dans ces conditions, et en présence du texte de la *Vita Suliavi* qui donne à Brocmail trois fils, Jacob, Maion et Chanaam, je me demande si Jeuab et Mugh ou Mavan ne sont pas identiques à Jacob et à Maion, Chanaam étant certainement une forme altérée de Cinan, et si ce ne sont pas par conséquent des fils plutôt que des frères de Brocmail.

D'après les *Achau V*, Caranoc *cleddyvgar* (et non Caranoc fils de Cleddyvgar) serait fils de Cynan le glorieux, fils de Cadel ; mais les variantes de la *Mygyrian archaeology* nous montrent qu'il est plutôt fils de Cynval, fils de Rychvin de Bodrychvin, et qu'il n'appartient pas par conséquent à la famille de Cadel.

D'après les *Achau I*, Glyvys, fondateur du royaume de Glevissic ou Glamorgan, serait fils de Tegyd et petit-fils de Cadel de Povys. Il y a contre cette filiation quelques objections chronologiques, et peut-être vaut-il mieux adopter celle de la *Vita Cadoci* qui dit Gleuguis fils de Solor et arrière-petit-fils d'Ovein, fils de Maxen. Rees tranche la difficulté en transformant Solor en surnom de Glyvys, et en faisant Glyvys *flar* fils de Tegyd. En tous cas Glyvys paraît avoir vécu à la fin du *v<sup>e</sup>* siècle.

La *Vita Cadoci* nous donne une liste des fils de Gleuguis qui est peut-être exacte, mais qui a peut-être simplement pour but d'expliquer les noms des différents districts ou cantons de la région. Gundleius, Etelic, Poul, Seru, Gurai, Mar, Cettil, Cornouguil et Metel, auraient ainsi régné sur le Guaunlug, l'Edelygion, le Pennychen, le Seruguunid ou Seinghenyd, le Gurinid ou Gorvenyd, le Margan (peut-être le Cantrevmaur du *xiii<sup>e</sup>* siècle), le Cydveli, le Carnvyllon, le Crucmetil (peut-être le Guyr du *xiii<sup>e</sup>* siècle). Or, sauf Gundleius, Poul, Seru et Metel, ces noms se retrouvent dans la généalogie moderne n° 5, comme étant ceux des enfants d'Evein, fils de Ceredig, avec cette différence que Margan et Cetveli ne sont plus des noms géographiques, mais les noms du frère de Mar et du frère de Catval qui remplace ici

Cettil. D'autres noms ont d'ailleurs été ajoutés : Guhir, par exemple, qui symbolise le canton de Guyr, remplace peut-être Metel. Une des chartes par lesquelles se termine la *Vita Cadoci* mentionne, comme parents de saint *Cadocus*, les cinq personnages suivants : Cinnur, Etelic, Luiper, Seru et Poul. Il y a là trois noms identiques à ceux de la liste de la *Vita Cadoci* : les deux autres, Cinnur et Luiper, se retrouvent sous les formes Cynvarch et Luip dans la généalogie moderne n° 5. Mais ce qui me fait croire qu'il y a là une construction artificielle, c'est par exemple l'idée de faire régner Poul sur le Pennychen. Il me semble qu'il y a là une confusion entre saint Paul de Léon, né, d'après son biographe, en Pennohen, et le roi *Poulentus* de Glamorgan de la *Vita Illuti*. Ce même document mentionne plus loin un *Meirchiaunus* qui fait figure de successeur de *Poulentus*, et que je rapprocherai volontiers du *Merchguinus*, fils de Glivis, dont une fille figure dans le *Liber Landavensis* parmi les moniales de Landaf, au temps de saint *Dubricius*. Or, pour le retrouver parmi les fils de Gleuguis dans la *Vita Cadoci*, il faut supposer que c'est lui qui se cache sous la forme très altérée de Mar. *Poulentus* et *Merchguinus* ou *Meirchiaunus*, règnent donc sur le Glamorgan au début du *vi<sup>e</sup>* siècle (1). Mais il semble bien résulter de la *Vita Cadoci* que la lignée de Gleuguis tomba en quenouille, puisqu'à un certain moment le saint fait épouser sa parente Dibunn à un Mouric qui devient ainsi roi de tout le pays, et qui, étant fils d'Enhinti est identique au Mouric fils d'Enninni et de Teudiric dont il est question plus loin dans le même document. Pour la *Vita Cadoci*, Dibunn est la tante du saint, *amita sua*. C'est ce que répète la généalogie n° 5 de Donun, sœur de saint Petroc, d'Edelic, etc., et femme de Meuric. Mais c'est impossible, car Mouric appartient à la fin du *vi<sup>e</sup>* siècle et ne peut être ainsi le beau-frère de Gundleius qui appartient au début de ce siècle. Si Dibunn est la tante

(1) Le roi Merchiaun figure également dans une des chartes qui terminent la *Vita Cadoci*. N'est-il pas le père du roi Marcus de la *Vita Pauli*, et les Gallois n'auraient-ils pas appliqué à l'oncle de Tristan la généalogie d'un de leurs princes March, fils de Merchiaun.



de Cadoc, elle n'a pu épouser Mouric, à qui d'ailleurs le *Liber Landavensis* donne pour femme Onbraust, fille de Gurcant le grand, elle est sa grand-mère, et c'est par elle qu'il a hérité du Glamorgan. Si elle est la femme de Mouric, elle est la nièce et non la tante de saint Cadoc. Ici encore les remanieurs ont supprimé deux degrés dans la généalogie.

La généalogie de Teudiric ou Teudrig père de Mouric est elle-même fort obscure, d'autant que, comme nous le verrons, on le confond avec Teudrig de Brycheiniog, qui lui est antérieur d'un siècle. La généalogie moderne n° 5 est le seul document qui appelle son père Lyvarch : on peut donc s'en tenir au témoignage des autres qui l'appellent Teithpalt ou Teithfalt. Mais son grand-père est appelé Idnerth, fils d'Erb dans la *Vita Cadoci*, Anhun le noir, roi de Grèce, dans la *Vita Brachani*, Nyniau, fils d'Erb, dans la généalogie moderne n° 5. Nyniau me paraît la forme préférable, et j'expliquerais Anhun par une confusion de Teithfalt avec le Tutagual de la vieille généalogie n° 3, ou avec Tathal, fils d'Aedun ; il appartient peut-être d'ailleurs à la généalogie de Teudrig de Brycheiniog, et son titre de roi de Grèce lui vient peut-être d'une confusion avec l'amant de Cléopâtre.

Je viens de signaler dans la généalogie de Teudiric de la *Vita Cadoci* la présence d'Yrb, fils d'Erbic (*tise* : roi d'Erbic). Ce personnage me paraît identique au roi Erb d'Ercie de la *Vita Dubricii*, Erc étant la forme gaélique du nom brittonique Erp (Erb en moyen gallois). Mais entre la *Vita Dubricii* et la *Vita Cadoci* d'un côté, les chartes du *Liber Landavensis* de l'autre, la conciliation est impossible, et il faut rejeter le témoignage des unes ou des autres, Erb, bisaïeul de *Dubricius* dans la *Vita Dubricii*, ne pouvant être son contemporain, comme cela résulterait du témoignage des chartes. Or ce sont celles-ci qui me paraissent fabriquées, et je crois préférable de m'en tenir au témoignage de la *Vita Dubricii* et de la *Vita Cadoci* ; en ce cas Erb et ses fils Peipiau, Nyniau et Idnerth, appartiennent au *v*<sup>e</sup> siècle (1), les fils de Peipiau, Cinvin ou Cinust et Guodei ou Guidei, appelé

(1) Ainsi que le roi Constantin, beau-père de Peipiau.

ailleurs Gurvodu ou *Gurvodius*, au début du *vi*<sup>e</sup> siècle ; Gurcant fils de Cinvin au milieu du *vi*<sup>e</sup> siècle ; dans ce cas Erb, Peipiau et Cinvin ont été introduits dans les chartes de *Dubricius*, parce que ce personnage ayant été antédité, on lui a donné pour contemporains et pour bienfaiteurs les rois d'Ercie, vivant à la fin du *v*<sup>e</sup> ou au début du *vi*<sup>e</sup> siècle, et l'on a fait de même pour ses successeurs, Ubelviu contemporain réel de Mouric et prétendu contemporain de Gurvodu, *Aidanus*, contemporain de Cinvin ; *Elgistus* ou Argustil, contemporain prétendu de Cinvin et de Gurvodu et contemporain peut-être réel d'Idon d'Ercie ; *Unapeius* contemporain prétendu de Gurcant.

Les rois de Guent ou de Monmouth sont au *vi*<sup>e</sup> siècle, Ynyr, cité par la *Vita Talthei* et la biographie galloise de saint Beuno, et Idon, son fils, cité par la *Vita Taliavi* et la biographie galloise de saint Beuno. Les *Achau IV* lui font épouser Madryn, fille d'un Gurthefyr, qui serait le fils de Gurtheyrn, mais qui est plutôt Guortepir, roi de Dyfed ; mais les *Achau I* font de cette Madryn une sainte et non la femme d'un roi ; et les *Achau II* la disent fille et non femme d'Ynyr. Les *Achau V* font sans raison Ynyr fils de Dyfnwal le vieux. Le texte de la *Vita Talthei* ne permet pas de voir clairement si pour l'auteur Caradoc est père d'Ynyr ou, comme on interprète généralement, son fils. Ce Caradoc est identifié par les *Achau III* au Caradoc au grand bras de la *Vita Paterni* qui régnerait entre la Guy et la Severn, et qui était probablement originaire du pays situé sur la rive gauche de cette dernière rivière, ce qui expliquerait l'épithète de cornouaillais que lui donne la triade 71, et l'épithète identique d'armoricain, dont les mots *fils de Lyr* (l'Océan) ou *fils de Lyr myrini* (le marin), qu'on lui applique dans les *Achau I*, ne seraient qu'une transcription poétique. Il est peu probable qu'il soit le fils d'Einion yrth ou de Meirchion gul et de Dyvanved, le frère de Leenog et de Nud, le père de Gugan à l'épée rouge, d'Iddog et de Medrod, comme disent les *Achau IV*, ni de Hyleid le long, comme dit Rees.

4<sup>e</sup> — Le royaume de Brycheiniog ou Brecknock, qui paraît, dans la *Vita Brachani*, avoir été vassal du royaume de Powys, fut fondé par Brochanus ou Brychan, chef gaélique, fils d'An-

lach et de la bretonne Marchel, fille et héritière de Teudiric de Garthmathrin.

Or la *Vita Carantoci*, mentionnant une invasion des Scots en Bretagne à une date qui, d'après mes calculs, doit être peu antérieure à l'an 429, dit qu'ils étaient commandés par *Briscus*, *Thuihaius*, *Machleius* et *Anpachus*. M. Baring Gould propose pour ces trois derniers noms la transcription *Dathi*, *Maclear* et *Amalgaid*. Il me paraît infiniment plus simple de voir dans le dernier de ces noms une forme altérée d'*Anlachus*. En effet, *Briscus* ne me paraît pas différent de Brosc père d'Aed dans la généalogie gaélique des rois de Dyfed dont j'ai déjà parlé, et de Brusc père d'Urbf (ce nom incontestablement estropié est probablement Aedi, génitif d'Aed) dans la *Vita Cadoci*; lesquels sont en réalité un surnom d'Aed et non pas le nom de son père. Aed brosc, père de Triphun, est en effet le contemporain d'Anlach, un peu plus âgé que lui. Que cet Aed brosc ait été le père de *Brochanus*, comme le dit la *Vita Cadoci*, ce n'est pas possible, la généalogie de Brychan étant trop bien établie par ailleurs; mais rien n'empêche d'intercaler Anlach, et alors Aed brosc devient le père d'Anlach, comme d'ailleurs, dans les *Achau III*, Hydun, roi d'Iverdon, est le père d'Enlach, père de saint Télian. Comme dans la généalogie gaélique Brosc est le fils de Corach, je me demande s'il ne faut pas rapprocher ce Corach du Coronach, père d'Anlach dans la *Vita Brachani*, au lieu d'y voir un surnom d'Anlach, signifiant le couronné (goronog). La généalogie ferait alors d'Anlach le fils (ou le frère) d'Aed Brosc, fils de Cormac. Enfin la *Vita Cadoci* donne au père de son Brusc le nom de Biscethbach (certains érudits lisent Briscethach), qui me rappelle celui d'Echdach, grand-père de Brosc dans la généalogie gaélique des rois de Dyfed.

Cette invasion gaélique de l'an 429 ou environ rappelle celle qui, d'après les *Iolo manuscripts*, se produisit sur trois théâtres différents: le Brecknock où s'installa Anlach appelé ici Aflech; le Reged, c'est-à-dire le pays entre la Tavy et la Tovy, dont les Gaëls furent chassés presque aussitôt par Cunedda, et Anglesey, dont ils ne furent expulsés que par les petits-fils de Cunedda, Cadvallon à la main longue et Ovein

à la dent blanche, auquel on substitue parfois un prétendu Ovein aux lèvres noires, fils de Maxen.

Le chef des Gaëls d'Anglesey est tantôt un personnage mythologique, Gwydion, fils de Don, tantôt un personnage historique, Syrigi, fils d'Urnach (1). Or, ce que l'on raconte de Don, on le raconte également d'Urnach: tous deux seraient des Irlandais ou plutôt des Scandinaves (de Lochlyn) conquérants de Dublin, venus en l'an 267 en Guyned, où ils seraient restés 129 ans. Or, Urnach vit d'après cela à la fin du v<sup>e</sup> siècle, il correspond donc exactement au Fernach que la *Vita Brachani* cite le second (2) sur une liste de rois contemporains de *Brachanus*, les trois autres étant Kerniol, Lethmilich et Loumoic. Or, dans la généalogie de Syrigi je retrouve certains noms de cette liste ou de celle déjà citée de la *Vita Carantoci*. Le grand-père d'Eurnach, Cathbedig, rappelle Latmilich de la *Vita Brachani*, et son père, Cathal, rappelle le Thathaius de la *Vita Carantoci*. Machno, père de Cathal, rappelle le Machleius qui, dans la *Vita Carantoci*, est mentionné après Thathaius. De plus, Urnach est, d'après la triade 17, père de Solor ou Dolor le pirate, lequel est, d'après la triade 72 et les *Achau*, père de Pryder à la forte crosse, qualifié homme de Déirie et de Bernicie ou homme du Nord (Gogled), d'où on peut conclure que Northumberland (Déirie et Bernicie), est ici simplement synonyme de Bretagne du Nord.

Brychan fut probablement remplacé par son fils Run ou Rein au visage rouge, qui, d'après la généalogie moderne n° 8, fut père de Rigeneu et grand-père de Lyvarch; et nous verrons en parlant de saint Nevyd que Teudur de Brycheiniog est probablement lui aussi fils et non arrière-petit-fils de Run. La liste des gendres de Brychan, telle que la donne la *Vita Brachani*, ne renferme que très peu d'invraisemblances chronologiques: une seule parenté est impossible, celle qui fait d'Aedan le petit-fils de Brychan, alors que d'après les

(1) Urnach est parfois dédoublé en Murchan et Eurnach.

(2) Il faut peut-être le rapprocher du Gurnach le géant et du Diurnach le goidel du *mabinogi* de *Kuhluch*, et se souvenir également du *Cair Urnach* de Nennius.

dates Brychan ne peut être que son bisaïeul ; une autre filiation est douteuse, celle qui fait de Cathraut, roi de Calchvynydd, le gendre et non le petit-fils de Brychan. Rien ne peut être objecté au contraire au point de vue de la vraisemblance chronologique aux assertions de la *Vita Brachani* faisant de Brychan le grand-père de saint Cadoc, de saint Cenider, d'Uryen, de Lyvarch, de Sant, le beau-père de Gurhind ou Gurhynt de Merioneth et de Cyngen de Povys. Il n'y aurait donc rien d'in vraisemblable à placer au début du vi<sup>e</sup> siècle deux autres gendres de Brychan, Gereverth ou Iorverth de Povys, et Tudual le blond (*befr* en gallois, *flavus* en latin), père de Cunin Cov, et d'après les triades et le *mabinogi de Kuhluch*, grand-père de Daldav, le *Doldavius* de Gaufrroi de Monmouth.

La généalogie moderne n° 8 nous donne comme roi de Brecknock, au début du vi<sup>e</sup> siècle, Idvallaun, père de Ruallaun et grand-père de Keindred, laquelle fut mariée à Cloten ou plutôt à Cathen, roi de Dyfed, mais ici se place à nouveau la question des fausses chartes du *Liber Landavensis*. J'ai dit qu'en ce qui concernait le Hereford, deux rois seulement, Idon (c'est-à-dire Idnerth), contemporain de l'évêque *Elgistus* ou Arguistil, et Athruis, qualifié roi de Guent, contemporain de l'évêque *Comeregius*, devaient être conservés. Que faut-il penser des rois de Brecknock mentionnés dans les chartes d'*Oudocens*, *Augustus* et ses fils Rivallaun ou Riguallaun et Eliud ou Elguid, appelé plus loin *Elgistus*, assassiné par le roi Teudur, fils de Rein, sous l'épiscopat de *Gurvanus*, successeur probable d'*Oudocens* et par ailleurs contemporain du roi Morcant. Les chartes sont-elles exactes, et sont-ce des princes du vi<sup>e</sup> siècle ? Sont-elles antédattées au point de vue civil, comme celles de *Dubricius* ? Ces princes seraient du vi<sup>e</sup> siècle, et alors Rein, père de Teudur, serait Rein (lisez Run), fils de Brychan : c'est ce qui me paraît le plus vraisemblable. En ce cas le roi Iudguallaun, assassiné par le roi Clotri, d'après une charte de l'évêque *Berthguinus*, serait, non de la fin, mais du début du vi<sup>e</sup> siècle, et pourrait être identifié au roi de Brecknock.

5° — Le royaume de Povys me paraît s'être étendu non seule-

ment sur les *civitates* des *Silures* et des *Cornavii*, mais encore sur la *civitas* des *Dobani* qui, agrandie au détriment des *Belgae*, me paraît s'être étendue au vi<sup>e</sup> siècle sur les comtés actuels de Worcester, de Gloucester et de Somerset.

Quoique la plupart des érudits rattachent les princes dont je vais parler au royaume des *Dumnonii*, il faut, je crois, les rattacher au royaume des *Dobani* : c'est ce qui me paraît résulter du fait que, d'après la *Chronique Anglo-Saxonne*, le roi Cyndylan, que nous allons retrouver dans la série de ces princes, régnait sur l'ancien pays des *Dobuni*. On objectera sans doute que plusieurs d'entre eux, le Cadoc de Gaufrroi de Monmouth, par exemple, sont rattachés au Cornwall ; mais il suffit de remarquer que Guillaume de Malmesbury par exemple, dans son *De antiquitate ecclesie Glastoniensis*, place in *Cornubia* l'abbaye de Glastonbury en Somerset, pour se rendre compte que le mot *Cornubia* a un sens beaucoup plus étendu que le mot Cornwall (1). Le plus ancien roi des *Dobuni*, dont l'existence me paraît certaine, est Erbin. Les *Achau I* en font un fils de Constantin le tyran, proclamé empereur en Bretagne en 407, ce qui est peu vraisemblable. La *Vita Kepii* le dit fils de Lud (2). La généalogie moderne n° 11 me paraît devoir être rectifiée, d'après le *mabinogi* de *Moxen*, de façon à présenter la série suivante : Erbin kynvaur (et non fils de Kynvaur), fils de Tudual gurvaur (et non fils de Gurvaur) fils de Gadeon, frère de Cynan, fils d'Eudav le vieux (3).

(1) Glyvys de Povys est appelé dans la *Vita Brachani* *Glyvys Cornubiensis*.

(2) Tennantius ou Teuhant est de même fils de Lud, dans Gaufrroi de Monmouth et de Constans dans la vieille généalogie n° 16.

(3) Rees identifie à tort Tudual qui vécut au début du vi<sup>e</sup> siècle avec le gendre de Brychan qui vécut au début du vi<sup>e</sup> siècle. Notons les variantes mortaur, eurmur, gurmur pour gurvaur, Cadan et Cadfan pour Gadeon, Cenau pour Cynan, et surtout la variante mynynvaur pour gurvaur dans les *Achau IV* (généalogies de saint Iestyn et de saint Eldad) qui prouve bien que gurvaur est un surnom. Le fait que, dans les généalogies de saint Eldad et de saint Ufelyv, Cystennyn goronog est non plus le père mais le frère d'Erbin, nous reporte à un récit analogue à celui de Gaufrroi de Monmouth. La généalogie d'Arthur, publiée par Evans d'après un manuscrit du xiii<sup>e</sup> siècle, fait de son père Uthyr le fils de Kustenhin, fils de

La généalogie moderne n° 10, les *Mabinogion* et les triades donnent à Erbin trois fils Gereint, Ermit et Dyvel. Gereint est très connu dans la littérature galloise ; Ermit me paraît identique au personnage que la vieille généalogie n° 24 appelle Ermic ; il faut donc corriger en Erbin le nom que cette généalogie écrit Ecrin. Dyvel se retrouve sous la forme de Dyved, fils d'Erbin, dans le poème n° 19 du *Livre Noir* et sous la forme Dyvel, fils d'Erbin, dans le poème n° 1 qui le fait à tort mourir à Arderyd, car un fils d'Erbin n'a pu vivre assez longtemps pour assister à cette bataille.

La généalogie moderne n° 10 donne à Gereint un fils, Cado. C'est le Cador de Gaufrroi de Monmouth, le Cato de la *Vita Carantoci*, le Catovius de la *Vita Winwaloei*, le Gadvy, Garvy ou Advy des triades et des *Mabinogion*, et peut-être le Cedvy du poème n° 1 du *Livre Noir*. C'est par une confusion des différents sens du mot *Cornubia* que Gaufrroi de Monmouth donne *Constantinus* comme fils à Cador. La généalogie moderne n° 10 donne à Cado un fils, Pedur, que les érudits gallois proposent de corriger en Peredur et qu'ils identifient au Berth fils de Cado du *Mabinogi de Kuhluch*.

D'après la *Vita Kepii*, Gereint aurait eu un autre fils, Salomon ou Selyv, qui fut père de saint *Kepius* ou Cybi.

La vieille généalogie n° 24 donne à Ermit un fils, Cerennior, qui aurait par conséquent vécu au début du vi<sup>e</sup> siècle, et un petit-fils Caranmail qui aurait vécu par conséquent au milieu du vi<sup>e</sup> siècle. D'autre part le *Mabinogi de Kuhluch* donne à Ermit deux fils, Cyndruyn et Guyn ; d'après la généalogie de saint Aelhaiarn (*Achau I*), Caranmail serait fils de Cyndruyn ; enfin le poème n° 16 du *Livre Rouge*, parlant des enfants de Cyndruyn, semble faire de Cyndylan le fils de Cyndruyn et le père de Caranmail : or, comme l'a très bien vu M. Loth, Cyndylan est identique au Condidan qui, d'après la *Chronique Anglo-Saxonne*, fut tué en 577 à la bataille de Deorham. Je me demande donc s'il ne faut pas corriger, ici encore, le texte, certainement corrompu par endroits, de la vieille généalogie n° 24, identifier le Caranmail gallois au Farinmail

Kynvaur (donc frère d'Erbin) fils de Tutual morvaur, fils de Cadur frère (et non fils) de Kynan, fils d'Eudaf, fils de Caradauc, fils de Bran.

de la *Chronique Anglo-Saxonne*, et ne prendre les filiations du poème n° 16 du *Livre Rouge* que comme indiquant simplement des liens de parenté entre les héros qui y sont mentionnés. Il en résulterait que Cyndruyn ou Cerennior aurait eu deux fils, Cyndylan et Caranmail, tués tous deux à la bataille de Deorham. Il serait plus difficile d'expliquer que Guiaun, fils de Cyndruyn, ait pu, comme le disent les triades, figurer à la bataille du Verger de Bangor à côté de Gugaun à l'épée rouge et de Madauc, fils de Bruyn ou de Run, si l'on identifie cette bataille, suivant l'opinion commune, à celle de Chester (616), mais il me paraît préférable d'y voir une bataille du milieu du vi<sup>e</sup> siècle, d'autant que Gugaun est souvent écrit Guyn, et que c'est probablement lui qui se trouve ainsi sous la forme Guyn placé à côté de Guion et de Cyndylan dans le poème n° 16 du *Livre Rouge*. Peut-être faut-il en faire par conséquent dans le *Mabinogi de Kuhluch* un fils et non un frère de Cyndruyn.

Une généalogie de Madauc de Povys, rédigée probablement au xii<sup>e</sup> siècle, mentionne parmi ses ancêtres, comme ayant vécu au milieu du vi<sup>e</sup> siècle, Run à la grande lance (*paladrfrs*) analogue au Hudibras de Gaufrroi de Monmouth, fils d'un Lary qui correspond au Leil ou Léon de Gaufrroi de Monmouth et qui est fils lui-même de Casnar *guledic*, or Casnar a lui aussi pour père Gloyu (1) et pour frère Guyn l'enjoué dont le fils Echuyd fut père de saint Mechel et dont la fille Kieva épousa Pryderi. De son côté Run a pour descendants Hovdec ou Byudeg, Hovyrynleu ou Byrleu, Guineu, Teon et Tegonvy.

6° — Le seul roi que l'on puisse rattacher avec certitude au royaume des *Dumnonii* (Devon et Cornwall), est le *Constantinus* que citent à la fois saint Gildas vers 545, et les *Annales de Cambrie* en 589 ou plus probablement en 590. Si l'on admet l'identification que j'ai proposée entre Caerleon et Exeter, le célèbre roi Arthur aurait également régné sur les *Dumnonii* : les *Annales de Cambrie* mentionnent sa

(1) Il est surnommé dans la généalogie *gulat Lpdau* (du pays de L.ydau) et cette forme me paraît meilleure que la forme *valltgdan* (à la chevelure étendue) du *mabinogi de Puyll*. Le *mabinogi* se trompe également en faisant de Gloyu un fils de Casnar.

présence à la bataille de Bado à la date approximativement exacte de 516, et sa mort à la bataille de Camlan en 537 ou plutôt en 542. Je ne vois aucune raison de révoquer en doute l'assertion de Gaufrroi de Monmouth, d'après laquelle le père d'Arthur se serait appelé Gorlois. Nous serions donc là en présence d'un troisième roi des *Dumnonii*. Enfin comme le mot *nepos* signifie à la fois neveu et petit-fils, il est fort possible qu'Arthur, qui ne peut être chronologiquement le neveu d'Ambrosius ou Emrys, soit son petit-fils, et qu'ainsi Ambrosius ait régné sur les *Dumnonii*, d'autant que les érudits modernes identifient l'emplacement où Ambrosius livra la bataille de Guoloph avec la ville des *Dumnonii* que Ptolémée appelle *Voliba*. D'après une généalogie du XIII<sup>e</sup> siècle, *Igern* ou *Eigyr*, femme de Gorlois, aurait été la fille d'un roi gallois nommé Anblaud ou Anlaud; elle serait par conséquent la sœur de Rieingulid, mère de saint Iltyd, de Guyar, qui, d'après un manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle cité par M. Anscombe, aurait été la femme de Gereint, et de Dyvana ou Thyvanved qui, suivant les documents, aurait épousé, tantôt Tutvulch de Cornouaille, tantôt Havystyl, tantôt le père de Caradog au grand bras.

7° — Les textes gallois mentionnent souvent, dans la généalogie de leurs saints, des chefs qu'ils rattachent au *Lydau*, c'est-à-dire dans leur pensée, à l'Armorique. C'est par exemple le cas de la famille d'Emyr, ses fils Hyvel, Beiddaug, Alan, Petrun ou Pedredyn, Annun ou Amun le noir, Dinuc ou Difung, Guydno, Ithael le généreux, Guyndaf, Teudur le grand, son gendre Eneas ou Einion (1). En réalité aucun de ces chefs n'appartient à l'Armorique : *Lydau*, dans les cas où ce n'est pas une simple faute de scribe pour *luydauc*, comme dans le passage du *Livre blanc* relatif à Leidun,

(1) J'identifie Eneas à Einion, parce que dans un passage de Giraud de Cambrie (éd. Dimock, tome VI, p. 13), je trouve la forme Eneas destinée à rendre la forme galloise Einion. D'après les *Achau* I Eneas aurait épousé *Guen teirbron* : on explique généralement cette attribution du surnom de la mère de saint Guéthenoc à la mère de saint Cadfan en disant que ces deux noms ayant le même sens ont été pris l'un pour l'autre : il est peut-être plus simple de penser qu'on a confondu deux mères de saints portant le même nom et donné à l'une l'épithète de l'autre.

indique simplement un pays séparé du pays de Galles par un bras de mer : c'est généralement le Cornwall, mais ce pourrait être la Bretagne septentrionale, Prydain ou Strathelyde, dont les habitants paraissent avoir suivi la route de mer aussi bien que la route de terre pour venir en Galles; et de fait Ithael le généreux est rattaché, suivant les versions des *Achau*, tantôt à *Lydau*, tantôt à Prydain.

Pour Hyvel enterré à Lanilyd en Glamorgan, d'après les *Achau* IV, et fondateur de Pendevlyn en Glamorgan (paroisse dédiée à saint Cattug), d'après les *Iolo manuscripts*, on peut se demander si l'épithète d'Armoricaïn qui lui est attribuée ne vient pas d'un faux raisonnement de l'auteur de l'*Historia Britannica*. Celui-ci avait peut-être sous les yeux un texte où il était dit qu'Arthur fut soutenu par un chef nommé Hyvel qui traversa la mer pour venir à son secours. Arthur étant roi des *Dumnonii*, Hyvel était donc un chef gallois; mais lorsqu'Arthur fut par l'imagination populaire transporté en Galles, Hyvel fut, par une sorte de chassé-croisé, transféré d'abord au pays des *Dumnonii*, puis en Armorique lorsque ce pays devint aux yeux des Bretons insulaires le seul pays auquel convint le nom de Bretagne d'outre-mer. Pour Teudur au contraire, dont la fille épousa le frère de saint Iltyd, il faut remarquer que la *Vita Petroci* en fait également un chef cornique du début du VI<sup>e</sup> siècle. Il semble même qu'il faudrait l'identifier au *Theodoricus rex Cornubiae* dont il est parlé dans la *Vita Fingar*, car les documents gallois appellent le père de Canna tantôt Teudur, tantôt Teudrig, et la façon dont la *Vita Petroci* parle de la cruauté de Teudur concorde assez bien avec ce qu'en dit la *Vita Fingar* relativement à l'assassinat de saint Fingar. Pour Alan dont les *Achau* ne parlent pas en même temps que des autres, je serais porté à croire que c'est vraiment lui aussi un roi de *Cornubia*, d'abord parce que son fils saint Leviau ou Libio est un compagnon de saint Cybi, ensuite parce que la triade n° 49, qui le montre prenant part à la bataille de Camlan, fortifie l'idée d'une liaison plus étroite entre lui et le roi Arthur. Si on lui a donné le surnom de *Fergent*, c'est qu'on l'a confondu avec notre duc breton de la fin du XI<sup>e</sup> siècle; il faut donc, sans doute, ajouter son



nom dans le passage où le *Mabinogi* de *Kuhlach* parle d'Ysperin ab Flergant, roi de Lydan, et voir dans cet Ysperin un fils d'Alan de *Cornubia*.

C'est encore un chef de la Cornouaille insulaire que ce Budic, fils de Cybydan ou Cybrdan, *natus de Cornugallia*, réfugié à la fin du VI<sup>e</sup> siècle en Dyfed où il épousa Anaaved, fille d'Ensic (lisez Enoc), et sœur de saint Téliau, et rappelé par ses compatriotes après la mort du roi qui l'avait chassé : mais là encore une double erreur a été commise par l'auteur de la *Vita Oudocei* et l'interpolateur de la *Vita Teliavi* : ce Cornouaillais insulaire est devenu un Armoricaïn, et ce beau-frère de Téliau, placé par erreur à la fin du V<sup>e</sup> siècle, est devenu le contemporain du roi Aircol de Dyfed, comme il est devenu, dans Gaufrroi de Monmouth, le souverain de l'Armorique à la fin du V<sup>e</sup> siècle.

8°— Le royaume de Strathclyde ou d'*Arechluta*, que les Gallois appellent royaume de Prydain ou du Nord (*Gogled*), correspondait à peu près aux diocèses actuels de Carlisle et de Glasgow. Il avait pour roi, au milieu du V<sup>e</sup> siècle, le Ceretic *guletic* de la vieille généalogie n° 5, probablement identique au *Coroticus* correspondant de saint Patrice. Il fut le père de Cinuit et le grand-père de Dumnagual le vieux. Or, si l'on retranche Clinoch de la vieille généalogie n° 6 conformément à la *Généalogie des Hommes du Nord*, et si l'on retranche Cedie de la *Généalogie des Hommes du Nord* conformément aux *Achau III*, Dumnagual le vieux a cinq fils, Guidno, Tutagual *tutclyt*, Cinbelin le rude (*drusgyt*), Gorust *priodaur* et Servan. Les petits-fils de Dumnagual le vieux seraient donc Neithon, Riderch le vieux ou Ryderch le généreux, Clinoy ou Clydno d'Eitin, Elidyr au grand amour (*muyn-paur*), et Mordav. Toutefois, comme il est assez difficile que Cynon, fils de Clydno, s'il a vécu au début du VII<sup>e</sup> siècle, ait été amoureux de la fille d'Uryen, comme le dit la triade 81, il faut peut-être combiner la vieille généalogie n° 8 et la *Généalogie des Hommes du Nord*, et faire de Clydno, de Cynan *genhir* et de Cynvelyn le rude, trois frères vivant au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, fils de Cadraut et petits-fils de Cynuyt (1). La

(1) On de Clydno, de Cynau, de Cynvelyn et de Cadraut, quatre fils de

généalogie d'Elfin dans la *Généalogie des Hommes du Nord* est chronologiquement impossible : il faut, ou supposer que l'on est en présence de deux généalogies cousues bout à bout et que Guydno, père d'Elfin, est fils de Dumnagual le vieux, ou que Dumnagual le vieux doit y être remplacé par Dumnagual *moilmut*. Quant à Gabran père d'Aedan (et non Aedan père de Gabran), il est fils de Dungart le Scot et non de Dumnagual le Breton.

Des petits-fils de Dumnagual le vieux, Neithon est le seul dont les vieilles généalogies nous fassent connaître la postérité : elle serait représentée au VII<sup>e</sup> siècle par Beli, fils de Neithon, par Eugein et par Elfin. Les *Annales de Tigernach* nous font connaître deux autres rois d'Alclyde, Gureit mort en 657 (1), et Domnhall, fils d'Avin, mort en 693. Or, comme Avin semble bien une forme estropiée d'Ovein, et comme Ovein est en gallois la forme récente d'Eugein, Domnhall est probablement le frère et le successeur d'Elfin.

Une importante dynastie de la même région est celle des descendants de Coyl ou Coel le vieux. Nous les connaissons par les vieilles généalogies n° 8, 9, 10, 11, 12 et 19 ; mais ce n'est pas seulement à la généalogie n° 8 qu'il manque un degré ; il me paraît qu'il en manque un à la généalogie n° 9 et deux à la généalogie n° 11 et à la généalogie n° 19 ; j'estime que pour ces différents personnages le texte de la *Généalogie des Hommes du Nord* est préférable à celui des vieilles généalogies. J'en dirai autant du texte de la généalogie n° 12, comparé à la partie correspondante de la *Généalogie des Hommes du Nord* ; le texte de la vieille généalogie n° 12 est certainement incomplet, mais je crois qu'au lieu de suppléer simplement le mot Guorgust entre les mots Eleuther *cascordmaur map* et le mot Letlum, il faut ajouter *Athruys map Mar map Ceneu map Coel et Eurdyl merch Cinmarc map Merchiaun map Gurgust* (2) ; enfin je ne vois aucune raison de ne pas admettre comme exacte la mention de la *Généalogie des*

Dumnagual. En tout cas, d'après la *Généalogie des Hommes du Nord*, ils auraient vécu à la fin du VI<sup>e</sup> siècle.

(1) Serait-ce le roi Guryat de la triade n° 66 ?

(2) Le texte ne peut être exact et il manque au moins un mot ; de plus Eleuther ne peut être le grand oncle de son beau-frère Uryen.



*Hommes du Nord* relative à Guendoleu et à ses frères. Je considère donc Coel comme ayant vécu à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, d'abord parce que d'après la généalogie moderne n° 7 il fut le beau-père de Cuneda, ensuite parce que cette date concorde avec les renseignements chronologiques que nous possédons sur quelques-uns des descendants de Coel. Au début du V<sup>e</sup> siècle appartiennent par conséquent Ceneu et Garbaniaun, fils de Coel ; au milieu du V<sup>e</sup> siècle Gurgust, fils de Ceneu, Masguic le boîteux et Mar, ses frères, et Dumngual moilmut, fils de Garbaniaun ; à la fin du V<sup>e</sup> siècle, Merchiaun, fils de Gurgust, un fils inconnu de Masguic, Athruys, fils de Mar, Bran le vieux et Cinciar, fils de Garbaniaun ; au début du VI<sup>e</sup> siècle, appartiennent Cinmare et Elidyr lydanvyn, fils de Merchiaun, Laenauc, petit-fils de Masguic, Pappo ou Pabo, Eleuther ou Eliffer à la grande famille (*cascordmaur* en gallois, *magna familia* en latin) et Ceidyau, fils d'Athruys, Morcant bulc, fils de Cinciar ; au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, Urbgen ou Uryen, fils de Cinmare, Lyvarch le vieux, fils d'Elidyr, Guallanc, fils de Laenauc, Dunaut et Samuil à la tête basse, fils de Pappo, Gurci et Peretur, fils d'Eleuther, Guendoleu et Nud cov (1), fils de Ceidyau, et Coledauc, fils de Morcant bulc et père de Morcant ou plutôt Morcant coledauc, fils de Morgant bulc, car coledauc est un surnom et non un prénom ; à la fin du VI<sup>e</sup> siècle appartiennent Ovein, Pasgen, Rivallaun et Elfin, fils d'Uryen que nous connaissons par les *Achau*, les triades et la généalogie moderne n° 34, Ceredig, fils de Guallauc, mort, d'après les *Annales de Cambrie*, en 616, et Raaut ou Ryhaut, fils de Morcant. Je ne parle pas des vingt-quatre fils de Lyvarch, cités dans le poème n° 34 du *Livre Noir*, car, quand on y voit figurer Leu, Arav et Uryen qui sont en réalité fils de Cynvarch, tandis qu'on n'y trouve pas les fils de Lyvarch connus des *Achau* et des généalogies, on se rend compte qu'on est en présence d'une liste fabriquée, donc sans aucune valeur généalogique.

(1) Je dis Nud cov et non pas Nud et Cov comme porte la *Généalogie des Hommes du Nord* : car la *Vita Brachani*, à l'article Cunin, nous montre cov comme un surnom et non un prénom.

Gaufroi de Monmouth donne à Uryen deux frères, *Anguselus* et *Lot* ; en ce qui concerne ce dernier, c'est une erreur certaine, car Lot, père de Modred, est nécessairement antérieur à Uryen ; il est probable qu'il y a eu confusion entre Lot et Leudun, et que l'idée de donner pour frères à Uryen Leudun et *Anguselus* qui est probablement l'Anvystyl (1) des Gallois, vient de quelque document analogue aux *Achau* où nous voyons par exemple saint Cyndeyrn représenté comme le petit-fils paternel d'Uryen et le petit-fils maternel de Leudun, et saint Beuno, autre petit-fils de Leudun, représenté comme le contemporain des fils d'Anvystyl. Si la traduction galloise de Gaufroi de Monmouth remplace *Anguselus* par Araun, c'est probablement parce que, pour les Gallois, Modred ou Medraut était fils de Leu et non de Loth, et que Leu avait, dans leurs traditions, un frère nommé Araun, sans doute mythologique comme lui.

Les autres documents gallois complètent ces renseignements. Les *Annales de Cambrie* font mourir en 595, ou plutôt en 597, un Dunaut qui est, suivant l'opinion de M. Loth, Dunaut, fils de Pabo ; il suffit pour cette identification d'admettre que Dunaut est mort très âgé et que son fils, saint Daniel, est mort au contraire fort jeune. Les *Annales de Cambrie* font mourir Gurci et Peretur en 580 ; cette date est probablement exacte à deux ou trois ans près ; mais il faut en conclure que contrairement à l'assertion de la triade n° 130, Gurgi ne fut pas l'allié du roi anglo-saxon Edelfled, lequel ne commença à régner qu'en 592, et que, contrairement à l'assertion de la triade n° 49, Gurgi et Peredur ne furent pas tués en combattant Eda, lequel mourut en 560, d'après l'opinion courante. Je ne vois rien d'in vraisemblable à l'assertion de la *Vita Merlini*, de la seconde rédaction des *Annales de Cambrie* et de la plupart des poèmes du XI<sup>e</sup> siècle d'après laquelle Guendoleu aurait été tué à la bataille d'Arderyd, c'est-à-dire, d'après les *Annales de Cambrie*, à la date approximativement exacte de 573, en luttant contre son cousin-germain Peredur. Il faudrait simplement corriger

(1) Havystyl l'orgueilleux combattit du côté des Saxons à la bataille du Verger de Bangor, livrée, comme je l'ai dit, au milieu du VI<sup>e</sup> siècle.

le titre de roi de Guyned donné à Peredur par la *Vita Merlini*, de même qu'il faut corriger l'épithète de *Lion de Guyned* donnée à Gurgi dans le poème n° 19 du *Livre Noir* : dans ces deux cas, il s'agit d'une transcription galloise qui substitue l'expression fautive *Galles du Nord* à l'expression réelle *Bretagne du Nord*.

Une troisième dynastie appartient également à la région du Nord : c'est celle de Neithon dont la vieille généalogie n° 4 me paraît fournir la généalogie maternelle remontant à l'empereur Maxime, et la généalogie n° 16 me paraît présenter la généalogie paternelle remontant à Caratauc, l'adversaire des Romains au I<sup>er</sup> siècle. Neithon serait le fils de Cathen, fils de Caurtam, et de Senilt, fille de Dinacat (1). Les deux généalogies s'accordent à lui donner un fils nommé Run. Il est probablement le frère de Nud le généreux, puisque les *Lois de Guyned* et les triades en font également un fils de Senylt, et puisque Run, Nud et Nuython figurent côte à côte dans le poème n° 38 du *Livre noir*. Il est, d'après Gaufröi de Monmouth, le père d'un Cyndilic qu'on retrouve avec d'autres généalogies dans le *Gododin* et dans les poèmes n° 19 et 34 du *Livre noir*. Les triades faisant de Lauroded le barbu le serviteur de Nud, il faut également placer ce personnage à la fin du VI<sup>e</sup> siècle.

### III. — Procédés fautifs des hagiographes gallois.

Les modernes hagiographes gallois rangent à tort au nombre des saints des personnages qui n'ont été l'objet d'aucun culte, dont on ne trouve le nom dans aucun calendrier, qui ne sont les patrons d'aucune église, et qui ne doivent leur réputation de sainteté qu'aux faux raisonnements de modernes érudits gallois, par exemple dans les *Achau III* : Urien, Lyvarch, les quatre fils de Cynuyd, les

(1) Dans les *Achau I* Eduyved n'est plus le petit-fils, mais le fils de Maxen, et Senilt est fille non plus de Dinacat fils Tutagual, mais de Cedig fils Dyfoval, comme le Mordav de la *Généalogie des Hommes du Nord*.

trois fils de Pabo, Gurgi et Peredur, Guendoleu et ses deux frères, Ryderch, Mordav, Elfin, Gafran, Elidyr, Rhiallu, Arustli le boiteux, Hyugi père de Beuno, Brychan, Ardun, Anna fille d'Uthyr ; ou, dans Rees : Owein fils de Maxen, Ednyved, Selyf, Cado, Sande, Iddon, Gurthefyr, Ynyr, Cynyr, Meilyr, et Meigyr fils de Guron. Si les érudits gallois ont transformé en saints ces chefs laïques, c'est très probablement par une série de confusions. Quand il existait par exemple un saint gallois auquel était dédiée une église, ils identifiaient ce saint avec un personnage laïque du même nom, sans se préoccuper des impossibilités résultant de la chronologie, des doubles emplois ou de l'invraisemblance de donner une postérité aux évêques ou aux abbés qu'ils imaginaient de la sorte. Trouvaient-ils un saint Nyniau, ils l'identifiaient immédiatement au père du roi Teithvalch ? Trouvaient-ils, en Guent, un *lan* dédié à saint Dingad, ils l'attribuaient successivement au fils de Nud et au fils de Brychan. Le patron des Lanlyr de Gurthryniaun, de Dyfed et de Cardigan, était ainsi identifié à Lyr Myrini. Le patron des Lansadurn d'Emllyn et de Carmarthen était identifié au père de saint Crallo, et le patron de Langynuyd au Cynuyd de la généalogie des hommes du Nord. Certaines de ces identifications ne s'obtenaient d'ailleurs qu'à l'aide de véritables erreurs étymologiques. Le prétendu saint Meirynd honoré en Guenluc n'existe pas, puisque la véritable orthographe de Lanferin dont on le prétendait le patron, est en réalité Lanfetherin. En admettant par exemple comme prouvée l'existence à Caerfavyd d'une église dédiée à saint Geraint, ou en Mynthie, c'est-à-dire dans le comté de Shrop, l'existence d'une église dédiée à saint Cyngen, ou en Cardigan l'existence d'une église dédiée à saint Meyrig, il ne s'en suivrait nullement que ces trois saints fussent le roi de Cornwall, le roi de Powys et le roi de Glamorgan que nous connaissons. Cela est encore plus vrai, quand, pour rapprocher son nom de celui de Landudfulch en Guyr, on transforme en Teitvalch le nom du roi de Glamorgan Teithfalf. Une autre source d'erreurs vient d'un autre genre de confusions. Il est possible qu'il y ait eu un Peredur parmi les disciples d'Iltyd, mais d'abord ce Peredur n'a jamais été

considéré comme un saint, ensuite il n'y a aucune raison de l'identifier au frère de Gurgi, enfin il est tout à fait abusif de transformer par suite en disciples du même saint, non seulement son frère, mais ses cousins ou contemporains plus ou moins légendaires, Guendoleu et ses frères, Ryderch, Mordav et Elfin ; et c'est, je crois, une erreur du même genre qui transforme Dingad fils de Nud, Urien, Cynuyd et ses fils en disciples de Cadoc. Il est fort possible que saint Dunaut, patron de Bangor en Flint, soit le même que Dunaut abbé du bangor de Chester au VII<sup>e</sup> siècle, mais celui-ci est certainement différent du roi Dunaut, fils de Pabo, et par conséquent il n'y a nulle raison de faire de Savuyl, autre fils de Pabo, un disciple de l'abbé Dunaut. D'autres saints ne doivent leur existence qu'à des fautes de copistes, saint Petrun n'étant pas différent de son frère saint Pedr, Glyvys Cernyu de Glyvys père de saint Cadoc, Cynyudin de Cynvelyn, Cammab de Cammarch, Cyflevyr, fils de Guynlyu, de Cyflevyr, fils de Brychan, Guydieu et Guodloeu de Guynleu, Ceidio, fils d'Ynyr, de Ceidio, fils de Cau, Tegiug, fils d'Ynyr, de Ciug fils d'Aron, Madog, fils d'Owein et Tyrnog, fils de Corun, d'autres saints leurs homonymes. Ce n'est pas une raison parce que la mère de saint Samson s'appelle Anna, comme la sœur légendaire d'Arthur dans Gaufrui de Monmouth, pour qu'on les identifie l'une à l'autre comme dans les *Achau III*, qui lui donnent d'ailleurs un troisième époux, dont elle aurait eu Cynyr, le grand-père maternel de saint David.

Un exemple de ces confusions nous est donné par Rees quand il parle des cinq saints fils de Cynyr et frères de Cai, honorés tous ensemble dans l'église de Lanpumsant en Carmarthen. Il faut d'abord remarquer qu'on les fête le 1<sup>er</sup> novembre, ce qui veut dire qu'on ne leur connaissait pas de fête spéciale, puis que trois d'entre eux, Guyn, Guynno, et Guynnoro semblent bien trois formes différentes d'un même nom, enfin que tous se retrouvent avec une autre généalogie, Celynin, comme fils de Helig le Chauve dans la *Myvyrian archaeology* où il a justement pour frère un Guynnin, Ceitho ou Ceithau comme fils de Tudur dans les *Achau V*, Guynno comme fils de Gildas. Que d'ailleurs ces

saints soient les frères de Cai, ce n'est guère vraisemblable, puisque Cai est probablement un chef cornique, et que Cynyr, père de Cai, est de plus forcément antérieur d'une génération à Cynyr, grand-père de saint David. Tout cela vient d'ailleurs peut-être d'une confusion entre Ceitho, fils de Tudur, et Ceidiau, fils d'Ynyr (1).

J'arrive aux saints dont les érudits gallois ont déduit l'existence du seul fait que leur nom se trouvait précédé du mot *lan* dans des composés géographiques. Sans doute, il est certain que dans des composés de ce genre le mot *lan* doit souvent se traduire par *église dédiée à*, comme Lanfair, *église dédiée à Marie*, Lanfihangel, *église dédiée à saint Michel*. Mais outre qu'il y a des noms où *lan* est suivi simplement d'un adjectif ou d'un nom commun, comme Lanfor ou Lanfaes, il existe, de l'aveu général, toute une série de noms où *lan* tient la place de *nant*, qu'il en soit le synonyme ou la déformation : ainsi Lancarfan et Lanelwy ne signifient pas églises dédiées à saint Carfan et à saint Elwy, puisqu'elles sont dédiées à saint Cadoc et à saint Asaf, mais églises bâties sur les bords de la rivière Carfan ou de la rivière Elwy (2). Avant donc d'affirmer l'existence d'un saint qui n'est pas le patron du *lan* où l'on prétend retrouver son nom, il faut examiner si le nom ne serait pas susceptible d'une autre interprétation : c'est ainsi que Lanveryd qui a pour patron saint Donat, et Lanleirug qui a pour patron saint Melon, ne peuvent appuyer l'hypothèse d'un saint Gueryd, ou d'un saint Leirug. La question est surtout intéressante en ce qui touche Landyfeisant et Langyfelach. Toutes deux sont dédiées à saint Devi et cependant Rees prétend retrouver dans la première le souvenir de saint Tyfei, neveu de saint Téliu, et dans la

(1) De prétendus saints gallois sont en réalité des saints anglais. Tel Melyd, évêque de Londres, lequel est en réalité le Mellitus, compagnon de saint Augustin de Cantorbéry, et n'a pu par conséquent avoir pour père un individu portant le nom gallois de Cywelyd.

(2) Il faut dire la même chose de Landaf, sur les bords du Taf, et de Lantoni, anciennement Lanthotheni ou Nanthotheni, d'après Giraud de Cambrie. Certains érudits gallois voient même dans certains *lan* une déformation du mot *glan*, Lanfeiglo, sur la rivière Belglo, serait anciennement Glanfeiglo (*Y Cymrodor*, tome XI, p. 20).

seconde le souvenir de Cimeiliauc, évêque de Landaf, tué par les Northmans en 919. Or, Landyfeisant s'appelait autrefois Lantevassan : la forme ancienne exclut donc complètement tout rattachement avec saint Tyfei. Quant à Langyfelach, on ne voit pas très bien comment un évêque du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle aurait pu être remplacé par saint Devi, alors que la biographie latine de celui-ci cite Langyfelach comme une des plus anciennes églises bâties par saint Devi. De plus Gyfelach est une forme gaélique et indique par conséquent que celui qui donna son nom au *lan* était un Gaël, tandis que la *Liber Landavensis* donne au nom de l'évêque la forme bretonne Civeiliauc (1). Je me demande donc si dans certains cas le nom propre qui suit *lan* ne désigne pas plutôt le propriétaire d'un domaine, laïque ou ecclésiastique, que le patron d'une paroisse. Voici par exemple Lanveuno et Lansilloe, en Hereford, deux églises dédiées à saint Pierre. Le sens des deux mots est donc *domaine ou monastère appartenant* à saint Beuno et à saint Sylio. Je sais bien que certains érudits objecteront avec Rees que dans ces deux cas saint Pierre a détrôné l'ancien patron de la paroisse. J'admets volontiers que des substitutions de ce genre se soient produites dans certains cas, par exemple quand le patron actuel de la paroisse porte un nom qui rappelle celui du patron ancien, comme c'est le cas à Saint-Dogmaël, dont le patron est aujourd'hui saint Thomas, beaucoup plus connu des conquérants normands ou des colons flamands qui s'installèrent à la fin du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle dans ce pays, que ne l'était son quasi-homonyme gallois (2) ; ou encore quand le nom du patron actuel peut être considéré comme une traduction du nom du patron ancien, comme c'est le cas à Lanunen, où sainte Lucie a remplacé saint Guynen dont le nom avait en gallois la même signification que Lucie en latin ; ou encore quand le patron actuel de la paroisse appartient à un groupe

(1) Les *Achau* citent deux églises dédiées à Gyfelach, l'une en Guyr, l'autre en Evas : Rees ne parle que de la première.

(2) Il en est probablement de même du patronage de saint Jérôme à Langum Dinmael en Flint. L'ancien patron était, je crois, le saint irlandais Seran ou Geran, appelé en Galles Saeran, mentionné sous cette forme dans les *Achau II*, et patron avec saint Mor de Lanynys en Flint.

de saints dont nous savons que le culte est d'introduction relativement récente ; comme c'est le cas de saint Nicolas, le patron de Laneinyd ; ou enfin quand les documents historiques nous parlent de la substitution d'un centre paroissial à un autre ; comme c'est peut-être le cas à Lantoni, où le prieuré de Saint-Jean, fondé en 1108 par Hugues de Lacy, a remplacé, nous dit Giraud, la chapelle de Saint-David ; ou à Lantrisant, qui, d'après les documents gallois, s'appela Landgaurdaf jusqu'à la destruction de l'église dédiée à saint Caurdaf et à son remplacement par une église neuve placée sous un autre patronage. Mais décréter cela comme une loi absolue, me paraît une erreur. Dire que saint David et saint Téliau sont les premiers patrons de Saint-David et de Landaf, et que saint André et saint Pierre n'en sont devenus les patrons que postérieurement, c'est aller contre toute vraisemblance. On ne peut prétendre que saint David et saint Téliau se sont dédiés à eux-mêmes l'église qu'ils construisaient : ils ont dû la dédier à quelque saint, et pourquoi ne l'auraient-ils pas, dédiée justement l'un à saint André, l'autre à saint Pierre ; ces deux saints sont beaucoup plus naturellement les deux patrons primitifs des deux paroisses, et c'est plus tard, quand le renom de sainteté s'est attaché à son tour aux bâtisseurs de ces deux églises, qu'on leur a donné une place dans leur patronage à côté des deux patrons primitifs. Le mot *lan* n'a donc pas seulement le sens d'*église dédiée à...*, mais aussi d'*église bâtie par...*, et peut-être faut-il y joindre celui de *monastère ou de territoire possédé par...*, ou *donné par...* (1). Le *Liber Landavensis* nous en fournit des exemples. Un *lan* donné par le roi Enniaun à saint Oudocui est appelé Lan Enniaun *vel* Lan Oudocui : c'est aujourd'hui Landogo. Après le don de Bolgros, le roi Guorvodu donne à l'évêque Uvelbiu un autre *ager* : celui-ci y fonde une église, *locus*, dédiée à la Trinité, et y établit comme desservant son disciple Guorvove, *et ibi sacerdotem suum Guorvove posuit* : c'est Lann Guorboe,

(1) Les vieux érudits gallois admettaient fort bien que Laneinyd et Lanveryd signifiaient églises bâties par le roi Einyd ou le roi Gueryd (Iolo mss.).

aujourd'hui Garway en Hereford, dont Guorboe peut être considéré comme le premier pasteur, mais qui primitivement ne lui a pas été dédié. La paroisse actuelle de Landeilo Fervalt en Glamorgan est dédiée à saint Teilo. Or, qu'est-ce que ce Fervalt dont elle porte également le nom ? Le prêtre qui la desservait, qui en était le *princeps*, lorsque le roi Morcant la donna ou la rendit à saint Oudocui, s'appelait *Mergualdas* et la paroisse était dite *ecclesia Cyngur Trosardi*, sans doute en souvenir de son fondateur. Il n'y a cependant pas à en tirer un saint Merguald.

Autre exemple. Une énumération des possessions de l'évêque de Landaf mentionne *villam Langatqualatir cum ecclesia sancti Civin*. Voilà donc une *villa* dont l'église paroissiale n'était pas dédiée au saint dont elle porte le nom ; et cependant d'après Rees, son patron actuel serait Cadvaladr (1).

Voici encore un exemple. Il existe en Monmouth une paroisse que Rees désigne sous son double nom anglais et gallois de Wonstow ou Lanwarug. Or dans le *Liber Landavensis* cette paroisse est appelée Langunguarui, et dans le pouillé du *xiv<sup>e</sup>* siècle Wonewarestowe. Si la théorie chère à Rees s'appliquait ici, le patron devrait être saint Guenguarui, et l'on pourrait avec quelque peu d'imagination, y voir saint Cynfarvy. Or le patron est saint Guynno. On l'a donc choisi lorsque le nom de l'église avait été réduit de Wonewarestowe à Wonstow, c'est là un patronage étymologique, et l'on n'en peut rien conclure par exemple sur les fondations de saint Guynno dans la région. De même si c'est anciennement qu'on a donné saint Devi pour patron aux deux Dewchurch du Hereford, ce n'en est pas moins un calembour, car Dewchurch ne veut pas dire l'église de Devi, mais l'église de Dieu, et devrait être dédiée à la Trinité. Il faut donc se méfier des patronages qui ne sont attestés que par la table géographique de Rees (2).

(1) Au lieu de *sancti Civin* que je ne retrouve nulle part ailleurs, je lirais volontiers *Sancti Ciniu*, probablement identique à saint Ceneu.

(2) C'est par exemple lui qui de sa propre autorité a rétabli le patronage supposé par lui de Mahon à Lanfahon, de Tyféi à Landyfeisant, d'Enfail à Merthyr.

#### IV. — L'Église bretonne avant l'an 500.

La plus ancienne mention des chrétiens de l'île de Bretagne se trouve dans un ouvrage de Tertullien écrit vers 208, d'après Haddan et Stubbs. Il n'y a donc rien d'in vraisemblable à ce que l'île ait été évangélisée au *ii<sup>e</sup>* siècle sous le pape Eleuthère, suivant une tradition qui, d'après Mgr Duchesne, apparaît pour la première fois dans une version du *Liber Pontificalis* composée au *vii<sup>e</sup>* siècle. Cette version ne mentionnait pas le nom des missionnaires chargés de l'évangélisation : leurs noms n'apparaissent qu'au *xii<sup>e</sup>* siècle sous deux formes différentes, dans Gaufrroi de Monmouth qui les appelle Duvianus et Faganus, dans le cartulaire de Landaf qui les appelle Elvanus et Meduvinus. Les *Achau* ont essayé de fondre les deux récits et de distinguer Fagan (et probablement Dyfan), hommes d'Italie envoyés par le pape dans l'île de Bretagne, de Medvy et d'Elfan, hommes de Bretagne envoyés au pape par le roi Lucius, appelé Leurug, et sacrés évêques à Rome. C'est par exemple la version des *Achau V*. Les *Achau III* ajoutent à Dyfan et à Fagan deux autres missionnaires, Crallo et Docheu, tout en notant que d'après certains auteurs, ce dernier ne serait venu dans l'île qu'au temps de saint Germain d'Auxerre. En réalité, Fagan, Dyfan, Crallo et Docheu sont des saints gallois du *vi<sup>e</sup>* siècle, que nous retrouverons à cette date. Quant à Medvy et à Elfan, les raisons que l'on a de les rattacher au pays de Galles sont tellement faibles, qu'il me paraît bien préférable de voir en eux des saints corniques du *vi<sup>e</sup>* siècle.

Les Bretons insulaires ne se contentèrent pas de la réalité en ce qui concernait l'histoire de leurs origines chrétiennes. Ils voulurent comme tant d'autres nations avoir été évangélisés dès le *i<sup>er</sup>* siècle. Cette prétention revêtit deux formes. La première apparaît dans un écrivain anglais du *xii<sup>e</sup>* siècle, Guillaume de Malmesbury. Pour lui le christianisme aurait été apporté dans l'île en l'an 63 par Joseph d'Arimatee et



par les disciples de saint Philippe, ou de saint Philippe et saint Jacques qu'il mentionne séparément, mais qui dans sa pensée faisaient partie de la même mission, puisqu'ils arrivent à la même date. Il y a là très probablement, comme l'a supposé M. F. Lot (1), un écho de la théorie émise par Fréculf, d'après laquelle saint Philippe aurait évangélisé la Gaule et saint Jacques l'Espagne. J'ajoute que cette supposition me paraît d'autant plus vraisemblable que, comme on a souvent confondu *Gallia* et *Wallia*, ou *Iberia* et *Hibernia*, l'apôtre de la Gaule devient aisément celui du pays de Galles, et l'apôtre de l'Espagne celui de l'Irlande. La seconde prétention apparaît dans les documents gallois, les *Triades* et les *Achau*. Elle consiste à attribuer l'évangélisation à la famille du roi Caradoc, à Bran (*Achau III*), son père mythologique, ou à Sarloc, son gendre (*Achau IV*), époux de sa fille Eigen, le diocèse de Landaf étant dans les deux cas le centre de l'évangélisation, Landaf étant le lieu où Bran aurait fait construire son église (*Achau V*) et où Sarloc aurait établi son grand monastère ou son bangor (*Achau VI*) (2).

Bran aurait eu deux principaux auxiliaires, Cyndaf et Ilid, auxquels se serait joint Arvystli. Or, nous retrouverons ces noms, le dernier identique, les deux autres sous les formes plus correctes, Guyndaf (3) et Iltyd parmi les saints du VI<sup>e</sup> siècle, car quoique Iltyd et Ilid soient deux noms différents (4), la biographie d'Ilid reproduit exactement celle d'Iltyd (5).

(1) *Romania*, tome XXVII, p. 541.

(2) Sarlog ou Sallug est qualifié seigneur de Caersarlog (*Achau IV*) ou de Garthmathrin (*Achau V*).

(3) C'est le même personnage que les *Achau V*, déformant une fois de plus son nom, appellent Cunedda le vieux et font venir de Rome avec Dyfan et Fagan.

(4) Ilid n'est autre que sainte Julitte, patronne de Lanilid.

(5) Voici en effet ce que raconte la *Généalogie de Iestyn*, publiée dans les *Iolo mss.* Eurgain, fille de Caradoc, s'étant convertie au christianisme, fit venir Ilid et organisa pour lui le collège d'Eurgain, près de l'endroit appelé maintenant Lantuit ; c'est donc Ilid qui a bâti Lantuit ou Lanilid. De plus, le collège d'Eurgain ayant été détruit, le roi Teudrig de Glamorgan donna à Iltyd de quoi bâtir un nouveau collège contigu. La fondation d'Ilid et la fondation d'Iltyd sont donc identiques. L'auteur gallois ajoute qu'Ilid était le même que Joseph d'Arimatee ; c'est pour cela qu'il dit qu'il alla mourir à Glasinbyr ou Aberglaston (Glastonbury).

L'Eglise bretonne eut sa part des persécutions. Gildas nous signale trois martyrs, Albanus, martyrisé à Verulam, Julius et Aaron, martyrisés à Caerleon, c'est-à-dire, d'après moi, à Chester ou à Exeter. Ces trois saints auraient été martyrisés sous Dioclétien. Or, comme nous savons par les auteurs du IV<sup>e</sup> siècle, Eusèbe, Lactance, etc... que la grande persécution de l'an 303 ne fit pas de victimes dans l'île de Bretagne, où Constance n'exécuta pas les ordres de Dioclétien, les érudits anciens ont pensé à une persécution locale ; la *Chronique anglo-saxonne* et le *Liber Landavensis* la placent en 286 ; mais à ce moment Dioclétien était encore moins obéi dans l'île de Bretagne, indépendante de son autorité sous le règne de Carausius. Certains érudits modernes, notamment Zimmer, se sont appuyés sur ces contradictions pour nier l'existence des trois martyrs bretons. Il y a là à mon avis une exagération. La vérité me paraît être qu'Albanus, Julius et Aaron ont souffert le martyre dans une persécution générale ordonnée par un empereur romain, Dèce ou Aurélien, dont on avait oublié le nom à l'époque de Gildas, et auquel il a substitué Dioclétien, qui était devenu le type classique du persécuteur. Albanus est fêté le 22 juin, Julius et Aaron le 1<sup>er</sup> juillet (1).

Les documents du IV<sup>e</sup> siècle nous montrent l'Eglise bretonne organisée en évêchés. Il y en a au moins trois en 314, *Eboracum*, c'est-à-dire York, *Londinensis civitas*, c'est-à-dire Londres, et *Colonia Londinensium*, où certains érudits ont vu Caerleon, mais où Zimmer voit beaucoup plutôt Lincoln. Deux des titulaires de ces évêchés ont été transformés en saints par les *Achau III* et *IV*, Eborus en Ifor fils de Tudual, dont l'église est située en Angleterre, et Restitutus en Rystyd, évêque de Caerleon ; le troisième, Adelfius, a été remplacé par saint Cloffan lequel appartient en réalité au VI<sup>e</sup> siècle. Aucun saint ne peut être attribué au IV<sup>e</sup> siècle. Ceneu, fils de Coel, dont parle Rees, est un laïque. Sainte Hélène, honorée à Lanelen,

(1) Je ne parle pas bien entendu de saint Amphibalus qui ne doit son existence qu'à un contre-sens reconnu par tous, ni de quelques martyrs cités par certains calendriers comme Bretons, mais qui appartiennent en réalité au Bruttium ou à la Mauritanie (confondue avec l'Armorique), comme l'ont montré Haddan et Stubbs.

n'est pas Bretonne et nous ignorons à quelle époque son culte a été introduit ainsi que celui de son fils. Enfin si les doutes, émis par Rees, sur l'existence de sainte Ursule, ne me paraissent pas justifiés, c'est beaucoup plutôt au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle et à Cologne qu'il faut la placer qu'au <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle et dans l'île de Bretagne (1).

C'est à la fin du <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle et non au commencement du <sup>v</sup><sup>e</sup> qu'il faudrait placer les fils de Maxen, dont parle Rees ; mais le premier, Owein, est un laïque, et si la sainteté du second, Peblig, me paraît attestée par ces deux faits qu'il est le patron de Lanheblig en Carnavon et que les calendriers de 1471 et de 1489 le fêtent le 3 juillet, je crois qu'ici, comme dans le récit de l'expulsion des Gaël de Mon, on a confondu Eugein danguin et Owein vindu, et que par conséquent Peblig, frère du premier et non du second, est un saint de la fin du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle.

Parmi les saints que Rees place au début du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, figure Mor, fils de Ceneu, qu'il faut également rayer, d'abord parce que c'est un laïque, ensuite, parce que pour faire de Mor le patron de Lanvor, comme disent les *Achau IV*, il faudrait d'abord que le véritable nom du fils de Ceneu ne fût pas *Mar* mais *Mor*, puis que la véritable traduction de Lanvor ne fût pas le *Grand Lan*, mais le *Lan de Mor*.

C'est dans les dernières années du premier tiers du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle que saint Germain et saint Loup vinrent dans l'île de Bretagne ; mais il ne s'ensuit nullement que ce soit à ce moment même et pour conserver le souvenir de sa visite que l'on ait bâti toutes les églises galloises dédiées à saint Germain, comme le prétend Rees. Il faudrait faire la même observation à propos de saint Loup, s'il était démontré que c'est lui que les Gallois honorent sous le nom de saint Bleidian, dans deux paroisses du Glamorgan appelées Lanbleidian (*Achau III*) (1).

(1) Il est assez curieux de remarquer le rôle joué par Cologne dans les légendes de la Bretagne insulaire. D'après Molanus, les reliques de saint Alban seraient conservées dans l'église Saint Pantaléon de Cologne.

(2) Rien ne me paraît moins démontré. Lanbleidian le grand est dédié non à saint Loup, mais à saint Jean, d'après Rees. Lanbleidian le petit est appelé *ecclesia Elidon* dans une charte du *Liber Landavensis*, et *ecclesia sancti Lythani* dans le pouillé du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, or si Bleidian peut être considéré à la rigueur comme une traduction galloise de *Lupus*, on ne peut en dire autant ni d'*Elidon*, ni de *Lythannus*. Les calendriers gallois

Les anciens érudits gallois ont d'ailleurs fait jouer à saint Germain et à saint Loup un rôle très différent de leur rôle réel. Comme pour eux c'étaient ces deux saints qui avaient organisé le christianisme breton et par conséquent le christianisme gallois, comme d'autre part saint Iltyd était le plus ancien abbé et saint Dyfrig le plus ancien évêque connu du pays des Silures, ils firent de saint Germain le fondateur de Bangor Iltyd et le consécuteur de saint Dyfrig, quoiqu'il y eût entre eux un siècle environ d'intervalle. C'est très probablement pure invention de leur part que d'avoir supposé avant la mission de saint Loup et de saint Germain, au temps de l'empereur Théodose II (408-450) et de Constantin de Lydan, c'est-à-dire de Constantin le tyran, l'existence de deux monastères dans les deux villes de Caerleon-sur-Usk et de Caervorgorn dont les fondations monastiques de saint David et de saint Iltyd seraient respectivement les héritières, ou plutôt d'un évêché et d'un monastère, car si Caerleon n'était pas envisagé comme évêché, Bangor Mynyw au pays des *Demetae* devrait plutôt que Bangor Iltyd être considéré comme tenant la place de Caervorgorn. J'ignore d'ailleurs où les *Achau IV* ont pu prendre les deux noms du conducteur (*arlwybrau*) et du principal (*penrailh*) du monastère de Caervorgorn au début du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, Belerus de Rome et Patrice fils de Mavon ; pour les *Achau* ce dernier est évidemment le grand saint Patrice, puisqu'on nous dit que c'est là qu'il fut pris par les Irlandais ; mais comme le père du grand saint Patrice s'appelait *Calpurnius* et non Mavon, nous avons probablement affaire à un autre Patrice, qui, ainsi que *Belerus*, aurait vécu à une époque indéterminée dans le monastère de saint Iltyd (1).

de 1471 et de 1489 ne nous donnent pas une identification plus exacte de saint Elidan, lorsqu'ils en font une variante de saint Julitte, fêtant le 16 juin Elidan et Ciric. Il existe bien en Denbigh une paroisse appelée Lanelidan, mais Rees n'indique pas quel est son patron.

(1) Peut-être s'agit-il de saint Patrice, que nous retrouverons plus loin parmi les saints du <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle ; notons cependant que le nom de son père Moriud ne ressemble nullement à Mavon et que le seul nom qui ressemble à celui-ci est le nom de Mavan, père de saint Ystyphann. *Belerus* doit peut-être le jour à quelque transcription fautive d'un nom tel qu'*Elerius*, que nous retrouverons également plus loin.

Entre la fin des persécutions et l'invasion anglo-saxonne, c'est-à-dire à un moment indéterminé de la période comprise entre l'an 300 et l'an 450, se place un saint évêque que nous ne connaissons que par une mention du martyrologe hiéronymien : c'est saint *Angulus*, *Augulus* ou *Agulus*, dont le plus ancien manuscrit de ce martyrologe dit simplement qu'il fut évêque de la *Civitas Agurta* en Bretagne, *in Britanniis*. Les autres manuscrits donnant les variantes *Augurta* et *Augusta*, nous pouvons supposer qu'*Angulus* fut évêque de Londres, cette ville ayant été désignée à la fin de la période romaine sous le nom d'*Augusta*.

La grande invasion anglo-saxonne du *v<sup>e</sup>* siècle laissa peut-être subsister quelques chrétiens dans la partie orientale de l'île, mais elle y détruisit certainement l'organisation épiscopale. Celle-ci existait peut-être déjà dans la partie occidentale ; en tout cas, elle s'y constitua au plus tard dans le courant du *vi<sup>e</sup>* siècle, non pas que je croie avec Zimmer que saint David soit le plus ancien évêque des *Demetae*, et encore moins que saint Dyfrig ait fondé Landaf, saint Daniel Bangor, et saint Kyndeyrn Saint-Asaph, mais simplement que me paraît démontrée l'existence au début du *vi<sup>e</sup>* siècle d'un évêché dans chacune des anciennes *civitates* des *Dumnonii*, des *Demetae*, des *Silures*, des *Ordovices*, des *Cornavi*, des *Selgovae* et des *Novantae*, les titulaires de ces sept évêchés étant pour moi ceux qui d'après Bède prirent part à la conférence que leur avait demandée saint Augustin de Cantorbéry. Je considère même comme probable qu'avant la conquête de Gloucester par les Saxons en 577, il y avait là un évêché pour la *civitas* des *Dobuni*.

Le grand saint breton du milieu du *v<sup>e</sup>* siècle est saint Patrice. Je ne dis pas le grand saint gallois, car on n'a pu encore déterminer dans quelle partie de l'île de Bretagne il avait vu le jour, quoique les Gallois le prétendent né dans le district de Guyr (*Achau III*). Ils sont d'ailleurs fort mal renseignés sur son état-civil, lui donnant pour père, tantôt un Mavon, tantôt un Guyndeg qui n'ont rien d'historique. Son culte a été fort peu répandu en Galles où aucune paroisse ne lui est dédiée, l'église bâtie en son honneur à Aberllychur (*Achau III*) n'existant plus aujourd'hui.

Tous les autres saints dont parle Rees sont à rayer comme n'appartenant pas à cette période. Le *Bachiarius* dont parle Cressy comme d'un disciple de saint Patrice, moine à Caerleon et mort en 460, est totalement inconnu par ailleurs, à moins qu'il ne faille y voir le *Bachanus* de la *Vita Cadoci*, auquel cas il faudrait le reporter au *vi<sup>e</sup>* siècle. Le *Voadinus*, dont parle également le seul Cressy comme étant fêté le 3 juillet, a sans doute existé, et c'est à lui, plutôt qu'à saint Aedan, que j'attribuerais le patronage de Lanhuadain, Lawaden ou Lanaeddau en Pembrokeshire, appelé *Egluys Huadegn* dans certains manuscrits des *Lois de Dyfed* : mais ce n'est certainement pas un archevêque de Londres, et il n'a certainement pas été martyrisé en 457. Peut-être est-ce un évêque de Gloucester du *vi<sup>e</sup>* siècle. C'est ici qu'il faudrait placer saint Erbin, fêté le 13 janvier et le 29 mai dans le calendrier gallois de 1489, si on pouvait l'identifier au père de Gereint : mais c'est peu probable. L'existence de saint Digain, patron de Langerniu en Denbigh, et fêté le 21 novembre au calendrier de 1489, paraît certaine. Mais sa généalogie, qui le dit fils de Constantin et frère d'Erbin (*Achau V*), renferme deux éléments contradictoires. S'il est frère d'Erbin, il appartient au milieu du *v<sup>e</sup>* siècle. S'il est fils de Constantin, il appartient à la fin du *vi<sup>e</sup>* siècle. Il en est de même de son frère Yscun, peut-être identique à son fils Esgyn que nous retrouverons et dont d'ailleurs nous ne savons rien.

Presque tous les saints que Rees attribue à la fin du *v<sup>e</sup>* siècle doivent être reportés à différentes époques du *vi<sup>e</sup>* siècle. Un seul personnage, Gereint, est placé à sa véritable date ; or, c'est un laïque, et en admettant même qu'il existât à Caerfavyd une église dédiée à saint Gereint, comme le disent les *Achau*, il ne serait pas du tout prouvé que ce saint Gereint fût analogue au roi cornique de la fin du *v<sup>e</sup>* siècle (1). J'ai dit plus haut que c'était probablement à cette époque qu'il fallait placer saint Pebblig. Il faudrait y ajouter trois autres saints, si Aurderyn, Edeyrn et Elldeyrn

(1) Il s'agit d'ailleurs peut-être soit du saint gallois Gurin que nous retrouverons plus loin, soit du saint irlandais Ceran ou Geran.

constituaient trois personnages distincts et si leur père Gurtheyrn pouvait être identifié avec le roi Vortigern ; mais si l'on considère que dans les *Achau III* ces trois saints ne figurent jamais à la suite les uns des autres, comme c'est généralement le cas pour les frères, mais à de longs intervalles, comme s'ils avaient été empruntés à des manuscrits différents qui auraient écrit le même nom de trois façons diverses, si l'on remarque que pour tous trois on répète qu'une église du Glamorgan leur est dédiée, alors qu'on ne trouve dans ce comté que deux paroisses qui soient dans ce cas, Lanedeyrn et Lanildeyrn, si l'on observe que d'après les *Achau IV* le monastère fondé par saint Aurdeyrn en Cibvyr se serait appelé Lanedeyrn, il semble qu'il faille en conclure que saint Aurdeyrn et saint Elldeyrn sont un seul et même personnage, fils (ou d'après certains *Achau*) frère de Gurtheyrn, et que saint Edeyrn n'est pas distinct de saint Edeyrn fils de Beli que nous retrouverons plus loin (1). Les *Achau IV* prétendent que le patron de Langyndeyrn en Cidveli était également fils de Gurtheyrn, mais c'est là une erreur certaine amenée par la confusion du grand saint Cyndeyrn avec Aurdeyrn et Elldeyrn.

Il existe deux biographies latines de saint Carantoc : L'une a été publiée par Rees dans ses *Eives of the Cambro-British Saints*, l'autre par M. de la Borderie dans les *Mélanges historiques de la Société des Bibliophiles Bretons*. Cette dernière est incomplète, car elle ne mentionne pas la mort du saint. Il y est dit simplement que *Karadocus*, fils de *Cereticus*, vivait à l'époque où les Scots vinrent en Bretagne, *regio Britannica*, et s'en emparèrent ; il aurait d'abord séjourné *in locum qui dicitur Guerith Karantoc*, puis sur l'invitation d'un ange qui lui aurait dit de suivre saint Patrice en *Hibernia*, il se serait rendu dans ce pays où il aurait bâti un monastère et où il aurait été en rapports avec le *tyrannus Dulcemius*

(1) Elldeyrn est peut-être identique à saint Elloc, fils de Brychan, dans la liste donnée par Angus, et à saint Illoc, patron de Hirnant en Montgomery, fêté le 8 août dans les calendriers de 1471 et de 1582, mais Elloc et Illoc pourraient être également des formes abrégées d'Elvan, de même qu'Ilan et Elian, que je rapprocherais plutôt d'Elvan, pourraient être des formes abrégées d'Elldeyrn.

et avec saint *Tenenanus*. Ici s'arrête le fragment publié par M. de la Borderie. La biographie publiée par Rees est plus détaillée, mais elle semble composée de trois morceaux juxtaposés. On y raconte d'abord que *Carantocus* fils de *Cereticus*, après avoir séjourné dans une grotte, *spelunca Edilu*, alla en *Hibernia* où saint Patrice l'avait précédé, de sorte qu'ils se partagèrent le pays, Patrice prenant le nord et *Carantocus* prenant le sud. Cela se passait, ajoute l'auteur, au moment où les Scots s'emparèrent de la Bretagne, *superaverunt Britanniam*, trente ans avant la naissance de saint David. *Carantocus* bâtit beaucoup d'églises en Irlande dans le pays de Legen, le Leinster actuel : il est connu dans ce pays sous le nom de *Cernach* ou *Cernacus*. Puis il revient à son premier séjour, à sa *spelunca* du Cardigan, avec beaucoup de disciples. Il se rend ensuite sur les bords de la *Sabrina*, descend le fleuve et se rend au pays, *in ista patria*, où *Cato* et Arthur habitaient ensemble à Dindraithov. Les deux récits qui suivent me paraissent la répétition l'un de l'autre, et je crois qu'il faut les fondre en un seul, en éliminer Arthur ou réduire son rôle à celui de suzerain de *Cato*, et interpréter le passage entier comme signifiant simplement que saint *Carantocus* ayant débarqué *in ostium Guellit* et ayant débarrassé le pays d'un serpent qui le dévorait, le roi *Cato* lui donne *Ager Carrum* où il bâtit une église qu'on appelle *Civitas Carron*. Il retourne en Irlande, il y meurt et il y est enterré *in civitate sua que vocatur civitas Cernach*. Après quoi l'auteur recommence la biographie du saint, parle de l'invasion scotique, de la vieillesse de *Cereticus* qui l'empêche de repousser victorieusement l'invasion, du projet formé par ses sujets de donner la couronne à Carantoc, et du parti que prend celui-ci de se réfugier à Guerit Carantauc. Ici se termine la biographie. On nous raconte donc trois fois le séjour de Carantoc dans un ermitage du Cardigan avant de l'envoyer en Irlande.

M. de la Borderie a cru trouver entre la biographie de saint Caradoc et celle de saint Carantoc des différences suffisantes pour faire de ces personnages deux saints différents, tout en déclarant que leurs noms sont identiques, ce dont je ne suis pas aussi sûr que lui, et il fait venir saint

Caradee en Irlande vers 450. En réalité, les différences sont insignifiantes et consistent non pas en divergences, mais en ce que l'une des deux biographies donne plus de détails sur ce que le saint a fait en Irlande, et l'autre sur ce qu'il a fait dans l'île de Bretagne.

En réalité, Carantoc me paraît être né dans le Cardigan, y avoir mené la vie érémitique à l'endroit où la paroisse de Langrannog, qui lui est dédiée, conserve peut-être son souvenir, puis avoir séjourné dans le Somerset où la paroisse de Carhampton serait, d'après Rees, la *civitas Carron* du texte latin, enfin s'être rendu en Irlande où les indigènes l'auraient appelé Cernach, c'est-à-dire le Cornouaillais, parce qu'il y serait venu du Cornwall. Il est certain en effet qu'il existe en Irlande un saint Cairnech, breton de Cornwall et fondateur de Tuilee près de Kells, dont la fête se célèbre le 16 mai, c'est-à-dire, comme le fait remarquer M. Baring-Gould, le jour du pardon de Crantock en Cornwall, et de Carantee en Armorique, je pourrais ajouter le jour où le vieux bréviaire de Léon fête saint *Caradocus* et le vieux bréviaire de Tréguier saint *Caranaucus*. Saint Cairnech est le héros d'un récit gaélique publié par Skene. D'après ce récit, l'Irlande aurait été évangélisée par ce Cairnech évêque de Cornd ou de Carniceon, c'est-à-dire du pays cornique. Son père serait un roi breton (1) nommé Sarran, sa mère une princesse gaélique nommée Bobona; son frère aurait été le roi breton Luirig; le fameux roi irlandais Murcertach mac Erca, serait son cousin-germain, fils d'une sœur de sa mère, et d'après M. Baring-Gould (2), saint Columba serait son neveu à la mode de Bretagne, étant le petit-fils du second mariage de sa tante Erca. Or, Murcertach est mort probablement en 537 et saint Columba en 597, donc saint Cairnech a fort bien pu

(1) Il régnait sur les Saxons et les Cruithneach, dit l'écrivain gaélique, pour lequel le mot *Bretagne* englobe toute l'île, sauf l'angle occupé par les Scots, qui est pour lui le royaume d'Alba.

Les *Achau I* font de Carannauc un fils de Corun, fils de Ceredic. Peut-être ont-ils été influencés par Sarran, ou bien les deux documents ont-ils mal compris la vie latine, et du Carantoc honoré dans la *civitas* de Carron ont-ils fait un fils de Corun ou de Sarran.

(2) *Y Cymmrodor*, tome XV, p. 85.

mourir en 545, comme le dit M. Baring-Gould d'après la préface mise par Todd en tête de son édition de *Irish Nennius*. Il faudrait seulement en ce cas admettre avec M. Baring-Gould, contre l'opinion de Skene, que les annalistes irlandais ont eu tort de faire figurer à la bataille d'Ocha Murcertach mac Erca, et qu'il faut lui substituer son père Muredach. Il faut également admettre avec Skene que l'expression *Fergus mac Erca* signifie Fergus fils d'Erc, et non fils d'Erca. En tout cas, il n'y a aucun compte à tenir du synchronisme de l'invasion scotique (429) qui vise la mission de saint Patrice, trente ans avant la date faussement attribuée à la naissance de saint David (459).

La plus ancienne mention de saint Ninian se trouve dans Bède, lequel parlant de la mission de saint Columba en 565, dit que longtemps auparavant un saint qu'il appelle à l'ablatif *Nynia* aurait converti les *Picti australes*, que c'était un Breton très instruit des usages romains, qu'il avait fondé un évêché en Bernicie à *Candida Casa*, aujourd'hui *Whitern*, où il était enterré dans une église dédiée à saint Martin. La forme *Ninia* est également celle que lui donnent au vocatif les litanies dites de Dunkeld. Or, saint Ninian est fêté, nous dit Skene, le 16 septembre, tout comme l'Irlandais saint Monenn (1). Je ne comprends donc pas que Skene, ayant fait cette remarque, n'ait pas pensé à identifier saint Ninian et saint *Monenna*. Je sais bien que les documents publiés par lui relativement à saint *Monenna* en font une sainte, mais il est probable que ce changement de sexe est dû à un rédacteur trompé par la désinence en *a* des noms *Nynia* et *Monenna*, car si *Nynia* a fondé *Candida Casa* en Galloway, la prétendue *Monenna* écossaise est représentée par son biographe comme ayant fondé un monastère à Chilmacase en Galloway : *Nynia* et cette *Monenna* sont donc identiques. On sait d'ailleurs que les Irlandais placent fréquemment le préfixe *mo* devant les noms de saint; *Monenna* n'est donc qu'une forme allongée de *Nynia*. De plus, comme les Gallois ont un procédé à la fois analogue et différent, plaçant non plus le préfixe *mo* mais le préfixe *to* devant le nom de leurs saints, il ne serait

(1) Skene, *Celtic Scotland*, tome II, p. 3 et suiv.



pas impossible que *Nynia*, *Monenna* et *Tenenanus* soient trois formes différentes du nom d'un même saint, la première simple, la seconde allongée par un préfixe gaélique, la troisième allongée par un préfixe gallois. Je sais bien que les vieilles annales irlandaises identifient *Monenna* à une sainte gaélique qu'elles appellent *Darerca* ou *Monenna*, et que les *Annales de Tigernach* font mourir en 518 (ou mieux en 520), mais comme toute l'existence de sainte *Darerca* s'est écoulée en Irlande, sa vie n'offre rien de commun avec l'écossaise sainte *Monenna*, aussi l'identification due à la plume des annalistes irlandais me paraît-elle erronée : peut-être faut-il l'attribuer au fait que *Darerca* et *Monenna* moururent la même année. Je ne comprends pas, en effet, comment Skene, après avoir cité divers passages empruntés à des vies de saints irlandais et relatifs à un saint *Nennius* fort semblable à saint *Nynia*, n'a pas vu que ces passages ne pouvaient convenir qu'à un saint du début du VI<sup>e</sup> siècle, et a adopté la date de 397 comme étant celle de la fondation de *Candida Casa*. C'est d'abord un passage de la *Vita Tigernaci* où il est dit que *Tigernacus* fut élevé par saint *Monennus* au *monasterium Rosnatense* autrement appelé *Alba*; or, *Alba* est synonyme de *Candida*; c'est ensuite un passage de la *Vita Eugenii* où il est dit que saint *Eugenius* fut élevé en même temps que saint *Tigernacus* par saint *Nennio* (1) dans le *monasterium Rosnatense* (2). *Tigernacus* et *Eugenius* étant morts, d'après

(1) *Nennio*, dit l'hagiographe, était aussi appelé *Maucennus* ou *Maucennus*. Il y a là, je crois, une confusion entre deux saints différents dont le monastère s'appelait également *Alba*.

(2) La *Vita Tigernaci* se borne à dire que *Tigernacus*, enlevé par des pirates, fut vendu au roi des *Britanni*, à la cour duquel le trouva saint *Monennus*; mais la *Vita Eugenii* nous donne plus de détails. Le saint, enlevé en même temps que saint *Tigernacus*, est d'abord conduit *in Britannia*, puis il est enlevé par des pirates de *Gallia*, et conduit en *Armorica* près du roi des *Galli*. Dans la pensée de l'hagiographe, il s'agit évidemment de l'Armorique française, mais cela n'est guère vraisemblable, et si nous rapprochons de ce passage une phrase de la *Vita Flannani* qui parle d'un saint dont la réputation était grande *apud Orcades et usque ad insulas Gallorum*, comme ces derniers mots représentent évidemment les Hébrides, *Innsigall*, il en résulte que *Galli* est le calque du mot gaélique *Gall*, les étrangers : *Armorica* signifie donc simplement ici une région maritime, et les *Britanni* ou *Galli* d'Armorique, qu'ils soient identiques, ou distincts mais voisins, sont les habitants du Strathclyde et du Galloway.

mes calculs, le premier en 549, le second en 552, leur maître saint *Nennius* leur est probablement antérieur d'une génération. Son monastère existe certainement avant l'an 527, date probable de la mort de sainte *Brigida*, puisque celle-ci vit encore lorsque *Tigernacus*, ayant quitté *Monennus* et étant rentré en Irlande, est sacré évêque en ce pays. Il existe avant l'an 512, date probable de la naissance de saint *Columcille*, puisque cette naissance est prédite par saint *Eugenius* après son retour en Irlande. Il est antérieur à l'an 520, date probable de la mort de sainte *Darerca*, puisque c'est là que cette sainte a envoyé sa compagne *Brignat* chercher un modèle de règle monastique. Voilà toute une série de passages concordants. Une seule phrase pouvait être invoquée en sens contraire, c'est celle que Skene emprunte à une biographie de saint *Finnian* de *Maghbile*, et où il est dit que ce saint personnage s'attacha à saint *Nennius* quand celui-ci, venant de Bretagne, arriva en Irlande, mais il n'y a contradiction que si l'on identifie *Finnian* de *Maghbile* avec le *Vinnianus episcopus* des *Annales d'Ulster*, mort, d'après ce document, en 578 (ou mieux en 581); or, il me semble impossible que des annales gaéliques, parlant d'un saint gaélique, emploient la forme bretonne *Vinnianus* au lieu de la forme gaélique *Finnianus*; je crois donc qu'il y a là plutôt une erreur de transcription, qu'il faut lire *Ninnianus* au lieu de *Vinnianus*, et que le saint mort en 581 n'est pas par conséquent *Finnian* de *Maghbile* (1).

Il existe en Monmouth une paroisse appelée aujourd'hui *Landegfyth* et qui se présente dans le *Liber Landavensis* sous la forme *Merthir Tecmed*, et dans le pouillé du XIV<sup>e</sup> siècle sous la forme *Landegeveith*. *Tegved* aurait été, d'après les *Achau* IV, fille de *Tegid* fils de *Cadell* et femme de *Cunedu*; on lui aurait élevé une église en *Guent* à l'endroit où elle aurait été tuée par les Saxons. Négligeons la mention, certainement erronée, qui la dit femme de *Cunedu*, d'abord parce que cela ne concorde pas avec le reste de la généalogie, puis, parce que des documents plus

(1) Il n'y a naturellement aucun compte à tenir des *Achau* I qui assimilent le roi *Nyniau*, père du roi *Teithvalch*, avec *Nyniau*, saint et évêque dont l'église est dans le Nord.

dignes de foi font de la femme de Cuneda une fille de Coel : Tegved serait d'après sa généalogie la grand-faute de saint Beuno, et cela la placerait à la fin du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, comme d'un autre côté l'y conduirait le fait qu'elle est la petite-fille de Cadell, si on identifie celui-ci avec le roi de Povys. C'est la date qu'adopte Rees qui d'ailleurs la rattache, non à la dynastie de Povys, mais à Tegid le chauve, seigneur de Penlyn en Merioneth, et lui donne deux maris, dont elle aurait eu saint Afan et saint Teilo. Saint Tydecho avait aussi une sœur du même nom, dit Rees.

#### V. — Les saints du VI<sup>e</sup> siècle.

Parmi les saints que Rees place au début du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, je ne vois que les fils de Gereint auxquels il convienne de conserver cette date. C'est d'abord Kyngar dont je parlerai à propos de son neveu saint Cybi qu'il accompagna dans ses missions évangélisatrices. C'est encore *Justinus*, en gallois Iystin ou Iestin, cité dans le plus ancien manuscrit des *Achau* publié par Anscombe, et probablement identique à saint Esgyn ou Esgyn cité dans un autre passage des *Achau II* comme frère de saint Kyngar, car en dehors de cette mention, on ne sait rien de saint Esgyn. D'après une inscription du <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle, *Yestinus* serait enterré à Laniestyn en Anglesey; un autre Ian, situé en Carnarvon, porte également son nom et lui est dédié. Les *Achau IV* ont dédoublé ce saint personnage, et à Iestin, fils de Gereint, ont ajouté un Iestin, fils Cadell (1), fils Cadfan, fils Eudav, qui vivrait à une époque plus ancienne, mais qui en tout cas est également rattaché à la famille royale de Cornouaille, et lié à un Cadell et à un Cadfan qui ne sont probablement pas distincts de Cado, fils de Gereint, et comme Iestin dans cette généalogie un frère nommé Cadfraud, lequel est encore, très probablement, un nom forgé sur Cado, c'est une raison de plus pour identifier

(1) Rees dit simplement ce Iestin fils de Cadfan.

les deux Iestin. Je n'ai trouvé nulle part l'indication du jour où l'on fêtait saint Iestin.

Iestin fils de Gereint doit probablement être rapproché de Ustic ou Usteg fils, d'après les *Achau IV*, d'un autre Gereint qui en réalité ne doit son existence qu'à ce document. Tout ce qu'il nous en dit d'ailleurs, c'est qu'il vécut avec saint Dyfrig au monastère de Lancarfan à l'époque de saint Germain, et cette association rappelle celle que l'écrivain irlandais Angus établit entre saint Iust et saint Duban et celle qu'établit Rees entre saint Iust et saint Dyfnig : ce n'est pas qu'il faille associer saint Iestin à saint Dyfrig ou à saint Dyfnig; mais il faut simplement remarquer que la biographie de saint Ustic a été fabriquée à l'aide d'emprunts faits à la fois à celle de saint Iestin et à celle de saint Iust. Saint Iestin se retrouve encore sous la forme Iustic ou Ysdig dans la liste des fils de Cau. Il y a là, comme nous le verrons, une confusion entre Cau et Cadvy.

Si l'on admet l'identité du prétendu Gereint ap Caranog et de Gereint de Cornouaille, c'est également au début du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle qu'il faudrait placer saint Eldad fils de ce Gereint. Les *Achau IV* distinguent deux Eldad, pourvus chacun d'une généalogie différente, mais comme ils sont tous deux évêques et tous deux disciples d'Iltid, il n'y a au fond nulle raison de les distinguer. Qu'y a-t-il de vrai dans cette assertion qu'il fut disciple d'Iltid, je ne sais; en tous cas, si elle était vraie, cela ne l'éloignerait pas beaucoup de l'époque que je lui assigne, un disciple d'Iltid vivant au début du siècle, s'il est son contemporain, au milieu, s'il est plus jeune que lui. Si l'on prenait au sérieux la généalogie de Gereint ap Caranog, Eldad aurait vécu au milieu du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, mais cette généalogie nous est présentée d'une façon toute différente dans la *Myvyrian Archaeology*, et il me paraît plus simple d'identifier les deux Gereint. Comme fils de Caranog, on le rattache par Arth, fils d'Arthug le tacheté, à Constantin le couronné (*goronog*), et Rees en a conclu qu'il vivait au début du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, mais Constantin le couronné est ici synonyme de Constantin le tyran, comme dans certaines généalogies de Gereint de Cornouaille dont il est d'ailleurs représenté comme le grand-père, et ceci reporte encore notre saint Eldad

au début du <sup>vi</sup> siècle. Il faut enfin remarquer qu'il existe un chef du nom de Kyngar fils de Garthauc ou d'Arthog, de sorte qu'une confusion a pu s'établir entre les deux Kyngar et faire de saint Eldad frère de Kyngar, tantôt le fils de Gereint, tantôt le fils d'Arth ou d'Arthog. Il n'est l'objet d'aucun culte en Galles, à moins qu'il ne faille l'identifier à saint Elloc, frère de saint Iust dans la liste gaélique des fils de Brychan, ce que fortifierait le rapprochement établi par les *Achau IV* entre Eldad et Usteg. Gaufrroi de Monmouth en a fait un évêque de Gloucester, et les *Achau IV* disent qu'il fut tué par les Saxons.

Le prétendu saint Iestin fils de Cadun ou Cadfan aurait eu, d'après les *Achau V*, un frère, saint Gueryd, dont l'église de Lanveryd en Guent conserverait le souvenir. Mais comme Lanveryd aujourd'hui Saindunwyd ou saint Donat en Monmouth a pour patron saint Dunaut et non saint Gueryd, il est probable que celui-ci, dont nous ne savons rien par ailleurs, ne doit son existence qu'à une fantaisie étymologique.

Les *Achau II* parlent également d'une fille de Gereint, Silven, dont on ne sait rien. Un manuscrit du <sup>xv</sup> siècle, cité par Anscombe, donne quatre enfants à Gereint : Jestin et Selvan à Henmon, Lys et Chyngar à Langevin. Anscombe identifie Selvan à Silven et Lys à Selyv. Mais la façon dont le texte parle de ces quatre enfants semble indiquer que pour son auteur tous les quatre sont des saints : Lys ne devrait donc pas être corrigé en Selyv, chef laïque père de saint Cybi, ou si l'on fait cette correction, il faudrait également corriger Selvan ; car cette même liste des quatre fils de Gereint, telle qu'elle nous est donnée dans deux manuscrits du <sup>xvi</sup> siècle également cités par Anscombe, remplace Selvan et Lys par Selyv et par Cadvy.

Saint *Bernacus*, en gallois Brynach, possède une biographie latine où il est qualifié *fils d'Israël*. Cela veut dire qu'il était Irlandais, les écrivains bretons confondant les fils d'Eber, c'est-à-dire les Irlandais, et les fils d'Heber, c'est-à-dire les Hébreux. Ce qui prouve encore son origine irlandaise, c'est que son nom se termine en *acus*, et non en *ocus*, ce qui serait le cas, si c'était un Breton, comme l'a établi à plusieurs reprises M. J. Loth. De son séjour à Rome, puis dans

la *minor Britannia*, je ne dirai rien, ces affirmations paraissant sujettes à caution. Il aborde en *Demetia* et se trouve successivement en rapports avec *Clechre*, un petit chef qualifié simplement de *dominus*, puis avec le roi *Mailgonus*. Les *Achau III* parlent des deux églises qui lui sont dédiées en Morganug et en Brycheiniog. Le calendrier gallois du <sup>xiii</sup> siècle fête le 7 avril *Bernachius*, qu'il qualifie de *confessor*, et le 26 juin la *translatio* de saint *Bernachius*, évêque et confesseur. Rees l'a confondu avec Brynach le goidel, qu'il dit gendre de Brychan, et qui est un laïque, probablement identique à Urnach ou Fernach, roi de Man et d'une partie du Nord-Galles.

La *Vita Bernaci* nous dit que le seigneur Clechre, après avoir donné tous ses biens à saint *Bernacus*, se retira en Cornouaille où il mourut en servant Dieu. C'est tout ce que nous en savons.

*Tatheus*, qui est lui aussi un Irlandais, possède également une biographie latine qui le dit fils du roi *Tathalias*, le met en rapports avec le roi *Caradocus* de Guent et avec son fils *Yngrius* (1), en fait le maître de saint Cadoc (2), et lui fait construire une église à ou près de Caervent. Les *Achau IV* l'appellent Tathan, en font le *periglaur*, c'est-à-dire le chapelain, d'Ynyr, et lui attribuent, outre son monastère de Caervent, la fondation de Landathan en Morganug, où, d'après les *Achau IV*, il serait mort et aurait été enterré (3). Le calendrier gallois du <sup>xiii</sup> siècle fixe au 26 décembre la fête de saint *Tatheus*, qualifié confesseur (4).

Je crois que saint *Illutus*, en gallois Iltyd, était d'origine

(1) C'est du moins ce qui semble résulter du texte, lequel en cet endroit est assez obscur.

(2) Le maître de saint Cadoc est appelé Menthe dans la *Vita Cadoci*. Y a-t-il en confusion entre Menthe et Tathe, ou Menthe est-il une faute de copiste pour Tathe ?

(3) Il est plus probable que Landathan a été bâti après sa mort en son honneur, peut-être pour abriter une partie de ses reliques. D'ailleurs le pouillé du <sup>xiv</sup> siècle l'appelle *Sancta Tathana*, ce qui indique un autre saint.

(4) Les *Achau IV* le disent fils d'Amun et d'Anna fille de Meyrig, par conséquent frère de saint Samson, et disciple de saint Iltyd (son oncle dans les *Achau III*). C'est une erreur, provenant sans doute d'une confusion entre Tathal et Teithpalt.

cornique : c'était donc pour les Gallois un Breton d'outre-mer ; mais comme à l'époque où fut rédigée la *Vita Illuti*, c'est-à-dire au XII<sup>e</sup> siècle, le Cornwall, devenu comté anglais, n'était plus considéré par les Gallois comme un Etat breton, et que l'Armorique semblait la seule région à laquelle convint le qualificatif d'Etat breton d'outre-mer, *Illutus* fut considéré comme appartenant par son père *Bicanus* à la *Letavia*, à la *Britannia ulterior*, d'où sa réputation s'était répandue dans toute la France, *per totam Galliam*, et que la Manche, *Mare Gallicum*, sépare de la *Britannia* proprement dite : or, comme *Illutus* est considéré comme le plus sage des *Britannigenæ* lorsqu'il se trouve à la cour du roi *Poulentus* de Glamorgan, il en résulte que *Britannia* est ici synonyme de *Galles*. On pourrait m'objecter toutefois que du moment où *Illutus* passe la mer pour se rendre de son pays natal à la cour du roi Arthur, qui, pour moi, régnait en Devon, c'est que le pays d'*Illutus* est bien l'Armorique ; mais il faut, je crois, en conclure simplement que l'auteur de la *Vita Illuti* ignorait qu'Arthur fût à l'origine un roi cornique, et que comme ses contemporains il voyait en lui un roi gallois. Cette identité de l'Armorique et du Cornwall se retrouve d'ailleurs dans les documents gallois : c'est ainsi que la *Généalogie de Iestyn de Glamorgan*, publiée dans les *Iolo Manuscripts*, nous dit que le roi Lyr conquiert le Cornwall sur les Armoricaïns et que son fils Bran leur permet d'y résider à condition qu'ils l'aident à lutter contre les Romains, ce qui prouve que pour l'auteur de ce document la population du Cornwall est une population armoricaïne (1).

(1) Ce même document nous révèle une autre synonymie des mots *Cornwall* et *Armorique*. J'ai déjà signalé dans différentes études que les Celtes employaient volontiers comme synonymes du mot *mourir* des expressions figurées telles que : *aller dans le pays situé de l'autre côté de la mer*, *aller dans une autre Bretagne*, *aller en Armorique*. Or, la *Généalogie de Iestyn* nous montre trois rois de *Siluria*, c'est-à-dire de Glamorgan, abandonnant successivement leur trône à leurs fils respectifs, Lyr à Bran, Bran à Caradog, et Caradog à Cyllin, pour *aller en Cornwall*. Une pareille série d'abdications n'a de sens que si ces princes quittent ce monde en même temps qu'ils quittent leur royaume et si la phrase *aller en Cornwall*, pays qui est pour les Gallois une Bretagne d'outre-mer, est ici synonyme du mot *mourir*.

L'origine ultra-marine de saint Illud nous est encore attestée par le fait que saint Ildid, qui, comme je l'ai dit plus haut, n'est autre que son doublet, est représenté dans les *Achau III* comme un homme d'Israël, c'est-à-dire comme un Irlandais ; or, pour les Gallois un Irlandais est également un Celte d'outre-mer. Cornique par son père, saint Illud est gallois par sa mère Rieingulid, fille du roi Anblaud dans la *Vita Illuti*, et sœur, d'après Rees, du roi Emyr. Il embrassa assez tard la vie religieuse, ce qui permet d'admettre qu'il ait pris ce parti, comme le racontent la *Vita Cadoci* et la *Vita Illuti*, sur les conseils de saint Cadoc, plus jeune que lui cependant. En revanche le rôle qu'on fait jouer à ce moment à saint *Dabricius*, qui lui aurait donné la tonsure, est certainement une erreur issue du faux système qui, attribuant à saint *Dabricius* une longévité exagérée, en fait pour tout le V<sup>e</sup> et tout le VI<sup>e</sup> siècle l'évêque du pays des Silures. Sa grande fondation monastique, son *bangor*, comme disent les Gallois, est Laniltut, aujourd'hui Lantvit, placé en Guent par les *Achau III*, aujourd'hui en Glamorgan. Les *Achau III* en attribuent la fondation à saint Germain et à saint Illud ; est-ce la suite du faux système chronologique qui antedate d'un siècle tant de fondations religieuses, ou quelque souvenir, quelque dédicace, rattacherait-il Bangor-Illud à saint Germain. Le même document dit qu'il y transféra le monastère que l'empereur *Theodosius* avait établi à Caervorgorn et qui avait été détruit par les païens. Y a-t-il là quelque souvenir d'un moment où Cair Guortegirn aurait été remplacé par Laniltut comme métropole religieuse des *Demelae* ou des *Silures* ? Sa biographie latine lui donne pour disciples Paulinus, Gildas et Samson, ce qui est possible, et David, ce qui est impossible au sens littéral, David ayant sans doute soixante ans de moins que Illud, et ce qui ne peut s'entendre que dans un sens large, comme signifiant que David fut élevé dans le monastère d'Illud. Aussi l'historiette de la clochette donnée par Gildas à David et par David à Illud est-elle certainement une fable. La *Vita Illuti* fait mourir Illud à Dol. L'erreur est certaine, et ne peut s'expliquer que si l'on suppose un texte primitif mentionnant la mort d'Illud dans les bras de ce Samson qui plus tard alla en Armorique fonder Dol. Le

calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle fête l'abbé *Illulus* le 6 novembre, Cressy le 7 novembre (1).

Saint *Gundleus*, père de saint Cadoc, a une biographie latine qui ne nous apprend pas grand'chose de plus que la *Vita Cadoci*. Converti par son fils, il se retira à la fin de sa vie dans un ermitage où il mourut. On l'a, je crois, confondu avec un autre saint du même nom ou d'un nom voisin qui vécut à la fin du siècle, de sorte qu'ils se sont réciproquement emprunté quelques traits de leur vie. Le calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle le fête comme *confessor* le 29 mars.

Les *Achau I* donnent le titre de saint aux trois fils du roi Ovein à la dent blanche, Seiryoel, Meiryaun et Einyaun; le premier a fondé le *bangor* ou monastère de Penmon, en Anglesey, dont il est le patron, mais Rees ne mentionne pas le jour de sa fête; le second, fêté le 3 février, dit Rees, aurait été assassiné à Merthyr Meiryaun (aujourd'hui Lanfeirion en Anglesey), et ne serait par conséquent un saint que par les circonstances tragiques de sa mort; le troisième, fêté le 9 février dans le calendrier de 1542, devrait sa réputation de sainteté à sa générosité envers les moines, envers Seiryoel son frère, auquel il donna Penmon, et envers Cadfan, personnage de la génération suivante, auquel il donna Enli (2).

J'ai déjà parlé, à propos des souverains, des laïques fils et filles de Brychan: j'arrive maintenant aux saints et saintes, que les documents lui donnent comme enfants.

D'après la *Vita Brachani*, il aurait eu dix fils (3). Le premier Run (et non Rein ou Drem) est un laïque: les

(1) Les *Achau III* lui donnent pour disciples, par suite d'une confusion dont j'ai déjà parlé, Gurgi et Peredur, Guendoleu et ses frères, Ryderch, Mordav, Eflin, Eldad; les *Achau IV* y ajoutent Amun le noir. Ce même document, adoptant la fausse chronologie d'après laquelle Teudrig de Glamorgan serait le grand-père maternel de Brychan, fait de la mère d'Iltyd, qu'il appelle Gueryl, et non Rleingulid, comme le texte latin, une fille de Teudrig et non d'Anblaud.

(2) Les *Achau I* disent qu'il est honoré dans la région de Llyn (comté de Carnarvon). Rees dit qu'il est le patron de Lanengan (même comté). Les *Achau IV*, sautant un degré dans sa généalogie, le disent fils d'Einion yrth, dont il est en réalité le petit-fils.

(3) L'écrivain irlandais Angus, cité par Skene (*Celtic Scotland*, tome II, p. 23), lui donne également dix fils; mais, à part Mochonoc, le Kynauc de la *Vita Brachani*, tous les noms sont différents.

*Achau III* et *IV*, suivis par Rees, en font trois personnages distincts, Rhawin, Rhun et Rhaint, tout en disant qu'ils furent tués tous trois par les Saxons au même endroit, à Pont Rhun en Merthyr Tydfyl. Le second, Clytguin, roi du Sud Galles, dit la *Vita Brachani*, roi de Cardigan et de Dyfed, disent les *Achau IV*, est également un laïque: Langlydwy en Carmarthen lui est dédié; on le fête le 1<sup>er</sup> novembre, d'après Rees. Clydoc, dont les *Achau IV* font un frère de Clytguin, tué par les Saxons et patron d'une église en Evas, est en réalité son fils. Le troisième, Dynigat, honoré à Landover, dit la *Cognacio Brachani*, est peut-être lui aussi un laïque, car les *Achau IV* disent qu'il était seigneur du Hautbois (*Uchcoed*) en Guent, où une église lui est dédiée. C'est aujourd'hui Dingatstow ou Laningad en Monmouth, consacré, d'après Rees, à Notre-Dame; le *Liber Landavensis* l'appelle Merthir Dincat, et les *Achau* en attribuent plus loin le patronage à Dingad fils de Nud, sans paraître s'apercevoir de la contradiction: Landingad en Carmarthen lui est également dédié; on le fête le 1<sup>er</sup> novembre. Le quatrième, Paschen, en gallois Pasgen, fut, d'après les *Achau IV*, évêque en Espagne, lisez en Ibérie, c'est-à-dire en Irlande. Le cinquième, Chebliver, en gallois Cysflevyr, fut assassiné à Merthyr Chebliver, localité que les *Achau IV* placent en Cardigan. Le sixième, Papay, est dédoublé par les *Achau IV* en Nefei et en Pabiali, tous deux saints en Espagne, c'est-à-dire en Irlande. Rees l'identifie à Pian, fils de Brychan, dans la liste gaélique, patron de Kilphian en Irlande, connu, dit-il, sous les formes *Pianno*, *Pivannus* ou *Piapponus*. C'est peut-être lui, plutôt que le laïque Pabo, qui est le véritable patron de Lanbabo en Anglesey. Le septième, Arthen, fut, disent les *Achau*, patron d'une église aujourd'hui démolie en Guynlug, église qui me paraît être celle de Lanarth en Monmouth, dédiée à saint Teilo, le Lanarthne de Carmarthen étant dédié à saint David. Skene l'appelle Arthur et dit qu'il aurait vécu dans l'île de Man. C'est, je crois, le résultat d'une confusion avec un huitième fils, que la *Vita Brachani* appelle tantôt Kynauc et tantôt Kynon, suivant les endroits où elle en parle, et qui, dit-elle, aurait vécu dans la partie occidentale de l'île de Man (*Mannia*); c'est donc, quoi qu'en dise Rees, un saint



distinct de saint Cynog, patron de Devynock et de Merthyr Cynog en Brecknock et de Langynog en Montgomery, fêté le 9 octobre, dit le calendrier du *xvi<sup>e</sup>* siècle, le 7 ou le 8 octobre, dit Rees, lequel n'est autre que saint Cynidr, vivant à la fin du *vi<sup>e</sup>* siècle. Le fait que Brychan avait eu un fils appelé Cynauc est probablement ce qui a conduit à lui attribuer pour fils des saints dont Cynog pouvait être pris pour la forme hypocoristique, Cynvran qui appartient en réalité à la fin du *vi<sup>e</sup>* siècle, Cynbryd, dont nous ne savons rien, sinon qu'il est, dans le calendrier de 1489, fêté le 19 mars, qu'il est le patron de Landulas en Denbigh, et que l'existence de Bulch Cynbryd (le passage de Cynbryd) a fait croire aux *Achau IV* qu'il y avait péri sous les coups des Saxons, enfin Cynin, patron d'une église en Dyfed, disent les *Achau IV* qui le confondant avec saint Cynauc de Lanpadarn, lui donnent le titre d'évêque (1). Un neuvième fils, Rydoch (ou Reidoc), est identifié à saint Judoc et est dit avoir vécu *in Francia*. L'identification philologique de Rydoch et de Judoc étant impossible, il faut en conclure que l'auteur de la *Vita Brachani* a proposé cette identification, parce que, cherchant en France un saint dont le nom se rapprochât de celui de Rydoch, il n'y a trouvé que Judoc. Mais que vaut l'assertion d'après laquelle Rydoch aurait vécu en France ? Et que signifie au juste ici le mot *France* ? Sans la présence de ce mot, je n'hésiterais pas à identifier saint Rydoch, et saint Rhidian dont parlent les *Achau III*, et qui, d'après un document gallois publié dans les *Iolo manuscripts*, aurait converti et baptisé Brynach le goidel, roi de Manau (Man), de Mon (Anglesey) et d'Arvon (Carnarvon), car ce Brynach, sans doute identique à l'Urnach et au Fernach dont j'ai déjà parlé, conviendrait assez bien comme date, et l'évangélisation de Man est due pour une part à Kynauc, autre fils de Brychan (2).

(1) La traduction galloise de la *Vita Brachani* ajoute à Kynauc un prétendu Runan qui n'en est qu'un doublet.

(2) Rhidian est le patron de Llanrhidian en Glamorgan. Il n'y a pas à s'arrêter à l'objection que Rhidian aurait été élevé au monastère de Cennydd en Gwyn (Achau II), car si elle vaut comme date contre un fils de Brychan, elle vaut également contre le convertisseur de Brynach. Un manuscrit du *xvi<sup>e</sup>* siècle cité par Anscombe écrit Ryderch.

Les *Achau IV* ont commis à propos de Rydoch une autre confusion ; cherchant, non plus un saint français, mais un saint gallois dont le nom se rapprochait du sien, ils ont songé à Cadoc, peut-être parce que Cadoc est le patron de Lanspydyd en Brecknock où fut enterré Anlach père de Brychan, et ils ont substitué à Rydoch un Cadoc, honoré à Langadeg dans la vallée de la Tovy, c'est-à-dire en Carmarthen, sacré évêque par saint Dyfrig et inhumé en France. Il est inutile d'ajouter que le patron de Langadeg en Carmarthen, comme celui de Lanspydyd, n'est autre que le fils de Guynlyu et non un fils de Brychan. Enfin un dixième fils, Berwin, est honoré en *Cornwallia*. C'est évidemment le Bedvini ou Betvini dont parlent les *mabinogion* et les triades comme d'un évêque cornique (1), mais c'est très probablement aussi le *Meduinus doctor* dont le *Liber Landavensis* fait le fabuleux évangélisateur de la Bretagne au *ii<sup>e</sup>* siècle et qui d'après les *Achau III* serait honoré à Lanfedvy en Glamorgan (2). Rees dit qu'on le fête le 1<sup>er</sup> janvier, mais je serais plutôt porté à croire qu'il n'est autre que saint Vedwyd fêté le 27 août dans le calendrier du *xvi<sup>e</sup>* siècle. Il en résulte que le compagnon de *Meduinus*, c'est-à-dire l'évêque *Elvanus*, doit être considéré comme son contemporain : ce qu'en disent les *Achau IV*, qu'il fut abbé et évêque à Glastonbury, et ce qu'en dit Cressy cité par Rees, qu'il succéda à *Théanus* sur le siège de Londres, tendrait à en faire un évêque de Gloucester. Les *Achau III* disant qu'une église du Glamorgan lui est dédiée ; ce document l'identifie donc à saint Ilan ou Elian, auquel Rees attribue le patronage de la paroisse appelée aujourd'hui Egluys Ilan, dans le *Liber Landavensis* Merthyr Ilan, et dans la liste des *Iolo manuscripts* Lanelian ; et d'ailleurs dans la liste publiée par la *Myvyrian archaeology* Lanfedvy et Egluys Ilan figurent côte à côte. On pourrait songer à Flemingeston

(1) Les *Achau IV* appellent Gerwyn, et le font mourir à Ynys Gerwyn. Ils le dédoublent d'ailleurs, en inventant un second Gerwyn, fils de Brynach et par conséquent neveu du premier, qui ne doit pas en être distingué.

(2) La liste imprimée dans le *Myvyrian archaeology* mentionne en effet cette paroisse ; mais elle manque à la liste publiée par Evans dans son *Report on the welsh manuscripts*, et la liste des *Iolo manuscripts* dit qu'elle fut brûlée à l'époque du roi Iestyn et ne fut pas rebâtie.

ou Y Flemin melyn, anciennement Lanelvan ou Treflemin, si cette paroisse n'était pas dédiée à saint Michel, si les *Iolo manuscripts* ne déclaraient pas que le fondateur en est inconnu, et si saint Flemin ou Leven n'était pas plus indiqué pour en être le patron, si l'on voulait absolument retrouver dans son nom celui d'un saint gallois.

Le nombre des fils de Brychan est porté à vingt-cinq dans les *Achau IV*. J'ai déjà signalé sept dédoublements qui ont accru d'autant d'unités le chiffre primitif. Nous retrouverons plus loin Hychan sur la liste des filles. Dogfan, Dyfan ou Dyfnan, et Dyfrig appartiennent en réalité à une époque postérieure et ne peuvent être considérés comme fils de Brychan. Mathaearn aurait été inhumé en Cardigan : il aurait, d'après Rees, donné son nom à une localité (mais non à une paroisse) du Montgomery appelée Mathafarn ; il serait, d'après le même auteur, identique au Marchai de certaines listes ; mais ce dernier nom écrit Marthaeun, Marcharairjun ou Marcharanhun, semble plutôt le nom d'une localité située en Keveiliauc, c'est-à-dire dans le comté de Denbigh ; il est placé immédiatement, dans les listes qui le mentionnent, après le mot Pascent, nom de l'un des fils de Brychan ; Cai, patron d'une église à Abercai détruite par les Danois, et Lecheu, patron d'une église en Evas, ne me paraissent pas distincts de Tegai et de Lechid que nous retrouverons parmi les compagnons de saint Cadfan (1) ; enfin Nevyd, patron de Lannevyd en Ryvoniog, c'est-à-dire en Denbigh, aurait été évêque dans le Nord, où il aurait été tué par les Saxons et par les Pictes ; il aurait eu un neveu, fils de Run au visage rouge, appelé comme lui Nevyd, et comme Teudur de Brycheiniog, fils probable de Run, était peut-être neveu de Nevyd, on en a fait son petit-fils, et on a greffé ce Nevyd sur un autre Nevyd, de sorte que dans les *Achau IV* Teudur est fils de Nevyd II, fils de Nevyd I, fils de Run, généalogie de pure fantaisie qu'il convient d'écarter purement et simplement pour ne retenir qu'un seul Nevyd, fils possible de Brychan (2).

(1) Je ne sais pourquoi Rees identifie saint Cai à saint Caian qu'il dit être le patron de Tregaian en Anglesey où on le fêterait le 25 septembre.  
(2) Nevyd n'est-il pas plutôt une fille ? Son nom se retrouve sous la

Les *Achau IV* terminent leur énumération en disant que les fils de Brychan furent successivement disciples de saint Iltyd et de saint Dyfrig. C'est impossible, puisqu'il y a un demi-siècle entre ces deux personnages. Cela vient probablement de ce que, parmi les personnages ajoutés à la liste primitive, les uns étaient disciples de saint Dyfrig (comme c'est le cas pour Coubran), les autres de saint Iltyd.

On ne s'en est pas tenu là, et l'appellation de *fils de Brychan* a été improprement appliquée à d'autres saints dans d'autres documents. Rees cite, par exemple, un passage du *Cambrian Register* qui appelle ainsi Guynan et Guynus, fêtés tous deux le 13 décembre, et dont le second serait le patron de Lanunus en Cardigan. Or Guynus pourrait fort bien être saint Guinnis que nous retrouverons au milieu du VI<sup>e</sup> siècle parmi les disciples de saint Padarn.

Rees cite également, d'après Leland, une longue liste de saints corniques réputés enfants de Brychan, ce qui est peut-être vrai de quelques-uns d'entre eux, par exemple de saint Kanauc qui peut être identique à saint Kynauc ou avoir été confondu avec lui, mais ce qui est certainement faux pour la plupart. Il semble bien, d'ailleurs, que cette liste contienne des noms qui font en réalité double emploi et qui ne sont que des variantes d'un même nom empruntées à des copistes différents, comme Dilic et Helic, Merewenna et Morwenna.

La liste des filles de Brychan dans la *Vita Brachani* comprend vingt-six noms, mais j'ai déjà fait remarquer qu'il fallait réunir en une phrase les numéros 9 et 10 : de plus, comme Belyau ne se trouve que dans cette liste, il est probable que c'est un doublet de Bethau. Il ne reste donc que vingt-quatre noms : onze appartiennent à ce que j'appellerai le groupe des femmes ou des mères : Gladus, Hynydd, Meleri, Guaur, Aranwen, Luan, Nyvein, Marchel, Guricon, Tutglid et Kehingayr. Les treize autres sont des

forme Hunid (probablement Nemid) dans la *Vita Brachani* (les documents postérieurs disent Nefyd) comme étant celui de la femme de Catheraut. Il est probable qu'il y a là une de ces inversions fréquentes dans ce texte, que Nefyd était une sainte, et que Catheraut épousa une de celles qui figurent sur la liste des saintes.

saintes : 1° *Tudevel mater* (lisez *inde*) *Merthyr Enivel*, c'est-à-dire Tydfyl, Tutuel ou Tydvall, patronne de Merthyr Tydfyl et de Lysverni en Glamorgan (1), donc identique à Tutlith de Lysronvy de la version galloise, assassinée par les païens d'après les *Achau III*, fêtée le 23 août d'après Rees, dédoublée par les *Achau IV* en Tydfyl et Enfail, d'où Rees a conclu que la prétendue Enfail était la patronne d'une paroisse du Carmarthen appelée Merthyr ; 2° Goleu, Gloyv, Golny ou Goleudyd, honorée à Laneschin, Lanheseyn, ou Lanesgin en Guent, c'est-à-dire, à ce qu'il me semble, à Skenfreth ou Ysginraith en Monmouth, paroisse aujourd'hui dédiée à sainte Brigitte ; 3° Tudhistil, Taghuystyl, Tadvystil, Tutbistyl ou Tauncoystyl, *inde dicitur Merthyr Tudhistil*, appelée Hawystl par les *Achau IV* qui identifient Merthyr Tudhistil avec Lanhawystl, alors qu'il semblerait plus simple de l'identifier avec la *Sancta Tathana*, patronne de Landathan en Glamorgan ; 4° Guen assassinée par les Saxons, disent les *Achau IV*, patronne de Talgarth en Brecknock ; 5° Clydei ou Glydav, patronne de Clydai en Emelyn, c'est-à-dire en Pembroke, fêtée le 1<sup>er</sup> novembre d'après Rees ; 6° Duyn, Devyn, Dudin, ou Duynwen, honorée *in Monia Anglese*, c'est-à-dire patronne de Landuyn ou Landuynwen, fêtée le 25 janvier sous la forme Duynwen dans le calendrier de 1489, patronne également, d'après les *Achau IV*, d'une église en Cardigan qui ne peut guère être que Lanwenog et devrait par conséquent être attribuée plutôt à sa sœur Guen ; 7° Tibyei honorée à Cantrebychan, c'est-à-dire à Landybie, dans le comté de Carmarthen où elle est fêtée, d'après Rees, le 30 janvier, assassinée par les païens d'après les *Achau III* ; 8° une fille honorée dans l'île de Man (*Mannia* ou *Manau*), que la *Vita Brachani* appelle Bethan, la *Cognacio Brachani* Bechan, les *Achau II* Tydeu, et qui n'est autre que Hychan, patron de Lanhychan en Denbigh, transformé en fils de Brychan dans les *Achau IV*, et fêtée, d'après Rees, le 8 août ; 9° une fille honorée à Tywyn en Meirion, où malgré la

(1) La liste des paroisses du Glamorgan, publiée dans les *Iolo Manuscripts*, écrit Lysvroun au lieu de Lysverni et y voit une fondation du roi Nud.

variante Landocwyn, je verrais plutôt Tywyn en Merioneth ; la *Vita Brachani* appelle cette fille Kerdydch a Gorwed, les *Achau IV* la dédoublent en une Keindrych ou Kederig qui aurait vécu à Caergolaun et en une Guendyd ou Guordyd qui aurait vécu à Towyn dans le Cantref ; 10° une fille appelée Kein dans la *Vita Brachani*, Keinbreit dans la *Cognacio Brachani*, Rembreith dans la version galloise, Tydieu dans les *Achau IV*, honorée à Thravit Ogmod dans la *Vita Brachani*, à Teraslogur dans la *Cognacio Brachani*, à Chapel Ogur dans les *Achau IV*, c'est-à-dire probablement à Saint-Bride en Glamorgan où se trouvait autrefois une chapelle, aujourd'hui ruinée, qui portait ce nom, et où était sans doute également le château de Caslogur que Rees a identifié à tort avec Loughor (1). C'est Keyna, tante de saint Cadoc et donc fille de Brychan, patronne de Keynsham en Somerset, fêtée le 8 octobre d'après Haddan et Stubbs citant les *Acta sanctorum*, et non le 8 des ides d'octobre, comme dit Cressy, fêtée sous le nom de saint Cain le 8 octobre dans le calendrier du xvi<sup>e</sup> siècle, fêtée le 8 octobre, dit Rees, sous le nom de saint Ceinwen, à Langeinwen et à Cerrig Ceinwen en Anglesey, parfois représentée sous le nom de Cain comme une fille de Cau (2) ; 11° Keneiython, Rynedon ou Kenedlon, honorée à Mynydd Cheunot, c'est-à-dire au mont Cheunot ou Kyvor ou Cymmod ou Kymorth en Kedweli, dont Rees déclare qu'il ignore l'emplacement exact tout en proposant, conjecture très vraisemblable, de l'identifier avec la patronne de Langynheiddon, chapelle aujourd'hui ruinée, située dans la paroisse de Landyfaelog (comté de Carmarthen) où existe un mont Cyfor ; 12° Eiliveth ou Ciliveth, appelée *Ælivedha filia Brachani* par Giraud de Cambrie, *Almedha* par Cressy, Elyned ou Eluned par les *Achau II et IV*, fêtée le 1<sup>er</sup> août, dit Cressy, assassinée d'après la *Cognacio Brachani* pour avoir voulu garder la chasteté, *martirisata pro amore castitatis*, honorée d'après la *Vita Brachani* au mont (*gryg*) Gorsavail, d'après Giraud de Cambrie dans la paroisse d'Aberthothi,

(1) On voit qu'ici, comme à Skenfreth, sainte Brigitte a supplanté une fille de Brychan.

(2) Haddan et Stubbs identifient d'ailleurs à tort Keyna et Keneu.

aujourd'hui Aberhodni en Brecknock, d'après les *Achau IV* à Mold en Ystrad Alun, d'après Rees à Sluch en Brecknock ; comme l'a supposé Rees, elle n'est probablement pas distincte d'Eliu, patronne de Lanelieu ou Lanelyu en Brecknock, fêtée le 17 juillet dans le calendrier du *xvi<sup>e</sup>* siècle, et représentée quelquefois, mais à tort, comme une petite fille de Brychan ; mais Rees l'a confondue avec saint Elli, successeur de saint Cadoc, et lui a attribué le patronage de deux paroisses qui appartiennent en réalité à celui-ci : 13<sup>e</sup> Ilud, dont la version galloise dit qu'elle était honorée à Ruthun en Morganug, localité qu'il faut peut-être identifier avec Lanhylod en Monmouth, quoique cette paroisse soit aujourd'hui dédiée à saint Iltyd, Hyled portant dans certaines variantes de la liste des paroisses publiée par Evans l'épithète de *vorvyn* qui veut dire *vierge*.

Les *Achau II* ajoutent un groupe de trois filles, Tydwen, Edwen et Guenruw. En réalité nous sommes en présence de trois variantes de Tydfyl, Tadhstil et Guen ; de même qu'on a transporté Cein ou Ceinbreith en Guyned sous le nom de Ceinwen, on y a transporté Tydfyl sous la forme Tydwen patronne de Landudwen en Carnarvon, et Tadhstil sous la forme Edwen, patronne de Lanedwen en Anglesey (1). Or cette Edwen, dont Rees fait à tort une fille du roi angle Edwin, vivant au milieu du *vi<sup>e</sup>* siècle, est fêtée le 6 novembre dans le calendrier gallois du *xvi<sup>e</sup>* siècle, lequel fête le 3 novembre une sainte Guenvoe, différente pour lui de sainte *Winefreda* contemporaine de saint Beuno, car il fête celle-ci le 21 septembre : la *Vita secunda sanctae Winefredae*, place cependant au 2 novembre le jour de la sépulture de la sainte que les *Acta sanctorum* fêtent le 3. En réalité la contemporaine de Beuno n'a rien à voir avec le 3 novembre : ce jour appartient à la fille de Brychan, Guen ou Guenog, dont Rees place à tort la fête au 3 janvier et dans laquelle il ne sait pas reconnaître la fille de Brychan. Or, dans ce même comté de Cardigan, où se trouve Lanwenog, dédiée à saint Guenog, se trouvait une ancienne chapelle dédiée à sainte Guenfyl, fille de Brychan d'après certains documents cités par Rees, et cette chapelle était située sur le territoire de Landevi Brefi,

(1) La liste cornique des filles de Brychan mentionne Adwen.

de sorte que Guenfyl pouvait être appelée avec raison Guen de Brevi ou Guenfrevi ou Guenruw ; c'est donc à tort que Rees voit sainte Guenfrevi dans la contemporaine de Beuno.

C'est à cette génération qu'appartient Guyndaf, quoique par son activité religieuse il appartienne plutôt à la génération suivante : car il ne paraît être venu en Galles que pour suivre ses fils Maugan et Endvyn. Il était fils du roi armoricain, c'est-à-dire cornique, Emyr. Il aurait d'abord été, disent les *Achau IV*, *periglaur* ou chapelain à Lanillyd, puis *penraith* ou principal de l'abbaye fondée par saint Dyfrig à Caerleon sur Usk, et il serait allé mourir à Enli où il fut enterré. Il serait le patron de Lanvyndaf en Arvon, aujourd'hui Lanunda en Carnarvon. Rees cite en Pembroke un autre Lanunda qui lui est également dédié. On l'a dédoublé pour en faire un des missionnaires fabuleux du *i<sup>er</sup>* et du *ii<sup>e</sup>* siècle sous les noms de Cyndaf et de Cuneda l'israélite.

Le fait que le calendrier gallois du *xvi<sup>e</sup>* siècle mentionne un saint Pabo le 9 novembre, nous prouve que c'est bien à un saint que la paroisse de Lanbabo en Anglesey doit son nom ; mais il est assez difficile d'admettre avec les modernes érudits gallois que ce Pabo soit identique au grand-père de saint Daniel, et l'inscription qui prétend que ce prince est bien enterré à Lanbabo ne me semble pas reproduire une tradition ancienne. En effet, en admettant comme sérieux les renseignements des *Achau III* sur Pabo, ce serait à la cour de Povys et non à la cour de Guyned que Pabo aurait reçu asile : il ne pourrait donc avoir été enterré à Anglesey. Et si l'on supposait que son culte a été introduit par les disciples de son petit fils saint Daniel, lesquels auraient reporté sur la famille de leur fondateur la vénération qu'ils avaient pour lui, il resterait toujours à expliquer comment saint Pabo, qui en ce cas aurait dû être vénéré dans le comté de Carnarvon, se trouve fêté dans le comté d'Anglesey. Il est donc fort douteux qu'il faille ranger saint Pabo parmi les saints du début du *vi<sup>e</sup>* siècle, à moins que ce ne soit saint Papay, fils de Brychan, dont on aurait déformé le nom pour le rapprocher de celui d'un laïque célèbre.

*Petrocus* figure dans deux documents latins, l'un imprimé,

la *Vita Cadoci*, l'autre inédit, la *Vita Petroci* (1). Dans la *Vita Cadoci*, il est dit fils de Gleuguis (donc oncle de Cadoc) et fixe à Botmenci (aujourd'hui Bodmin) en *Cornubia* (le Cornwall actuel) le centre de ses travaux apostoliques (2). Dans la *Vita Petroci* il est dit simplement fils de roi et *natione Cumber*. A la mort de son père, il refuse la couronne et part pour l'Irlande où les lettres étaient en honneur et où il passe vingt ans. Revenu dans la *Britannia occidentalis* (3), il rend d'abord visite à un ermite nommé *Sanso*, *dignus Dei famulus*, qui habitait un désert, *solitudo*, au bord de la mer *secus littus*, près du fleuve *Hailem*, *juxta annem Hailem*. Il se rend ensuite *ad cellam Wethinoci episcopi*, que les indigènes appellent *Landuethinoc* ; *Wethinocus* l'accueille favorablement, et lui abandonne sa *cella* pour aller ailleurs avec ses disciples. *Petrocus* y passe trente ans, puis s'en va à Rome. A son retour une tempête l'empêche d'aborder : il retourne donc à Rome, puis va à Jérusalem, et de là dans l'Inde, où il passe sept ans dans une île. Revenu dans la *Britannia occidentalis* que, selon toute vraisemblance, il n'a pas quittée, son voyage à Rome étant probablement aussi fabuleux que celui des autres saints gallois, il délivre le pays des serpents qui le ravageaient, après la mort du roi Teudur, et cela avec l'aide de *Sanso* et de *Wethinocus*. Puis il laisse ses disciples sous la direction d'un nommé *Petrus* et n'en gardant que douze avec lui, il se rend dans un désert pour y mener une vie plus parfaite. Il protège un cerf contre les veneurs de *Constantinus*, appelé tantôt *vir dives*, tantôt *regulus*, et le convertit au christianisme avec vingt-cinq de ses chevaliers, païens comme lui. Cherchant une vie encore plus solitaire, il va trouver le saint ermite *Vuronus* qui lui cède son ermitage. C'est là qu'il meurt. Mais Sanson, s'il

(1) Bibl. nat. ms. fr. 22.321, f° 685 et suiv.

(2) Gleuguis est devenu Clevais et Petrauc Pedug dans les *Achau II*. Comme c'était un saint cornique, on a fait dans ce document de son père un chef (tyvysaue) de Cernyu. Les *Achau I* appellent Clevais Clemens. La généalogie moderne n° 6 en fait un petit-fils de Ceredic, lui donnant pour frères quelques-uns de ceux qu'il a comme fils de Gleuguis.

(3) D'après la suite du récit, on voit que *Cornubia* et *Britannia occidentalis* sont synonymes.

s'agit du fondateur de Dol, et Constantin, s'il s'agit du roi de Cornwall (1) nous reporteraient plutôt au milieu du VI<sup>e</sup> siècle : l'expression *fils de Gleuguis* serait en ce cas plus géographique qu'historique.

Dans la généalogie moderne n° 5, Petroc a deux frères qui, comme lui, sont qualifiés saints : Clesoeph et Perun. Je ne les retrouve pas dans les documents gallois, mais ce sont peut-être des saints corniques. En tous cas Clesoeph a été honoré dans le monde brittonique : car d'après un acte inédit de 1418 en ma possession, la paroisse qui porte actuellement le nom de Saint-Clet (arrondissement de Guingamp) s'appelait alors Saint-Clezeuff, et c'est probablement la même dont Lobineau dit avoir trouvé le nom écrit Saint-Clezeff.

Parmi les saints que Rees place au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire entre 542 et 566, qui sont pour lui (c'est d'ailleurs une erreur certaine) les dates de la mort d'Arthur et de Maelgun, je ne vois guère que Cybi et Maugan, pour lesquels ma chronologie s'accorde avec la sienne.

*Kepius* (en gallois Cybi) possède une biographie latine qui le dit fils de Salomon fils de Gereint (2) et par conséquent d'origine cornique. Il aurait été d'abord à Jérusalem, voyage qui constitue un lieu commun fabuleux de l'hagiographie galloise ou peut-être l'indication d'un voyage en Irlande, puis il aurait séjourné près d'*Hilarius episcopus Pictavensis*, où Rees voit le gallois saint Elian, et qui me paraît être tout bonnement un évêque breton ou irlandais appelé *Hilarius* et identifié par l'hagiographe latin avec son illustre homonyme, l'évêque de Poitiers. Revenu chez lui (3), in *Cornubia*, il en repart avec dix disciples et se rend d'abord en Sud-Galles où le roi Ethelic, qui règne sur le pays d'*Etheliciann*, et qui est l'oncle de saint *Cadocus*, et non, comme le dit Rees, le fils de

(1) Le récit de sa conversion est évidemment un développement erroné du passage des *Annales de Cambrie* : *conversio Constantini ad Dominum*. La *Vita Davidis* attribue cette conversion à saint David.

(2) Comme les triades et les *maibogion* s'accordent à faire de Gereint le père et non le fils d'Erbin, j'ai corrigé le texte de la *Vita Kepii* conformément à celui des *Achau I*.

(3) Si cette indication était exacte, on pourrait en conclure qu'*Hilarius* n'était pas évêque in *Cornubia* ; mais l'auteur a peut-être déduit l'idée du retour de l'idée d'Hilaire de Poitiers.



Juthael de Glamorgan, lui donne Lankepi (aujourd'hui Langybi en Monmouth) et Landaverguir.

De là, il se rend en Irlande, où on l'identifie plus ou moins heureusement avec saint Mocop ou Mochop, fondateur de Kilmore ou *Ecclesia magna*, puis il se rend dans l'*insula Monnia* où il séjourne *in loco Cundab*, et où Mailgun rex *Guenidocie* lui donne son *castellum* où il meurt. Si *Monnia* est Anglesey, comme semble bien l'indiquer le contexte, et non Man, comme on serait tenté de le croire d'après la forme du nom, le *locus Cundab* se trouve dans ce comté et ne doit pas être assimilé, comme le fait Rees, à Langybi en Carnarvon. Le Langybi du Cardigan et le Langybi du Monmouth n'indiquent nullement qu'il ait séjourné dans ces deux pays. Le calendrier du *xiii<sup>e</sup>* siècle fête le 7 novembre *Kebius* évêque et confesseur, la *Vita Kepii* le 8 novembre, les calendriers de 1489 et de 1582 le 5 novembre; Rees indique encore les dates du 6 novembre, d'après certains calendriers, du 9 novembre comme étant celle où on l'honore à Duloe en Cornwall, du 4 octobre comme étant celle du jour où on l'honore à Tregony, en Cornwall également. Son abbaye de Caergybi devient le siège d'un évêché que l'évêque Elbod transféra plus tard à Bangor arlechwed, ou Bangor le grand sur Conwy (*Achau III, IV et VI*) (1).

La *Vita Kepii* donne le nom de quatre de ses disciples, Kengar, Maelauc, Libiau et Peulan.

Kengar est évidemment le saint dont parlent les *Achau II* qui, sous la forme Kyngiar, en font un fils d'Erbin; la façon dont en parle la *Vita Kepii*, disant qu'il était âgé, *sener*, et parent du saint, *consobrinus*, convient bien à un oncle de saint Cybi. Les calendriers de 1489 et de 1582 le fêtent le 7 novembre. L'existence de saint Kyngar a fait naître chez les Gallois l'idée bizarre de transformer en saint le laïque

(1) Sa mère Tonwen (Rees écrit Guen) aurait été fille de Gynyr de Caer-gauch (*Achau V*). Entendu, comme Rees, en ce sens qu'elle aurait été sœur de sainte Non, c'est impossible, Cybi étant antérieur d'une génération à David. Les *Achau III* disent qu'il fut disciple de Dunaut, autre erreur provenant du transfert dont j'ai parlé, et ne lui donnent qu'une église, celle de Mon. Les *Achau IV* le disent disciple de saint Germain à Llan-carn-fan, et le font aller d'abord à Enli, puis à Caergybi où il fut évêque et abbé.

Kyngar fils de Garthauc ou Arthug et père de saint Kyndeyrn (*Achau I*): les deux saints sont d'ailleurs identiques, puisque les *Achau III* font bâtir l'abbaye de Langenys en Glamorgan tantôt par le fils de Gereint, tantôt par le fils d'Arthug. Je crois d'ailleurs qu'elle n'a été bâtie ni par l'un ni par l'autre: d'après les érudits gallois, elle aurait disparu et aurait été remplacée par Landocheu, ce qui fait que certains hagiographes, comme Capgrave, en ont conclu que Kengar et Docheu étaient identiques. Langenys en réalité me paraît plutôt devoir être identifiée avec Langenyd (1).

Maelauc me paraissant une forme abrégée de Maelrys, nous le retrouverons plus loin parmi les compagnons de Cadfan, ainsi que Libiau, patron de Lanlibio en Anglesey, fêté le 28 février dans les calendriers de 1542 et de 1582; les documents irlandais qui en parlent comme d'un disciple de saint Enda d'Aran concordent avec la *Vita Kepii* qui parle des rapports de saint *Kepius* et de *Endeus*. Il me paraît douteux qu'il faille l'identifier avec Libiau qui, d'après le cartulaire de Landaf, menait avec Gurvann et Cinuur la vie érémitique sur le territoire de Clodock.

Peulan est le patron de Lanbenlan en Anglesey. La *Myvyrian archaeology* le dit enfant de Paul le vieux (*hen*) de Manau, ou de Paul le vieux du Nord (*o'r Gogledd*) ou de Palcen de Manau, et Rees a immédiatement identifié ce Paul avec saint *Paulinus*, sans autre raison que l'homonymie. Le même recueil donne à Peulan un frère et une sœur, Gurgenu ou Guyngenu, à qui Rees attribue Capel Guyngenu en Caergybi, aujourd'hui Holyhead, et Guenfaen, patronne de Roscolyn ou Roscolyn en Anglesey, où on la fête le 5 novembre.

La *Vita Cadoci* mentionne un saint *Moucanus* ou *Maucanus* qui obtint de saint *Cadocus* qu'il voulût bien accorder pardon et guérison au roi *Mailconus*. La *Vita Davidis* dit que *Sanctus*, père de saint David, envoya au *monasterium Maucanni*, appelé par suite du temps de l'hagiographe *monasterium Depositi*, les objets précieux qu'il avait trouvés sur les bords de la Teibi. Voilà donc deux mentions concordantes sur l'époque où

(1) S. Kengar est le patron de Congresbury en Somerset et de Langefni en Anglesey.

vivait ce saint. C'est lui qui me paraît le patron de Lanfeugan en Brecknock, de Saint-Moughan en Monmouth, de Capel Meugan en Anglesey. Il n'est donc autre que le saint appelé Meugant (1) par les Gallois, et dont ils font tantôt un personnage du I<sup>er</sup> ou du II<sup>e</sup> siècle, quand ils le disent fils de Cyndaf ou de Cunedda l'israélite (*Achau III et V*), tantôt un personnage du VI<sup>e</sup> siècle, quand ils le disent fils de Guyndaf fils d'Emyr, le déclarant d'ailleurs dans les deux cas étranger au pays de Galles, soit comme Irlandais (j'ai dit que c'était le sens primitif du mot *Israélite*), soit comme Armoricaïn (plus anciennement sans doute Cornique). Si nous remarquons maintenant que Gaufrô de Monmouth appelle *Mauganius* un évêque de Silchester contemporain d'Arthur que la traduction galloise appelle Meugant de Caervudei (2), et que cet évêque est associé à un certain *Diwanus* évêque de Winchester, appelé Dywan de Caerwynt dans la traduction galloise, on en conclura que cette association de Meugant et de Dywan rappelle beaucoup l'association de Fagan et de Dyfan dans la fabuleuse évangélisation du I<sup>er</sup> siècle. Remarquons d'ailleurs que Fagan, pas plus que Meugant, n'est Gallois : c'est un homme d'Italie, disent les *Achau V* (3). C'est donc très probablement saint Maugan qu'il faut retrouver dans le *Mancenius* de *Rosnatum* de la *Vita Endei*, dans le *Mancennus* ou *Manchenius* de la *Vita Eugenii*, dans le Manchan du calendrier d'Angus, ou plutôt c'est suivant les dates, tantôt lui, tantôt saint Ninian qu'il faut retrouver, saint Ninian de *Candida casa* et saint Maugan de *Ty Gwyn* pouvant être aisément pris l'un pour l'autre (4). Rees n'indique pas de jour de fête pour saint Maugan ; M. Baring-Gould qui a soupçonné une partie de la vérité, propose le 25 juillet, jour du pardon de Laméaigon en Armorique (5). Le calen-

(1) Rees écrit parfois Mugant ou Mawan.

(2) Caervudei dans cette traduction s'emploie indifféremment pour Silchester et pour Cirencester.

(3) Lansanphagan en Guent, où est honoré saint Fagan (*Achau IV*), est probablement Saint-Fagan en Glamorgan, aujourd'hui dédié à Notre-Dame.

(4) Faut-il l'identifier avec saint *Magenius* de *Candida*, maître de saint Finnian, comme propose Skene ? (*Celtic Scotland*, tome II, p. 48.)

(5) *Y. Cymmrodor*, tome XV, p. 95. Pour lui, c'est Ty Gwyn en Penfro.

drier gallois de 1471 le fête le 26 septembre, ceux de 1482 et de 1582 le 25 septembre (1). Le calendrier du XV<sup>e</sup> siècle de l'abbaye de Saint-Méen le fête le 24 septembre sous la forme *Malgandus*, et on le considère généralement comme le patron de la paroisse de Saint-Maugan, anciennement *Sanctus Magaldus*, dans l'ancien diocèse de Saint-Malo. Cressy, d'après Rees, fête ensemble le 24 mai *Faganus* et *Duwanus* qu'il écrit *Damianus*. Rees les fête ensemble le 8 août, ou encore le 8 avril. Pour les *Achau IV* il aurait d'abord vécu à Lanillyd, puis à Caerleon, puis à Enli où il serait enterré. Sa mère Guenonvy serait, suivant le faux système chronologique dont j'ai déjà parlé, fille de Meyrig de Glamorgan. Meugant serait donc le cousin germain de saint Samson : c'est simplement son contemporain. *Mauganius* et *Diwanus* ont pour contemporains dans Gaufrô de Monmouth un évêque que la version latine appelle *Eledanius* d'Alclud, et la version galloise Aldelmi de Lincoln. Or si nous remarquons que dans la liste des évêques bretons assistant au concile d'Arles, Adelfius de Lincoln est remplacé dans les *Achau* par Cloffan (*Achau IV*), patron d'une église en Dyfed (*Achau V*), c'est-à-dire de Langloffan en Pembroke, on se demande s'il n'y a pas interversion entre les deux récits, et si *Eledanius* ne doit pas être lu *Cledanius* ou *Clebanus* et par conséquent rapproché de Cloffan.

Les *Achau I* citent trois saints fils de Caradoc au grand bras : Tangun, patron de Langoed en Anglesey et peut-être de Tangynton en Somerset que Rees fait fonder par Tangun fils de Talhaiarn, Maethlu écrit à tort Amaethlu par Rees, fête le 26 décembre et honoré à Carvedaur en Mon, c'est-à-dire à Lanfaethleu en Anglesey (2), et Catvarth ou Cadfarch, fête le 24 octobre, honoré à Aberych en Lyn, c'est-à-dire à Abererch en Carnarvon, et de plus patron de Penegos en Montgomery (3), auquel on a donné à tort pour descendant

(1) Celui de 1542 le fête le 24 avril.

(2) La variante Caerdegauc du Livre blanc est à écarter, dit Anscombe, l'ancien nom étant Trebhi Garnedh en Menei ou Taleholion.

(3) La liste des paroisses du Glamorgan publiée dans les *Iolo manuscripts* pense sans doute à lui lorsqu'elle mentionne saint Catward, disciple de saint Illtyd et fondateur de Seindunwyd, aujourd'hui saint Donat.

saint Cynhafal, dans la généalogie duquel, si on la tient pour exacte, nous verrons qu'il faut remplacer Cadfarch par Cadell. La date de Cadfarth indique donc qu'il n'a pas pu être disciple de Dunaut. Un quatrième fils, Caurdaf, est-il lui aussi un saint ? Il est inscrit comme évêque à la date du 5 décembre dans les calendriers de 1542 et de 1582 sous la forme Gowrda ; l'église de Langoed le revêra pour son patron avec son frère saint Tangun, et les documents gallois mentionnent, tantôt en Guent, tantôt en Morganug, un gualt ou bangor Caurdaf qui serait aujourd'hui Lantrisant. Il faudrait en ce cas le rayer de la généalogie de saint Cathen et de saint Dyfnog. Cependant la physionomie que lui donne la triade 26, qui en fait, après Guydar et Ywein fils de Maxen, un des trois premiers ministres de l'île, ne convient nullement à un évêque, mais à un chef de guerre ; on peut donc se demander si saint Caurdaf n'est pas un personnage différent du laïque Caurdaf, ayant vécu à une époque indéterminée.

*Paternus* (en gallois Padarn) possède une biographie latine dont quelques traits se rapportent à d'autres saints du même nom, *Paternus* évêque de Vannes et *Paternus* évêque d'Avranches, mais dont la plupart se rapportent au saint gallois. Fils de *Petranus* et de *Guean* (lisez Guenn), originaire d'une *Lelavia* qui cette fois encore désignait primitivement le Cornwall, il quitte son pays avec trois amis, Hetinlan (ou Cuvilan) (1), Catman et Titechon (lisez Titichov), que nous retrouverons plus loin. Il s'installe dans une *ecclesia* appelée tantôt *Maurilania* tantôt *Maritima*, deux traductions inexactes du mot gallois *mor*, qu'on aurait dû traduire par *magna*, puis il va en *Hibernia* voir son père qui s'y était retiré dès la naissance de son fils pour y mener une vie pieuse ; puis il revient en *Britannia*, où il trouve son ancien ami, Nimannauc, qui, ne pouvant vivre sans lui, avait, à son tour, quitté la *Lelavia*. C'est alors qu'il évangélise le Cardigan, où il fonde des monastères et des églises, à la tête desquels il met Samson, *Guinnias*, *Guipper* et *Nimannauc*. Ses deux grands bienfaiteurs sont le *rex Mailgun* et le satrape *Eithir map Arthal*.

(1) Cette variante nous est fournie par Albert le Grand.

Le *tyrannus Arthur* dont il a à se plaindre est un petit chef gallois qui, quoi qu'on en ait dit, n'a de commun que le nom avec le grand roi des *Dumnonii*. Son voyage à Jérusalem avec David et Teliau est une fable (1). C'est dans le récit de ses rapports avec le roi *Caratauc Brechras* qu'apparaît l'influence de la confusion de *Paternus* de Vannes et de *Paternus* de Lanpadarn. Caratauc, y est-il dit, étendant son royaume au-delà des frontières de la Bretagne, avait conquis la *Lelavia*, mais les Armoricaïns ne voulaient pas reconnaître son autorité tant qu'on ne leur aurait pas ramené leur compatriote *Paternus*. C'est alors que celui-ci se rend à Vannes et que saint Samson exempte son diocèse de toutes redevances à l'égard de la métropole de Dol. Ceci seulement regarde saint *Paternus* de Vannes. Le reste signifie simplement que Caratauc, devenu roi des *Dumnonii*, eut recours aux bons offices de saint *Paternus* pour faire reconnaître une autorité dont il s'était probablement emparé par la violence. Il meurt en France le 15 avril (17 des calendes) : le calendrier gallois du *xvi<sup>e</sup>* siècle le fête le 16 avril ; le calendrier du *xiii<sup>e</sup>* siècle fête le 15 avril *Paternus* évêque et confesseur, et le 23 septembre l'*ordinatio* de l'évêque *Paternus*, que la *Vita Paterni* met le 12 des calendes de juillet, c'est-à-dire le 20 juin. Le calendrier gallois du *xvi<sup>e</sup>* siècle lui consacre une autre fête le 12 novembre.

Parmi les compagnons que la *Vita Paterni* donne à *Paternus*, nous en retrouvons trois dans les documents gallois où tout le groupe des saints armoricaïns est censé, d'après le faux système chronologique dont j'ai déjà parlé, être venu de Gaule avec saint Germain, au temps du roi Gurtheyrn, et avoir d'abord vécu sous la direction de saint Iltyd à Caer-vorgorn, puis à Bangor Iltyd. Catman est sûrement Cadfan, fêté d'après Rees le 1<sup>er</sup> novembre, fondateur de Henli, aujourd'hui Bardsey en Carnarvon, patron de Tywyn en Merioneth et de Langadfan en Montgomery ; son père porte dans les documents gallois le nom d'Eneas l'Armoricaï ; mais en nous reportant à Giraud de Cambrie, nous voyons que la

(1) Si les *Achau III* attribuent la fondation de son bangor à Padarn et à Devi, c'est parce que le diocèse de Devi avait absorbé Lanpadarn.

forme Eneas est une transcription latine du nom gallois Einion à l'usage des érudits gallois du moyen-âge; sa mère Guen porte le même surnom (teirbron) que la mère de saint Guenolé, non pas, comme on le dit généralement, parce qu'on a confondu Cadfan et Guethenoc, mais beaucoup plus simplement, à mon avis, parce qu'on a confondu les deux Guen; or, Guen, mère de Cadfan, est la fille du roi Emyr; je me demande donc, étant donné que les *Achau IV* rattachent Cadfan à Emyr et à Einion fils d'Ovein, si ce dernier prince qui donna à Cadfan de quoi bâtir son abbaye, et qui était un chef gallois, n'est pas identique au roi Einion ou Eneas père de Cadfan, et si, par conséquent, ce n'est pas simplement par sa mère que Cadfan appartient au groupe des saints réputés armoricains. Titichon (ou mieux Titichov) est non moins certainement Tydecho ou Tedetho, fils d'Annon le noir, fêté le 17 décembre dans le calendrier de 1489, patron de Lanynmauduy en Merioneth (où, d'après une légende citée par Rees, il aurait vécu avec sa sœur Tegfed), de Mallvyd, de Garthbeibio et de Cemmaes en Montgomery; on serait tenté de l'identifier au patron de Tithegston, si, dans les documents gallois, le nom de cette paroisse n'était pas écrit Landudug; peut-être est-il identique à saint Dochvy dont je parlerai plus loin (1). Hetinlan est très probablement Terillo ou Trillo, fils de Ithaël le généreux (haël), honoré, disent les *Achau I*, à Dineirith en Ros, c'est-à-dire patron de Landrillo en Denbigh et aussi d'un autre Landrillo en Merioneth, fêté le 15 juin dans le calendrier de 1471, le 16 juin d'après Rees. La *Vita Paterni* étant le seul document qui mentionne Nimanauc, il est probable que ce nom a été défiguré par un copiste; la vraie forme est peut-être *Tavanaucus*, nom d'un *confessor*, fêté le 25 novembre dans le calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle; mais ce Tavanaucus est lui-même un problème. M. l'abbé Duine a songé à saint Dyfnog, et je ne verrais pas une raison suffisante de ne pas accepter cette identification dans le fait que les calendriers de 1489 et de 1582 fêtaient saint Dyfnog le 16 février, mais il y a une objection plus grave dans l'impos-

(1) Le patron de Landecwyn en Merioneth dont Rees fait un saint spécial, fêté le 14 septembre, est soit Tydecho soit Tygwy.

sibilité de considérer saint Padarn comme contemporain et du roi Caradog et de son petit-fils saint Dyfnog. On serait tenté de penser à saint Afan, si celui-ci, fils ou petit-fils de Ceredig, n'était pas de ce fait un Gallois, tandis que Nimanauc est, d'après la *Vita Paterni*, étranger au pays de Galles.

Les documents gallois nous font connaître d'autres compagnons de Cadfan et par conséquent de Padarn: Hennen ou mieux Henvyn, appelé encore Hyvyn ou Hefvyn, fils de Guyndaf, prêtre (*periglaur*) chez Gawan, c'est-à-dire probablement chez Cadfan, patron, d'après Rees, d'Aberdavan en Carnarvon, et identique, d'après moi, à Endvyn patron de Lanendvyn en Merioneth, dont les *Achau V* font un fils de Hyvel le chevalier et un petit-fils de Hyvel le saint; Trunyo ou Tryniau fils de Dinangi, Dinuc ou Difuc, patron de Landrinio en Montgomery; Maelrys, Maeleric, Meilir ou Maelryd, fils de Guydno, fêté le 1<sup>er</sup> janvier, dit Rees, patron de Lanfaelrys en Carnarvon, dédoublé par Rees en deux saints différents, Maelrys et Meilir, dont il a fait deux frères, très probablement analogue, suivant moi, à Maelauc, disciple de saint Cybi dans la *Vita Kepii*, fêté le 21 décembre d'après Rees, supposé à tort par cet auteur fils de Gereint à cause de ses rapports avec Cybi, patron de Lanfaellog en Anglesey (et non Lanfadog comme écrit Rees), de Landyfaellog en Carmarthen et de deux Landyfaellog en Brecknock, confondu par l'auteur de la *Vita Gildae* avec Meilic frère de Gildas, comme l'a démontré M. F. Lot (1); Leniau ou Loniau à la main longue (Lauhir), fils d'Alan que, par confusion avec le duc breton du XI<sup>e</sup> siècle, les documents gallois appellent *Alan fergan*, disciple d'Iltud et chapelain de Padarn à Lanbadarn d'après les *Achau IV*, patron d'après Rees de Landinam en Montgomery, et très probablement identique au Libio de la *Vita Kepii*; Tegei ou Tygai, frère de Terillo, honoré, d'après les *Achau I*, à Maesglassauc en Arlechved, c'est-à-dire à Landegai en Carnarvon, et très probablement identique au saint que nous honorons en Armorique sous la forme saint Quay; Lechid, sœur de Terillo, honorée également en Arlechved, c'est-à-dire patronne de Lanlechid en Carnarvon.

(1) *Annales de Bretagne*, tome XXIII, p. 368.

fêtée, d'après Rees, le 2 décembre. Après avoir mentionné ces personnages, tous pourvus d'une généalogie, les *Achau I* donnent une liste de huit compagnons de Cadfan dont ils n'indiquent pas les parents. Les cinq premiers sont bien représentés dans les *Achau II* comme les fils de Kynuyt, mais c'est très probablement le résultat d'une confusion entre le premier de la liste, Cynan le chancelier, et Cynon genhir fils de Kynuyt. Presque tous se retrouvent d'ailleurs sous une forme légèrement différente dans d'autres énumérations généalogiques. Cynan ou Cynon le chancelier n'est probablement pas différent de Cynvelyn que nous retrouverons plus loin. Dochvy, Docheu ou Degvy a été confondu par les *Achau III* avec Oudocens, puisqu'ils disent qu'il succéda à Teilo sur le siège de Landaf. Maël, fêté le 13 mai dans le calendrier de 1471, est avec Sulien le patron de Corven en Merioneth et de Cum en Flint ; il n'est peut-être pas distinct de Maelrys. Sulien, fêté avec Maël le 13 mai, a sa fête spéciale le 2 septembre au calendrier de 1471 ; outre les paroisses dont il partage le patronage avec Maël, il est le patron de Silian ou Egluys Sulien en Cardigan : il est probablement identique à saint Sul, patron de Landyssul en Cardigan et en Montgomery, fêté le 31 janvier d'après Rees, fils de Corun et petit fils de Ceredic ; il n'y a donc aucune raison de faire de saint Sulien avec Rees un fils de Hyvel le grand, et c'est également à tort que Rees lui a attribué les églises du Denbigh dont saint Silin est le patron. Thanuc ou Tanug, fils d'après les *Achau III* d'Ithael le généreux, patron d'une église en Ardudvy, c'est-à-dire de Landanug en Merioneth, fêté le 10 octobre dans le calendrier de 1542 ; Leven ou Lyvyn, qui ne me paraît pas distinct de Flevin, patron de Lanflevyn en Anglesey, fils lui aussi d'Ithael le généreux, représenté par les *Achau IV* comme élevé par saint Paul dans son abbaye de Tyguyn-sur-Taf en Dyfed, Eithras ou Ethrias, que M. Ancombe propose de corriger en Athras, mais dont on ne sait rien par ailleurs (1) ; Llynab ou Lyfab, patron d'après

(1) Je me demande par conséquent s'il ne faudrait pas plutôt rapprocher *Eithras* du nom propre *Eithrim* qui entre dans la composition de Lanethrim, paroisse mentionnée dans le *Liber Landavensis*. M. Evans, le dernier éditeur de ce texte, y voit *Eithim* qu'il dit être situé dans le

les *Achau III* d'une église en Cardigan où l'annotateur des *Iolo manuscripts* voit Lanluni en Carmarthen, ce qui est contradictoire, où Rees voit Lanio que je ne retrouve pas sur la liste des paroisses du Cardigan, et où il me paraît plus simple de voir Lanina en Cardigan, le patron de Lanina étant d'ailleurs beaucoup plutôt Ina, fille de Ceredic d'après la *Vita Brachani*, que le roi de Wessex Ina sous le patronage duquel Rees met cette paroisse (1). Les documents gallois mentionnent encore parmi les saints de ce même groupe : Derfel ou Derfael le fort, patron de Landerfel en Merioneth (2), fêté le 5 avril dans le calendrier de 1489 ; Crisdoffis ou Christiolus, patron de Langristiolus en Anglesey, de Pen-nyd et d'Egluys Urv en Pembroke, fêté le 3 novembre dans les calendriers de 1489 et de 1542 ; et Rystud ou Rysdryd patron de Lanrystud en Cardigan, fêté, dit Rees, le mardi avant Noël ; dans les *Achau II* ce sont trois frères, fils de Hyvel le petit ; dans les *Achau IV* Christiolus et Rystud sont seuls fils de Hyvel le petit, Derfel étant fils du père de celui-ci, Hyvel le saint (veic) ; Gredifael ou Gredivel, frère et condisciple de Flevin, patron de Pennynydd en Anglesey, fêté le 22 novembre dans le calendrier de 1542 sous la forme Gradivel ; Turog, fils d'Ithael d'après les *Achau IV*, fêté le 26 juin dans le calendrier du xvi<sup>e</sup> siècle, patron de Landurog en Carnarvon, de Maenturog en Merioneth et de Boturog en Anglesey ; Baglan, Ilar et Tegvy, parfois compris dans le même groupe, mais en réalité fils de Dingad, vivant au viii<sup>e</sup> siècle, et probablement amenés là à la suite de leur frère Leudad, abbé de Enli un certain temps après Cadfan ; Duyvael

Glamorgan ; mais le contexte indique que Lanethrim est en Carmarthen. Il me semble qu'il serait par conséquent plus simple d'y voir Lanedy en Carmarthen que Rees dit être dédié à sainte Edith, sainte saxonne dont on ne s'explique guère le culte en ce comté, et qui a fort bien pu remplacer un saint gallois dont le nom se rapprochait du sien.

(1) Llynab est devenu dans les *Achau IV* évêque de Lanilyd et archevêque de Landaf par suite d'une confusion avec lanabui.

(2) Rees mentionne, dans sa liste des paroisses du Monmouth, un autre Landerfel, aujourd'hui disparu. Comme ce nom ne se retrouve dans aucune liste ancienne, il est probable que Rees a pris pour une paroisse distincte une paroisse dont le nom mal orthographié lui a paru ressembler à Landerfel.



et Arthrael, fils prétendus de Hyvel le petit, dont le premier, patron d'après Rees de Landuyve en Merioneth, est beaucoup plutôt un fils de Pryderi, et dont le second est inconnu au pays de Galles. Enfin Rees ajoute un Durdan qui ne me paraît pas un saint, mais plutôt le père de saint Elfyu.

A ces évangélisateurs du Cardigan il faut ajouter comme vivant probablement à la même époque Carannog dont j'ai déjà parlé, patron de Langrannog en Cardigan, et son frère Pedyr auquel il faut par suite restituer le patronage de Lanbedr en Cardigan où il a été remplacé par l'apôtre saint Pierre (1).

*Catmail* ou par abréviation *Cadocus*, en gallois moderne *Cattug*, était fils du roi *Gundleius*. Il est à la fois le contemporain des dernières années du roi Arthur et des premières années du roi Mouric de Glamorgan, mais c'est surtout dans la période intermédiaire entre ces deux règnes que s'exerce son activité. Il est élevé par un abbé irlandais que la *Vita Cadoci* appelle *Menthi* ou *Menthius*, et que la *Vita Tathei* appelle *Tatheus*. Son oncle, Poul de Penryn, qui occupe vis-à-vis de *Gundleius* la situation de roi subordonné ou *subregulus*, lui donne un terrain sur lequel il construit l'abbaye de Landcarvan qu'il dédie à la Sainte-Trinité (2). Comme cette abbaye se trouvait en Glamorgan dans le diocèse de Landaf, les *Achau IV* en ont attribué la fondation à saint Dyfrig et au roi Meyrig auxquels ils ont ajouté, je ne sais pourquoi, saint Germain et le roi Emyr. *Cadocus* se rend ensuite en Irlande et y passe trois ans à Lismor, qui de son nom s'appelle Lismor Muchutu. Il y a là une confusion entre *Cadocus* et Chuda ou Mochuda, fondateur de Lismore en Waterford, mort en 636, d'après les *Annales d'Ulster*. Il ramène d'Irlande un certain nombre de disciples irlandais et

(1) La *Progenies Ceredic* l'appelle Pedyr de Lanvaur. Les *Achau III* l'appellent Pedrun, et les *Achau IV* Padarn.

(2) L'*Oratorium* que saint Iltud bâtit dans son *habitaclum* de Hodnant est également dédié à la Trinité, d'après la *Vita Iltuti*. Même dédicace dans la *Vita Tathei* pour l'église construite par saint *Tatheus* à Caerwent. Le culte de la Sainte-Trinité paraît donc très répandu au début du VI<sup>e</sup> siècle, comme celui de saint Pierre le fut à la fin du même siècle par les soins de saint Tello, de saint Beuno, de saint Tyssilio.

bretons, ou plus simplement, puisque son voyage en Irlande paraît douteux, il voit se grouper autour de lui un certain nombre de disciples irlandais ou bretons. Les trois plus célèbres de ces derniers auraient été Finnian, Maemoil et Gnavan. C'est une erreur certaine, au moins en ce qui concerne les deux premiers qui sont de nationalité irlandaise (1). *Cadocus* se rend ensuite en Brecheniauc (aujourd'hui Brecknock), où il suit les leçons d'un professeur, *rhetoricus* ou *didascalus*, appelé tantôt *Bachanus*, tantôt *Brachanus*, nouvellement venu d'Italie, dit la *Vita Cadoci*; le roi *Brachanus*, aïeul maternel de *Cadocus*, lui ayant fait don d'un territoire, *pars agri*, appelé *Lannspitit*, *Cadocus* y bâtit un *monasterium* ou *oratorium* à la tête duquel il place son professeur. Revenu à Lancarfan, il entreprend un voyage aux îles Grimbud dont le souverain lui confie son fils *Ellu* ou *Ellinus* qui sera son successeur comme abbé de Lancarfan. C'est pendant son absence que saint David convoque le synode de Brévi et c'est après son retour que se placent la punition du *licitor* Caradac et du duc Savuil à la tête haute, la conversion de saint *Iltutus*, la réconciliation du roi Arthur et d'un *dux Brittanorum* appelé *Ligessauc* fils d'*Eliman* surnommé à la main longue (*Lau huir*), le châtimement du roi *Mailgunus* et de son fils *Run*, ses bons rapports avec *Urganus Varius*, le Gurcant Maur des textes gallois, roi de Glamorgan, la défaite de *Run* (et non *Rein*) fils de *Brachanus* et roi de Brecknock, l'installation de Meuric sur le trône de Glamorgan.

Après un voyage en Ecosse il revient à Lancarfan, se

(1) La *Vita Finniani* publiée par les PP. de Smedt et de Backer n'est pas absolument d'accord avec la *Vita Cadoci*. Ce n'est pas d'Irlande que *Cadocus* a ramené *Finnianus*, c'est de lui-même que *Finnianus* se rend en Bretagne près de *Cathmaelus* ou *Cathmaeus*, et comme il débarque à la *civitas Kellmunensis*, autrement dit Saint-David, il est tout naturel qu'il y rencontre saint David, saint *Cathmaelus* et saint *Gildas*, quoique en réalité saint David ne fût probablement pas né à cette époque, et que saint *Gildas* ne soit devenu que plus tard le voisin de saint Cadoc. C'est pendant le séjour de *Finnianus* que *Cathmaelus* construit les *civitates*, c'est-à-dire les abbayes de Melboc et de Nant ou Garbayn (Lancarfan), et c'est avec *Finnianus* et *Bilheus* que *Cathmaelus* se rend à Rome. *Finnianus* rentre en Irlande antérieurement à la mort de sainte Brigitte, c'est-à-dire d'après mes calculs avant 529; *Bilheus* et *Genocus*, deux *Brittones*, l'accompagnent en Irlande.

dispute avec Gildas, son voisin, puisque quand celui-ci se rend pour ses méditations solitaires dans l'île d'Echni, *Cadocus* en fait autant dans l'île de Barren. Le voyage que *Cadocus* accomplit ensuite en Armorique me paraît le résultat d'une confusion. On dit, en effet, que dans ce pays il porte le nom de Catbodu. Nous sommes donc en présence de deux saints, l'un Gallois, nommé Catmail, l'autre Armoricaïn, nommé Catbodu, que l'on a pris l'un pour l'autre parce que la forme abrégée de leur nom était également *Cadocus*. Ici finit la *Vita Cadoci* et commence la *Passio Cadoci*. Il y est dit que saint *Cadocus* ayant, sur l'ordre d'un ange, remis à Elli la direction de son abbaye, se rendit à Bénévent, *Civitas Beneventana*, où il devint abbé puis évêque sous le nom de saint *Sophias* et où il fut tué lors de la prise de la ville par des soldats dont on n'indique pas la nationalité. Le calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle fête le 24 janvier *Cadocus*, évêque et martyr. C'est donc à tort que certains écrivains anglais, comme Cressy, hésitent entre la date du 24 janvier et celle du 24 février.

Kuno Meyer a donné de l'origine du surnom de *Sophias* une explication qui me paraît très plausible. *Sophias* serait la transcription grecque du mot gallois *doeth*, sage, que l'on aurait donné en Galles à Cadoc quand on l'aurait confondu avec un auteur latin de distiques moraux très populaire au moyen-âge et appelé pour cela Cato le sage. L'explication de sa mort à Bénévent est plus difficile à donner. Il est possible que par Bénévent on ait entendu primitivement Caerwent, mais il se pourrait également qu'on ait confondu saint Cadoc avec un martyr italien portant un nom à peu près semblable : on aurait greffé la vie de celui-ci sur celle de l'abbé gallois, juste au moment où celle-ci prend logiquement fin par la désignation de son successeur.

Sous des formes un peu différentes, c'est Cadoc que nous retrouvons dans un prétendu Cadur, fils de Ednyved et frère de Dyfnval, et dans un prétendu Cadfraud, fils de Cadfan et père de saint Gurmaël (*Achau IV* et *V*), car tous deux sont censés avoir été évêques à Caerleon-sur-Usk où ils seraient honorés, et l'église de Caerleon en Monmouth est justement dédiée à saint Cadoc. J'entends par là que c'est Cadoc qui a

valu leur réputation de sainteté à Cadur et à Cadfraud qui peuvent fort bien avoir existé indépendamment, mais comme laïques, et ne pas être distincts de Cadvy, fils de Gereint.

La *Vita Cadoci* mentionne deux disciples de *Cadocus*, *Barrucus* et *Gualehes* ou *Gualess*, qui auraient été noyés en se rendant de l'île de Barren à l'île d'Echni où ils auraient été respectivement enterrés. Je ne connais pas d'autre mention de *Gualehes*, mais *Barrucus* est évidemment le saint Barruck dont parle Rees d'après Cressy : ce serait un ermite mort dans l'île de Barri vers l'an 700 et fêté le 29 novembre. Le calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle fête le 27 septembre *Barrucus*, confesseur, disciple de saint *Cadocus* (1).

Les *Achau II* ne mentionnent qu'un frère de Cadoc, saint Genau : c'est probablement celui que les *Achau III* appellent Cyfyu et les *Achau IV* Gynfyu, compagnon (*cofedyd*) de son frère et probablement patron de Langyny en Montgomery, fêté le 15 juin sous la forme Ceneu dans le calendrier du XVI<sup>e</sup> siècle, patron de Langeneu en Brecknock, que Rees attribue à tort à sainte Keyna et les *Achau IV* à Ceneu, fils de Coel, qui est un laïque.

Les *Lois de Dyfed* parlent également d'un Langeneu, situé dans le diocèse de Saint-David et identifié à tort par Haddan et Stubbs avec Langan. Si cette paroisse était située en Pembroke, elle a aujourd'hui changé de nom, mais rien ne prouve qu'elle fût dédiée à saint Ceneu, ayant fort bien pu être constituée par l'évêque Ceneu, successeur de saint David, d'après Giraud de Cambrie, qui, quoi qu'en dise Rees, n'en fait nullement un saint. Un autre Ceneu est qualifié fils de Corun et petit-fils de Ceredig dans la *Vita Brachani* et la généalogie moderne n° 49 ; cela peut bien vouloir dire simplement que saint Ceneu était honoré en Cardigan : il serait

(1) Dans sa liste des paroisses du Monmouth, Rees dit que la paroisse de Bedewas est dédiée à saint Barug. Il me semble difficile qu'il s'agisse ici du disciple de saint Cadoc, et j'y verrais plutôt saint Barri dont parle la *Vita Davidis*, si du moins l'attribution à saint Barug est certaine. La liste publiée dans les *Tolo manuscripts* attribue à saint Barrug la fondation de Barry et de Penmarc, que Rees dit être sous le patronage de saint Nicolas et de Notre-Dame.

alors identique au Cenwyn des *Achau III*, moine au couvent de Padarn et patron d'une église du Cardigan que je n'ai pu identifier. Sous des variantes orthographiques, c'est le même personnage que nous retrouvons dans le patron de Langeinwyr en Glamorgan, car les *Achau V* et les *Iolo manuscripts* qui l'appellent Ceinur en font soit un fils de Cedig fils de Dyfnwal, ce qui le rapproche de Ceneu fils de Ceredig, soit un fils de Coel fils de Cyllin, ce qui le rapproche de Ceneu fils de Coel. Peut-être faut-il le rapprocher du Cynur disciple de Dyfrig et de Teilo que nous retrouverons plus loin.

Les *Achau IV* ajoutent : Cammarch, patron d'une église en Buelt, c'est-à-dire de Langammarch en Brecknock, fêté le 8 octobre d'après le calendrier du *xvi<sup>e</sup>* siècle, dédoublé par Rees en Cammarch et Cammab; Cyfleyr, qui est plutôt un fils de Brychan; Glyvys qui est en réalité son grand-père dédoublé pour la circonstance; Guydieu qui n'est autre qu'une déformation du nom de son père Guynleu; Cannen ou Cannan, sans doute le Cannon témoin dans la *Vita Cadoci* de la confirmation par le roi Mouric des privilèges de l'abbaye de Lancarfan, tantôt frère, tantôt sœur de Cadoc, enfant de Guynleu ou de Guydieu fils de Guynleu, titulaire d'après les *Achau III* d'une église en Morganug qui ne peut guère être que Langan en Glamorgan, attribution étymologiquement fort douteuse, et beaucoup plus probablement titulaire, d'après Rees, de Langanten en Brecknock; enfin *Machula* ou Maches dont la *Vita Tatheï* raconte la mort tragique et à laquelle est dédiée l'église de Lanfaches en Monmouth, anciennement Merthir Maches dans le *Liber Landavensis*.

Les documents latins et les documents gallois s'accordent à faire de saint Gildas un fils du roi Cau (1), mais c'est le seul pour lequel on puisse donner cette filiation comme certaine, car si Huail est certainement lui aussi fils de Cau, comme c'est un laïque, s'il a réellement existé en Evas une église dédiée à saint Hyvel, elle doit être attribuée non pas au fils de Cau, mais à un homonyme. Il est probable que Cau

(1) La liste des paroisses du Glamorgan publiée dans les *Iolo manuscripts* attribue à saint Gildas la fondation de la paroisse de Lanildas, appelée aujourd'hui Weeg Vaur et dédiée à saint Jacques.

peut être considéré comme le père : 1<sup>o</sup> de Meilic mentionné dans le *mabinogi* de *Kuhluch*, fêté le 14 novembre dans le calendrier du *xvi<sup>e</sup>* siècle, honoré à Lowes en Elmael, au comté de Radnor, où il mourut, presque toujours appelé Mailoc depuis la *Vita Gildae* qui l'a confondu avec le compagnon de saint Cybi; 2<sup>o</sup> de Cennydd, sans doute identique au *Kinedas* originaire de Bretagne, disent, d'après Capgrave, Haddan et Stubbs qui ont pris à tort pour la Bretagne Armorique la *Britannia* du texte latin qui désigne en réalité la partie septentrionale de l'île de Bretagne, celle que les Gallois appellent Prydain. Cennydd me paraît encore identique au Konnyn fils de Cau du *mabinogi* de *Kuhluch*; et c'est à tort qu'après certains manuscrits des *Achau*, Rees distingue Cennydd et Ceuydd, dont il fait les deux frères, alors que ce ne sont que deux variantes orthographiques du même nom, car Cennydd est non seulement le patron de Langennydd en Guyr (1), mais encore d'Aberedu et de Diserth en Radnor que Rees attribue à Ceuydd. Je crois qu'il est également le patron de Langynydd en Glamorgan que Rees attribue à un prétendu saint Cynydd, car le pouillé du *xiv<sup>e</sup>* siècle nous donne la forme Langunith et la liste publiée par Evans dans son *Report of the manuscripts in Welsh language*, nous donne concurremment les deux formes Langynydd et Langynydd. La liste des paroisses du Glamorgan publiée dans les *Iolo manuscripts* mentionne une paroisse qu'elle appelle Langeuuyd, laquelle aurait été fondée par Cau et serait aujourd'hui Laleston on Trevalles dont saint David est le patron, et Rees voit dans cette paroisse une fondation de saint Ceuydd; mais le pouillé du *xiv<sup>e</sup>* siècle, qui mentionne cette église comme étant déjà en ruines au temps de sa rédaction, donne la forme Langewy, qui nous porte beaucoup plus à y voir saint Cowy que nous retrouverons plus loin. Ce que les *Achau III* nous racontent de l'abbaye de Seinghenydd en Glamorgan, sur l'emplacement de laquelle fut bâti le château de Seinghenydd (aujourd'hui Caerfili), est une fable, l'auteur

(1) D'après les *Iolo manuscripts* Langenydd en Guyr fut bâti par Cenydd fils d'Aneurin, lorsque saint Dewi, nommé à l'évêché de Caerleon, lui céda Landevi en Guyr : son frère Madog construisit en même temps Lanfadog.

ayant compris Seinghenyd comme signifiant saint Genyd, alors que cela veut dire le pays de Seinghen, comme Maelienyd le pays de Maelien ; ce qu'ils disent de la prétendue destruction de cette abbaye par les Saxons, rappelle la destruction de la prétendue abbaye de Langenys fondée par Kyngar. Le calendrier gallois du xvr<sup>e</sup> siècle fête saint Ceneu le jour où Cressy fête saint Conaid (qu'il identifie, je ne sais pourquoi, à saint Méen fêté le 21 juin), c'est-à-dire le 15 juin. Deux groupes sont formellement étrangers à la famille de Cau. Il y a d'abord les frères de Maelauc, qui ne sont devenus fils de Cau que par suite de la confusion de Meilie et de Maelauc (1) : deux fils, Gallgof, appelé *Allecus* dans la *Vita Gildae*, honoré à Mon, c'est-à-dire patron de Lanalgo en Anglesey, fêté le 27 novembre d'après les calendriers de 1489 et de 1582 (2) ; Engrad, appelé *Egreas* dans la *Vita Gildae*, honoré à Mon, c'est-à-dire patron de Laneigrad en Anglesey (3) ; une fille, appelée *Peleona* (ou *Peteova*) dans la *Vita Gildae*, Peithini et Peithian dans les *Achau* V.

Un autre groupe comprend des saints qui, condisciples de Gildas chez Iltyd (4), ont été réputés ses frères : Samson, le fondateur de Dol, dont l'église, située au Nord de la Bretagne continentale, est devenue l'église d'York, située au nord de la Bretagne insulaire (5), Peiro, le *Pirus* de la *Vita Samsonis*, qui, après avoir mené la vie érémitique dans un *monasterium*

(1) Les *Achau* III disent par exemple que Cau était fils de Gereint.

(2) Peut-être est-ce le Gaeas du *mabinogi* de *Kuhluch* qui aime à dénigrer les noms. Les *Achau* II qui ne connaissent que cinq fils de Cau, citent Gallgo après Guric.

(3) Les *Achau* II n'en parlent pas. Peut-être est-ce l'Ergyryat du *mabinogi* de *Kuhluch*. Eilgraun en est un doublet. Il a, dit Rees, une église en Cornwall.

(4) Peiro, Gallgof, Engrad, Cennydd, Cyngar, Samson, sont réputés disciples d'Iltyd ; Aneurin, Cyhelyn, Maelog et Huall, disciples de Cattug ; Caffo, disciple de Cyngar. (*Achau* II.)

(5) Samson est cité dans la *Vita Paterni* et la *Vita Petroci*. La *Vita Dubricii* dit qu'il était d'abord disciple de Tello et que tous deux allèrent rejoindre *Dubricius* à Henlan. Tello étant plus jeune d'une génération, c'est impossible ; on a confondu Eliud, autre nom de Tello, et Iltyd, écrit *Eltulus* par Giraud de Cambrie. Samson, fils d'Amon le noir, roi de Grawec en Lydaw, et d'Anna fille de Meyrig de Glamorgan, est enterré à Lanilthyd (*Achau* III et IV). On a confondu son père Amon avec Annu le noir, père de saint Tydecho.

non loin du *cænobium* d'Iltyd, devint abbé de Lanilthyd (c'est ce que les *Achau* III disent de Peiro ou Peirio) et fut remplacé par Samson, analogue par conséquent au *Pyranus* (en gallois Priav) qui, d'après Gaufrroi de Monmouth, aurait succédé à Samson comme archevêque d'York, et que Haddan et Stubbs identifient au saint irlandais Ciaran (1). C'est à ce groupe qu'il faut rattacher Dirinic, le Dirmyc du *mabinogi* de *Kuhluch*, puisqu'il est censé patron d'une église à York où il aurait été tué par les Saxons. Au groupe de Gallgof se rattachent au contraire Caffo, mentionné dans la *Vita Kepii*, honoré à Mon ; le Kynnais et l'Ysdeg des *Achau* II, le Kynwas et le Iustic du *mabinogi* de *Kuhluch*, lesquels nous sont déjà connus en tant que Kyngar et Iestlin, Kyngar étant seul mentionné dans la liste des *Achau* III ; Gurhel, Gurhei, Gurie ou Gurai, le seul que connaissent les *Achau* I où il est fils de Cadu, c'est-à-dire de Cado plutôt que de Cau, associé par les *Achau* II à quatre saints de ce groupe, patron de Penystryvad en Arvystli, c'est-à-dire en Montgomery, mentionné dans les *Achau* III en tant que saint isolé comme disciple de saint Daniel, mais ignoré en tant que fils de Cau, du moins sous la forme Gurhei, mais probablement identique au Gurdelu ou Gurthili fils de Cau dans le même document qui le dit patron d'une église à Caerleon-sur-Usk, de sorte que je crois qu'il faut rayer de la liste des saints inconnus dressée par Rees, Gartheli patron de Capel Gartheli en Cardigan, et Gurthul, fêté le 2 mars, patron de Lanurthul en Brecknock et de Maeslanurthul en Carmarthen, et considérer ces deux saints comme identiques au Gurhel des *Achau* I ; peut-être même a-t-on forgé sur lui le prétendu saint Garrai fils de Cennydd et petit-fils de Cau, dont, d'après les *Achau* III le nom se retrouverait dans une paroisse du Morganwg, ce qui ne me paraît pouvoir s'appliquer qu'à Lanhary dédiée, d'après Rees, à saint Ilyd ; Gilyd, patron d'une église en

(1) Ce qui a pu encore amener la confusion, c'est qu'une paroisse du Livon, le district où se trouve Lanfaellog, c'est-à-dire Rosbeirio, a été, sans doute par homonymie, dédiée à Peirio. Peirio figure dans presque toutes les listes des *Achau* (cinq sur six). Le *mabinogi* de *Kuhluch* ignore Peirio. La liste des paroisses du Glamorgan publiée dans les *foto manuscripts* attribue à Peirio la fondation de Lanfair y mynydd.

Dyfed, est peut-être identique à Ilud, fille de Brychan, puis qu'on lui donne pour sœur Cein ou Canna, honorée également en Dyfed, laquelle est incontestablement Cein fille de Brychan ; Kyveiliog ou Cyvelloc mentionnée par les *Achau II*, patronne de Languyllog, paroisse située dans le même district d'Anglesey que Lanmaelog, Lanlibio et Lanbeulan, femme du roi Medrod, d'après Rees ; Anef, dont les *Achau III* disent simplement qu'il fut ermite (meudvy) à Mon, manque à leur liste des fils de Cau, mais se retrouve dans une autre liste sous la forme Annev, et dans le *mabinogi* de *Kuhluch* sous la forme Neb : j'y vois non seulement, avec Rees, Ane, patron de Coed Ane en Anglesey, mais encore saint Anno, fêté le 20 mai dans le calendrier gallois du *xvi<sup>e</sup>* siècle, patron de Lananno, aujourd'hui Newborough en Anglesey, et de Lananno en Radnor. L'insertion d'Aneurin dans la liste des fils de Cau, n'aurait pas de quoi nous surprendre, car Nennius le mentionne comme un barde vivant au milieu du *vi<sup>e</sup>* siècle, à propos d'événements se passant dans la Bretagne du Nord. On est cependant étonné de ne pas le voir figurer dans la liste du *mabinogi* de *Kuhluch* : je crois qu'il a été substitué à Anef. Enfin Cyhelyn ou Celyn, qui plutôt que Cilyd est le Kelin du *mabinogi* de *Kuhluch*, appelé tantôt le barde, surnom qu'il partage avec Aneurin, tantôt le chauve, surnom qu'il partage avec Cyngar, figure dans toutes les listes, quoique Rees l'ait omis. Il nous rappelle le prétendu évêque de Londres, contemporain de Constantin de Lydau que la version latine de Gaufrid de Monmouth appelle *Guethelinus*, la version galloise Kuelyn, et les *Achau V* tantôt Cyhylyn fils de Tendiric, tantôt Guythelin fils de Teithfalch, et qui, plutôt qu'un évêque de Londres, pourrait bien être un évêque de Gloucester.

Les *Achau I* admettent deux prétendus fils de Gildas qui sont en réalité ses frères, le copiste ayant pris *a* (*et*) pour *ap* (*fils*), et lu Guenau et Noethan fils Gildas fils Cau, au lieu de Guenau et Noethan et Gildas fils Cau. Guenau a pour variantes dans les diverses versions des *Achau*, Predyr gwynog et Gwynno ; il est le patron de Lanvynno en Glamorgan (*Achau IV*), et aussi d'Y Faenor en Brecknock, de Lanunog en Montgomery, de Lantrisant en Glamorgan

avec Iltyd et Tyfodug, enfin de Wonastow en Monmouth. On a pris son nom, comme celui de beaucoup d'autres saints du *vi<sup>e</sup>* siècle, pour le reporter à une époque antérieure, mais il s'agit du même Gwynno, puisque le contemporain de Gueryd et de Cadfraud, dont parlent les *Achau III* et *V*, est lui aussi patron d'une église en Morganug. Je n'hésite pas à voir en lui le *Guinnus* de la *Vita Paterni*, et comme il est dit que ce dernier évangélisa le Cardigan, je le rapprocherais de saint Guynau et de saint Guynus, dont le premier me paraît être le patron de Lanunus et dont le second est certainement le patron de Lanunus, les deux noms ne me paraissant pas être autre chose qu'un doublet du même nom. La qualité de fils de Brychan que Rees leur attribue, est, je l'ai déjà fait remarquer plusieurs fois, fréquemment substituée à celle de fils de Cau, et réciproquement. Quant à la date du 13 décembre, à laquelle, d'après Rees, on fêterait Guynau et Guynus, comme elle n'est attestée que par cet érudit, je ne crois pas devoir y attacher une importance suffisante pour les déclarer de ce seul fait différents du Gwynno fêté, d'après Rees, le 26 octobre, et sous la forme Wynnoc, dans les calendriers de 1471 et de 1489, le 22 octobre. Quant au Guynio, patron de Lanvynio en Carmarthen, dont Rees fait un saint spécial, parce qu'il est fêté le 2 mars ou le 2 mai, je ne veux pas dire que ce soit nécessairement une variante de Gwynno, puisque ce pourrait être une variante de Gwynmin, fils d'Helic, ou de Guynodl, fils de Seithenhin, de Guyngeneu, frère de Peulan, ou de Guyndaf, père de Meugan, mais c'est certainement un de ces trois saints, car le saint honoré le 2 mars est, d'après les Bollandistes, un des Finnian d'Irlande. Il en est de même des trois prétendus fils de Cynyr, Guyn, Gwynno et Guynnoro fêtés le 1<sup>er</sup> novembre à Lanpumsant en Carmarthen.

Noethan, Noydau ou Nuython, est fêté le même jour que son frère Gwynno dans le calendrier gallois du *xvi<sup>e</sup>* siècle sous la forme Noethan. Il fut disciple de saint Iltyd et patron d'une église en Guyned. Rees ajoute que Gwynno et Nuython étaient jadis en commun patrons de chapelles situées à Langum Dinmael en Denbigh, paroisse aujourd'hui dédiée à saint Jérôme. Mais la plus grande partie de la vie de



Nuython a dû se passer en Cornwall, car je vois là *Nechtanus* dont Leland fait un fils de Brychan (encore une confusion entre les enfants de Cau et ceux de Brychan).

Les *Achau IV* ajoutent à ces deux saints deux autres frères, Cennydd, le fondateur de Seinghenydd et de Langenydd, qui est en réalité le fils de Cau, ce qui confirme mon hypothèse que Guynno et Nuython sont frères et non fils de Gildas, et Dolgan, patron d'une église en Guynedd, dédoublé par Rees en un saint, Dolgan, et une sainte sa sœur, Dolgar, remplacé dans les *Achau V* par Madog le barde. En ajoutant que ces quatre saints sont fils de Gildas surnommé Euryn de Coedaur, ils nous prouvent qu'on hésite sur leur véritable père (ou frère). Plus loin le même document donne aux quatre fils d'Euryn de Coedaur, appelé Gildas, les noms de Run, Tyvaeloc, Guynno et Cyndilic ou saint Cyndylan. Or, Run et Cyndilic sont deux laïques fils de Nuython, laïque confondu avec le frère de Guynno, et Tyvaelog ou Madauc est lui aussi un prétendu fils de Cau que nous avons déjà rencontré, et qui, mal lu, a pu donner Madog. Puis il est encore question d'un Teilo fyrvalt, prétendu frère de Run, et qui n'est pas distinct en réalité du fondateur de Landaf. Rees admet naturellement les six enfants de Gildas, puis il donne à Cennydd l'abbé trois enfants, Ufelvyn, que nous retrouverons plus loin, Fili, qui, dans les *Achau III* et *V*, est tantôt fils de Cenuydd, tantôt d'Aur, tantôt de Gildas, sans doute parce que Caerfili, capitale du Seinghenydd, a amené le rapprochement des deux noms Fili et Cenydd, de même que, si on lui attribue Rosfili en Guyr, c'est simple homonymie, car Rosfili est dédié à Notre-Dame, enfin Cyndilic, père de saint Egvad, fêté le 1<sup>er</sup> novembre, patron de Capel Cyndilic en Glamorgan, alors que le père de saint Egvad est un laïque fils du laïque Nuython, et que saint Cyndilic, fils de Nuython, est fêté en Somerset (*Achau V*).

Nous avons trois documents sur saint *Clytaucus*, roi et martyr, fêté le 3 novembre d'après le calendrier du XII<sup>e</sup> siècle, et le 19 août d'après certains auteurs anglais, notamment Cressy, dont les Bollandistes ont adopté la manière de voir : 1<sup>o</sup> D'après le *Liber Landavensis*, le roi Clitauc, fils de Cletguin, fut assassiné par un de ses compagnons, qui lui disputait le

cœur d'une jeune fille. L'événement aurait eu lieu sur les bords de la rivière Mingui, en Evias, c'est-à-dire à l'endroit appelé Clodock, en Hereford. Un oratoire, *oraculum*, y aurait été construit par les trois ermites, Lybiau, Gurvann et leur beau-frère ou *sororius* Cinvur de Pennichen, du consentement de Pennbargaunt, roi de Morcannuc, et donné à *Berthguinnas*, évêque de Landaf, par Judbail, fils de Morcant, roi de Glevissig, dont le père mourut en 665, d'après les *Annales de Cambrie*. 2<sup>o</sup> La *Vita Brachani* dit que saint Clydauc fut le fils du roi Clytguin, qui conquiert tout le Sud-Galles. Si le renseignement est exact, Clitauc appartiendrait donc au milieu du VI<sup>e</sup> siècle. 3<sup>o</sup> La vieille généalogie des rois de Dyfed place parmi les souverains de ce pays, à une époque qui correspondrait au milieu du V<sup>e</sup> siècle, un personnage qu'elle appelle Clotri, fils de Cloitguin. C'est probablement de là que certains auteurs anglais cités par les Bollandistes, comme Alford, le font vivre vers 492, et d'autres, comme Haddan et Stubbs, vers 450, mais, comme je l'ai déjà dit, Clotri et Cloitguin manquent à la version galloise de cette généalogie et paraissent interpolés : leur introduction dans la liste des rois de Dyfed vient probablement d'une mauvaise interprétation du mot *Sudwallia* dans quelque texte analogue à la *Vita Brachani*, ce mot pouvant s'appliquer en théorie aussi bien au Dyfed qu'au Glamorgan. Quant à faire de Clitauc un roi de Brecknock, comme le dit Alford, c'est mal comprendre le texte de la *Vita Brachani* : le grand-père de Clitauc est bien roi de Brecknock, mais son père a quitté son pays natal pour le Glamorgan (1).

La *Vita Brachani* donne à saint Clydauc un frère ou une sœur que le texte latin appelle Dedyu et la tradition galloise Hédetta. Rees y a vu deux personnages différents, un frère, saint Dedyu ou Neubedd, et une sœur, Pedita. Celle-ci aurait été, d'après Cressy, martyrisée en 492 et serait fêtée le 19 août, c'est-à-dire le même jour que saint Clydog. Il n'y a là en réalité qu'une sainte, laquelle est très probablement la

(1) C'est par suite d'une confusion entre saint Clydauc et un homonyme ancêtre plus ou moins fabuleux de Taliésin, que les *Iolo manuscripts* font de saint Clydauc d'Evas un fils de Guynnar.

patronne de Landetty en Brecknock, beaucoup plutôt que la sainte anglaise Tetta à laquelle Rees en attribue le patronage.

La paroisse de Lanandras en Glamorgan est aujourd'hui dédiée à l'apôtre saint André, mais il ne serait pas impossible qu'elle eût eu anciennement pour patron saint Andras fils de Run, roi de Brecknock et petit-fils de Brychan, comme le disent les *Achau IV*. Je rappelle que ce même document fait de saint Nevyd, tantôt le frère, tantôt le fils de ce même Run.

Guydvarch, fils d'Amalarus, prince (tyvyssauc) de Puyt, d'après les *Achau I*, est placé par Rees parmi les saints dont la date est inconnue. Il appartient en réalité au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, car les *Achau IV* nous disent qu'il est honoré à Meifod en Montgomery, ce qui nous prouve qu'il est identique à *Guimarchus*, maître de saint Tyssyllo d'après la *Vita Suliavi*. Les *Achau III* donnent à son père le nom d'Alarut. Le calendrier de 1542 fête le 2 novembre saint Guyddyfarch.

Les *Achau III* mentionnent un autre Guydfarch, fils de Lyvelyn, moine dans l'abbaye de saint Cybi. Le véritable nom de ce saint nous est fourni par les *Achau I* et *II* : c'est Gurnerth.

Cynvelyn est, d'après les *Achau I*, fils de Meiriaun, fils de Tybiaun, fils de Cunedda. Il est le patron de Langynfelyn en Cardigan, c'est sans doute pour cela que la généalogie galloise moderne n° 47 substitue Ceredic à Tybiaun. Les *Achau III* le disent disciple de saint Daniel. Rees admet l'existence d'un saint Cynudyn, prétendu frère de saint Cynvelyn. C'est en réalité une faute de scribe qui, de Cynvelyn mal écrit, a fait Cynudyn ou Cynydyn et donné ainsi naissance à ce nouveau saint.

Les *Achau IV* mentionnent un Talhaiarn de Caerleon-sur-Usk, fils de Garthuys, fils de Moryd, fils de Cenau, confesseur d'Emrys, ermite à l'endroit où une église lui est dédiée en Ryvoniog. Or la compilation de Nennius cite Talhaiarn, père de l'inspiration (*talaguen*), parmi les bardes célèbres, contemporains d'Ida. Cela conviendrait bien comme date à un fils de Garthuys, ou mieux Athruys, fils de Moryd ou Mar, fils de Cenau ou Ceneu, car cette généalogie le ferait vivre au milieu du VI<sup>e</sup> siècle. Si le double patronage de saint Talhaiarn et de Notre-Dame, à Lanfair Talhaiarn en

Denbigh, n'est pas une invention d'érudit moderne, cette église correspondrait à celle dont parlent les *Achau*. Il faudrait seulement rayer de ce texte la mention d'Emrys et celle de Caerleon qui ne conviennent pas, la première au point de vue chronologique, la seconde au point de vue géographique. Il faudrait également rayer dans la généalogie de saint Tangun de Tangynton, donnée par les *Achau IV*, la mention qu'il était fils de saint Talhaiarn. Mais l'histoire que raconte à son sujet la triade 36 ne convient guère à un saint. Talhaiarn est donc plus probablement un barde laïque (1).

Saint Constantin, que le bréviaire d'Aberdeen fête le 11 mars, serait, d'après Haddan et Stubbs, le roi des *Dumnonii* converti par saint Petroc dans la *Vita Petroci*, et par saint David dans la *Vita Davidis* : il aurait été fonder un monastère dans une *alia longinqua patria* qui serait l'Irlande d'où il serait venu en Ecosse. Cressy place au 21 mai la fête d'un saint Constantin qui est pour lui l'empereur romain : cela tient probablement à ce que le calendrier gallois du XVI<sup>e</sup> siècle donne deux fêtes à sainte Hélène, le 22 mai et le 18 août, Cressy, voyant dans l'empereur le fils d'une bretonne, l'a fêté aussi près que possible de sa mère ou de la sainte qu'il prenait pour sa mère. Deux paroisses galloises, Langystennyn en Carnarvon, et Lanfabon en Glamorgan, étaient dédiées à saint Constantin : ce ne peut être l'empereur, si elles sont anciennes. C'est peut-être le roi cornique.

Saint Paulinus, disciple d'Iltyd d'après la *Vita Illuti*, maître de saint David et de saint Têilo d'après la *Vita Davidis* et la *Vita Teliavi*, ne me paraît pas distinct du saint Paul fondateur de Saint-Pol-de-Léon dont la vie se passa en partie en Galles. Les textes gallois en effet appellent Paul celui que les textes latins appellent Paulinus. Comme Rees est seul à donner le 22 novembre comme la date de sa fête, il n'y a pas

(1) Le culte de saint Dalouarn en Armorique ne saurait être invoqué en faveur de la sainteté de saint Talhaiarn, car saint Dalouarn est plutôt saint Aelhaiarn. M. Loth admet successivement comme possibles les deux identifications (*Les noms des saints bretons*, p. 9 et 115), mais l'identification de saint Dalouarn et de saint Aelhaiarn est seule conforme aux règles philologiques posées par lui.

à s'arrêter à cette indication. On pourrait objecter plus sérieusement l'existence d'une inscription ancienne citée par Haddan et Stubbs et mentionnant la sépulture de *Paulinus* à Pant Y Polion dans la paroisse de Caio (1), si l'on pouvait croire que là se trouvait l'abbaye de *Paulinus*, que Rees appelle Tyguyn sur Taf en Dyfed ou Whitland en Carmarthen, que je ne retrouve pas sur la liste des paroisses. En tous cas, *Paulinus* est le patron de Langors en Brecknock et de Capel Peulin en Carmarthen. Il n'y a naturellement aucun compte à tenir de l'assertion des *Achau II* qui le disent fils de Paulpolins, ce qui est une pure tautologie, de celle des *Achau V* qui le disent fils de Meyrig fils de Teudrig, d'après un faux système chronologique dont j'ai déjà parlé, ni de celle de Rees qui prétend qu'il fut le père de saint Peulan.

Les *Achau III* font de saint Tyfodug un compagnon de saint Germain et de saint Cadfan. Rees, prenant au sérieux cette dernière indication, le fait vivre au début du VI<sup>e</sup> siècle. Si elle était exacte, Tyfodug se placerait d'après mes calculs au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, mais il est impossible de voir un compagnon de Cadfan dans le patron de deux églises du Glamorgan (Landyvodug et Ystrad Dyvodug) et d'une église en Somerset. De plus, cela ne cadre nullement avec la généalogie que lui donnent les *Achau IV* et qui le rattache à Coel par Garon, Meilir de Meilirion, Cevyr, Pyll, Bran, Marchan et Guilfyu, de sorte que, d'après cette généalogie, Tyfodug appartiendrait au VII<sup>e</sup> siècle et plutôt à la fin de ce siècle. J'avais pensé un moment à rapprocher Tyfodug de Bodfan ou Bodo, mais la généalogie de ces deux saints est absolument différente.

Les *Achau IV* donnent à Tyfodug un fils, Tudug, que les *Achau III* disent simplement, sans lui donner de généalogie, disciple de Cennydd en Guyr et patron d'une église en Glamorgan, aujourd'hui Tithegston, en gallois Landudug. Le rapport de filiation entre Tyfodug et Tudug n'a pas choqué Rees : il est cependant absolument invraisemblable, et s'il y

(1) Cette paroisse serait en Cardigan d'après Haddan et Stubbs. C'est plutôt, je crois, Cynwyl Gaio en Carmarthen.

a quelque lien de famille entre les deux saints, c'est un lien de fraternité et non de filiation.

Je crois d'ailleurs que Tudug, fils ou frère de Tyfodug, n'est autre en réalité que Tudur frère de Tyfrydog, et si Tithegston est réellement dédié à saint Tudug, et non à saint Tydecho, son patron est soit saint Tudur, soit quelque autre saint dont le nom commence par la syllabe *tud*.

*Ricemarchus* nous dit, dans sa *Vita Davidis*, que saint David fut baptisé par un évêque des *Menevienses* ou *Manimenses* qu'il appelle, suivant les éditeurs, *Beluc* ou *Helve* : comme dans sa *Vita Davidis* Giraud de Cambrie l'identifie, à tort d'ailleurs, à *Aelweus*, évêque des *Munevenses*, c'est-à-dire à l'évêque irlandais Ailbe d'Emly en Tipperary (Munster), la forme *Beluc* est à rejeter, et la forme *Helve* ou *Aelwe* à adopter. Je me demande alors si ce saint n'est pas celui que les *Achau III* appellent Elfyu fils de Dirdan et de Banhadlen (1) fille de Gynyr de Caergaugh (ce qui en ferait le cousin germain de saint David) (2) et que le calendrier gallois du XIII<sup>e</sup> siècle fête le 20 novembre comme confesseur sous la forme *Aeilwinus* (3). Rees, qui l'appelle Ailfyu et l'identifie à saint Ailbe, dit qu'il est le patron de Lanailfyu ou Saint-Elfeis en Pembroke.

La *Vita Albei* a naturellement recueilli ce trait pour en faire honneur à l'évêque d'Emly, mais ce document ne mérite aucune confiance, à cause des nombreux anachronismes qu'il renferme. La *Vita Colmani Elo*, publiée comme la *Vita Albei* dans les *Acta sanctorum Hiberniae* par les PP. de Smedt et de Backer, prétend que saint *Colmanus*, revenant de Rome où il avait été sacré évêque par le pape saint Grégoire, passa par la *Britannia*, s'arrêta chez un roi dont la femme venait d'accoucher d'un enfant mort, ressuscita cet enfant et l'emmena avec lui en Irlande où il en fit son disciple : cet enfant

(1) La *Vita Brachani* cite une Banadlivet qui fut la mère de saint Cinauc.

(2) Les *Achau II* font d'Ellunwy et de Dyrdan deux frères fils de Helig : ils sont peut-être frères, mais ils ne sont très probablement pas fils de Helig.

(3) M. Duine rapproche ce saint de notre saint Alain et dit qu'on l'assimile en Angleterre à saint Allan : ce rapprochement me paraît fort douteux.

ne serait autre que saint David. Ce récit est chronologiquement impossible, car saint Colman Elo, mort d'après l'opinion commune en 608 (les *Annales d'Ulster* donnent les deux dates 608 et 614), est un contemporain de saint David, et celui-ci n'a pu naître postérieurement à l'élévation de saint Grégoire au souverain pontificat (590). Il est probable que l'hagiographe a confondu les deux saints *Colmanus*, l'oncle et le neveu : comme l'oncle avait été, dit la légende, le compagnon de saint *Albeus* dans son voyage de Rome, on aura commencé par lui attribuer près du berceau de saint David le rôle que la *Vita Albei* attribue à saint *Albeus*, puis la gloire du neveu ayant éclipsé celle de l'oncle, on attribua au neveu ce qui chronologiquement n'était possible qu'en l'attribuant à l'oncle.

Il ne serait pas impossible que Madrun, qui est avec Annun la patronne de Trausfynydd en Merioneth, fût identique à la Madrun, fille de Vortiporios de Dyfed appelé Wertheyyr le béni par confusion avec le fils légendaire de Vortigern ; dans ce cas, elle vivait au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, mais les *Achau I* sont le seul document qui mentionne Annun avec Madrun ; les autres la mentionnent simplement comme femme d'Ynyr, et il est possible qu'on ait confondu les deux Madrun (1). Les *Achau IV* ont probablement confondu Ceidiau et Cedvyn quand ils appellent Madryn la mère du second, puisqu'elle serait la femme de Guron ; en tous cas, les deux Madrun seraient différentes.

Le calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle fête le 29 octobre saint *Teuderius*, confesseur. M. l'abbé Duine rapproche ce saint de saint Teuder descendant de Brychan, c'est-à-dire de Teudur de Brecknock, et de saint Tudyr fils d'Arvystli ; il me paraît préférable d'y voir le roi Teudric de Glamorgan qui, ayant abdiqué en faveur de son fils pour aller mener la vie érémitique, sortit de sa retraite pour aider son fils à repousser une invasion des Saxons et mourut des blessures qu'il reçut dans la bataille. Le *Liber Landavensis*, qui nous raconte cette

(1) Un manuscrit écrit vers 1225 et cité par Anscombe, dit simplement que Madrun était fille du roi Wertheyyr, la mentionnant après Keidau, mais sans l'y rattacher, et sans citer Anhun.

histoire, nous dit que la paroisse où se passa cet événement s'appelle Merthyr Teudric. C'est aujourd'hui Mathern dans le comté de Monmouth, dont, d'après Rees, saint Teudrig est le patron.

Je ne vois aucune raison de révoquer en doute l'existence d'un évêque de Gloucester que la version latine de Gaufrroi de Monmouth appelle *Theon* et la version galloise *Teon* ; et il me paraît très vraisemblable qu'après la prise de Gloucester par les Saxons en 577, cet évêque dut prendre la fuite et chercher un asile dans la Cornouaille insulaire, qui sous la plume de Gaufrroi de Monmouth est devenue l'Armorique. Deux détails seulement seraient à retrancher de la narration de Gaufrroi de Monmouth, le premier, qu'après avoir été évêque de Gloucester Theon était devenu archevêque de Londres, le second, que la fuite de Theon eut lieu au début du VII<sup>e</sup> siècle ; mais il faut complètement rejeter l'identification établie par les *Achau IV* entre Teon, évêque de Gloucester et Teon père de Tegonvy, lequel est un laïque ; de plus rien ne nous autorise à dire que Theon ait jamais été l'objet d'aucun culte et que par conséquent il convienne d'en faire un saint.

Les *Achau I* considèrent comme une sainte Eurgain fille du roi Maëlgun, et Rees lui attribue le patronage de la paroisse de Laneurgain (en anglais Northop) en Flint où elle aurait été remplacée par saint Pierre. Cette Eurgain nous est représentée dans la triade 16 comme la femme d'Elidyr à la grande tendresse. Il est possible qu'après la mort de son mari, tué en disputant à son beau-frère Run le royaume de son beau-père, Eurgain ait embrassé la vie religieuse dans le lieu qui porte son nom, et qu'elle y ait construit une église dédiée à saint Pierre. Il faut noter que dans les *Achau IV* et V on donne ce même nom d'Eigen ou Eurgain à une prétendue fille de Caradog, femme de Sarlog, qui aurait joué au I<sup>er</sup> siècle un rôle prépondérant dans l'évangélisation du Glamorgan. Le calendrier de 1471 date le 29 juin Pedyr (Pierre) et Eurgain.

Un seul des saints que Rees place à la fin du VI<sup>e</sup> siècle me paraît pouvoir être maintenu à cette date, c'est saint Tyssillo que les *Achau I* disent fils de Brocmael le dentu, roi de Povys, et que nous honorons en Armorique, où il finit ses

jours, sous le nom de saint Suliau ou Suliac. Peut-être faut-il placer également à cette époque Mygnach, fils de Mydnau ou Mydno, soit qu'on adopte ce qu'en disent simplement les *Achau III*, à savoir que c'est un saint de Caerleon (1), ayant été successivement prieur (*cofeddyd*), puis abbé (*penraith*) de Caergybi, soit qu'on adopte la généalogie plus développée des *Achau V* qui disent Mydno fils de Guron, fils d'Arch, fils de Gurdylyd, fils d'Eginid, fils d'Owein aux lèvres noires. Une seule observation serait à faire à propos de Mygnach, c'est que son nom étant la forme galloise du latin *monachus* n'est peut-être qu'une épithète, et qu'au lieu de Mygnach fils de Mydnau il faudrait peut-être lire Mygnach Mydnau, c'est-à-dire le moine Mydnau.

C'est ici qu'il faudrait placer Ystyphan, si l'on admettait avec les *Achau I* qu'il est le cousin germain de Tyssilio, mais si l'on adopte la correction que j'ai proposée précédemment pour le nom de son père, Ystyphan serait le neveu de Tyssilio et appartiendrait par conséquent à la génération suivante.

Saint David mourut, d'après les *Annales de Cambrie*, à la date approximativement exacte de 601 (en réalité 606). D'après sa biographie latine il aurait vécu 147 ans. C'est impossible, puisque cette même biographie nous dit que saint Gildas était déjà un homme fait, lorsque naquit saint David, et je me demande si l'auteur, impressionné par la fausse chronologie en honneur chez les Gallois dont j'ai déjà donné tant d'exemples, n'a pas purement et simplement ajouté cent ans au chiffre réel des années de son héros. Saint David serait donc né en 559. L'observation que je viens de faire prouve donc que quand la *Vita Illuti* et la *Vita Pauli* font de saint David, de saint Gildas, de saint Paul et de saint Samson des condisciples, elles commettent une erreur, du moins au sens précis du mot condisciple, erreur que ne reproduisent d'ailleurs pas la *Vita Gildae* et la *Vita Samsonis*. Tout au plus pourrait-on dire que saint David a

(1) La variante Caerleon des *Achau V* est certainement erronée. Les *Iolo manuscripts*, p. 461, le confondent avec Mynach naumon, le conseiller d'Elldyr, et en font un barde de Maelgun.

été le condisciple de saint Gildas, en ce sens que tous deux auraient été les disciples de saint Iltyd, ce qui serait possible, mais comme le biographe de saint David n'en parle pas, cela même est fort douteux. Il est donc beaucoup plus probable, comme le dit ce même biographe, qu'il a eu pour maître saint *Paulinus* (1). Il a pu connaître saint Cadoc dans les dernières années de la vie de celui-ci, mais il n'a certainement pas pu assister à la création de l'asile de Lancarfan par le roi Arthur, et c'est seulement à la confirmation du droit d'asile accordé à ce monastère par le roi Mouric que sa présence est chronologiquement admissible.

Son voyage à Jérusalem, en compagnie de saint *Paternus* et de saint *Elind*, est une fable. J'admets au contraire comme possible la présence simultanée au synode de Brévi des quatre évêques *Paulinus*, *Daniel*, *David* et *Dubricius*, qui me paraissent d'ailleurs représenter les évêques respectifs des *Cornavii*, des *Ordovices*, des *Demetæ*, et des *Silures*. Que David ait converti le roi *Constantinus*, cela me paraît également très admissible, puisque cet événement est placé par les *Annales de Cambrie* à l'année 589. J'admets également comme ne présentant aucune invraisemblance historique les rapports de saint David avec les abbés irlandais *Barri* et *Brendanus*, avec saint *Modonmoc*, avec saint *Scutinus* ou *Scolanus*, ainsi que le fait qu'il aurait eu pour disciples *Aidanus*, *Elind* et *Ismahel* (2).

D'après son biographe latin, saint David aurait eu pour père *Sanctus* (en gallois Sand ou Sande), lequel est peut-être simplement appelé fils de *Cereticus* pour indiquer qu'il était du Cardigan. Sa mère, *Nonnila* (en gallois Non), était du pays des *Demetæ*. D'après le *Livre blanc*, Non serait la fille de Cynyr de Caergauc en Mynyw, et de Mechel, fille de

(1) Giraud de Cambrie a commis à ce propos une plaisante erreur dans sa *Vita Davidis*. Il savait que le monastère de *Paulinus* s'appelait *Ty guyn*, la maison blanche : or, en anglais, blanc se dit *white* : Giraud cherchant une localité qui ressemblait à ce mot, a été prendre l'île de Wight, *Vecta insula*, pour y placer le monastère de *Paulinus*.

(2) J'ai parlé plus haut du rôle que la *Vita Albei* et la *Vita Colmani Elo* font jouer à saint *Albeus* et à saint *Colmanus* près du berceau de saint David. Les rapports que la *Vita Finiani* établit entre saint David et saint Finian de Clonard sont chronologiquement impossibles.



Brychan. C'est une erreur certaine, puisque, dans la *Vita Brachani*, Mechel, dont le véritable nom est Marchel, aurait épousé Gurind et non Cynyr (1). D'après ces mêmes documents, Cynyr aurait eu pour mère Anna, fille d'Uthyr, c'est-à-dire la sœur légendaire d'Arthur. Rees a admis comme exacts la plupart de ces renseignements, tout en leur faisant subir, de son cru, une série de modifications afin de les faire concorder entre eux. D'après lui, Cynyr aurait d'abord épousé Mechel, dont il n'aurait pas eu d'enfants, puis Anna, qu'il a confondue avec Anhun et dont il a fait une fille, non plus d'Uthyr, mais de Gurthefyr, ayant pour sœur Madrun, femme d'Ynyr.

Le calendrier gallois du XIII<sup>e</sup> siècle fête saint David comme archevêque le 1<sup>er</sup> mars, et sa mère, sainte Nonnita, le 3 mars. De tous les saints gallois, saint David est le plus populaire, non seulement en Galles, mais encore en Angleterre, à Barton-David en Somerset, à Moreton en Gloucester, à Armin en York, et dans le Devon et le Cornwall où quatre paroisses lui sont dédiées. Sa mère, Non, n'est pas seulement la patronne de deux paroisses galloises, l'une en Guyr, l'autre en Kidveli (2), mais de trois paroisses en Devon et en Cornwall.

Saint Doevael ou Dogmaël ou Tegvel, fils de Ithel, fils de Ceredic, fut disciple de Cadoc (*Achau III*), et compagnon (*cefnder*) de David ; on le fête le 31 octobre d'après le calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle, et d'après Cressy le 14 juin ; il est patron de trois paroisses en Pembroke et d'une paroisse en Anglesey.

Les *Achau I* donnent un fils à Ynyr de Guent, Keidau (3), disciple de Cadoc, ajoutent les *Achau III*, que je crois identique à Ceitho patron de Landgeitho en Cardigan, et honoré avec quatre autres saints, ses prétendus frères, à Lanpumsant en Carmarthen, fêté tout seul le 3 août, et avec ses frères le 1<sup>er</sup> novembre, car Keidau, fils d'Ynyr, et Ceitho, fils de Cynyr,

(1) Une généalogie citée par M. Ancombe, d'après un manuscrit du XIII<sup>e</sup> siècle, fait de Non une fille d'Anna, sœur d'Arthur.

(2) Rees cite deux Lannon, en Carmarthen (ou Kidveli) et en Cardigan, plus Lanuchaeron en Cardigan, et Capel Non en Pembroke.

(3) Il figure déjà dans un manuscrit cité par Ancombe, écrit vers 1225.

ne me paraissent pas distincts. Quant à la généalogie que les *Achau V* donnent à Ceithau de Cardigan, il n'y a pas à s'y arrêter, car il ne peut être le fils de saint Tudur, fils d'Arvystl le boiteux. Rees qui donne au fils d'Ynyr la forme Ceidio, le distingue d'un autre Ceidio, fils de Gildas et patron de Ceidio en Carnarvon. Les *Achau IV* ajoutent un fils et une fille, Cynhyddan ou Cynheidion et Teglug ; il semble bien qu'ils aient pris le fils pour la fille et réciproquement, car Cynheidion porte le même nom qu'une fille de Brychan, et Teglug est identique, avec l'addition du préfixe Te, à saint Ciug, fils d'Aron, fils de Cynvarch dont parlent les *Achau III* comme patron de Langiug en Guyr (comté de Glamorgan) (1), lequel n'est peut-être pas différent de Cian, compagnon de Peris.

Le roi Elaeth, patron d'Amluch en Anglesey, et fêté le 10 novembre, aurait pour père Meuric, fils d'Idno, et pour mère une fille de Guallauc (*Achau I*). Il appartient donc à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. D'après les *Achau IV* il aurait été moine dans le couvent de Seirioel à Penmon en Anglesey.

Crallo, fondateur et patron de Langrallo en Guent, aujourd'hui Coychurch en Glamorgan, est le fils de Sadurn et de Canna. On l'a parfois dédoublé pour lui attribuer un rôle dans la fabuleuse évangélisation du II<sup>e</sup> siècle (2).

Les *Annales de Cambrie* mettent en 612 la mort de l'évêque Dibric, le *Dabricius* des documents latins, en gallois moderne Dyfrig, fêté le 14 novembre comme archevêque et confesseur dans le calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle. Il n'y a donc aucun compte à tenir des dates proposées par Rees et Wakeman (522 et 560). Dyfrig est un des saints qui ont le plus souffert de la fausse chronologie des érudits gallois. Il n'a pu être le contemporain de saint Germain, ni même être assez âgé pour consacrer l'abbé Iltyd. Sa mère était fille de Pepiau, roi d'Ercie, et non, comme le disent les *Achau IV*, de Meyrig de Glamorgan, parce que les documents latins attribuaient à Mouric la fon-

(1) La liste des paroisses galloises publiée dans la *Mygyrian archaeology* mentionne deux autres Langiug en Glamorgan, mais l'un au moins est une faute de scribe pour Langnog.

(2) Les *Achau IV* attribuent à sa mère Canna une église en Morganug. Ils l'ont probablement confondue avec saint Cannan.

dation de l'évêché de Landaf pour *Dubricius* (1). Je dis attribuaient, car il est fort douteux que *Dubricius* ait été évêque de Landaf. En réalité, son principal établissement me paraît avoir été à Hennlann, aujourd'hui Hentland, en Hereford, et c'est quand l'évêché des *Silures* fut transféré de Hennlann à Landaf, qu'on fit de Dyfrig un évêque de ce dernier siège, et qu'on le mit en rapports avec Mouric.

La donation qui lui est faite par Noé, fils Arthur, roi des *Demetae*, est peut-être authentique, peut-être faite à son église et non à sa personne. Seulement, quand on voulut lui attribuer le principat ecclésiastique sur les trois principales régions du territoire des *Silures*, on ne trouva rien de mieux que de symboliser celles-ci, le Guent par Caerleon-sur-Usk, le Glamorgan par Landaf, et le Hereford parce que les *Achau VI* appellent le collège de Meugant-sur-la-Wye, la rivière sur laquelle est située Hennlann (2).

La *Vita Dubricii* donne à *Dubricius* plusieurs disciples. Nous retrouverons plus loin *Teliaus* et nous avons déjà parlé de Samson. Uvelviu, Ubelvi, Ubelui, Ubelvius ou Uvelvinus (Ufelwyn en gallois moderne), est censé le quatrième évêque de Landaf, sans doute parce que son petit monastère a été absorbé par cet évêché. Comme l'a bien vu Rees, c'est un personnage du début du VII<sup>e</sup> siècle, contemporain de *Mouricus* qui lui donne *Lansuluvi* en Hereford, mais non de *Gurvodu*, *Gurvodius* ou *Guorvodu*, qui d'après le faux système dont j'ai parlé, est censé lui avoir donné *Bolgros*, aujourd'hui *Bellymoor* en Madley, et *Lann Guorboe*, aujourd'hui *Garway* en Hereford; la généalogie en fait un fils de *Cennydd*, fils d'*Aneurin* ou *Eurn* de *Coedaur*, fils de *Cau*: c'est impossible. Une église lui était, dit-on, dédiée en Glamorgan: elle a changé de nom et s'appelle aujourd'hui *Saint-Georges*.

Trois autres disciples de *Dubricius*, *Merchguinus* ou *Merchui*, *Elguoredus* ou *Elgoredus* et *Gannuinus*, *Gannuinus* ou *Gannbui* reparaissent dans la *Vita Oudocei* comme les *clerici* et les électeurs de celui-ci. La chose se passant au temps du roi

(1) Sa mère s'appelle *Eurdil* ou *Ebrdil* dans la vie latine, *Eurbaust* dans les *Achau*.

(2) Quand ce même document place *Dyfrig* à Landaf, c'est comme principal de *Dyfan*.

*Mouricus*, ces trois personnages appartiennent eux aussi au commencement du VII<sup>e</sup> siècle. Ils ne paraissent avoir été l'objet d'aucun culte.

Congual, Arthbodu et Congur se retrouvent mentionnés dans deux chartes du *Liber Landavensis*, l'une, à propos d'une dispute au sujet de leurs possessions, entre *Oudoceus*, évêque de Landaf, et *Bivan*, abbé de *Saint Iltyd*, l'autre dans laquelle un prince gallois fait un don à l'évêque *Libiau*, au début du X<sup>e</sup> siècle, pour se faire pardonner le tort d'avoir violé le droit d'asile dû au *Monasterium sancti Cingual* et au *Monasterium sancti Cinnuri*, autrement dit *Lannberugall*, aujourd'hui *Bishopston*, en *Guyr*. Il ne s'agit donc dans ce dernier acte que de deux des disciples de *Dyfrig*, mais le premier les mentionne tous les trois en disant que le territoire contesté était le *Podum Cynqualan*, comprenant *cella Cynqualan* et *cella Arlvodu Congurique et Penncreic*, ou, comme traduit le texte gallois de la charte, *Lancynqualan*, *Lanarth*, *Lanconour* et *Lannpenncreic* (1).

*Arguistil* ou *Argustlus* est considéré à tort comme le cinquième évêque de Landaf. C'est également à tort que le catalogue des évêques le distingue d'*Elgystyl* ou *Elgistus*, car celui-ci ne figure pas sur la liste des disciples de *Dubricius*, il n'est mentionné qu'une seule fois comme témoin à la place où figure généralement *Arguistil*, et le don de *Cumbaruc* fait à *Elgistus* est absolument identique au don de *Cumbarruc* fait à l'église de saint *Dubricius* en la personne d'*Arguistil*. Il semble donc qu'*Arguistil* a succédé comme évêque ou abbé à *Dubricius*, ce que confirme la mention des rois ses contemporains, les fils de *Peipiau* qui lui donnent *Cumbarruc* probablement en Hereford, et *Idon* qui lui donne *Lanncoit* probablement en Hereford. C'est lui que les *Achau III* ont artificiellement vieilli pour en faire, sous la forme *Arustli*, un italien, membre de la fabuleuse mission

(1) Un saint personnage qui porte le même nom de *Cinnur* figure avec un *Gurvann* qui, lui aussi, porte le même nom qu'un disciple de saint *Dyfrig* sur la liste des trois ermites de *Clodock* dont j'ai parlé plus haut à propos de saint *Clydog*. Je signale simplement ce rapprochement sans oser conclure à l'identité des personnes, le troisième ermite étant dans ce récit *Lybiau* et non *Arthbodu*.

du 1<sup>er</sup> siècle, et dont certains érudits anglais comme Cressy ont transcrit le nom sous la forme latine *Aristobulus* qu'ils fêtent le 15 mars. Iunabui ou *Iunapeius* est encore un évêque-abbé de Hennlann, représenté à tort comme un évêque-abbé de Landaf. Il a succédé à Arguistil, puisque dans les chartes de celui-ci il signe comme simple prêtre. Le roi Gureant d'Ercieg, fils de Cinvin, lui donne *Podum Loudeu* ou Lan Loudeu en Ercieg et *Podum Sancti Budgualan*, c'est-à-dire Ballingham en Hereford. Or, ces deux chartes sont signées des chefs de six petites communautés religieuses relevant de l'évêque, Mochros, Bolgros, Lannguorboe ou Lanngurvoe, Lanndevi, LannDougart ou Lanncevid, et Lanngartbenni ou Guritpenni dont les chefs sont toujours qualifiés *abbas* pour les quatre premières, *princeps* pour la cinquième, et tantôt *abbas*, tantôt *princeps* pour la sixième. Leurs noms sont : Comereg, Iudnou ou Iudon, Helhearn ou Elhearn, Guordoc, Guordocui ou Gurdocoe, Bithen et Guenvor remplacé dans la charte suivante par Guernabui ou Guernapui (1). Or, Elhearn, Iudnou ou Ludnou, Guordocui et Guernabui, figurent sur la liste des disciples de *Dubricius*. Un autre disciple, Conbran, Convran ou Cinbran, est évidemment saint Cynvran, le prétendu fils de Brychan des *Achau IV*, patron de Lysfaen en Carnarvon. Guorvan, qui porte le même nom qu'un des trois ermites de Clodock en Hereford, est censé avoir été le dixième évêque de Landaf, mais tandis qu'Ubelviu, Aidanus, Elgist ou Arguistil et Iunapeius appartiennent au Hereford, *Gurvanus*, en tant qu'évêque, est en Brecknock le continuateur d'*Oudoceus* et ne peut avoir été par conséquent disciple de *Dubricius*, étant contemporain du roi Morcant : je l'identifierais plutôt à Gurmaet, disciple

(1) Il y a en plus un *Gurguare* ou *Garvarui*, simple *alumnus* de l'abbé de Garthibenni dans les chartes de *Iunapeius* et *princeps* de *Lanneniann* dans la charte de *Comeregius*.

Le prétendu treizième évêque de Landaf, *Gracielis*, est très probablement un successeur de *Iunapeius* : il reçoit, outre la confirmation des dons faits à celui-ci, d'autres dons en Hereford, par exemple Kilpeck. Etant contemporain du roi Mouric, il est nécessairement antérieur à ses prétendus prédécesseurs *Comeregius* et *Gurvanus*. Le douzième et le treizième, *Guodloin* ou *Guidloivus*, et *Edilbut* appartiennent à la même époque que Trichan, c'est-à-dire au viii<sup>e</sup> siècle.

de Teijo dans la *Vita Teliavi*, et dont la paroisse de Langurvaet, aujourd'hui Landeilo Yr Fan en Brecknock conserve le nom, un scribe ayant fort bien pu prendre *an* pour *ael* ou réciproquement. Elhearn ou Elheiarun semble distinct de son homonyme et contemporain dont je parlerai plus loin : il est disciple de *Dubricius* dans la *Vita Dubricii*, simple prêtre dans les chartes de l'évêque Arguistil et abbé de Languorboe dans les chartes de *Iunapeius* et de *Comeregius*. De Jouan ou Louan nous ne savons rien. Aidan ou Aidanus, qui fut évêque au temps du roi Cinvin fils Peipiau, pourrait être le disciple de saint David que la *Vita Davidis* appelle Aidanus, mais c'est peu probable, Cinvarch est très probablement le patron de la paroisse du Monmouth que Rees appelle Saint-Kinemark, et s'il y a eu réellement un Langynvarch en Maelor détruit par les Saxons après la bataille de Bangor, comme le disent les *Achau IV*, il semble que ce soit plutôt à lui qu'au fils de Meirchiaun qu'il faille en rapporter la dédicace. Son souvenir n'a d'ailleurs pas complètement disparu de cette région, puisque, d'après Rees, saint Cynfarch, fêté le 8 septembre dans le calendrier du xvi<sup>e</sup> siècle, serait, avec Notre-Dame, le patron de Lanfair en Denbigh.

Un autre Elhearn ou Aelhaearn est pourvu dans les *Achau I*, ainsi que ses frères Luchelaearn ou Luchaearn et Chynhaearn, d'une généalogie qui le dit fils de Eharvael ou Hyrgarvael et petit-fils de Cyndruyn, seigneur de Lestinynon, près de Caereinyaun en Povys, aujourd'hui en Montgomery (1). Or, si l'on identifie ce Cyndruyn avec le fils d'Ermit, ces trois saints se trouvent avoir vécu à la fin du vi<sup>e</sup> siècle. Elhearn est principalement fêté à Maescegitva, aujourd'hui Guilsfield en Montgomery ; deux autres paroisses lui sont dédiées sous la forme Lannaelhearn en Merioneth et en Carnarvon ; on le fête, d'après Rees, le 1<sup>er</sup> novembre. Son frère Luchaiarn, disciple de Dunaut, est honoré, disent

(1) Le *Livre blanc* ne donne pas de seigneurie à Cyndruyn. M. Anscombe, après avoir vu dans Eharvael une faute de scribe pour Caravael, semble pencher pour Hyrgarvael, qu'il rapproche de Hucar (*Archto für celtische Lexicographie*, tome II, p. 153 et 182). J'y vois beaucoup plus simplement Charivael.

les *Achau I*, à Cetewein : il est le patron de Lanluchaiarn en Montgomery et en Cardigan, de Lanmerewig en Montgomery et de Lanychaiarn en Cardigan. Cynhaiarn est honoré à Ynys Cynhaiarn en Eivionydd, paroisse placée en Mon par les *Achau III*.

Si l'on compare dans les différentes rédactions des *Achau* l'article Cadell et l'article Buan, on s'aperçoit que ces deux articles, relatifs à deux saints différents, ont été maladroitement fondus en un seul dans certaines rédactions. Il faut en réalité mettre un point après le mot Uryen dans le *Livre blanc*. Cadell, fils d'Uryen, disciple de Cadoc, et patron de Langadel en Glamorgan, est donc un saint de la fin du VI<sup>e</sup> siècle (1). Buan fils d'Ysgwyn ou Usgun, fils de Lyvarch le vieux, est un saint du début du VII<sup>e</sup> siècle. Ce Buan serait, d'après Rees, patron de Bodfuan en Carnarvon, où on le fêterait le 4 août ; mais certaines versions des *Achau* écrivent Rian et non Buan, de sorte qu'on se demande si le véritable petit-fils de Lyvarch n'est pas plutôt Rhian, patron de Lanhian en Pembroke, fêté, d'après Rees, le 8 mars, d'autant que dans certaines listes des paroisses du Carnarvon, Bodfuan est écrit Bodfaiarn. En ce cas, ce serait par erreur que certaines versions des *Achau* font de Rion, évidemment analogue à Rhian, un fils et non un petit-fils de Lyvarch. La mention *fils de Run*, qui dans certaines versions des *Achau* se trouve après le mot Uryen, est donc purement et simplement à supprimer.

Les *Achau IV* donnent à Lyvarch un autre fils, Duyve, à qui serait dédiée une église du Hereford que je n'ai pu identifier, mais ce Duyve n'est probablement pas distinct du fils de Pryderi, patron de Landuyve en Merioneth. Enfin les *Achau V* disent que saint Rhun, fils d'Aneurin, est honoré à Ystumlnarth, en Guyr : ce saint est complètement inconnu par ailleurs, mais on a peut-être substitué Aneurin à Uryen, et il est possible que nous soyons en présence du Run fils d'Uryen dont parle Nennius.

Quel que soit le parti que l'on adopte relativement à la

(1) La liste des paroisses du Glamorgan, publiée dans les *Iolo manuscripts*, attribuée à Cadell la fondation de Sili, dont saint Jean est le patron.

généalogie de Iago, roi de Guynedd, qu'on en fasse le neveu ou le petit-fils de Run, comme, d'après la chronologie de ses descendants, il est mort fort âgé, son frère Edern appartient à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. D'après les *Achau III*, il serait honoré à Mon et serait par conséquent le patron de Bodedeyrn en Anglesey, tandis que le fils de Gurtheyrn, appelé Edeyrn, serait honoré à Lanedeyrn en Morganwg. Les deux saints paraissent bien identiques, et la date du 6 janvier, assignée par Rees au premier, convient peut-être à tous les deux (1). Si les *Achau II* intercalent Nud entre Béli et Edeyrn, c'est qu'ils ont confondu saint Edern, fils de Béli, avec Edeyrn, fils de Nud, qui figure dans les *Mabinogion*.

Les *Annales de Cambrie* mentionnent en 606 la mort de l'évêque Cinauc ; c'est évidemment le personnage qui, suivant Gaufrroi de Monmouth, aurait été évêque de Lanpadarn et qu'il appelle suivant les manuscrits *Kincus* ou *Kinocus*. Or, si l'on remarque dans la *Vita Cadoci* la présence d'un évêque appelé Keneder (et non Reneder) ou Chenedir aux côtés de saint David et de saint Teilo, à la création de l'asile de Lancarfan, cérémonie où il symbolise aux yeux de l'hagiographe l'évêché de Lampadarn, comme ses deux compagnons symbolisent ceux de Saint-David et de Landaf, on en conclura nécessairement que Cinauc et Kenedir sont un seul et même individu, appelé Kenider gell dans la *Progenies Ceredic*, qui le dit fils de Kynon, et Kenider ou Kededr de Glesbyry dans la *Vita Brachani*, qui lui donne pour mère Kehinagyr ou Rhiengar, fille de Brychan, et fêté comme évêque le 8 décembre, sous la forme *Kenedrus* dans le calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est également lui que Giraud de Cambrie appelle saint *Kanaucus* de *Brecheniauc*, car, comme on le voit en d'autres endroits, cet auteur écrit indifféremment Can ou Cen, par exemple Canarthmaur ou Cenerthmaur, et c'est principalement dans le Brecknock que l'on signale nombre d'églises dédiées à saint Cynidr (2). L'attribution du titre

(1) Le calendrier du XVI<sup>e</sup> siècle fête saint Edeyrn le 11 novembre, sans spécifier lequel. Edeyrn est encore honoré à Edeyrn en Carnarvon.

(2) C'est donc à lui, plutôt qu'au fils de Brychan, qu'il faut attribuer le patronage des différents Langynog et Merthyr Cynog. A ce propos, je ferai remarquer que la *villa sancti Tavauc* du *Liber Landavensis* où M. Evans

épiscopal à saint Cinauc est sans doute ce qui a conduit à attribuer le même titre à des personnages dont le nom se rapprochait du sien : c'est ainsi que les *Achau V* font de Cynan, fils d'Eudaf, un évêque de Londres au temps de Maximus, et que Rees a eu l'idée de donner ce même titre au patron de Langynin en Carmarthen, identifié par lui au laïque Cunin l'aimable.

À côté de Cynog il faut placer saint Devnauc ou Dyfnog que les *Achau I* disent fils de Caurdaf (1), que les calendriers de 1489 et de 1582 fêtent le 13 février, et qui est entre autres avec saint Cynog patron de Devynock en Brecknock. C'est probablement le Modonmoc, disciple de saint David qui, d'après la *Vita Davidis*, évangélisa l'*Hibernia* et y introduisit l'élevage des abeilles. Il est probablement identique au Dyfan ou mieux Dyfnan, fils de Brychan dans les *Achau IV* qui le disent honoré à Mon, c'est-à-dire à Landýfnan en Anglesey, et inhumé en Irlande, fêté le 23 avril, d'après Rees, et au Dyfnig dont Rees fait un compagnon de Cadfan et qui est, avec saint Ust, patron de Lanurin en Montgomery, ce qui rappelle le rapport de fraternité établi entre Duban et Iust dans la liste gaélique des fils de Brychan.

Les *Achau IV* donnent à Caurdaf un autre fils, Cathen, patron de Langathen en Carnarvon, que les *Achau III* se bornent à citer sans lui donner de généalogie. On le fête le 17 mai, dit Rees. Il est donc identique à saint Cathan, évêque gaélique de Cingaradh en Bute, qui, d'après les Bollandistes, est fêté dans certains calendriers le 17 mai. Si on l'a rattaché à la famille de Caurdaf, c'est qu'on l'a confondu avec saint Catvarth, dont saint Cathen peut, à la rigueur, être considéré comme un diminutif.

La liste gaélique des fils de Brychan énumère côte à côte Mochonoc, Duban, Elloc et Coeman. Celui-ci, d'après l'opinion courante, est devenu en Galles Covy, Cuyfen, Cofen ou Civa, et en Armorique Cuvan ou Cuffan, prononcé Keon à

voit Landavaud, me paraît devoir être lue *villa sancti Canaue* et identifiée à Langynog.

(1) Il faut supprimer le Médrod intercalé entre Dyfnog et Caurdaf dans les *Achau II* et *III*.

Pluguffan (1). Les *Achau I* l'appellent Covy et le disent fils d'Ynyrmem le vieux (hen) (2). Ils ajoutent que Camell, femme de Vot angharad en Gholimaun, était sa mère. Cette phrase est évidemment incomplète : il faut supprimer *femme* ou lire *filie*, et supposer qu'un nom propre a été omis avant *de Votangharad*, ce dernier membre de phrase voulant dire évidemment, comme traduit Rees, que Camell est de Bodangharad en Coleion (ou Coleigion), dans le comté de Denbigh. Les *Achau II* mentionnent simplement Cuyfen, fils de Caffi de Lyn : il faut lire Cuyfen ou Caffi de Lyn. Les *Achau III* mentionnent Cuyan qui avait un monastère à Languyan en Glamorgan, où il fut tué par les Saxons : c'est Langiwa en Monmouth, écrit au *xiv<sup>e</sup>* siècle Langywan (3). Les *Achau IV* citent Cwyfan fils de Brwyn fils de Corth cadeir o (de) gum (la vallée) Dyfnauc ap Medraut ap Caurdaf ap Caradoc au grand bras, et Rees traduit comme si l'on avait omis *mop* après *gum*, tandis que d'après les variantes de la *Mgyrian archaeology*, il faut lire *leyn* ou *lein* au lieu de *gum*, et rayer tout ce qui suit et qui ne constitue qu'une réédition de l'article de saint Dyfnauc copié à la suite par l'inadvertance d'un copiste. Rees dit qu'on le fête le 3 juin (4) et voit en lui le patron de Langwyfen en Denbigh et en Anglesey et de Tudweiliog en Carnarvon, mais d'après ce que je viens de dire, ce saint n'est pas différent de trois autres saints que Rees distingue, sans d'ailleurs rien savoir d'eux, saint Civa, patron de Langiva en Monmouth, saint Cofen, patron de Langofen en Monmouth et de Saint-Goven en Pembroke (5), enfin saint Cuyfen fils d'Arthalun de Lynachlach en Irlande, Arthalun devant être lu *Arth o lun* et rappro-

(1) C'est à M. J. Loth que j'emprunte l'identité de Coeman, Civa et Cuffan. (*Les noms des saints bretons*, p. 30.)

(2) La *Mgyrian archaeology* donne les variantes Ymirvnen le vieux et Hurrevnen le vieux.

(3) M. J. Loth écrit Languwan et Langua.

(4) Saint Gwywein ou Gwyven est fêté le 3 juin dans les calendriers de 1471, 1489 et 1582.

(5) Le cartulaire de Landaf mentionne une *ecclesia sancti Namen* (édition Rees) ou Nuvien (édition Evans), appelée plus loin Mamouric ou Lannuvien. Evans l'identifie à Langoven en Monmouth. Il faudrait alors, il me semble, lire saint Vuvien et Lanvuvien.



ché de Corth o gum (corrigez o lein) dont j'ai parlé plus haut (1).

Quoique Dyfan et Tegfan ne me paraissent pas philologiquement susceptibles d'être ramenés à l'unité, il existe cependant entre la généalogie de saint Dyfan et celle de saint Tegfan de telles ressemblances que la forme Dyfan semble une forme artificiellement substituée à la forme Tegfan. Ysbuith fils de Manavydan et grand-père de saint Dyfan ressemble fort à Yspuys, Esbruys ou Ysbuys, grand-père de saint Tegfan; de plus, Aleun ou Alun *asferu* père de saint Dyfan rappelle Alhun le noir ou Alltu *redegaug*, frère de saint Tegfan. Je considère avec moins d'hésitation encore comme étant identiques, Tegfan, prêtre (*periglaur*) chez saint Cybi et patron de Landegfan en Anglesey d'après les *Achau III*, Dogfan fils de Brychan, patron, d'après Rees, de Lanraiadhr en Denbigh, assassiné par les Saxons à Merthyr Dogfan en Dyfed d'après les *Achau IV*, et *Decumannus* fêté le 30 août comme *confesseur* dans le calendrier du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, fêté le 27 août d'après Rees, qui reproduisant sans doute le récit de Capgrave, voit en lui un ermite assassiné en 706 et le dit patron de Saint-Decombe en Somerset (sans doute le Saint-Decuman près Watchet dont parlent Haddan et Stubbs), de Rosecrowther en Pembroke, où Haddan et Stubbs voient le Landegeman mentionné par les *Lois de Dyfed* (peut-être le Merthyr Dogfan en Dyfed des *Achau IV*), enfin de Landegeman, église aujourd'hui ruinée du Brecknock, ce qui a peut-être donné l'idée d'en faire un fils de Brychan. La seule église dédiée à saint Dyfan est Merthyr Dyfan en Glamorgan dont il partage le patronage avec saint Teilo.

Rees admet que saint Tegfan est l'oncle de saint Elian. Telle est en effet la conséquence du texte des *Achau* si on le prend à la lettre; mais comme ce même texte donne la même mère à Tegfan et à Elian, ce qui est assez difficile à admettre s'il s'agit d'un oncle et d'un neveu, il est probable qu'on a sauté un degré dans la généalogie de Tegfan, et que Tegfan et Elian sont deux frères. Patron de Lanellian en Anglesey et

(1) Il faut probablement voir saint Govy dans Langevy, aujourd'hui Laleston, comme je l'ai dit plus haut.

de Lanellian en Denbigh, Elian ne me paraît pas plus qu'à Rees distinct d'Ilan, patron d'Egluys Ilan en Glamorgan: il serait donc identique au saint Elvan dont j'ai parlé plus haut. Peut-être même faut-il l'identifier à saint Elloc ou Illoc, comme je l'ai dit en parlant de saint Eldern. C'est ce qu'on pourrait conclure d'une phrase de Rees d'après laquelle on fêterait saint Elian au mois d'août. Comme je l'ai dit en effet, le saint fêté le 8 août dans le calendrier gallois est saint Illoc, Elian ou Elien étant fêté le 13 janvier, par exemple dans le calendrier de 1489. Rees prétend que l'auteur de la *Vita Kepii* songeait à saint Elian lorsqu'il parlait de l'*episcopus Hilarius*. C'est certainement une erreur; car, s'il est exact que les calendriers gallois fêtent saint Elian le jour où l'on fête communément saint Hilaire de Poitiers, saint Ilar ou Eleri est un saint distinct de saint Elian.

Il n'est pas facile de déterminer exactement l'époque à laquelle ont vécu saint Tegfan et saint Elian. Si, négligeant dans le récit de Gaufrid de Monmouth ce qu'il raconte du rôle de l'évêque *Duvanus* dans la fabuleuse évangélisation du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, et de la présence de *Diwannius*, évêque de Winchester, à la cour d'Arthur, pour ne conserver que le fait de son association constante avec saint Mangan, il faudrait voir en lui un saint du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. Si, négligeant dans la *Vita Brachani* et dans la généalogie moderne n° 49 la mention qui fait de Dyvennen ou Dunun un petit fils de Ceredig, pour s'attacher uniquement à la place qu'il occupe dans ce tableau, ce serait un contemporain de saint David, par conséquent un saint de la fin du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. Si l'on se reporte à ce que disent les *Achau* de la généalogie de sa mère (1), ce serait tantôt un petit-fils de Teudur le grand (*Achau I et II*), tantôt un petit-fils de Teudrig de Glamorgan, ce qui le fait vivre dans un cas à la fin du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, dans l'autre au début du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle. Si l'on rectifie sa généalogie paternelle en considérant que le mot Caerelydays, Carelydais ou Cardydug est le nom du pays d'origine de son père et non pas le nom de ce père, comme le porte le texte des *Achau*, ce père appelé

(1) Elle est appelée Cheuaf (*Achau I*), Wen (*Achau II*), Tegwen (*Achau IV*), Tenai (*Achau V*). Rees l'appelle Canna.

suivant le texte Anhun (*Vita Brachani*), Alhun le noir (*Achau II*), Alltu redegaug (*Achau III*), ou Gallu (*Achau V*), serait le fils de Cyngu ou Cynyu, le petit-fils d'Ysbuys et l'arrière-petit-fils de Cadraut calchvynydd, ce qui le ferait vivre au début du VII<sup>e</sup> siècle, mais si l'on en rapproche la généalogie presque identique de saint Dyfan, on voit que Cynyu manque à celle-ci, ce qui nous reporterait à la fin du VI<sup>e</sup> siècle.

Par son père Dynaut le grand, fils de Pabo, par sa mère Duyvei, Dever ou Duyve, fille de Leinnaue, par la date de sa mort (584 d'après les *Annales de Cambrie*) Daniel, en gallois Deiniol, appartient à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Il fut peut-être disciple, c'est-à-dire compagnon de Cadoc (*Achau IV*). Il construisit une célèbre abbaye à Maclor sur la Dee, c'est-à-dire à Chester. Ce couvent détruit lors de la bataille dite du verger de Bangor (livrée en 613 d'après les *Annales de Cambrie*) fut transféré, au temps de Cadvaladyr, à Arleghed par un autre Deiniol, et devint à l'époque de saint Elbod le siège de l'évêché des *Ordovices* après avoir été à Chester le siège de l'évêché des *Cornavii* (*Achau III*). Je ne vois aucune raison de révoquer en doute l'ensemble de ce récit et de faire de saint Daniel un évêque des *Ordovices*. Les documents gallois disent en effet que ce fut le roi de Povys qui donna à Daniel de quoi fonder son monastère (*Achau IV*). Tout au plus pourrait-on relever certaines inexactitudes possibles dans le détail. Si la fondation du monastère est attribuée au roi Cyngen, c'est que ce prince, qui avait accueilli Pabo, est considéré comme le bienfaiteur de toute la famille. Si le transfert du monastère est placé sous le règne de Cadvaladyr, c'est peut-être parce que l'on a confondu les résultats de la bataille de 613 et de l'incendie de 631. Enfin les deux Daniel sont peut-être la répétition l'un de l'autre, quoique le calendrier gallois du XVI<sup>e</sup> siècle fête saint Daniel le 10 décembre et saint Diniolen le 22 novembre (1). En tout cas, saint Daniel devint le patron du Bangor fondé dans le comté de Carnarvon par les moines fugitifs de son abbaye,

(1) Les calendriers de 1471, 1489 et 1582 fêtent saint Deiniol le 11 septembre et ne parlent pas de saint Diniolen.

ainsi que de plusieurs Landeiniol. Les *Achau IV* donnent à Daniel deux frères, Cynuy et Guarthan. Du second Rees ne sait rien. Du premier il dit qu'il est fêté le 30 avril et qu'il est le patron des deux Cynuy de Carmarthen et d'Aberporth en Cardigan ; il aurait pu ajouter Langynuy ou Penrhos en Carnarvon. Daniel a dans les *Achau I* un cousin germain, Assa ou Asaf fils de Savuy et de Guenassed fille de Rein le généreux. C'est lui qui fonda à Lanelvy l'église qui porte son nom. Le calendrier du XVI<sup>e</sup> siècle fête saint Asaf le 1<sup>er</sup> mai.

Rees place à la fin du VII<sup>e</sup> siècle Egryn, patron de Lanelgryn en Merioneth. C'est la date à laquelle devait l'amener la généalogie donnée par les *Achau IV* à Egryn (qu'ils appellent Edeyrn) fils de Gurhydr drum fils de Gurhydrog (Guedraug dans la *Myvyrian Archaeology*) fils de Gereint fils de Carannog fils de Cleddyvgar (Gleudigar dans la *Myvyrian Archaeology*) fils de Cynan le glorieux fils de Cadel (de Povys), puisque ce Cadel est pour lui du second tiers du V<sup>e</sup> siècle. Mais j'ai dit plus haut que rien n'est moins certain que cette date, et que le premier tiers du V<sup>e</sup> siècle conviendrait beaucoup mieux : en second lieu *Cleddyvgar* paraît plutôt un surnom qu'un prénom, ce qui supprimerait une génération ; en troisième lieu, si Egryn est le petit-neveu d'Eldad et de Ustic, il appartiendrait plutôt à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, ce qui confirmerait encore la mention des *Achau IV* qui le disent disciple d'Iltyd. Dans ce cas les trois derniers degrés de sa généalogie devraient être supprimés, et il faudrait le rattacher au Cornwall plutôt qu'au Povys. Mais la *Myvyrian Archaeology* nous donne de cette généalogie une variante qui remplace Cynan et Cadel par Cynval et Rychuin de Bodrychuin en Ros (1). Or il est peu probable qu'on ait substitué cette ascendance seigneuriale à une ascendance royale, et le contraire paraît beaucoup plus probable. La date d'Egryn serait en ce cas absolument incertaine, Eldad et Ustic se rattachant plutôt au Gereint de Cornwall qu'à ce petit seigneur du pays de Ros.

(1) Il ne faudrait pas confondre ce Rychuin avec le fils vrai ou faux de Helig le chauve, dont Rees ne sait qu'une chose, c'est qu'on le fête le 10 juin.

Eliud ou *Teliavus*, en gallois Teilo, est assez difficile à dater avec exactitude. Il n'y a évidemment aucun compte à tenir des calculs de Rees et de Wakeman, qui le font mourir, l'un entre 563 et 566, l'autre vers 580. La mention du roi *Mailconus*, ne figurant pas dans tous les manuscrits, est une interpolation certaine et doit être rejetée. Mais la mention des rois *Aircol* et *Gerennius* ne peut être admise davantage que si l'on suppose deux saints homonymes ayant vécu à un siècle de distance, ce qui constitue une hypothèse presque toujours invraisemblable. Il est également évident qu'il n'a pas succédé à Dyfrig sur le siège de Landaf, mais qu'il était abbé de Landaf pendant que Dyfrig était évêque des Silures et résidait à Hennlann, et c'est par ces rapports de subordination qu'il faut probablement expliquer la phrase de sa biographie latine où il est représenté comme ayant été élevé par Dyfrig. La phrase de la *Vita Davidis* qui nous représente *Aidanus*, *Ismaël* et *Eliud* comme disciples de saint David, doit également s'interpréter comme signifiant que saint David, évêque des *Demetae*, est le supérieur des trois abbés *Aidanus*, *Ismaël* et *Eliud* dont les abbayes se trouvent dans son diocèse, car on ne s'expliquerait pas, si Eliud était véritablement le disciple de David, d'une part que la *Vita Teliavi* en fasse son condisciple au monastère de *Poulinus*, d'autre part que son condisciple *Ismaël* soit, dans la *Vita Oudocei* et dans la *Vita Teliavi*, représenté comme son neveu. L'ensemble de ces circonstances, ainsi que ses rapports certains avec les rois Mouric de Glamorgan et Iddon de Guent, tendraient par conséquent à en faire un contemporain de saint David, et cependant sa généalogie le représente comme plus jeune d'une génération, du moins d'après les textes publiés, car, d'après les textes inédits auxquels fait allusion M. Anscombe, David et Teilo seraient contemporains. Tous les textes s'accordent à faire de Ceredig le bisaïeul, et d'Enoc (écrit par erreur Ensic dans la *Vita Oudocei*) le père de Teilo ; mais tandis que dans le *Livre blanc* le nom du père d'Enoc est écrit Etwin que M. Anscombe propose de corriger, je ne sais pourquoi, en Eidin, il devient dans la version courante Hedun roi d'Iverdon, sans doute par suite d'une confusion entre Enoc, écrit quelque-

fois Enlech, et le roi gaélique Anlach, fils d'Aed. Un autre saint Teilo surnommé ferval, représenté par les *Achau V* comme fils de Nuython fils de Gildas, n'en est pas distinct en réalité. La part que les *Achau III* attribuent à Dyfrig dans la fondation de Landaf, établi, disent-ils, par Dyfrig et Teilo, signifie simplement qu'il a été fondé par Teilo dans le diocèse de Dyfrig. Le calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle met au 9 février la fête de *Teliavus* évêque et confesseur. Cressy cité par Rees dit qu'il existe un autre Thelieu martyr fêté le 26 novembre, il a évidemment confondu avec saint Chilian martyr (1).

La *Vita Teliavi* nous donne les noms de neuf disciples de saint Teilo. Nous connaissons déjà lunapeius, Cynmur et Gurmaël, Toulidauc a donné son nom à Landeuldydog dont j'ignore le nom actuel, mais dont les *Lois de Dyfed* font une des sept maisons de l'évêque de Dyfed. Luhlil ou luhlil appelé dans le *Liber Landavensis* Louil ou Louguil, est sans doute Lywel patron de Lanlywel en Monmouth et avec saint David et saint Teilo de la paroisse de Lywell en Brecknock. Les trois derniers noms de la liste, *Hismaël*, *Tyfhei* et *Oudoceus*, sont représentés par la *Vita Oudocei* comme les neveux de saint Teilo, fils de Budic, roi de Cornouaille transformé en roi d'Armorique ; d'après la *Vita Davidis*, *Ismaël* est avec Eliud le disciple de David ; d'après la *Vita Teliavi* il aurait succédé à saint David comme évêque de *Menevia*. C'est une erreur certaine, car il ne figure pas sur la liste épiscopale que donne Giraud de Cambrie, et je croirais bien plutôt qu'*Ismaël* neveu de Teilo a été envoyé par son oncle chez les *Demetae* pour y établir des succursales de Landaf : c'est ainsi que le culte de saint Teilo aurait pris naissance en Dyfed et que le culte de saint *Ismaël* se serait greffé sur celui de son oncle à Saint-Ishmaël, à Camros, à Usmaston, à Rosemarket, à East Haroldston en Pembroke et à Saint-Ishmaël en Carmarthen. J'ai écrit jusqu'ici *Ismaël* pour me conformer à l'usage des documents latins, mais il me semble que

(1) Le *Liber Landavensis* dit qu'il est né dans une paroisse appelée *Ecclia Gunian* ou *Guinian*. L'éditeur y voit Penaly en Pembroke. Ne serait-ce pas plutôt Lanvynio en Carmarthen ?

nous avons là un nom celtique déformé sous l'influence d'un nom biblique. Les différents manuscrits des *Lois de Dyfed* désignent en effet la même localité tantôt sous le nom de Egluys Ismaël, tantôt de Lanissan. Il en résulte que c'est le même saint qui est le patron de Lanishen en Glamorgan et de Lanishan en Monmouth, appelés dans le cartulaire *ecclesia sancti Nisien* ou *Tussien* (qu'il faudrait plutôt lire Iusien ou Iussien), et Lan Nissien ou Lan Yssan, et placés sous le patronage de saint Isan. Ismaël (génitif *Ismaelis*) est fêté le 16 juin comme évêque et confesseur dans le calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle.

La *Vita Oudocei* donne à Ismaël un frère, Tyfei, martyr *jacens in Pennalun*. Le *Liber Landavensis* nous raconte en effet que *Typhesus infans* et *nepos sancti Teliavi*, fut tué au cours d'une querelle *in loco Pennalun* (c'est Penaly en Pembroke) où résidait alors saint Teilo. Le meurtrier nommé *Tutuc*, aurait donné à saint Teilo, pour se faire pardonner le meurtre, les deux *villae* de Cillutuc et de Pencleir. Les faits se seraient passés au temps du roi Aircol de Dyfed, suivant l'erreur chronologique dont j'ai déjà indiqué les raisons. Il est, d'après Rees, le patron de Lamphey ou Landyfei en Pembroke, et de Landyfeisant en Carmarthen. J'ai dit combien ce second patronage me semblait douteux. En revanche je serais bien tenté de voir dans Tyfei le patron primitif de Foy en Hereford, aujourd'hui dédié à sainte Foi, mais appelé anciennement Lanntimoi ou Lanntivei (1).

D'après sa biographie latine, *Oudoceus* serait le frère d'Ismaël et de Tyfei, mais à la différence de ses frères nés pendant le séjour de leur père en Dyfed, il serait né après son retour en Cornouaille. Quoi qu'en pensent par conséquent tous les auteurs, Lobineau, Rees, la Borderie, il n'appartient pas au VI<sup>e</sup> siècle, mais au VII<sup>e</sup> : il n'a pu être sacré ni vers 563 ou 566, ni vers 573 ou 574. Les chartes où il figure le mettent

(1) Le dernier éditeur du *Liber Landavensis* distingue Lanntimoi et Lanntivei qui serait aujourd'hui Lamphey en Glamorgan. Je n'ai pas trouvé de Lamphey en Glamorgan. S'il existe, ce serait une troisième paroisse dédiée à saint Tyfei. Barton en Hereford dédié à sainte Foi, l'était peut-être autrefois à saint Tyfei, mais non Lanfoyst en Monmouth où le patronage de sainte Foi semble dû à une fantaisie étymologique.

en rapports avec trois rois de Glamorgan, Mouric, Athruis et Moreant, dont le dernier mourut en 665; sa biographie nous raconte ses démêlés avec le roi Catguocaun de Dyfed qui appartient lui aussi au second tiers du VII<sup>e</sup> siècle. Il aurait quitté l'évêché de Landaf pour se retirer dans un monastère qu'il aurait fondé en un lieu qu'on appelle tantôt de son nom *Lann Oudocui*, tantôt du nom du donateur Enniaun roi de Glevesic *Lann Enniaun*, et après quelques difficultés avec saint Gildas, il y serait mort le 2 juillet. Si cela est exact (déduction faite de ses rapports avec saint Gildas, qui constituent certainement un anachronisme), il n'a pas plus succédé à Teilo que celui-ci n'a succédé à Dyfrig : c'est un abbé, fondateur de Lann Oudocui ou Landogo en Monmouth, dont on a fait un évêque de Landaf, lorsque ce monastère, devenu le siège de l'évêché des *Silures*, a hérité des possessions des abbayes de saint Dyfrig et de saint *Oudoceus*.

Il y a peut-être une autre explication. *Oudoceus*, successeur de Teilo comme abbé de Landaf (1), serait distinct d'un saint presque homonyme, avec lequel on l'aurait souvent confondu, et qui aurait fondé une abbaye; ce saint serait celui que le calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle fête le 15 février en tant que saint *Dochowus* prêtre et confesseur, dont le *Liber Landavensis* mentionne fréquemment les successeurs sous le nom d'*abbas Sancti Docguinni*, *Docunni* ou *Dochou*, et que la *Vita Cadoci* appelle *Dochu*, *Docguinnus* ou *Dogvinnus*. Pour les *Achau III* (les *Achau I* et *II* se bornent à le mentionner avec Kynan, Mael, Sulien, Thanuc, etc., sans lui donner de généalogie), *Dochu*, *Dochwy*, *Dochduy* ou *Degwy* n'est pas distinct d'*Oudoceus*, puisqu'ils en font le successeur de Teilo à Landaf quand Teilo succéda à Cadfan à Enli. De même d'ailleurs qu'*Oudoceus* n'est pas né en Galles, *Dochu* ou *Dochwy* est un étranger, venu avec saint Fagan, disent les uns, avec saint Germain et saint Cadfan, disent les autres. Ce serait un disciple de saint Iltyd, qui aurait relevé Langenyys détruit par les Saxons (2), et l'aurait appelé Landocheu; deux

(1) Evêque des *Silures* au milieu du VII<sup>e</sup> siècle.

(2) C'est pour cela que certains hagiographes identifient Cyngar et Dochuy. Il faut d'ailleurs remarquer la présence simultanée de Cynan et de Dochuy sur la liste des compagnons de Cadfan dans les *Achau I*.

églises lui seraient dédiées en Guent, ce qui est une erreur, car si Landogo en Monmouth conserve son nom, c'est en Glamorgan que sont situés les deux Landough ou Landocha dédiés à saint Dochduy (1). La *Vita Cadoci* semble en faire un évêque, le mettant sur le même rang que David et *Teliavus*, à moins que Kenedir, à qui cela conviendrait mieux, n'eût été à l'origine le bénéficiaire de la donation de Landubrguir. Dochuy est certainement distinct de Degfan, puisque tous deux figurent au calendrier du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, mais il pourrait être identique, soit à Dogfael, soit à Tydecho dont la fête ne se célèbre à un autre jour que dans d'autres calendriers. En tous cas, il me paraît impossible de l'identifier soit au Docto de la *Vita Samsonis*, ce nom me paraissant un nom de lieu, situé d'ailleurs en Cornwall, soit au *Dochelinus* fêté le 8 juillet dans le calendrier du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, car ce jour est, dans les Bollandistes, celui où l'on fête saint Dulcilinus ou Doucelin qui, étant patron d'Allonnes en Anjou, ne peut être un saint celtique.

C'est probablement du fait qu'il existe un Lanfabon en Glamorgan et un Riufabon en Maelor, c'est-à-dire en Denbigh, que les *Achau III* ont tiré leur saint Mabon, dont ils font un fils d'Enlech, c'est-à-dire, comme l'admet Rees, un frère de saint Teilo. Les *Achau IV* en citent deux autres qui n'en sont que le dédoublement, Mabon le blanc ou le vieux, évêque contemporain de Constantin le béni, et Mabon, fils de Tégony, et les *Achau V* donnent à Mabon le blanc une généalogie qui, par Glas fils de Glassog fils de Coedvallaun fils de Coël fils de Cyllin, en ferait un saint du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. Or, une liste des églises du Glamorgan publiée dans les *Iolo manuscripts*, où est indiqué le nom du fondateur de chaque église, lequel est généralement un saint, fait fonder Lanfabon par Maenarch, comte de Hereford, tandis qu'une autre liste, parlant d'un autre Lanfabon, aujourd'hui Gilston, fait également fonder cette église par un laïque, Gurgan fils d'Ithel. Rees est lui-même obligé de convenir que saint Mabon n'est plus le patron de Lanfabon, et c'est uniquement en vertu de sa théorie préconçue

(1) Ce Dochuy aurait pu être contemporain de saint Gildas, et ce serait à lui que s'appliquerait ce trait de la *Vita Oudocci*.

sur les *lan* qu'il en fait l'ancien patron de cette paroisse. Le patron actuel est, dit-il, saint Constantin (1). Tant qu'on n'aura pas trouvé de traces plus sérieuses du culte de saint Mabon, il est donc plus prudent de le passer sous silence (2). Gurhir, le barde de Teilo à Landaf, est cité par les triades comme l'un des trois premiers précepteurs de l'île avec Tydain père de l'inspiration et Menyu le vieux. Les *Achau III* disent qu'il fut disciple de Cadoc et serviteur de Teilo, et qu'on lui a dédié l'église de Lysfaen en Gualanug, c'est-à-dire en Glamorgan. Le patron actuel de cette église est saint Dennis.

Négligeant Madog fils d'Ovein aux lèvres noires, mentionné par les *Achau V* et qui n'est l'objet d'aucun culte, négligeant également Madauc morvryn qui, dans la triade 151, joue à Lanilyd le rôle d'instructeur béni attribué à saint Cadoc pour Lancarfan et à saint Daniel pour Guyned, que les *Achau IV* disent fils de Moryd fils de Mor fils de Ceneu fils de Coël, et dont on fait quelquefois le père de Myrdin le sauvage, indications qui s'accordent à en faire un personnage du début du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, nous trouvons un Madog dont les *Achau III* font un fils de Gildas de Coedaur, par confusion avec saint Maelauc et un disciple de Cennydd, sans doute parce que Lannadog en Guyr est une paroisse voisine de Langennydd (3), dont les *Iolo Manuscripts* font un frère de Cennydd et que Rees identifie à Aedan fils de Cau. En réalité les Gallois vénéraient un saint, qui, né en Irlande, passa sa jeunesse en Galles et retourna en Irlande où il fonda Ferns et où il mourut, dit Tigernach, l'année où fut baptisé le roi Edwin de Northumberland, c'est-à-dire en 627 et non en 624, comme le disent les *Annales d'Ulster*. Ce saint, appelé *Aidus* dans sa biographie latine, et *Aidanus* dans la *Vita Davidis*, s'appelle Maedoc dans Tigernach et *Maidocus* dans la *Vita Teliavi*, la *Vita Cadoci* et le calendrier du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle qui le fêtent le 28 février comme évêque et confesseur (4), par suite de l'addition d'un

(1) *Essay on the welsh saints*, p. 71.

(2) Leland cite cependant, dans sa liste des saints corniques réputés fils de Brychan, Maben qui est peut-être saint Mabon.

(3) Une charte de la *Vita Cadoci* rapproche de même comme témoins *Maidocus* et Kenedir, souvent confondu avec Cennydd.

(4) Il faut noter que, d'après les P. P. de Smedt et de Backer dans leur



M initial si fréquente dans les noms de saints irlandais. Cette forme *Maidocus* prouve que les Gallois ont emprunté aux Irlandais le culte de ce saint : ils en ont fait, sans doute en souvenir de son séjour au monastère de saint David, le patron de deux paroisses du Pembroke, Nolton et West-Haroldsdon, la paroisse d'East-Haroldsdon étant dédiée à saint Ismaël qui, d'après la *Vita Davidis*, aurait été chez saint David le condisciple de saint Aidan ; de plus ils l'ont donné pour patron à Lanmadog en Guyr, soit qu'ils confondissent les deux noms, comme le fait Giraud de Cambrie lorsqu'il rend le nom gallois Madog par le nom latin *Maidocus*, soit qu'ils aient donné pour patron à un Lanmadog préexistant un saint dont le nom leur paraissait en être très voisin.

Le calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle fête le 5 décembre saint *Justinianus*, martyr. C'est également la date adoptée, d'après les Bollandistes, par l'écrivain anglais Whitford qui suit ici, comme pour saint Clitauc, le calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle. *Ferrarius* et *Wilson* donnent au contraire la date du 23 août adoptée par *Cressy* et par les Bollandistes. *Wilson* fait mourir saint *Justinianus* en 486 : c'est une erreur certaine, puisque sa biographie latine publiée par les Bollandistes d'après *Capgrave* le fait contemporain de saint David. D'après cette biographie, il serait né dans la petite Bretagne, *Britannia Minor*, d'où il faut simplement conclure qu'il n'est pas né en Galles : ayant reçu le sacerdoce dans son pays d'origine, il s'embarqua avec quelques compagnons et vint d'abord aborder dans un pays (*terra*) appelé *Cormer* que les Bollandistes n'ont pu identifier (1). Au bout de quelque temps, il se rembarqua sur l'ordre de Dieu et va aborder dans l'*insula Leme-neia* (près de Saint-David) où un saint homme nommé *Honorius*, *regis Thefriauci filius*, le reçoit et lui donne sa *mansio*. Le bruit de ses vertus se répand au loin et saint David le prend pour son confesseur. Ayant gourmandé quelques-uns de ses serviteurs, il est assassiné par eux. Son corps est transporté miraculeusement sur la rive opposée et inhumé

édition des *Acta Sanctorum Hiberniae*, Aidanus de Ferns est fêté le 31 janvier.

(1) Ne serait-ce pas *Cornou*, le Cornwall ?

dans une église qui, d'après le contexte, semble située sur la paroisse de *Menevia* ou Saint-David, et qui serait, par conséquent, la chapelle aujourd'hui détruite signalée par *Rees* sous le nom de *Capel Stinan*. La paroisse de *Lanstinan* en *Pembroke* lui est également dédiée.

Ce que la biographie latine de *Justinianus* nous dit de ses rapports avec saint David, rappelle assez étroitement ceux que la *Vita Davidis* établit entre saint David et saint *Guistilianus* son cousin germain paternel et son prédécesseur sur le siège de *Menevia*, pour que *Justinianus* et *Guistilianus* me paraissent devoir être identifiés. On m'objectera peut-être que le calendrier du XIII<sup>e</sup> siècle fête le 2 mars un saint *Gistilianus* qui est dans la *Vita Davidis* de Giraud de Cambrie la forme que cet écrivain a donnée au nom de *Guistilianus*. Mais si l'on veut bien remarquer que saint David est fêté le 1<sup>er</sup> mars, on en conclura tout bonnement que l'auteur du calendrier ne savait rien de saint *Gistilianus* et que ne sachant pas reconnaître en lui *Justinianus*, il a inscrit sur son calendrier les deux évêques de *Menevia* aux deux jours consécutifs du 1<sup>er</sup> et du 2 mars.

La façon dont est dénommé le saint personnage qui accueille à *Leme-neia* saint *Justinianus* est assez bizarre. On ne trouve jamais la particule *lo* ou *the* accolée au nom d'un roi, mais toujours au nom d'un saint, et s'il n'existe pas de saint *Honorius*, il existe au contraire un saint *Thefriaucus* dont *Landyfriog* en *Cardigan* conserve le souvenir. D'un autre côté si nous ne connaissons aucun roi gallois du nom de *Thefriaucus*, il existe justement un peu avant le temps dont nous parlons un roi *Ynyr* dont *Honorius* pourrait bien être une transcription latine. Il semble donc qu'il faudrait plutôt voir, dans ce saint, saint *Brioc* ou *Tyfriog* fils du roi *Ynyr* de *Guent*.

*Elli* ou *Ellinus*, qu'il serait peut-être préférable d'écrire *Ellivus*, figure dans la *Vita Cadoci* comme fils du roi des îles *Grimbut* et comme ayant succédé à *Cadoc* en tant qu'abbé de *Lancarfan*. Le calendrier du XVI<sup>e</sup> siècle fête *Elli* le 23 janvier, peut-être parce que l'on fêtait généralement saint *Cadoc* le 24 janvier. C'est, à mon avis, le patron de *Lanelly* en *Car-marthen* et de *Lanelly* en *Brecknock*, *Lanelieu* en *Brecknock*

me paraissant seul devoir être réservé à Elived ou Elyu, fille de Brychan.

Les *Achau I* nous apprennent simplement que saint Duyvaël était fils d'un chef du Nord appelé Pryderi ; il n'est probablement pas distinct de saint Duyven dont les *Achau II* font avec Cynbran et Cynbryd un descendant de Brychan, de saint Duyvaël représenté par les *Achau IV* comme un frère de saint Derfel, et de saint Duyve, fils de Lyvarch et patron d'une église en Evas ; mais il n'y a qu'une seule paroisse dans tout le pays de Galles où l'on trouve un nom qu'on puisse rapprocher de ces différentes formes : c'est Landuyve en Merioneth (1).

Les *Achau I* mentionnent une Merchyll, dont il faut corriger le nom en Mechyll ou Mechell ; elle serait fille d'un personnage appelé indifféremment Echuys, Cochuyd, Arthuys ou Mochuys ; elle a probablement vécu à la fin du VI<sup>e</sup> ou au commencement du VII<sup>e</sup> siècle ; elle est la patronne de Lanfechell en Anglesey ; elle y aurait fondé d'après les *Achau VI* une célèbre abbaye ; mais il est possible que ce document ait confondu Mechell et Marchell, et ait attribué à la première la fondation d'Ystrad Marchel en Montgomery. Le calendrier de 1567 met sa fête le 15 novembre, jour auquel il fête également notre saint Malo sous la forme saint Machud. Le calendrier du XVI<sup>e</sup> siècle publié dans les *Iolo manuscripts* lui donne deux fêtes, le 5 septembre et le 15 novembre ; mais il est possible qu'il l'ait confondue avec les différents saints ou saintes dont le nom ressemble au sien, Maches, Marchel ou Mechyd.

## VII. — Les saints du VII<sup>e</sup> siècle.

L'année 612 est également dans les *Annales de Cambrie* l'année de la mort de Conthigirn, en gallois moderne Kyndeyrn. Mais si, à cette date, Dyfrig était fort âgé, Kyndeyrn

(1) La vraie forme est probablement Duyvan, et c'est là le saint fêté le 13 juillet sous la forme Doywan dans le calendrier de 1471 et sous la forme Doewan dans les calendriers de 1489 et de 1542, celui-ci fêtant le même jour Dwynwen fille de Brychan. Un calendrier rédigé vers 1556 dit que c'est saint Doewan que l'on fête à Lanraiddhr.

était, au contraire, fort jeune, si l'on admet la généalogie que lui donnent tous les documents, c'est-à-dire si on le fait fils d'Ovein fils d'Uryen (Ewen fils d'Erwegende dans la plus ancienne vie latine) (1). Sa mère *Thaney* ou *Deny* (2) était-elle réellement fille de *Leudonus* de *Leudonia* ou *Leudun* luydauc de Dinas Eidin, ou y a-t-il simplement là l'indication géographique qu'elle était du Lothian, le fait a en lui-même peu d'importance. D'après sa plus ancienne biographie latine, il serait né à Culenos ou Culross, dont saint *Servanus* passait pour être le fondateur, et je ne vois pas pourquoi il n'aurait pas été réellement son disciple (3). La biographie que lui a consacrée Jocelin nous le montre vivant d'abord à Cathures aujourd'hui Glasgu (Glasgow) où il est promu à l'épiscopat, puis après la mort du roi Morken, obligé par les persécutions des parents de ce prince, à se retirer (après un séjour à Crossfeld près de Carlisle) auprès de saint David : c'est pendant son séjour en Galles que le roi *Cathwallain* lui donne un terrain où il bâtit l'abbaye de *Lanelgu*, aujourd'hui Lanelvy. Rappelé par le roi Rederech, il laisse à un de ses moines, Asaph, la direction de Lanelvy, fixe son siège épiscopal à Holdelm, aujourd'hui Hoddam, au comté de Dumfries, puis le transfère à Glasgow. On le fête le 13 janvier.

Il y a dans ce texte des erreurs certaines. Asaph, nous l'avons vu, est antérieur d'une génération au moins à Kyndeyrn, et si celui-ci a été abbé de Lanelvy, c'est après et non avant saint Asaph. De plus, *Cathwallain* n'a pu jouer aucun rôle dans la fondation de Lanelvy par saint Asaph, fondation faite au VI<sup>e</sup> siècle en Povys, dans un pays où il ne régnait pas, à une date très antérieure à celle de son existence, ni même être le contemporain de saint Kyndeyrn, mort un an avant Iacob grand-père de *Cathwallain* (4). On peut même se demander si saint David, la chronologie mise à part, figure à

(1) Skene, *Celtic Scotland*, tome II, p. 180 et suiv.

(2) Le *Livre blanc* l'appelle Dyfayr fille de Leudun.

(3) Cf. mon article, *Le patron de Saint-Servan*, *Revue de Bretagne*, année 1904, tome I, p. 492 et suiv.

(4) Il s'agit peut-être de Cadwallon à la main longue, père de Maelgun ; mais alors c'est une erreur en sens contraire : ce prince de la fin du VI<sup>e</sup> siècle et du début du VII<sup>e</sup> siècle n'a pu être le contemporain de saint Kyndeyrn.

plus juste titre dans le récit, et si le biographe n'a pas amplifié le récit du séjour de saint Kyndeyrn au monastère de Lanelvy en le mettant en rapports avec le grand saint gallois de l'époque, envisagé par lui comme un archevêque de Galles.

A prendre au pied de la lettre le texte des *Achau I*, il aurait existé un autre saint Kyndeyrn, contemporain de celui dont nous venons de parler, puisqu'il serait postérieur d'une génération à saint David. Rees admet comme certaine l'existence de ce second saint Kyndeyrn qu'il dit être fêté le 20 juillet et honoré à Langyndeyrn en Carmarthen. Il serait, d'après les *Achau I*, fils de Kyngar fils de Garthauc fils de Ceredic et, par conséquent, frère de Guynleu, mais il existe des variantes suivies par Rees qui le disent fils de Garthauc que Rees écrit Arthog : on se demande par conséquent si Kyndeyrn fils de Garthauc est distinct de Kyndeyrn fils de Garthuys (c'est ainsi que les *Achau I* ont transcrit par erreur la véritable formule Kyndeyrn garthuys), et si cette confusion n'a pas amené l'introduction d'un Kyndeyrn dans la famille de Garthauc.

Rees attribue à Pasgen, autre fils d'Uryen, quatre fils, Mor dont les *Achau IV* disent qu'il fut enterré à Enli, Leminod angel, mentionné dans les *Achau IV*, Mydan dont les *Achau III* disent qu'il fut disciple de Cadoc, mais qui est, je crois, identique à Nidan, petit-fils de Pasgen, et Goronvy, que Rees appelle Gurfyu, dont les *Achau III* disent qu'il est le patron d'une église d'Anglesey que je n'ai pu retrouver, et auquel Rees dit qu'était dédiée une chapelle aujourd'hui détruite, dite Capel Gurfyu en Carnarvon. Si Goronvy est véritablement un saint, il n'est pas le père de Nidan ou Nidam, comme le disent les *Achau I*, mais son frère. Les *Achau IV* le disent confesseur à Penmon. Il est le patron de Lannidan en Anglesey, et on le fête le 30 septembre dans le calendrier du *xv<sup>e</sup>* siècle. Nous ne savons rien de saint Mehyd, petit-fils de Lyvarch le vieux, d'après les *Achau IV* : c'est probablement une faute de scribe.

*Bennoius*, ou mieux, je crois, *Bennoius*, en gallois Beuno, est mentionné dans la *Vita Winefredae* et possède une biographie écrite en gallois. Par sa mère Pheren ou Beren, fille de Leudun ou Lauden le général (luydauc), il est le cousin

germain de Kyndeyrn, et les princes avec lesquels il est en rapports appartiennent à la fin du *v<sup>e</sup>* siècle et au commencement du *vii<sup>e</sup>*. Ynyr de Guent lui fait des dons en Evas, c'est-à-dire en Hereford. Cynan fils de Brochvel de Povys lui fait des dons en Merioneth. D'après sa biographie galloise il aurait été ensuite à la cour des rois de Guyned Cadfan et Cadvallon, mais ayant eu à se plaindre de celui-ci il se serait retiré chez Guidevit qui régnait de l'autre côté de la rivière Seint et qui lui donna de quoi bâtir le plus important de ses monastères, Clynnog le grand en Carnarvon, d'où lui vient sans doute son titre de penraith ou primat de Guyned. Ce récit est confirmé par une charte d'Edouard I d'après laquelle *quidam Gwithenel* (ou mieux Gwithevit) aurait donné à Beuno sa *villa* de Clynnok pour le salut de son âme et de l'âme de son *consobrinus Catwalinus* (1). Ce Guidevit ou Gwithevit ne me paraît pas distinct du miles Tevyth qui, d'après la *Vita Winefredae*, résidait en Tegeingl, district aujourd'hui compris dans le comté de Flint et autrefois dans le royaume de Guyned, et qui, lorsque le saint fut chassé de sa *mansio* de Povys par les fils de Selim, lui donna asile en Sechnant. Il n'y a donc pas à chercher un Sechnant en Holywell ni à identifier le *portus Sachlem* dont il est question plus loin avec Porthcasseg, comme le font les Bollandistes. La biographie galloise parle ensuite de ses rapports avec Maun fils de Brochvel, sans doute identique au prince que les autres documents appellent Mavan, qui lui fit des dons en Montgomery, et avec Idon fils d'Ynyr de Guent. D'après cette même biographie il serait né à Banhenic en Povys et aurait été élevé à Caerwent par saint *Tangusius*, probablement identique à Tangun, fils de Caradog au grand bras : enfin il est le fils de Beugi, fils, ou plutôt petit-fils, du roi Guynliu. Les calendriers de 1489 et de 1582 le fêtent le 21 avril, Cressy le 14 janvier.

A la même époque se place Istyphan, en latin *Stephanus*, si l'on admet la correction que j'ai proposée plus haut à la généalogie de son père Mavan ; il est, d'après les *Achau III*, le patron de Lanystyphan en Maclienyd, c'est-à-dire en

(1) Seebohm, *The tribal system in Wales*, p. 173.

Radnor, et d'après Rees, le patron de Lanystyphan en Carnarvon.

Enghenedl a donné son nom à Langhenel en Anglesey. Pour les *Achau IV* c'est un saint : pour Rees c'est une sainte. Son père est Cynan garvyn, roi de Povys.

Savuyt le blond (velyn) est dans les *Achau V* fils de Bledri le long fils de Meyrig roi de Dyfed. C'est à lui, plutôt qu'à Savuyt tête haute, qu'il faut attribuer Lansawel en Carmarthen, puisque Savuyt tête haute est un laïque.

Si Melangell, patronne de Pennant Melangell en Montgomery, et fêtée le 31 janvier et le 27 mai dans le calendrier de 1489, est véritablement une sainte, et non pas la mère de saint Collen, comme on pourrait le croire à première vue d'après le texte des *Achau I*, il faut la placer au début du *vi<sup>e</sup>* siècle. En effet son père Cyvelch, Cyvulch le vertueux (advyn) ou Riculf, est fils de Tudawal tutclut, par conséquent frère de Ryderch. Rees, adoptant certaines variantes du texte des *Achau I* qui suppriment Cyvulch, la dit fille de Tudval et la fait vivre au milieu du *vi<sup>e</sup>* siècle. Mais les *Achau III* identifient Tudval non avec le fils de Dumnagual le vieux, mais avec le fils d'Eidinet, ce qui, en intercalant un Ceredic qui vient d'ailleurs, nous donne les variantes Tutual fils Ceredic fils Dyfnwal, et Tutual fils Ceredic fils Ednyved. Son article dans les *Achau I* se termine ainsi : *o Ethni wydeles y vam* : pour que cette phrase ait un sens, il faut remplacer *o* par *a* : Ethni la gaélique serait alors la mère de Melangell : c'est la version qu'adopte Rees.

Si la généalogie de saint Cynhafal, telle que la donnent les *Achau IV*, est exacte, il faudrait le placer, avec Rees, au début du *vi<sup>e</sup>* siècle. Une correction devrait toutefois y être apportée. Il ne peut être le petit-fils de saint Cadfarch fils de Caradog au grand bras, et il faudrait substituer à Cadfarch son frère Cadell pour en faire le père d'Elgud. Les *Achau II* se bornent à dire que saint Cynhafal est honoré dans la vallée de la Clwyd : il est en effet patron de Langynhafal en Denbigh. On le fête le 5 octobre dans les calendriers de 1489 et de 1582.

Rees place également au début du *vi<sup>e</sup>* siècle Idloes, patron de Lanidloes en Montgomery, fêté le 6 septembre dans le

calendrier du *xvi<sup>e</sup>* siècle, fils, d'après les *Achau I*, de Guydvali (que Rees appelle Guydnabi) et petit-fils de Laurodet le barbu ; et Patric, patron de Lambadrig en Anglesey, fils, d'après les *Achau I*, d'Alvryt et petit-fils de Goronuy de Varedaug en Arvon (1), mais comme la triade 143, en parlant de Lauvrodet le barbu, le dit contemporain de Nud le généreux, Idloes nous apparaît plutôt comme un saint du milieu du *vi<sup>e</sup>* siècle. Quand à Patric, les *Achau III* disent qu'il vivait à Caergybi, aujourd'hui Holyhead en Anglesey, et qu'il fut le contemporain d'Elfod, ce qui en ferait un saint du *vi<sup>e</sup>* siècle. En tous cas je ne vois aucune raison d'identifier son père, comme le fait Rees, avec un fils du mythologique Guydion fils de Don.

D'après les *Achau I* Guynleu fils de Cyngar fils de Garthauc (ou Arthauc ou Caradaug) fils de Ceredic serait postérieur d'une génération à saint David. Rees lui attribue le patronage de Nantgunle en Cardigan, qui me paraît un patronage étymologique ; aussi je crois que nous sommes là en présence d'une erreur de scribe, et que, de même que les *Achau II* donnent à tort le nom de Cynlo à Guynlyu père de Cadoc, de même les *Achau I* ont donné à tort le nom de Guynleu à un saint dont le nom véritable est Cynlo, fêté le 17 juillet, dans le calendrier de 1471 (2), patron de Langynlo et Langgoedmor en Cardigan, de Nantmel, de Langynlo et de Lambister en Radnor : l'expression descendant de Ceredic signifie donc peut-être simplement qu'il était honoré en Cardigan, comme le disent les *Achau IV* d'un prétendu Cynlo fils de Mor qui n'en est pas distinct et que Rees fait vivre au milieu du *v<sup>e</sup>* siècle.

Rees a placé au début du *vi<sup>e</sup>* siècle les fils de Seithenyn, roi de Maesgwydno, et c'est, en effet, à cette date qu'il faudrait les placer si l'on admettait, comme les auteurs des triades, que Seithenyn fut un contemporain d'Emrys, mais les *Achau III* en font des disciples de saint Dunaut et les *Achau V* des dis-

(1) Le *Livre blanc* écrit Patric fils Morud fils Goronw (sans nom de localité), Anscombe cite la variante Guryd.

(2) S'il est vraiment appelé Cynlo le roi dans un calendrier, comme dit Rees, c'est qu'on l'a confondu avec le père de saint Cadoc.

ciplés de saint Daniel, ce qui revient au même, puisque saint Dunaut est le successeur de saint Daniel ; il faudrait en ce cas les reporter au début du *viii*<sup>e</sup> siècle. Ils sont dans les *Achau I* au nombre de cinq, Tutclud, Guennoedyl, Merin ou Myrini, Thutno et Sévenyr ou Senevyr, mais leur nombre a été augmenté dans les documents postérieurs, soit qu'on ait transformé en saints différents des variantes orthographiques d'un même nom, comme le fait par exemple Rees pour Thueno et Thutno, ou comme le font les *Achau V* pour Thutno, Tudur et Ynyr, soit qu'on y ait ajouté, pour des motifs qui m'échappent, des laïques comme Arvystl le boïteux et Guyndeg, ou des ecclésiastiques comme Hoedloiu et Libio à qui d'autres documents assignent une généalogie différente et plus vraisemblable. Ces cinq saints sont répartis en deux groupes : Tutclud et Guennoedyl sont honorés à Lyn en Arvon, Merin et Thutno à Yngredur dans le même comté ; aucune indication de culte n'est donnée pour Senevyr. En réalité la liste des paroisses publiée par Evans nous permet de corriger une erreur de Rees et de suppléer à son silence en ce qui concerne Tutclud, lequel n'est autre que le prétendu Tyddud patron de Penmachno en Carnarvon, localité qui, il est vrai, n'est pas située dans le district de Leyn, mais dans celui de Nantconwy. Guennoedyl est le patron de Languynodl en Carnarvon. Merin est probablement le patron de Bodferin en Carnarvon, mais non, comme le dit Rees, de Lanferin en Monmouth, l'ancien nom de cette paroisse étant Lanfetherin. Thutno est fêté à Landudno en Carnarvon, mais Bodferin et Landudno ne sont point dans le même district. Tutclud est fêté le 30 mai dans le calendrier de 1542 ; Guennoedyl, Merin et Thutno sont respectivement fêtés, d'après Rees, le 1<sup>er</sup> janvier, le 6 janvier et le 5 juin. On ne sait rien de Senevyr ; aussi je me demande si ce n'est pas une faute de copiste et s'il ne faut pas voir en lui le *Senanus* que la *Vita secunda Winefredae* dit avoir été enterré près de saint Cybi ou du saint que l'on a confondu avec lui à Guytherin. Il me paraît, en effet, qu'à côté d'un saint irlandais appelé *Senanus*, fêté d'après Rees le 1<sup>er</sup> mars, d'après les bréviaires de Léon et de Tréguier le 6 mars, fêté ce même jour dans le diocèse de Léon à Guisseney sous la forme Sezny, à Plousané sous la forme Sané, et par

le calendrier des *Iolo manuscripts* le 7 mars, à côté du saint Sezny que le bréviaire de Léon fête le 19 septembre, il a existé un saint gallois appelé Sannan ou Sannur, fêté le 19 avril d'après Colgan et le 29 avril d'après Cressy, Wilson, Ferrarius et les Bollandistes, patron de Lansannan en Denbigh et de Bedvelty en Monmouth, probablement aussi patron de Lansannur en Glamorgan et de Saint-Senoux en Armorique, peut-être remplacé à Messac par saint Sennen. Les calendriers de 1471, 1489 et 1582 fêtent le 13 juin saint Sanan, Sannan ou Sanian. Or, Sannan est encore honoré à Lantrisant en Anglesey, mais cette fois il n'est plus seul, on l'associe à saint Afran et à saint Ieuan, lesquels ressemblent assez à saint Armen et à saint Kenan dont Albert le Grand fait les disciples de saint Tenenan et les compagnons de saint Senan dans sa biographie de saint Tenenan. Notons encore que, tandis que certains calendriers ne fêtent le 13 janvier que saint Erbin, d'autres, comme celui de 1556, fêtent ce jour là Erbin, Savran et Elian (1).

La même histoire se répète pour les fils de Havystyl (2), Haustyl, Arustl ou Arvystl le boïteux, dont les *Achau III* disent qu'ils furent disciples de Dunaut, et les *Achau V* qu'ils furent disciples de Daniel à Chester, puis, après la ruine de leur couvent, moines à Enli, où leur père était enterré. On serait donc tenté d'interpréter ce passage comme signifiant que ces saints personnages vivaient au temps de l'abbé Dunaut dans le couvent fondé par Daniel, qu'ils périrent dans la ruine de ce couvent (aller à Enli signifie mourir), ou que s'étant dispersés après cet événement, ils se rendirent dans les différentes possessions de ce monastère où leur souvenir fut en vénération. Il n'y a donc pas à tenir compte de l'assertion des *Achau I* que leur mère était fille d'Amlaud uledic, car cette mère Thyvanved (Diarmed, Dhivanedh ou

(1) Cet Armen ou Afran, appelé Erbin par confusion avec le roi cornique de ce nom, me paraît être le patron de Saint-Arvan en Monmouth, appelé *Sanctus Arwynus* dans le pouillé du *xiv*<sup>e</sup> siècle. C'est lui que les vieilles litanies bretonnes appellent (au vocatif) *Armine*, et que nous honorons en Armorique sous les formes Erfen et Ervoan.

(2) C'est, d'après M. Auscombe, la forme donnée par le plus ancien manuscrit, écrit vers 1225.



Achanved) est représentée ailleurs comme la femme de Tutvulch de Cornouaille. Et comme Dilienyrr doit être identifié avec le saint *Deiferus* de la *Vita Winefredæ*, ce nous est une raison de plus de le placer au début ou au milieu du VII<sup>e</sup> siècle et non, comme Rees, à la fin du VI<sup>e</sup>. Les fils de Havystyl sont au nombre de quatre : 1<sup>o</sup> Tyvrydauc honoré à Mon, c'est-à-dire à Landyfydog en Anglesey, fête d'après Rees le 1<sup>er</sup> janvier ; 2<sup>o</sup> Dyeffer, dont on trouve le nom écrit également Dilienyrr, Diheufyr, Dwenyr, Dihaer, Drer, Deifr, Dier, Deir, etc., probablement identique au *Deiferus* de la *Vita Winefredæ*, comme l'a supposé Rees, puisque saint Dyeffer est honoré à Mottifarru (lisez Bottifarru) en Tegeingyl et *Deiferus* à Botavarrus, c'est-à-dire à Bodfari en Flint, paroisse dédiée à saint Diar dans la liste publiée par Evans et à saint Etienne dans la liste de Rees ; Cressy qui, d'après Ferrarius, met sa fête au 7 mars, tandis que Challoner le met au 16 mars, dit qu'il fut le successeur de saint Beuno et qu'il mourut en 664 ; mais c'est exagérer la portée du renseignement de la *Vita Winefredæ* qui dit simplement que *Deiferus* survécut à Beuno ; 3<sup>o</sup> Theyrnauc ou Tyrnauc, honoré dans la vallée de la Cluyd, c'est-à-dire patron de Landyrnog en Denbigh, fête le 4 avril dans le calendrier de 1489, le 2 avril dans le calendrier de 1582, et le 25 septembre dans le calendrier de 1542 qui l'a peut-être confondu avec saint Vuroc fête ce jour-là ou le précédent, par exemple dans le calendrier de 1461, dédoublé par les *Achau IV* en un Teyrnog et un Turog que nous avons déjà rencontré parmi les compagnons de Cadfan et en deux Tynnog, l'un fils d'Arvystli et l'autre fils de Corun, dédoublé par les *Achau V* en un Tyrog et un Tyneio que nous avons déjà rencontrés parmi les fils de Seithenyrr ; 4<sup>o</sup> Thudyr ou Tydyau, honoré à Darywen en Kyveilyauc, donc identique à Tudur, patron de Darowen en Montgomery, fête le 15 octobre dans le calendrier du XVI<sup>e</sup> siècle, peut-être identique à Tudur patron de Mynydyllsryn, anciennement Menethistelan en Monmouth, quoique Rees fasse de ce Tudur un fils de Hyvel, peut-être également identique au patron de Tythegston en Glamorgan, si, comme je l'ai dit plus haut, la forme Tudug est une forme correcte, enfin dédoublé par les *Achau V* en Tudur et Tydio. Les *Achau*

ajoutent à ces quatre frères une sœur, Marchel, patronne de Capel Marchel en Denbigh (1).

Il faut encore ranger dans la même catégorie les fils de Hêlic le chauve, soi-disant victimes d'une inondation, comme les fils de Seithenyrr, car si leur généalogie fait descendre leur grand-père de Gugan à l'épée rouge fils de Caradog au grand bras et conduit par conséquent Rees à les placer au milieu du VII<sup>e</sup> siècle (*Achau IV*), si un autre passage les fait contemporains de Run fils de Maelgun, une troisième indication les dit moines à Bangor en Maelor d'où quelques-uns se seraient rendus à Enli : c'est exactement la répétition de l'histoire des fils d'Arvystli. D'après les *Achau I*, ils seraient fils de Glanauc fils d'Hêlic ; d'après les *Achau II*, Hêlic serait fils de Glanauc ; cela s'explique si l'on réfléchit que Glanauc étant probablement l'insula *Glanauc* des *Annales de Cambrie*, les copistes gallois ont transformé un nom de lieu en un nom d'homme, il faut donc lire qu'ils sont de Glanauc comme fils d'Hêlic, ou fils d'Hêlic de Glanauc, Tyno Helig, la résidence plus ou moins historique de leur père étant en Carnarvon, et non en Maesguydno, comme disent les *Achau III* qui, à cause de la ressemblance des deux histoires, les confondent avec les fils de Seithenyrr. Dans les *Achau I*, ils sont trois : Bodo, Guynnin et Brothen. Les *Achau IV* ajoutent Brenda et Ermin qui sont en réalité le saint irlandais Brendan et son disciple Ernan ou Mernoc (2). Les *Achau II* en ajoutent sept : Peris qui figure sans généalogie dans les *Achau I*, Bodvan et Bedvâs qui ne sont que des doublets de Bodo, Guyar, Celynin, Rychvyn et Elgyfarch. Bodfan ou Bodo est, d'après Rees, fête le 2 juin, il est le patron d'Aberguynngregyn en Carnarvon ; et comme l'association de Bodo et de Guynnin rappelle celle de Tyfodug et de Guynno à Lantrisant en Glamorgan, on pourrait songer

(1) Capel Marchel est-il dédié à une sainte galloise ? J'en doute quand je vois sur la liste de Rees qu'une des deux églises de Denbigh est dédiée à saint Marcellus et que Landeusan en Anglesey est dédiée à saint Marcellus et à saint Marcellinus.

(2) La liste des *Iolo manuscripts* cite un saint Mernoc, disciple de saint Dochuy, qui aurait fondé Lanvernog en Glamorgan. Le véritable nom paraît Lyvernog ou Lavernock ; le patron d'ailleurs est saint Laurent.

à identifier Bodo et Tyfodug s'ils n'avaient pas une généalogie différente. Rees prétend que Bedvas est l'ancien patron de Bedvas en Monmouth, mais comme la ressemblance des noms est son seul argument, il n'y a pas à en tenir compte pour faire de Bedvas un saint différent de Bodo. Guynnin serait, d'après les *Achau III*, patron d'une église en Cardigan, laquelle ne peut être que Lanunen, aujourd'hui dédiée à sainte Lucie : il serait en plus, d'après Rees, patron de Landyguynin en Carnarvon et on le fêterait le 31 décembre; mais si, comme patron de Lanunen, il n'est pas différent de Guynno fils de Cau, comme patron de Landyguynin, il ne l'est peut-être pas de Guynodl patron lui aussi, d'un lan en Carnarvon et fêté le 31 janvier. Brothen serait, d'après Rees, patron de Lanfrothen en Merioneth qui serait l'église de Guyned dont parlent les *Achau III* : notons d'ailleurs que les *Achau IV* citent un autre saint Brothen qui serait l'arrière-petit-fils de Ceredig (1). Celynin, patron de Langelynin en Carnarvon et en Merioneth, serait, d'après Rees, fêté le 20 novembre; mais je ne puis croire qu'il soit distinct de Celynin frère de Guynno et prétendu fils de Cynyr. Rychvyn fêté, d'après Rees, le 10 juin, serait le patron de Lanrychvyn en Carnarvon, et Peris, fêté le 26 juillet, serait à la fois le patron de Lanberis en Carnarvon et le maître de saint Cian, fêté le 11 décembre, et patron de Langian en Carnarvon.

Les *Achau III* mentionnent, non pas dans la liste des saints, mais dans la liste des saintes familles, Lidnerth fils de Nud le généreux. Comme aucune église ne lui est dédiée, il est probable qu'il y a là une erreur et qu'on a confondu un laïque nommé Idnerth et le saint français Léonard appelé Lednart ou Lydnerth dans les calendriers gallois. Saint Leudad et ses frères sont généralement représentés comme les fils de Dingad et les petits fils de Nud le généreux. Seuls les *Achau V* en font les frères de Dingad et par conséquent les fils de Nud. Leur mère Thenoi ou Thefai (nom imprimé par erreur Atefai pour a Thefai dans les *Achau III*) est fille de Leudun : Leudad et ses frères seraient donc les cousins germains de Beuno et de Kyndeyrn. Il faut d'ailleurs remar-

(1) Le calendrier de 1542 le fête le 14 octobre sous la forme Vyrothen.

quer que, tandis que la *Vita secunda Winefredae* appelle *Theonia* la mère de saint *Elerius* frère de saint Leudad et confirme ainsi le témoignage des *Achau*, la *Vita Kentigerni* donne le nom presque identique de Thaney à la mère de saint Kyndeyrn que les *Achau* appellent Dyfuyr. Les fils de Dingad sont au nombre de cinq. 1<sup>o</sup> Leudad, dont le plus ancien manuscrit des *Achau* dit qu'il est honoré avec son frère Maglan à Coetalun, fut probablement abbé d'Enli, puisqu'il est avec saint Cadfan le patron de cette église. Rees l'identifie au *Leudocus* dont parle Giraud de Cambrie, patron de Cenarth, Penboir et Lanlaudogen Carmarthen et de Gilgerran en Pembroke, et le distingue à tort de Leydad prétendu fils d'Alan ; Leudad serait, d'après lui, fêté le 15 janvier. 2<sup>o</sup> Baglan ou Maglan a été lui aussi dédoublé pour fournir un homonyme prétendu fils d'Ithaël : il est honoré en Coetalun, patron d'églises en Morganug et en Guyned, c'est-à-dire de Baglan en Glamorgan et de Lanfaglan en Carnarvon. 3<sup>o</sup> Eleri que l'on honore à Pennant Guytherin en Ryvynyauc, c'est-à-dire à Guytherin en Denbigh, est identique à l'abbé *Elerius* qui, dans la *Vita secunda Winefredae*, accueille la sainte dans sa résidence de *Witheriacus* ou Gurtherin où sa mère *Theonia* dirige un couvent de religieuses et où il est enterré dans la *basilica* qui porte son nom : il est donc probable, quoi qu'en dise Rees, que c'est Eleri et non Guytherin à qui l'église de Guytherin est dédiée, car saint Guytherin paraît bien ne devoir son existence qu'à une erreur du rédacteur des *Achau III* qui a vu dans Guytherin un fils de Dingad et non un surnom de Pennant. Eleri que les *Achau III* se représentent tantôt comme un fils, tantôt comme une fille, a lui aussi été dédoublé pour donner naissance à un Iar d'Enli, patron d'une église en Morganug, c'est-à-dire, de Saint Hilary en Glamorgan, et sans doute aussi de Lanilar en Cardigan ; mais comme le *Liber Landavensis* donne à l'église du Glamorgan le nom de *sanctus Hilarius*, on se demande s'il s'agit de saint Hilaire de Poitiers que l'on aurait identifié à un saint gallois, ou de saint Eleri que l'on aurait remplacé en certains endroits par saint Hilaire de Poitiers. 4<sup>o</sup> Le *Livre blanc* qui nous donne une forme plus complète que le texte publié par Rees, appelle le quatrième

frère Thelkyn et dit qu'il est honoré avec Thyvrydauc en Cardigan. La présence de la variante Theguy prouve que nous sommes en présence du patron de Landyguy en Cardigan, lequel est peut-être analogue au patron de Landecvyn en Merioneth, les *Achau V* voyant naturellement deux frères dans ces deux variantes orthographiques ; 5° La forme Thyvrydauc pour le nom du cinquième frère est certainement erronée, saint Tyfrydog étant un fils d'Anvystyl : peut-être faut-il adopter la variante Tyvriauc et voir en ce saint le patron de Landyfriog en Cardigan, que j'ai précédemment considéré comme un fils d'Ynyr. Les *Achau III*, parlant d'une façon générale des fils de Dingad, les disent disciples de Cattug, par lequel ils entendent probablement ici Cadfan, et compagnon de Dyfrig à Enli, tout en disant à propos d'Eleri qu'il fut disciple de saint Daniel.

Rees place au début du VII<sup>e</sup> siècle la sainte que les documents latins désignent sous la forme *Winefreda*, forme évidemment altérée sous une influence anglaise, et que les documents gallois, les calendriers notamment, appellent *Wenvrewy*, forme dont, comme je l'ai dit, l'application à cette sainte n'est pas certaine. Nous possédons deux biographies latines de *Winefreda*, rédigées toutes deux d'après les Bollandistes au cours du XII<sup>e</sup> siècle. La première se borne à dire qu'elle était fille d'un chevalier (*miles*) nommé Tevyth qui vivait in *Tekeynglia*, c'est-à-dire dans le district de Tegeingl au comté de Flint, au temps de *Catwanus*, roi de *Venedocia*, et qui possédait la *villa Abelug*, et qu'ayant été tuée par *Caradauc filius Alauc*, prince de sang royal, *regali stirpe ortus*, ou, comme dit plus correctement la seconde biographie, par *Chadrocus filius Alani regis*, elle fut ressuscitée par saint *Beunonus* à qui son père avait donné asile dans la *convallis Sechnant* (la vallée sèche), lorsque les fils du roi Selym le chassèrent de sa résidence (*mansio*) de Povys. La sainte se bâtit alors à Gurtherin ou Wytern, c'est-à-dire à Guytherin en Denbigh, un ermitage qu'elle transforma plus tard en communauté. La seconde biographie nous raconte que *Beunonus* étant mort, la sainte, qui avait d'abord vécu dans son voisinage, cherchant sous la direction de qui elle pourrait se mettre, alla d'abord trouver *Deiferus* à *Botavarrus*,

*rus*, c'est-à-dire à Bodfari en Flint, lequel l'envoya à *Saturnus* de *Hentlandus*, c'est-à-dire de Henlan en Denbigh, qui l'adressa à *Elerius* de *Witheriacus*, c'est-à-dire de Guytherin en Denbigh, où elle fut placée par le saint sous la direction de sa mère *Theonia* et où elle succéda à *Theonia* comme abbesse quand celle-ci vint à mourir. Elle y décéda elle aussi et fut inhumée dans le cimetière où reposaient les corps de saint *Chebius* et de saint *Senanus*, ce qui est certainement erroné pour le premier dont le nom ne peut se trouver là que par suite d'une erreur de scribe. La *Vita prima* donne le 24 juin comme étant le jour de sa sépulture, la *Vita secunda* indique le 2 novembre. Les Bollandistes expliquent cette différence en disant que la première date se rapporte à son assassinat et la seconde à sa mort définitive. Le calendrier de 1582 la fête également à deux jours différents le 22 juin et le 3 novembre ; les calendriers de 1471 et de 1489 ne parlent que de la fête du 22 juin, celui de 1542 de la fête du 4 novembre. Le calendrier des *Iolo manuscripts* la fête sous deux noms différents, le 20 septembre sous la forme *Winifred*, le 3 novembre sous la forme *Guenvœc*.

Le *Saturnus* dont parle la *Vita Winefredae* s'identifie tout naturellement avec saint Sadurn, patron de Henlan en Denbigh, et la mention qu'en font les *Achau III* qu'il fut *periglaur* (prêtre) dans le couvent d'Asaf, lui convient parfaitement. Rees a eu raison de le distinguer du père de saint Crallo qui est un laïque, mais il a eu tort d'attribuer à celui-ci le patronage de Lansadurn en Anglesey et en Carmarthen, les *Achau III*, qui ne disent rien de Henlan, attribuant au disciple d'Asaf les deux paroisses de Mon et de Dyfed. Il faut d'ailleurs remarquer que, d'après une inscription ancienne citée par Haddan et Stubbs, *Saturnus* serait honoré à Lansadurn en Anglesey sous la forme *Saturninus* : Lansadurn en Carmarthen devrait donc lui être attribué plutôt qu'à l'évêque du IX<sup>e</sup> siècle auquel Rees en fait honneur (1). Les calendriers de 1542 et de 1582 fêtent Sadurn le 29 novembre.

(1) Naturellement les *Achau V* font de Sadyrnin un fils de Sadurn. Pour eux le patron de Lansadurn en Emlyn (c'est-à-dire en Carmarthen) est Sadurn le vieux, fils de Cynyr. Les *Achau IV* font du Sadurn, frère d'Iltid, le patron des églises d'Emlyn et d'Istrad Tovy.

Au milieu du VII<sup>e</sup> siècle appartiennent, outre Idloes dont j'ai parlé à la période précédente où Rees le classait à tort : Dona, fils de Selyv, roi de Povys, d'après les *Achau II*, fêté d'après Rees le 1<sup>er</sup> novembre, disciple de Daniel d'après les *Achau III*, patron de Landona en Anglesey ; Cedvyn fils, d'après les *Achau IV*, de Guron *meiguron*, fils de Peredur, auquel on a donné à tort pour mère Madryn fille de Vortimer, parce qu'on l'a sans doute confondu avec Ceidiau ; il est le patron de Langedvyn, paroisse située en Denbigh et non, comme dit Rees, en Montgomery ; le *Liber Landavensis* mentionne un Lann Cetguinn en Ystraty, c'est-à-dire en Brecknock, mais comme il n'y a pas de paroisse de ce nom dans ce comté, il faut admettre, ou que c'est une erreur de scribe, ou qu'elle a changé de nom ; Eguad fils, d'après les *Achau V*, de Cyndilic et petit-fils de Nuython, patron de Lanegvad et de Lanfynydd en Carmarthen, à propos duquel il est inutile, après ce que j'ai dit sur Cyndilic et Nuython, de répéter qu'il n'y a pas lieu de tenir compte, soit de la mention des *Achau III*, d'après lesquels Cyndilic serait fils de Cennydd fils d'Aur de Coedaur, ni de la mention des *Achau V* qui font de Nuython un fils de saint Gildas ; Gurin, frère d'Eguad auquel les *Achau V* attribuent le patronage d'une église qu'ils appellent Trefurin ou Gurinston et que je ne retrouve dans aucun autre document, à moins qu'il ne s'agisse d'une paroisse du Monmouth dont le nom ne figure pas sur les listes galloises, mais que le *Liber Landavensis* appelle *merthyr Gerein* et le pouillé du XIV<sup>e</sup> siècle *marther Geryn* ; en tous cas ce ne peut être Lanurin, puisque cette paroisse est dédiée à saint Ust et à saint Dyfnig ; en revanche, il est possible, Gurin étant une abréviation, qu'il faille l'identifier soit à saint Gurvan, soit au saint Gurgi qui, d'après la liste des paroisses du Glamorgan publiée dans les *Iolo manuscripts*, aurait été le disciple de saint Doche et le fondateur de l'église de Penarth, aujourd'hui dédiée à saint Augustin.

Gorust ou Grust est fêté le 1<sup>er</sup> décembre dans les calendriers de 1542 et de 1567 : il est le patron de Lanrust en Denbigh. Il est fils de Gueith du grand château ou du vieux château (*bangær* ou *hengaer*) fils d'Elphin fils d'Uryen, et de Chreirvy ou Euronwy fille de Clydno. Le *Livre blanc* lui donne à tort

le surnom de Letlum par confusion avec un roi du V<sup>e</sup> siècle. Peut-être faut-il lire Gorust *gueith* de Bangær, auquel cas il appartiendrait au début du VII<sup>e</sup> siècle.

Saint Collen, patron de Langollen en Ial, c'est-à-dire en Denbigh, fêté le 21 mai dans les calendriers de 1471, de 1489 et de 1582, et le 20 mai, d'après Rees, est dans les *Achau I* fils de Petrun fils de Coledauc fils de Guyn ; dans les *Achau II* et *III* il est fils de Guynnauc fils de Coledauc ou Clydauc fils de Caurdaf fils de Caradog au grand bras ; une vie galloise, conservée dans un manuscrit du XVI<sup>e</sup> siècle, le dit fils de Guynoc fils de Kydeloc fils de Kowrda (1). C'est cette dernière version qui a les préférences de Rees, pour lequel saint Collen se place par suite au milieu du VII<sup>e</sup> siècle (2). Je crois au contraire que la bonne version est celle des *Achau I*, car elle est conforme à la triade qui mentionne Coledauc fils de Guyn parmi les chevaliers de la cour d'Arthur. Il est fort possible que la mention de Caurdaf et de Caradog ait été empruntée à l'article Dyfnog qui, dans les *Achau I* et *II*, suit l'article Collen, de même qu'il est fort possible que ce soit à l'article Melangell que les *Achau I* et *II* aient emprunté l'idée de donner pour mère à saint Collen tantôt Melangell, tantôt la mère de celle-ci, Ethin ou Erthin la gaélique. La vie galloise appelle la mère Ethinen la gaélique et la représente comme fille du roi Vathyluch, lequel n'est autre que le Matholuch du *Mabinogi* de Bran.

De la comparaison des *Achau I* et *II* il semble résulter que saint Gurnerth est le fils et non la fille de Levelyn de Tralung en Brecknock, fils de Tegonvy, fils de Teon, fils de Guineu *deuvreuduyt* (deivreuguy, dit Anscombe). Les *Achau III* distinguent Gurnerth, frère de Lyvelyn, et Guydfarch son fils, ce qui est certainement une erreur. Qu'ils soient frères ou père et fils, ils sont fêtés ensemble le 7 avril dans les calendriers de 1489 et de 1582. Les *Achau III* disent du faux Guydfarch qu'il fut moine à Mon au monastère de

(1) Evans, *Report of the manuscripts in Welsh language*, tome II, p. 322.

(2) Rees mentionne également l'autre descendance, mais en faisant Coledauc fils de Ryderch le généreux.

Au milieu du VII<sup>e</sup> siècle appartiennent, outre Idloes dont j'ai parlé à la période précédente où Rees le classait à tort : Dona, fils de Selyv, roi de Povys, d'après les *Achau II*, fêté d'après Rees le 1<sup>er</sup> novembre, disciple de Daniel d'après les *Achau III*, patron de Landona en Anglesey ; Cedvyn fils, d'après les *Achau IV*, de Guron *meiguron*, fils de Vortimer, auquel on a donné à tort pour mère Madryn fille de Vortimer, parce qu'on l'a sans doute confondu avec Ceidiau ; il est le patron de Langedvyn, paroisse située en Denbigh et non, comme dit Rees, en Montgomery ; le *Liber Landavensis* mentionne un Lann Cetguinn en Ystratyu, c'est-à-dire en Brecknock, mais comme il n'y a pas de paroisse de ce nom dans ce comté, il faut admettre, ou que c'est une erreur de scribe, ou qu'elle a changé de nom ; Eguad fils, d'après les *Achau V*, de Cyndilic et petit-fils de Nuython, patron de Lanegvad et de Lanfynydd en Carmarthen, à propos duquel il est inutile, après ce que j'ai dit sur Cyndilic et Nuython, de répéter qu'il n'y a pas lieu de tenir compte, soit de la mention des *Achau III*, d'après lesquels Cyndilic serait fils de Cennydd fils d'Aur de Coedaur, ni de la mention des *Achau V* qui font de Nuython un fils de saint Gildas ; Gurin, frère d'Eguad auquel les *Achau V* attribuent le patronage d'une église qu'ils appellent Trefurin ou Gurinston et que je ne retrouve dans aucun autre document, à moins qu'il ne s'agisse d'une paroisse du Monmouth dont le nom ne figure pas sur les listes galloises, mais que le *Liber Landavensis* appelle *merthyr Gerein* et le pouillé du XIV<sup>e</sup> siècle *marther Geryn* ; en tous cas ce ne peut être Lanurin, puisque cette paroisse est dédiée à saint Ust et à saint Dyfnig ; en revanche, il est possible, Gurin étant une abréviation, qu'il faille l'identifier soit à saint Gurvan, soit au saint Gurgi qui, d'après la liste des paroisses du Glamorgan publiée dans les *Iolo manuscripts*, aurait été le disciple de saint Doche et le fondateur de l'église de Penarth, aujourd'hui dédiée à saint Augustin.

Gorust ou Grust est fêté le 1<sup>er</sup> décembre dans les calendriers de 1542 et de 1567 : il est le patron de Lanrust en Denbigh. Il est fils de Gueith du grand château ou du vieux château (*bangær* ou *hengaer*) fils d'Elphin fils d'Uryen, et de Chreirvy ou Euronwy fille de Clydno. Le *Livre blanc* lui donne à tort

le surnom de Letlum par confusion avec un roi du V<sup>e</sup> siècle. Peut-être faut-il lire Gorust *gueith* de Bangær, auquel cas il appartiendrait au début du VII<sup>e</sup> siècle.

Saint Collen, patron de Langollen en Ial, c'est-à-dire en Denbigh, fêté le 21 mai dans les calendriers de 1471, de 1489 et de 1582, et le 20 mai, d'après Rees, est dans les *Achau I* fils de Petrun fils de Coledauc fils de Guyn ; dans les *Achau II* et *III* il est fils de Guynnauc fils de Coledauc ou Clydauc fils de Caurdaf fils de Caradog au grand bras ; une vie galloise, conservée dans un manuscrit du XVI<sup>e</sup> siècle, le dit fils de Guynoc fils de Kydeloc fils de Kowrda (1). C'est cette dernière version qui a les préférences de Rees, pour lequel saint Collen se place par suite au milieu du VII<sup>e</sup> siècle (2). Je crois au contraire que la bonne version est celle des *Achau I*, car elle est conforme à la triade qui mentionne Coledauc fils de Guyn parmi les chevaliers de la cour d'Arthur. Il est fort possible que la mention de Caurdaf et de Caradog ait été empruntée à l'article Dyfnog qui, dans les *Achau I* et *II*, suit l'article Collen, de même qu'il est fort possible que ce soit à l'article Melangell que les *Achau I* et *II* aient emprunté l'idée de donner pour mère à saint Collen tantôt Melangell, tantôt la mère de celle-ci, Ethin ou Erthin la gaëlique. La vie galloise appelle la mère Ethinen la gaëlique et la représente comme fille du roi Vathyluch, lequel n'est autre que le Matholuch du *Mabinogi* de *Bran*.

De la comparaison des *Achau I* et *II* il semble résulter que saint Gurnerth est le fils et non la fille de Levelyn de Tralung en Brecknock, fils de Tegonvy, fils de Teon, fils de Guineu *deuvreuduyt* (deivreugys, dit Anscombe). Les *Achau III* distinguent Gurnerth, frère de Lyvelyn, et Guydfarch son fils, ce qui est certainement une erreur. Qu'ils soient frères ou père et fils, ils sont fêtés ensemble le 7 avril dans les calendriers de 1489 et de 1582. Les *Achau III* disent du faux Guydfarch qu'il fut moine à Mon au monastère de

(1) Evans, *Report of the manuscripts in Welsh language*, tome II, p. 322.

(2) Rees mentionne également l'autre descendance, mais en faisant Coledauc fils de Ryderch le généreux.



Cybi. Rees, qui ne dit rien de cette attribution, fait de Gurnerth et de Lyvelyn deux saints honorés à Welshpool en Montgomery, mais il paraît avoir confondu Lyvelyn et Cynfelyn, patron de Welshpool, avec Notre-Dame, car il identifie Téon et Tibion, remplace Tegonvy par Meirion, et intercale Bleidydd dans la généalogie. Les calculs de Rees, p. 91, feraient de Lyvelyn un saint du <sup>ve</sup> siècle : j'y vois un saint du <sup>vii</sup>e.

C'est au milieu du <sup>vii</sup>e siècle que Rees place saint Cadvaladr qui est pour lui le roi de Guynedd. S'il en était ainsi, ce prince qui aurait régné, d'après les *Annales de Cambrie*, de 631 à 682, appartiendrait plutôt à la fin du siècle, mais rien n'est moins certain que cette identification. En tous cas l'existence de saint Cadvaladr est certaine. Deux églises lui sont dédiées sous le nom de Langadvaladr, l'une en Anglesey, l'autre en Monmouth. Il est fêté le 12 novembre dans les calendriers de 1489 et de 1582, le 9 octobre d'après Rees.

Haddan et Stubbs classent parmi les Bretons insulaires saint *Condedus* qui se serait fait moine dans l'abbaye française de Fontenelle et serait mort en 685. Il s'agit beaucoup plutôt là d'un Breton armoricain.

La brillante floraison des saints gallois se termine au <sup>vii</sup>e siècle.

Les *Achau* V mentionnent deux évêques de Caergybi, l'oncle et le neveu, Glassog et Elvod. Le second est connu par les *Annales de Cambrie* qui disent qu'en 768 il décida les Bretons à adopter les usages romains relativement à la date de la fête de Pâques et qu'il mourut en 809. Ces dates correspondent avec sa généalogie qui le dit fils de Goleudrem, fils de Glassar, fils de Gereint, fils de Nynnïau, fils de Cyndilic, fils de Nuythron. C'est lui qui d'après les traditions galloises aurait transféré le siège épiscopal de Guynedd de Caergybi à Bangor Elfod ou Bangor sur Convy en Carnarvon. Mais aucune paroisse ne lui est dédiée et aucun calendrier ne le mentionne. Son oncle Glassog serait honoré, d'après les *Achau* V, à Langlassog en Arlechved, c'est-à-dire en Carnarvon, mais je n'ai trouvé aucune paroisse de ce nom dans ce comté.

Rees mentionne au <sup>ix</sup>e et au <sup>x</sup>e siècle deux autres saints

auxquels des églises seraient dédiées, Sadyrnin et Cyfelach, mais j'ai montré plus haut que ce n'était point à eux qu'il fallait les attribuer.

Ainsi se classent avec une chronologie approximativement exacte presque tous les saints mentionnés dans les *Achau*. Je dis presque tous, puisque trois seulement restent en dehors, Idau fils de Gurgu, peut être identique au saint fêté le 31 octobre et vénéré à Merthir Issi au jourd'hui Partrishow en Brecknock, Samlet honoré à Killai en Gorvenyd, c'est-à-dire patron de Lamsaled en Glamorgan, et Cadgyfarch, frère de saint Gurmael, évêque honoré dans l'église d'Usk. Les listes des *Achau* ne sont d'ailleurs pas complètes : parmi les saints corniques Haddan et Stubbs en citent deux très célèbres, Rumon et Conoglas, et Rees a toute une liste de saints gallois qu'on ne connaît que par une mention dans un calendrier ou par le patronage d'une église. J'ai déjà d'ailleurs dans le cours de ce travail réussi à identifier quelques-uns de ces saints et à les faire passer ainsi d'une époque inconnue à une époque connue. D'autres ne me paraissent pas des saints gallois : tel par exemple Caron patron de Tregaron en Cardigan, fêté le 5 mars et identique par conséquent au saint irlandais Cieran ou Cieran (1) ; tel est saint Murog, patron de Lanfurog en Anglesey, dont Rees dit, je ne sais sur quelle donnée, qu'on célèbre la fête le 6 ou le 15 janvier, alors que les calendriers de 1471, de 1489 et de 1582 fêtent saint Vuroc le 26 septembre ; or, saint Vuroc ne me paraît pas distinct du saint que les habitants du Cornwall vénèrent sous le nom de *Buriëna* et dont Saint-Buryan en Cornwall conserve le souvenir ; tel est encore saint Myllin, patron de Lanfyllin en Montgomery, qui étant fêté le 17 juin est identique au saint irlandais Molling (2).

V<sup>ie</sup> Ch. de la Lande de Calan.

(1) Il y a là bien entendu un simple à-peu-près étymologique.

(2) La liste de Rees pourrait être aisément grossie. Lansoy en Monmouth porte certainement le nom d'un saint, puisque le pouillé du <sup>xv</sup>e siècle donne la forme Landissoy.

Le *Thadioceus* de Gaufrroi de Monmouth, étant le successeur de Teilo, doit être corrigé en *Oudoceus*.

# Pèlerinages, Troménies, Processions votives

## AU DIOCÈSE DE QUIMPER

### I. — Pèlerinages.

La visite d'un lieu saint a été de tout temps une dévotion chère aux Bretons de l'extrême Armorique. Les distances à parcourir, le plus souvent à pied, ne semblent pas les arrêter. C'est ainsi que le Cartulaire nous montre « Renaud Le Gall », évêque de Quimper, fondant en 1228 son anniversaire avant d'entreprendre le pèlerinage de Bari, en Apulie, en l'honneur de saint Nicolas ; quelques années plus tard vers 1236 le même évêque se préparait à accomplir le vœu qu'il avait fait d'aller en terre sainte, lorsqu'il en fut dispensé par cette lettre de Grégoire IX, datée du 24 octobre 1237 (1).

« Notre très cher fils le comte de Bretagne, par zèle pour la foi, s'étant enrôlé sous les étendards de la croix pour voler au secours de Constantinople et désirant vous confier la garde de sa terre, nous a prié de vous autoriser à demeurer en Bretagne, quoique vous ayez vous-même pris la croix pour venir au secours de la terre sainte ; nous vous accordons en conséquence cette autorisation, tout en vous concédant la même indulgence que vous auriez gagnée en vous y rendant effectivement. »

L'année du Jubilé de 1600, le concours des bretons bretonnants fut si nombreux à Rome, que le pape nomma pour la circonstance grand pénitencier des bretons, François Larchiver, originaire de Plouvorn, qui, après avoir fait ses

(1) Archives vatic.

études à Rome, y desservait l'église de Saint-Yves-des-Bretons — il mourut évêque de Rennes.

A peine la découverte de la statue miraculeuse de sainte Anne, près Auray, fut-elle connue, que ce lieu devint le centre d'une dévotion ardente pour la Grand'mère de l'Homme-Dieu, dévotion qui se manifesta surtout sous la forme de pèlerinage. « En 1633, la peste affligeant extrêmement la ville de Pont-l'Abbé et le voisiné il y avait près de six mois ; à la suasion du Père Huger de saint François prieur des Carmes de cette ville, les habitants firent un vœu à sainte Anne près Auray et à certain jour partirent du dit lieu du Pont, tous les religieux du dit couvent processionnellement devant eux, suivis de deux ou trois cents personnes hommes et femmes de la dite ville et vinrent trois jours de chemin, toujours en procession avec prières et chants, en la dite chapelle de sainte Anne, rendre leur vœu et s'en étant retournés, la peste cessa en telle sorte que aucun depuis n'en fut frappé. En mémoire de quoi ils mirent un tableau de sainte Anne en une chapelle de leur église qu'ils appelaient autrefois sainte Barbe. » (Archives départementales.)

Il n'est pas inutile de remarquer que Pont-l'abbé est distant de sainte Anne d'Auray d'environ 26 lieues, ce qui fait une moyenne de près de neuf lieues par jour, sans qu'un tel nombre de pèlerins ait pu espérer trouver un gîte convenable pendant la nuit.

Mais la forme la plus spéciale de pèlerinage en Bretagne a été ce qu'on appelle le pèlerinage des *Sept Saints*, pèlerinage accompli isolément ou par groupe jusqu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Ces sept saints étaient les fondateurs des sept églises de Bretagne : Léon, saint Paul ; Quimper, saint Corentin ; Vannes, saint Paterne ; Tréguier, saint Tugdual ; Dol, saint Samson ; saint Briec et saint Malo. Or les pieux pèlerins n'hésitaient pas à entreprendre, même à pied, la visite des églises cathédrales dédiées à ces saints fondateurs, et ce pèlerinage qui durait environ deux mois s'appelait le *tour de Bretagne, tro Breiz*. Ils se renouvelaient, à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, quatre fois par an : à Pâques, à la Pentecôte, à la Saint-Michel de septembre et à Noël, c'est-à-dire qu'ils commençaient quinze jours avant, et finissaient quinze jours après chacune

des fêtes dont ils empruntaient les noms, du moins dans le diocèse de Vannes, car à Quimper au commencement du xv<sup>e</sup> siècle ces pèlerinages n'avaient lieu que deux fois l'an.

On a pu calculer à Vannes, pour une année, un passage de trente à trente-cinq mille pèlerins, à raison des offrandes déposées à cette occasion dans la Cathédrale.

L'église de Quimper avait un autel dédié aux Sept Saints de Bretagne, placé à l'entrée du chœur près de la grille, et un tronc appelé *cista perigrinorum*, tronc des pèlerins, qui constituait un des revenus du chapitre. Ce pèlerinage qui était fort fréquenté au xiii<sup>e</sup> siècle, au temps de saint Yves, tomba en désuétude au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, mais laissa au fond de l'âme bretonne le goût prononcé pour cette forme de dévotion.

(Voir MM. le Men, Trévéd, dom Plaine.)

## II. — Troménies.

### 1<sup>o</sup> Locmaria-Quimper.

*Troménie* est une corruption du mot breton *tro minihy*, tour de l'asile. Ce mot asile dans son sens le plus large signifie en Bretagne une franchise, ou un territoire exempt, par sa qualité de bien ecclésiastique; aussi croyons-nous que c'est pour fixer à jamais, mieux que sur parchemin authentique, les limites des terres franches appartenant au saint ou à l'église que furent instituées ces processions périodiques dans lesquelles on parcourait le plus scrupuleusement possible les limites exactes de l'asile ou du *Minihy*. Nous en avons un exemple dans une procession de ce genre qui se faisait à Locmaria-Quimper au xvii<sup>e</sup> siècle, en portant le saint Sacrement, Dieu sait par quels chemins; on en jugera par l'extrait suivant du procès-verbal rédigé le deux juillet 1652 par trois notaires à la requête du sieur de Kerangoff chanoine (G.-316).

« Lequel nous a requis de suivre la procession du saint Sacrement et appurer le chemin et le tour qu'elle prendra

pour faire sa tournée ordinaire que l'on appelle *tro an minihy*; et y inclinans, l'aurions suivie en compagnie de nombre d'autres personnes, laquelle, sortie de l'église de Locmaria, aurait pris sa route, tout au long de la rue et chemin qui conduit du dit Locmaria à la chapelle de Notre Dame du Peniti (1), aux rabines de cette ville, ou estans, un peu avant d'entrer sous les rabines, elle aurait monté en la montagne Fruguy et continué son chemin au long d'icelle jusques au bout du nord du parc nommé *parc menez*, dépendant du lieu de *Crec'hmaria Uhellaïff*; ce parc est celui du Minihy en Locmaria, et puis entrée en un petit chemin au long et au côté du levant du même parc et le parc *an justicou* (2), et pris son détour au bout d'iceluy et continué le même chemin tout le long du même parc *an justicou* et les parcs *an lan* et du parc *an tirien bras*, dépendant du dit *Crec'hmaria*, et puis entre les terres et lieux de Penarstang et Kerdrézec, jusques au parc *ar goarenou* dépendant du dit Kerdrésec; et suivi le chemin le long du fossé du côté de l'occident jusques au grand chemin conduisant du bourg de Locmaria à la chapelle de saint Laurent; et de là estans rendus en la croix nommée *croas minihy*, la procession aurait pris le chemin au gauche de la dite croix pour se rendre à *Crec'hbur-tull* et puis continuer la route ordinaire par Poulguinan pour se retourner au dit Locmaria.

Comme aussy nous, sus dits notaires, appurons que depuis le dit chemin entre les deux parcs *an menez* et parc *ar justicou*, et au long du chemin, il y a doubles fossés jusqu'au dit grand chemin, entre lesquels, en apparence, étoit auparavant le chemin ordinaire de la dite procession, et à raison que à présent le dit chemin est encombré et rempli de landes et d'attraits, on a fait et pris le chemin aux terres y adjacentes ce qui nous a esté dit et affirmé par quantité de personnes assistans à la dite procession. »

Le changement d'itinéraire dans le parcours est exactement noté, parce que les seigneurs voisins ne pouvaient dimer

(1) Chapelle située au milieu environ des allées de Locmaria, vis-à-vis la cale Saint-Jean de la rue vis. (détruite vers 1810).

(2) Lieu des justices patibulaires en Ergué-Armel.

dans l'enclos du *minihi*, c'est ce que précise le témoignage des vicaire et chapelain de Locmaria, donné le 18 juillet suivant :

« Soussignants Jan Derrien prestre vicaire perpétuel de la cure prieurale de Locmaria et Jan Quéré aussi prestre et chapelain de la dite église, certifions avoir bonne et certaine cognoissance du chemin et tour de la procession vulgairement appelée de *trovinie* ou *tro menec'h*, c'est-à-dire tour et circuit de la juridiction des moines du dit Locmaria (1) et limites du fief du prieuré, laquelle cognoissance nous avons acquise pour avoir assisté à la dite procession au dimanche prochain après le Sacre, depuis trente ans en ça, tant, es temps de nos estudes, qu'es dites qualités de vicaire et chapelain, comme aussy par le rapport des anciens de la paroisse, lesquels terminaient les différens des *dimeurs* d'Ergué, de Lanniron et tous autres, par le chemin de la procession, en l'enclos duquel on ne dime pas ; lequel tour de *trovinie*, les mêmes anciens affirment, avec bonnes marques qui sont encore évidentes, estre diminué en la montée de la montaigne, pour icelle montée ancienne estre trop ardue et à pic au-dessus de la chapelle du Peniti, et au-dessous de la métairie de Pratmaria, pour cause de l'eau, au reste le tour n'estre nullement altéré, si ce n'est qu'au-dessus de *Crec'hmaria uhellaff*, le chemin qui ne sert que pour la dite procession, et marque les limites du fief du dit prieuré, se ferme incontinent après la procession passée, et étant trop étroit l'on permet de passer par les garennes du dit lieu de *Crec'hmaria*, mais toujours dans l'enclos du chemin ancien et nullement au dehors et pour ce avons signé la présente déclaration.

« A Locmaria, ce jour, 18<sup>e</sup> juillet 1652 (2). »

Ces pièces, extraites des archives départementales, montrent bien que le but de ces *troménies* était, comme nous le disions, de délimiter les terres franches de la communauté ecclésiastique. Cette procession de Locmaria semble être tombée en désuétude dès le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle.

(1) « Explication du tout impertinente (lit-on en marge) et fausse, car ce mot *minihi* ne signifie que franchise seulement. »  
(2) Archives départementales, série D.

## 2<sup>e</sup> Saint Ronan.

Parmi les *troménies* encore en usage dans le diocèse de Quimper, la plus célèbre est celle de saint Ronan, patron de la petite ville de Locronan, située à mi-côte de la colline dite *Plac à c'horn*, qui domine la baie de Douarnenez. Ce lieu fut la retraite de Ronan ; ce saint évêque venu d'Irlande avait coutume, dit-on, de faire tous les jours à pied le tour du terrain occupé aujourd'hui par la paroisse de Locronan, et une fois par semaine il parcourait un circuit plus considérable passant actuellement sur le territoire de quatre paroisses voisines. Il est à présumer que ces deux parcours avaient pour but de délimiter : le premier, l'étendue de la paroisse et de la juridiction spirituelle du prieuré ; le second, l'étendue du territoire sur lequel le prieuré avait des droits temporels : ce qui est certain, c'est que, de temps immémorial, le second dimanche de juillet, se fait ce qu'on appelle la petite *troménie*, dont le parcours ne dépasse pas sensiblement les limites de la paroisse, et tous les six ans a lieu la grande *troménie* dont la procession s'avance sur le territoire de Locronan, Kerlaz, Plonévez-Portzay, Quéménéven et Plogonec, parcourant environ trois lieues.

Ce qui caractérise cette procession, c'est d'abord que l'on tient absolument à suivre aussi exactement que possible le chemin parcouru par le saint, sans se préoccuper de prendre celui qui serait le plus court, ou le plus facile. Depuis le temps où vivait saint Ronan le pays n'est plus inhabité, la montagne a été défrichée, la propriété a été morcelée et les champs se trouvent entourés de talus assez élevés ; mais au jour de la grande *troménie*, ni le talus qui barre la route traditionnelle, ni le champ ensemencé, et le blé presque mur, ne peuvent être un obstacle à la dévotion des pèlerins qui tiennent à mettre le pied là où le saint a passé, et les propriétaires sont obligés de laisser faire une brèche au talus, combler les fossés, et couper le blé des champs pour laisser un passage suffisant à la foule des quinze à vingt mille pèlerins qui va parcourir ce chemin, jours et nuits, du deuxième au troisième dimanche de juillet.

A l'occasion de la grande troménie, il n'y a cependant que deux processions solennelles qui ont lieu le second dimanche de juillet et le dimanche qui suit; ces processions suivies par plusieurs milliers de personnes sont faites d'après un rite spécial dont le cérémonial est conservé de toute antiquité aux archives paroissiales; il comporte douze stations, où l'on chante un évangile ayant quelque analogie avec le saint qui est honoré dans le voisinage; à un moment donné, la procession arrive devant une colline qu'il faut escalader directement, sans aucun sentier tracé, le plus souvent sous un soleil brûlant, c'est un des pas les plus difficiles de ce pèlerinage; aussi, avant d'entreprendre l'ascension, la foule des pèlerins tombe à genoux et l'on chante le *Miserere*, après quoi la côte est escaladée; les chutes et faux pas ne se comptent pas, mais soutenu par le tambour qui bat la charge, on se sent animé encore par l'espoir bien mérité que l'on trouvera au sommet, à *Plac a c'horn*, un peu de repos, en respirant plus librement et en contemplant le panorama merveilleux qui se déroule de Douarnenez jusqu'aux extrémités de la presqu'île de Crozon. Sur le haut de la montagne la foule écoute un sermon breton en plein air, puis retourne processionnellement à Locronan par l'autre versant de la montagne, après une cérémonie qui a duré près de cinq heures.

Ces deux processions solennelles qui ont lieu à huit jours d'intervalle, quoique suivies par un grand nombre de fidèles, ne sauraient suffire à satisfaire la dévotion des nombreux pèlerins qui n'ont pu s'y rendre, aussi pendant toute la semaine, jours et nuits, une foule de personnes font individuellement ou par petit groupe cette même troménie, dans le plus profond recueillement; plusieurs mêmes tiennent à parcourir ce long chemin sans prononcer une parole, et sans tourner même la tête, l'on n'ouvre les lèvres que pour réciter son chapelet et l'on ne se détourne un peu de sa route que pour faire une offrande aux saints dont on rencontre les statues sur le passage. Car, et ceci est le cachet le plus saillant de cette procession, les statues des saints des églises de Locronan et des paroisses sur le territoire desquelles on passe, sont transportées pendant ces huit jours sur le bord

du parcours, on les place dans des niches faites de toile ou de branchages qui sont destinées à abriter et les saints et les marguilliers qui, jour et nuit, se relaieront pour les garder et recevoir les offrandes; chaque gardien est muni à cet effet d'une petite clochette qu'il agite lors du passage des pèlerins pour attirer leur attention et provoquer leurs largesses, c'est une traduction discrète du proverbe : *chacun prêche pour son saint*. On raconte même à ce propos, sans que la chose paraisse bien authentique, qu'autrefois les gardiens, au lieu de se contenter d'agiter la sonnette, prêchaient littéralement pour leurs saints, chacun prônant les faveurs dont ils avaient coutume de combler leurs clients : « Faites, disaient-ils, votre offrande à saint Herbot et vos vaches vous donneront beaucoup de lait, ou à saint Fiacre, il protégera vos légumes, à saint Isidore pour vos moissons, à saint Cornéli pour vos bœufs, à saint Alor pour vos chevaux, etc... » Or il arriva, dit-on, qu'un jour de grande troménie, tous les saints de l'église avaient été pris par l'un ou l'autre des marguilliers, si bien qu'un de ceux-ci arrivé trop tard, avisant le diable qui était resté au socle de la statue de saint Michel, s'en empara et, se mettant sur le passage de la procession, il disait aux pèlerins : « Mal avisés que vous êtes, n'êtes-vous pas imbéciles d'aller porter votre argent aux saints pour qu'aucun mal ne tombe sur vous ni sur vos biens, ne savez-vous pas que les saints sont bons, incapables de faire du mal, mais celui-ci *Paolic*, celui-ci est méchant, c'est lui qui vous fera du mal avec plaisir, fera tomber la grêle sur vos champs, la maladie sur vos bêtes, si vous ne lui donnez quelque chose. » Et de fait, ce fut le marguillier qui fit la meilleure recette. Ce fait semble bien inventé à plaisir, mais ce qui n'est que trop réel, c'est la tendance du paysan breton, lorsque dans une élection se présentent deux candidats, l'un chrétien, l'autre mécréant, de voter pour ce dernier précisément parce qu'il est mauvais et qu'il n'hésitera pas à se venger si l'on est contre lui, tandis que l'on escompte l'indulgence et le pardon du bon candidat qu'on a combattu.

Mais revenons à saint Ronan; ce saint est spécialement invoqué pour obtenir postérité, ou lignée, comme disaient les anciens ducs dans les chartes par lesquelles ils ont riche-



ment doté l'église de saint Ronan. C'est par reconnaissance pour ce saint évêque que la duchesse Anne donna le nom de *Renée* à la fille qu'elle eut de Louis XII, et maintenant encore le saint est invoqué pour cet objet; malheureusement il se mêle à cette dévotion fort légitime des superstitions ridicules, reste des anciennes coutumes druidiques; sur le parcours de la procession se trouvent trois pierres qui sont particulièrement l'occasion de ces pratiques; les deux premières sont deux petits menhirs ou *Lec'h* d'un mètre de hauteur, ayant l'extrémité légèrement recourbée en forme de corne. L'une est située au bas de la montagne, l'autre au sommet de *Plaç a c'horn*, et plusieurs sont persuadés que pour obtenir la grâce demandée au saint, il faut se frotter en passant contre ces pierres; et qu'il convient, pour obtenir toujours le même effet, de s'asseoir sur un rocher situé sur l'autre versant de la montagne et qu'on appelle la chaire ou chaise de saint Ronan; heureusement que le nombre de pareils dévôts diminue d'année en année, mais ce qui ne diminue pas, c'est le nombre des pèlerins, augmenté de celui des curieux qui, aux grandes *troménies*, viennent souvent de fort loin pour prendre part à ce grand acte de foi.

Les archives de l'église conservent quelques actes constatant des prodiges survenus à l'occasion de la *troménie*. En 1667, deux notaires recueillent le témoignage de plusieurs personnes, tant de Locronan que de Plounevez-Portzay, qui attestent sous la foi du serment avoir vu cette année « qui était l'année du grand troveny, les reliques et leurs ornements rendues toutes seches en l'église et sans être aucunement mouillées après avoir estées, à la coutume, portées à la procession, au dit tour, non obstant le gros temps et pluies qui ne cessa depuis la sortie de la dite procession. » Dans le même procès-verbal, les mêmes témoins déclarent « avoir ouï dire par leurs prédécesseurs que l'on avait vu sortir les dites reliques avec croix et bannières, les cloches sonnantes d'elles-mêmes et aller faire la dite procession, à pareil jour du dit tour, sans pouvoir dire, ny nommer l'année, fors Anne le Faou de Plounevez qui a dit avoir entendu de sa mère qui avait appris de son ayeul maternel, nommé Nicolas, que c'était l'année qu'il avait esté fabriqué à la paroisse de Plounevez et qu'il

estoit venu avec les armes (*an armon*, c'est-à-dire les bannières et croix) de la dite paroisse, au dit Locronan pour assister à la dite procession, et qu'à cause du mauvais temps, il s'estoit retiré en la maison qui est à l'opposite du grand portail de l'église, pour estre à couvert du mauvais temps lorsqu'ils virent les dites reliques sortir processionnellement d'elles-mêmes, croix et bannières et cloches sonnantes, ce qui fit que messieurs les prêtres et quantité d'autres les suivirent. » La prochaine procession de la *troménie* aura lieu au mois de juillet 1917.

Nous mentionnons simplement, pour mémoire, la *troménie* de Landeleau dont nous avons longuement parlé lors du Congrès de l'Association bretonne à Concarneau.

### 3<sup>e</sup> Troménie de saint Sané.

Saint Sané, venu d'Irlande en Armorique, débarqua, nous dit Albert le Grand, sur la côte de Plougonvelen et fonda l'église de Plouzané dans un temple dédié jusque-là aux idoles: « on trouve encore, ajoute-t-il, par commune tradition, que la tour de l'église tréviale de Notre-Dame de Laumaria, distant de Guicsané d'un quart de lieue, était jadis un oratoire dédié à leurs fausses et prophanes deitez, situé lors, au milieu d'une épaisse forest qu'ils nommaient *Lucus*; et voit-on devant l'église, de part et d'autre du grand chemin, deux grandes croix de pierre lesquelles on tient que saint Sané y avoit fait planter, dès qu'il eut converti ce peuple à la foi; en reconnaissance de quoy, ces croix ont esté depuis tenues en grande révérence et servoient d'azile et franchise pour les malfaiteurs; que s'ils pouvoient se rendre au grand chemin entre ces deux croix, ils n'estoient pas appréhendés de la justice, et appeloient *Menehy sant Sané*. »

Ces deux croix, dont il est ici parlé, sont deux petits menhirs surmontés d'une croix, actuellement placés à dix mètres l'un de l'autre à l'entrée du bourg de Locmaria-Plouzané; autrefois, ils se trouvaient, mais alors séparés l'un de l'autre de trois mètres seulement, dans un petit bois voisin, dit *Coat ar chras*, bois de la grâce ou bois de l'asile.

A un petit kilomètre du bourg se trouve également le lieu appelé *ar cloastr*, le cloître, où saint Sané avait construit quelques cellules en forme de monastère près d'une fontaine dite fontaine du cloître. Le jour de la Pentecôte, la procession de Locmaria se joint à celle de Plouzané pour faire ensemble, avant la grand-messe, la *troménie* du cloître que l'on appelle *tro sant Sané* le tour de saint Sané. De nombreux fidèles font la même troménie, individuellement, le chapelet à la main, soit ce jour, soit un des jours de l'octave.

#### 4° Saint Gouesnou.

Saint Gouesnou, arrivant de Grande-Bretagne, s'était retiré dans un ermitage non loin de Brest; c'est là que Comore, seigneur du pays, le rencontrant pendant qu'il chassait, « lui offrit pour bâtir un monastère autant de terre qu'il en pourrait clore de fossez en un jour; le saint accepta le don et ayant mandé à son frère Majan qu'il vint à son aide, il prit une fourche et la traînant par terre, il marcha environ deux lieues de Bretagne en quarré et à mesure qu'il traînait ce bâton fourché, la terre, chose étrange, se levait de part et d'autre et formait un gros fossé (1) qui servait pour séparer les terres qui lui avoient été données de celles du seigneur fondateur, lequel enclos est toujours tenu en telle révérence qu'autrefois il servait d'azile et de lieu de refuge aux malfaiteurs, et n'y eust-on osé rien semer ni labourer les terres comprises dans ce pourpris, pour les punitions arrivées à plusieurs qui ayant attenté de profaner ce lieu, avaient été châtiez de mort subite. » (Albert le Grand.)

La terre de Land Gouesnou était donc un ménéhy, et c'est sans doute en souvenir de cette délimitation merveilleuse du territoire de cette paroisse que s'accomplit tous les ans la procession solennelle du jour de l'Ascension. Le cortège se rend jusque sur le territoire de Guipavas, comme pour rendre hommage au père de saint Gouesnou, saint Tugdun, fondateur de cette dernière paroisse.

(1) En Bretagne, on nomme fossé ce qu'ailleurs on appelle un talus.

Jusqu'à ces dernières années, les statues des saints de l'église étaient portées à cette procession, fichées sur des bâtons, on se contente actuellement d'y porter simplement les reliques de saint Gouesnou. L'honneur de porter ces reliques était autrefois recherché par les plus hauts personnages; les ducs et princes de Bretagne ont rempli cet acte de dévotion.

Voici comment se faisait cette procession, d'après les notes manuscrites de M. J. Cariou :

« La paroisse de Guipavas se rendait processionnellement au lieu de Saint-Thudon pour se réunir à celle de Saint-Gouesnou; on ne pénétrait dans l'enceinte réservée que les pieds nus. Là, les reliques des deux paroisses étaient placées sur les pierres, vieux débris de l'ermitage de saint Thudon; un prêtre prononçait un discours de circonstance, puis le Recteur de Guipavas faisait baisser les reliques.

« Cette cérémonie terminée, les deux processions se remettaient en marche jusqu'à la limite des deux paroisses, indiquée par une croix en pierre qui existe encore à l'extrémité Ouest du village de Kermao; on y faisait une station où, après une prière récitée devant les reliques posées sur le pied de la Croix, on donnait les reliques à baiser, et les processions se séparaient pour retourner dans leurs paroisses respectives.

« Cette cérémonie ne se fait plus avec la même solennité; la paroisse de Gouesnou est encore fidèle au rendez-vous, mais les reliques sont suivies d'une foule moins considérable. Guipavas ne s'y rend plus et ne participe à cet acte de dévotion que par l'envoi des reliques de saint Pierre et saint Paul, confiées à un marguillier qui les place sur les marches de la Croix de pierre sur le passage de la procession, non loin de l'enclos de Saint-Thudon. » (Extrait des notes manuscrites de M. J. Cariou, 1860.)

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les reliques de saint Conogan étaient exposées sur le parcours de la procession de saint Gouesnou par les paroissiens de Beuzit-Saint-Conogan.

Aujourd'hui, bon nombre de ces usages sont tombés en désuétude, comme on pourra en juger par la relation suivante du cérémonial actuellement observé, que nous devons à l'obligeance de M. Duval, recteur de Gouesnou.

« Le matin de l'Ascension, après la messe des pèlerins, dite à cinq heures, la procession part de l'église paroissiale vers six heures; on y porte la croix processionnelle, les reliques de saint Gouesnou dans un reliquaire spécial, puis dans un autre reliquaire les reliques de plusieurs saints martyrs; elles sont portées par des jeunes gens pris en général parmi ceux qui ont tiré au sort dans l'année; pour remplir cet office, ils se débarrassent de leur habit et prennent un surplis sans manches; chaque reliquaire est précédé d'une lanterne.

« La procession, qui doit parcourir le territoire dit le *Pénity*, sort du cimetière par la grille la plus rapprochée du presbytère, au chant de *Iste confessor*, puis des litanies des Saints.

« La première station a lieu à la croix de *Penhoat*; la croix et les reliques font, trois fois, le tour du calvaire, pendant que l'on chante *O crux ave*. Puis l'on s'engage dans un sentier couvert, au sortir duquel on s'arrête au haut d'un champ pour réciter *Pater, Ave, Gloria patri*; c'est la seconde station.

« A travers champs, on vient rejoindre la grande route de Guipavas, que l'on suit pendant quelque temps; à deux ou trois cents mètres de là, on arrive au lieu appelé *Kador sant Gouesnou*, la chaire de saint Gouesnou; on se tourne vers le Sud, et l'on chante l'antienne *Sacerdos et pontifex*; c'est la troisième station.

« On continue vers Saint-Thudon, où l'on s'arrête pour la quatrième station, à une croix qui se trouve dans un champ. On y récite *Pater, Ave, Gloria*.

« La cinquième station est en face du village de *Cosribin*, sans que rien marque l'endroit précis; on y récite encore *Pater, Ave, Gloria*. De là, on continue à se rapprocher de la grande route de Brest, pour arriver à la sixième station, devant la croix de Kergaradec. Chant de *O crux ave*. Puis on traverse la route de Brest pour prendre celle de Lambézellec, et depuis une dizaine d'années seulement, on s'arrête dans une chapelle particulière pour chanter l'*Ave maris stella*.

« En revenant vers Gouesnou, on quitte la route pour

entrer dans une prairie dite *Goarem-ar-Sant*, la prairie du Saint; on y prie près d'une fontaine, dont on boit de l'eau avec des bols placés à cet effet pour l'usage des pèlerins; c'est la septième station traditionnelle.

« Puis, huitième station à la chapelle de *Keryvoas*, qui n'est ouverte qu'à cette occasion; on y chante le *Magnificat* et, se rendant au bourg, on descend à la fontaine monumentale de saint Gouesnou pour y réciter *Pater, Ave, Gloria*; de là, la procession passe par le bourg, chante *O crux ave* devant la croix de Saint-Mémor, pour rentrer à l'église au chant de *Iste confessor*. Il est environ neuf heures et demie, et l'on a parcouru environ quatre lieues depuis six heures du matin; c'est dire à quelle allure on a marché, si l'on tient compte des temps d'arrêt aux stations et dans les villages traversés, car on s'y arrête aussi un instant pour permettre aux habitants de passer sous les reliques; et comme cette procession accélérée a lieu à une époque de l'année où les chaleurs sont souvent accablantes, sur divers points du parcours, on a la charité de déposer une baratte d'eau et quelques bols pour le soulagement des pèlerins.

Telle est cette *troménie* de Saint-Gouesnou, qui maintenant encore, malgré les accrocs faits à quelques anciens usages, porte toujours les traits caractéristiques de la foi bretonne, et sans s'attacher à suivre les chemins battus, tient à parcourir scrupuleusement les sentiers suivis par le saint Patron.

#### 5<sup>e</sup> Procession de saint Conogan.

Cette procession n'a cessé qu'avec l'existence de la paroisse de Beuzit-Saint-Conogan qui au Concordat a été rattachée à Landerneau; elle était autrefois célèbre et avait lieu le troisième dimanche de mai, et les reliques du saint étaient portées par des laïcs revêtus de surplis. Les comptes de 1681 nous apprennent que cette année Guillaume Jollec et Louis Labat payèrent 39 # entre eux deux pour avoir l'honneur de les porter; on y portait aussi les autres saints en honneur dans la paroisse, parmi lesquels sont spécialement mentionnés,

la Sainte Vierge, saint Corentin, saint Jean et saint Yves. La procession passant devant le village de *Gorré beuzil* s'arrêtait et le célébrant y récitait un *De profundis* par suite de la fondation faite par le propriétaire de ce village ; une portion des reliques de saint Conogan était plongée dans l'eau dont se servaient les pèlerins pour l'appliquer à un membre malade. Le compte de 1683 porte en effet cette mention : « reçu d'un particulier pour avoir eu de l'eau de dessus de la relique, 6 sols ». Lors du pardon du Folgoët, un prêtre accompagné d'un fabrique portait les reliques de saint Conogan sur le chemin pour les faire baiser par les pèlerins et recevoir les offrandes.

#### 6° Plouguerneau.

Des processions analogues ont lieu encore à Plouguerneau ; à deux ou trois jours déterminés, la paroisse est aussi parcourue par le clergé et les pieux fidèles *accompagnés* de tous les saints protecteurs de la paroisse. Car si à Landeleau tous les saints de la Bretagne accompagnent *invisiblement* la procession, si à Locronan les saints assistent à la troménie dans les oratoires dressés sur le parcours, à Plouguerneau les saints eux-mêmes suivent les processions ; ils ne sont pas simplement portés sur des brancards, car d'abord ils sont trop nombreux, et cela alourdirait considérablement la marche, et serait même souvent, impraticable, car l'on chemine le plus ordinairement par des sentiers. Les saints au nombre d'environ 24 sont de jolies petites statuettes en bois d'un pied de haut, supportées par un piédestal emmanché dans une hampe de bois, ce qui permet à une seule personne de porter le saint. Le dimanche qui précède la procession, au prône de la grand-messe, l'honneur de porter les saints est mis aux enchères ; quand la récolte est menacée, saint Fiacre et saint Isidore sont les plus demandés, en temps d'épidémie c'est saint Sébastien ou saint Roch, le plus souvent c'est son patron que l'on veut honorer, et cette sorte d'adjudication n'est en somme qu'une offrande faite à l'église sous cette forme originale.

### III. — Processions votives.

#### 1° Guipavas.

A Guipavas, le jour de l'Ascension, se fait une procession de l'église paroissiale à la chapelle de Notre-Dame du Run où l'on entre pour chanter la messe ; mais après en avoir fait trois fois le tour, on revient ensuite à l'église paroissiale dont on fait également trois fois le tour avant que d'y rentrer. Cette procession se faisait autrefois, et jusques en 1830, pieds nus, même par les prêtres qui ont été les premiers à se dispenser de cette gêne et ils ont été promptement imités par le plus grand nombre, quelques vieillards seuls ont tenu pendant longtemps à l'ancien usage. Cette procession était alors désignée sous le nom de Pardon de la Délivrance des Eaux, et voici à quelle occasion elle avait été établie d'après la tradition.

« Il existait dans le pays une fontaine dont la célébrité attirait un grand nombre de dévots qui y faisaient de peu décentes ablutions, plutôt payennes que chrétiennes ; saint Thudon, pour combattre cette superstition, y construisit un oratoire à la Sainte Vierge qui devint la chapelle de Notre-Dame du Run, les pèlerins y accoururent, mais nonobstant le culte pour la fontaine continua au détriment de la chapelle qui abandonnée tomba bientôt en ruine. Un châtimement terrible s'en suivit, la fontaine jaillit avec une telle abondance qu'elle produisit un torrent dévastateur qui submergea tout le vallon. On n'obtint la cessation du fléau qu'en faisant le vœu de reconstruire la chapelle ; on suivit alors processionnellement le retrait des eaux jusqu'à l'endroit où est aujourd'hui l'église de Saint-Pierre au bourg, dont l'espace fut bientôt découvert ; on en fit trois fois le tour et on retourna dans le même ordre à Notre-Dame du Run la remercier de cette délivrance des eaux.

« Lorsqu'on reconstruisit la chapelle à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, probablement pour couper court à toute pratique supersti-

tieuse, la construction se fit au-dessus de la fontaine que l'on dit se trouver sous le maître autel. » (J. Cariou.)

## 2<sup>e</sup> Quimperlé.

Les registres de la municipalité de Quimperlé font mention de deux processions instituées par vœu de la ville pour faire cesser la peste.

En 1684 en effet, une délibération de la Communauté de ville du 16 mai renouvelle un vœu fait de tradition immémoriale pour faire tous les ans, le 12 août, une procession qui se rendra de l'église des Bénédictins (Sainte-Croix) à l'église des Jacobins ou Dominicains (aujourd'hui la Retraite). Cette procession est dite de Saint-Grégoire, car la délivrance du fléau fut attribuée à saint Grégoire, un des patrons du couvent des Dominicains, auquel on s'était voué. Cette procession n'est plus en usage et il est à présumer qu'elle fut établie avant le *xv*<sup>e</sup> siècle, puisqu'à la fin du siècle suivant personne n'a plus souvenir à Quimperlé de l'époque de sa fondation.

Tout porte à croire que cette procession ne doit pas se confondre avec une autre établie à Quimperlé, pour le même objet, il est vrai, mais ayant pour but un lieu de pèlerinage distinct, dans le dessein d'honorer un autre saint protecteur ; c'est la procession votive de saint Roch en Moëlan, dont il est question dans la délibération suivante du conseil municipal de Quimperlé datée du 29 juillet 1807.

« Séance présidée par M. Mancel, maire, où étaient MM. Birquelle et Sauvée, adjoints.

« S'est présenté à la mairie de Quimperlé M. Michel Henri, curé, lequel a exposé qu'à son arrivée en cette ville (1805) une maladie épidémique y exerça de cruels ravages et enleva 392 habitants dans l'espace d'une année ; qu'appelé dans presque toutes les maisons pour remplir les fonctions de son ministère, il n'entendait lors de ses fréquentes visites qu'un cri unanime et un désir bien prononcé de renouveler le vœu formé depuis plusieurs siècles, d'aller une fois l'an processionnellement à saint Roch, pour la cessation de la peste qui

ravageait cette ville et ces contrées, que désirant le constater d'une manière non équivoque, après des recherches lui commandées par la religion, il a convoqué à cette séance les plus anciens habitants de cette ville pour corroborer le contenu de son exposé qu'il a signé : Henry Curé.

« Ont aussi comparu : MM. Du Couëdic, Billette, Le Couriault du Quilio, Bose, André, Kermorial, Kerguern, Cloarec, Laurent, Bideau, Cupillard, Menaud, le Moign, Moricette, le Breton, Guillaume, Daubin, Rousseau, Page, Buguel, Pathier, Pressard et autres propriétaires, anciens habitants de Quimperlé, lesquels ont déclaré qu'il est de notoriété publique que le dimanche après l'Assomption, une messe se disait à quatre heures dans l'église de Notre-Dame d'où la procession partait à cinq heures pour se rendre à la chapelle de saint Roch sur la commune de Moëlan distante de cette ville d'environ deux lieues ; qu'une personne au moins de chaque ménage suivait cette procession établie de temps immémorial par un vœu solennel pour faire cesser la peste qui ravageait ce pays ; que cette cérémonie religieuse et obligatoire ayant été interrompue pendant la révolution, ils ont demandé d'une voix unanime le renouvellement de ce vœu ; que cette réclamation leur fait remplir un devoir sacré impérieusement prescrit par leurs auteurs qui, par tradition, avaient reçu la même recommandation de leurs ancêtres, et ont signé en priant les autorités locales d'aviser aux moyens d'accomplir les intentions si souvent et si formellement manifestées — suivent les signatures.

« Considérant que la cessation du fléau de la peste par l'invocation de saint Roch a été pour Quimperlé un bienfait signalé de la providence, les autorités locales remplissent autant leurs vœux que ceux précédemment prononcés, en accueillant avec empressement une demande aussi légitime,

« Considérant encore que la procession instituée pour ces motifs est un acte formel de la reconnaissance publique et un hommage éclatant rendu à la divine miséricorde d'une grâce aussi signalée ;

« Considérant enfin que l'intention des habitants pour l'accomplissement de ce vœu était si fortement prononcée,



qu'ils ont continué à se transporter individuellement jusqu'à cette chapelle, au jour indiqué et dans les temps les plus orageux de la Révolution.

« Nous, maire et adjoints, prions instamment M. l'Evêque de Quimper d'autoriser le renouvellement de cette sainte solennité et d'ordonner que suivant l'usage ancien, cette procession soit chaque année, irrévocablement fixée au dimanche qui suivra le jour de l'Assomption.

« Nous sommes assurés d'avance que M. le Préfet du Finistère s'empressera d'approuver une délibération tendant au rétablissement d'une cérémonie qui ne peut éprouver aucun obstacle depuis le retour de l'ordre.

« Fait en mairie de Quimperlé sous nos seings les dits jours et an. Signé : Mancel, maire; Briquelle et Sauvée, adjoints. »

Depuis, la procession de saint Roch n'a pas cessé d'être pieusement suivie par les habitants de Quimperlé.

La messe de 4 heures se dit encore pour permettre aux pèlerins de communier avant le départ; dans le principe elle avait été instituée pour les pèlerins venant d'Hennebont et qui avaient voyagé toute la nuit, car cette ville voyant l'heureux résultat du vœu pour Quimperlé, avait obtenu en s'y associant la cessation du même fléau, mais par la suite des temps, les habitants d'Hennebont trouvant trop pénible ce long pèlerinage, avaient obtenu d'être relevés de leur vœu.

Il est à noter qu'au coup de cinq heures la procession ne sort pas solennellement de l'église Notre-Dame, mais se forme dans une rue voisine devant la maison où, suivant la tradition, fut guéri l'enfant d'une veuve après vœu d'aller à saint Roch, vœu qui fut ratifié par la ville en voyant ce prodige; c'est devant cette maison que le prêtre conduisant la procession et toute la foule s'agenouillent pour réciter une courte prière qui est suivie du départ des pèlerins.

La procession s'arrête trois fois en route pour réciter quelques prières devant des croix, aux deux premières stations, et à la troisième devant un talus de la route après l'embranchement des routes de Moëlan et de Clohars; il paraît évident qu'en ce lieu devait se trouver une troisième croix qui a disparu; la procession ne s'arrête plus ensuite qu'à la vue du clocher de Moëlan, endroit où elle rencontre

toutes les croix et bannières de la paroisse qui viennent tour à tour donner le baiser de paix à la croix des pèlerins; en arrivant, vers sept heures, la messe est dite dans la chapelle de saint Roch, après quoi le pèlerinage est terminé, car l'on ne s'en retourne pas en procession.

Nous aurions encore à parler des processions qui se sont faites et qui se font à l'occasion des missions, du transfert des ossements du reliquaire paroissial à la fosse commune, et de celles qui ont lieu à l'occasion des calamités ou réjouissances publiques, mais ce travail dépasserait les limites raisonnables d'une lecture en congrès; ce que nous avons dit suffit assez pour démontrer que cette forme de dévotion, processions et pèlerinages, a été et demeure en faveur parmi les bretons de la vieille Armorique.

Chanoine PEYRON.

# Le Berceau

## DES VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

### Le Manoir de Penanhoas-L'Isle-Adam

#### Avant-Propos.

Dans l'hiver de 1885, s'éteignait au fond d'une pauvre chambre de Montmartre, dans une ruelle déserte, à l'ombre de la colossale basilique du Sacré-Cœur, un vieillard octogénaire. Couché sur un lit misérable, il parlait difficilement. Cependant, profitant d'une sortie de son fils, il dit en phrases hoquetées à l'un de ses amis venu le voir :

— « Je suis perdu, mais j'attends la mort avec sérénité ! J'ai réalisé le rêve de ma vie : je laisse à Mathias une fortune égale à celle des plus grandes familles princières du monde !... » Et l'ami, désireux de lui faire plaisir, hasarda le gros chiffre de cinquante millions. Mais ce fut par une grimace de dédain que lui répondit le vieillard : « — Quelle misère ! Cinquante millions !!!... » (1).

C'était le dernier geste d'un des plus grands monomanes du siècle dernier, le marquis Joseph de Villiers de l'Isle-Adam, doyen des chevaliers de l'Ordre de Malte. Après une longue existence fort mouvementée et toute gaspillée, il mourait dans le dénuement le plus complet, avec les obsé-

(1) Fernand Calmettes. — *Leconte de l'Isle et ses amis*, 1 vol. in-12, Paris, p. 200-201.

ques des pauvres, ne laissant malheureusement à son fils Mathias — le poète écrivain — que des dettes et des débiteurs aussi acharnés qu'impitoyables, au lieu des énormes richesses qui avaient été cependant la hantise de toute sa vie.

Des amis ou des contemporains (1) de l'auteur des *Contes Cruels* ont rappelé, à de rares instants d'une utile actualité, quelques-unes des entreprises chimériques du vieux marquis de l'Isle-Adam, comme son incroyable hypnotisme dans les galions de Vigo ou dans les mines de Carabaya au Pérou, succédant à son « étude » bretonne d'infatigable « chercheur de trésors » ou de « recouvreur » d'héritages frustrés par la Révolution. Il serait intéressant de les noter toutes, car elles sont à peine connues. Ce serait l'objet d'une suggestive étude de mœurs bretonnes du XIX<sup>e</sup> siècle et je convie les « fureteurs » à la faire.

Mathias de Villiers de l'Isle-Adam a été lui-même suggestionné par les tentations de la richesse, — pouvait-il en être autrement ! — surtout aux heures suprêmes de navrante pénurie. Et bien des pages de son poème *Axel* en sont nées, car il les a justement écrites dans les derniers jours, dans les moments douloureux où son vieux père mourant l'obsédait davantage de ses rêves fantasques. Ne lui avait-il pas écrit un jour, en juillet 1883, dans une lettre qu'a conservée et publiée M. Guiches, qu'il allait lui procurer des mines, avec ses propres ressources, et surtout « une belle serre avec un magnifique château féodal avec tourelles, parc, terres, prés et vignes et une forêt de plusieurs lieues, où nous pourrions exercer nos talents de chasseurs ».

Il était de tradition dans la famille que celle-ci avait été dépossédée par la grande Révolution d'une fortune considérable. C'était une forte exagération (2), grossie par toute l'imagination bien connue des Villiers de l'Isle-Adam. Et c'est à la reconstitution de cette colossale richesse foncière que le marquis Joseph de l'Isle-Adam avait consacré inutilement sa vie. Nous avons précisément sous les yeux une

(1) Robert du Pontavice de Heussey, Gustave Guiches, Roujon, Le Noir de Tournemine, de Rougemont, etc...

(2) Son bien valait, prix de vente, 13.000 fr. environ, et il en fut remboursé en 1826. (Loi du 27 avril 1825).

autre missive de lui, inédite, où il écrivait un demi-siècle avant sa mort à un de ses parents, l'avocat morlaisien Miorce de Kerdanet (1), ces lignes caractéristiques : «... Un mot tout puissant, mon cher cousin, et j'ai un plein succès partout et je deviens *seigneur de Maël-Pestivien*, où j'aurai alors de jolis domaines, tout d'un tenant avec les Kérouartz (2), de l'Étang-Forcalquier (3) et de Beaucours... (4). »

Il n'est donc pas surprenant que, par la suite, les biographes et les contemporains de Villiers de l'Isle-Adam, impressionnés par les récits captieux enfantés par sa féconde imagination ou ceux provenant de la tradition familiale, mais toujours largement amplifiés, aient pu attribuer comme propriétés authentiques différents manoirs bretons à Villiers de l'Isle-Adam et à ses ancêtres. Malheureusement, ce sont autant d'erreurs historiques, que nous allons indiquer, puis réfuter brièvement.

M. Robert du Pontavice de Heussey (5), que Villiers de l'Isle-Adam appelait son cousin, a écrit que le grand-père du poète-écrivain, qu'il qualifie à faux du nom d'Armand (6), revenu vers 1820 de l'émigration, mourut peu de temps après la naissance de l'auteur des *Contes Cruels* « dans une petite

(1) Mathurin-François-Marie Miorce de Kerdanet, ancien magistrat et avocat, né à Lesneven le 4 juin 1781, et décédé à Morlaix le 15 mars 1848.

(2) Vieille famille bretonne dont l'un des descendants est sénateur des Côtes-du-Nord.

(3) Propriétaires de l'ancienne et importante seigneurie et juridiction de l'Estang, en Trébrivan (Côtes-du-Nord).

(4) Propriétaires des biens de la seigneurie de Beaucours, au pays de Lanrivain et de St-Nicolas-du-Pélem (Côtes-du-Nord).

(5) Robert du Pontavice de Heussey, l'un des fils du poète breton Hyacinthe du Pontavice, héritier de La Tour d'Auvergne, né à Rennes, décédé à Menton. Il est l'auteur de plusieurs poésies et ouvrages d'érudition bretonne, tels que *l'Inimitable Boz*, *Madeleine, Balzac en Bretagne* et *Villiers de l'Isle-Adam (l'écrivain ; l'homme)*. Ils se croyaient parents, Villiers et lui, par les de Courson : ce qui est une erreur que je démontrerai un jour ou l'autre, en établissant leur lointain et cependant réelle parenté, mais par d'autres liens.

(6) Nom imaginaire ou personnage fantaisiste, inscrit à tort par Mathias de Villiers de l'Isle-Adam dans la généalogie de sa famille. Les actes d'état-civil les concernant, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours, le démontrent suffisamment.

gentilhomme (1) dont l'unique tour regarde le port du Légué et la vaste baie tumultueuse de Saint-Brieuc : manoir seigneurial battu des flots où s'écoula la prime jeunesse de l'unique descendant de la famille.

Autant de lignes, autant d'erreurs. Jamais les Villiers de l'Isle-Adam n'ont possédé de manoir sur la côte briochine.

Villiers de l'Isle-Adam a parlé lui-même d'un autre manoir breton de sa famille, laissant entendre à tort qu'il pouvait appartenir à ses parents. En juillet 1884, il écrivait dans *l'Avertissement* (2) : « Un beau jour, — je me souviens ! — sur le déclin d'une belle journée, l'un des miens et moi, nous étions seuls dans l'avenue d'un manoir aux environs de Vannes. Nous attendions près de la grille l'heure de la rentrée, en saluant d'une vieille chanson royale le tomber du soir... »

Cet autre manoir armoricain, c'était celui de la famille de Tinténac (3), plus ou moins apparentée aux de l'Isle-Adam par les de Kersauson (4), car le cousinage est un peu prolixe en Bretagne — mais non du tout la propriété de ceux-ci.

La plume des biographes de l'écrivain des *Contes Cruels* nous indique comme étant de sa famille un troisième manoir breton. Quoique cette affirmation ait plus de vraisemblance, c'est encore cependant une autre erreur historique.

Il s'agit du manoir de Kerrohou [Kerrouhou ou Ker-Rochiou, « village des rochers »] en la commune de Maël-Pestivien (Côtes-du-Nord), cité surtout par M<sup>me</sup> J. Baudry, E. de Rougemont, et qu'Anatole Le Braz lui-même qualifie audacieusement de « patrie des Villiers de l'Isle-Adam » (5).

(1) Il s'agirait de la Ville-Néant, propriété des familles Sébert et Marjot, de Saint-Brieuc.

(2) *Chez les Passants*, — Paris, 1890, p. 291. Ces souvenirs doivent remonter vers 1849-1851, époque où le jeune Mathias de Villiers allait encore au collège, et quand ses parents étaient revenus de Paris en Bretagne, plus pauvres qu'auparavant.

(3) Voir dans le *Fureteur Breton* (t. VII, 37, 115 et 158), les notes érudites de René d'Ys, J. Baudry et Kerhriac.

(4) En 1789, messire Hyacinthe-Joseph-Jacques comte de Tinténac, mestre de camp de cavalerie, était l'époux de Marie-Yvonne-Guillemette de Kersauson. Ils émigrèrent en 1792.

(5) A. Le Braz, article chez les *Boisiers* (*Fureteur Breton* de 1911). Dans son intéressant volume, *Villiers de l'Isle-Adam et ses ancêtres* (au

Au sujet de cette croyance fausse et naturellement trop répandue jusqu'à ce jour parmi les érudits de l'Ouest et chez tous les Bretons de lettres, ainsi que pour montrer qu'elle est trop profondément ancrée dans ce milieu qu'honorent quelques historiens de talent, il me paraît utile de citer un fait récent.

C'était au 10<sup>e</sup> banquet du *Fureteur Breton*, à Paris, présidé par M. Anatole Le Braz — le 18 novembre 1912 — ; le pentyern Léon Durocher eut l'amabilité de présenter et de faire circuler en mon nom, parmi les convives, une photographie du manoir de Penanhoas, que je lui avais adressée au préalable comme un document nouveau d'archéologie bretonne. Mais j'avais eu soin de n'inscrire au bas que cette mention :

« Le vrai manoir breton de Villiers de l'Isle-Adam. »

Il paraît, et je m'en rapporte d'ailleurs à la réponse que me fit l'ami Durocher : à savoir que ces savants et ces « fureteurs » accueillirent cette révélation historique et documentaire plutôt par une moue dédaigneuse, en s'écriant à l'envi :

« Connu ! Archi-connu !! C'est Kerrohou ! »

C'était archi-faux, et cette étude le démontre. Aussi je n'insiste pas...

Nous parlerons ailleurs (1) des origines authentiques de Kerrohou, dont la construction actuelle porte la date de 1791 et qui était même alors plus une simple maison bourgeoise qu'une « gentilhommière ». Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'était la propriété de maître Yves Stephnou (2), s<sup>r</sup> de Kerrohou, sénéchal de Lanrivain (Côtes-du-Nord).

Par mariage et par Marie-Thérèse Gourlay (3), ce manoir

*Mercre de France*), M. de Rougemont qualifie aussi à tort Jérôme-Charles de Villiers de « Seigneur de Kerrohou », p. 32.

(1) Dans *Villiers de l'Isle-Adam et ses ancêtres bretons* (en préparation).

(2) Contrairement à l'affirmation de Mme Baudry disant que les « Hamon de Tréveno étaient sans doute propriétaires, habitants de père en fils du manoir de Kerrohou. [*La Bretagne à la veille de la Révolution*, chez Champion, t. II, p. 397.]

(3) Fille d'un sénéchal de Lanrivain, Gourlay de la Haye, et sœur des Gourlay, de Saint-Brieuc et de Nantes, qui jouèrent un rôle important à la Révolution et occupèrent de hauts emplois dans la magistrature et dans les assemblées du Consulat et de l'Empire. Ils furent les amis de

revint à Marie-Gabrielle-Thomase Hamon de Tréveno (1), une parente éloignée de l'illustre « Premier Grenadier de la République » La Tour d'Auvergne-Corret, — qu'épousa en 1796 Jérôme-Charles Villiers de l'Isle-Adam, le propre grand-père de l'écrivain.

Là encore il nous faut dire que jamais ce Villiers de l'Isle-Adam ne fut le propriétaire du manoir de Kerrohou, quoique l'ayant habité pendant près de cinquante ans. Il n'en fut que l'usufruitier et seulement encore à la mort de sa femme en 1820 (2). Dès 1837, quand ses nombreux enfants se partagèrent l'héritage maternel, la maison manale de Kerrohou tomba dans la lotie de Julie de l'Isle-Adam, qui devait épouser quelques années plus tard Henry Hingant de Saint-Maur — d'où descendance. Il fut d'ailleurs vendu peu après aux Aulanier de Saint-Brieuc...

Telle est la véritable histoire résumée des manoirs bretons du Légué, de Vannes et de Maël-Pestivien que l'on a jusqu'ici attribués à tort aux ascendants directs de Villiers de l'Isle-Adam. Maintenant il nous reste à éclaircir le mystère qui plane encore sur un autre château breton, dont Madame Baudry (3) a cité le nom, sans plus.

«... Je ne sais si je pourrai partir pour l'Amérique (4) bientôt : si les troubles continuent, il n'y fera pas bon. Mais quoi qu'il puisse en arriver, mon dessein est pris : je me retirerai à Pennen, voilà ! Je pourrai avoir, par an, mille livres ; c'est plus que suffisant pour se nourrir avec une vieille servante et un chien, et, hermite (*sic*) à mon âge je serai heureux plus longtemps. Avec une sage économie, comptant chaque jour avec moi-même, je pourrai suffire à tout. De plus j'ai encore un avantage : je serai éloigné du monde

La Tour d'Auvergne et l'un d'eux fit même une réclamation sous la Terreur contre la séquestration de biens de J.-Ch. Villiers de l'Isle-Adam, dont il se disait le procureur.

(1) Fille d'un avocat en renom, natif de Maël-Carhaix, Bertrand Heruïn Hamon, S<sup>r</sup> de Tréveno.

(2) Testament de 1820. — Archives de l'Enregistrement.

(3) Loc. cit. t. II, p. 289.

(4) Il s'agit plutôt de l'île Saint-Domingue, alors en pleine révolution des nègres contre les blancs et où l'auteur de cette lettre avait des intérêts fonciers fortement compromis.

et c'est pour moi un gage assuré de bonheur (1).... »

Cet extrait de lettre est tout simplement la filiale et tendre correspondance d'un jeune Breton éloigné depuis son enfance de sa mère, remariée (2). Il n'avait que vingt ans, avait toujours été éloigné du foyer et privé par conséquent de toutes les tendresses maternelles ; il revenait de faire un long voyage d'études de trois ans aux Indes et dans les Mers de Chine sur la frégate du Roi *La Calypso*, commandée par M. de Kergariou (3).

Le lecteur sera peut-être moins surpris de rencontrer tant de sagesse et surtout autant de misanthropie à un âge où la jeunesse a d'autres idées que de se faire « ermite », si nous lui apprenons de suite que ce fils désabusé et sans doute neurasthénique était un Villiers de l'Isle-Adam, le propre père du « Chercheur de Trésors » et l'aïeul de l'auteur de *Tribulat Bonhommet*.

Il n'est pas nécessaire de présenter ici le marin de la *Calypso* : Jérôme-Charles de Villiers de l'Isle Adam (né à Brest en 1769, décédé à Locarn en 1846) ; car nous allons le retrouver au cours de cette modeste étude comme étant le « dernier propriétaire » du premier manoir breton des Villiers de l'Isle-Adam.

Parlons plutôt de cette propriété de Pennen, dont il est question et où il voulait aller vivre en ermite à l'aurore de la Révolution.

Nous ne connaissons aucun manoir ni même de village de ce nom, en Bretagne. De ce fait, on pouvait donc croire à un nom abrégé. Il pouvait être « Penhoaden » en Lopérec, dont

(1) Lettre de décembre 1789, écrite du manoir de Kerleau en Plourivô, où le signataire vivait depuis peu chez sa tante et marraine, Magdeleine Le Mézer (1710-1794).

(2) Sa mère, Marie-Jeanne de Kersauson (1747-1822), épouse de l'enseigne Charles-François de l'Isle-Adam, s'était remariée en 1782 à Michel Jégou comte du Laz, résidant au manoir de Trégarantec en Mellionec, près Rostrenen (Côtes-du-Nord). Il était l'unique enfant du premier lit, mais il y en avait quatre autres du second mariage.

(3) Campagnes de la frégate *Calypso* dans les mers orientales de 1786-1789. Elle était commandée par le comte Théobald de Kergariou-Locharia, capitaine de vaisseau. Le jeune de l'Isle-Adam y servait comme « volontaire de la marine », situation ayant remplacé celle de « garde-marine », (Archives de la marine.)

il est question dans un manuscrit des Villiers de l'Isle-Adam du XVIII<sup>e</sup> siècle, ou bien encore « Penhoën » en Plévin, où jadis, en venant à Kerlouët, errèrent aussi des membres de cette famille.

Grâce à de multiples et minutieuses recherches d'archives, contrôlées depuis par des actes authentiques de la famille des Villiers de l'Isle-Adam, nous avons pu soulever entièrement le voile mystérieux qui recouvrait jusqu'à ce jour ce lieu de Pennen (1) et acquérir la certitude que ce n'est autre que le nom abrégé de *Pennenouas* (aussi *Penanhoas* ou *Penarvoas*, comme on dit aujourd'hui) : un ancien château de la paroisse de Lopérec (Finistère), situé non loin de la Poudrerie de Pont-de-Buis.

La gloire de la petite paroisse de Lopérec sera d'avoir été, au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'habitat préféré, tant au manoir du Nivot qu'à celui de Penanhoas, de trois des plus vaillants lieutenants de du Guay-Trouin : de la Jaille, de Blois de la Calande, et Jean de Villiers de l'Isle-Adam. Comme ce fut aussi son honneur d'avoir eu maintes fois, en villégiature d'été, d'autres hommes de mer qui appartiennent à l'histoire nationale : René du Guay-Trouin et son père Luc Trouin de la Barbinais, les de Roquefeuil, les fils Blois de la Calande, le baron d'Orogren, Bethéder de Bordenave, Nogerée de la Fillière, de Tourville, de Linois, etc.

Il nous reste à montrer comment le manoir de Penanhoas fut l'ancienne propriété familiale des Villiers de l'Isle-Adam de l'époque et aussi le premier berceau de toute la lignée bretonne de cette famille au nom illustre.

## II

### Penanhoas. — Son nom et sa situation.

Dans la curieuse région finistérienne, montagneuse et accidentée, encore peu fréquentée des touristes, qui relie les deux

(1) Mme Baudry dit aussi *Pennan* (loc. cit. t. I, p. 90).



sommets culminants de la Basse-Bretagne, le Mont-Saint-Michel de Braspartz des monts d'Arrée au Menez-Hom des Montagnes-Noires, ou pour mieux dire dans la partie élevée qui dévale des hauts massifs à la mer de la baie de Landévennec, juste entre les petites cités de Pleyben, Châteaulin, Braspartz et du Faou, est le pays de *Pezrec*, *Loc-pezer* (oratoire de Pezrec), dont on a fait le nom modernisé de *Loperhec*, enfin Lopérec.

D'après les historiens religieux, Pezrec, — appelé aussi Pezran, Pezreux, Pezdrac ou Pérec — était le petit-fils d'un petit roi de la Cornouaille insulaire qui, renonçant au trône, se fit moine et vint s'exiler en Armorique pour l'évangéliser. Il vécut là vers l'an 600 non loin et peut-être dans un recoin de la grande forêt du Cranou, en pleine retraite ignorée et au milieu des animaux des bois, sauvages ou craintifs. L'église paroissiale de Lopérec, grâce au cardinal Brossays Saint-Marc, possède ses reliques, et il est le patron de la région. Jadis on l'appela même la paroisse de Saint-Pérec...

Au point de vue ecclésiastique, Lopérec dépendait alors de l'évêché de Cornouaille (aujourd'hui celui de Quimper), n'étant éloigné que d'environ six lieues de son chef-lieu; mais juridiquement toute cette contrée dépendait en grande partie de la sénéchaussée de la Vicomté du Faou (1), la plus importante des seigneuries de la région. Cependant à certaines époques des *xvi<sup>e</sup>*, *xvii<sup>e</sup>* et *xviii<sup>e</sup>* siècles, l'on vit plusieurs terres de Lopérec se mouvoir dans l'action

(1) Autrefois, la Vicomté du Faou appartenait à la famille du duc de Richelieu, puis elle passa au duc de Rohan et à sa famille. En 1756, aux décès du chevalier Louis Bretagne Charles de Rohan-Chabot, prince de Léon, et de sa sœur Gabrielle-Sophie de Rohan-Chabot, les terres et seigneuries du Faou, de la Villeneuve, de la châtellenie d'Irvillac et Logonna (aux paroisses de Rosnoën, Hanvec, Guimerch, Lopérec) revinrent aux familles de Châtillon, d'Enrichemont, de Broglio et de Pouyane. Elles étaient louées, avec leurs greffes — de 1750 à 1759 — pour 16.750 livres à M. Le Roy, sieur du Pontois. Ces propriétés furent vendues le 11 septembre 1762 par les mêmes héritiers, au-dessous de la moitié de leur valeur, pour 83.326 livres à messire Nicolas Magon, seigneur de la Gervaisais et de la Giequelaye, lieutenant général des armées du Roi (1671-1765). C'est alors qu'elles portèrent le nom de « marquisat de la Gervaisais et du Faou. » — Archives départementales.

féodale ou juridique de quelques autres seigneuries, comme celles de Penguern-Tréziguidy ou de Penanhoas (1).

Bien d'autres petites seigneuries bretonnes avec leurs manoirs ou gentilhommières couvraient encore ce coin de Cornouaille. La paroisse de Lopérec était très avantagée à ce sujet. Citons seulement sur son territoire : les manoirs de l'Isle au bourg et de Penguern (aux de Penguern-Tréziguidy); ceux de Lanbézégou et Pennaroas-Kerascoët (aux de Penguern et aux de la Pallue); celui de Glugeau (aux seigneurs de Fava); celui du Bruil ou Bruluec (aux de Pénanguer); celui de Kervinic (aux Tréouret, aux de Penguern, puis aux de Kersauzon); les manoirs de Kerrain et de Toulguélenec; celui de Pellan ou de Penlan (aux de Kerpaën); ceux du Nivot et de Kerourien (aux Dangères du Main); enfin le manoir de *Penanhoas-Liste Adam*, dont nous allons retracer autant que possible les origines historiques.

Nous avons rencontré souvent ce nom et celui de la même seigneurie écrit de façons différentes. Il est de notre devoir de les consigner ici. Ce sont, d'abord :

*Penanoaz* (réformation de 1669).

*Pennanoas* ou *Penanois* (2) (1704).

*Pennanoas* et *Pennanous* (inventaires de 1713 et de 1718).

*Pennenoïas* (lettres et manuscrit de Villiers de l'Isle-Adam — 1753-1761).

*Pennouas* (déclaration de succession de 1761).

Ce substantif se décompose en *Penn*, « tête », et *noas* ou *noas* « nue » — « tête nue », pays dénudé. Est-ce à cause du large plateau un peu découvert, avec landes, où est situé le dit manoir qui domine de ce fait toute la vallée encaissée du Dourduff? ou si ce nom fut donné à cause de la chapelle du lieu, auprès de laquelle le moine Pezrec avait sans doute bâti son ermitage. Nous ne savons et laissons aux hagiographes le soin d'élucider la question.

Les autres façons dont on a écrit le même nom sont :

*Penanhoas* (inventaires de 1720 et 1767; contrat de 1713).

*Penanvoas*, *Penanvoaz* ou *Penanroaz* (1713, 1761, 1770).

(1) En 1755, le seigneur de Leissègues était bailli de Châteaulin et de *Penanvoas* (centième denier de Châteaulin).

(2) Signature de François-René de Tréouret de Penanois.

*Pennenboas, Pennanboas ou Pennanroas* (1700 et 1761).

*Penavoas* (carte de Cassini).

*Pennavoas* (inventaire de 1761 et expertise de l'an III).

*Pennaroas* (registre de l'an III).

Là, le mot principal, qui semble être *Pennaroas*, se décompose en *Penn-ar-roas* : *Penn*, « tête », « bout », et *roas*, « rivière » ou « ruisseau » ; ce qui veut dire « bout du ruisseau ». Il est réel en effet qu'en face sud du manoir la rivière du Dourduff fait un coude très prononcé, en forme de tête. En outre le manoir de Penanhoas se trouve près de la tête, c'est-à-dire près de la source d'un petit ruisseau qui va se jeter dans le Dourduff. Il est donc au « bout du ruisseau ». L'on pourra choisir laquelle des deux étymologies est la meilleure...

Le Dourduff, surnommé aussi la rivière de Buis (1), prend sa source au pied des hauteurs de Kerbalaën et du Cosquer, tout proche et à l'ouest du bourg de Loqueffret. Sur sa droite, cette rivière reçoit celle de Rivoal (ou de saint Rivoal), qui vient des côteaux du même nom et qui sert de limites naturelles aux communes actuelles de Braspartz et de Lopérec. Avant son passage sous le viaduc de la voie ferrée de Quimper à Landerneau, elle a encore reçu sur sa droite le ruisseau de Lenturec, appelé la Doufine, qui traverse toute la commune et proche le bourg de Lopérec.

Mais c'est à partir de son confluent avec « la Rivoal » que le Dourduff, plus encaissé, surplombé au nord par un plateau rocaillieux, devient réellement pittoresque. Là aussi, cette rivière sert de limites aux communes de Pleyben et de Saint-Ségat et, plus au sud, d'avec celle de Lopérec. Elle continue ensuite son cours sinueux par la belle vallée de Pont-de-Buis, renommée par l'importante Poudrerie nationale qui existe depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle et qui n'est qu'à trois kilomètres au sud-ouest du bourg de Lopérec, pour se jeter enfin dans l'Aulne canalisée un peu au-dessous de la Poudrerie, à Roscoat.

C'est sur le plateau de 120 mètres d'altitude, limité par les

(1) Il y a encore beaucoup de buis sur ses rives, notamment à Bruluec, anciennement Bruil.

routes de Pleyben à Lopérec et de Lopérec à Saint-Ségat, puis tout au sud par le cours du Dourduff, que se trouve *Penanhoas* — à 2 kilomètres environ de son chef-lieu communal. Ce lieu est tout entouré de villages, où il y avait autrefois quelques manoirs, tels que ceux du Squivit, de Troilliau, du Cosquer, de Penlan, du Bruluec, de Penhoaden. L'une des productions remarquables de longtemps de ce petit coin de terre sont les cerises (1), excellentes et renommées, et dont il est fait grand commerce.

*Penanhoas* est desservi par la route de Pleyben à Lopérec qui est à un kilomètre et qui passe la rivière au pont du Dourdû, puis par une autre qui va du Pont-de-Buis à Lopérec en faisant ce détour. Mais jadis et aux époques que nous évoquerons, toute cette région était très mal favorisée comme voies de communication. La carte de Cassini ne mentionne même que la grande route de Quimper à Brest, passant par Pont-de-Buis et Le Faou ; c'était la route des messageries et des malle-postes. Puis celle de moindre importance de Braspartz à Landévennec par Lintonnet et Quimerc'h, laissant au sud le bourg de Lopérec à une lieue environ. Et pourtant il fallait alors s'approvisionner soit au Faou, à Pleyben ou à Châteaulin, le plus souvent à Landerneau, à Quimper (6 lieues) ou à Brest (8 lieues), comme le firent souvent les châtelains de Penanhoas.....

### III

#### Les premiers châtelains de Penanhoas.

L'histoire des ancêtres n'est pas toujours facile à reconstituer, surtout au fond des paroisses, là où les documents écrits du passé sont souvent inexistants, égarés pour la plupart dans les fluctuations familiales ou encore perdus ou détruits dans les remous des événements politiques, tels que

(1) Ogée. — Dictionnaire de Bretagne.

ceux qui agitèrent souvent la Basse-Bretagne depuis le XVI<sup>e</sup> siècle.

C'est pour toutes ces raisons que nous avons le regret de n'avoir pas à présenter ici une liste complète et intéressante de tous les châtelains de Penanhoas d'avant la Révolution, surtout les noms de ceux qui bâtirent en premier ce manoir désormais historique et qui furent aussi les détenteurs des pouvoirs judiciaires de la dite seigneurie.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, ce furent les Tréouret qui étaient possesseurs du manoir et de la seigneurie de Penanhoas (1). Les Tréouret étaient une vieille famille bretonne de Cast, où existait encore à la Révolution un vieux château de ce nom (2).

Leurs armes étaient : *d'argent au sanglier de sable en furie, allumé et défendu d'argent*, avec la devise : *Sævît, furit et ardet*. (Il est en furie, se rue et flamboie.)

Ils avaient fourni à toutes les réformations et montres de 1426 à 1562, et leur famille fut maintenue en 1669, aussi bien pour Tréouret (Cast) que pour Penanhouaz (Lopérec), Penfoullic (Fouesnant), Coatlez et Trohannet (Briec), comme pour Kerstrat en Châteaulin.

Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle Louis de Tréouret, époux de Louise de Moëlien, dame douairière de Kerstrat, était chef de nom et d'armes de la famille. L'un de ses fils, Joseph-Hyacinthe de Tréouret, époux d'Anne de la Roche, alla habiter à Trohannet en Briec ; un autre, Urbain de Tréouret, seigneur de Kerstrat, époux d'Anne Le Gouvello, fut longtemps sénéchal de Châteaulin, et un troisième, Guy-Michel de Tréouret, et son épouse Françoise de la Marre, étaient seigneur et dame de Penanhouaz, possédant encore le manoir du Bruil (3) qui passa aux de Penguern. Un acte contrôlé du temps (4) nous enseigne que, le 30 août 1683, écuyer Michel de Tréouret, châtelain de Penanhoas et y demeurant, fit aveu de sa terre, manoir et dépendances, à la seigneurie du Faou.

(1) Poë de Courcy. — *Nobiliaire de Bretagne*.

(2) Ogée.

(3) Bruil ou Bruilluec, non loin de Penanhoas.

(4) Papiers de la famille du Mains.

Vers la même époque, un ingénieur du Roi chargé des fortifications du port de Brest, depuis plusieurs années en Bretagne, s'y étant même marié, René Dangerès sieur du Mains et de la Bellevue (1), propriétaire à Brest et à Recouvrance, acquérait du duc de Richelieu (2) de nombreux afféagements dans la paroisse de Lopérec, tels que le manoir du Nivot (3), les terres de Kerourien, de Coatrigruidy, etc., propriétés situées non loin de Penanhoas.

Disons tout d'abord que les origines des Dangerès du Mains sont des plus honorables. Cette famille du Vivarais portait : *Echiqueté d'or et d'azur de 4 tires*. La branche des Dangerès de Pondagre a été maintenue en Languedoc en 1669 et les Dangerès du Mains de Brest confirmés par lettres patentes de 1755.

Certains actes du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle qualifient l'ingénieur René du Mains de « noble homme », de « Sr de la Bellevue, seigneur du Nivot, Kerourien et autres lieux » (4).

Le manoir et la terre du Nivot, avec chapelle, moulin, bois, issues et dépendances, étaient situés dans la partie nord de la paroisse de Lopérec, au septentrion de la route de Braspartz au Faou, et au milieu de coteaux montagneux, boisés et élevés qui dominent le cours de la petite rivière de Saint-Rivoal.

Chaque été, ou encore pendant la saison de la chasse, les nombreux membres de la famille du Mains, de Brest, venaient là se reposer de la ville.

(1) René du Mains, sr de la Bellevue, ingénieur du Roi à Brest depuis avant 1675, marguillier de l'église des Sept-Saints en 1685, décéda dans cette ville et fut inhumé aux Capucins, à l'âge de 61 ans, le 27 octobre 1703. Il signait « Bellevue du Mains ». — (Archives de Brest.)

(2) Il s'agit de messire Armand-Jean Duplessix, seigneur duc de Richelieu et de Ponsac, pair de France, chevalier d'honneur de Madame la Dauphine et seigneur propriétaire de la Juridiction et Vicomté du Faou, Irvillae, Logonna et la Villeneuve.

(3) « Divers Contrats de fôage de plusieurs piecces de terre dépendant du Nivot, consentys par le duc de Richelieu au feu seigneur du Mains, avec les anciennes déclarations des domaniers des terres portées aux dits fôages — 14 piecces ». — (Archives des du Mains-la Jaille.)

(4) Notamment l'acte du mariage de Jeanne-Louise du Mains avec le baron Joseph Doroignen, capitaine de vaisseau du Roi de France et contre-amiral d'Espagne. (Archives de Brest et de la Marine.)

C'est aussi au château du Nivot que devait mourir l'un des premiers Villiers de l'Isle-Adam venus en Bretagne.

Quelque temps après la mort de leur père en 1676, quatre des enfants de l'avocat parisien Hiérosme de Villiers (1) s'en allèrent en Bretagne vivre avec leur frère cadet, qui était « écrivain du Roy » au port de Brest. C'étaient Jérôme, François, Jean et Marguerite. François (2) entra dans les gardes-marine en 1683 et y mourut en 1690. Deux ans après, son frère Jean de Villiers entra dans le même corps en même temps que Jean de Blois de la Calande. Marguerite de Villiers vivait avec son frère Jérôme, qui leur servait de père à tous.

Grâce à ce frère aîné, devenu commissaire ordinaire de la marine et ami des frères Trouin du Guay et des Dangerès du Mains, l'enseigne de vaisseau Jean de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam, qui avait déjà à son actif de beaux états de services dans la marine royale et qui fut l'un des lieutenants de l'illustre marin du Guay-Trouin, épousa à Brest le 5 mai 1705 l'une des filles (3) de l'ingénieur René du Mains, *Françoise-Thomase* née à Brest en 1679. Elle avait vingt-six ans et son mari en avait trente-six.

C'est ce Jean de Villiers de l'Isle-Adam qui sert de trait d'union entre la longue et illustre ascendance des Villiers de l'Isle-Adam de Paris et de l'Isle-de-France avec la branche bretonne dont il devint le chef de nom et d'armes et qui a eu descendance jusqu'à nos jours.

Épuisé par une captivité de guerre à l'étranger ainsi que par ses nombreuses et actives campagnes maritimes, Jean

(1) Époux de Marie de la Roche, dame de la Ménardière et de la Croix.  
(2) Aucun des généalogistes et historiens du maître écrivain Villiers de l'Isle-Adam, pas plus que lui-même d'ailleurs, n'a signalé ce François Villiers de l'Isle-Adam, dont nous avons trouvé trace authentique.

(3) Nous avons retrouvé trace de sept de ses enfants : 1° *Françoise-Thomase* (1679-1756), précitée ; 2° *Renée-Jeanne* (1683-1720) ; 3° *Jeanne-Louise* (1684-1745), qui épousa successivement le baron Doroignien et le comte de Roquefeuil ; 4° *Rose*, qui mourut jeune ; 5° *Marie-Georgette*, décédée religieuse du Calvaire en 1744 ; 6° *Louis*, qui, après avoir été officier de marine, marié, se fit prêtre et mourut chez M. de Roquefeuil ; 7° enfin *Thomas du Mains* (1681-1730), qui succéda à son père comme ingénieur aux fortifications de Brest ; il devint chevalier de Saint-Louis et propriétaire du château du Nivot.

de Villiers prit un congé en 1709-1710 et se retira pour reprendre des forces en pleine campagne bretonne, au château du Nivot, le manoir familial des du Mains. Il y succomba à quarante ans, le 16 septembre 1710 (1), au moment où il allait être nommé au grade alors envié de lieutenant de vaisseau (2), ayant le troisième rang sur la liste des enseignes.

Jean de Villiers de l'Isle-Adam laissait une veuve peu fortunée avec quatre petits enfants en bas âge, plus un dont la venue était attendue (3). Ce sont : 1° *Jérôme-Jean de Villiers* (4 ans et 7 mois) (4) ; *Thomas de Villiers* (15 mois) (5) ; 3° *François-Luc de Villiers* (2 ans et 9 mois) (6), puis *Pierre-Jean de Villiers* (5 mois) (7). Les deux derniers ainsi que l'enfant posthume — dont nous n'avons pu retrouver l'acte de naissance — moururent jeunes. Nous reparlerons des deux autres, car ils ont fourni dans la flotte et l'armée coloniale de brillantes carrières toutes à leur honneur. D'ailleurs, c'est la descendance du commandant d'artillerie coloniale Thomas de l'Isle-Adam qui a assuré la vitalité de la lignée bretonne des Villiers de l'Isle-Adam du XIX<sup>e</sup> siècle.

Françoise-Thomase du Mains fut nommée naturellement tutrice de toute sa petite famille (8). Elle se réfugia au manoir du Nivot pour se consoler de ses deuils successifs et de son veuvage, autant aussi pour procurer le bon air des montagnes cornouaillaises à ses jeunes enfants.

Pendant que les jeunes Villiers de l'Isle-Adam grandissaient, ou mouraient, quelques événements successifs allaient apporter de grands changements dans la famille Dangerès

(1) Ses biographes, ainsi que les Archives de la marine, le font mourir à Brest à cette même date. C'est une erreur ; il appartenait bien au « département de Brest » en qualité d'officier de la marine, mais il est décédé en Lopérec.

(2) L'illustre du Guay-Trouin n'était encore que capitaine de vaisseau.

(3) Jusqu'ici, l'on n'avait attribué que deux enfants à ce père de famille.

(4) Commissaire général de la marine (1706-1761).

(5) Capitaine commandant l'artillerie de Saint-Domingue (1709-1754) et chevalier de Saint-Louis.

(6) Décédé jeune et sans nul doute à Lopérec.

(7) Décédé en nourrice le 6 octobre 1710, quelques jours après son père.

(8) Le 10 octobre 1710 ; tutelle présidée par le sénéchal de Brest, M<sup>r</sup> Quéremar.

du Mains. Nous devons tout au moins les indiquer, surtout pour une meilleure compréhension de la vie des personnages de cette étude.

C'était au lendemain de la rentrée triomphante en France, à Brest, de la brillante expédition de du Guay-Trouin à Rio-de-Janeiro. Le 20 mars 1712, l'un des propres neveux (1) du vaillant chef d'Escadre et aussi l'un de ses meilleurs officiers de marine, le lieutenant de vaisseau Jean de la Jaille, seigneur de Thoux, se maria avec l'une des filles du lieutenant du port de Brest, Marie-Anne Betbéder de Bordenave, qui était la propre cousine germaine de la jeune veuve de l'Isle-Adam. Luc Trouin de la Barbinays signe à l'acte aux côtés du brave lieutenant du marié, le capitaine de brûlot de Blois de la Calande.

Quinze jours plus tard, c'était le tour d'un des meilleurs marins du port de Brest, l'un des émules de du Guay-Trouin : le capitaine de vaisseau Jacques-Aymar de Roquefeuil épousait la propre sœur de Françoise du Mains, Jeanne-Louise du Mains veuve du baron Doroignen. Parmi les assistants se trouvent Jean de la Jaille et le commissaire de marine Jérôme Villiers de l'Isle-Adam.

Ces unions de deux brillants officiers de marine devaient en amener une autre, quelques mois plus tard : celle de l'ancien commandant en second de la *Gloire* et du *Glorieux* (2), Jean Thimothée de Blois, seigneur de la Calande et de Lagenoux, avec la veuve de son ancien camarade de l'Isle-Adam, Françoise-Thomase du Mains de Kerourien. C'est cette même alliance qui devait justement amener les Villiers de l'Isle-Adam au manoir breton de Penanhoas, en Lopérec.

La bénédiction nuptiale fut donnée à ces nouveaux époux dans la chapelle du Nivot par écuyer Gilles-Paul de Bouloign (3), abbé de Leslec'h et recteur de Lopérec; mais

(1) Archives de Brest. — Il était fils d'Edmond de la Jaille et de Marie Trouin.

(2) Les hommages de vaillance et de bravoure que du Guay-Trouin a publiquement rendus à Blois de la Calande dans ses Mémoires, surtout à l'occasion de l'héroïque prise du *Cumberland*, suffisent à la gloire de son ancien lieutenant.

(3) Décédé à Lopérec le 18 juin 1722. Ce prêtre était de famille noble; il

seulement après l'autorisation de la cour des Reguaires de Goueznou (1) et celle même du Roi (2).

Le capitaine de vaisseau de Roquefeuil avait tenu à être le premier témoin de son futur beau-frère, Jean de Blois de la Calande, ainsi que le frère de la mariée, l'abbé Louis du Mains, seigneur de Bienville, ancien officier de marine. Signalons encore la présence du seigneur fondateur de l'église de Lopérec, escuyer Jean de Penguern, chez qui les mariés avaient fait acte de parrainage quelques semaines plus tôt, puis celle de messire Pangolo de la Porte. Du Guay-Trouin s'associa lui-même à ce mariage de petits gentilshommes en faisant octroyer au marié le grade tant mérité de lieutenant de vaisseau (3).

Désirant résider, tout au moins pendant la belle saison, non loin du manoir du Nivot où ils s'étaient mariés et où venaient tous les ans les parents de l'estoc paternel de M<sup>me</sup> de Blois de la Calande, elle et son mari profitèrent d'une vente judiciaire devant la juridiction du Faou pour acquérir, à peu de frais (4), le manoir noble de *Penanhoas* et ses dépendances, distant à peu près d'une lieue du Nivot. Et ils en louèrent aussitôt les dépendances à Jean Le Cam et à Anne Jouissant (5). Ils augmentèrent ce petit domaine en acquérant,

était seigneur de Leslec'h en Trélévern et portait : *d'or à neuf billettes de sable*, 3. 3. 2. 1, accompagné d'une coquille de gueules au premier canton.

(1) 20 août 1712.

(2) Le marquis de Coëtlogon, lieutenant général des armées navales à Brest, reçut du Ministre d'Etat de la Marine de Pontchartrain, une lettre du 24 août 1712, disant entre autres : « ... J'ai reçu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 10 de ce mois. J'ai rendu compte au Roi de la permission demandée par le s<sup>r</sup> de la Calande, d'épouser M<sup>re</sup> de Lisle-Adam. Sa Majesté a bien voulu l'accorder sur le témoignage que vous avez rendu que ce parti convient à cet officier... » — (Archives de la marine.)

(3) Nomination du 25 novembre 1712.

(4) Le prix fut de 2.800 livres. La vente avait eu lieu le 9 septembre 1713 et la prise de possession du manoir le 27 du même mois. — (Archives de la juridiction du Faou.)

(5) Inventaire de Jean Le Cam du 20 décembre 1713, où il est dit : « Qu'étant dépourvu de fourrages à leur entrée dans la ferme de Penanhoas, ce métayer prit par état et estimation les fourrages qui se trouvaient au dit manoir, dont le propriétaire est M. de Blois, absent, et avec promesses de les rendre aux droit desquels le s<sup>r</sup> de Blois est subrogé. » — (Archives du Faou.)



dès l'année suivante, quelques héritages à Jean-Antoine Suignard du village de Quillou-Izella (1). Les traités d'Utrecht (1713) et de Rastadt (1714), puis la mort du vieux roi Louis XIV laissaient, en ce moment, quelques loisirs aux officiers de la marine royale des escadres de Brest. Le lieutenant de vaisseau de Blois de la Calande, quoique embarqué (2), en profita pour aménager et entretenir la maison manale de Penanhoas. Malheureusement, l'absence de nombre de documents locaux et de famille, nous prive de faire connaître plus exactement ce qui se passa dans cette résidence champêtre pendant les premières années du ménage Blois de la Calande.

Trois enfants vinrent s'ajouter aux jeunes Villiers de l'Isle-Adam du premier lit. Ce sont : 1<sup>o</sup> Jean-Thimothée de Blois, qui naquit à Brest le 18 septembre 1714; 2<sup>o</sup> sa sœur Marie-Françoise de Blois, née à Loperéc en 1716; 3<sup>o</sup> enfin François-Julien de Blois, qui dut naître aussi à Penanhoas vers 1717. Nous dirons plus loin ce que sont devenus ceux qui devaient fonder dans l'Ouest l'importante branche bretonne de la vieille maison champenoise des de Blois.

La prospérité de cette nouvelle petite famille chez les châtelains de Penanhoas, aggravait à la fois les charges et prenait aussi tous les soins de sa belle-sœur Françoise du Mains. Aussi le comte de Roquefeuil, qui était devenu le curateur des jeunes Villiers de l'Isle-Adam, emmena ceux-ci à son magnifique château de Kerlouët (3), sur les premières collines des Montagnes Noires, et il confia leur éducation au recteur de la paroisse de Plévin, messire Alain Calonne (4), sous la

(1) Vente du 1<sup>er</sup> septembre 1714, chez Derm, notaire à Brest, pour 360 livres et 9 livres 10 sols de rentes et chefrentes. — (Registre des Insinuations de Brest.)

(2) Sur l'*Astrée* en 1715 et 1716. L'enseigne Jean de Villiers de l'Isle-Adam avait aussi commandé ce navire de l'escadre de du Guay-Trouin, alors tout neuf, du 24 juin au 26 septembre 1707. — (Archives de la marine.)

(3) Ancien château féodal en Plévin (Côtes-du-Nord), non loin de Carhaix, que le comte amiral de Roquefeuil avait récemment acquis des de Brilhac et des Canaber, et dont il avait fait la résidence de toute sa famille. La famille de Roquefeuil a conservé cette propriété jusqu'à la Révolution, où elle fut vendue comme bien national.

(4) D'après les papiers de la famille du Mains.

vigilante et filiale direction de leur bonne tante et de leur oncle, l'abbé du Mains (1).

Malheureusement, les événements européens qui se précipitaient, allaient de nouveau jeter le deuil dans toutes ces grandes familles bretonnes, notamment au manoir de Penanhoas. La guerre d'Espagne avait fait reprendre la mer à tous nos officiers de la marine royale. Jean de Blois de la Calande, récemment fait chevalier de Saint-Louis (2), avait été embarqué sur le *Mars*, qui faisait partie de l'escadre du lieutenant général Desnos de Champmeslin, chargée de défendre nos colonies d'Amérique. Il était le capitaine en second de son propre beau-frère, le capitaine de vaisseau de Roquefeuil.

Nous ne pouvons rappeler ici comment cette escadre défendit l'honneur du pavillon sur les mers lointaines de la France équinoxiale. Mentionnons seulement que l'un des plus glorieux faits d'armes de ses croisières fut le siège et la prise de Pensacola (3) qui décida de la conquête de la Floride. Comme jadis à bord du *Cumberland*, le capitaine de Blois de la Calande s'y conduisit en héros, mais il devait payer de sa vie cette nouvelle action d'éclat. Il ne put survivre à ses glorieuses blessures et mourut en mer, à son bord, le 8 octobre 1719. Un prêtre cornouaillais, le P. Guillaume Mentéour, aumônier du *Mars* (4), assista l'héroïque officier à ses derniers moments, entouré de Champmeslin, de Roquefeuil, du Guay, de Vincelles et autres de ses camarades de la flotte.

Un inventaire des biens meubles de leur maison de Brest et du manoir de Penanhoas fut dressé (5) lorsque la mort aux colonies du capitaine de Blois de la Calande fut confirmée officiellement. Il est regrettable que nous n'ayons pu retrouver cet acte, à la fois pour nous indiquer le ménage d'un

(1) Jeanne-Louise du Mains, dame de Roquefeuil, décédée à Kerlouët en 1745. Son frère, l'abbé Louis du Mains, y est mort aussi.

(2) 28 juin 1718. (Archives de la marine.)

(3) A Pensacola, la flotte française s'empara de onze navires espagnols, dont le roi de France fit don à la Compagnie des Indes.

(4) Il figure depuis 1717 sur la liste des aumôniers entretenus de la marine. Cet aumônier procura aussi à M<sup>me</sup> de Blois un extrait mortuaire de son mari, le 19 février 1720. (Archives de la marine, Brest.)

(5) Le 18 avril 1720 et jours suivants.

officier-gentilhomme du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle et le mobilier d'un manoir breton de Cornouaille, comme pour nous montrer la réelle fortune de la première mère bretonne des Villiers de l'Isle-Adam. En effet, par son contrat de mariage du 29 juillet 1712 (1), la veuve de Blois n'avait-elle pas la communauté de tous les biens de son défunt mari ?...

## IV

#### Un veuvage à Penanhoas. — Les hôtes du manoir.

Les premières années du second veuvage de M<sup>me</sup> du Mains de Blois — c'est ainsi qu'elle signait — qui n'avait que quarante ans, furent des plus pénibles, surtout en face de la lourde charge d'une double famille.

Le roi, sur une pressante démarche de M. de Roquefeuil, accorda en 1720 à la veuve de l'héroïque capitaine du *Mars*, en considération des services de feu son mari, une pension annuelle de 300 livres (2). Mais qu'était-ce en raison des obligations d'élever, d'instruire et de procurer une situation en rapport avec leurs noms de gentilshommes, aux deux enfants survivants de l'Isle-Adam et aux trois enfants de Blois ?...

Du côté des Villiers de l'Isle-Adam et par suite de la vente de maisons à Paris et à Rueil, propriétés de l'aïeul l'avocat Jérôme de l'Isle-Adam, François du Mains possédait depuis le 22 octobre 1720, une rente de 716 livres provenant d'un constitut de 28.640 livres sur les « Aides et Gabelles de France » — ce qu'on appela plus tard « rente sur l'Hôtel-de-Ville de Paris. »

Du côté des de Blois, elle possédait aussi une rente de 150 livres sur les mêmes « aides et gabelles, » qui avait été constituée au profit du S<sup>r</sup> de Blois (3) en 1713; ainsi que ses

(1) Chez Galopin et Derm, notaires à Brest.

(2) Lettre officielle. — Archives de la marine.

(3) Un moment en 1714, Jean de Blois de la Calande avait été le débiteur de l'armateur Luc Trouin de la Barbinays pour 6.100 livres de principal.

enfants de Blois avaient à prétendre à quelques héritages de leur père au pays de la Saulzotte, dont il était originaire.

Elle-même, M<sup>me</sup> du Mains de Blois, avait recueilli de l'héritage de son père, ancien ingénieur du roi à Brest, quelques petites propriétés et parcs à Recouvrance et Quilbignon, ainsi que des emplacements de maisons à Brest.

Elle liquida donc quelques-uns de ces héritages, tant à Brest (1) et Recouvrance qu'au pays (2) de son second mari, afin d'augmenter ses petites rentes annuelles et pour subvenir aux frais d'éducation de ses cinq enfants des deux lits, afin surtout de conserver son petit manoir de Penanhoas, où elle devait passer les cinquante dernières années de sa vie.

Les enfants grandissaient. L'aîné de tous, Jérôme de l'Isle-Adam, fut admis dans l'arsenal de Brest comme élève de la marine en 1722, et l'année suivante il devenait « écrivain du roi ». Il devait fournir une belle carrière dans le corps des « officiers de plume » où l'avait précédé son oncle et parrain, Jérôme de Villiers (3). Puis ce fut le tour de son frère Thomas de l'Isle-Adam, qui débuta d'abord dans les gardes-côtes de Bretagne en 1727, pour entrer ensuite à l'école des Cadets de Rochefort en 1730 et aller enfin officier de troupes coloniales à Saint-Domingue.

Certes, le commissaire de Villiers de l'Isle-Adam faisait beaucoup pour ses deux neveux; mais ils étaient encore aidés par leurs autres oncles, Jean de la Jaille et Jacques de Roquefeuil (4), même par du Guay-Trouin. Ces officiers célèbres de notre marine d'alors agirent de même pour les enfants de Blois. Du Guay-Trouin tint même à ce qu'ils fussent embarqués comme « élèves de la marine » dès l'âge de douze ans (5), sur les vaisseaux du roi, avant leur entrée aux gardes-marine (6), d'où ils sortirent pour devenir plus

(1) Contrats de vente des 23 février 1720, 2 mai 1721, 12 janvier 1723, etc.  
(2) Son beau-frère, François de Blois, lui achète en 1724 pour 1.194 livres une rente de 51 livres 5 sols et 10 deniers. (Archives de Brest.)

(3) 1654-1742.

(4) M. de Roquefeuil était aussi le tuteur et le parrain de François de Blois, alors que l'aîné Jean-Thimothée de Blois était le filleul de M. de la Jaille.

(5) Note des Archives de la marine.

(6) Jean-Thimothée de Blois (1714-1751) entra aux gardes en 1731 et son frère François-Julien (1718-1796), dit le « chevalier de Blois », en 1734.

tard de brillants officiers de marine comme leur père (1).

Tous, Villiers ou de Blois, dès qu'ils rentraient à Brest ou qu'ils avaient quelques loisirs dans ce port, ils s'empressaient de se rendre près de leur mère commune au manoir de Penanhoas, où elle habitait le plus souvent, principalement dans toute la belle saison. Malgré la disparition d'importantes pièces des archives locales, nous avons maintes fois retrouvé trace de leur présence au pays de Lopérec, où tous s'empressaient d'être parrains avec leur sœur (2) ou des amis. Leur mère, Françoise du Mains, payait d'exemple et nombreux sont les baptêmes et mariages de la paroisse de Lopérec, où elle a assisté soit en qualité de marraine ou comme témoin.

Il est intéressant de citer quelques faits à l'appui. Cela nous montrera, d'ailleurs, comment cette châtelaine savait remplir ses devoirs de bon voisinage, aussi bien avec de simples ménagers comme ceux de Penanhoas, de Troilliau, de Brulluc ou de Penhoaden, qu'avec ses parents du Mains, du Nivot, ou encore envers les gentilhommes du pays, les de Penguern ou les de Kerohan.

Et ils remontent loin :

- 17 Juillet 1697. — *Françoise du Mains* (3) est marraine de Marie-Anne Léon, avec Barnabé de la Saudraye, seigneur de Nizon.
- 3 Juillet 1712. — Le capitaine de brûlot de *Blois de la Calande* et *Françoise du Mains*, « dame de l'Isle-Adam », non encore mariés, sont parrain et marraine de Françoise de Penguern, fille du s<sup>r</sup> Jean de Penguern et d'Ursule-Louise de la Coudraye.
- 20 Juillet 1715. — *Françoise du Mains* « dame de Blois » est marraine de Thomas-François Le Gal, au château du

(1) Fait rarissime parmi nos grandes familles maritimes, six membres de cette lignée bretonne des de Blois reçurent la croix de Saint-Louis.

(2) Marie-Françoise de Blois (1716-1789) qui se maria plus tard avec le capitaine de vaisseau Alain Nogerée de la Fillière.

(3) Ses sœurs, Jeanne-Louise et Marie-Georgette du Mains le furent souvent aussi, même au xviii<sup>e</sup> siècle et au commencement du xix<sup>e</sup> siècle. Il en fut de même de l'abbé Louis du Mains et de l'ingénieur Thomas du Mains, leurs frères.

Nivot, avec son frère Thomas du Mains, brigadier des ingénieurs du Roi.

- 19 Septembre 1715. — Au mariage de Guillaume Cam de Penanhoas et de Marie Melon, est témoin *Françoise du Mains*, qui signe « du Mains de Blois », en même temps que Marie du Mains et l'abbé Louis du Mains.
- 3 Septembre 1716. — Au mariage de Bernard Cam, frère du précédent, avec Fleury Naga, *M<sup>me</sup> du Mains de Blois* est témoin avec son fils *Thomas de Villiers de l'Isle-Adam*.
- 16 Avril 1717. — Au baptême de Thomas-Marie Cam, fils de Jean Cam et de Anne Jamet, de Penanchoat, le parrain est l'escuyer *Thomas Lisleadam*.
- 6 Septembre 1718. — Au baptême de Jean Thimothée Cam, fils des ménagers de Pennanouas, le parrain est *Jean Thimothée de Blois*.
- 14 Août 1725. — *Jérôme-Jean de Villiers de Lisleadam*, écrivain du roi, est parrain de Claire Offret, avec du Plessix de Bénac.
- Le 2 Juillet 1726. — Baptême de trois jumeaux au château du Nivot, Joseph-François, René-Thomas et Antoine, tous enfants de Thomas du Mains et Anne-Marguerite Auffret, seigneur et dame du Nivot. Le parrain du premier fut le *Chevalier de Blois* avec sa mère *Thomas-Françoise du Mains*; celui des deux autres fut *Thomas, chevalier de Villiers de Lisle-Adam* avec Julienne de Lépinay.
- 12 Décembre 1732. — Messire *François de Blois* et sa sœur Marie-Françoise de Blois sont parrain et marraine de François-Mathieu Henry.
- 20 Juillet 1738. — A la bénédiction de la cloche de Lopérec *François-Jullien-Ursule-Louise*, le parrain fut *François-Julien de Blois*, sous-brigadier des gardes du pavillon, avec Louise-Ursule de la Coudraye, dame de Penguern. Ses frères et sœurs sont là, ainsi que sa mère « *du Mains de Blois* ».
- 22 Février 1740. — Au mariage de Marc Le Guillou avec Marie Souben assistent les *frères de Blois*.
- 24 Février 1740. — L'ainé de *Blois de la Calande* assiste aussi au mariage de Michel Le Goas (de Brulluc) avec Marie Le Naga.
- 10 Juillet 1740. — *Marie-Françoise de Blois* est marraine de Jean Miossec (de Troilliau). Son frère aîné est présent.

- 26 Septembre 1742. — Au baptême de François-Marie Tromeur de Bruluec, le parrain est *François-Julien, chevalier de Blois*, et la marraine, sa cousine Goubert de Kerharo.
- 8 Octobre 1742. — Tous les de Blois, ainsi que leur mère, « du Mains de Blois », sont présents au mariage de Jean Le Stang avec *Françoise-Thimothée Cariou*.
- 17 Octobre 1742. — Au baptême de Marc Le Guillou, le parrain est l'*enseigne Jean-Thimothée de Blois* avec Louise-Hélène de Raguideau. Tous les de Blois sont présents et signent.
- 22 Mai 1743. — *M<sup>lle</sup> de Blois* est marraine, avec Marc Le Guillou, de Marie-Anne Cêvaër, de Kervoanton. *Françoise du Mains* y assiste aussi.
- 10 Juillet 1743. — Au baptême de François-Hilarion Guillou, *Marie de Blois* est marraine avec Messire Anne Hilarion, marquis de Tourville, enseigne de vaisseau.
- 26 Juillet 1743. — Au baptême de Jean-Marie Le Stang, du manoir de Penavoas, le parrain est l'*enseigne Jean-Baptiste de Blois* avec Aimée-Agathe Dumay, épouse d'écuyer Aimé de Frésier, directeur des fortifications à Brest.
- 30 Juin 1748. — Au baptême de sa négresse *Françoise-Rosalie*, le parrain est le capitaine d'artillerie *Thomas de Villiers de l'Isle-Adam*, et la marraine, *Françoise-Elisabeth Briochet*, dame de Blois.
- 5 Juillet 1749. — Au baptême de Joseph-Pierre Salaün, fils du ménager de *Penanhoas*, le parrain est le *chevalier de Blois*, et la marraine, sa cousine Marie-Louise de Roquefeuil, dame d'Avaugour.
- 23 Août 1752. — Au baptême de Jeanne-Elisabeth-Françoise Salaün, fille du ménager de *Penanhoas*, y assiste le commissaire *Jérôme Villiers de l'Isle-Adam*.

Jusque vers 1748, la châtelaine de *Penanhoas* ne pouvait recevoir à Lopérec que ses enfants de Blois et tous leurs parents alliés, les du Mains, les de Roquefeuil, les Goubert, ou bien de leurs amis comme le chevalier de Tourville ou Louise-Hélène de Raguideau. Puisque depuis 1732, son fils, *Thomas de Villiers*, était à Saint-Domingue, et depuis 1738, son frère aîné, *Jérôme de Villiers*, était aussi à la Guyane.

Seulement le mariage du premier à Saint-Domingue allait en occasionner un second : le lieutenant de vaisseau Jean-Baptiste de Blois, au cours d'un voyage dans la France équinoxiale, épousa au Cap français, en 1744, la propre belle-sœur de son demi-frère Thomas de l'Isle-Adam, *Françoise-Elisabeth Briochet*, fille d'un ancien capitaine de milice. Il la ramena à Brest et ce fut une habituée de plus, avec ses petits enfants, du manoir de *Penanhoas*. *Françoise-Thomase du Mains* quitta alors pour quelque temps *Penanhoas* pour un voyage de grand deuil : les obsèques au château de Kerlouët près de Carhaix, de son beau-frère le comte Jacques-Aymar de Roquefeuil, lieutenant-général des armées navales.

Il était mort en mer sur son vaisseau le 8 mars 1744. L'on rapporta son cœur près de son château pour le placer au-dessus des bancs de Kerlouët dans l'église paroissiale de Plévin, dont le défunt avait été le bienfaiteur en 1720 et en 1742 (1). La cérémonie eut lieu par les soins du recteur Alexis Garnier. A côté de la famille de Roquefeuil et de sa sœur, veuve, Jeanne-Louise du Mains de Roquefeuil, était *Françoise du Mains de Blois*, qu'accompagnait sa fille Marie-Françoise de Blois. Elle passa quelques semaines à Kerlouët, qu'elle ne devait plus revoir, sa sœur y mourant le 7 septembre 1745 (2).

Depuis la mort au Havre de son beau-frère, le vieux commissaire Jérôme de Villiers, Madame du Mains de Blois réclamait le retour en France de ses deux fils du premier lit retenus par leur service dans nos colonies d'Amérique.

Le capitaine d'artillerie Thomas de Villiers de l'Isle-Adam revint le premier en Bretagne, pour raisons de santé, au commencement de l'année 1748, et il passa toute la belle saison au manoir de *Penanhoas*, en compagnie de sa mère, de sa belle-sœur Briochet de Blois, de sa sœur Marie de Blois (3).

(1) Don d'une lampe d'argent en 1720, souvenir de sa campagne d'Amérique où était mort Blois de la Calande, et en 1742 don d'un magnifique dais en souvenir de sa nomination de lieutenant-général.

(2) Archives de Plévin.

(3) Voir ci-dessus le baptême de sa négresse du Congo et domestique.

Il ne put repartir pour Saint-Domingue que dans l'été de 1749, pour rentrer définitivement en France quelques années plus tard. Presque à la même époque son frère, le commissaire ordonnateur, rentrait lui aussi de Cayenne. Mais, obligé de continuer pendant quelque temps ses services à Paris, il ne prit du service à Brest que dans l'été de 1750, tout en allant se reposer des fatigues des colonies, l'été, à Penanhoas (1).

Bientôt de nouveaux deuils allaient frapper douloureusement les habitants de ce manoir et hâter les jours de la vieille châtelaine, déjà septuagénaire. Le 18 juin 1751, pendant une croisière à Saint-Domingue, l'ainé des de Blois de la Calande, chevalier de Saint-Louis, mourut à bord de la *Favorite*, au Cap Vert, laissant une veuve et deux enfants en bas âge (2). Trois ans plus tard, à peine rentré de Saint-Domingue, le plus jeune des Villiers de l'Isle-Adam, le capitaine d'artillerie et des bombardiers, chevalier de Saint-Louis, succombait lui-même à Brest, laissant de son côté une autre veuve et deux jeunes enfants (3).

Douze jours après le décès de Thomas de l'Isle-Adam, un mariage intime avait lieu dans la chapelle du château de Penanhoas. Françoise Briochet, la jeune veuve de Jean-Baptiste de Blois, se remariait avec le commissaire de marine René-Pierre Péan s<sup>r</sup> de Livaudière. Sa sœur, Briochet de Lisle-Adam, quoique en grand deuil, assiste à la cérémonie ainsi que son neveu Achille de Lisle-Adam, son beau-frère le commissaire Villiers de l'Isle-Adam, sa sœur Marie-Françoise de Blois, et sa belle-mère du Mains de Blois.

Dix-huit mois plus tard mourait à Brest, à l'âge de 78 ans, *Françoise-Thomase du Mains*, qui avait été la mère des lignées bretonnes des Villiers de l'Isle-Adam et des de Blois. Elle fut inhumée dans l'église Saint-

(1) Voir les actes de baptême ci-dessus.

(2) Françoise-Elisabeth Briochet avait alors comme enfants : Jérôme-Jean de Blois et Aimée de Blois, dont nous n'avons pu retrouver les actes de naissance. Un troisième, Alexis-François de Blois, né à Brest en 1749, avait dû mourir en nourrice.

(3) Marie-Elisabeth Briochet avait comme enfants : Achille-Victor de l'Isle-Adam (né vers 1740) et Charles-François de l'Isle-Adam (né en 1741), tous deux originaires de Saint-Domingue.

Louis (1). Auparavant, elle avait eu la consolation de voir se créer une famille chez son fils aîné Jérôme de l'Isle-Adam, à qui allait revenir le manoir de Penanhoas.....

## V

### Le mobilier d'un manoir breton en 1750

Il nous a paru intéressant de profiter de nombreux renseignements fournis par des papiers de famille provenant des propriétaires de Penanhoas, pour montrer l'état exact d'une petite gentilhommière bretonne au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Indiquer la cuisine et tous ses ustensiles du temps, les salles à manger et leurs accessoires, les chambres ou cabinets avec leurs meubles, la cave avec son contenu, le hucher avec son bois ou ses instruments de labour, les écuries et étables avec leurs habitants, n'est-ce pas évoquer déjà toute la vie et l'existence des châtelains et de leur personnel ? Donner la valeur des bestiaux, des récoltes, comme du linge et des meubles d'un manoir, n'est-ce pas jeter aussi un curieux coup d'œil rétrospectif sur la vie de nos ancêtres, examen utile encore dans sa comparaison avec le coût de la vie bretonne d'aujourd'hui ?....

Le lecteur éprouvera, certes, quelque déception devant le dénombrement du mobilier modeste et surtout peu riche du manoir de Penanhoas, là surtout dans l'ancienne résidence de brillants officiers de la marine royale, aussi la première propriété bretonne d'un des plus héroïques lieutenants de du Guay-Trouin et qui était restée à sa veuve.

Une courte mais juste explication s'impose.

Devenue presque impotente et sa santé étant de plus en plus altérée, M<sup>me</sup> du Mains de Blois, l'année avant sa mort, avait fait emporter de Penanhoas pour sa maison de ville mieux garnie et mieux entretenue, — Grande Rue, à Brest, —

(1) Archives de Brest.



où elle devait mourir, nombre d'objets précieux ou utiles. Elle avait commencé même auparavant, depuis qu'elle vivait en commun avec sa fille, son fils Jérôme et sa belle-fille. Il ne restait donc à la maison de Lopérec que l'indispensable, plutôt les vestiges de l'ancien mobilier de feu M. de Blois.

D'autre part, si nous avons établi le peu de fortune de la veuve du héros de Pensacola, il faut convenir que, pendant les longues trente-sept années de son veuvage, elle avait dû encore écorner son maigre avoir pour subvenir à l'éducation de ses enfants des deux lits.

Penanhoas comprenait une maison manale, des bâtiments de ferme et dépendances, puis une chapelle entretenue par les châtelains.

La maison manale était une simple maison bourgeoise de 60 pieds de long sur 36 pieds de large (1) se composant d'un rez-de-chaussée, d'un étage et d'un grenier. Au rez-de-chaussée il y avait une grande cuisine, une arrière-cuisine avec four, puis une grande salle avec une plus petite à côté, donnant toutes les deux sur les jardins. L'étage comprenait deux chambres et deux grands cabinets pouvant en servir. Au-dessus, tout en haut de la maison et à côté du grenier, on voyait encore deux petits cabinets, servant au personnel ou de pièces de débarras. Au dessous, trois caves.

Faisons maintenant l'inventaire de ces pièces contenant beaucoup plus de choses délaissées que d'objets de valeur.

#### *La cuisine du manoir.*

Ainsi qu'on va le voir, elle était meublée à la mode des campagnes bretonnes, et l'on y mettait un peu de tout, au hasard de la place et surtout en l'absence du personnel habituel. Nous parlerons à part des blés que l'on y déposait dans des coffres. Enumérons le mobilier de la cuisine :

Un grand coffre à bled ou huge avec clef et clavure.....	12 #
Un autre plus petit avec sa clef et clavure.....	6

(1) 20 mètres sur 12.

Une armoire de vesselier avec son vesselier au-dessus.....	12 #
Une table de cuisine avec ses deux escabaux...	2
Une maye à paste.....	2
Une mue à poulet.....	1
Deux grands billots de bois.....	10 s.
Une paire de landiers.....	1
Une crémaillère.....	1
Une pelle et une paire de pincettes.....	1
Un trépied.....	10
Un moyen bassin très mauvais.....	15
Quatre plats d'estain, un plat percé, un plat à soupe et vingt-quatre assiettes aussy d'estain, le tout peçant 30 livres, à 12 sols la livre d'estimation.....	18
Trois chandeliers de cuivre.....	3
Une paire de mouchette.....	10
Un moulin à café avec sa boîte.....	1 10
Une boîte à sel avec une boîte à farine de bois.....	5
Deux barattes et une cruche.....	1
Deux grills.....	1
Quatre mauvaises chevrettes.....	10
Une marmite de cuivre rouge avec sa couverture.....	12
Une marmite de fer avec sa couverture.....	4
Une poêle à frire.....	2
Une broche et deux brochettes.....	1
Un écumoir, une cuillère à dégraisser avec une cuillère à pot de cuivre.....	2
Une petite marmite sans couverture.....	1
Un trépied.....	10
Dix planches servant d'étage.....	2
Deux casseroles de cuivre et un plat fond aussy de cuivre rouge.....	4
Quatre caffetières de fer-blanc.....	10

#### *Dans l'arrière-cuisine.*

Une grande huge.....	9 #
Un grand coffre à bled garni de fer.....	6

Une vieille mue à poulet.....	1 #
Un baril cerclé de fer.....	1
Deux cuves à bué avec un vieux bast de vieux harnois.....	1
Un fer à repasser.....	2
Un crocq à viande.....	2
Un pillon avec son mortier (1).....	3
Deux caraffes de cristal et deux de fayance.....	10 s.
Trente-cinq assiettes de fayance.....	3
Deux salladiers et deux sallières de cristal.....	1
Quatre gobelets de cristal et neuf verres.....	10
Cinq gobelets de porcelaine et quatre de fayance, le tout avarié, avec deux soucoupes.....	10
Un sucrier avec sa couverture et un moutardier.....	1
Deux rolloirs à pâtisserie.....	1
Deux tayères et un surtout de fayance avec sa coupe et la couverture d'une écuelle.....	1
Une vieille eguaire d'argent haché.....	1
Un passepurée de cuivre rouge.....	2
Une paire de balance cuivre rouge avec ses poids de plomb de la pesanteur de vingt livres.....	6
Un vieux poids de mare dépareillé de la pezanteur de trois livres.....	3
Cinq grands pots de fayance et six autres vieux avec quatre vernis.....	18

*Première salle.*

Un prie-Dieu avec ses clefs et clavures.....	6 #
Un bois de couchette garni d'une coette et oreiller de plume et traversin aussi de plume, d'un matelat, couverture de ville piquée avec son ciel et fond de toile peinte et rideau vert.....	60
Un autre bois de couchette garni d'une paille et une mauvaise petite couverture piquée avec son fond de vieux satin piqué.....	20

(1) A l'inventaire, M. de l'Isle-Adam avait demandé la distraction d'un autre pilon avec son mortier de Gaillac.

Une glace très petite à cadre doré.....	12 #
Un grand tableau avec deux autres petits.....	12
Deux fauteuils et trois chaises foncées de jonc..	3
Un petit tabouret bourré très mauvais.....	10

*Deuxième salle.*

Une armoire bois de noyer avec son tiroir.....	50 #
Une autre armoire bois de chesne.....	30
Une table à manger ovale.....	1
Une petite table carrée.....	1
Dix chaises foncées de jonc.....	9
Une boîte à pendule.....	3
Deux tableaux avec leurs cadres, représentant l'Empereur (1) et l'autre un sonneur de binioù.....	2
Une baille à rincer verre avec sa tablette.....	1
Une petite table ronde avec son pliant.....	1
Deux volants de lit toile de coton, garnis de toile peinte.....	12

*1<sup>re</sup> chambre haute.*

Une vieille couchette vermoulue avec son ciel et rideau de vieille serge grise sans coette, matelat ny couverture.....	12 #
Cinq vieux fauteuils et une chaise de rotin.....	18
Un vieux fauteuil de paille.....	3
Une table à tiroir.....	2
Un petit miroir à bordure brune et jaune.....	6
Deux chaises et un fauteuil foncés de jonc.....	3
Un tableau au-dessus de la cheminée.....	3
Une paire de landiers.....	2
Une paire de chenets.....	3

*2<sup>e</sup> chambre.*

Une vieille armoire vide.....	3 #
Un vieux fauteuil.....	4

(1) Sans doute le roi Louis XV.

Huit chaises foncées de jonc.....	8 #
Un vieux rouet.....	1
Un tapis de Turquie.....	9

*1<sup>er</sup> Cabinet de l'étage :*

Un lit à tombeau garni de rideau vert, une coëtte de balle, un matelat et une mauvaise couverture de laine blanche.....	30 #
Un autre lit à tombeau de sarge verte garni d'une coëtte de balle, un matelat et un traversin de plume avec deux mauvaises couvertures de toile.....	30
Une table bois de chesne à tiroir.....	1
Trois chaises foncées de jonc.....	2
Deux morceaux de tapisserie de Bergame, un vieux rideau de fenestre toile peinte, une petite tablette.....	2
Un coffre.....	2

*2<sup>e</sup> Cabinet de l'étage :*

Une armoire vuide.....	6 #
Une pailleasse, une coëtte de balle et une couverture de laine.....	6

*1<sup>er</sup> Cabinet d'en haut :*

Un mauvais bois de lit avec ses rideaux d'étamine rouge.....	3 #
Une autre mauvaise petite couchette garnie d'une mauvaise pailleasse.....	3
Un vieux fauteuil de sarge.....	1
Trois chaises foncées de jonc.....	2
Un bois de garde manger ; un ciel de lit garni d'étamine rouge, une vieille table de Louergat.....	2

*2<sup>e</sup> petit Cabinet.*

Un lit à tombeau garni de rideau de sarge grise et une pailleasse.....	6 #
Un autre lit garni de sa pailleasse, de deux traversins de balle, une vieille courte-pointe de toile peinte et ses rideaux destamine bleuf...	6
Une table pliante avec un bois de garde-manger	1
Une chaise avec un petit banc bois de sapin...	1
Un vieux tabouret bouré.....	1
Six morceaux de tapisserie de Bergame.....	10
Une vieille tapisserie de point d'Hongrie.....	6
Un panier garni de deux cantines de verre.....	3
Un mauvais coffre garni de sa serrure et clef...	2
Un vieux bahu.....	1
Un coffre sans clef.....	2
Un sac de toile de voile avec un peu de bœuf...	1
Une vieille selle.....	3

*Dans un grenier.*

Un vieux rouet.....	10
Un bois de lit garni de toile.....	3
Un vieil arrosoir de cuivre.....	1 10
Six vieilles chaises très mauvaises garnies de cuir, six autres de jonc, deux vieux fauteuils et quatre vieux tréteaux de table.....	2
Un métier à piece et un guéridon.....	1
Dix-sept boules de Gaillac.....	9

*Bibliothèque.*

Il nous faut indiquer sous cette rubrique quelques vieux livres trouvés dans le prie-Dieu de la Salle. Les autres étant à Brest. Les voici :

Un livre intitulé <i>L'Histoire de Bretagne</i> .....	6 #
Trois tomes concernant la médecine.....	3

Un livre intitulé <i>Dialogue espagnol et français et l'Histoire de la République de Hollande</i> .....	1 #
Cinq volumes dépareillés de <i>l'Histoire des Juifs</i> .	1

*Grains et blés, etc...*

Nous allons grouper ici tous les grains, blés et autres récoltes trouvés à Penanhoas après le décès de M<sup>me</sup> de Blois. Il sera facile au lecteur de comprendre le pourquoi de cette provision, car elle provenait de la récolte précédente dont le propriétaire de la terre avait la moitié, de même que la moitié des autres grains étant en terre et qui vont être évalués ci-après au prix d'alors ; le métayer ayant l'autre moitié. C'est ce qu'on appelait le *métayage*, mode d'affermement qui subsiste encore dans quelques parties de la Bretagne.

Vingt bœsseaux d'avoine, à raison de 4 livres le bœsseau.....	80 #
Dix-sept bœsseaux de blé noir, à raison de 4 livres le bœsseau.....	68
Six bœsseaux de seigle à raison de 3 livres le bœsseau.....	18
Deux autres bœsseaux de seigle de l'année précédente.....	6

Voici maintenant l'évaluation des blés sur pied, non récoltés :

La part des bleds de seigles pendant par racine dans le <i>Parc an Croissant</i> , semence distraite..	34 # 10 s.
La part de l'avoine pendant par racine dans <i>Parc Marre</i> et <i>Parc arguiner</i> .....	22 10
La part et portion des bleds noirs pendant par racine dans <i>Parc ar Croissant</i> , <i>Parc ar Menguen</i> , <i>Parc-Bihan</i> et <i>Parc arguiner</i> .....	21
La part et portion des foin en herbe dans <i>Prat Penanhoas</i> et <i>Prat Bruluc</i> .....	12
La part et portion de chanvre étant dans <i>Parc ar leur</i> .....	1 10

*Instruments aratoires.*

Ils appartenait sans doute au fermier, car nous n'avons trouvé trace que des suivants, considérés comme outils de jardin :

Une pelle de fer.....	1 #
Un rateau.....	15 s.
Une ligne de bitort avec un cercloir de fer.....	1
Un mauvais arrosoir.....	1

*Chevaux et bestiaux.*

Il en était de même dans le métayage pour les bestiaux que pour les récoltes, dont le fermier avait la moitié. Dans l'inventaire de 1757 que nous avons sous les yeux, on ne cite que la part du propriétaire ; nous allons doubler les chiffres, afin de donner exactement le prix des bêtes à cette époque.

Voici :

Un cheval hors d'âge.....	36 #
Deux grands bœufs hors d'âge.....	159
Deux bovillons de trois ans.....	51
Une génisse de deux ans.....	15
Une vache noire de cinq ans.....	24
Une autre vache garre jaune avec son vau.....	39
Une vache garre noire.....	27
Une vache bisorne de mesme couleur.....	24
Une autre vache de mesme couleur.....	22 10 s.
Une vache noire hors d'âges.....	22 10
Autre vache rouge aussy hors d'âges.....	24
Un vau de cette année.....	3

Le curieux inventaire que nous venons de mettre au jour et où l'on oublia pourtant la cave, le bûcher, etc..., comprend en outre l'énumération du contenu de la chapelle de Penanhoas, entretenue par les châtelains du lieu. Nous lui consacrons plus loin un chapitre à part.

## VI

### Le premier Villiers de l'Isle-Adam propriétaire de Penanhoas.

Dès le jour de la vente du mobilier de Penanhoas, le 12 juillet 1757, le seul fils Villiers de l'Isle-Adam survivant déclara au greffe de la juridiction des Regnaires de Guesnou, prétendre à la propriété privative du revenu et du produit des immeubles de feu Madame sa mère par compensation avec sa pension (1) et autres conditions arrêtées entre elle et lui (2).

Nous n'avons pu retrouver l'acte antérieur auquel il est fait allusion. Ce qu'il advint ensuite cependant : c'est que les héritiers de Blois renoncèrent à la succession assez grevée de leur mère, et que si les mineurs du capitaine Thomas de l'Isle-Adam reçurent la maison de la Grande Rue (3), que leur grand-mère avait eue de l'héritage de Georgette du Mains (4), le manoir et les dépendances de Penanhoas revinrent au commissaire de marine Jérôme-Jean de Villiers de l'Isle-Adam, resté le seul chef de nom et d'armes de la famille.

En 1754, il avait épousé, dans le pays de Guingamp, Magdeleine Le Mérier de Kerleau, et c'est celle-ci qui devint à la mort de sa belle-mère la nouvelle châtelaine du vieux manoir des Tréouret.

Comme jadis avec sa mère et sa sœur, il y passa tous les étés et la saison de la chasse, surtout quand les loisirs de ses

(1) Il s'agit de la pension de 725 livres sur l'Hôtel-de-Ville de Paris, appartenant aux deux Villiers de l'Isle-Adam et dont leur mère avait toujours joui même après leur majorité.

(2) Ces arrangements durent être ceux des 10 juin 1755 et 18 mars 1756 dont il est fait mention sans détails dans un inventaire postérieur.

(3) Cette maison désormais historique porte actuellement le n° 84 de la rue Louis-Pasteur. En 1744 elle était occupée par le bureau de poste de Brest, dont le directeur était M. Bersolles.

(4) Décédée au Calvaire de Quimper le 26 mai 1744.

fonctions dans l'arsenal ou en escadre le lui permettaient. Il avait gardé chez lui sa sœur Marie-Françoise de Blois. Mais celle-ci se maria en 1758 (1) avec le capitaine de vaisseau Alain Nogerée, seigneur de la Fillière. C'est le dernier mariage que nous connaissons des châtelains de Penanhoas qui ait eu lieu dans la seule chapelle qu'aient jamais possédée les Villiers de l'Isle-Adam de Bretagne.

Nous n'avons pas à dire ici toute la fin de carrière de l'ancien colonial Jérôme de l'Isle-Adam, devenu seulement châtelain lorsqu'il eut dépassé la cinquantaine. Nommé commissaire principal de la marine à la veille de sa retraite, qu'il dut prendre pour cause d'infirmité, en 1760, l'ancien commissaire d'escadre du marquis de Coullans, se retira presque définitivement à Penanhoas, auquel depuis sa rentrée en France il donnait tous ses soins.

Il avait loué la ferme, mais il s'était réservé un bois, un verger, et un jardin, dont il s'occupait spécialement. Il fit des réparations au manoir, à la chapelle, ainsi qu'aux bâtiments de la métairie, s'adonnant à tout ce qui pouvait restaurer son petit domaine, dont il avait dû malheureusement aliéner une partie de la terre en 1761 (2) pour régler d'anciennes dettes de famille qui lui étaient échues.

Jérôme de Villiers et Magdeleine Le Mérier vivaient à Penanhoas avec une femme de chambre, une cuisinière, un domestique et un jardinier, en pauvres gentilhommes et surtout grâce à sa pension de 2000 # sur les Invalides de la Marine.

Adulés de leur personnel, auquel ils restaient attachés, et très aimés des paysans et autres gens de Lopérec, ils se plaisaient à recevoir à Penanhoas, malgré leur peu de fortune, leur cousin le chef d'escadre de Roquefeuil et ses enfants ; puis les Nogérée, les Péan, les du Mains, les Cozou de Launay et autres membres de leurs familles alliées. Jérôme de Villiers

(1) La bénédiction nuptiale fut donnée à ces époux déjà mûrs par le Père Marc Lacaze, qui prêchait une mission dans la paroisse, et en présence de Pierre Guével, recteur de Lopérec, des châtelains de Penanhoas et de tous les Dangères du Mains, châtelains du Nivot. (Archives de Lopérec.)

(2) Contrat à réméré de 5 ans du 26 mai 1761, devant M<sup>e</sup> Martret, notaire à Brest, de la moitié de la terre et métairie de Penanhoas à François Labbou, de Brest. (Archives des Domaines.)



aimait encore à aller chasser (1) chez des amis de cette région alors forestière et très giboyeuse ; comme à visiter les fermes voisines, causer avec les métayers, leur prodiguant les meilleurs conseils pour leurs cultures, les soins de leurs animaux, la création et l'entretien de leurs vergers.

Miné par un long séjour colonial, comme par une surdité qu'il y avait contractée, ce châtelain peu fortuné mourut à Penanhoas, sans hoirs, un soir d'hiver de l'année 1761. Ses deux neveux et héritiers, Achille et Charles de Villiers, ne purent même assister à ses obsèques, dans l'église de Lopérec, car élèves-officiers de vaisseau, ils étaient en mer, sur le *Brillant* et sur le *Défenseur*.

Les grands chefs de la marine à Brest rendirent hommage à sa mémoire dans une supplique au roi pour sa veuve. Le commandant du port écrivait : « Il a été commissaire ordonnateur à Cayenne où il a demeuré je crois 15 ou 16 ans, où d'autres auraient pu faire fortune il a vendu tout ce qu'il avait. Tout le département connaît l'intégrité et l'application au service dans lesquels il a toujours vécu... » De son côté l'Intendant de la Marine Hocquart mandait au duc de Choiseul : «... C'est un fort honnête homme, d'une probité reconnue, qui avait servi plusieurs années aux colonies et utilement dans les ports. Il meurt très pauvre et laisse une veuve, femme de condition de la Province, presque sans pain, heureusement sans enfants (2) » C'est le plus bel éloge de cet ancêtre de l'auteur des *Contes cruels*.

Le roi vit ces lettres et sur l'une d'elle il inscrivit lui-même au bas : « Bon 700 # ». Ce fut le chiffre de la pension que reçut en effet Magdeleine Le Mérier, veuve Villiers de l'Isle-Adam, dès mars 1762.

Ses neveux lui constituèrent aussi un douaire de 400 # (3) sur l'héritage de leur oncle, et devinrent à leur tour les propriétaires du manoir de Penanhoas.

(1) Il possédait 3 fusils et un outillage complet de chasseur.

(2) Archives de la marine. — C'est la réponse inédite aux incroyables assertions de son arrière-petit-neveu, l'écrivain, à son égard, et où il le représente ayant le grade de « vice-amiral, préfet, gouverneur militaire, avec place estimée 100.000 francs. » (*Villiers de l'Isle-Adam*, par E. de Rougemont.)

(3) Traité du 22 octobre 1762.

## VII

## Des Villiers de l'Isle-Adam se succèdent à Penanhoas.

Magdeleine Le Mérier, veuve Jérôme de l'Isle-Adam, n'ayant pas d'enfants (1), renonça à sa communauté dans l'héritage de son mari, c'est-à-dire à la propriété du manoir de Penanhoas, tout en réclamant son « trousseau » de 10.000 livres, ses bijoux, linge et objets personnels, auxquels lui donnait droit son contrat de mariage (2), ce qui lui valut son douaire de 400 # par an, mais dont elle ne toucha pas un centime jusqu'à la Révolution, à cause de son affection pour son filleul, le dernier l'Isle-Adam, propriétaire du lieu.

C'est alors que M<sup>re</sup> Ambroise Varsavaux, notaire à Brest et procureur d'Achille et Charles de l'Isle-Adam, officiers de marine émancipés en service à la mer et fils de feu Thomas de l'Isle-Adam, prit possession en leur nom du domaine de Penanhoas : du manoir noble estimé 75 livres de revenu ; puis de la moitié de la métairie avec maison, crèches, pièces de terre chaude et froide et prairie, tenue en ferme par Jean Montfort (3) au revenu de 100 livres. Les dites rentes de 175 livres, faisant au denier 20, le total de 3500 livres.

Leur tante Le Mérier étant retournée dans son pays, chez sa sœur, M<sup>me</sup> Cozou de Launay, et leur propre mère, Marie-Elisabeth Briochet, étant décédée (4), eux-mêmes étant presque toujours en activité de service comme enseignes de vaisseau (5), seront tantôt à Brest, à Rochefort ou en escadre,

(1) Elle avait eu une fille, Marie-Françoise de l'Isle-Adam, née à Brest le 29 avril 1755, qui mourut le mois suivant en nourrice.

(2) Contrat de mariage du 24 mai 1754 par M<sup>re</sup> Morvan, notaire.

(3) 18 juin 1762. — Le centième denier fut de 35 livres. (Archives des Domaines.)

(4) Vers 1765.

(5) Achille de l'Isle-Adam était enseigne depuis le 15 janvier 1762 et son frère Charles-François depuis le 25 décembre 1765.

les deux frères de l'Isle-Adam ne conservèrent pour habitation qu'une partie de leur maison de la Grande Rue à Brest et louèrent tout Penanhoas à des fermiers, gardant aussi leurs biens indivis.

L'ainé, Achille, mourut jeune et célibataire six ans après son oncle (1) pendant que son frère était en congé à Saint-Domingue, où leurs parents maternels leur avaient laissé quelques propriétés dans la région du Cap Français.

Le manoir de Penanhoas revint donc à un Villiers de l'Isle-Adam comme unique propriétaire : l'enseigne Charles-François de Villiers de l'Isle-Adam.

C'était un fruit colonial, comme son frère ; le climat froid et brumeux de la Bretagne ne leur convenait pas. Lui aussi mourut presque aussi jeune, à 28 ans (2), au manoir de Kerleau au pays de Guingamp, où il avait été chez sa tante Le Mérier, veuve l'Isle-Adam, pour rétablir sa santé.

Il avait assuré heureusement déjà sa postérité. Le 19 avril 1768, il avait épousé dans la chapelle du joli château de Kerjean-Mol, près le Conquet, la jeune sœur d'un de ses camarades de la marine royale, Marie-Jeanne de Kersauzon (3), l'une des nombreux enfants du seigneur de Goasmequin et de Françoise-Suzanne Mol de Kerjean ; un fils était né le 22 juin 1769, de cette union : *Jean-Jérôme-Charles Villiers de l'Isle-Adam*, dont le parrain fut son grand-père maternel, et la marraine sa grand'tante paternelle Magdeleine Le Mérier de Kerleau.

Sa mère et son grand-père, tuteurs du jeune orphelin, revendiquèrent les droits de leur mineur à la possession de la propriété de leur père à Lopérec, qui était alors affermée

(1) Le 7 juillet 1767, à l'âge de 27 ans ; il fut inhumé dans l'église Saint-Louis de Brest, où reposaient déjà son père et sa grand'mère.

(2) 10 août 1769. Il fut inhumé par le P. Gérard, prieur de l'abbaye de Beauport dans l'église de Plourivo, en présence d'Armez du Poulpry et de plusieurs gentilhommes du voisinage.

(3) Née au Vigec le 17 avril 1747. Son père, Jean-François-Marie de Kersauzon de Goasmequin (1706-1779) fut deux fois marié et eut 18 enfants du second lit. Il aida donc à la réputation de ce dicton très connu dans les siècles d'alors :

Frappez sur un huisson  
Il en sortira un Kersauzon.

à François Leguella, originaire de Pleiben, pour la somme annuelle de 180 livres, estimée au denier 20 à 2400 livres. Les déclarants payèrent le 20 janvier 1770 pour le jeune héritier collatéral d'Achille de l'Isle-Adam, 20 livres de centième denier.

Telle fut la prise de possession officielle du manoir cornouaillais de Penanhoas par un enfant de six mois et qui devait être son dernier châtelain. Nous dirons plus loin comment il en fut dépossédé.

## VIII

## La Chapelle de Penanhoas.

Dans sa remarquable étude sur les églises et chapelles de l'évêché de Quimper (1), M. le chanoine Peyron en parlant de la paroisse de Lopérec ne cite que les chapelles de Saint-Guénolé, de Sainte-Barbe ou du Pont de Buis et celle du château du Bot ! Pourtant jusqu'à la Révolution, tout au moins, celles des manoirs du Nivot et de Penanhoas ont existé sans doute avec d'autres. Elles sont citées dans les registres des actes religieux de l'époque et même dans cette étude nous en avons donné d'ailleurs des preuves. Presque tous les manoirs et châteaux de l'époque en possédaient et on les désignait sous le nom de « chapelles domestiques »...

Nous ne connaissons non plus aucune notice sur ces édifices religieux, généralement fondés et entretenus par les châtelains. Aussi allons-nous essayer de combler cette lacune dans la mesure du possible et avec les seuls et trop rares documents manuscrits que nous avons pu rencontrer, espérant que d'autres fureteurs viendront compléter ces courtes notes.

La chapelle de la seigneurie de Penanhoas dut être bâtie par les de Tréouret. Les de Blois et les Villiers de l'Isle-Adam

(1) *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, t. 37, p. 175-176.

qui en devinrent ensuite les propriétaires, ne firent que la conserver et l'entretenir aux besoins du culte.

Elle fut surtout réparée en 1719, l'année de la mort du C<sup>te</sup> de Blois à Pensacola, car la croix, qui a été conservée, porte encore cette date.

Elle était orientée vers le couchant et située au bout nord du jardin du manoir ; couverte d'ardoise, ayant des portes au levant et au nord, avec une fenêtre aussi au levant (1).

Nous ne savons à qui elle était dédiée, puisque nous ne possédons aucun aveu (2) du temps la concernant ni aucune indication sur les statues qu'elle contenait. Nous allons voir qu'il y avait dans cette chapelle deux tableaux représentant l'un saint Paul et l'autre saint Louis. Elle était peut-être dédiée au premier, dont la fête correspond avec la vente des cerises, qui jadis étaient l'un des principaux produits et l'occasion de grandes réjouissances dans cette paroisse.

Faute d'autres meilleurs renseignements, voici la liste des ornements sacerdotaux et objets de piété qui se trouvaient dans cette chapelle au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, telle qu'elle nous est fournie par un inventaire (3) :

Un tableau représentant saint Paul cadre de bois vue sur toile peinte vive ; un autre représentant saint Louis, cadre doré sur toile peinte ; un petit tableau à petit cadre représentant le Christ aussi sur toile.....	24 #
Un calice d'argent doré avec sa platine et son etuy, pesant un marc six onces cinq gros, à raison de 48 # 18 s. le marc.....	86 # 9 s. 5 d.
Un missel.....	12
Un christ dyvoire.....	3

(1) Estimation de biens d'émigrés en Lopérec par les commissaires du district de Ville-sur-Aône (Châteaulin) en l'an III (Archives départementales du Finistère.)

(2) Ceux des Tréouret du xviii<sup>e</sup> siècle et de M<sup>me</sup> de Blois vers 1725 contiennent sans doute d'intéressants renseignements à ce sujet. Nous n'avons pu les retrouver.

(3) Inventaire de Penanhoas du 14 avril 1757, dont nous respectons la forme et même l'orthographe des mots, puisque nous laissons *chasupe* pour « chasuble ».

Deux devants d'autel de point.....	12 #
Un devant d'autel noir.....	3
Un chasupe de la même camelotte avec l'étole manipule et voile.....	6
Un autre chasupe de point de Damas, l'étole, manipule, voile et bourse.....	15
Un voile de taffetas brodé.....	3
Une chasupe noir de velours avec son étole, manipule, voile et bourse.....	24
Deux coessins ouvragés, deux autres garnis de mousseline.....	4
Une aube bonne et deux mauvaises avec un coulon.....	9
Deux napes d'autels nues et une autre garnie de dentelles.....	3
Un vieux devant d'autel de mousseline brodé et un autre de dentelle.....	6
Deux morceaux de dentelle pour l'ornement de l'autel.....	3
Une toilette garnie de dentelle servant de dé	3
Sept purificateurs et essuy-mains.....	10 s.
Une pierre sacrée.....	6
Une niche et six bouquets de fausses fleurs, quatre petites estampes à cadre doré, une petite grotte et deux pupitres.....	6
Six petits pots de fayance.....	2
La grande cloche de la chapelle.....	36
Deux petites burettes de porcelaine et une petite clochette.....	1
Cinq grands pots de fayance et six autres vieux avec quatre verriers.....	18

Ces ornements n'étaient donc guère riches ni en bon état, puisque leur estimation judiciaire ne monte qu'à 235 livres 19 sols et 5 deniers.

Le commissaire Villiers de l'Isle-Adam, devenu pieux après la mort de son unique fillette et après une maladie en 1768, devait faire réparer la balustrade, la couverture, les portes et autres parties de sa chapelle, lui acheter

aussi d'autres objets du culte et des ornements sacerdotaux.

A sa mort, ne contenait-elle pas : « trois chasubles de différentes couleurs, avec leurs étoles, manipules, trois aubes, dont une mauvaise, un calice, sa patenne, deux orceaux (1) et un petit plat le tout d'argent », déclare un état de scellés de 1762.

Le tout dut être confié à M. Le Guével (2), recteur de Lopérec, pour le service du culte dans cette chapelle au départ des châtelains de Penanhoas, puisqu'elle existait encore à la Révolution.

## IX

### La métairie de Penanhoas. — Ses métayers et fermiers. — Leur mobilier au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Pendant la plus grande partie du XVIII<sup>e</sup> siècle et sans nul doute auparavant, la maison du métayer ou fermier de Penanhoas était séparée et à côté du manoir. Ce ne fut que vers 1770 que le manoir la remplaça. Elle comprenait en plus : une grange près de l'aire et quatre crèches couvertes en paille, une « soulx » à pourceaux, la chapelle, un four, un puits et une aire ; le tout d'une superficie de 82 cordes.

La terre de la ferme se décomposait ainsi : un jardin de 26 cordes, 3 courtils ou vergers de 100 cordes de superficie, (*Vergé-Coz, Vergé-Vras, Salé Boulou*), 4 prés de 215 cordes (*Prat Poulguinanou, Praden Bian, Prat Bruluec et Prat ar vorc'h*), 8 parcs de terre chaude de 1.565 cordes (*Parc Menguen, Parc ar Croassant, Parc ar leur, Parc ar c'holéou, Parc ar Guinis, Parc Marre, Parc ar forn, Parc ar bian*),

(1) Il s'agit sans doute des deux burettes dont il est question dans cette note du 27 février 1759. « Payé 195 livres 6 sols pour deux burettes et un petit plat pour ma chapelle, dont 38 livres 3 sols de façon. » Extrait d'un registre de comptes de J. de Villiers de l'Isle-Adam, document inédit et curieux que nous publierons prochainement avec d'intéressantes annotations. (Note de l'auteur.)

(2) Pierre Le Guével, recteur de Lopérec, de 1739 à 1775.

4 garennes de terre froide de 1.020 cordes (*Goarem Poulguinanou, Goarem Testa da neal, Goarem Bras et Goarem bian*) et 2 bois taillis de 100 cordes (*Coadic Pennavoas, Coadic Prat ar vorc'h*) (1). Soit un total de 3.082 cordes ou 38 journaux et demi de terre.

Si l'on considère que la moitié de la métairie avait été vendue en 1761, l'on peut se rendre compte de l'exacte étendue de la métairie de Penanhoas dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Une question se pose tout naturellement :

Quels furent les métayers ou fermiers de Penanhoas ?

Ce serait d'ailleurs un très intéressant complément de l'histoire de ce manoir de voir une longue liste des gens de la plèbe, des travailleurs de la terre, figurer à côté des générations de propriétaires du sol.

Nous avons tenté de l'établir, dans la mesure du possible, malgré la pénurie de documents. Nos lecteurs seront obligés de se contenter des principaux « mesnagers » qui ont travaillé et amélioré cette métairie à côté des de Blois et des Villiers de l'Isle-Adam.

Avant M. de Blois de la Calande, c'est-à-dire du temps des Tréouret, nous savons seulement que c'était un Hémer, époux d'Adeline Provost, qui était métayer de Penanhoas (2).

Les nouveaux propriétaires, Jean-Thimothée de Blois et Françoise du Maine, y installèrent, comme nous l'avons dit précédemment (3), Jean Le Cam et Anne Jouissant. Celui-ci mourut à 60 ans le 27 novembre de la même année et sa veuve continua la ferme avec ses enfants, Jean, Guillaume et Bernard Cam.

Guillaume Cam se maria le 17 septembre avec Marie Melon, mais mourut quelque temps après ; son frère Jean alla ailleurs après mariage, et Bernard Cam resta seul à Penanhoas avec sa mère et sa jeune femme, Fleury Naga, épousée à l'automne de 1716. Nous avons vu que le C<sup>e</sup> de Blois fut le parrain d'un de ses fils, peu avant sa dernière croisière d'Amérique.

(1) Extrait d'une expertise de l'an III. (Archives départementales.)

(2) Archives de Lopérec de 1700.

(3) Voir chapitre III.

Ils eurent comme successeurs François Cariou, et Madeleine Kérébel, dont l'une des filles, Françoise-Thimothée, fut la filleule d'un des fils de Blois. Quand elle se maria, en 1742, avec Jean Le Stang, elle resta aussi dans la métairie, qu'elle devait garder très longtemps.

Elle perdit son mari quelques années plus tard et se remaria en 1746 avec Jean Salaün. Elle eut plusieurs enfants à Penanhoas, dont les châtelains furent quelquefois les parrains. M<sup>me</sup> du Mains de Blois l'estimait beaucoup et ne l'appelait que par son petit nom familial et breton de *Saïc* (pour Françoise). Son mari et elle figurent à l'inventaire de leur vieille châtelaine en 1757, et nous avons vu que leurs bestiaux venaient de celle-ci en « palmage » et à « mi-frais et profit » entre la propriétaire et ses métayers. Les bestiaux ayant été vendus, Jérôme de l'Isle-Adam remplaça le métayage par le fermage, et, par bail du 25 septembre 1757, il loua aux mêmes la métairie de Penanhoas pour 180 livres.

Jean Salaün et Françoise-Thimothée Cariou permurent avec Jean Montfort (originaire de Pleiben) et Françoise Le Mignon, qui étaient fermiers au manoir de Penanguer. Ceux-ci prirent la métairie de Penanhoas aux mêmes conditions du bail de Salaün, qui fut prorogé d'ailleurs le 27 septembre 1759.

Jean Montfort figure à l'inventaire de Penanhoas en 1762, après la mort du commissaire Villiers de l'Isle-Adam.

Ce furent, croyons-nous, Louis Le Menez et Anne Paon qui lui succédèrent. Devenue veuve avec plusieurs enfants, celle-ci se remaria avec François Le Guella, originaire de Pleiben, et lui-même veuf de Marie-Michelle Le Menez. Ils étaient toujours les fermiers de Penanhoas quand mourut, en 1769 (1), l'enseigne Charles Villiers de l'Isle-Adam.

François Le Guella mourut à 45 ans le 29 octobre 1771. Sa veuve garda la ferme, suivant nouveau bail du 8 janvier 1776, et ce fut son gendre, Nicolas Bernard, qui lui succéda, par bail de neuf ans du 16 juillet 1784 pour 250 livres par an. Il était toujours fermier à la Révolution, même lors de l'inventaire et de la vente des biens d'émigrés de la région.

(1) Déclaration de Marie-Jeanne de Kersauzon veuve de l'Isle-Adam.

Penanhoas changea alors de propriétaire et sans doute de fermier.

Mettre en parallèle les différents mobiliers et le matériel de ferme, constatés à soixante ans de distance sur la même métairie et appartenant à deux cultivateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous a semblé une façon utile de clore notre trop succinct chapitre des fermiers de Penanhoas.

Nous n'avons pas besoin d'attirer sur ces documents authentiques toute l'attention de nos lecteurs; car, en plus des curieux renseignements sur les prix différents des bestiaux, du mobilier, des outils aratoires comme des grains et de tous les produits agricoles d'alors, relatés, ils sauront reconnaître là, au milieu de l'aridité des chiffres, toute une étude économique vécue sur la vie rurale des cultivateurs bas-bretons du XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'on n'a pas encore assez révélée jusqu'à ce jour.

Nous mettrons donc en regard, par catégorie, l'inventaire de Jean Le Cam (1713) en face de celui de François Le Guella (1772). La comparaison sera plus facile.



INVENTAIRE CHEZ JEAN CAM (1)  
AU MANOIR DE PENANNOUAS — 20 DÉCEMBRE 1713.

*Meubles.*

Un lit clos bois de chenue avec sa couette et traversier de balle, deux linceuls (2) et un ballin (3), estimés.....	13 #
Une couchette avec la couette et traversier de balle, un linceul et un ballin.....	6
Une huche (4) bois de chenue sans clef et clavure	18
Une huche de bois de chenue avec sa clef et clavure.....	24
Une huche pareille.....	18
Un coffre pareil bois de chenue avec sa clef et clavure.....	8
Un coffre pareil sans clef.....	8
Une table coulante bois de chenue avec le couteau crochu, estimée 40 sols.....	2
Un charnier de bois de fouteau (5).....	3
Un mettier à textier (6).....	4
Un dévidoir.....	8 s.

*Ustensiles de cuisine et de ménage.*

Deux barattes, estimées 15 sols.....	15 s.
Un méchant trépied.....	5
Une poile à creppe (7).....	7 #

(1) Fait d'autorité par la Cour et Juridiction de la Vicomté du Faou et châtellenie d'Irvillac et Logonna par Pierre Boislève pour le Greffe et François Ollivier pour le Commissaire aux Inventaires. (Archives départementales.)

(2) Draps de lit.

(3) Oreiller de balle.

(4) Grossière armoire en forme de bahut.

(5) Bois de hêtre.

(6) Métier de tisserand.

(7) Pour faire les « crampoëz » ou galettes bretonnes.

INVENTAIRE CHEZ FRANÇOIS LE GUELLA (1)  
AU MANOIR DE PENNAOIS — 18 DÉCEMBRE 1772.

*Meubles.*

Le lit clos tout neuf avec ses hardes.....	30 #
Un autre lit clos avec ses hardes.....	21
Une armoire à deux battants ferme à clef (2)...	36
Un coffre joignant la porte.....	10
Un autre fermant à clef.....	10
Une couchette de lit avec ses hardes.....	13 10 s.
Un petit coffre joignant la couchette.....	3
Autre coffre joignant l'entrée.....	9
Une huge (3) joignant l'entrée.....	30
Autre huge joignant le feu.....	6
Autre huge du côté occidental.....	9
Une huge joignant l'entrée.....	18
Un coffre où est le sallé (4).....	13 10 s.
Une maye à patte (5).....	3
La table coulante et son couteau crochu.....	9
Les outils à dévider du fil.....	10 s.

*Ustensiles de cuisine et de ménage.*

Une baratte prisee.....	12 s.
Une grande marmite.....	5 # 10
Un chaudron de fer.....	1 10
La poille à crêpe.....	6
Un trépied.....	10

(1) Par M<sup>r</sup> Jean-Jacques Le Tin, greffier régisseur de la Juridiction du marquisat de la Gervaisais ancienne vicomté du Faou.

(2) Cadeau de nocces d'alors du marié.

(3) Pour huche.

(4) Charnier en bois où l'on mettait le lard salé.

(5) Où l'on boulangait le pain.

## INVENTAIRE LE CAM (SUITE).

Une poile à frire.....	1 # 10 s.
Un grand bassin dairin.....	15
Un moyen bassin dairin.....	7 10
Un bassin.....	1
Un ribot.....	10
Un autre ribot.....	10
Une collorne (1).....	5
Toutes les écuelles et cuillères de bois.....	12
Un tamis de crain et un cruble.....	8

*Instruments aratoires et d'attelage.*

Une charrette ferrée avec trois chartils.....	24 #
Deux méchantes roues de charettes ferrées.....	12
Une charue avec son soc et couteau.....	2
Une autre charue pareille.....	3
Quatre trenches et une marre de fer (2).....	1 12 s.
Une pelle de fer.....	1 10
Trois crocs à trois doigts.....	3
Une barre de fer.....	10
Un joug ferré, une petite chenue, une cheville de fer, une grande chenue de fer avec deux socques et corrois à bœuf.....	6
Tous les fléaux, fourches et rateaux.....	1

(1) Pour *quelorne* ; seau ou vase de bois servant encore à différents usages dans les fermes de Basse-Bretagne, du mot breton « he lorn ».  
 (2) Tranche et marre, variétés de « houettes » pour biner, etc.

## INVENTAIRE LE GUELLA (SUITE).

Le meilleur bassin.....	6 #
Un second bassin.....	2
Le troisième.....	1
Un bât à lait.....	15 s.
Trois pots de terre.....	10
Une petite quelorne pour la pâte.....	10
Une quelorne pour la farine d'avoine.....	10
Un baillo avec la selle y étant.....	2
Un baillo fermant à cleff, prisé.....	10
Six écuelles de bois et six fourchettes.....	18
Un seau pour le puits.....	1 10
Une auge de bois, prisée.....	1
Deux mauvais tamis.....	10
Deux mauvais crebles (1).....	5
Un plat de terre.....	3

*Instruments aratoires et d'attelage.*

La charrette ferrée et trois chartil.....	60 #
Deux charues à un soc et couteau.....	8
Une her (2).....	2 10 s.
Un crocq à trois doigts.....	1
Une serpe.....	10
Deux mauvaises faucilles.....	2
Deux mauvaises tranches à bœcher.....	10
Une joug à charrette ferrée.....	2 10
Un fût de barrique.....	10
Une barrique telle.....	1 10
Une brois à broyer.....	12
Les loer (3) à bœufs avec corrois.....	1
Une fourche de fer.....	15

(1) Crèbles, cruble pour cribler : espèce de grossier tamis.  
 (2) Houe.  
 (3) Liens ou jougs.

## INVENTAIRE LE CAM (SUITE).

*Grains, blés, récoltes, fourrages, etc.*

Huit boisseaux de seigle mesure du Faou, à 7 # 10 sols le boisseau.....	60 #
Quatorze boisseaux même mesure de blaid noir, à 100 sols le boisseau.....	70
Quinze boisseaux d'avoine blanche, à 3 # le boisseau.....	45
Deux charretées de foin.....	10
Six charretées paille d'avoine.....	12
Six charretées paille de seigle.....	12
Deux charretées paille de froment.....	4
Deux journaux de seigle, dans <i>Parc ar Croissant</i> , estimés comme labour et semence.....	36
Un demy journal de seigle, dans <i>Parc ar forn</i> ..	9
Un demy journal d'avoine, dans <i>Parc an Croissant</i> .....	7 10 s.
Deux journaux et demy d'avoine, <i>Parc Bras</i> ....	37 10
Quatre merres d'abeilles, à raison de 3 # chacune.....	12

*Animaux de ferme.*

Un cheval poil rouge âgé de 4 ans.....	45 #
Un autre aussy poil rouge.....	18
Deux grands bœufs.....	84
Deux autres bœufs.....	73

## INVENTAIRE LE GUELLA (SUITE).

Une fau à faucher.....	21 # 10 s.
Une petite auge de pierre.....	10
Une cognée.....	20
Une mesure à bleds.....	5
La cendre et la baratte et demy.....	9

*Grains, blés, récoltes, fourrages, etc.*

Deux comble de seigle.....	24 #
Trois comble de blénoire.....	24
Un comble d'avoine.....	8
Trois journaux de seigle, prisés.....	54
Idem d'avoine.....	48
Le seigle égobué.....	24
Trois mères d'abeille.....	6

*Animaux de ferme.*

Une jument avec toutes ses équipages.....	39 #
Deux grands bœufs.....	109
Un bœuf à deux ans.....	21
Une vache pommé dégaissée.....	36

## INVENTAIRE LE CAM (SUITE).

Un bouvillon d'un an.....	7 #
Une vache poil rouge.....	18
Une vache poil noir.....	16 10 s.
Une vache garre noir.....	15
Une vache poil chateignay.....	15
Deux truies.....	21

Cet inventaire s'élève à 813 livres 3 sols.

## INVENTAIRE LE GUELLA (SUITE).

Une vache pommé mouchée.....	36 #
Une vache dit <i>ar vior pris</i> (1).....	24
Une autre vache gare noire.....	30
Une vache dit <i>ar vior rus</i> (2).....	27
Une génisse à deux ans.....	21
La meilleure génisse de cette année.....	12
Quatre moutons.....	12
Le cochon gras.....	48
Le petit cochon.....	15

Le dit inventaire a produit 914 livres 16 sols.

(1) Vache grise.  
(2) Vache rouge.

## X

## Penanhoas bien national. — Sa vente.

Nos lecteurs se rappellent l'idée émise par le jeune Villiers de l'Isle-Adam, fils de Marie-Jeanne de Kersauzon, de passer à Saint-Domingue pour l'arrangement de ses affaires ou de se retirer pour vivre en ermite à Pennen, ce même Pennen-nouas ou Penanhoas que nous venons de faire connaître.

C'était à la fin de 1789, à l'aurore de la Révolution dont il avait été déjà victime au pays de Paimpol (1), étant chez sa vieille tante et marraine Magdeleine Le Mérier de l'Isle-Adam. Il disparut ensuite jusqu'en 1796, époque de son mariage à Maël-Pestivien.

Qu'était-il devenu pendant cette période troublée de la Révolution ? Avait-il émigré, comme ce fait est encore de tradition dans sa famille et comme lui-même s'en flatta sous la Restauration pour essayer d'obtenir une pension de la Cour et certains avantages pour l'éducation de sa nombreuse famille ?

La question n'avait pas été élucidée jusqu'ici à l'aide de documents authentiques. Mais nous en avons trouvé la preuve dans une réclamation faite en 1793 à Brest au nom de sa tante, Magdeleine Le Mérier, sur les arrérages à elle dus sur les biens de son neveu l'Isle-Adam « émigré ». Sa mère et le comte de Laz avaient caché quelque temps dans leur manoir de Trégarantec l'évêque de Léon, M<sup>gr</sup> de la Marche. Il émigra en Angleterre en compagnie d'Alexandre Jégou du Laz et du jeune Villiers de l'Isle-Adam. Ensuite ceux-ci rejoignirent l'armée des Princes...

Il n'est donc pas étonnant de voir le nom de Villiers de l'Isle-Adam figurer sur la « *Liste imprimée des émigrés du département du Finistère* », extraite des registres de l'administration départementale, du 15 frimaire an II (5 novem-

(1) Le Conseil permanent de Paimpol le considérait un peu comme suspect, grâce à ses propos subversifs.

bre 1793) (1). Cependant on ne mentionne en regard de ce nom que des « biens à Brest », qui devaient devenir des « biens nationaux ».

Étaient alors considérés comme émigrés tous les Français qui, sortis du territoire de la République depuis le 1<sup>er</sup> juillet 1789, n'y étaient pas rentrés au 9 mai 1792 ; ensuite tous les Français absents de leur domicile au 9 mai 1792 qui n'avaient pas justifié, fin novembre 1794, dans les formes prescrites, qu'ils avaient résidé sans interruption et depuis sur le territoire de la République. On y ajoutait tous les Français convaincus d'avoir, durant l'invasion des armées étrangères, quitté le territoire non envahi de la France pour résider sur celui occupé par l'ennemi (2).

Dès le 6 août 1791, l'Assemblée constituante avait ordonné aux émigrés de rentrer en France dans le délai d'un mois, alors que le décret du 9 novembre suivant déclarait « suspects de conjuration » les Français hors frontière.

La loi du 9 février 1792, développée par le décret du 30 mars suivant, mit tous les biens des émigrés, meubles et immeubles, sous la main de la Nation, à la fois pour s'indemniser des frais extraordinaires occasionnés par leur conduite et aussi comme mesure nécessaire pour leur ôter les moyens de nuire à leur Patrie. Ces biens furent séquestrés, inventoriés, administrés par les Domaines, puis vendus pour la plupart par les soins des directoires de district. Ce fut ce qu'on a appelé la « vente des biens nationaux ».

Elle fut bien suspendue un moment et pour certains cas particuliers par les décrets du 15 floréal an 2 et du 10 messidor an 3, mais elle reprit avec la loi du 19 vendémiaire an 3 (10 octobre 1794).

Le Directoire du district de Châteaulin, sans doute bien informé sur l'émigration de l'ancien marin de la *Calypso*, ne l'oublia pas plus qu'on ne l'avait fait à Brest. Et de ce fait son manoir-ferme de Penanhoas fut considéré aussi comme bien national.

(1) Page 42 de cette longue liste. Son beau-père Jégou du Laz y figure aussi, mais en qualité de « non émigré ».

(2) Loi du 25 brumaire an III (15 novembre 1794.)



C'est ainsi que le 1<sup>er</sup> nivôse an 3 (21 décembre 1794), le Directoire du District de Ville-sur-Aône (Châteaulin) requit une commission « d'aller inventorier et estimer la valeur d'un bien national appelé le ci-devant manoir de *Penavoas Lileadam* et situé sur le territoire de la commune de Lopérec, lequel provient de Jean-Jérôme-Charles Villiers de Lisle-Adam, ex-noble émigré, enfant mineur de feu Charles-François Villiers de Lisle-Adam de son mariage avec Marie-Jeanne de Kersauzon femme Du Laz et affermé par bail au citoyen Nicolas Bernard... »

Cette commission se composait de : François Rolland (1), de Kervinnic en Lopérec, commissaire-expert, de François Tromeur et de Michel Suignard, tous deux officiers municipaux, qui s'adjoignirent le fermier Bernard. Leur vacation dura dix jours, ayant estimé le tout en détail, pièce de terre par pièce, suivant sa qualité et donnant sa superficie, détaillant aussi chaque propriété bâtie. Le tout présentant un total de 3082 cordes.

Nous en avons parlé plus haut (ch. IX) et extrait de ce rapport nombre de précieux renseignements ; nous ne le publions donc pas *in-extenso*. Mais il y est dit encore : « Lesquels biens ci-dessus détaillés sont affermés en deniers pour la somme de 250 livres, que le pot de vin se montant à la somme de 90 livres pour les neuf années du dit bail fait partie des charges annuelles pour la somme de dix livres, ce qui fait le neuvième de la somme de 90 livres et porte le produit du bien à une somme annuelle de 260 livres ; de laquelle déduisant la somme de 68 livres 11 sols 9 deniers de contribution, dont le dit bien est chargé d'après la représentation des rôles, reste celle de 191 livres 8 sols 3 deniers, laquelle d'après le prix commun des biens de cette nature dans la dite commune donne pour valeur principale celle de

*cinq mille sept cent quarante-deux livres  
cinq sols, cy..... 5742 # 5 sols. »*

(1) Ce François Rolland, fils d'Hervé Rolland et de Catherine Coz, était né à Lopérec en 1767, il devint notaire à la Révolution et propriétaire du Nivol. Il mourut pendant la Terreur blanche le 20 mai 1816, assassiné d'un coup de feu dans le bois environnant le château.

La vente en un seul lot avait été décidée par les experts (1). Elle eut lieu six mois plus tard, à Châteaulin, le 11 thermidor an III (29 juillet 1795), dans la salle d'audience du Directoire du District, par Charles-François Le Lièvre, président ; Jean-Baptiste Blondin et Jacques-Nicolas Lageat, administrateurs du District, assistés de Guillaume-François de la Roque, procureur-syndic, et de Lenormant, secrétaire.

Il n'y eut pas d'enchère ce jour-là et l'adjudication fut renvoyée au 2 fructidor même année (19 août).

Les mêmes personnages (2) procédèrent au jour dit et sur les dix heures du matin. En voici les résultats, d'après le procès-verbal et après que lecture des conditions de vente des biens nationaux en eût été faite :

*Premier feu* : le citoyen Motreff : 15.000 # ; Le Floch : 30.000 # ; Batigan : 50.000 # ; Lelièvre : 50.000 # ; Batigan : 70.000 #.

*Second feu* : Le Floch : 72.000 # ; Batigan : 80.000 # ; Dieulanger : 85.000 # ; Batigan : 90.000 # ; Dieulanger : 90.500 # ; par Batigan : 95.000 #.

*Troisième feu* : Le Floch : 96.000 # ; Dieulanger : 97.000 # ; Le Floch : 97.600 # ; Cretay : 98.000 # ; Le Floch : 98.100 # ; Dieulanger : 98.500 # et Le Floch en offrit enfin 98.600 #.

On alluma un quatrième feu, lequel s'éteignit sans qu'aucune autre enchère vint se produire. Le Directoire adjugea alors pour la somme de 98.600 # au citoyen Yves Le Floch, du Faou, le manoir et la métairie de Penanhoas « bien national » (3), qui allaient devenir une simple ferme cornouaillaise.

Cette vente fut enregistrée à Ville-sur-Aône dès le lendemain pour 20 sols.

Le lecteur pourra s'étonner de voir qu'une telle propriété qui avait coûté 2.800 # en 1713, qui était estimée 5.742 # à la fin de 1794, ait été vendue huit mois plus tard près de

(1) Elle fut affichée dans tous les lieux prescrits par la loi le 13 prairial an III (1<sup>er</sup> juin 1795.)

(2) Sauf le président Lelièvre qui était remplacé par le vice-président Le Bouédec.

(3) Archives départementales du Finistère. — Série Q. — Registre 78, n° 178.

100.000 #. Cette énorme différence demande une explication.

Sous la Révolution tout se payait en assignats, dont la dépréciation alla grandissante de jour en jour, depuis la première émission, jusqu'à leur abolition. Et si nous examinons le cours de cette monnaie à l'époque où eurent lieu les enchères de Penanhoas, nous pouvons affirmer que cette propriété des Villiers de l'Isle-Adam fut vendue au-dessous de sa valeur, au-dessous de ce qu'elle avait été achetée par leur famille quatre-vingt-deux ans auparavant.

En effet, en fructidor an III, le cours des assignats augmenta de 882 à 1.161 (1) — soit 1.000 pour la moyenne du mois. Ces 1.000 # de papiers assignat ne représentaient que 24 # de numéraire; ce qui ne donnait réellement pour ce prix d'achat précité qu'une simple valeur de 2.400 #...

Dès qu'elle avait appris que le séquestre était mis sur les biens de son cher filleul et neveu Jean-Jérôme Villiers de l'Isle-Adam, biens qui garantissaient son douaire convenu le 28 octobre 1762, M<sup>me</sup> Le Mézer de l'Isle-Adam avait fait opposition. C'était le 23 janvier 1793, par son procureur M<sup>e</sup> Charles-Louis Gillart, homme de loi à Brest.

Le directoire du district, présidé par le C<sup>on</sup> Le Breton, lui déclina acte: 1<sup>o</sup> de sa déclaration et de son opposition sur les biens de l'émigré Villiers de l'Isle-Adam; 2<sup>o</sup> de son affirmation par serment que la créance réclamée était légitime. Une enquête fut aussi décidée (2). Mais lorsqu'on prit cette première décision en faveur de M<sup>me</sup> Le Mézer de l'Isle-Adam, elle était dans la tombe, morte de vieillesse et de

(1) Tableau général des assignats. (*Bulletin des lois* de messidor an V.)

(2) Voici la réponse de l'administration compétente du Finistère :

« Vu l'opposition, etc... considérant que les lois du 13 ventôse et 26 germinal an III accordent aux femmes des condamnés et émigrés les droits qui leur sont acquis par leurs contrats de mariage, coutumes ou statuts ;

« Le Commissaire du Directoire exécutif entendu ;

« L'administration nomme arbitre pour la République le citoyen Le Hir fils, pour avec celui qui sera avec la dite Le Mézer procéder conformément à la loi au règlement et assiette de son douaire.

« Signatures : F. Abgrall ; Le Breton ; Miorcec. »

(Archives départementales.)

chagrin, elle qui avait reporté toute sa tendresse sur ce filleul émigré...

Ce décès réduisait toute opposition à la vente de ces « biens nationaux » ; elle eut donc lieu, comme nous l'avons établi. Presque un an, jour pour jour, après la vente de ses biens, Jérôme-Jean de l'Isle-Adam, rentré en France, se mariait à Maël-Pestivien (Côtes-du-Nord), avec Gabrielle Hamon de Tréveno, du manoir de Kerrouhou, dont nous avons déjà parlé...

C'est ce qui explique que le cousin de sa femme, le citoyen Gourlay-Kervizien, de Saint-Brieuc, se disant procureur de Villiers de l'Isle-Adam, sollicita à son tour la main-levée du séquestre des biens de ce dernier, le 15 fructidor an V (1<sup>er</sup> septembre 1797). Il était trop tard...

La loi du 28 avril 1825, dite « Loi du milliard pour les émigrés », combla d'aise Villiers de l'Isle-Adam, dont la position de fortune était loin d'être brillante à cause de ses lourdes charges de famille. Elle concernait 30 millions de rente, au capital d'un milliard, destinés à l'indemnité due par l'Etat aux Français dont les biens fonds situés en France avaient été confisqués, aliénés et vendus au profit de l'Etat, en exécution des diverses lois sur les émigrés.

Jean-Jérôme de l'Isle-Adam, qui se trouvait alors chez son parent, M. de Blois de la Calande, à Morlaix, réclama sa part le 19 juillet 1825. Sa requête était la 128<sup>e</sup> du département du Finistère. Son cas fut examiné en décembre par la Commission d'expertise départementale constituée à cet effet et, le 25 février 1826, il obtenait la somme de 27.867 francs 40 centimes, à la fois pour sa maison de Brest et pour sa propriété de Penanhoas. La part de celle-ci s'élevait exactement à 2.366 francs 40 centimes (1).

Les Villiers de l'Isle-Adam venaient de perdre définitivement le manoir cornouaillais qui avait été le berceau breton de leurs ancêtres.

(1) Archives départementales du Finistère.

## X

## Le manoir actuel.

J'ai tenu à savoir ce qui restait du vieux manoir de Penanhoas-l'Isle-Adam, et cette visite m'a ravi. Car, de toutes les gentilshommières d'autrefois de Lopérec, c'est la seule qui se soit aussi bien conservée.

En effet, c'est bien toujours la longue bâtisse bourgeoise, en grandes pierres travaillées, qui mesure, comme jadis, ses soixante pieds de longueur de façade. Sa vieille porte cintrée du milieu, ses fenêtres à meneaux en pierres, du temps, comme leur nombre, révèlent bien les chambres qui ont disparu dans un vaste grenier. Son large pignon du levant, où l'on voit encore le four et les deux grandes cheminées toutes garnies de pierre, nous montre les 36 pieds de largeur de cette maison manale. Seulement, les seconds appartements, côté jardin, où étaient les salles à manger et de compagnie ont été détruits ; seules, restent leurs vastes cheminées de l'époque un peu en ruines : les grosses pierres ayant été prises pour bâtir des granges et écuries.

Si l'on entre dans la maison par la grande porte de la cour, nous y trouvons, à gauche, la cuisine avec la belle cheminée, en pierres taillées, des Villiers. Les portes cintrées de communication avec les salles sont encore là, comme l'escalier de pierre tournant conduisant aux chambres du premier étage. A droite, c'est la maison du four, telle que jadis ; c'est une espèce d'arrière-cuisine, avec la bouche d'un joli four dans la cheminée, qui mesure 2 mètres 20 de largeur sur 1 mètre 10 de profondeur. Cela n'a rien d'étonnant, puisque l'épaisseur des murs du manoir est d'un mètre. Avec les vieux meubles bretons du fermier Yvenat, l'on peut se figurer que tous ces lits-clos, ces mayes, ces tables à pain et galette, sont bien ceux que nous avons cités à l'inventaire de M<sup>me</sup> de l'Isle-Adam.

Au bout, est le puits antique du temps, tout en pierres et à margelle, sur le haut duquel on a mis la croix de la cha-

pelle détruite : elle porte la date de 1719. L'emplacement de celle-ci est encore là, on en voit des traces ; elle confinait au jardin ; mais, avec ses débris, on a fait une écurie, dans le mur de laquelle est une pierre armoriée double. Malheureusement, les écussons ont été un peu martelés, et l'on ne peut guère les bien reconnaître. Cependant, par quelques indices, nous croyons que c'est le double écusson des du Mains et des l'Isle-Adam.

La fermière, qui m'a réservé un accueil avenant, me dit que, dans les chambres détruites, il y avait une cachette avec trappe pouvant contenir six personnes, et qu'il est de tradition qu'elle servit à dérober des prêtres réfractaires et aussi des chouans pendant les temps troublés de la Révolution.

Derrière, le beau jardin muré dont prenait tant de soins le commissaire de l'Isle-Adam, et le grand verger avec les fruits duquel il faisait de si bon cidre sont toujours là, avec des pommiers, des poiriers, des pruniers ; seulement, on les laisse sans cultiver, en vergers pleins d'herbes.

Il n'est donc point besoin de faire effort d'imagination pour voir le manoir tel qu'il était au temps des Villiers de l'Isle-Adam.

Depuis, il y a déjà eu pas mal de propriétaires à Penanhoas depuis Jean-Jérôme de Villiers. Après Yves Le Floch, du Faou, ce fut Louis Quilliou de Rosnoën (1), puis les Poulmarch (2), et enfin MM. Moré et Jules Brigant (3), de la même famille. Cependant, eux, comme le fermier actuel, ignorent même tout le beau passé historique du manoir de Penanhoas-l'Isle-Adam.

THÉOPHILE JANVRAIS.

(1) En 1826.

(2) En 1864.

(3) En 1910.

## NOTE

### SUR LES TRADITIONS POPULAIRES BRETONNES

Quelques lacunes des Gwerziou de Luzel. — Desiderata et vœux. — Une « Passion » populaire. — Une gwerz sur la mort de Louis XVI.

Avant d'entretenir l'Association des traditions populaires bretonnes, je crois devoir lui signaler la situation très précaire des œuvres bretonnes suivantes :

1<sup>re</sup>) *Breuriez 'ar Brezoneg*, la seule organisation existant actuellement en Bretagne pour assurer l'éducation bretonne des enfants et leur apprendre à lire le breton. Directeurs, MM. Coroller, de Moncontour, et Le Moal, de Coadout.

2<sup>o</sup>) *Dihunamb*, dirigé à Lorient par MM. Herrieu et Mellac, et *Kroaz ar Vretoned*, dirigé à Saint-Brieuc par M. Le Moal. (Journaux et publications populaires en langue bretonne.)

3<sup>o</sup>) Les *Sections bretonnes* de l'Union Régionaliste et de la Fédération Régionaliste, dirigées par MM. Ernault et Vallée. (Elles organisent et dirigent le mouvement poétique et littéraire de langue bretonne.)

Ces œuvres, au moment même où la situation de la langue est très grave, ne disposent pas de ressources suffisantes. Elles viennent, grâce à l'intervention d'un grand Breton, M. Anatole Le Braz, de recevoir quelques subsides d'Amérique. Je demande à l'Association de ne pas se laisser devancer sur le terrain du patriotisme breton par des Américains, et de déclarer ouverte parmi ses membres et amis une

souscription en faveur des œuvres bretonnes que je viens de lui signaler.

Pour combattre l'indifférence, qui tient chez beaucoup à l'ignorance de la langue, j'ai pensé faire œuvre utile en publiant, à très bas prix (un franc seulement), un petit livre de vulgarisation (*Le Breton en 40 leçons*, 3<sup>me</sup> édition, 1<sup>er</sup> volume) qui permet de se mettre à même en quelques semaines de lire un texte breton et de suivre une conversation facile en breton. J'ai l'honneur de faire hommage de ce volume à l'Association et de lui demander de m'aider à le répandre.

J'eus l'occasion, les années dernières, de collaborer à une enquête sur nos mélodies bretonnes. (Le résultat, au point de vue musical, en est consigné dans *Les 15 Modes de la Musique bretonne* et *Musiques Bretonnes*, par M. Duhamel, chez Rouart et Lerolle, Paris.)

Tout en enregistrant les airs au phonographe, j'ai pu étudier les versions populaires de nos chants traditionnels et compléter ou rectifier, sur certains points, le recueil célèbre de Luzel.

J'ai rencontré, par exemple, en Cornouaille, des versions du chant de l'*Eguinané* presque identiques à celles du *Barzaz Breiz*. Dans la version de Luzel, ce chant traditionnel est complètement défiguré.

Sur Guinklan (le Gwenc'hlan du *Barzaz Breiz*), j'ai recueilli des débris très curieux d'une prophétie rimée, sans doute celle que mentionne le Père Grégoire de Rostrenen. Elle est complétée par toute une tradition orale sur la résurrection de Guinklan, sur le combat terrible qui doit se livrer, sur le moulin de l'Île Verte qui tournera avec du sang, etc.

J'ai reconnu que le *Noël de Berta* de Luzel est une variante très altérée d'un Noël très curieux et peut-être de source à demi-mythologique, à en juger par son titre, *Noël Berc'het*, Noël de Brigitte (Berc'het, Brigenti en vieil irlandais, a pris la place d'une divinité celtique du même nom).

Quant aux *Trois Marie*, j'ai constaté que ce n'est qu'un fragment d'une très belle « Passion » populaire que je donne ci-après.

A ce sujet, je ne puis m'empêcher d'être surpris que Luzel ait pu passer, sans les voir, à côté des chants populaires de la Passion, qui sont bien ce qu'il y a de plus beau dans notre littérature populaire bretonne. J'en ai recueilli trois, pour ma part, deux en Cornouaille et un en Goëlo.

Mon impression générale, lors de cette enquête, a été que le travail de Luzel est trop exclusivement limité au Trégor. Il a dû aussi se ressentir des préventions de son auteur contre certaines traditions : Eguinané, légende de Guinklan, Passions, etc.... dont M. de la Villemarqué s'était occupé avant lui. Pour aider à combler ces lacunes du principal recueil de nos chants traditionnels, je propose à l'Association d'émettre les deux vœux suivants :

1°) L'Association engage les personnes qui posséderaient, sur nos traditions populaires, des documents recueillis en Vannes et Cornouaille, en dehors du terrain exploré par Luzel, à publier ces documents (1).

2°) L'Association encourage les enquêtes sur les chants populaires qui survivent dans la tradition orale de cette même région cornouaillaise et vannetaise.

### Ar Basion Vras

(Voir Luzel, « Les Trois Marie », Gwerzïou, 1<sup>er</sup> Vol. page 155. Luzel a pris pour une gwerz originale un fragment de cette « Passion » populaire qui se chante en Haute-Cornouaille. Les chants populaires de la Passion semblent lui avoir complètement échappé.)

(1) La famille de M. de la Villemarqué rendrait un grand service à la Bretagne en publiant un choix des matériaux qui ont servi à établir le *Barzaz Breiz*. Les sources cornouaillaises de beaucoup de ces matériaux ont dû échapper complètement à Luzel.

Fructus ventris tui Jesus...  
Kalon Mari 'oa truezus.

Kalon Mari 'oa truezus  
O vont d'ar varn dirak Jezus.

Gwener ar Groaz, war-dro kreiste,  
Gwelet Jezus a oa true.

Gwelet Jezus a oa true  
O tougen e groaz d'ar mene.

Mene Kalvar a oa uhel,  
Kroaz hon Zalver a oa ponner.

Ar Judevien ne dougent ket  
E groaz d'hon Zalver binniget.

Mes gwir Vab Doue he dougas  
War e zaoulin d'ar jardin c'hlas.

Er jardin c'hlas pan arruas,  
Eno pemp kentel a lennas.

Eno lennas fasilamant  
Kenkouls d'ar c'hoz 'vel d'ar yaouank.

Eno e lennas lennidik  
Kenkouls d'ar paour ha d'ar pinvik.

P'oa 'n taer Vari 'vont gant an hent  
Tri mab yaouank a rankontrent.

— « Tri mab yaouank, d'in lavaret  
Men ez oc'h bet, da ven ec'h èt ? »

— « Bet omp du-ze war ar mene  
'Welet sevel ar groaz neve ;



'Welet sevel ar groaz neve ;  
'Ver krusiflo gwir Vab Doue. »

An taer Vari, na pa glevas,  
Taer gwech d'an douar a goueas ;

Taer gwech d'an douar a goueas ;  
An tri mab yaouank o savas.

— « Tavel, Mari, na ouelet ket ;  
N'eo ket gwir pezh ho peus klevet.

Mar deo Salver ar bed 'glasket,  
En ti Herod hen kaviet. »

— « Herod, Herod, pec'her ingrat,  
E men hoc'h eus laketaet ma mab ? »

— « Mar deo Salver ar bed 'glasket,  
R' mene Kalvar hen kaviet. »

— « Judas ! Judas ! D'in lavaret  
Dre men 'man an hent da vonet ? »

— « Heuilhet aze koste 'r rozou,  
Kleviet trouz ar morzoulou.

Kleviet trouz ar morzoulou  
O skoï war bennou an tachou ;

An tachou dir ha re houarn  
'Plantan 'n treid Jezus, 'n e zaouarn ;

An tachou dir hag ar re blom,  
'Plantan da Jezus 'n e galon. »

— « Ma mabig paour, d'in lavaret  
Piou aze en eus ho laketaet ?

Neb en eus ho laketaet aze  
Me 'garfe bout laketaet ive.

Me 'mije poket d'ho taoudroad  
Ha graet eun torch d'ho tioulagad ;

Ha graet eun torch d'ho tioulagad  
Nan int 'met gouliou ha gwad. »

'Oa ket e gomz peurlavaret,  
Ar groaz d'an douar daoubleget.

Ar groaz d'an douar daoubleget  
Da rei da Vari da boket.

— « Sant Yan ! Sant Yan ! Kenderv Doue,  
Kaset ma mamm baour alese.

Kaset-hi d'ar gêr da ouelan,  
'Chomin war ma c'hroaz da zec'han.

Del't, ma mamm, ma mamm, ma mouchouer,  
Ha laketaet-han en hoc'h alber.

Nan et ket gantan d'an dour sker,  
Rak e-barz 'man gwad ho Salver.

Nan et ket gantan d'an dour stank,  
Bout a zo 'barz seiz sakramant.

Bout a zo 'barz seiz sakramant,  
'N Nouen, an Urz, ar Vadeiant.

Bout a zo 'barz seiz donezon  
Da gemeret pa 'po ezomm. »

Sed aze 'r Basion vinniget  
Da biou bennak n'he gouio ket.

Neb n'he gouï ket hag he selaou  
En nevo lod en dellidaou.

An neb he gouï hag he c'hano  
Pemp kant devez pardon 'nevo.

(Chanté par Madame CAUREL de Plouguernével).

### La grande Passion

Fructus ventris tui Jesus...  
Le cœur de Marie était pitoyable.

Le cœur de Marie était pitoyable  
Quand elle allait au jugement devant Jésus.

Le vendredi de la Croix (saint), aux environs de midi,  
C'était pitié de voir Jésus.

C'était pitié de voir Jésus  
Portant sa croix vers la montagne.

La montagne du Calvaire était haute,  
La croix de notre Sauveur était lourde.

Les Juifs ne portaient pas  
Sa croix à notre Sauveur béni.

Mais le vrai Fils de Dieu la porta  
Sur ses genoux au jardin vert.

Au jardin vert lorsqu'il arriva,  
Il y lut cinq leçons.

Il y lut facilement  
Aussi bien aux vieux qu'aux jeunes.

Il y lut lisiblement  
Aussi bien aux pauvres qu'aux riches.

Lorsque les trois Marie allaient leur chemin,  
Elles rencontrèrent trois jeunes fils (gens).

— « Trois jeunes fils, dites-moi  
Où avez-vous été, où allez-vous ? »

— « Nous avons été là-bas sur la montagne  
Voir dresser une croix nouvelle ;

Voir dresser une croix nouvelle ;  
On crucifie le vrai Fils de Dieu. »

Les trois Marie, lorsqu'elles entendirent,  
Trois fois à terre tombèrent ;

Trois fois à terre tombèrent ;  
Les trois jeunes fils les relevèrent.

— « Taisez-vous, Marie, ne pleurez pas,  
Ce n'est pas vrai ce que vous avez entendu.

Si c'est le Sauveur du monde que vous cherchez,  
Vous le trouverez chez Hérode. »

— « Hérode ! Hérode ! Pêcheur ingrat,  
Où avez-vous mis mon fils ? »

— « Si c'est le Sauveur du monde que vous cherchez,  
Sur la montagne du Calvaire vous le trouverez. »

— « Judas ! Judas ! Dites-moi  
Par où est la route pour y aller ? »

— « Suivez-là le côté des collines,  
Vous entendrez le bruit des marteaux ;

Vous entendrez le bruit des marteaux  
Frappant sur la tête des clous ;

Les clous d'acier et ceux de fer,  
Que l'on enfonce dans les pieds de Jésus, dans ses mains ;

Les clous d'acier et ceux de plomb,  
Que l'on enfonce à Jésus dans son cœur. »

— « Mon pauvre cher fils, dites-moi  
Qui vous a mis là ?

Quiconque vous a mis là,  
Je voudrais qu'il y fût mis aussi.

J'aurais (volontiers) baisé vos pieds  
Et essuyé vos yeux ;

Et essuyé vos yeux  
Qui ne sont que plaie et sang. »

Elle n'avait pas fini de parler,  
La croix vers la terre s'est pliée,

La croix vers la terre s'est pliée  
Pour donner à Marie à baiser.

— « Saint Jean ! Saint Jean ! Cousin de Dieu,  
Emmenez ma pauvre mère d'ici.

Emmenez-la à ma maison pour pleurer,  
Je resterai sur la croix me dessécher.

Tenez, ma mère, ma mère, mon mouchoir,  
Et mettez-le dans votre armoire.

Ne le portez pas à l'eau claire,  
Car il contient le sang de votre Sauveur.

Ne le portez pas à l'eau de l'étang,  
Car il contient sept sacrements.

Il contient sept sacrements,  
L'Extrême-Onction, l'Ordre, le Baptême.

Il contient sept dons,  
Pour les recevoir quand vous en aurez besoin. »

Voilà la Passion bénie  
Pour quiconque ne la sait pas.

Quiconque ne la sait pas et l'entend  
Aura part à tous les mérites.

Quiconque la sait et la chantera  
Aura cinq cent jours de pardon.

### Gwerz Loeiz C'houezek

(Un fragment de cette gwerz a paru sous le titre *Testament Loeiz XVI* dans *Ar Feiz hag ar Vro* de l'abbé Durand, Vannes Lamarzelle, 1847.)

Pa zeuas eus ar prizoun 'oa d'ezan amaret  
E zaouarn a-dreg e gein 'vel d'ar grimaled.

Pa zeuas eus ar prisoun da vont war ar chafod  
E lakeas eun tamm paper e dourn Clery, e bôtr,  
War behini 'oa skrivet e gomzou diveza ;  
Kriz e vije ar galoun a lennje hep gouela.

— « Me eo Loeiz C'houezek, hanvet d'ar Fransizien roue,  
Dastumet en eur prizoun pevar miz 'zo pase ;  
Hep kaout test nemet Doue demeus va holl boaniou,  
Dirazan e tisklerian va holl zantimanchou.

.....  
Mes, pa em eus e zinet, n'en em eskuzan ket,  
A galoun gant an Iliz atao 'n em uniset.

C'houi, va bugale, 'mezan, mar ho peus ar c'hfac'har  
Da goll ho mamm eveldoun, m'ho rekommand d'am c'hoar,  
Pini 'vo d'ec'h eun eil-vamm abalamour d'in-me ;  
A beh amzer evidoun 'oa bras he c'harante.

Te, va mab, a yoa ganet evit beza roue ;  
Mar dez war an tron biken, n'eo ket eur boneur ze !

.....  
Clery en deus d'in rentet pep seurd servichou mad ;  
D'ezan e testamantan va montr ha va dilhad,  
Va gwalenn d'ar rouanez ha d'am mab va c'hachet,  
Hag eur guchenn eus va bleo d'am familh asamblet,

.....  
Neuze an taboulinou a vougas e vouez ;  
Ar boureo a drouc'h e benn : setu fin d'e vuhez !

Soudarded an Nation, — horrol eo kement-man, —  
Tout e lakeont o fikou en e wad da drempan.  
Neuze e voe dastumet hag e gorf hag e benn,  
Ha laket da interi e bered Madalen.

(Chanté par une personne très âgée du Léon, Madame Riou, de Lan-  
derneau, qui tenait cette gwerz de sa mère).

## Gwerz de Louis XVI

.....  
Quand il sortit de la prison, on lui avait lié — Les mains  
derrière le dos, comme aux criminels.

Quand il sortit de la prison pour aller à l'échafaud, — Il  
mit dans la main de Cléry, son domestique, un papier,  
— Sur lequel étaient écrites ses dernières paroles ; — Cruel  
serait le cœur (de celui) qui pourrait le lire sans pleurer.

— « Je suis Louis XVI, appelé à régner sur les Français,  
— Renfermé en prison il y a plus de quatre mois ; — Sans  
avoir d'autre témoin de mes peines que Dieu, — C'est devant  
lui que j'expose tous mes sentiments.

.....  
— Mais, puisque je l'ai signé, je ne m'en excuse pas, — Tou-  
jours uni de cœur avec l'Eglise (1).

Vous, mes enfants, dit-il, si vous avez la douleur, — De  
perdre votre mère comme moi, je vous recommande à ma  
sœur, — Qui sera pour vous une seconde mère par amour  
de moi ; — De tout temps elle eut pour moi une grande  
affection.

— Toi, mon fils, tu étais né pour être roi ; — Si tu montes  
jamais sur le trône, ce n'est pas là un bonheur !

Cléry m'a rendu toutes sortes de bons services ; — Je lui  
lègue ma montre et mes vêtements, — Ma bague à la reine,  
à mon fils mon cachet, — Et une mèche de mes cheveux à  
ma famille réunie.

(1) Il manque ici une strophe qui a été conservée par *Ar Feiz hag ar  
Vro*; Louis XVI y déclare qu'il a été forcé de signer la Constitution.

...Alors les tambours étouffèrent sa voix ; — Le bourreau lui coupe la tête : voilà terminée sa vie !

Les soldats de la Nation, — ceci est horrible, — Trempent tous leurs piques dans son sang. — Alors on emporta son corps et sa tête, — Et on les fit enterrer dans le cimetière de la Madeleine.

(Cette version est, comme on le voit, remplie de lacunes ; la chanteuse ne se rappelait même plus l'ordre des strophes ; je l'ai rétabli d'après la version de Durand.)

F. VALLÉE.

## TRÉGON AUTREFOIS

### AVERTISSEMENT

La monographie paroissiale que nous présentons aujourd'hui au public n'est qu'en partie notre œuvre. Une bonne moitié des matériaux qui la composent ont été réunis vers 1840, par un recteur de Trégon, enfant de cette paroisse, M. l'abbé Rollier.

Rassemblées quarante ans à peine après la Révolution française par un prêtre qui avait à la fois l'amour du sol natal et le goût des recherches historiques, ces pages contiennent sur Trégon de précieux renseignements qu'il serait difficile de rencontrer ailleurs, et cela d'autant plus que les répertoires de nos dépôts d'archives sont à peu près muets sur cette commune, au moins pour tout ce qui concerne l'ancien régime.

Nous devons la gracieuse communication de ces notes à M. l'abbé Belhôte, recteur actuel de Trégon. Nous nous sommes bornés à compléter dans la mesure du possible le recueil qu'il nous a confié. Nous avons dû aussi rectifier çà et là quelques erreurs et surtout mettre dans l'ensemble l'ordre et le plan qui faisaient totalement défaut dans le travail de M. Rollier (1).

Peut-être trouvera-t-on même que nous n'avons pas assez fait sous ce rapport ? — Notre excuse sera le souci que nous avons pris de ne pas trop défigurer l'œuvre de M. Rollier. Il est si rare de trouver dans les registres de nos paroisses des monographies aussi intéressantes que celle-ci, que nous avons tenu dans la mesure du possible à respecter ce travail.

(1) De temps à autre, force aussi nous a été de corriger plusieurs phrases de l'auteur, qui laissaient trop à désirer.



On remarquera sans doute la brièveté de M. Rollier concernant tout ce qui touche la Révolution française ! Malgré tout son zèle de chercheur amoureux du passé, les événements de cette époque étaient encore trop récents et les plaies encore trop vives pour que M. Rollier ait voulu rien consigner par écrit sur une période que nous aimerions tant aujourd'hui à connaître en détail.

Puissent ces pages, si imparfaites qu'elles soient (1), encourager les chercheurs dans la reconstitution de l'histoire de nos paroisses : histoire si attachante, si pleine d'enseignements, mais la plupart du temps si ignorée, parce que si délaissée.

Auguste LEMASSON,  
Vicaire à Saint-Jacut-de-la-Mer.

En la fête de saint Augustin, 28 août 1912.

#### AUTO-BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR ET DE SA FAMILLE

« J'ai été ordonné prêtre dans l'église Saint-Malo de Dinan, par Monseigneur Mathias Le Groing de la Romagère, évêque de Saint-Brieuc, le 25 avril 1825, à l'âge de 24 ans et sept mois (2). Le 2 mai suivant, je fus nommé vicaire de Pleudihen, où j'ai demeuré jusqu'en mil huit cent trente-cinq. J'en partis le 25 mars pour me rendre à Matignon, où j'ai demeuré 22 mois en qualité de vicaire. De là, j'ai été transporté à Trégon, ma paroisse natale. J'en ai pris possession, en qualité de recteur, le 29 janvier 1837, et, en 1839, j'ai

(1) Comme complément de cette étude, on lira avec profit *les Anciens Registres paroissiaux de Trégon*, publiés à Rennes en 1909 par M. du Guerny, chez Plihon et Hommay.

(2) M. Thomas Rollier naquit à la Marre-Amirand le 29 septembre 1800 ; il n'était pas l'aîné de sa famille : Augustin-Gilles-François était né le 13 mars 1788, Françoise-Gillette le 29 octobre 1791.

commencé ce registre qui m'a coûté, tel qu'il est, bien des recherches et un travail opiniâtre pour lire et déchiffrer les anciens registres que M. Félix Le Boulanger, maire, a eu la complaisance de me confier. Je n'ai pu, dans ce petit travail, mettre l'ordre et la méthode que j'aurais désiré, ayant trouvé les faits épars çà et là, et ayant été obligé de compulser des liasses énormes de registres et d'avoir recours aux familles qui pouvaient me donner quelques renseignements. Mon intention a été uniquement de doter ma paroisse de tout ce qui peut l'intéresser et de relater dans ce registre tout ce qui s'est fait et passé à Trégon depuis 1477 jusqu'à présent, autant qu'il m'a été possible.

« J'avais pour père François Rollier, sieur de la Hauteville, de Trégon, et pour mère Thomasse Nicolas, de Ploubalay. Mon père, François Rollier, fut autorisé à porter la *décoration de la Fleur de Lys*, le 20 novembre 1817, par le comte de Saint-Luc, préfet des Côtes-du-Nord, chevalier de l'ordre royal et militaire de St-Louis, en vertu de la faculté qui lui avait été accordée par Son Eminence le Ministre secrétaire d'Etat au département de l'Intérieur, au nom du Roi Louis XVIII, roi de France et de Navarre. Le même François Rollier reçut ordre de partir en 1788 comme garde-côte. Déjà il avait fait procuration à Thomasse Nicolas, son épouse, mais les ordres changèrent et il ne partit pas. Le 29 juin 1788, François Rollier fut nommé capitaine de la compagnie du guet de la paroisse de Trégon, par le comte de Saint-Pern, agissant sous les ordres du duc de Penthièvre, gouverneur de la province de Bretagne. Le même François Rollier fut nommé agent municipal dans la Révolution commencée en 1789, adjoint sous l'Empire, et toujours membre du Conseil de Fabrique et du Conseil municipal. Mon grand-père, François Rollier, faisant partie de la compagnie de garde-côtes de Ploubalay, reçut son congé l'an 1760. Il est signé Le Roy de la Trochardais, capitaine, certifié par le major de Courville et approuvé par le capitaine général Du Chastel (1). »

(1) M. l'abbé Rollier décéda à la Ville-Geffray, le 27 novembre 1879, dans sa 80<sup>e</sup> année. Il était retiré du saint ministère depuis le 20 octobre 1865.

## PREMIÈRE PARTIE

## Histoire Religieuse de la Paroisse

## CHAPITRE PREMIER

## La Paroisse.

## \* Notions générales sur son histoire (1).

Trégon est un vieux pays qui a dû être habité de fort bonne heure, si l'on en juge par la quantité de monuments mégalithiques que l'on y trouve, et dont le nombre est relativement élevé (2), si l'on tient compte du territoire peu étendu de cette paroisse dont la superficie n'est que de 623 hectares.

La première fois que l'histoire écrite fait mention de Trégon, c'est en 1163, à l'occasion d'un bref d'Alexandre III (3). Ce pape énumère l'église de cette paroisse « Sancti Petroci de Trégon » parmi les possessions de l'abbaye bénédictine de Saint-Jacut, laquelle, sans doute, faisait alors distribuer, par quelques-uns de ses moines, les secours spirituels aux habitants de ce pays. Ainsi, dès ces temps reculés, saint Petrock

(1) Nous indiquons par un astérisque les articles que nous avons ajoutés. Nous tenons aussi à prévenir le lecteur que toutes les annotations sont notre œuvre et non celle de M. Rollier; de même l'appendice qui termine cet opuscule.

(2) Voir à la fin de cette monographie la description des mégalithes de Trégon à l'heure actuelle.

(3) *Histoire du Royal Monastère de Saint-Jacut*, p. D. Noël Mars, p. 25, Saint-Brieuc, 1912.

était le patron de Trégon. Est-ce à dire qu'il fut l'apôtre primitif de ce pays ? nous ne le croyons pas : mais l'antiquité du culte de ce vieux saint breton dans cette contrée pourrait servir d'argument pour démontrer l'ancienneté de la paroisse elle-même de Trégon.

Un peu plus tard, nous retrouvons le nom de Trégon encore cité. C'est en 1358, à l'occasion de la présentation d'un recteur par Guillaume de Rays, abbé de Saint-Jacut. Mais le chroniqueur ne nous a malheureusement pas conservé le nom du personnage qui fut désigné dans la circonstance. La nomination d'un recteur à Trégon ne dut pas toujours d'ailleurs aller toute seule. Une pièce rapportée par Dom Morice au tome II de ses *Preuves* nous raconte en effet les tribulations que des seigneurs de Trégon, (en l'occurrence, les Labbé de la Ville Guerif), firent subir à D. Rolland du Bois, nommé à la cure de cette paroisse vers 1408 sur la présentation de Jean Mensiau, abbé de Saint-Jacut (1).

Voici le passage en question : « Mesme pour ce que notre dit conseiller (Jean Mensiau) n'avoit présenté celui Dom Guillaume Labbé à la cure de Trégon, qui est au patronage de la dicte abbaye, et qu'il y a présenté D. Rolland du Bois, qui est habile, scavant et homme de bonnes mœurs et conversation : les dessus dictz (les Labbé de la Villeguerif) et leurs complices, prindrent les clefs de la dite église de Trégon, qui est au patronage de comme dit est, et du presbitère d'icelle, dès le vingt-quatriesme jour de septembre derrain et détinrent la pocession à port d'armes et par force.... (2) ».

Peu avant la Révolution, la cure de Trégon, nous dit Ogée, comptait alors 300 habitants. Son chiffre de population n'avait pas varié en 1793. Il est encore maintenant de 304 habitants. Il a été de 362 en 1855. En 1880, il était de 344.

(1) Voir aussi sur ce sujet Noël Mars : *Histoire du Royal Monastère de Saint-Jacut*, Saint-Brieuc, 1912, pages 49 et 103.

(2) Voici ce que contiennent sur Trégon les *Pouillés de la Province de Tours*, publiés en 1903 par M. Longnon. « Diocèse de Saint-Malo, p. 358, Comptes de 1330 environ « Ecclesia de Trégon » taxée 32 sous : p. 364, Pouillé du xv<sup>e</sup> siècle « Ecclesia parochialis de Trégon, patroni : episcopi ; capellania sancti Michaelis, patroni : domini temporali de la Vienne ».

L'ouvrage de MM. de Lesquen et Mollat « *Mesures Fiscales exercées en Bretagne* », Paris 1903, nous fait savoir qu'en 1405 Trégon était encore redevable de vin sous sur les décimes auxquelles il était taxé.

### Le rectorat de Trégon.

Nous n'apprendrons rien de nouveau à nos lecteurs en leur disant que, sous l'Ancien Régime, la paroisse de Trégon faisait partie de l'évêché de Saint-Malo. Elle relevait alors de l'archidiaconé de Dinan, ainsi que du doyenné de Poudouvre, au siège de Saint-Enogat, lequel comprenait vingt-cinq paroisses situées entre les rivières de la Rance et de l'Arguenon.

D'après M. Rollier, le rectorat de Trégon valait près de 3.000 livres à son heureux possesseur, peu avant la Révolution de 1789. Nous regrettons que M. Rollier n'ait pas indiqué, dans la circonstance, la source à laquelle il a puisé ce renseignement, car les chiffres que l'on trouve dans le Pouillé historique du diocèse de Saint-Malo, arrêté en 1730, sont bien loin de cette évaluation. Il s'en fallait, en effet, que la cure de Trégon fût un riche rectorat. Vers 1730, les revenus bruts de ce bénéfice formaient un total de 310 livres seulement, et, déduction faite des charges (1), il ne restait au recteur que 261 livres, un sou, un denier (2).

Voici, d'ailleurs, sur l'ancienne paroisse de Trégon, quel-

(1) En 1641, le recteur de Trégon était imposé à 9 livres de décimes, suivant le rôle d'impositions des bénéfices du clergé de France (B. N<sup>o</sup>, ms. fr. 20737, f. 316).

(2) Nous croyons cependant ces chiffres au-dessous de la réalité. Voici en effet le détail des revenus de la cure de Trégon arrêté, le 31 mars 1791, par le Directoire du District de Dinan, d'après la déclaration de M. Frère, recteur de la paroisse. (Extrait du 1<sup>er</sup> registre d'avis sur le traitement des ecclésiastiques du District de Dinan, du 2 janvier 1791 au 25 novembre de la même année, folio 30. *Archives des C.-d.-N.*, série L<sup>o</sup>.)

A cette époque les revenus de la cure de Trégon s'élevaient à un total de 1406 livres 10 sous, se décomposant comme suit :

110 boisseaux de blé à 8 livres 10 sous le boisseau.....	935 l.
120 boisseaux de blé-noir à 3 livres le boisseau.....	360
18 boisseaux d'avoine à 2 livres 10 sous le boisseau.....	45
Trois quarts de seigle à 6 livres.....	9
Un quart de pois à 7 livres le boisseau.....	3 10 s.
Le lin et le chanvre.....	30

Les charges au compte du recteur s'élevant à 271 livres, il lui demeurait net 1235 livres de revenus annuels.

ques notes intéressantes puisées dans un *Etat des paroisses du Diocèse de Saint-Malo* rédigé sous M<sup>re</sup> Fogasse de la Bastie (1741-1767). Nous en devons la bienveillante communication à M. de la Rogerie, archiviste d'Ille-et-Vilaine. Grâce à ces renseignements, nous pourrions avoir un aperçu de la paroisse de Trégon vers la fin de l'Ancien Régime.

*Revenu de Trégon* : 400 livres.

*Titulaire de l'église* : Saint Pierre.

*Décimateurs* : Le Recteur, les RR. de Saint-Jacut et le seigneur, chacun pour un tiers.

*Etat de l'église* : Pauvre, petite, basse, a encore besoin de quantité de réparations.

*Presbytère* : Est très peu de chose, tout auprès de l'église, dont la sacristie très petite est prise sur sa cour.

*Nombre des communians* : 150.

*Présentateur du bénéfice* : L'abbé de Saint-Jacut.

*Seigneur de la paroisse* : M. de la Moussaye.

*Rentes de la fabrique* : Possède neuf boisseaux de froment dont le recteur est en possession de recevoir le tiers.

*Fondations* : Il y en a une petite faisant partie des neuf boisseaux de la fabrique.

*Chapelle domestique* : Il y a celle de la Ville Guerif, fondée par acte de 1727. Elle est en très bon état.

Il n'y a ni confrairie, ni chapelle frairienne, ni maître d'école (1).

Ainsi, malgré les dires de M. Rollier, le recteur de Trégon n'était pas le seul décimateur dans sa paroisse : l'abbaye de Saint-Jacut y levait une dime qui lui rapportait 6 mines de froment en 1574. Un aveu du 5 juillet 1703 mentionne aussi comme appartenant encore alors à cette communauté un trait de dime à la douzième gerbe qui lui valait 8 boisseaux de froment. En ce moment, un autre tiers de cette dime était entre les mains du seigneur de la Ville Guerif, par suite d'acquêt d'avec le sieur de la Ville-au-Sénéchal (2).

Mentionnons aussi pour achever notre énumération des rentes de l'abbaye de Saint-Jacut sises en Trégon : 47 sols,

(1) *Archives d'Ille-et-Vilaine*, G. 71.

(2) *Archives de la Chambre des Comptes de Nantes*, B. 820.

9 deniers et 12 boisseaux de froment qu'elle percevait sur le « bailliage des Nobles » ; 3 boisseaux de froment dus sur les terres de la Ville Jouan ; un boisseau 6 godets dus sur la Ville Goudier et 13 godets dus sur le Clos aux Pommes. Ajoutons enfin que le moulin à vent appelé Moulin de l'Épine appartenait à Saint-Jacut depuis un temps immémorial.

Il n'était pas jusqu'à l'abbaye de Beaulieu, en Mégrit, qui ne possédât originairement quelque rente dans cette paroisse, grâce sans doute à la générosité des Dinan ses fondateurs. Nous lisons, en effet, ce qui suit dans un aveu rendu en 1583 par M. de Rorthays, abbé de Beaulieu (*Arch. de la Loire-Inférieure*, B. 761) : « Un fief et bailliage s'étendant en la dite paroisse de Trégon, appelé le bailliage de Trégon, valant 2 mynes de froment de rente, mesure de Dinan, lequel a été vendu par le dit de nostre sire.

« La dixme de Trégon vault commun ans 6 à 8 boisseaux, mesure de Dinan, moitié froment, moitié avoine. »

#### L'ancienne église de Trégon.

La paroisse de Trégon a possédé jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle une église fort intéressante au point de vue archéologique. Or, chose incroyable, c'est à l'abbé Rollier, l'auteur de la présente notice, que ce remarquable monument a dû sa destruction (1). Il fit jeter bas la vieille église et construisit à quelques cents mètres de son emplacement un édifice nouveau qui est loin d'avoir le mérite et la valeur de l'ancien. On n'a conservé de celui-ci qu'une belle porte romane à dents de scie, remontant au XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle. Elle sert maintenant d'entrée à la sacristie de la nouvelle église, où l'on a eu l'heureuse pensée de la transporter. Mais par un singulier anachronisme, l'on a surmonté cette porte en plein cintre

(1) La première pierre de l'église actuelle de Trégon fut bénite le 10 août 1843, par Mgr de Lesquen. La flèche du clocher fut construite en 1850, mais en 1880 on fut obligé de la démolir, faute de solidité.

d'un écusson aux armes des Pontual, seigneurs supérieurs de la paroisse de Trégon, comme barons du Guildo au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle.

M. Rollier nous a laissé d'abondants détails sur l'ancienne église de Trégon. La description qu'il nous en donne, nous fait d'autant plus regretter sa perte.

« D'après le témoignage de M. l'abbé Souchet, chanoine titulaire de St-Brieuc, ainsi que de plusieurs autres antiquaires, écrit-il, l'église de Trégon est de la fin de l'onzième siècle, ou du commencement du douzième. Ces messieurs ont appuyé leur témoignage sur la sculpture qui existe dans l'église et aux portes, lesquelles sont cintrées avec un rang de feuilles à dents de scie. La porte latérale est couronnée de feuilles de trèfles gravées sur plusieurs pierres, les fenêtres de l'église sont à lancettes. Autrefois, il y avait au haut de la fenêtre du grand autel des vitres colorées. A deux tiers de mètre du haut de ladite fenêtre, il y a au milieu, une vitre de neuf pouces de haut à peu près, sur six de large : au milieu de cette vitre, il y avait un lion grimpeur peint en couleur jaune et rouge, lequel a disparu, je pense par fracture, il y a à peu près vingt ans. Au nord du grand autel se trouve la sacristie et au midi une chapelle appelée dans les anciens registres « la chapelle de la Vieux-Ville au Sénéchal ». Cette chapelle n'est nullement proportionnée à l'église à cause de sa grandeur. On entre de l'église dans cette chapelle sous deux arcades dont les pierres semblent avoir été travaillées au ciseau ; au fond de cette chapelle, dans le pignon midi, se trouvent deux tombeaux en forme d'arcades, où reposent sans doute des personnages distingués. Malgré toutes les recherches que j'ai faites, je n'ai pu découvrir à qui appartenaient ces tombeaux. Dans l'un repose un homme, dans l'autre une femme. Sur le tombeau de l'homme est un écusson sur lequel il y a deux lions grimpeurs. Les antiquaires qui ont visité ces tombeaux les croient du douzième ou du treizième siècle (1). Je pense

(1) M. Odorici signale dans ses *Recherches sur Dinan et ses environs*, p. 477, que les pierres tombales de Sylvestre de la Vieuxville et de sa femme (?), bienfaiteurs de la paroisse de Trégon, étaient déposées en 1857 dans la cour de la mairie de Dinan ! Comme s'il n'avait pas été plus logique

que ce sont les tombeaux des *fondateurs* de l'église et de la chapelle de Trégon, lesquels étaient seigneurs de la Vieux-Ville au Sénéchal.

« Au côté est de la chapelle, l'on a placé l'autel de la Vierge qui était autrefois dans la chapelle de la Ville-Guerif (1). Le tabernacle de la chapelle est celui qui se trouvait à l'autel de l'église, avant qu'on ait posé le neuf que l'on y voit maintenant, et dont nous parlerons dans la suite. Cependant il y avait un tabernacle à l'autel de la Villeguerif ; on l'a ramassé dans la sacristie ; ce qui prouve que le St-Sacrement était conservé dans la chapelle du château de la Villeguerif (?).

« A l'ouest de la chapelle de la Vieux Ville au Sénéchal, il y a une petite porte d'entrée le long de la cotale de l'église. Cette porte est condamnée et fermée depuis à peu près vingt-cinq ans. Le confessionnal est maintenant au bout de la cotale ouest, près le pignon qui est au midi de ladite chapelle, dans lequel il y a une *grande et belle fenêtre* qui éclaire très bien la chapelle. Ce pignon est couronné d'une croix de pierre ; du côté ouest de cette croix, on voit la statue de la sainte Vierge tenant l'Enfant dans ses bras. Le confessionnal était autrefois dans le bas de l'église, adossé au pignon côté midi ; on l'a placé dans la chapelle, il y a à peu près vingt ans.

« Dans le pignon du bas de l'église, il y a une *petite fenêtre à lancettes*. Entre cette fenêtre et le portail, on voit un *écusson* où il y a eu autrefois des armoiries gravées, mais qu'il est impossible de lire. Entre la porte latérale de

de donner asile à ces monuments dans la nouvelle église paroissiale de Trégon !

Divers restes de sculptures provenant de l'ancienne église de Trégon se voient encore dans la cour du presbytère, entre autres une tête de femme en pierre et deux mains qui paraissent avoir appartenu à un monument funéraire ; une grande cuve de pierre en forme de bassin et deux ou trois débris de colonnes.

On remarque aussi dans la nouvelle église un bénitier rond massif avec cariatides effacées, il repose sur un fût de colonne assez délicatement sculpté.

(1) Nous ferons observer ici une fois pour toutes que l'on trouve indifféremment orthographiés dans les actes anciens la Villeguerif et la Villegueurif avec ou sans trait d'union. Même remarque pour la Vieux Ville.

l'église et la porte de la chapelle, il existe une fenêtre qu'on a refaite plus grande qu'elle n'existait, il y a environ vingt ans. »

### Le presbytère de Trégon.

Le presbytère de Trégon a été rebâti sous messire *Michel Frère*, recteur de Trégon (1). J'ignore en quelle année, mais il ne peut y avoir que soixante et quelques années. Son nom est écrit sur la fenêtre de la cuisine. Il paraît, d'après un ancien plan visuel du bourg de Trégon, conservé au château de la Villegueurif, que le presbytère ancien était plus près de l'église (2) qu'il ne l'est aujourd'hui. La cotale nord du presbytère était à peu près au franc ou vis-à-vis de la cotale du midi des Bas-Courtus. Le jardin était au nord du presbytère et ce me semble, d'après ce plan visuel, à l'endroit où est le presbytère actuel ; c'est d'ailleurs conforme à la tradition, qui porte que le presbytère était plus près de l'église qu'il ne l'est aujourd'hui.

### Les croix de la paroisse.

On trouve deux croix dans le cimetière, une grande et une petite : la grande est à l'est et paraît très antique (3), la petite est à l'ouest, elle n'offre rien de remarquable. Les autres croix qui se trouvent dans la paroisse sont la croix de la Villeguerif, la croix du Vauherault, la croix du Bouillon et la croix de la Villegueffray. Il y avait autrefois une croix au haut du chemin de la Ville-Serré, près la Villegoudier.

(1) M. Frère fut recteur de Trégon de 1768 à 1792.

(2) M. Rollier parle ici de l'ancienne église. On remarque encore aujourd'hui sur la porte d'entrée de la cour du presbytère, un écusson armorié que l'on ne peut déchiffrer.

(3) Cette croix existe toujours. Elle est située dans le nord du cimetière.



### Le patron de Trégon.

Entre autres mérites, M. Rollier eut à Trégon celui de rétablir la fête patronale qui n'avait pas été célébrée avant lui depuis longtemps : « Après plusieurs informations que je pris, écrit-il, je parvins à connaître que saint Pétrock était le patron de la paroisse. J'en écris à Saint-Brieuc, et saint Pétrock fut reconnu pour le patron de la paroisse. Son office particulier fut fixé au 1<sup>er</sup> juin et son office public au premier dimanche de ce mois, à moins que ce dimanche ne fût celui de la Fête-Dieu » (1).

La date choisie pour la célébration de la fête de saint Pétrock, correspond d'ailleurs avec celle de la plus solennelle des deux fêtes que lui assignent les vieux calendriers bretons. C'est ainsi que le calendrier manuscrit du x<sup>v</sup> siècle appartenant à l'abbaye de Saint-Méen, que signale D. Lobineau et que l'on conserve aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale sous la cote 9889, M<sup>ss</sup> L., fixe au 4 juin la fête de saint Pétrock et lui assigne quatre porte-chapes, des leçons propres et une octave. Le 4 septembre, le même saint avait encore une autre fête, mais moins solennelle, tout en comportant une octave.

De même, le bréviaire malouin de 1537, déposé à la bibliothèque de Saint-Malo, mentionne aussi la fête de saint Pétrock au 4 septembre et lui assigne une octave (2).

(1) Ces dispositions sont consignées dans une lettre du 29 mai 1839, signée de M. Le Mée, alors vicaire général de Saint-Brieuc. Elles ont été confirmées par Mgr David le 19 mars 1881. Ce prélat permit alors à Trégon de faire l'exposition solennelle des reliques de saint Pétrock, dues à la générosité du R. P. Roussel, supérieur des missionnaires de Moncontour, lequel avait obtenu de Saint-Méen une parcelle de ces restes précieux.

(2) D. Lobineau a donné la biographie plus ou moins légendaire de saint Pétrock à la page 29 de sa *Vie des Saints de Bretagne*. L'on pourra aussi consulter sur ce saint : J. Loth, *Noms des Saints Bretons*, ainsi que les *Anciens Missels et Bréviaires bretons*, de l'abbé Duine.

M. André Oheix, dont la compétence en hagiographie bretonne est universellement reconnue, nous a signalé que le Ms. L. 9889 de la Bibl. N<sup>ve</sup> contient une vie inédite de saint Pétrock qui est probablement celle que Jean

Cependant, si vénérables que puissent être les titres de saint Petrock, ce n'est pas lui le titulaire de la nouvelle église de Trégon que l'on a placée, lors de sa reconstruction, sous le patronage de la Très Sainte Vierge, avec célébration de sa fête au 15 août, jour de l'Assomption.

### Saint Dewi.

Nous ne pouvons clore le chapitre consacré aux saints patrons de Trégon sans dire un mot du culte rendu à saint Davy ou mieux Dewi, dont la statue en bois, haute d'environ trente centimètres, est l'objet, dans cette paroisse, d'un culte particulier. Maintes personnes viennent invoquer ce saint pour faire marcher leurs enfants. Après avoir fait réciter un évangile sur la tête de l'enfant, elles lui font ensuite baiser la statue du saint. Cette statue qui représente saint Davy en costume de diacre, a été trouvée, raconte-t-on, par Françoise Rebuffet, dans la fontaine de la prée du Fonds, dépendant de la Ville-Guerif, il y a de cela presque un siècle.

La dévotion à saint Dewi existe aussi à Landebia, à quelques lieues de Trégon. On invoque également là-bas ce saint pour faire marcher les enfants. Il possède auprès du bourg une fontaine assez mal entretenue, mais l'on a eu soin de placer son image dans un des vitraux de la nouvelle église (1).

On retrouve encore le nom de saint Dewi, écrit M. J. Loth, dans *Les Noms des Saints bretons*, à Saint-Divy-la-Forêt (Finistère) ; Saint-Divy en Plouneour-Menez ; Loc-Maria-Saint-Divy en Elliant (Finistère). On connaît aussi le village de Zant-Davy à Lannebert, ainsi qu'à Goudelin dans les Côtes-du-Nord.

Dans le pays de Galles, il n'y a pas moins de quarante églises et treize chapelles dédiées à ce saint.

de Tynemouth a connue et abrégée. Le manuscrit latin 11770 renferme une autre copie de la vie de ce saint, reproduite d'après un manuscrit de Saint-Gildas-des-Bois.

(1) Renseignements fournis par M. l'abbé Emile Ducloux, ancien recteur de Landebia.

### Les Frairies à Trégon.

Les frairies ou associations pieuses étaient en grand honneur dans nos paroisses avant 1789. Elles contribuaient fort à y entretenir la foi et les pratiques religieuses. Voici deux relevés de compte du xv<sup>e</sup> siècle qui nous montrent que Trégon possédait dès lors une frairie en l'honneur de saint Michel. L'infortuné Gilles de Bretagne faisait lui-même partie de cette association. Les services funèbres qu'on lui fit célébrer après sa mort tragique ont occasionné les comptes qui vont suivre :

« Item, qu'il a payé à dom Jehan de la Boëxière, par commandement et ordonnance de Madame de Tartas (1), pour l'issue d'une frairie fondée en l'honneur de Dieu et de Monsieur saint Michiel, en la paroyse de Trégon, pour l'an 1449, et pour la despence des chapelains qui lui firent un service pour *Monsieur Gilles*, cui Dieu pardoint, qui estoit d'icelle frairie, par 7 jours, oultre le service que les frères et sœurs de la dite frairie luy avoient fait, par monnoie, 36 sous, et pour les écuillons des armes de mondit sieur pour faire celui service, 15 sous, ainsi qu'est contenu au commandement de madicte dame, en dabte, le 1<sup>er</sup> jour de juing 1450. »

« Item qu'il a payé à dom Jehan Labbé, pour avoir dit et célébré plusieurs messes que *Monsieur Gilles* et sa compaignie devoient es trépassés des frères et seurs de la frairie fondée en l'honneur et révérence de Nostre-Seigneur et de Monsieur saint Michiel, en l'église de Trégon près le Guelido, qui sont décepdés dempuix le 24 jour d'octobre 1448 jusques au 18<sup>e</sup> jour de juillet 1450, selon qu'il appert par une relation signée de la main du dit dom Jehan Labbé et de Thebaud des Boays, à sa requeste, datée du 28<sup>e</sup> jours d'octobre 1450, 7 livres (2). »

(1) Le vicomte de Tartas était commandant du château du Guildo.

(2) Cité dans les *Dinan et leurs juvigneurs*, p. 119, d'après les *Mélanges historiques* de A. de Barthélemy, 3<sup>e</sup> fascicule.

### Les inhumations dans l'église et les droits d'inhumation.

C'est à peu près vers 1755 (1) qu'on a cessé d'inhumer dans l'église. On payait 3 francs pour droit de sépulture dans le haut de l'église depuis la porte latérale, et depuis cette même porte on payait 2 francs pour être inhumé dans le bas de la dite église. On ne payait qu'un franc pour les enfants ; ceux qui avaient des enfeux ne payaient rien, à raison sans doute de la rente annuelle qu'ils devaient à la fabrique de Trégon. Les seigneurs de la Vieux Ville au Sénéchal avaient leur enfeu dans la chapelle du même nom et ne payaient rien, je pense, en qualité de seigneurs fondateurs. Peut-être étaient-ils obligés à quelque redevance d'entretien ou de décoration, ce qui avait lieu en plusieurs endroits. On ne payait rien pour être inhumé dans le cimetière. Les Recteurs de Trégon avaient leur enfeu dans le haut de l'église.

Aujourd'hui, pour être inhumé dans l'espace de terrain près la Chapelle et le haut de l'Eglise, depuis la porte latérale de la dite église jusqu'au pignon de la chapelle, on paye 4 francs 50 centimes quand la croix neuve sort, et 4 francs quand c'est la vieille croix. Il paraît que les parents fournissaient autrefois le luminaire pour les sépultures et services, d'après l'extrait suivant : « Louis Hervé, mort au moulin de Vieuxville, inhumé dans le cimetière ; pour les cierges payé seulement 8 sols, attendu qu'ils n'en avaient point fournis. » Cet extrait est de 1737.

(1) L'arrêt du Parlement de Bretagne défendant les inhumations dans les églises est du 12 décembre 1754.

## CHAPITRE SECOND

*Les Recteurs de Trégon.***Les Recteurs de Trégon au XVI<sup>e</sup> siècle.**

Avant les recteurs dont M. Rollier nous a donné la liste, on connaît, grâce aux *Registres paroissiaux de Saint-Malo et de Saint-Servan*, le nom de deux prêtres qui portèrent au moins le titre de recteur de Trégon, s'ils n'en remplirent pas effectivement la charge. L'un *Servan May*, sieur du Vaugarny et de la Rayrie, fils de Jean et de Perrine Lecomte, est cité comme recteur de Trégon en 1524. Il était chanoine et doyen de Lanmeur en 1556, recteur de Lourmais en 1559, vicaire général en 1562 et en 1573. Il fut inhumé le 17 novembre 1592.

On trouve après lui *Philippe Menfenit*, lequel était chanoine en 1499, ainsi qu'en 1530. Il joignit à ses autres titres celui de recteur de Trégon, puis de prieur de Saint-Thomas en 1541.

Il faut remonter ensuite jusqu'en 1576 pour découvrir d'autres noms de recteurs de Trégon. Depuis cette date, jusqu'en 1585, écrit M. Rollier, la paroisse fut desservie par messires Mathurin Le Bailleur, N. Amelin et François Labbé. Il paraît que ces messieurs étaient attachés à l'ancienne collégiale qui existait au Guildo avant la fondation du couvent des grands Carmes, l'an 1620 (1).

M. Rollier ajoute avoir relevé sur les registres paroissiaux de cette époque de nombreux visa épiscopaux, entre autres en 1577, en 1580, 1581, 1582, 1585, 1586, 1588, 1598, 1600.

(1) A cette date, Jean d'Avaugour, seigneur du Bois de la Motte, établit les Carmes dans l'église collégiale des chapelains, située près de son château du Guildo. Cette église était dédiée à N.-D. de Bon Port.

Ces fréquents visa des évêques de Saint-Malo, écrit-il, « prouvent que ces évêques tenaient à ce que les registres fussent tenus en bonne et due forme. »

**Les Recteurs de Trégon au XVII<sup>e</sup> siècle. —  
Événements survenus de leur temps.**

Messire *Jean Bonenfant* fut recteur de la paroisse de Trégon de 1585 à 1602. Cette année, la paroisse fut desservie par Dom *Jean Gautier* qui ne signe ni recteur, ni curé, ni subcuré. En 1603, messire *François de Boisramé* (1), succéda à Jean Bonenfant, lequel *François de Boisramé* administra la paroisse jusqu'à 1613, et fut inhumé le 22 septembre de cette année. En 1597, sous le rectorat de Jean Bonenfant, j'ai trouvé Dom *François de Boisramé*, chanoine du Guildo, faisant deux baptêmes à Trégon, mais j'ignore si c'est le même qui succéda au susdit Bonenfant. On trouve aussi les signatures de *François Labbé*, en 1586, et de *Mathurin Le Bailleur* en 1591 et en 1598.

En 1598, un appelé dom *Jean Bernard* signe subcuré, ce qui confirmerait que ces Messieurs étaient fixés dans le voisinage de Trégon : or le Guildo n'en est qu'à un tiers de lieue.

L'année 1617, la paroisse de Trégon fut desservie par Messire *Christophe Bernard*, qui ne signe ni recteur, ni curé, ni subcuré.

Messire *Jean de Lesquen* succéda à messire *François de Boisramé* en 1613 et fut cinq ans recteur de Trégon. Messire *René-Nicolas* fut curé (2) de Trégon, sous le rectorat de messire Jean de Lesquen, depuis 1613 jusqu'en 1618. Messire *Julien Roger* succéda à messire Jean de Lesquen. Il dirigea la paroisse environ onze ans et mourut le 15 novembre 1629. Dom *Jacques Chohu*, prêtre de la paroisse de Pluduno, exerça les fonctions du saint ministère à Trégon

(1) Ce Boisramé, de 1600 à 1603, fut vicaire perpétuel de N.-D. de Landour.

(2) Curé, c'est-à-dire vicaire.

en qualité de curé, environ quatre ans, sur la fin du rectorat de messire Julien Roger et pendant l'intérim. Il mourut en 1631.

Messire *Pierre Basné* fut le successeur de messire Julien Roger, lequel messire Basné dirigea la paroisse environ huit ans (1). Il en prit possession vers 1630. *Jean Chesnart*, prêtre de la paroisse de Trégon, exerça les fonctions du saint ministère sous Pierre Basné et sous messire *Vincent Luillier*, lequel, à ce qu'il paraît, ne fut qu'un an recteur de Trégon, car, après 1639, on ne trouve plus sa signature. Le dit Jean Chesnart signe curé jusqu'en 1642.

Messire *Guillaume Gauchet* succéda à M<sup>re</sup> Vincent Luillier en 1642 ; il fut recteur de Trégon pendant 24 ans. Messire *Etienne Horray* exerça les fonctions du saint ministère de 1642 à 1645, sous le rectorat de Guillaume Gauchet (2). En 1667, *Etienne Dogorne*, chapelain de la Coudrais, fit un baptême à Trégon par permission du susdit Guillaume Gauchet. Sous le rectorat de Messire Guillaume Gauchet, Messire *Julien de la Motte*, natif de Trégon, et de noble extraction, y exerçait les fonctions du saint ministère. On trouve sa signature plusieurs fois sur le registre. Ce fut lui qui fit tous les enregistrements l'année 1667. Il signe Julien de la Motte, prêtre. Je pense qu'il était de la famille de la Motte qui habitait pour lors à la Ville-es-Comtes dont elle était propriétaire.

Il y avait à cette époque une famille *Gauchet* qui habitait la paroisse, comme on le voit par le mariage de François Le Maignant avec Guillemine Gauchet, tous deux natifs de Trégon. Ce mariage fut béni par noble et discret prêtre Julien de la Motte en 1667. Peut-être cette famille Gauchet était-elle la même que celle de Messire Guillaume Gauchet, recteur de Trégon. Cependant je ne le pense qu'à cause de la ressemblance de la signature.

Messire *Claude Le Cadre* succéda à messire Guillaume

(1) Messire Pierre Basné fut inhumé le 3. mai 1638. Avant de venir à Trégon, il était vicaire perpétuel de N.-D. de Landouar.  
(2) On trouve des visa épiscopaux en 1643, 1648, 1654, 1665. On en trouve un autre donné au Plessix-Balissou en 1657.

Gauchet et gouverna la paroisse environ 30 ans. En 1675, messire Julien de la Motte mourut. Voici son extrait mortuaire :

« Le 4 mai 1675, noble et discret *Julien de la Motte* prêtre, confessé, communie et oint des saintes huiles mourut et fut inhumé dans l'église paroissiale de Trégon, le 6 dudit mois. Claude Le Cadre, recteur. »

Messire Claude Le Cadre fut requis par messire Mathieu Lucas, prêtre de St-Brieuc, ci-devant recteur du Plessix-Balissou (1), pour le mettre et induire en possession réelle et corporelle de la paroisse de Ploubalay, évêché de Saint-Malo, que possédait autrefois messire Julien Tourtier. Ce qui se fit par permutation obtenue de Rome, revêtue du visa de M. de St-Malo, en date du 21 décembre 1679.

Julien Hamon et Marc Rolier furent enterrés dans la chapelle de la Vieuxville au Sénéchal, sous Claude Le Cadre, en 1691. (Je rapporte ces inhumations comme preuve des privilèges dont jouissait la famille seigneuriale dont nous parlerons dans la suite de l'histoire cette chapelle.)

*Claude Le Cadre* mourut en 1697 âgé de 77 ans et fut remplacé par messire *Jean Jehanot* qui fit quelques enregistrements avant la mort de Claude Le Cadre. Il ne signe Recteur qu'après sa mort.

#### Événements survenus sous le rectorat de messire Jean Jehanot.

En 1700, messire *Pierre Pean*, recteur de Notre-Dame de Landouard et vicaire de St-Jacut, fit le baptême de Jeanne Jacquemine Rouault, fille de Jacques Rouault et Anne Rollier. Lui donnèrent les noms : messire Jean Jehanot, recteur dudit Trégon et Jacquemine de Brébant, dame de la Moussaye. (Je rapporte cet extrait pour faire voir que le recteur de Notre-Dame de Landouard était vicaire (2) de St-Jacut.)

(1) M. Rollier fait erreur, car jamais Mathieu Lucas ne fut recteur du Plessix-Balissou.

(2) Son titre était celui de vicaire perpétuel de N.-D. de Landouar, et ce titre l'assimilait aux recteurs.

Voici quelques autres actes d'état-civil que l'on trouve du temps du recteur Jehanot :

« *Escuyer Victor Martial de la Moussaye*, âgé d'environ 20 ans, fils légitime du mariage de défunt écuyer Pierre de la Moussaye et de dame Jacquemine de Bréhant, sieur et dame de la Moussaye, a reçu ce jour les cérémonies du baptême par moi soussignant recteur de l'église de Trégou et lui ont donné le nom : Jean des Guez et Jeanne Glama, pauvres. Le dit sieur de la Moussaye ayant été baptisé le 15 octobre 1685, par permission du Grand Vicaire, comme ensuit. »

« *Damoiselle Jacquemine de Bréhant*, épouse d'escuyer Pierre de la Moussaye, seigneur et dame de la Ville Guerif, accoucha d'un fils né le 12 octobre 1685, de leur légitime mariage et baptisé sur les saints fonds de Trégou, le 15 octobre par permission du Vicaire Général. Il fut tenu par Mathurin Lambert, escuyer, sieur de Lorgerie et par Mathurine Lambert, sa grand'mère, dame de la Ville Guerif. Ladite cérémonie faite le dimanche de Pâques 12 avril 1705. Signé : Jacquemine de Bréhant, Victor Martial de la Moussaye, J.-B. Jehanot, J. Jehanot, Recteur de Trégou. » Je rapporte cet extrait par la raison qu'il est extraordinaire (1).

« *Escuyer Julien La Choüe* âgé de 91 ans demeurant au Placys, a été inhumé dans l'église de Trégou, le 20 novembre; Jehanot, Recteur. » C'est la plus longue vie que j'ai trouvée sur les registres de Trégou.

« *Escuyer Guillaume de Quelen*, sieur de la paroisse de Goudelin, évêché de Tréguier, et damoiselle Anne La Choüe, damoiselle de la Hautière, de cette paroisse, ont reçu la bénédiction nuptiale dans l'église de Trégou par moi soussignant, recteur d'icelle, avec le certificat de messire le recteur dudit Goudelin, portant une bannière faite sans opposition le 21 septembre 1715, ainsi signé : Yves Morvan, chanoine régulier et recteur de Goudelin, et la dispense des deux autres bannières accordées et obtenues du Seigneur Evêque de Tréguier, et notre bannière faite le 22<sup>e</sup> du présent mois, aussi

(1) M. Rollier n'est pas clair : Victor-Martial de la Moussaye, né le 12 octobre 1685, fut ondoyé le 15 du même mois, mais le supplément de cérémonies n'eut lieu que 20 ans après le 12 avril 1705.

sans opposition, et la dispense des deux autres bannières obtenues de Monseigneur de St-Malo, en date du 22 du présent mois, signé : de Quelen, Marie-Jeanne-Pélagie-Anne La Choüe-Martin, Olivier de Quelen, J. Jehanot, recteur de Trégou. »

Il existe encore dans cette paroisse une famille *La Choüe de la Haute Mettrie* (1) qui est parente avec Monseigneur de Quelen (2), aujourd'hui archevêque de Paris. On peut regarder comme certain que cette parenté vient du mariage ci-dessus rapporté, de sorte que la paroisse de Trégou peut se glorifier d'avoir vu naître les ancêtres de Monseigneur l'Archevêque de Paris.

En 1715, sous messire Jehanot, messire *Charles Le Cointe*, prêtre de la paroisse de Landouard, fit un baptême à Trégou. Messire Jehanot était parrain. L'année 1724, messire Julien Guérin, prêtre de Crêhen et chapelain de la Villeguerif, fit seul les enregistrements de la paroisse de Trégou. Il paraît que messire Jehanot était infirme.

Le premier enregistrement de Messire *Etiennne Frère* qui fut le successeur de Messire Jehanot, est daté du 3 Mai 1725. Il y est dit qu'il est commis pour faire les fonctions curiales, attendu l'infirmité du sieur recteur. Il signe *Etiennne Frère* jusqu'après la mort de Messire Jean Jehanot, dont l'inhumation fut faite dans l'église de Trégou, le 7 octobre 1725. Il était âgé d'environ 70 ans et avait fait les fonctions curiales à Trégou l'espace de 28 ans. Son service fut célébré par Messire Julien Guérin, en présence de Messire Mathieu le Maignan, recteur de Ploubalay, Messire Julien Levêque, de Languenan et autres. La tradition porte que Messire *Jean Jehanot* était natif de Languenan et avait pour neveu Messire *Etiennne Frère*, auquel il résilia le bénéfice de Trégou. Lequel *Etiennne Frère* était aussi de Languenan.

(1) On retrouvera cette famille en parlant des châteaux de Trégou.

(2) Monseigneur Hyacinthe-Louis de Quelen, pair de France, né à Paris le 8 octobre 1778, sacré évêque de Samosate le 28 octobre 1817, promu à l'archevêché de Trajanople, le 17 décembre 1819, avec la coadjutorerie de Paris, archevêque de Paris le 20 octobre 1821. Il cessa d'être pair de France à la révolution de juillet 1830.



## CHAPITRE TROISIÈME

*Evénements paroissiaux de 1724 à la Révolution.  
Le passage des Anglais en 1758.*

**Procès verbal de la prise de possession de  
M. Frère à Trégon.**

Voici la prise de possession de M<sup>re</sup> Etienne Frère qui confirme que M<sup>re</sup> Jean Jehanot s'était démis du bénéfice de Trégon en sa faveur.

« Le vingt et unième jour du mois d'Aout 1725, devant nous notaires royaux héréditaires et apostoliques de l'Evêché de St-Malo résidants à Dinan, soussignés, a comparu en sa personne Messire Etienne Frère, prêtre, demeurant à la maison presbitérale de la paroisse de Trégon, évêché de St-Malo, pourvu du bénéfice et du rectorat de Trégon par présentation et démission a lui faite par Messire Jean Jehanot, sieur Recteur de ladite paroisse de Trégon, paisible possesseur d'icelle, et en conséquence a obtenu des bulles et provisions de Sa Sainteté, en date du 5 des Calendes de Juin, de l'année première du pontificat de notre Saint-Père le Pape, avec l'attestation des expéditionnaires en cour de Rome du 7 Août, signée Expert et Chassé et du visa de l'illustrissime et révérendissime évêque de St-Malo, en date du 17 du présent mois d'Aout, signé « T. Vincentius Franciscus, Episcopus Macloviensis », et au dessous est écrit : par Monseigneur, « de l'Isle, secretarius ». Nous sommes ce jour transportés en compagnie dudit sieur Frère et de Messire Julien Levêque, prestre, de messire Victor Martial de la Moussaye, seigneur dudit lieu et fondateur de ladite paroisse de Trégon, chevalier de St-Lazare, Messire Joseph Jean de la Motte, seigneur de la Villescomtes, capitaine d'une compagnie franche pour le service de Sa Majesté, de la dite paroisse de Trégon et autres

lieux, noble homme Hierosme Besnard, sieur de la Guéraie, François René Besnard, s<sup>r</sup> dudit lieu, ecuyer Jean Colas, sieur de la Ville-au-Prévost, demeurants en leurs maisons nobles et manoirs en ladite paroisse de Trégon ; à l'exception dudit sieur de la Ville-au-Prévost demeurant en la paroisse de Saint-Samson, estant présents à l'église paroissiale de Trégon située dans le Bourg, pour mettre et induire ledit S<sup>r</sup> Frère en la réelle, actuelle et corporelle possession d'icelle et dépendances d'icelle paroisse de Trégon ; de laquelle église la porte ayant été ouverte par ledit sieur Levesque, prestre, nous sommes entrés en icelle et ledit Frère a prins de l'eau bénite, fait génuflexions et prière devant l'autel, ouvert les fonds et tabernacle, ensuite a baisé l'autel et descendu aux cloches, les a sonnées à bas et tintées, et nous dits notaires soussignés sommes tournés vers le peuple qui y est entré, avons donné lecture à haute et intelligible voix des dites provisions, visa de Monseigneur le Reverendissime Evêque de St-Malo et déclaré que ledit S<sup>r</sup> Frère prenait possession réelle, actuelle et corporelle de ladite église paroisse et dépendances ; laquelle paroisse il a prinse sans aucun trouble, ni opposition venue à nos connoissances et de quoi nous dits notaires Apostoliques avons rapporté acte le nous requérant, et ledit sieur Frère continuant ladite possession, nous sommes transportés en la maison presbitérale et en icelle avons mis en possession ledit sieur Frère, par y avoir fait feu et fumée, bu et mangé et ensuite dans le jardin au derrière par y avoir ouvert et fermé les portes et fenêtres en iceux et avoir laissé le dit s<sup>r</sup> Frère paisible possesseur d'icelle paroisse et ensuite sommés lesdits paroissiens de reconnoître ledit sieur Frère pour leur Recteur et autout des susdites choses fait plusieurs actes pocessoires pour bonne, due et entière possession de ladite église, maison presbitérale, terres et dépendances que ledit s<sup>r</sup> Frère a prinse et acceptées aussi sans aucun trouble venu à nos connoissances. De tout quoi nous dits notaires avons rapporté acte sur lesdits lieux et sous le seing dudit sieur Frère, desdits seigneurs de la Moussaye et de la Ville Comte, desdits sieurs Besnard, père et fils, de la Ville-au-Prévost-Colas, et dudit Sieur Levêque prêtre, et autres soussignants qui s'y sont trouvés, et averti

ledit sieur Frère de faire contrôler et insinuer la grosse de la présente au greffe du domaine ecclésiastique de nostre Evêché, aux fins de l'Edit et déclaration du Roy, avec nos seings, lesdits jour et an, ainsi signé Victor Martial de la Moussaye, Villescomtes de la Motte, Jehanot Jean, Collas, H. Besnard, François René Besnard, J. Levesque, M. Frère, Ph. Jehanot, E. Frère prêtre, Jean le Maître, J. Decaumont, Leserf et Beslay, Notaires Royaux et Apostoliques. Contrôlé à Dinan le 25 aout par Denoual qui a reçu six livres. La minute est vers moi Le Serf, Notaire sous-signé.

« Beslay, Notaire royal et apostolique. Le Serf, Notaire royal et apostolique. Il est écrit à la marge : insinué et contrôlé au greffe des Insinuations ecclésiastiques du diocèse de Saint-Malo, le 5 septembre 1725. Reçu 30 sols, Griffon. »

#### Bénédictio d'une cloche.

« Le 18<sup>e</sup> jour d'avril, l'an 1728, fut faite la *bénédictio de la grosse cloche* de la paroisse de Trégon, dans l'église paroissiale dudit Trégon, par vénérable et discret prêtre Messire Charles François Morel, promoteur de St-Malo, sous l'invocation des S<sup>ts</sup> Victor, Martial, S<sup>te</sup> Marie et S<sup>te</sup> Thérèse et fut parrain messire Victor-Martial de la Moussaye, Chevalier, Seigneur dudit lieu et seigneur fondateur de la dite église et la marraine, dame Marie-Thérèse de la Pierre, dame Comtesse de Pontual, dame supérieure et prééminancière dudit Trégon, en présence de nous soussignants Recteur de Trégon et des autres soussignants et de plusieurs autres qui ne signèrent, le dit jour et an que dessus. Suivent les signatures de : de la Pierre de Pontual, de Launay Commats, Le Gobien de la Moussaye, Victor-Martial de la Moussaye, François-Joseph Gouyon Launay Commats, René-Charles La Choüe, Charles-François Morel prêtre, Etienne Frère, Recteur de Trégon. » Cette cloche de Trégon fut enlevée dans la Révolution qui commença en 1789.

#### Sépultures dans l'église.

En 1724, le 24 du mois de décembre, fut inhumé escuier Jean Caumon, en son vivant marguillier de Trégon, en présence de messire Charles Le Cointe, chapelain de la Cou-drais, et de messire Gilles Aveline, chapelain de la Villeguerif.

Il paraît qu'en 1730, la chaire était du côté midi, je le pense d'après l'extrait ci-joint :

« Le 21 septembre 1730, écuyer Joseph Jean de la Motte, sieur de la Ville-ès-Comtes, âgé d'environ 68 ans, fut inhumé dans cette église au dessous de la chaire, proche la costalle du cimetière. »

Le mercredi, 17 juin 1731, fut inhumé dans la chapelle de la Vieux Ville au Sénéchal auprès de l'autel, du côté de l'Evangile, dame Françoise Le Gobien, en son vivant épouse de messire Victor-Martial de la Moussaye, chevalier de l'ordre militaire de St-Lazare, seigneur dudit nom, de la Ville Guerif et autres lieux. Le service d'enterrement fut fait par monsieur l'abbé de la Menardaye-Lesquen, en présence de Messieurs les recteurs de St-Potan, Ploubalay, Crehen et Lancieux, et les prêtres des dites paroisses et les religieux de St-Jagu, le Guillo et Nazareth, signé : E. Frère, R<sup>e</sup> de Trégon. Je rapporte cette pièce comme preuve que l'enfeu de la famille de la Villeguerif était dans la chapelle de Vieux Ville au Sénéchal, laquelle chapelle existe encore aujourd'hui au midi du grand autel de l'église et dont nous parlons ailleurs.

Le 7 février 1740 le corps d'écuyer François Collas, vivant sieur de la Barre, décédé dans la communion des fidèles, au Vau-Hérault, dans cette paroisse, fut inhumé sous un enfeu à lui appartenant dépendant du Vau-Hérault, pour lequel il est payé un boisseau de froment, mesure du Plessix, à la fabrique du dit Trégon.

La même année, 22 septembre, dame Françoise Le Roy dame de la Barre, décédée au Vau-Hérault, fut inhumée sous le même enfeu, en présence de Messire Barthélemy, Messire Charles Le Cointe et Messire Jean Le Pon et plusieurs autres, signé E. Frère, recteur de Trégon.

Le 22 juillet 1740, le corps d'honorable Louise Jacob, décédée dans la communion des fidèles à la Lande du Pin, dans cette paroisse, fut inhumée dans la nef de cette église au dessus de la porte. Le service fut fait par le sieur recteur de Ploubalay. Présents : messire Jean Jacob son frère, Messire Charles Le Cointe, Jean Lepon, E. Frère, recteur de Trégon. Je pense que c'est ce Jacob qui devint grand vicaire de Monseigneur l'Evêque de St-Malo.

#### L'ancienne métairie de la Ville Serré.

Olive Rever, âgée d'environ 35 ans, mourut à la Ville Serré en 1741. Cette métairie était placée dans le clos appelé *les Courtillons* qui fait maintenant partie de la ferme des Bas Courtus. Il ne reste plus de cette métairie que quelques vestiges à environ 43 marches sud sud-est du puits de la Ville Serré. Ce puits se trouve sur le bord du chemin appelé le chemin de la Ville Serré conduisant de la Ville Jouan au chemin qui mène du bourg de Trégon à la Ville-Goudier. Ce chemin de la Ville Serré est maintenant abandonné, (c'est-à-dire qu'on n'y passe plus). Le susdit puits, d'après le témoignage de ceux qui s'en sont servi, fournissait avec abondance une eau agréable ; maintenant il est à peu près comblé.

D'après la tradition, tout le terrain compris depuis l'hôtel Piluret et le jardin inclusivement, jusqu'à la Ville Jouan et la Ville Goudier, faisait partie de la métairie de la Ville Serré. Ce terrain a été adjoint à la métairie des Bas-Courtus (dans le bourg) soit par succession, soit par acquisition. J'ignore l'époque où la Ville Serré a été démolie ; mais des vieillards m'ont dit avoir vu une partie des pignons, dont les pierres ont été employées à bâtir une portion des maisons du village de la Fosse Blanche, appelé vulgairement Les Loges. Lequel village a été construit depuis l'existence du grand chemin conduisant de Beausais à Plancoët ; or ce grand chemin a été fait il y a environ soixante et quelques

années (1). Avant cette époque, le chemin qui conduisait à Plancoët passait par le haut des Libertais, les Placy et la Cordonnais.

#### Mariages dans la chapelle de la Ville Guerif.

« Le mardi, 28 octobre 1738, messire *Pierre François Le Mintier*, chevalier, seigneur des Granges et autres lieux, demeurant à son château des Granges, paroisse de Hénou, évêché de St-Brieuc, et damoiselle *Perrine-Hélène Le Gobien*, dame de la Roche, demeurant au château de la Villeguerif, paroisse de Trégon, évêché de St-Malo, reçurent la bénédiction nuptiale dans la chapelle dudit château de la Ville-Guerif, laquelle leur fut administrée par le R<sup>d</sup> Père Prieur des Religieux Carmes du Guildo, frère germain dudit seigneur des Granges, en notre présence et de notre consentement, après une longue bannière canoniquement faite le dimanche 26 du présent mois, tant à Hénou qu'à Trégon, pour la première et dernière fois, suivant le certificat à nous apparu du sieur curé de Hénou, avec aussi les dispenses des deux autres bans des seigneurs évêques de Saint-Brieuc et de St-Malo, en présence de Messire Victor-Martial de la Moussaye, chevalier, seigneur de la Moussaye, chevalier de l'ordre militaire de St-Lazare, seigneur de la Villeguerif et autres lieux, beau-frère de la dite dame de la Roche, de Madame la Comtesse de la Villemeneuc, de damoiselle Louise Le Gobien, sœur germaine, d'écuier *François Colas*, sieur de Bois Brion, de messire Jean Le Pon, prêtre chapelain de la Villeguerif et de plusieurs autres qui ne signent. »

#### Don à l'église d'un ostensor.

« Après la cérémonie faite dudit mariage, le seigneur et la dame des Granges ont ensemble et conjointement donné à

(1) Sous le gouvernement du duc d'Aiguillon qui dota la Bretagne d'un réseau de routes superbes. C'est la route nationale de Quiberon à Saint-Malo.

l'église de Trégon un *beau soleil d'argent* gravé de leurs armes, pour servir dans toutes les processions et expositions du St-Sacrement qui se feront dans la dite église à perpétuité. La dite donation faite à condition expresse qu'à jamais aussi et à perpétuité on dira à haute et intelligible voix après toutes les bénédictions du St-Sacrement qui se feront dans la dite église un *de profundis* avec l'oraison pour les défunts, après avoir nommé les dits seigneur et dame des Granges, bienfaiteurs, par leur nom propre, suivant leur intention et pour leurs père et mère, frères, sœurs et parens décédés. Le « soleil » sera déposé chez le sieur de la Moussaye de la Villeguerif qui dès ce jour en reste chargé jusqu'à ce qu'il y ait une sacristie faite à ladite église pour renfermer le dit « soleil » et autres ornemens. Telle est la volonté des donateurs qui ont signé sur le registre avec les dits assistans, les dits jour et an, Hélène Perrine Le Gobien de la Roche, fr. Daniel Le Mintier prieur, du Hallay de la Villemeneuc, Victor-Martial de la Moussaye, Marie-Louise Le Gobien, Françoise-Madeleine-Toussainte de la Moussaye, René de la Moussaye, François de Boisbriand, Le Pon, prêtre, E. Frère, Recteur de Trégon. » Je rappelle cet extrait à cause du don fait à l'église.

#### Construction d'une sacristie.

« Le mercredi huitième jour du mois de juillet 1739, la première pierre de la sacristie de Trégon fut mise par René-Meriadec de la Moussaye et damoiselle Emilie la Choüe de la Mettrie, en présence de Messire Victor-Martial de la Moussaye, père dudit René et d'écuyer René Charles La Choüe de la Mettrie et d'E. Frère, recteur de Trégon. »

« La sacristie de cette église ayant été bâtie par la libéralité des messires (1) de cette paroisse et particulièrement de Messires de la Moussaye et de la Mettrie-La Choüe et ayant été mise par mes soins en état de servir pendant la mission, Monsieur de la Moussaye y a fait apporter le soleil et sa

(1) Les seigneurs.

boîte suivant l'intention de Monsieur et de Madame des Granges, donateurs. Il est demeuré déchargé pour toujours envers la paroisse de ce droit (1). »

#### Autre mariage à la Ville Guerif.

Le 20<sup>e</sup> jour du mois d'avril 1750, on trouve la mention suivante aux registres de mariage : « J'ai administré la bénédiction nuptiale dans la chapelle de la Villeguerif à Messire Augustin-René de Ruellan, chevalier, seigneur du Tiercent, du Plessix, de la Mettrie du Han, du Clos Neuf, de la Gouërière et autres lieux, fils majeur et unique héritier de défunt Messire Claude de Ruellan et de dame Thérèse du Breil, seigneur et dame du Tiercent, du Plessix, originaire et domicilié de la paroisse de Pleines-Fougères, au diocèse de Dol ; et à demoiselle Françoise-Madeleine-Sainte de la Moussaye, dame du dit nom, de la Vieux Ville au Sénéchal, de la Villeguerif et autres lieux, fille et unique héritière de Messire Victor-Martial de la Moussaye, chevalier, seigneur de la Villeguerif, de la Vieux Ville au Sénéchal et autres lieux, seigneur fondateur de l'église paroissiale de Trégon, chevalier de l'ordre militaire du Mont Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, et de défunte dame Françoise Le Gobien, son épouse, originaire et domiciliée de Notre-Dame de Trégon ; après une bannie canoniquement faite pour la première et dernière fois le dimanche 19 Avril 1750, au prône de notre grand'messe, sans opposition canonique qui nous ait été notifiée. Vu aussi la dispense des deux autres bans accordée aux parties par monseigneur de Saint-Malo, notre évêque ; vu aussi le certificat du sieur recteur de Pleine-Fougères d'une bannie pareillement faite pour première et dernière fois le dimanche 19 Avril 1750, également faite sans opposition et qui certifie la dispense de deux autres bans, accordée aux parties par messire François-Joseph de Brunel de Montlouet, vicaire général de Monseigneur de Dol et revêtu de

(1) Note originale de M. E. Frère, recteur de Trégon, ainsi que les précédentes qui sont extraites des registres paroissiaux d'Etat-Civil de Trégon.

toutes les formes. La dite bénédiction administrée en présence et du consentement du dit seigneur de la Moussaye, de Messire Jean-Toussaint de Gargian de Kerversault, chevalier, seigneur du dit lieu, et de Jeanne-Catherine Le Gobien, sœur de la mère de la dite de la Moussaye, de dame Emilie de La Choüe, dame de la Moussaye, de damoiselle Marie-Jeanne-Sainte de Gargian, d'écuyer Guy-André-Bernard et de dame Jeanne-Thomasse Suriré, son épouse, seigneur et dame de Courville, d'écuyer Pierre Le Gobien, d'écuyer François Collas de la Barre et plusieurs autres dont suivent les signatures. Le dit acte signé. E. Frère, recteur de Trégou. Les promesses du susdit mariage avaient été reçues dans la chapelle de la Villeguerif, le samedi 18 Avril 1750. » Cette dame Françoise-Magdeleine-Sainte de la Moussaye avait été baptisée dans l'église paroissiale de Trégou, le 22 du mois de décembre 1728, par Messire Etienne Frère, recteur. Elle fut tenue sur les saints fonts du baptême par Messire Isaac-Toussaint de Gargian, chevalier, seigneur de Kerversault, parrain, et dame Anne-Magdeleine Cotton, dame douairière de la Moussaye de Beaussais marraine.

Cette dame du Tiercent est le dernier rejeton de la famille de la Moussaye de la Villeguerif. Elle est décédée sans enfant à la maison de campagne de Beauregard, sur la route de Rennes à Paris, en 1804, âgée de 76 ans. Elle disposa de ses biens en faveur de M. Saulnier du Petit-Bois et de dame Marguerite-Thérèse Maillard, dame Saulnier. De ce mariage naquit demoiselle Amélie-Marie Saulnier du Petit-Bois ; laquelle épousa M. Camille-Marie du Breil de Pontbriand à qui appartient aujourd'hui le château de la Villeguerif et ses dépendances.

Vénérable et discret prêtre Pierre le Chapelier, curé de la paroisse de Quintenic, fit en 1753 le baptême de demoiselle Pélagie de la Motte (1), fille d'écuyer Joseph de la Motte et de dame Sainte Françoise Le Fruglays son épouse, seigneur de la Ville-es-Comtes et y demeurant.

(1) Son frère, Joseph-Gabriel-François, né à Trégou le 24 mars 1744, fut seigneur de la Guyomarais en Saint-Denoual, et périt sur l'échafaud révolutionnaire le 18 juin 1793 pour avoir donné asile au marquis de la Rouerie.

### Mariage à Trégou.

Le 16 Novembre 1745, écuyer Pierre du Gourlay, sieur de Montorien, originaire de la paroisse de Plouguenast et domicilié de Saint-Julien de Quimper, et dame Marie Le Boëtoux, fille majeure d'écuyer Julien et de dame Jeanne-Pélagie de la Moussaye, sieur et dame de Bregerac, domiciliés de cette paroisse de Trégou, reçurent la bénédiction nuptiale d'Etienne Frère, recteur du dit Trégou.

En 1745, Charles Le Cointe était chapelain de Launay-Commats.

### Mission à Trégou en 1739 (1).

« Le très reverendissime Père Percheron, missionnaire de la Compagnie de Jésus, aiant bien voulu accorder à la très humble prière de Messire Victor-Martial de la Moussaye une mission dans cette paroisse durant l'espace de 15 jours : elle s'est faite avec une piété et une édification singulières et un concours général des paroisses voisines. Elle a commencé le 9 novembre 1739 et a fini le 22 du même mois, après la bénédiction de la Croix qui fut faite à la Villeguerif. Laquelle croix fut ensuite transportée en grande cérémonie au lieu de Drouet par 60 hommes. Les paroisses de Ploubalay, Lancieux et St-Jacut, Plancoët, le Plessis-Balisson, Crêhen et Trégou y assistaient avec leurs croix et bannières. Monsieur de la Moussaye a fait insérer dans le pied de cette croix une boîte de plomb qui renferme les motifs qui l'ont porté à ériger ce monument à la gloire de Jésus-Christ. E. Frère, R<sup>r</sup> de Trégou. »

La tradition porte que cette croix était plantée à l'angle du Clos de Drouet, près les arches actuelles dudit Drouet, à

(1) D'après l'ordonnance épiscopale de Monseigneur des Laurens en date du 22 octobre 1777, les adorations paroissiales avaient lieu à Trégou le 1<sup>er</sup> février de chaque année.



gauche du grand chemin qui conduit de Beussais au bourg de Ploubalay. On dit aussi qu'il y avait de trois côtés des ormes que les anciens ont encore vus.

### Passage des Anglais à Trégon.

En 1758 se fit la descente des Anglais. Voici la relation qu'en fit M<sup>re</sup> Etienne Frère, recteur de Trégon. « Comme je « crois bien que dans la suite des temps, mes successeurs « seront bien aises de savoir la manière dont se fit la des- « cente des Anglois en 1758, en voici un petit mémoire. « Le 4 du mois de Juin, jour de notre *patron Saint Pérock*, « après vêpres, un nommé Pierre Hervé, de Saint-Jacut, « annonça dans le cimetière qu'on voyoit une grande flotte « de vaisseaux anglois paroître. On crut d'abord que c'étoit « pour épouvanter. Mais nous fûmes sur le tertre de devant « les maisons nommés les Hotieux Benais : nous aper- « çûmes cette flotte, au milieu d'une grosse brume qui s'éleva ; « elle prit le chemin de Cancale, où elle fit descente le lende- « main. Elle brûla peu après à Saint-Servan tous les vais- « seaux de Saint-Malo, de sorte que nous croyons le soir « que cet incendie fut fait qu'ils avoient mis le feu dans la « ville même, tant l'incendie était grand ; mais par un coup « du ciel, n'ayant pu prendre Saint-Malo à cause d'un gros « orage qui arriva la nuit, ils s'en retournèrent. Mais le 4 de « septembre suivant, ils revinrent et firent descente à « Saint-Briac, où ils passèrent trois jours, ravagèrent et brû- « lèrent plusieurs maisons. La vigile de la Nativité, ils déta- « chèrent une troupe d'environ deux cent carabiniers pour « sonder le gué du Guildo, et le lendemain jour de la Nati- « vité de la Sainte Vierge, environ vers deux heures de « l'après-midi, toute l'armée composée d'environ quatorze « mille hommes arriva à Drouet, sous la chapelle de Saint- « Jean, (la digue de Drouet n'était pas encore faite). J'étois « resté seul à la maison. J'avois congédié tous mes domes- « tiques. Or la vesprée il me vint trois visites de ces Mes- « sieurs Anglois, composées de quatre personnes chaque,

« un capitaine et trois soldats. Le capitaine de la première « fut fort doux et fort poli, nous bûmes une bouteille de vin « ensemble et trinquâmes comme bons amis ; pendant que « les soldats buvaient du cidre. Le capitaine de la seconde « ne fut pas si doux. Il me mit le sabre sur la gorge trois « fois, en me faisant de grandes menaces. Le troisième fut « assez doux, mais l'armée n'ayant pu passer le Guildo et « ayant campé depuis Bas-Biord jusqu'au Bouillon, il vint au « presbytère pendant la nuit plus de cinq cent maraudeurs « qui me dépouillèrent, me pillèrent, et ravagèrent tout à « l'église et au presbytère. Tout le monde avoit pris la fuite « excepté un ancien homme qui étoit resté dans la maison « de la Haute Ville qui ne pouvoit marcher et auquel ils « firent beaucoup de peine également qu'à moi ; de sorte « que je fus vingt quatre heures entre les mains de ces « maraudeurs, pendant lequel temps je souffris un martyr « continuel. Cependant ma peine ne fut pas inutile, car sans « ma présence, ils auroient brûlé l'église et le presbytère, « comme ils firent pour plusieurs maisons (1). Ce qui me « fit le plus de peine, ce fut de les voir casser et briser (2) « tout dans l'église, jusqu'au tabernacle. Je prie Dieu pour « que nous ne les revoyons jamais ici. »

Pour faire connaître à la postérité les ravages que les Anglois firent à Trégon, je copie encore l'extrait suivant : « Le « vingtième jour du mois d'octobre 1758, Renée Jeanne « Sanson, fille du légitime mariage de Jean Sanson et de « Renée Guillaume, née d'hier, a été baptisée par moi sous- « signant, recteur de Trégon, dans l'église de Notre-Dame de « Landouard, en St-Jacut, attendu qu'à cause de la descente « des Anglois la nuit d'entre le 8 et le 9 de septembre dernier,

(1) Entre autres à la Ville es Comtes, dont le propriétaire qui s'étoit joint à Rioust des Ville-Audrains pour défendre le passage du Guildo, vit sa maison pillée et reçut des Etats de 1758 4.000 livres d'indemnité.

(2) Le recteur de Trégon obtint des Etats de Bretagne 600 livres d'indemnité pour le dédommager des pertes qu'il subit du fait des Anglois.

D'après l'étude du capitaine Binet, le bilan des pertes subies par la paroisse de Trégon lors du passage des Anglois, s'éleva à la somme de 10.763 livres tournois. (Annales de Bretagne 1910.)

« notre église fut entièrement pillée, le S<sup>t</sup> Creme emporté et  
 « les fonds baptismaux cassés. La dite enfant a eu pour  
 « parrain Jean Guillaume et pour marraine Françoise Guil-  
 « laume, en présence de Perrine Pilard et de Jean Sanson,  
 « père. »

« Signé : Etienne FRÈRE, recteur de Trégon. »

*Nota.* — Au moment où j'écris, la susdite Renée Sanson vit encore, elle est âgée de 80 ans maintenant. Elle demeure en Saint-Lunaire. Elle était épouse de Jacques Touzé.

\* Aux renseignements consignés par M. Rollier, nous ajoutons le procès-verbal qui fut rédigé le 1<sup>er</sup> octobre 1758, « des ravages commis dans l'église de Trégon, lors du passage des Anglais (1) ».

« L'an 1758, le premier jour du mois d'octobre, nous, maître René Robinot, notaire et procureur de la juridiction supérieure de la Vieuville au Sénéchal, scavoir faisons qu'attendu la vacance du sénéchal de la dite juridiction, nous nous sommes de notre demeure que nous faisons au lieu de la Pichardais, paroisse de Crehen, transporté au bourg et paroisse de Trégon, sur le réquisitoire de Joseph Rolland, trésorier actuellement en charge de la dite paroisse, distant d'une demie-lieue, où étant arrivé environ les deux heures de l'après-midi de ce jour, nous y ayant trouvé messire Etienne Frère, recteur de la dite paroisse, le R. P. dom J.-Baptiste Cornille, procureur de l'abbé de Saint-Jacut, représentant M. l'abbé d'icelle, gros décimateur de la dite paroisse et maître Gabriel Hervé, procureur fiscal de la dite seigneurie de la Vieuville au Sénéchal, en présence desquels et sur le même réquisitoire, nous avons par l'avis de Thomas Chas, menuisier, demeurant à la Villeglé, paroisse de Ploubalay, rapporté procès-verbal de l'état où est la dite église paroissiale de Trégon, par le dégât et pillage qui y a été fait par l'armée anglaise, la nuit d'entre le vendredi et samedi,

(1) Nous devons la communication de ce très intéressant document à M. J. Dubois, ancien notaire à Plancoët, qui l'a copié dans les minutes déposées à son étude.

8 septembre dernier, et le samedi 9 du même mois, ainsi que nous l'a déclaré le dit sieur recteur, François Menard et autres habitants.

« Y procédant et commençant par la sacristie, où nous sommes tous de compagnie entrés, le même recteur et Chas nous ont fait remarquer et nous avons vu une *croix de cuivre* qui est cassée, pliée et de nulle valeur, et le crucifix qui y étoit enlevé sans qu'il en soit resté qu'un bras et qu'une jambe; un étalage de papiers dans la dite sacristie, qui sont des rôles tant de fouages que de capitations et mandements qui étoient dans la tirette d'une petite table carrée placée dans la dite sacristie, lesquels papiers ont été présentement ramassés et placés dans un coffre pour en faire un triage et les remettre en place.

« En attendant, le même recteur nous a déclaré que dans l'armoire de la dite sacristie, il a été pris deux boîtes de plomb, l'une servant à mettre le *Saint Chrême* et l'autre les *saintes huiles des infirmes*; une ancienne chappe verte; une vieille chasuble cramoisie; qu'il a été également enlevé quatre nappes d'autel; deux vieux surplis; une *croix et un crucifix d'os*, cassé; une petite lanterne en fer blanc qui servoit quand on portoit le Saint Sacrement, qui a été également cassée.

« Passant de la dite sacristie dans l'église, le dit Chas nous a fait remarquer et nous avons vu que le *tabernacle du grand autel* a été abattu, que la porte a été forcée et ouverte et un morceau cassé, qu'un caisson au-dessous du même tabernacle a été aussi cassé, que plusieurs morceaux du même tabernacle, au piédestal, ont été décollés et la croix qui étoit dessus cassée, également que trois pommettes dorées qui y servaient d'ornement; que le *crucifix* du même autel a été cassé; que le devant de l'autel qui étoit de soie à fleurs, sur lequel étoit un galon d'argent a été déchiré, qu'il a été enlevé deux candélabres de cuivre du même autel et l'encensoir du même métal.

« Le même Chas nous a fait voir et nous avons vu que le *devant de l'autel de la Vierge*, qui est du côté de l'Épître au précédent autel, a été renversé par terre et la boiserie cassée à un bout, même un panneau du devant levé; que *l'image de la Vierge*, qui étoit en grande statue de terre sur le même

autel a été jetée par terre et la tête cassée, même celle du petit enfant Jésus qu'elle avoit dans les bras; qu'une planche du dessus du coffre des archives de la dite paroisse a été cassée et le coffre ouvert; dans lequel étaient les comptes des trésoriers de la dite paroisse, même celui du dit sieur recteur, ainsi qu'il nous l'a déclaré, lesquels ont été enlevés à l'exception de deux qui s'y sont trouvés, l'un rendu par Pierre Cervin en 1716, l'autre par François Beaulieu, vérifié le 18 décembre 1723, lesquels nous avons remis au dit sieur recteur.

« Passant ensuite dans la chapelle de la Vieuville, qui forme l'aile vers midi de la dite église, le même Chas nous a fait voir et remarquer que le *tabernacle* de la dite chapelle est abattu sur l'autel même et enfoncé par un des bouts, que les gradins sont entièrement dérangés de leur place, que la croix du même autel est cassée, que le *crucifix* a été enlevé vu qu'il ne se trouve point; que le devant du même autel qui étoit de soie à fleurs rouges a été pris et volé, que les bouquets et pots à fleurs du dit autel ont été tous renversés et jetés par terre et un des chandeliers de bois cassé; que la serrure de l'armoire qui est à gauche du même autel a été forcée et l'armoire ouverte; que la *niche* qui servoit à exposer le Saint Sacrement, et qui étoit dans la dite armoire a été cassée et dégarnie de fleurs et ornements qui y étoient, que les faux cierges en fer blanc qui étoient dans la même armoire ont été enlevés à l'exception d'un qui s'est trouvé cassé par moitié; et nous a dit le sieur recteur qu'il y avoit quatre plateaux dorés et quatre bouquets d'hiver au grand autel qui ont été enlevés.

« Etant descendus aux *fonts baptismaux* de la dite paroisse, le même recteur et le dit Chas nous ont fait voir et avons vu que la couverture des dits fonts a été forcée, et pour l'ouvrir qu'on a fait sauter un crampon de fer qui étoit dans la pierre qui tenoit la couverture des mêmes fonts, et l'eau qui étoit dans le bassin a été en partie renversée en iceux; que la corniche au-dessus du *confessionnal* a été dérangée et le voile enlevé.

« De tout quoy, nous avons fait et rapporté le présent en la dite sacristie, pour valoir et servir à qui il appartiendra,

sous notre signe et ceux des parties cy-dessus dénommées, le dit jour et an.

« Signé: J.-B. CORNEILLE, THOMAS CHAS, FRANÇOIS MENARD, HERVE, ROBINOT, JOSEPH ROLLAND. »

#### Mort de M. Frère; son successeur.

Messire Etienne Frère mourut le 10 septembre 1768. Voici son extrait mortuaire :

« Vénérable et discrète personne Messire Etienne Frère, natif de la paroisse de Languenan, vivant recteur de cette paroisse l'espace d'environ 44 ans, âgé de 70 ans, décédé hier après avoir reçu tous les secours spirituels, a été inhumé sous le reliquaire qu'il avoit fait faire et où il avoit demandé sa sépulture, ce 11 septembre 1768, en présence des soussignants et d'un grand nombre de peuple, signé: Frère Julien Lorre, prieur des Carmes, P. Betaux, R<sup>e</sup> de St-Jacut, J. Josse, curé de Ploubalay, C. Ponis, prêtre de Crêhen. »

Le reliquaire où repose Messire Etienne Frère porte la date de 1763. Il est devenu par l'usage l'enfeu des recteurs de Trégon. Messire Michel Frère succéda à Messire Etienne Frère qui lui avoit résigné son bénéfice (1). D'après la tradition, il étoit son neveu; ce qu'il y a de certain c'est que le dernier acte de Messire Etienne Frère comme recteur de Trégon est daté du 29 décembre 1767 et Messire Michel Frère signe recteur de Trégon le 16 janvier 1768. Par conséquent Messire Etienne Frère vécut encore sous le rectorat de son successeur. Ce dernier avoit été vicaire de Ploudihen avant de devenir recteur de Trégon. Il étoit originaire de la paroisse de Languenan.

(1) Michel Frère fut pourvu le 29 octobre 1767 du bénéfice de Trégon. (Arch. d'Ille-et-Vilaine, série G.)

## CHAPITRE QUATRIÈME

*Trégon de 1789 à 1840.***Le Recteur de Trégon et la Révolution.**

Le 6 octobre 1792, M. Frère fit une inhumation avec les cérémonies de l'église. Depuis cette époque, il ne paraît plus sur les registres de la paroisse qu'après la Révolution (1). J'ignore en quelle année il émigra (2), mais je pense qu'il revint en 1797 ou 1798. En 1800, il desservait la paroisse. Il me baptisa le 28 septembre 1800 dans la chambre du presbytère au-dessus de la cuisine, dans laquelle j'habite.

Ce vénérable prêtre mourut au presbytère de Trégon le 16 brumaire l'an X de la République française (le 7 novembre 1801). Messire Michel Frère était fils de Michel et de Toussainte Fresnaie, de Languenan. Il mourut à 67 ans et fut inhumé sous le reliquaire, après avoir gouverné la paroisse de Trégon durant trente-trois ans.

**Trégon annexe de Ploubalay. — M. Olivier.**

Messire Pierre Olivier fut nommé à Trégon en 1803 (3). Trégon avait été annexé à Ploubalay après la Révolution

(1) Les registres du Directoire de Dinan mentionnent M. Frère curé non assermenté de Trégon, comme ayant touché son traitement de 1200 livres par an, jusqu'au 1<sup>er</sup> mai 1792. Ces mêmes registres donnent le nom d'un appelé Civel, vicaire à Pluduno, qui fut élu curé de Trégon le 16 septembre 1792. Nous ne croyons pas qu'il accepta.

(2) M. Frère ne figure pas sur les listes des prêtres émigrés à Jersey, qu'a publiées M. de L'Estourbeillon.

(3) Ce n'est pas exact. Le 3 prairial an XI (23 mai 1803), M. Fouace fut nommé curé de Ploubalay. Le manque de prêtres obligea Mgr Cafarelli d'unir à cette paroisse celle de Trégon. M. Olivier n'était que vicaire de M. Fouace, quoique résidant à Trégon.

de 1789, et M. Fouace, curé de Ploubalay, était très jaloux de supprimer Trégon. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'avant la Révolution, M. Fouace était simplement recteur de la modeste paroisse de Trémereuc et qu'à ce titre, il n'aurait pas dû vouloir supprimer les petites paroisses. Il tracassa cependant le plus qu'il put les paroissiens de Trégon, jusqu'à exiger qu'ils se rendissent à Ploubalay pour recevoir la bénédiction nuptiale, quoiqu'il y ait eu un prêtre à Trégon et une administration civile, car Trégon n'a point cessé d'être commune. Le respectable et savant M. Olivier (1), lassé des tracasseries de M. Fouace, quitta Trégon en 1810 et fut remplacé immédiatement par M. Toussaint Saudrais originaire de Plouasne, où il était vicaire ; lequel M. Saudrais a desservi Trégon jusqu'en 1820 comme vicaire de Ploubalay résidant à Trégon. Pendant cet espace de temps, Trégon a pourvu à la subsistance de son prêtre qui lui servait de pasteur, par une souscription en argent et une quête en froment, le tout volontairement ; sacrifice généreux qui fait l'éloge des habitants de Trégon.

**Trégon érigée en paroisse.**

En 1820, sous le règne de Louis XVIII, le zèle et la foi des habitants de Trégon furent récompensés par la rérection de la paroisse de Trégon, et j'espère qu'aucun malveillant ne pensera jamais à supprimer désormais cette paroisse antique et distinguée. M. Saudrais a continué de gouverner la paroisse jusqu'en 1837. Il mourut le 12 janvier de cette

(1) M. Olivier avait été vicaire de Ploubalay de 1789 à 1792. Nous savons aussi que M. Olivier possédait quelques biens à Ploubalay, ainsi qu'une maison et deux journaux de terre à Saint-Briac. On vendit durant la Révolution comme bien d'émigré ses propriétés dans cette dernière commune. C'était, paraît-il, un homme remarquable. Voici l'éloge que nous avons trouvé à son sujet dans une petite brochure de 30 pages, éditée à Rennes en 1832, et consacrée à la mémoire de M. Armel, mort recteur de Lanceloux : « M. Olivier, de Saint-Briac, homme d'un prodigieux talent, et qui du fond de son obscurité a fourni à la société plusieurs hommes illustres par leur science et leurs vertus. » Il devint recteur de Saint-Samson et mourut démissionnaire le 20 septembre 1830.

année et fut inhumé sous le reliquaire. Il a par conséquent gouverné la paroisse l'espace de 27 ans.

#### Jubilé de 1826 et érection d'un calvaire.

En 1826, époque du grand jubilé, on planta le calvaire près le grand chemin qui conduit de Beaussais à Plancoët, au bout et à droite de la route qui mène du bourg audit grand chemin. En 1839, on a refait « la patte » de ce calvaire, sur lequel il y a un Christ. Ce Christ fut fait par M. Mainteque de St-Servan, en 1826. Avant cette époque, le calvaire de Trégou était au bout de la croix de Beaussais, à droite du chemin ci-dessus mentionné, à une très petite distance de la grande route. Néanmoins ce calvaire fut respecté pendant la persécution qui commença en 1791, où l'on détruisit tous les signes de religion. La conservation intégrale de ce calvaire dans ces temps désastreux ne peut être regardée que comme une œuvre de la Providence et comme la récompense du zèle et de la foi des habitants de Trégou qui restèrent fidèles à leur religion et à leur Dieu dans cette persécution. Prions Dieu que la foi se maintienne et se perpétue dans cette paroisse.

#### Bénédiction d'une cloche.

En 1836, dans le mois de septembre, fut faite la bénédiction d'une cloche par monsieur Merdrignac, recteur de Saint-Jacut, délégué *ad hoc*. Elle eut pour parrain Monseigneur Claude-Louis de Lesquen, évêque de Rennes, natif de Trégou, et pour marraine Madame de la Mettrie, de Trégou, née du Bois Baudry. Cette cloche pèse 132 livres et coûte 198 francs, à raison de 1 fr. 50 la livre. Elle porte le nom de Claude-Renée-Félicité. La vieille cloche dont on n'a pu déchiffrer l'inscription pesait 100 livres. Elle a été vendue 125 francs, à raison de 1 fr. 25 la livre. On a joint cette somme au produit de la quête faite dans la paroisse pour la station du Carême prêchée par M. l'abbé Rimasson, institu-

teur des enfants de M. Hippolyte La Choüe de la Mettrie, laquelle quête M. Rimasson a donnée pour avoir une cloche neuve. Le parrain et la marraine donnèrent ensemble 270 francs avec lesquels on a acheté la belle chape, le bel ornement et trois étoles pastorales... etc.

#### Les prêtres originaires de Trégou en l'an 1839.

Voici le nom des prêtres nés dans la paroisse de Trégou :

1. Claude-Louis de Lesquen, né au Bouillon le 23 février 1770, maintenant évêque de Rennes.
2. Constant de Lesquen, né à Baussais, maintenant chanoine titulaire et grand vicaire honoraire à Rennes, neveu de l'évêque, âgé d'environ 45 ans.
3. Jacques Gilbert, recteur dans le diocèse de Rennes, âgé d'environ 60 ans, né à la Villejouan, mort en 1840.
4. Joseph Rolland, né aux Vaux, maintenant recteur de Saint-Rieul, âgé de 56 ans, mort en 1844.
5. Pierre Besnard, né à la Ville Manoel, autrefois vicaire de Saint-Pôtan ; aujourd'hui âgé de 48 ans et recteur de Saint-Michel en 1841.
6. Thomas Rollier, l'auteur de la présente notice, né à la Marre-Amirand le 20 septembre 1800.

M. Désiré Le Boulanger, fils de Jacques Le Boulanger et de Vincente Rolland, né aux Vaux, en Trégou, a été ordonné prêtre à Noël 1843. Ses père et mère demeurent à la Ville Gellray dans la maison située à l'ouest, dont ils sont propriétaires. M. Gauthier, supérieur du petit séminaire de Dinan, prêcha à sa première grand-messe qu'il célébra le jour de Pâques 1843.

#### Surabondance des prêtres en 1840.

La surabondance de prêtres ne permet pas de les placer immédiatement. Les jeunes prêtres sont obligés d'attendre leur nomination deux ou trois ans.



## DEUXIÈME PARTIE

## Histoire civile de Trégon

## CHAPITRE PREMIER

*La Féodalité.*

## \* Notions générales.

Dans un territoire d'une aussi médiocre étendue que la paroisse de Trégon, il est difficile de trouver plus de gentilhommières et de maisons nobles qu'il en existait autrefois dans cette localité. Certains vont même jusqu'à prétendre que l'étymologie du mot Trégon, lequel en breton signifie *trente*, se tirerait de ce qu'il y aurait eu naguère trente gentilhommières en ce lieu. Encore maintenant, on compte à Trégon quatre jolis châteaux : la Ville Guérif, Beaussais, la Haute Mettrie et la Ville ès Comte.

## \* Trégon et la baronnie du Guildo.

Les terres de Trégon au point de vue féodal relevaient presque toutes de la seigneurie du Guildo (1).

(1) Un état de la seigneurie de Penthievre dressé vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et déposé aux Archives d'Ille-et-Vilaine, contient ces brefs renseignements concernant Trégon : « Son Altesse Sérénissime (le duc

C'est ainsi que d'après la réformation du Domaine royal, exécutée en 1680, le seigneur du Guildo exerçait le droit de « rachapt » (*notre droit de succession actuel*) sur la maison de la *Vieuville-au-Senéchal*, appartenant à M. de la Villéon, écuyer, sieur des Marais (1), ainsi que sur deux bailliages et une dime appartenants au sieur de la Lande Basse. Il levait aussi ce droit sur les maisons nobles de la Haute-Mettrie, de la Basse-Mettrie et de la Hautière, ainsi que sur les métairies de la Ville Mannay (Ville Manouel ?), des Vaux, de la Ville-Mallart, de la Lande du Pin, de la Marre Amirand, du Marais et de la Ville Jouan. Ecuyer René de la Moussaye lui devait ce droit pour sa terre de la Ville Guérif, ainsi que Jean de la Moussaye pour sa maison de Beaussais, Jean de la Motte pour la Ville ès Comte, François du Chasteignier, dame de Launay Comatz, pour Launay-Trégon, et Charlotte Fermal.

Au seigneur du Guildo appartenait en conséquence « la supériorité aux paroisses de Trégon (et de Créhen), « auxquelles paroisses il y a écussons armoyés des armes « des dits seigneurs du Guildo aux lieux les plus éminents et « généralement tous droits appartenants à un seigneur supérieur et haut justicier (2). »

Nous avons relevé dans ce même dossier l'état du château du Guildo à cette époque. A cause de sa proximité de Trégon, il ne sera pas sans intérêt de le rapporter ici :

« Le chateau et place forte du Guildo consistant en « six grosses tours, ceintures de murailles, deux corps de « logis, l'un desquels et partie des dites tours sont présentement *ruineuses*, douves, pont-levis, esprons, sur lesquels

de Penthievre) n'a que la supériorité et quelques fiefs dans la paroisse. Madame de la Moussaye Villegueur est fondatrice. »

D'autre part, un compte de la seigneurie de Montafilant établi en 1499 et que nous avons entre les mains, nous montre qu'à cette époque Trégon relevait de la sénéchaussée de Rennes. Les Dinan possédaient dans cette paroisse 10 livres 6 sous 10 deniers de rentes, plus 20 sous de droits sur la foire de Trégon, et 4 mines 7 boisseaux 8 godets de froment dûs au château du Guildo. Le Guildo étant un démembrement de Montafilant dut hériter de ces biens dans la suite.

(1) Ou des Marcix.

(2) Archives de la Loire-Inférieure, B 2206, f° 200 et 203.

« il y a présentement deux petits jardins, déports et issues, « autrefois plantés en *bois de haulte fustais* contenant le tout « ensemble par fond dix journaux de terre ou environ... »  
 « Item le *parcq* et *garenne* du dit chasteau dans lequel il y a « un *coulombier*, une *prée* autrefois en *estang* avecq un « *moulin ruyneux*, etc. » (B. 2206, f° 197.)

#### Réformation à Trégou en 1477 (1).

Après avoir compulsé tous les registres et actes de la paroisse de Trégou, le plus vieux document que j'aie trouvé est un extrait d'un procès-verbal en date du 11 mars 1477. On voit sur cet extrait le nom de Messire *Gilles Labbé*, recteur du dit lieu, âgé de 33 ans. J'ignore si messire *Gilles Labbé* était natif de la paroisse, mais on voit sur le même extrait *Jacques Labbé*, sieur de la Ville Guérif, âgé de 35 ans, il est probable que ces Messieurs étaient frères (2).

Sur le même extrait, on trouve aussi les maisons nobles de Trégou : je les note comme elles le sont sur cette pièce.

#### Maisons nobles.

La Vieuville appartenait à Sylvestre Le Sénéchal.  
 La Ville Guérif appartenait audit Jacques Labbé.  
 La Mettrie appartenait à Olivier La Choüe.

(1) Cette réformation est d'autant plus précieuse que le M<sup>e</sup> fr. 22320 de la B. N<sup>e</sup> qui contient les réformations de l'évêché de Saint-Malo, ne parle pas de Trégou.

(2) La famille Labbé était très ancienne et très répandue dans le pays. Elle a attaché son nom à plusieurs endroits des environs, notamment la Mettrie Labbé, le Clos Labbé, le Pont Labbé et la Ville-ès-Abbé, en Pleurtuit; la Motte Labbé, en Plouhalay, et l'Abbaye ou Maison Labbé, en Corseul. Nombreux aussi sont les Labbé que l'on trouve cités dans les colonnes des *Preuves* de Dom Morice, mais comme il y a eu plusieurs familles Labbé en Bretagne, nous ne savons à laquelle attribuer ces noms. Les Labbé sont demeurés à Plouhalay jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils portaient « *d'argent à quatre fusées rangées et accolées de gueules* ».

La Haute Mettrie appartenait à Jacques-Gilles Jehan (1).  
 La Hautière appartenait à Jeanne La Coudes, par cause de douaire de feu Jehan La Choüe.

Beaussais appartenait à Jacques Lostelier.

Le Vauheraut appartenait à Jean Morin.

Les Vaulx appartenait à Jean du Val et sa femme, à cause d'elle.

Launay appartenait à Olivier de Trémereuc.

La Lande appartenait à Jean du Pin.

La Lande qui est aujourd'hui une simple métairie, porte encore le nom de la *Lande du Pin*, quoique la famille du Pin soit éteinte dans le pays depuis longtemps, ainsi que la famille Le Sénéchal à qui appartenait La Vieuville. Cette dernière, autrefois la maison seigneuriale de la paroisse, n'est aujourd'hui qu'une métairie appartenant à M. Le Bouëtoux de Brégerac, en Crêhen. Il paraît aussi qu'à l'époque du procès-verbal sus-mentionné, les maisons de la Ville-ès-Comte et du Bouillon n'existaient pas, car il est plus que certain qu'elles seraient comptées au nombre des maisons nobles, vu les familles distinguées qui les ont habitées.

#### Pénurie de documents de 1477 à 1576.

Depuis 1477 jusqu'en 1576, on ne trouve plus ni actes, ni registres. Les naissances, mariages et décès commencent en 1576 (2), peut-être parce que les premiers registres ont été perdus. D'ailleurs, il est possible qu'on n'ait commencé à Trégou qu'en 1576 à tenir des registres réguliers, quoiqu'ils aient été ordonnés par François Premier, roi de France, mort à Rambouillet, le 31 mars 1547.

(1) En 1450, d'après *Courey*, Geoffroy Gouyon épouse Aliette Jan, de la maison de la Mettrie, en Trégou.

(2) Le premier registre de baptêmes commence le 14 novembre 1576. Les premières inhumations sont de 1611. Mais les registres proprement dits d'inhumation et de mariage ne remontent pas plus haut que 1641.

### \* Montre de la noblesse de Trégon en 1472.

Les renseignements sur la paroisse de Trégon sont si rares, que nous croyons devoir faire figurer ici une montre des nobles de cette paroisse, tenue l'an 1472. Elle confirme et complète la réformation que nous a conservée M. Rollier. Nous citons cette pièce d'après *les Réformations de l'ancien Diocèse de Saint-Malo* publiées par des Salles.

Jacques Labbé, sieur de la Villeguérif, arbalestrier en brigandine, à deux chevaux.

Olivier La Choüe, sieur de la Metrie, jusarmier en brigandine.

Jean Labé, archer en brigandine.

Olivier des Bois, archer en brigandine (1).

Jean des Bois, archer en brigandine.

Jean du Pin, archer en brigandine.

Olivier Barbin, par son fils Jean, archer en brigandine.

Roland de Tremereuc, par Olivier, son fils, refusé à cause de sa jeunesse et sa terre saisie.

Berthelot des Bois, jusarmier en brigandine.

Pierre des Cognets, jusarmier en brigandine (2).

Berthelot du Val, jusarmier en paltoc.

Berthelot de Launay, non comparu (3).

Alain de Pleherel, non comparu.

La dame de la Jeune Chancelière, dame de la Vieuville, non comparue.

(1) D'après la *Généalogie de la maison du Breil*, Rolland du Breil, écuyer, épousa Guillemette des Bois, fille de Jean et de Françoise Bernier, sieur et dame de la Villemannoël. De ce mariage naquit Olivier, seigneur de la Villemannoël, qui fut un des compagnons de Jacques Cartier au Canada, et mourut dans l'un de ses voyages.

(2) N. h. Jean des Cognets, tuteur d'autre Jean des Cognets, son fils, et de feue Guyonne Bouquin. Le dit Jean, sr de la CORDONNAYE en 1556. (M<sup>e</sup> fr. 22325, B. N<sup>o</sup>.)

(3) Maurice de Cargouet et Jeanne de Launay, sa femme, nobles gens en la paroisse de Trégon, le 14 décembre 1325. (M<sup>e</sup> fr. 22325, B. N<sup>o</sup>.)

### \* Les propriétaires de Trégon en 1789.

Après avoir donné l'état des familles de Trégon au xvi<sup>e</sup> siècle, il peut être intéressant de jeter un coup d'œil sur un document de deux cents ans plus récent, mais qui n'en constitue pas moins comme une sorte de recensement des propriétaires de Trégon aux débuts de la Révolution française. Cet état est extrait de la « Matrice du rôle de la municipalité de Trégon contenant tous les biens qui sont dans cette paroisse avec leur grand et estimation. »

Ce travail, dressé le 4 mai 1792, quoique très précieux pour établir la répartition de la propriété à Trégon à la fin de l'ancien régime, ne peut cependant donner que des renseignements approximatifs, car il est à demi rongé et détruit par l'humidité. Voici les noms des propriétaires que nous avons relevés sur cette pièce avec un aperçu sommaire de l'étendue de leurs domaines.

« Madame de Tiercent, de Rennes, qui s'appelle Madeleine de la Moussaie, possède les maisons de la Ville Gueuriff et de la Vieux Ville au Sénéchal et environ 150 journaux de terre.

« Joseph Poirier de Noisseville possède la maison de la Ville ès Comte, la chesnaie du dit lieu, le vieil étang et environ 50 journaux de terre.

« Maurille La Choüe de la Mettrie possède la Haute Mettrie et 67 pièces de terre de diverses contenances.

« M. de Saint-Meloir, habitant Pluduno, 17 pièces de terre.

« Olivier Le Bouëtoux de Bréjerac, demeurant à Créhen, 27 pièces de terre avec la maison, cour, métairie et déports de Beaussais.

« Jean-Jérôme de la Vieuville, de Saint-Cast, la maison du Vauherault et de la Hautière et 21 pièces de terre d'inégale grandeur.

« Gouyon Beaufort (par sa femme Aubine de Gouyon de Launay-Comats), la maison de Launay Trégon et 15 pièces de terre.

« Renée La Choüe de la Ville Aumont, demeurant à Trégon, la maison du Petit Placis et 14 pièces de terre.

« Lesquen, demoiselle de Larentaie, habitant Saint-Servan, possède les maisons de la Ville Durand et du Bouillon et 14 pièces de terre.

« Lesquen, directeur des Postes à Rennes, le fond des logements de la Cordonnais et 7 pièces de terre.

« Trémereuc de Léhen possède la Marre-Amirand et sept pièces de terre.

« Le sieur et dame de Trégouet, de Dinan, 11 pièces de terre.

« Tizon de la Hautière, de Lamballe, possède la Cordonnais et 5 pièces de terre.

« Labbé, dame Montaudy, demeurant à Saint-Malo, possède la Ville Goudier et 11 pièces de terre.

« Victoire Le Bouëtoux, de la Roncière, près Matignon, la Ville Manoël et 21 journaux et demi de terre.

« Gabriel Hervé de la Ville ès Fevbre, de Saint-Jacut, possède la Ville Tainguy et 7 pièces de terre.

« Dupont ès Loges (1), près Rennes, possède la métairie des Vaux et 8 pièces de terre.

« Les enfants Liozer-Gasvran, la Ville Gesfray et 4 pièces de terre.

« François Rollier, de Trégon, possède 20 journaux de terre.

« Michel Frère, recteur de Trégon, un jardin et un journal trente cordes de terre.

« La fabrique de Trégon possède la pièce en Caslouan mesurant 30 cordes et le pré Costard contenant un journal 30 cordes. »

De plus, ce même rôle énumère encore 83 pièces de terre de grandeurs diverses, possédées par 57 particuliers presque tous roturiers.

(1) Ancêtres de Monseigneur Dupont des Loges, le dernier évêque français de Metz.

## CHAPITRE SECOND

### *Les châteaux de Trégon et leurs seigneurs.*

#### Dessein de l'auteur.

Je pense que je dois maintenant faire mention des anciennes familles qui ont existé à Trégon et qui existent à présent. Les plus anciennes familles connues à Trégon sont mentionnées (1) aux premières pages de ce registre. Il est impossible de suivre leur généalogie, les unes se sont éteintes, les autres ont pu se perpétuer, mais on ignore jusqu'à quel temps.

#### Le Château de la Vieux Ville en 1830.

Il reste encore un pavillon de ce château. L'ancienne cuisine et la salle sont, d'après la tradition, occupées maintenant par les fermiers. D'autres appartements subsistent aussi : en particulier un grand logement servant de grange, dont la façade est en pierre de taille et où se trouvent plusieurs fenêtres à lancettes. Ce château est très antique. Les seigneurs de ce lieu ont été les fondateurs de l'église, chapelle, cimetière, presbytère de Trégon, puisque les familles qui ont été propriétaires de cette seigneurie s'honorent de ce titre comme nous allons le voir. Je pense que c'est en cette qualité qu'ils ne payaient rien pour leur enfeu.

Ce château de la Vieux Ville est à l'extrémité de la paroisse, à peu près dans le midi du bourg, à la distance d'environ trois quarts de lieues. Il est situé sur une colline dont le

(1) A l'article de « l'église » et ainsi qu'à celui de la « succession chronologique des recteurs ».

bas est arrosé par un ruisseau, j'y ai encore vu un étang qui était très poissonneux. Il y avait aussi un moulin à vent qui n'existe plus aujourd'hui et dont Ogée fait mention dans son Dictionnaire.

#### Les seigneurs de la Vieux Ville au Sénéchal, leurs privilèges (1).

Il paraît que les seigneurs de la Vieux Ville au Sénéchal étaient fondateurs de l'église, chapelle, cimetière et presbytère de Trégon. Ce château qui était le siège de la seigneurie de Trégon, et auquel était attachée une juridiction, appartenait jadis à la famille *Le Sénéchal* (2). Par la suite des temps (d'après un acte que je transcris), il a appartenu à Messire Anas (Anne ?) de la Villéon et à dame Perronnelle de la Robinais-Croc (3), sa compagne, seigneur et dame des Mareix, seigneurs fondateurs de la chapelle, paroisse, cimetière et presbytère de Trégon. Il est dit d'ailleurs, dans l'acte précité, que ces susdits fondateurs avaient accordé, à la prière d'écuyer Mathurin de la Moussaye, sieur de la Ville au Mont, pour lui et ses hoirs seulement, un *escabeau* de 3 pieds de largeur et de 4 de longueur dans le chœur de la dite église du côté de l'Epître. Le dit escabeau, joignant la muraille, de niveau à l'arcade de la chapelle de la Vieux Ville, et ce par acte du 24 juin 1638, au rapport de Chouin et Varin,

(1) Nous savons que lors de la Réformation de 1477, la terre de la Vieux-Ville appartenait à Sylvestre Le Sénéchal. Nous ignorons cependant quelle était cette famille Le Sénéchal. Courcy, dans la seconde édition de son *Armorial*, mentionne trois familles de ce nom. M. de Pontbriand dans « *Encore un autre Armorial breton* » cite aussi une famille Le Sénéchal, distincte de celles-là.

(2) Dans un aveu rendu à la cour du Plessix-Balissou, au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, par Jeanne de Lespinay, veuve de Pierre du Pont-Rouault, et curatrice de Guyon du Pont-Rouault, son fils aîné, on donne à celui-ci les titres de sieur de la Condrais, de Dellen et de la VIEUVILLE AU SENECHAL. (Bib. N<sup>o</sup>, Collection Duchesne, M<sup>o</sup> 70, f<sup>o</sup> 248.)

(3) Le 14 février 1599, Zacharie Croc, sieur de la Robinais et de la Vieuville, est parrain à Trégon d'un fils de Jean de la Motte, sieur de la Hautière.

notaires, et que, depuis peu de temps, on aurait placé, dans le lieu et place du dit escabeau, la *chaire du prédicateur* comme étant l'endroit le plus commode pour cet effet.

Au xviii<sup>e</sup> siècle, les seigneurs de la Villeguerif avaient aussi leur enfeu dans la chapelle de la Vieux Ville au Sénéchal, comme seigneurs du dit château de la Vieux Ville.

#### Concession dans la chapelle prohibitive de la Vieux Ville.

« Nous, Messire Victor Martial de la Moussaye, seigneur de la Villeguerif, de la Vieux Ville au Sénéchal, de la Basse Mettrie et autres lieux, chevalier de l'ordre royal militaire et hospitalier du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, seigneur fondateur de l'église paroissiale, chapelle, cimetière, presbytère de Trégon, à cause de notre terre et juridiction de la Vieux Ville au Sénéchal, et dame Françoise Le Gobien, notre épouse, avons accordé et accordons à dame Jeanne-Pélagie de la Moussaye, dame douairière de Bregerac et dame propriétaire de la maison de Beausais, petite-fille du dit Mathurin de la Moussaye, sieur de la Ville au Mont, un *banc clos* dans le chœur de la dite église, pour elle et les siens seulement descendus de son estoc, et ce en considération qu'elle est issue de notre sang et du même nom que nous ; à condition néanmoins que la *chaire du prédicateur* demeurera à perpétuité affichée et patelée à la muraille, de niveau à l'arcade dans le lieu où elle est maintenant et que le dit banc clos de 3 pieds de largeur et de 4 pieds de longueur restera placé au-dessous de la chaire sans pouvoir être haussé de dessus et restera de niveau à la dite chaire et à l'arcade. De plus que la dite dame paiera à l'avenir à commencer au jour et feste S<sup>t</sup> Michel, à cause du dit banc clos, six godets de froment d'augmentation, mesure de Plessix-Balissou et à perpétuité sur la terre de Beausais à la fabrique de la dite église de Trégon et ses hoirs et successeurs issus de son estoc, et non compris le boisseau qu'elle doit sur ses tombes ; et en cas que la dite terre et maison de Beausais passant en



moins étrangères par vente ou autrement, cette nostre présente concession ne pourra servir aux acquéreurs ni possesseurs s'ils ne sont issus de la dite dame. Tout quoi nous avons voulu et consenti entre nous soussignants et fait en double sous nos seings respectifs et le sceau de nos armes. Donné à la Ville-guerif, le 31<sup>e</sup> jour de juillet 1727, signé : Jeanne de la Moussaye, Françoise Le Gobien, Victor-Martial de la Moussaye. »

#### Origines de la famille de la Moussaye à Trégou.

Thibaud de la Moussaye épousa Tiphaine, fille de Conan, sire de Montauban, de la première et ancienne maison de Conan et de Dudigne de Jugon.

#### Branche de la Moussaye de la Villeguerif.

Julien de la Moussaye, chevalier, seigneur de la Folinais, épousa Perronnelle Goyon (1), fille aînée du seigneur de la Mettrie et de la Villeguerif et de Jeanne Ladvoat de la Crochais. Elle devint héritière par la mort de son frère qui était gouverneur de Cherbourg et lieutenant du Roi au Château Trompette à Bordeaux, sous le commandement du Maréchal de Matignon (2). Charles de la Moussaye, fils de Julien de la Moussaye, chevalier, seigneur de la Folinais, forma la branche

(1) Cette branche des Goyon posséda aussi un instant la Haute Mettrie par alliance. Cf. M<sup>e</sup> F. 22.325 à la B. N<sup>o</sup>.

(2) Voici, sur les la Moussaye de Trégou, deux notes que nous avons puisées dans le travail de M. Parfouru, lors de sa publication des *Mémoires* de Charles Gouyon, p. 213. « La branche des la Moussaye, de la Folinaye et de la Villeguerif, remonte à Gilles, quatrième fils de Jean, seigneur de Lorgueil, et petit-fils de Roland I<sup>er</sup>, qui servit avec distinction sous Jean V et François II. L'arrière-petit-fils de Gilles de la Moussaye, Charles, seigneur de la Folinaye et de la Villeguerif, eut cinq fils de son mariage avec Françoise Bertho : René, Philippe, Jean, François et Sébastien. Tous furent maintenus nobles par l'arrêt collectif du 23 janvier 1669. Le dernier seigneur de la Villeguerif, Victor-Martial de la Moussaie, n'eut qu'une fille, Françoise, mariée en 1754 à Augustin de Ruellau du Tiercent. »

de la Villeguerif et de la Mettrie dont il était seigneur. Les descendants de cette branche devinrent par la suite seigneurs fondateurs de Trégou, comme nous l'avons vu ci-dessus. Cette famille s'est éteinte par la mort de Madame du Tiercent du Plessix, arrivée en 1804. Ses propriétés passèrent à M. Saulnier du Petit Bois et à Madame Saulnier, née Maillard. Maintenant le château de la Villeguerif et ses dépendances appartiennent à M. Camille du Breil de Pontbriand par son mariage avec Mademoiselle Saulnier du Petit Bois.

#### Le château de la Ville Guérif (1).

Le château de la Villeguerif avait droit de colombier. Il possédait une chapelle placée en dehors de la cour du château, près de l'avenue qui conduit du grand chemin au château. Cette chapelle est convertie en maison et habitée par les fermiers de la Porte depuis 1816. Autrefois une garenne, des bois, des avenues ornaient ce château très agréablement situé près de la mer et sur la grande route qui conduit à Saint-Malo. Maintenant il existe encore des avenues plantées en jeunes arbres qui relèvent la gracieuse exposition de cette antique demeure.

En 1646, la famille de la Moussaye (2) habitait Trégou. Sainte de la Moussaye était fille de Charles, et Charles était fils de Julien, premier de la famille dans le pays, de sorte qu'il est probable que la famille de la Moussaye est venue dans le pays dès le xvi<sup>e</sup> siècle.

*Nota.* — J'ai entendu dire à M. Saulnier du Petit Bois qu'un évêque était mort à la Villeguerif. Il serait intéressant de savoir sur quelle preuve repose cette tradition.

(1) Peut-être la Ville Guérif avait-elle été habitée originairement par une famille Guérif. De là son nom. On trouve en effet une demoiselle Jacqueline Guérif, dame des Marais, inhumée à Trégou le 18 mars 1612.

(2) Les La Moussaye s'armaient « d'or fretté d'azur, de six pièces ». Leur devise « Honneur à Moussaye » avait été gagnée à Dol (en 1339) par un de leurs ancêtres en repoussant les Anglais.

maines étrangères par vente ou autrement, cette nostre présente concession ne pourra servir aux acquéreurs ni possesseurs s'ils ne sont issus de la dite dame. Tout quoi nous avons voulu et consenti entre nous soussignants et fait en double sous nos sceux respectifs et le sceau de nos armes. Donné à la Ville-guerif, le 31<sup>e</sup> jour de juillet 1727, signé : Jeanne de la Moussaye, Françoise Le Gobien, Victor-Martial de la Moussaye. »

#### Origines de la famille de la Moussaye à Trégou.

Thibaud de la Moussaye épousa Tiphaine, fille de Conan, sire de Montauban, de la première et ancienne maison de Conan et de Dudigne de Jugon.

##### *Branche de la Moussaye de la Villeguerif.*

Julien de la Moussaye, chevalier, seigneur de la Folinais, épousa Perronnelle Goyon (1), fille aînée du seigneur de la Mettrie et de la Villeguerif et de Jeanne Ladvocat de la Crochais. Elle devint héritière par la mort de son frère qui était gouverneur de Cherbourg et lieutenant du Roi au Château Trompette à Bordeaux, sous le commandement du Maréchal de Matignon (2). Charles de la Moussaye, fils de Julien de la Moussaye, chevalier, seigneur de la Folinais, forma la branche

(1) Cette branche des Goyon posséda aussi un instant la Haute Mettrie par alliance. Cf. M<sup>s</sup> F. 22.325 à la B. N<sup>o</sup>.

(2) Voici, sur les la Moussaye de Trégou, deux notes que nous avons puisées dans le travail de M. Parfonru, lors de sa publication des *Mémoires* de Charles Goyon, p. 213. « La branche des la Moussaye, de la Folinaye et de la Villeguerif, remonte à Gilles, quatrième fils de Jean, seigneur de Lorgueil, et petit-fils de Roland I<sup>er</sup>, qui servit avec distinction sous Jean V et François II. L'arrière-petit-fils de Gilles de la Moussaye, Charles, seigneur de la Folinaye et de la Villeguerif, eut cinq fils de son mariage avec Françoise Bertho : René, Philippe, Jean, François et Sébastien. Tous furent maintenus nobles par l'arrêt collectif du 23 janvier 1609. Le dernier seigneur de la Villeguerif, Victor-Martial de la Moussaye, n'eut qu'une fille, Françoise, mariée en 1754 à Augustin de Ruellan du Tiercent. »

de la Villeguerif et de la Mettrie dont il était seigneur. Les descendants de cette branche devinrent par la suite seigneurs fondateurs de Trégou, comme nous l'avons vu ci-dessus. Cette famille s'est éteinte par la mort de Madame du Tiercent du Plessix, arrivée en 1804. Ses propriétés passèrent à M. Saulnier du Petit Bois et à Madame Saulnier, née Maillard. Maintenant le château de la Villeguerif et ses dépendances appartiennent à M. Camille du Breil de Pontbriand par son mariage avec Mademoiselle Saulnier du Petit Bois.

#### Le château de la Ville Guérif (1).

Le château de la Villeguerif avait droit de colombier. Il possédait une chapelle placée en dehors de la cour du château, près de l'avenue qui conduit du grand chemin au château. Cette chapelle est convertie en maison et habitée par les fermiers de la Porte depuis 1816. Autrefois une garenne, des bois, des avenues ornaient ce château très agréablement situé près de la mer et sur la grande route qui conduit à Saint-Malo. Maintenant il existe encore des avenues plantées en jeunes arbres qui relèvent la gracieuse exposition de cette antique demeure.

En 1646, la famille de la Moussaye (2) habitait Trégou. Sainte de la Moussaye était fille de Charles, et Charles était fils de Julien, premier de la famille dans le pays, de sorte qu'il est probable que la famille de la Moussaye est venue dans le pays dès le xvi<sup>e</sup> siècle.

*Nota.* — J'ai entendu dire à M. Saulnier du Petit Bois qu'un évêque était mort à la Villeguerif. Il serait intéressant de savoir sur quelle preuve repose cette tradition.

(1) Peut-être la Ville Guérif avait-elle été habitée originellement par une famille Guérif. De là son nom. On trouve en effet une demoiselle Jacquemine Guérif, dame des Marais, inhumée à Trégou le 18 mars 1612.

(2) Les La Moussaye s'armaient « d'or freté d'azur, de six pièces ». Leur devise « Honneur à Moussaye » avait été gagnée à Dol (en 1339) par un de leurs ancêtres en repoussant les Anglais.

### Les carrières de la Ville Guérif.

Non loin du château, sur le bord du grand chemin qui conduit de Beausais à Plancoët, se trouvent les carrières de la Villeguerif qui sont très anciennes et qui furent très fécondes. On trouve des pierres dites de la Villeguerif dans l'ancienne communauté de Saint-Jacut, dans la communauté du Guildo et le château de ce nom. En un mot dans tous les anciens édifices et bâtiments, on trouve le Villeguerif. Ces carrières ont été abandonnées pendant un long temps. J'y ai vu des chênes venus à maturité, qu'on a abattus, il y a environ 30 ans. En 1839, au mois de septembre, M. Camille du Breil de Pontbriand, le propriétaire actuel, a eu l'heureuse idée de fouiller dans ces vieilles carrières et il a retrouvé l'ancien beau Villeguerif. Cette pierre se taille avec facilité et dans les dimensions qu'on désire. Elle est d'une couleur blanche. Il y en a qui est blanche jaune, couleur de tuf, vulgairement tuffaux, mais bien supérieure par sa consistance et sa solidité (1). Cette carrière se trouve près du grand chemin, à droite de la petite avenue qui aboutit à la croix en pierre de la Villeguerif, laquelle croix peut avoir dix pieds de haut et est d'une seule pierre.

M. du Breil de Pontbriand (2) possède la Villeguerif à titre de donation faite par mademoiselle Saulnier, son épouse, décédée sans enfant. Ses descendants en sont jusqu'à présent demeurés propriétaires (1913).

### Branche de la Moussaye de Beausais (3).

Mathurin de la Moussaye, seigneur de Beausais, puîné de Charles de la Moussaye, seigneur de la Villeguerif, et fils de

(1) Cette carrière est de nouveau abandonnée. Peut-être ses produits ne méritaient-ils pas tous les éloges que leur décerne M. Rollier.

(2) Les du Breil qui sont une des plus anciennes familles de Bretagne ont comme armoiries : « D'azur au lion morné d'argent. »

(3) Voici, d'après l'ouvrage de M. Parfouru que nous avons déjà cité,

Julien de la Moussaye et de Perronnelle Gouyon, épousa en 1656 Laurence Boullain, et devint de ce chef sieur de la Ville au Mont.

Une de leurs descendantes, Jeanne Pélagie de la Moussaye, épousa écuyer Julien Le Bouëtoux, sieur de Bregerac. Elle était veuve en 1726, et hérita de Beausais à la mort de son frère, feu Messire Louis de la Moussaye. En elle, finit la branche de la Moussaye de Beausais. Cette propriété passa alors par alliance dans la famille Le Bouëtoux de Bregerac (1) qui la possède encore aujourd'hui, en ligne directe, en la personne de M. Victor-François-Charles Le Bouëtoux de Bregerac et de dame Félicie-Sainte-Hélène Poulain de Saint-Père, dame Victor Le Bouëtoux de Bregerac, demeurant ensemble au château de Beausais.

En 1733, mademoiselle Jeanne Le Bouëtoux de Beausais épousa noble homme René Hervé, sieur de Langerais, de la paroisse de Notre-Dame de Landouard. En 1735, leur fils Jean-Dominique Hervé fut baptisé à Trégou où il était né. Il existe encore un descendant de cette famille dans la personne de M. Guillaume Hervé-Langerais demeurant à Saint-Jacut, autrefois Notre-Dame de Landouard.

### Le château de Beausais.

Le château de Beausais est situé sur le bord du grand chemin qui conduit du Guildo à Saint-Malo et vis-à-vis l'embranchement du grand chemin qui conduit du dit Beausais à Plancoët. Au nord se trouve une large baie que la mer ne couvre entièrement que dans les grandes marées; mais

l'origine de la branche de la Moussaye de Beausais. Son auteur fut Mathurin, frère cadet de Charles, Mathurin épousa en 1653 Laurence Boullain, dont sortit Jean de la Moussaye, seigneur de Beausais, compris dans l'arrêt de réformation avec ses trois fils : Jean, Georges et Louis. Ce dernier épousa en 1693 Anne Cotton et n'eut qu'une fille, dame de Beausais, mariée à M. Le Bouëtoux, seigneur de Bregerac, en Crèhen.

(1) Les Le Bouëtoux de Bregerac portent pour armoiries : « D'argent à l'aigle impériale de sable. » Ils furent reconnus nobles le 28 février 1693 après avoir fait preuve de sept générations nobles.

dans ces jours, elle roule majestueusement ses flots qui viennent se développer et s'étendre au bord du coteau sur lequel est placé le château de Beausais. A l'ouest du château était autrefois une *saline* dans le lieu appelé les petites Verdières, à l'est desquelles se trouve une fontaine qui a été longtemps ignorée et retrouvée il y a quelques années après bien des recherches, elle fournit une eau agréable et bonne. Maintenant les propriétaires sont occupés à faire un lavoir au-dessous de la dite fontaine. Au-dessus et à l'est se trouve le domaine de Beausais où il y avait autrefois une garenne, placée, je crois, dans le lieu appelé aujourd'hui les falaises. Cet endroit est encore un refuge pour les lapins qu'on y trouve en grande quantité. Il y avait autrefois près Beausais une chénaie et un bois de décoration qui dépendaient de ce château et lui donnaient un relief d'agrément. Je pense d'après l'acte que j'ai à ma disposition et qui est de 1680 que la chénaie était à peu près au sud-est et le bois de décoration au sud-ouest de Beausais, dans le côté nord du domaine aujourd'hui dépendant de la Villeguerif ; de plus Beausais possédait un bois taillis.

Je vois dans le même acte de 1680 que les seigneurs de Beausais avaient de temps immémorial en l'église de Trégou deux tombes et enfeus prohibitifs dans la nef, vis-à-vis le crucifix de la dite église, avec droit et privilège d'avoir un escabeau, banc et accouoir sur les dits enfeus et tombes qui étaient armoriés des anciennes armes de Beausais. Ces enfeus étaient dans le haut de l'église, à peu près où se trouve maintenant le lutrin. On devait pour les bancs et enfeus payer à la fabrique de Trégou deux boisseaux de froment, mesure du Plessix-Balisson.

Les seigneurs de Beausais possédaient aussi droit de colombier. Malgré toutes mes recherches je n'ai pu découvrir l'origine de leur château.

#### La Ville Manoël.

La Ville Manoël, dépendance de Beausais, était une terre noble, qui possédait une chénaie et une garenne. Dans le

Pré Ménard se trouve une fontaine excellente qui n'est plus fréquentée. Elle est à peu près à trente pas à droite en descendant de la ruelle qui conduit au rivage, et à 10 pas à peu près de la ruelle mentionnée. Le pré Ménard que la mer couvrait dans les grandes marées a été enclos en 1839 par M. Victor Le Boëtoux de Bregerac qui en est propriétaire. En 1840, on l'aensemencé et rendu productif.

#### Le Moulin de Drouet (1).

Il y avait jadis un moulin de marée à Drouet qui appartenait au château de Beausais et qui avait sa banlieue selon les lois de l'époque. Ce moulin était placé à l'endroit où l'on a fait une voie à charette pour extraire de la marne. Les anciens du pays ont encore vu les masures de ce moulin. Les décombres n'ont disparu entièrement que lorsqu'on a fait la susdite voie en 1827 ou 1828. J'ai entendu dire que la rivière de Drouet passait à cette époque à l'est de ce moulin, aujourd'hui elle passe à l'ouest.

La digue de Drouet et les arches du pont furent faites aux frais des Etats de Bretagne (2), il y a environ quatre-vingts ans ; quelque temps après on travailla à défricher

(1) Le plus ancien titre que nous connaissons de ce moulin, est un contrat de vente consenti en 1478, par Guy, comte de Laval, et Françoise de Dinan, sa femme, à Rolland du Breil de Rays. Avec le moulin fut aussi vendu l'étang et les marais voisins, ainsi que le destroit du moulin. Ce moulin, quoique situé en Ploubalay, dépendait du Guildo, mais ses montaux étaient cependant en Trégou. En 1499, le receveur de Montalant comptait les revenus de la ferme du moulin de Drouet à 3 mines et demie de froment, mesure de Dinan, et à 18 mines 4 boisseaux de seigle.

Trois cents ans après, Maurille-Alexis La Choüe de la Haute Mettrie afferma les marais de Drouais du seigneur du Guildo. D'après l'acte qui fut dressé alors, le moulin de Drouais était bâti au milieu des marais. « L'étang et les marais ne faisant qu'un seul et même corps sans séparation, de même niveau, couvrant également d'eau sans en diminuer que la route du moulin. » En 1767, ce moulin n'existait plus comme tel. (Voir *Archives des C.-du-N.*, E 1423.)

(2) Le pont de Drouet fut construit en 1756. En 1785, on fut obligé de baisser le seuil des portes du pont, et cela afin de dénoyer les marais. (*Archives des C.-du-N.*, C 108.)

cette grande étendue de terre placée au midi qui n'était auparavant qu'un *marécage* couvert de joncs et que la mer couvrait dans les grandes marées jusqu'à Launay-Trégon.

#### Les Marais de Sous-Beaussais

Les marais appelés les marais de Sous-Beaussais ont été enclos vers 1827 par M. Saulnier du Petit-Bois, conjointement avec M. François Le Bouëtoux de Brégerac. Ces marais contiennent en terre labourable environ 16 journaux de terre ou 8 hectares. Ce terrain était couvert par la mer dans les grandes marées, il y croissait une petite herbe maigre qui servait de pacage pour les moutons (1).

#### La Famille La Choüe (2).

La famille La Choüe est une des plus anciennes du pays. On le voit par un don qu'elle fit au prieuré du Pont à Dinan de 20 mines de blé par chaque an, sur la dime des Quatre-Gentilshommes, dans la paroisse de Créhen, évêché de St-Malo (3). Pierre La Choüe fut écuyer du duc et ambassadeur lors du siège de Pouencé, en 1379. La Ville Guérif a appartenu à la famille La Choüe, probablement par le mariage de Louis La Choüe avec Anne Labbé, à qui appartenait la Villeguerif, comme on le voit au commencement de ce registre.

(1) D'après un travail exécuté en 1821, les marais de Beauvais contenaient alors 20 hectares de terrain.

(2) Voir sur la famille La Choüe : Dom Morice, *Preuves*, I, colonne 838 ; tome II, col. 248, 276, 527, 528, 1259, 1631 ; tome III, col. 909, 1098 et 1147. Voir aussi les *Registres paroissiaux* de Plouhalay, Le Plessis-Bailisson, Trégon et Saint-Lunaire, publiés par MM. Paris-Jallobert et du Guerny. Les registres de Créhen sont également à consulter. Les armoiries de La Choüe sont : d'argent à trois chapelets de sable, membrés et becqués de gueules.

(3) Dom Morice, *Preuves* I, col. 838. Il s'agit ici de Robert La Choüe qui vivait en 1297.

Depuis longtemps une des branches de la famille La Choüe est devenue propriétaire de la Haute-Mettrie, dont elle a pris le titre, j'ai entendu dire qu'il y a près de 300 ans (1). Cette famille existe encore dans la personne de M. Hippolyte La Choüe (2) de la Mettrie et de dame Eléonore de la

(1) En 1490, Richard Goyon, s<sup>r</sup> de la Mettrie, époux d'Isabeau La Choüe, héritière dudit lieu, faisait une donation à l'abbaye de Saint-Jacut. (Bib. N<sup>o</sup>, M<sup>o</sup> fr. 22325.) D'après le M<sup>o</sup> fr. 22325 de la Bib. N<sup>o</sup>, Guy de La Choüe, escuyer, s<sup>r</sup> des Mettries, reconnoît estre homme et sujet de noble homme Jean de Launay, s<sup>r</sup> de la Coudraye et du Boisbily. (Aveu à Plouhalay du 13 avril 1575.)

(2) Lors du passage des Anglais en 1738, M. de la Haute Mettrie fut fait prisonnier par les Anglais qui voulurent le pendre, mais il s'échappa à la faveur de la nuit et vint prêter son concours aux défenseurs du Guildo. (*Revue de Bretagne*, juillet 1912.) Il obtint des États de Bretagne 400 livres de gratification. Le père d'Hippolyte La Choüe fut saisi dans la nuit du 25 au 26 pluviôse an IV (14 au 15 février 1796), par une bande de gens armés, qui le tuèrent et cachèrent ensuite son corps dans la vase du marais de Drouet, où on le retrouva le 8 floréal an IV (27 avril 1796). Voici le procès-verbal de la découverte de son cadavre :

« L'an IV, le 8 floréal (27 avril 1796), a comparu Renée-Félicité Boishaudry.... laquelle nous a déclaré que les différentes recherches qu'elle avait faites à la suite de l'enlèvement de son mari ayant été infructueuses, elle les a renouvelées sur les indications de plusieurs témoins.... Que ce jour, Jean Hourdin et Jean Hingant fils.... étant occupés des mêmes recherches sur les marais en dehors des chaussées et digues de Drouet, appelés les Marais Salés, ont remarqué sur la grève vaseuse, qui est contiguë aux Verdrières, un abaissement et quelques autres indices qui les ont déterminés à sonder cette partie de grève avec les bâtons dont ils étaient munis, qu'ayant rencontré de la résistance, ils ont écarté le sable et la vase et ont trouvé à peu de distance de la superficie le corps du dit La Choüe, dont ils ont facilement distingué et reconnu les traits du visage : que d'après leur rapport, elle nous a requis de nous transporter sur les lieux avec les dits Hourdin et Hingant à l'effet d'ordonner l'exhumation et une nouvelle reconnaissance dudit corps pour être ensuite transporté et inhumé dans le cimetière de Trégon....

« Auquel déferant.... nous sommes transportés.... sur les confins des Verdrières qui avoisinent la vieille digue du Marais Salé de Drouet, du côté de la mer, et près l'écluse de Drouet, où les dits Hourdin et Hingant nous ont fait remarquer une fouille commencée, laquelle continuée par nos ordres, il en a été tiré un cadavre couvert d'une chemise seulement et ayant encore des gants sur les mains. Le dit cadavre lavé, s'est trouvé encore entier, sans aucune marque extérieure de corruption, ce qui provient sans doute des eaux salées dont il était imprégné. Son visage un peu enflé, ainsi que le reste du corps, a été parfaitement reconnu pour celui de *Maurille-Alexis La Choüe-La Mettrie*, non seulement par nous, mais encore par les citoyens présents à l'exhumation.... entre autres



Landelle, dame de la Mettrie, et dans la personne de M. Casimir La Choüe de la Mettrie, capitaine d'infanterie, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur et de l'ordre royal et militaire de St-Ferdinand d'Espagne, frère puîné du précédent, et de dame Honorine Le Gobien, dame Casimir de la Mettrie, et dans la personne de Madame de la Mettrie leur mère, née dame Félicité de Boisbaudry, veuve de Maurille-Alexis La Choüe qu'elle avait épousé en 1780. Maurille était âgé de 57 ans lors de son mariage.

#### La château de la Haute Mettrie.

Le château de la Haute Mettrie est très antique. Il est placé à mi-coteau, vers soleil levant, ce qui le met à l'abri des tempêtes du nord ouest. A l'ouest du susdit château se trouve une *avenue* plantée en chênes qui sont les plus beaux de la paroisse. Au midi de ladite avenue est un *bois de haute futaie*, planté de toutes espèces d'arbres. Au bas de cette avenue, on trouve un jardin à l'anglaise qui sert d'entrée au château et qui est planté d'arbres verts. Ce château était seigneurial et avait droit de colombier. L'enfeu de la Haute Mettrie était sous le banc actuel de ce château pour lequel on payait trois quarts de blé, mesure du Plessis-Balissou.

#### La Ville ès Comtes.

Le château de la Ville ès Comtes est situé près le grand chemin qui conduit de Beausais à Plancoët. A l'entrée du

Marc Durand, de la Roche, commune de Lancieux : Laurent Kerimel, officier public de la commune de Missillac, département du Morbihan, à présent à la maison de la Haute Mettrie, en Trégon....

« Procédant ensuite à une visite plus exacte du dit cadavre, nous avons remarqué et fait remarquer aux assistants qu'il a sous le tétou droit un trou qui traverse la poitrine et duquel l'issue se voit sous l'épaule, qui par son diamètre et sa disposition annonce qu'il a été occasionné par le passage d'une balle de fusil, n'avons au surplus observé aucune autre plaie, fracture, ni contusion.... »

Signé : ROLLIER, agent. LECOINTE, adjoint.  
Jean THOSREU, témoin. René DENIER, témoin.

château se trouve une petite avenue plantée en peupliers. A droite du grand chemin vis-à-vis, existe une pièce d'eau propre à nourrir du poisson. Le château de la Ville ès Comtes est placé entre deux coteaux doucement inclinés. Un ruisseau passe sous un parterre devant le château et lui sert d'entrée. La Ville ès Comtes appartenait autrefois à la famille Langlois (1), il paraît qu'elle a passé dans la famille de la Motte par le mariage d'écuyer Joseph-Jean de la Motte avec Catherine-Perrine Langlois, sieur et dame de la Ville ès Comtes en 1696. La famille de la Motte jouissait du titre de seigneurs. Cette propriété de la Ville ès Comtes est passée dans la famille Poirier de Noisville (2), à fin de contrat, il y a soixante et quelques années. Cette famille possède encore cette propriété dans les personnes de demoiselles Francine et Olive Poirier de Noisville. Le château de la Ville ès Comtes avait un *enfeu* dans l'église de Trégon, vis-à-vis la chaire actuelle. On payait sans doute pour ce privilège, mais je ne sais combien.

Ecuyer Louis Labbé, sieur de la Gonnais, épousa, en 1718, Anne de la Motte, demoiselle de la Ville ès Comtes.

#### Château du Bouillon.

Ce château est placé près le grand chemin qui conduit du Guildo à Ploubalay. Il y avait autrefois une chénaie près le Bouillon et à l'entrée l'on voit encore plusieurs arbres appe-

(1) Nous croyons que M. Rollier fait erreur en ceci. D'après les *Registres paroissiaux* de Trégon, un membre de la famille de la Motte, noble homme Barthélemy, sieur de la Hautière et de la Ville-ès-Comtes, né le 24 août 1602 et inhumé le 16 avril 1651, laissa des descendants qui possédèrent après lui la Ville-ès-Comtes. Joseph-Jean de la Motte, dont parle M. Rollier, était son petit-fils. Le seigneur de la Motte-Guyomars de Saint-Denoual, qui périt à Paris impliqué dans la conspiration de la Roquerie, était arrière-petit-fils de Joseph-Jean de la Motte et de Catherine Langlais.

(2) Vers 1785, n. h. Joseph-Laurent Poirier de Noisville, contrôleur général des fermes du Roi à Saint-Cast, habitait la Ville-ès-Comtes avec sa femme, Françoise de Launay, du Bois-ès-Lucas. Il devint membre du Directoire du département des Côtes-du-Nord, en 1790, et fut inquiété et emprisonné par les révolutionnaires en 1793.

lès chênes verts. La famille *des Rondiers* était propriétaire du Bouillon et y habitait (1) en 1720. Leur enfeu était dans l'église de la Communauté du Guildo, comme on le voit par la sépulture de damoiselle Suzanne Gelfroy et d'écuyer Pierre des Rondiers, qui eut lieu le 2 mai 1729. Aussi cette maison n'avait pas d'enfeu dans la paroisse de Trégon. Il y avait autrefois une pièce d'eau au Bouillon, le grand chemin lui servait de chaussée. Il y en a encore une petite au-dessous de la fontaine, mais qui ne sert que de lavoir. En 1731, Messire Jean-Mathurin Le Normand, chevalier, seigneur de la Villenée, de la paroisse de Saint-Alban, épousa demoiselle Jeanne-Suzanne des Rondiers, dame de la Ville-Morin, de Trégon.

En 1730, écuyer *Gabriel-Marie-François Freslon*, chevalier, seigneur de la Touche de Rays (1), épousa demoiselle Claire-Thérèse des Rondiers, dame du Bouillon, en cette paroisse, après un certificat d'une bannière faite sans opposition à Pleurtuit. Au nombre des signatures de ce mariage, on voit celle de Jean des Rondiers de la Ville-Durant.

Après la famille des Rondiers, le Bouillon a été habité par la famille *de Lesquen* qui a donné naissance à écuyer Claude-Louis de Lesquen, fils légitime de Messire Charles-Yves de Lesquen, sieur de Saint-Lourmel et de dame Françoise-Yvonne-Corentine de Lesquen, dame de Saint-Lourmel, son épouse, né au Bouillon, le 23 février, et baptisé le 25 du même mois dans l'église de Trégon, 1770. Il eut pour parrain : haut et puissant seigneur Messire Claude-Louis-Toussaint du Breil de Pontbriand, marquis du dit lieu, et pour marraine : Marie-Gabrielle de Lesquen de la Menardais.

Ce Claude-Louis de Lesquen prit les armes dans la Révolution de 1793, fit partie de l'armée des princes sous le prince de Condé et passa la plus grande partie de la Révolution en Allemagne et Pologne. Avant la Révolution, Claude-Louis de Lesquen était militaire et avait le grade de lieutenant. Dans l'armée de Condé, il occupait celui de fourrier,

(1) L'on trouve cette famille à Trégon dès l'année 1683.

(2) La Touche de Rays, en Lancieux, lui était advenue du chef de sa mère, dame Jeanne du Breil de Rays.

alors que des lieutenants-colonels étaient simples soldats.

Après la Révolution, Claude-Louis de Lesquen rentra dans sa famille, reprit ses études et fut ordonné prêtre en 1805. Il fut nommé vicaire de l'église paroissiale de Saint-Brieuc, puis recteur de Pommeret en 1810. A cette époque, sa famille qui demeurait au Bouillon, fut demeurer avec lui et, depuis ce temps, le Bouillon a été habité par des fermiers de Pommeret. Claude-Louis de Lesquen fut transféré à la Cathédrale de Saint-Brieuc en qualité de chanoine titulaire. Quelque temps après, il fut nommé grand vicaire du diocèse de Rennes, où il fut très peu de temps, et revint chanoine à Saint-Brieuc. En 1823, il fut nommé évêque de Beauvais et, de là, transféré à Rennes, capitale de la Bretagne. Il est aujourd'hui âgé de 70 ans. Ce vénérable prélat vient de faire paraître, tout récemment, un catéchisme à l'usage de son diocèse. Cet ouvrage est très clair et très méthodique. Les enfants devront l'apprendre en 1841 pour faire leur première communion.

#### La Cordonnais.

En 1688, la famille la Boixière demeurait, je crois, à la Cordonnais, en Trégon.

#### Les Bas Courtus.

Les Bas Courtus, aujourd'hui métairie, étaient une ancienne maison qui a été le berceau de la famille Besnard de la Vieuxville, dont un descendant habite encore le manoir de la Vieuxville, en Saint-Cast, ancienne propriété de la famille Jocet, autrefois considérable dans le pays.

#### Les plus anciennes familles roturières (1).

Parmi les plus anciennes familles de laboureurs, on trouve la famille Rollier à laquelle j'appartiens. On voit des enfants

(1) C'est parmi ces anciennes familles de Trégon que furent choisis, au

Rollier baptisés en 1689, 1690, 1691, 1692 et 1697. Leurs pères et mères n'étaient pas originaires de Trégon, mais de Hénansal et de Saint-Aaron. Cette famille est propriétaire en Trégon depuis 1711. Les familles Le Maître, Blanchard sont aussi anciennes, Jacques le Boulanger, fils de feu Jacques et de Jeanne Le Masson, originaire de Saint-Potan et domicilié en Trégon, épousa Olive Coterel, originaire de Crêhen et domicilié de Trégon, en 1759.

### TROISIÈME PARTIE

#### Événements contemporains

##### Dessein de l'auteur.

Dans cette dernière partie de son œuvre, M. Rollier a noté au jour le jour plusieurs événements dont quelques-uns seulement se rapportent à l'histoire de sa paroisse. Un certain nombre, comme le suivant, par exemple, regardent surtout l'histoire diocésaine : « Jacques-Jean-Pierre Le Mée, natif d'Iffiniac, près S'-Brieuc, a été sacré Evêque de S'-Brieuc, dans sa Cathédrale, le 8 août 1841. »

cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les maires de cette commune. On trouve maire, en 1791, M. Rouault ; en 1793, M. Bourget ; en 1798, Le Maître ; en 1800 et 1801, Nicolas ; en 1804, Le Boulanger ; en 1814, de la Choüe ; en 1830, J. Le Boulanger ; en 1834, F. Le Boulanger ; en 1848, du Breil de Pontbriand ; en 1860, Le Boulanger. (Gautier du Mottay, *Géographie des C.-d.-N.*)

#### Menus faits paroissiaux.

Dans le mois d'août 1842, une garniture d'autel a été donnée par M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> de Pontbriand de la Villeguerif.

Dans l'hiver de 1842, on a baissé la côte qui descend de Beaussais à Drouet d'environ 2 mètres. En 1841, Charles Dagorne et Thomasse Rollier, ma sœur, ont bâti la maison des Vaux placée à l'occident.

En 1842, on a extrait 20 toises de pierre pour rebâtir l'église, dans une carrière placée à l'angle midi du mur de la cour, la pierre est excellente et la carrière féconde, elle paraît inépuisable.

#### Reconstruction de Beaussais.

Le château de Beaussais situé sur le grand chemin conduisant à Plancoët, a été bâti en 1842, par Monsieur Victor Le Bouëtoux de Bregerac, et madame, née Félicie de Saint-Père, propriétaires et y résidants. La maçonnerie est à chaux et à sable, la pierre a été prise à S'-Brieuc. Le bois qui entre dans la construction est de première qualité, il a été acheté au Bois-Adam en Plorec. Les ouvriers maçons et charpentiers sont de Lamballe. Le vieux château est placé à l'ouest de celui que l'on construit. La bénédiction de ce château a été faite par Monseigneur de Lesquen, ancien évêque de Rennes et parent de M. de Bregerac, le 9 août 1843. Monseigneur est maintenant retiré volontairement à Dinan, dans la rue de l'Ecole, maison qu'il a achetée de ses économies, quinze mille francs, m'a-t-on dit. Il y mourut le 17 juillet 1855.

#### L'église du Guildo. Eglises neuves aux environs.

M. Frangeul est l'architecte de l'église du Guildo. Elle est faite sur le modèle de celle de Trégon. On levait la charpente

dans le mois de septembre 1848. Mgr l'évêque Jacques-Jean-Pierre Le Mée est venu la voir le 23 septembre 1848 et la trouva très bien : Il a donné de grands éloges aux habitants qui se réunirent à leur chapelle actuelle où je me trouvais à travailler pour préparer les enfants pour la confirmation, laquelle avait lieu à Saint-Potan le 29 du même mois.

Le 25 septembre 1848, Monseigneur a béni l'église de Matignon qui passe pour un chef d'œuvre, quand elle sera finie. Le 28 septembre, Monseigneur bénit la chapelle de Madame de la Motte-Collas à Launay, en Pléboulle. Dans ce pays on travaille beaucoup aux églises. A Languenan, on a fait à neuf l'église en 1847. Celle de Lanvallay près Dinan, a été faite en 1846, celle de Plénée-Jugon, canton de Jugon, est faite depuis 5 ans et j'écris ceci le 20 octobre 1848. L'église de Saint-Jacut de la Mer a été commencée en 1830 et finie en 1844, la tour comprise. L'église de Pleslin a été faite vers 1834. On a refait depuis 1840 le haut de l'église de Pleudihen. Le presbytère de Trigavou a été refait à neuf en 1845. L'église de Corseul a été refaite depuis 1830. On est aujourd'hui 1848 à rebâtir l'église de Plumaudan, canton de Saint-Jouan. L'église d'Evran a été refaite depuis 1845.

Le haut de l'église de Crêhen a été refait depuis quelques années. Maintenant on est à refaire l'église de Bourseul. L'église de Ruca a été rebâtie vers 1846. Celle de Saint-Potan a été refaite depuis 25 ans. Celle de Saint-Lormel, le bas et le clocher depuis 10 ans. L'église de Saint-Aubindes-Bois est refaite depuis peu d'années. Le clocher de Ploubalay menaçant ruine a été démoli il y a à peu près 5 ans. On pense à le rebâtir, mais on n'a pas encore commencé et je crois qu'on n'est pas en mesure.

#### Faits d'histoire générale.

D'ailleurs la révolution arrivée le 25 février 1848 paralyse le zèle et le dévouement des populations. Cette révolution a renversé le trône de Louis-Philippe d'Orléans, roi des Français, et la République a été proclamée. Le président n'est pas

encore nommé, mais il doit l'être dans peu de temps à la pluralité des suffrages. Tous les français majeurs sont électeurs. Louis-Philippe d'Orléans qui a été renversé par la révolution du 25 février 1848, avait été proclamé roi en 1830, époque d'une autre révolution où l'on chassa la vieille famille des Bourbons qui avait régné sur la France depuis 14 siècles, excepté le temps de la première révolution et du règne de Napoléon, Empereur des Français. Le tout avait duré 23 ans.

#### Menus faits locaux.

Monsieur Camille du Breil de Pontbriand s'est fixé dans son château de la Ville-Guérif l'été dernier 1848. Son château était commencé depuis trois ans ; Monsieur de Pontbriand a été retardé par les ouvriers.

L'an 1845, le grand chemin fut mis à passer par le domaine de la Villeguérif. Par cette mesure, on a rendu la côte facile. Le vieux grand chemin passait sous l'aire de la métairie de Beaussais, je veux dire au côté midi de l'aire. Il y avait un roquet très dur pour les harnais. Ils ne pouvaient prendre pour le monter que demi-charge et encore souvent ils étaient obligés d'arrêter à mi-côte.

#### APPENDICE

##### I

#### \* Les monuments mégalithiques de Trégon.

On trouve sur le territoire de Trégon tous les divers types des mégalithes, à l'exception des cromlechs. Voici sur chacune de ces monuments une courte description qui rectifiera ou complètera sur plusieurs points les renseignements

qu'en donnent MM. G. du Mottay et du Châtellier dans leurs *Répertoires archéologiques*.

L'allée couverte des Vieilles Hautières est située non loin de la ferme de la Hautière, à cent mètres à peine de la route nationale. Ce monument d'une longueur d'environ 16 mètres, est orienté du nord au sud. M. du Mottay avait pu compter quatorze supports du côté de l'est et onze du côté de l'ouest, mais il n'en demeure plus maintenant que douze à l'ouest et neuf à l'est, tant le temps et surtout les hommes ne cessent d'exercer leurs ravages contre ces vénérables restes. Il ne reste plus aussi que six tables en place. Deux des plus belles sont écroulées et gisent à l'extrémité nord de l'allée couverte. D'ailleurs cinq ormes, aujourd'hui d'assez belle taille et qui ont trouvé moyen de percer à travers les pierres, ont sans doute bien contribué à ce résultat.

D'après M. du Mottay, la plus grande table mesure trois mètres cinq centimètres de long ; d'autres, deux mètres soixante-cinq et deux mètres soixante. La hauteur intérieure du monument serait de quatre-vingt-dix centimètres sur une largeur de un mètre cinq.

A trois cents mètres environ des Vieilles Hautières, l'on trouve aussi tout auprès de la route nationale, les restes à demi renversés d'un *dolmen* situé au milieu d'un champ lequel borne à l'ouest les bâtiments de la ferme de la *Ville Tanguy*. (On prononce Ville Tinguy.)

Une table de 3 m. 40 de long sur 2 m. 40 de large, épaisse d'environ 90 centimètres, est encore soutenue à son extrémité est par deux grosses pierres, dont l'une mesure près d'un mètre quatre-vingt-dix de hauteur. Tout autour gisent à moitié enfouis dans la terre les débris du monument. Une de ces pierres semble avoir servi de table.

Enfin derrière la ferme de la *Ville Goudier*, dans le haut d'un champ appelé les Libertays, près de l'emplacement de l'ancien moulin de l'Épine, se dresse un petit *menhir* élevé de deux mètres treize au-dessus de la terre, alors que sa largeur est de deux mètres et plus à la base et son épaisseur de quatre-vingts centimètres environ (1). Près de celui-ci,

(1) Ce *menhir* a fait l'objet d'une étude de la part de M. E. Morin. Cf. Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, tome XXXV, p. 97-99.

mais plus au midi, un autre *menhir* gît renversé. Il mesure deux mètres quatre-vingts de long sur un mètre quatre-vingts de large. A quelques pas vers l'est, un autre *menhir* est aussi couché par terre, à moitié recouvert par les ronces ; sa longueur est de deux mètres soixante-quinze (1).

Plus au sud de ces monuments, dans le champ qui avoisine immédiatement la *Ville Goudier*, nous avons encore mesuré un quatrième *menhir*, mais de dimensions plus restreintes, puisqu'il ne s'élève qu'à un mètre cinquante au-dessus du sol, alors qu'il fait trois mètres trente de diamètre.

Existe-t-il à Trégon d'autres monuments mégalithiques ? Nous ne le pensons pas et c'est vainement, croyons-nous, que l'on chercherait dans cette localité le *menhir* de 8 m. 50 de haut qu'y signale M. Millon à la page 97 de son ouvrage intitulé *Pauvres Pierres*.

## II

### Les impôts à Trégon sous l'ancien régime (2).

*Fouages* : Feux : 3.3/4 1/10. — fouages 50 l. 16 s. 6 d. — taxes 9 l. 10 s. 6 d. — aux syndics 1 l. 1 s. 6 d. — gages 2 l. 3 s. 8 d. — Droits de mandement 13 l. 10 s. — quittances 13 l. 6 s. 6 d. — taxations 5 l. 16 s. 10 d. — Syndic 1 l. 1 s. 6 d. — garnison 1 l. 13 s. 6 d. — Syndic 6. 6. — mandat et quittance 1 l. Total pour les années paires 100 livres 6 sous 6 deniers, plus le droit d'usage 1 l. 12 s. 6 d. — Années impaires 101 l. 18 sous 11 deniers. (Arch. d'Ille-et-Vilaine C. 3958.)

(1) M. Le Maout, dans ses *Annales Armoriques*, p. 429, signale qu'en 1846 « il existait à Trégon, non compris les Vieilles Hautières, onze autres pierres, dont trois restaient debout ». Nous croyons, et c'est l'avis de M. Harscouët de Kervael, qu'un monument mégalithique, peut-être un *dolmen*, devait se trouver près de ces *menhirs*. De nombreux débris qui jonchent le sol nous semblent appuyer cette opinion.

(2) Nous devons ces renseignements à M. de Kervael, qui a bien voulu nous les copier aux Archives d'Ille-et-Vilaine.



*Capitation* : En 1778, il y avait à Trégou 41 contribuables dont 11 payaient au-dessous de 3 livres. (Ar. Il.-et-V. C. 3982.)

*Vingtième* : En 1785, la répartition des 3/20 et des 4 sous par livre du 1/20 étant sur les vingtièmes tant des biens fonds que sur le commerce et l'industrie, s'élevait à 1201 livres 10 sous 3 deniers + 357 l. 9 s. 9 d. : au total 1555 livres 19 sous 6 deniers. En 1789, le vingtième pour Trégou se montait à 1265 l. 1 s. 6 d. (Ar. Il.-et-V. C. 4599.) (1)

#### Les impôts à Trégou en 1790.

D'après les états contenus dans la correspondance administrative des communes du District de Dinan, déposée aux Archives des C.-d.-N. (2), les contributions de Trégou s'élevaient pour l'année 1790 à un total de 2054 livres, 10 sous, 10 deniers, plus 205 livres en remplacement des droits supprimés, à raison de 2 sous 1/160 par décime.

A la même date, Trégou devait en plus comme contribution patriotique une somme de 1453 livres 15 sous, dont le paiement était échelonné du 30 avril 1790 au mois d'avril 1792.

L'an XII (1803-04), Trégou acquittait 2.870 fr. 31 pour sa contribution foncière et 52 francs pour ses portes et fenêtres.

Enfin l'an 1807, la contribution foncière de Trégou s'élevait à 3.084 fr. 80.

(1) *Corvée des grands chemins* : En 1788 et 1789 la tâche de Trégou s'étendait sur la route de Plancoët à Dinard et comportait 158 toises de longueur. Elle était située à environ un tiers de lieue de la paroisse. François Rollier était le surveillant des travaux. (Arch. Il.-et-V. C. 4883.)

(2) Série L. Travée 193, rayon 2, lots 1 et 2.

## PETIT RAPPORT

*A Messieurs les Membres de l'Association Bretonne  
réunis en Congrès à Moncontour, traitant des  
Curiosités archéologiques de Plessala (C.-d.-N.)*

Il y a bien longtemps que l'homme a foulé pour la première fois le sol de la paroisse de Plessala. Si l'on trouve des vestiges du passage de l'homme, en cette paroisse, presque à tous les âges connus, ces vestiges sont, hâtons-nous de le dire, peu nombreux, mais ils existent. Le plus étonnant, c'est que personne n'ait pensé jusqu'à présent à signaler les curiosités archéologiques de Plessala.

#### Monument mégalithique.

Il a certainement existé un monument mégalithique dans la paroisse de Plessala. Il était placé sur une colline, orientée vers le levant, connue dans les vieux papiers sous le nom de « Pierre longue, » divisée aujourd'hui en différentes parcelles de terre labourées, toutes appelées : « Les Pierres Longues. » Au-dessous de cette colline on trouve le chemin et les champs des *Batailles*.

Était-ce un menhir ? Étaient-ce deux menhirs ? Était-ce un dolmen ? Les avis chez les vieillards sont partagés. Chez tous, cependant, l'idée que ces pierres étaient les restes d'un culte très ancien est restée.

Ce qu'il y a d'absolument certain, c'est que la pierre dont était fait ce monument n'est pas du pays. Deux maçons et tailleurs de pierres de cette paroisse m'ont affirmé n'en pas

connaître la provenance et qu'aucune carrière des environs ne fournissait de granit semblable.

J'ai vu moi-même quelques-uns des débris de ce monument : la mine l'a divisé, l'intérêt l'a dispersé en partie, mais les blocs qui demeurent sont encore assez considérables : j'en ai compté sept dans un chemin, dont chacun pesait plus de 200 kilos.

L'un des maçons précités a remarqué dans l'une des pierres une cavité « comme une vaste écuelle », et il prétend, lui, qu'on était en face d'un dolmen, d'une pierre sacrée où l'on offrait des sacrifices humains. Il m'a ajouté avoir oui dire qu'il y avait deux pierres debout, et qu'entre ces deux pierres assez rapprochées avait poussé un chêne.

En résumé, les *Pierres Longues* de Plessala ne sont certainement pas un produit, sur place, de la nature, elles n'ont pas été toujours sur cette colline, elles n'y sont pas allées toutes seules, enfin elles ont laissé le souvenir qu'elles étaient sacrées (1).

#### *Pierres polies.*

A 300 mètres ouest-nord du clocher de Plessala, sur le territoire de Langast, un cultivateur, M. Pierre Rault, du bourg de Plessala, a fait, voilà quelque trente ans, une curieuse découverte dans sa carrière des « Champs Chrétiens » : il a mis à jour une cachette, ou petit magasin, de haches de pierre de différentes grandeurs et aussi de différentes couleurs. Deux de ces haches sont en ma possession ; les autres, trente ou quarante, ont été dispersées çà et là, et quelques-unes déposées au musée de Rouen, ville dans laquelle M. Rault allait parfois travailler comme jardinier.

Le vénérable vieillard qui avait en haute estime les savants, mais qui ne les croyait pas toujours, m'a dit à moi-même qu'à son avis, ces petits instruments de pierre

(1) J'ai acquis, depuis, la certitude que trois pierres fixées en terre en supportaient une autre en forme de table : c'était donc un dolmen. En déblayant l'emplacement de ce dolmen, on a trouvé deux haches celtiques.

polie ne faisaient point l'office de haches, mais qu'emboîtés, un peu comme une lime, ils devaient servir à écorcer le bois. Cette façon de voir a suivi le vieillard dans la tombe.

Avec les haches, le même M. Rault trouva une pierre polie noire, revêtant, à peu près, la forme d'un œuf. (En trouva-t-il plusieurs ? Le musée de Rouen, son plus riche héritier, pourrait peut-être le dire.) Le grand nombre de ceux qui ont vu cette pierre, ont affirmé que c'était un poids du vieux temps celtique. D'autres, se croyant plus avisés, ont dit que les Celtes, amoureux du tatouage comme les Pictes, se servaient de semblables pierres pour écraser dans un vase *ad hoc* une composition quelconque destinée à leur donner de vives couleurs.

L'année dernière, un jeune enfant du bourg de Plessala, Jean Guéroux, a trouvé sur le territoire de Plessala, dans un champ labouré par son père, une hache de pierre qu'il m'a fait voir. A noter que le lieu de la première trouvaille est peu éloigné, 100 ou 150 mètres, du champ labouré par le père du jeune Guéroux. Cette hache est aux mains de M. Botrel, instituteur public à Plessala.

#### *Epoque romaine ou gallo-romaine.*

J'ai fait, tout récemment, une découverte qui m'a causé une bien vive joie. Dans les débris d'une vieille habitation, j'ai trouvé une assez grande quantité de fragments de briques que je ne pouvais déterminer. J'expédiai aussitôt à M. le comte de Laigue trois fragments de ces briques qui me paraissaient n'être pas composées aussi finement les unes que les autres, en ayant soin d'étiqueter, ou mieux, de numérotter chacun des morceaux expédiés.

M. le comte de Laigue, avec son amabilité habituelle, me répondit :

« Votre n° 1 est certainement de la brique romaine.

« Votre n° 2 doit être de l'enduit, du ciment romain.

« Votre n° 3 est une brique à rebord romaine. »

M. le comte de Laigue ne voulut pas conclure de là que je

me trouvais en face de ruines d'une demeure romaine païenne. Il croyait plutôt à une petite habitation gallo-romaine. Peut-être n'était-ce là qu'une cellule de moine. Il m'engagea à visiter le village des Loges : je pouvais trouver là la solution cherchée.

J'ai fouillé assez minutieusement le dit village, j'ai interrogé à peu près tous les habitants et je n'ai rien trouvé. J'avoue cependant avoir fait la rencontre d'un débris de brique romaine, mais d'un seul, à mi-chemin entre le village des Loges et le champ de la *Grande trouaille*.

Egalement, j'ai fouillé, sans résultat, tous les environs du lieu où se trouvaient les premières briques.

Je disais à M. le comte de Laigue que trois charretées de pierres avaient été enlevées des restes de la vieille demeure en question. J'étais bien en-dessous de la vérité. C'est 10, 15 charretées que j'aurais dû dire.

On a employé ces débris (pierres et briques) : 1° pour combler une aire à battre ; 2° pour la construction d'une maison ; 3° pour le maçonnage d'un puits. Dans la maçonnerie du puits, on peut voir encore à la hauteur du tour une brique ancienne bien conservée. A côté de ce puits, j'en ai trouvé une autre plus forte que j'ai mise en lieu sûr.

Je crois me trouver en présence d'une habitation romaine ou gallo-romaine que je prie les membres de l'Association de visiter, s'ils le peuvent (1).

M. Trévédy veut qu'une voie romaine secondaire, descendant de Bel-Air, traverse Plessala dans sa longueur. Je suis de son avis et, si je ne me trompe, elle passe, partant de Bel-Air, aux Bosses ou Kerjean, à la Haute-Ville-ès-Trois-Chênes, à la Briganaye, à la Truffaye, à la Brousse, à la Haye, au Haut de la Lande, à la Ville-Jéhan, à la Ville-Bouvier ou Ville-Audren, à la Hautière, près du lieu de la *Trouaille*, et va tomber au Gué-Jouan. Elle est, bien entendu, coupée en bien des endroits (2).

(1) Depuis, j'ai découvert quatre nouveaux emplacements d'habitations romaines ou gallo-romaines : deux aux Maisons, un à Kerdreux et un autre avec un puits, probablement de la même époque, près la Nouëtte.

(2) Près de cette route, en 1903, Pierre Presse mit à jour une cachette contenant environ 50 coins romains, en bronze, bien conservés.

Je signale qu'au village de la Haye, on a mis à jour, en creusant des fondements, des morceaux d'un ciment inconnu. Je n'ai malheureusement aucun fragment à soumettre à l'examen des membres de l'Association.

Le long de cette même voie indiquée par M. Trévédy, on a trouvé deux ou trois fours un peu semblables aux fours dont se servent les marchands de châtaignes, mais plus grands. Ces fours étaient de pierre. Un autre four, celui-là circulaire, « en forme de bassin », a été également mis à jour par un laboureur près de la même voie. A noter que tous ces fours étaient couverts de terre, enfoncés dans le sol.

Puisque je touche à la question des voies romaines, je voudrais bien qu'un membre de l'Association s'appliquât à étudier le parcours de la voie romaine Rennes-Carhaix, de Launay à Loudéac. Il me semble qu'en quittant Launay elle inclinait fortement vers la droite, faisait la limite encore conservée entre le peuple de Plémet et celui de Plessala, passait au village de Saint-Crin où il y eut jadis une chapelle et un cimetière, puis à Saint-Julien où il y eut aussi une chapelle et un cimetière, pour aller traverser le *Lié*, peut-être à Saint-Sauveur-le-Haut, et se diriger sur Loudéac. A remarquer que les noms Crin et Julien ne sont pas bretons. Le mot Plessala, lui-même, n'a rien de breton, sa vraie étymologie n'est-elle pas : *Plebs ad Leam*? Étymologie bien romaine.

#### *Les mottes ou tumuli de Plessala.*

Plessala possède deux tumuli ou mottes. Les deux sont connus sous le nom de Bosses ou Buttes à Margot la Fée ou simplement Margot. Ces mottes sont à peu de distance l'une de l'autre.

L'une de ces mottes a donné son nom au village de la Motte-ès-Ribourdouille en Plessala. C'est la plus forte. Elle a été fouillée. Eventrée presque entièrement de l'Ouest à l'Est, elle a refusé de livrer son secret.

L'autre motte a été élevée sur un coteau abrupt en face la demeure des anciens seigneurs de Penhouët en Plessala.

C'est peut-être à cause de cette motte que les seigneurs de Penhouët s'appelèrent au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle : Christophe, Jean, François, Joseph, Jeanne de la Motte. Cette dernière épousa François de Coligny, frère de l'amiral.

Les deux mottes ci-dessus sont entourées d'un fossé qu'il était facile, je crois, de remplir d'eau.

La deuxième motte est protégée du côté nord, le plus inaccessible, par un premier fossé ou douve suivie d'un fort talus, puis une douve circulaire.

#### Monastère.

Dans la paroisse de Plessala, à 3 kilomètres environ de la montagne de Bel-Air, se trouve un village, assez considérable, portant le nom de Saint-Tudy. Ce village a possédé de temps immémorial une chapelle. Autour de cette chapelle se tenait autrefois, d'après la tradition, un pardon qui durait 8 jours. On y buvait force cidre et tous les vieux jeux de la Bretagne s'y exerçaient.

L'origine de ce village, de cette chapelle, de ce pardon, fut-il un petit monastère fondé par un disciple de saint Tudy? Je suis presque tenté de le croire. Voici mes raisons :

D'abord, toutes les belles terres du village et des environs ont longtemps appartenu à la même famille, celle des Duboscq. A l'origine, elles ont dû ne faire qu'une tenue : peut-être une concession faite à un abbé d'une partie de la vieille forêt de Moncontour.

En deuxième lieu, et ceci est curieux, nous rencontrons dans les villages avoisinants tous les noms employés pour qualifier les différentes parties d'un monastère breton. (La Borderie, *Histoire de Bretagne*, tome I, pages 508-509.)

Au centre la chapelle, aujourd'hui chapelle Saint-Tudy ; Plateola, le préau, plessis (village le Plessis) ; Cella, domus, la cellule de l'abbé (village la Maison) ; Vallum, la clôture (champ au-dessus du village nommé la Clôture, puis plus loin le village de la Clôture) ; enfin Desertum (le village les Dezée, évidemment les Déserts). A noter que les terres de

la grande ferme de Saint-Tudy touchent toujours les terres des fermes des Déserts. Un coup d'œil jeté sur la carte fera voir bien vite que ce que j'avance ici n'est pas tout à fait dénué de fondement.

#### Les croix de Plessala.

On peut voir à Plessala plusieurs croix très anciennes. Je les ai signalées naguère à Monsieur le comte de Laigue. Deux de ces croix, séparées pourtant par plusieurs kilomètres, portent le même nom : Croix Saint-Tublet ou Tubiet. L'une est plate et porte une croix de Malte, l'autre n'est pas plate, mais elle porte sur les deux faces, comme sur les côtés, des dessins en relief.

Une autre croix plate, appelée Croix de pierre, se voit sur le haut de la Lande, dite de Plessala, et est placée sur le parcours de la voie romaine indiquée par Monsieur Trévédy.

Presque toutes les croix de Plessala antérieures à la Révolution et dressées sur les grands chemins, ont été brisées pendant la tourmente.

Au village de Kerrouët, autrefois de Plessala, aujourd'hui de Saint-Gouéno, on peut voir dans un talus une croix plate ayant beaucoup d'analogie avec les croix plates citées plus haut.

#### Divers.

Plessala a possédé jadis plusieurs manoirs : le manoir de la Gournélaye, le manoir du Bois-Jean, séjour de la famille Boüan de Chef du Bos ; le manoir de Crénolle succédant à une forteresse, avec chapelle, colombier, demeure de la famille de Guémadeuc, puis des Quengo ; le manoir de la Salle-des-Clouets avec, à l'origine, colombier, vivier ; le manoir de la Garenne avec chapelle ; j'ai trouvé là, dans un vieux mur, un dessous de petit moulin très vieux. N'oublions pas le manoir noble de Kariolet.

Plessala a possédé deux châteaux : celui du Sep, dont il reste une petite partie, avec colombier converti en très modeste chapelle, séjour longtemps des de Kerménénan (Daën); le château de la Ville-Orio, avec chapelle, résidence du baron de Réchaux, puis d'une branche des du Halgouët (1).

Je pourrais ajouter que deux moulins à papier ont existé autrefois à Plessala : celui de Penhouët et celui du Vau-Hamon. Le dernier n'a cessé de fonctionner que depuis 50 ou 60 ans : en 1776, le moulin du Vau-Hamon possédait une roue, une cuve, 5 piles ; il fabriquait par an 1200 rames de papier Batard, Gênes et Espagnol, qui se vendaient en Portugal et en Hollande.

L'abbé J. LE TEXIER,  
*Vicaire à Plessala.*

(1) Signalons aussi le château de la Ville Delée, aujourd'hui en Saint-Gouëno, mais jadis en Plessala.

## COMPTE-RENDU DE L'EXCURSION ARCHÉOLOGIQUE

du 4 Septembre 1912

Il a fait si mauvais cette année que la traditionnelle excursion archéologique de l'Association Bretonne avait bien des chances de tomber sur un jour de pluie. Elle n'y a malheureusement pas manqué. Cependant, le matin du mercredi 4 septembre, le temps était simplement douteux. On devait partir à sept heures et demie ; aussi, à huit heures un quart environ, les excursionnistes prenaient place dans deux omnibus, l'un grand, l'autre plus petit. Sur l'impériale de l'un d'eux se sont hissés quelques partisans acharnés du plein air et de la vue étendue, encadrant le dos du cocher de leurs solides brodequins. D'autres encore s'installent dans une charrette anglaise, léger véhicule, aviso de cette modeste flotte sur route. La direction et quelques privilèges vont partir, de leur côté, dans le magnifique auto de notre vénéré directeur.

Ceci fait, tout le convoi descend les rues fortement inclinées de la gracieuse petite ville de Monecontour, arrive dans la belle vallée qui la borde à l'Orient, remonte l'autre versant et part dans la direction de l'Est. Après un trajet d'environ six kilomètres, arrêt devant une barrière en bois qui ferme l'entrée d'une avenue : à droite et à gauche des arbres de haute futaie, militairement disposés en quinconces serrés, font au vieux chemin seigneurial une noble et verte bordure, mais aucun sous-bois n'en tapisse le sol. Entre les rangs rectilignes de leurs troncs élancés on distingue, sur la droite, un vaste étang qui paraît à demi couvert de joncs et d'herbes aquatiques. Devant nous se dresse une enceinte de



château-fort : d'abord une porte voûtée dans une épaisse muraille crénelée, puis, à droite et à gauche, aux angles, deux grosses tours surmontées chacune d'un toit fort original. Il a quelque chose du clocher à bulbe si cher aux architectes moscovites, mais avec des proportions bien plus harmonieuses, bien plus modérées ; une idée orientale tempérée par un goût classique et français.

À la vue de cette menaçante entrée, on se croirait en présence d'une vieille forteresse féodale. Il n'en est rien ; c'est une belle demeure seigneuriale qui appartient aujourd'hui à Madame la comtesse de Calan : le château de la Touche-Trébry, noble manoir du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, avec un corps de bâtiment flanqué de deux ailes, aussi élevées au début que la partie centrale, mais qui s'abaissent bientôt pour se prolonger par les bâtiments des communs ; deux tours sont insérées dans les angles extérieurs. Les frontons des portes et des fenêtres ont une forme triangulaire avec des ornements sobres et géométriques qui donnent lieu d'y voir un remaniement de la fin du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. Quoi qu'il en soit, on ne saurait trop louer l'intelligente libéralité avec laquelle feu Monsieur le comte de Calan avait restauré cette vieille et belle construction. — Sans doute les fermiers y logent-ils toujours ; sans doute la grande cour est-elle toujours fangeuse, fréquentée par les volailles et les bestiaux de toute dénomination, obstruée par d'énormes meules de paille ; mais cela ne doit plus durer longtemps.

La route contournait autrefois la belle propriété de la Touche-Trébry, mais depuis la Révolution elle passe juste en son milieu et en dépare malheureusement le dessin général. Elle nous mène, deux kilomètres plus loin, au bourg de Saint-Glen. En 1896, tandis qu'on y jetait les fondations d'une maison, on y a découvert une série de petites grottes très curieuses, certainement trop basses et trop humides pour avoir été jamais destinées à loger être humain, si primitif fût-il. Creusées dans une espèce de sable dur, mélange de feldspath, d'argile et de silice, elles se succédaient assez semblables les unes aux autres, ayant toutes de 1 mètre 40 à 1 mètre 60 de hauteur, et de 1 mètre 40 à 2 mètres de longueur, réunies par des passages exigus, très étroits et très courts.

La coupe générale et le plan font l'un et l'autre penser à quelque chapelet d'épaisses saucisses ou de gros boudins, ou plutôt de ballons en baudruche à demi dégonflés. Le charbon dominait dans le règne minéral de cet étrange hypogée ; il entraînait pour une très forte part dans la composition du sable lavé qui remplissait plus ou moins les diverses chambres ; ainsi la petite annexe de l'une d'elles était-elle pavée de charbon presque pur. Une pierre, qui devait avoir servi de meule, a été trouvée dans ce souterrain ; de même un vase apode assez étrange, fait d'une pâte grossière, grise jaunâtre, pleine de parcelles de quartz et de mica. Il avait la forme d'un œuf tronqué aux deux tiers de sa hauteur, mais déformé sur l'un de ses bords par une pression quelconque en une saillie semblable à un égueulement. Ce devait être, d'après ses découvreurs, un creuset imparfaitement réfractaire que la chaleur aurait ramolli en quelques points. Les autres objets remarquables étaient tous des fragments de poterie, des débris de vase dont quelques-uns assez typiques, à pâte plus ou moins fine, plus ou moins élégamment ornementée. — Ajoutez à cela un rang de pierres plates calcinées, reposant sur une couche d'argile battue, et vous aurez l'inventaire complet de l'hypogée. — Pensait-on y ensevelir des morts ? ou, plus probablement, cacher dans ces silos en chapelets des provisions de bouche ? *Archéologue certain...*

Six cents mètres plus loin, toute l'expédition, auto compris, se retrouve au grand complet près d'une brèche charretière fermée par une échelle. Les excursionnistes s'acheminent à la file indienne le long des cultures, sur le bord des champs, pour arriver à un épais talus, à forme préhistorique, couvert d'arbres et de broussailles. Son sommet une fois atteint, ils voient devant eux une large dépression herbue, marécageuse et buissonneuse, qui disparaît à droite et à gauche dans un détour. C'est un fossé très vieux, très traitre, mal comblé par une vase sournoise, plein d'une eau marécageuse que dissimulent avec art des genêts, des herbes aquatiques et même des broussailles de saules. Nous sommes rendus à l'enceinte fortifiée de la *Haye-aux-Lions*, ou plutôt devant une partie de cette enceinte : un fort détaché dont la forme rappelle bien celle d'une motte féodale. Il y en a un autre un peu plus

loin, et, entre les deux, une fortification en terre enserrait un assez vaste espace de terrain.

Le tumulus que, grâce à des planches convenablement disposées, nous avons pu visiter s'appelle le *grand tumulus*. On y a pratiqué une sérieuse tranchée de deux mètres qui n'a rencontré aucune assise de pierres ; mais elle a fait partout constater, à une profondeur de soixante centimètres, une couche presque uniforme de plaques schisteuses, épaisses et longues. L'archéologue breton y reconnaît de suite le type très connu des grosses ardoises armoricaines de Rochefort-en-Terre et autres lieux. Il y avait donc là une motte féodale, c'est-à-dire une tour en bois élevée sur un tertre artificiel d'argile kaolinique et recouverte d'énormes ardoises. Quant à ce que les techniciens de la fouille appellent le mobilier ou les débris de cuisine, cela se réduisait à des fragments de poterie sans intérêt et à quelques morceaux de fer.

L'autre tumulus, que nous n'avons pas vu, est le *petit*. Il présente les mêmes caractéristiques que le grand, et a été remué beaucoup plus consciencieusement, d'ailleurs en vain. Les seuls objets trouvés consistaient en des fragments de poterie moderne, en de nombreux restes de foyers, et en beaucoup d'ossements d'animaux. Evidemment, grâce à l'abri de ses taillis sauvages et de ses fossés marécageux, il a servi d'asile, dans les temps voisins du nôtre, à des brigands ou à des proscrits, peut-être à des chouans ou à des réfractaires. Quant à la plus grande enceinte, elle enserrait très probablement le bourg primitif de Saint-Glen. Le Saint-Glen moderne est, en effet, à huit cents mètres au nord, mais le petit hameau qui touche à la Haye-aux-Lions, — c'est-à-dire ces quelques fermes d'où nous sont venus guides, aides, planches servant de fascines, — s'appelle encore le Vieux-Bourg. Voilà donc, sans aucun doute, le système de fortifications rustiques où, dans ces temps obscurs et malheureux de dévastation et d'anarchie, les habitants s'abritaient contre les Normands et autres brigands intérieurs ou extérieurs. Le seigneur du lieu, grand chef de la défense, protecteur né des colons et des serfs de sa glèbe, résidait dans la motte féodale du grand tumulus ; son lieutenant, qui plus tard eût pris le titre de sénéchal, gardait la tour en bois du petit tumu-

lus ; les paysans et leurs troupeaux se réfugiaient dans l'enceinte. Si elle était forcée ou sur le point de l'être, les personnes cherchaient un suprême asile dans les forteresses primitives en chêne. Il existe, dans les parties hautes et méridionales des Côtes-du-Nord, beaucoup de mottes qui ont été les témoins de la naissance de la Féodalité et surtout de la longue invasion intermittente des Normands. Les populations de ces pays élevés, couverts de forêts, se trouvant assez loin de la côte, n'avaient pas cru nécessaire de fuir avec leurs plus chers trésors, peu abondants et peu riches d'ailleurs, et avec les reliques de leurs saints ; elles s'étaient groupées derrière des retranchements, près de tours en bois perchées sur des tumuli artificiels.

Sept kilomètres plus loin, nous sommes au bourg du Gouray ; les maisons sont à gauche, les champs à droite. Là M. Collet, notre savant cicerone, nous fait faire une centaine de mètres parmi les cultures et nous montre, le long d'un talus ou plutôt d'un fossé, une superbe allée couverte qui est fort longue, une vingtaine de mètres au moins. Elle passe même sous une levée de terre qui sert de clôture ; reléguée dans les ornières de deux parcelles consécutives de terrain, elle a été livrée aux ronces et à toute l'armée des herbes folles que des archéologues dévoués ont heureusement éclaircie. C'est l'allée couverte des *Meurtriaux*, dite aussi la *Belle Roche aux Fées*, et ces terres qu'elle borne sont — ô terreux ! — le *Champ du sang*. Au fait, le Champ du sang va bien avec l'allée des Meurtriaux. Ce beau monument mégalithique, un des plus longs qui existe, n'a pas eu l'heur, comme celui de Gavrilis par exemple dans le Morbihan, de garder son galgal et son tumulus ; un grand nombre de ses pierres, tables et supports, ont été brisées et employées par des tailleurs de pierres paresseux qui n'ont pas voulu se donner la peine de chercher plus loin. Nous en avons même vu une, une vaste pierre tabulaire, portant la marque fatale : des petites coches indicatrices qui révélaient les pires desseins. Il y a, au curieux musée de M. Collet à Collinée, deux petits bijoux de hachettes en cuivre, des hachettes de poupées, de sylphes ou de korrigans minuscules, qui ont été trouvées dans le bourg du Gouray. Evidemment elles doivent

provenir du mobilier funéraire de la Belle-Roche-aux-Fées. Si on admet qu'elles datent ce monument, celui-ci serait de l'époque énéolithique et appartiendrait à l'âge du cuivre, ère de transition qui sépare l'âge de la pierre polie de l'âge du bronze. Ces miniatures de hachettes sont en effet d'un cuivre qui paraît presque pur, et, d'autre part, elles ont gardé la forme de leurs aïeules, les haches de pierre polie. D'après cela, les préhistoriens leurs assignent une date à très large approximation ; — mais est-elle exacte, même comme millénaire ?

Nous n'irons pas à Saint-Mirel où il existe deux beaux menhirs et une chapelle entre les deux ; cela ferait, aller et retour, sept kilomètres. L'heure avance ; le bon archéologue — homme d'ordre et d'appétit, car il circule et fouille beaucoup — n'admet pas que l'heure du déjeuner puisse être retardée. Donc en route pour Collinée ! Les vaillantes bêtes qui remorquent les deux omnibus et la charrette anglaise ont vite fait de franchir les cinq kilomètres qui restent.

Il ne serait pas convenable de s'appesantir, dans le compte-rendu d'un grave congrès, sur cette opération, matérielle et vile sans doute mais indispensable et même agréable, qu'est le déjeuner. L'archéologue est pourtant comme le chasseur ; il ne perd pas de vue dans ses projets, puis dans ses courses et ses fatigues, cette grand'halte et presque ce but de la journée, le bon repas gaulois entre amis, moins frugal qu'à l'ordinaire. Reconnaissons de suite que les agapes excursionnistes de Collinée furent excellentes. M. le vicomte de Calan, vice-président de la section d'Histoire et d'Archéologie, ajouta encore au charme de cette simple et cordiale réunion par un toast, bref comme tout bon toast et d'une saveur substantielle comme les vins et les mets parfumés qui l'accompagnaient. Malheureusement le ciel, qui n'avait jamais beaucoup souri, se voila définitivement, et la pluie, l'obsédante pluie, se mit à tomber.

Elle ne pouvait nous empêcher d'aller visiter la jolie petite habitation de l'aimable et savant M. Collet et de voir son modeste, mais curieux, musée. C'est vraiment une série de collections des plus intéressantes, rangées dans des meubles dignes de les contenir : vieilles armoires bretonnes,

vieux devants de lits bretons en chêne ciré, avec leur style Renaissance, aux sculptures frustes et naïvement artistiques. De leurs profonds recoins émergent devant nos yeux de nombreux instruments et armes préhistoriques : silex taillés et bien affilés, haches, hachettes, pics, marteaux, grains de colliers amulettes ; puis des petits boulets en pierre pour pierriers, des petits boulets en fer pour coulevrines, puis des monnaies dont beaucoup du <sup>xiii</sup>e siècle, puis des fossiles en assez grand nombre, etc. Il y a de quoi occuper pendant longtemps l'œil et la pensée d'un archéologue, d'un géologue, d'un conchyliologiste.

Il faut tout de même continuer notre excursion malgré la pluie. Il pleut, il pleut, bergères, remontez dans vos voitures. Nous nous arrachons donc, non sans quelques regrets, à ce charmant musée et partons pour le château du Parc en Saint-Jacut, propriété renommée de M. le marquis de Kerouartz. Le trajet est de six kilomètres environ. Nous arrivons près d'une chapelle, dite du *Bon Réconfort*, dédiée à saint Hubert ; elle est flanquée d'un magnifique chêne, un vieux colosse végétal qui passe pour millénaire et qui, en effet, eût pu rivaliser en épaisseur avec le célèbre chêne de Pharamond dans la forêt de Fontainebleau. Il a neuf mètres de tour, et plusieurs personnes, versées sans doute en sylviculture, croient qu'il existait déjà au début de notre ère. Leur estimation serait même, paraît-il, parmi les plus modérées. La chapelle du Bon Réconfort mérite aussi de fixer l'attention par ses meneaux de pierre en forme de fleurs de lys et par son attitude de prière et de repos sous l'ombrage de son antique voisin, qui peut-être a été un jour druidique et sacré. Elle contient à l'intérieur une peinture curieuse, étant vieille et naïve, qui représente saint Hubert entre deux chevaux et quelques arbres. Ceux-ci sont des végétaux nains, ou bien les destriers sont des colosses, car ils brouteraient facilement les cimes de cette futaie. Le manoir du Parc est un peu plus loin, derrière un réseau de chemins des plus boueux et crottants. Pauvre noble gentilhomme ! Son beau salon, au plafond orné de caissons peints assez artistiquement, est devenu un lieu de débarras, un poulailler, il est vrai, confortable ! Mais ce qui est certainement plus curieux et moins triste,

c'est le site de ce château. Il a d'abord un ancêtre qui subsiste encore sous la forme rudimentaire d'une butte, autrefois motte féodale, près du lieu nommé La Couaille, où l'on voit en plus les traces d'anciennes fortifications. L'ensemble fait supposer quelque *Haye-aux-Lions* moins bien conservée que celle de Saint-Glen. En second lieu, le prédécesseur du manoir actuel a été construit dans une île au milieu d'un étang artificiel, aujourd'hui desséché et changé à cette heure en une prairie fort humide. La Rance, encore à l'état de ruisseau, reçoit perpendiculairement en ce point, qui a été de tout temps très marécageux, un petit affluent à peu près aussi grand qu'elle. Toute cette zone de terrain dans l'angle droit formé par les deux cours d'eau, a été, voilà plusieurs siècles, creusée, nivelée à une bonne profondeur ; les terres ont été rejetées sur les bords de l'étang et sur l'île pour les exhausser et former parapet. Une habitation, mi-castel, mi-forteresse, a été construite dans l'espace entouré d'eaux un peu stagnantes et reliée par un pont aux dépendances, situées sur ce que nous appellerons la terre ferme ; on leur donne le nom habituel de *La Cour*.

En quittant le manoir actuel plus récent, déchu hélas ! comme tant d'autres, sous la pluie qui tombe sans répit, nous voyons au travers d'un nuage de gouttelettes les beaux prés bordant les bois qui parent les petites collines, entre lesquelles serpentent les ruisseaux de la Rance et de son affluent. C'est là, ce doit être là le petit Paradis.

Notre excursion est finie ; impossible de faire davantage avec ce mauvais temps. — Adieu donc, allée couverte du Rocher condamnée à mort, comme celle des Meurtriaux, par des tailleurs de pierre barbares et des propriétaires plus barbares encore ! Adieu, menhirs du Perfaut et de Bransac ! Adieu, Hutte à l'Anguille, point élevé de la chaîne du Méné où l'on voit en même temps l'Océan et la Manche quand la vue est très claire, ce qui n'est certes pas le cas aujourd'hui. Adieu enfin, vieille voie romaine de Corseul à Vannes, étudiée avec soin par M. Collet et nos savants confrères de la Société d'Emulation ! Vous étiez sur notre programme, qui était sans doute un peu chargé ; ce ne sera pas pour cette fois que nous vous verrons, vous étudierons et vous admirerons. Adieu donc !....

Nous rentrons ainsi à Moncontour vers sept heures du soir, et il paraît qu'il n'y a presque pas plu. — Remercions avant de le quitter cet aimable et savant cicerone qu'a été pour nous M. Collet, ardent pionnier de l'Archéologie dans ces pays un peu sauvages du Méné ; il a dignement représenté la savante Société d'Emulation des Côtes-du-Nord en nous faisant les honneurs, pour ainsi dire, du territoire de sa circonscription.

Emile SAGERET.



## SECTION D'AGRICULTURE

---

MESSIEURS,

M. le Directeur de la Section d'Agriculture me chargea l'année passée de présenter au Congrès de Saint-Pol-de-Léon le compte-rendu, qui nous était adressé, des opérations d'une société d'assurances mutuelles contre la mortalité du bétail. Ce petit travail me fit me reporter à un certain nombre d'années en arrière, et je me rappelai qu'autrefois, l'un de nos anciens collègues, M. Gahier, avait l'habitude de présenter à nos congrès des monographies de communes de sa région de Nozay. Je pensai qu'il y avait là une tradition bonne à reprendre, aussi je me permis de présenter un vœu dans ce sens à la section d'Agriculture. Ce vœu a été accueilli avec faveur par le comité de direction, puisqu'il a voulu insérer la question au programme du Congrès de Moncontour.

Ces monographies communales ne sont pas chose inconnue en Bretagne. Le dictionnaire d'Ogée en est composé, mais ce dictionnaire est bien vieilli, même dans sa réédition par Martainville, ses notices sont très incomplètes, et elles ne peuvent être consultées qu'avec réserve, car sur bien des points elles sont inexactes. Les savants éditeurs du bulletin de la commission diocésaine de Quimper publient aussi des notices sur les anciennes paroisses des diocèses de Quimper et Léon, mais ces notices étudient presque exclusivement la vie religieuse. Il n'est pas difficile encore de trouver des renseignements sur nos paroisses et communes bretonnes dans les guides de voyage, les dictionnaires, et bien d'autres publications, mais ces renseignements sont naturellement très succincts et très superficiels, bons tout au plus pour quelqu'un qui désire posséder quelques notions du



pays qu'il parcourt. Notre Association peut et doit faire plus et mieux. Elle peut, en quelque sorte, refaire le dictionnaire d'Ogée en le complétant et le rectifiant, et comme nous ne devons pas oublier que l'Association unit l'Agriculture à l'Archéologie et l'Histoire, ces notices éditées par nous devront être réellement des monographies communales, faisant connaître la vie journalière de nos ancêtres, leurs travaux, leurs cultures, en même temps qu'elles nous rappelleront les faits grands et petits dont ils ont été les acteurs ou les témoins.

Le moment est, je crois, favorable, pour entreprendre un pareil travail. Chacun de nous, étouffé par une centralisation excessive, se reprend à aimer son clocher, sa petite patrie, d'une affection plus raisonnée ; nous redevenons curieux de connaître les événements qui se sont passés sur ce sol que nous foulons tous les jours, auquel nos intérêts, nos sentiments nous attachent.

Mais il serait peut-être périlleux d'attendre trop longtemps pour commencer ce travail. Nous sommes à une époque où les traditions se perdent, les souvenirs disparaissent, les monuments sont détruits tant par les particuliers que par les administrations publiques. Il est grand temps de recueillir ces souvenirs, de faire l'inventaire de ces monuments, d'en rappeler l'existence avant qu'elle soit complètement effacée par l'oubli. Il est temps de compiler les archives des communes, les minutes des notaires, avant qu'elles soient détruites. Attendre plus longtemps serait s'exposer à ne plus pouvoir faire qu'un travail insignifiant, alors que ces monographies doivent être pour chacune de nos communes rurales l'équivalent de celles qui existent déjà pour nos cités les plus importantes ou qui ont joué un rôle dans l'histoire. Et même dans ces villes dont l'histoire a été fouillée jusque dans ses moindres replis, je crois qu'il y aurait encore bien des épis à glaner en s'adressant au souvenir populaire, à ces vieilles familles d'artisans et de petits bourgeois qui en sont originaires. Perdus au milieu du flot des immigrés, ceux-ci se rappellent cependant les vieux usages, les particularités locales qu'ils connaissent par tradition, et qu'ils ont recueillis de la bouche des vieillards de leurs

familles qui en ont été peut-être les témoins oculaires, ou qui en ont entendu le récit d'autres témoins qui les ont vus.

A qui devons-nous nous adresser pour rédiger ces notices ? Il est certain que bon nombre d'entre nous pourraient rédiger des monographies très complètes de plusieurs communes, et nous arriverions ainsi à un total imposant ; mais il est certain aussi que, par ce moyen, nous ne pourrions obtenir, au moins d'ici un long temps, un ensemble absolument complet portant sur toutes les communes bretonnes. Pour l'obtenir, nous devons nous adresser aux habitants mêmes des communes. Vous savez qu'ils ne manquent pas, ces hommes curieux du passé, qui se sont informés de l'histoire de leur clocher. A différentes reprises, nous en avons rencontré au cours de nos excursions.

C'est à eux que nous devons nous adresser. Mais nous devons les rechercher, les inciter, car ils ne viendront pas spontanément à nous. Timides, ils auront peur de se mettre en avant. Modestes, défiants d'eux-mêmes, ils craignent que leurs découvertes, parfois fort curieuses, ne soient sans intérêt. Ils ont peur, et nous devons les encourager.

Pour arriver à un résultat, nous devons concentrer nos efforts et non les disperser. Il serait bon de diviser la Bretagne en plusieurs régions auxquelles nous ferions appel successivement. Dans la région choisie, chaque année ou même plusieurs années à l'avance, nous ferions une grande publicité par les journaux régionaux et locaux. Nous adresserions des circulaires à toute personne capable de nous fournir ces notices, membres du clergé, instituteurs, notables ; nous ferions appel à nos collègues de l'Association pour nous faire connaître ces personnes. Nous ferions appel à tous, car tous sont intéressés à la réussite de notre œuvre. Certains, inexpérimentés, pourraient ne savoir comment rédiger leur travail. Nous leur fournirions une sorte de table des matières, dont ils pourraient remplir tout ou partie des chapitres. De concert avec notre collègue M. Raymond Delaporte, j'ai rédigé un projet pour cette table des matières. Mais ce projet a besoin d'être revu, aussi je vous propose de désigner deux ou trois membres qui, au cours de ce

Congrès, procéderaient à cette révision, de telle sorte que le texte définitif de cette table puisse être imprimé au plus tôt et tenu immédiatement à la disposition des personnes qui en auraient besoin.

Enfin, à ces correspondants que nous cherchons, nous demandons un effort, nous sollicitons leur concours : il serait juste de les récompenser. Une date serait fixée chaque année pour l'envoi des notices. Quelques-uns d'entre nous les examineraient, et, pendant le Congrès, des médailles plus ou moins importantes seraient attribuées aux auteurs ayant fourni les meilleurs travaux. Toutes les notices réellement intéressantes seraient insérées au bulletin. Un tirage à part témoignerait aux auteurs que nous ne sommes pas restés indifférents à leur collaboration et leur permettrait de montrer à leurs amis que leur travail a été apprécié par nous.

Les premières années, peu de personnes peut-être répondront à notre appel, mais je ne doute pas que d'ici peu de temps, lorsque cette idée se sera fait jour et se sera répandue, ces travaux plus ou moins bien faits, plus ou moins intéressants, ne nous arrivent nombreux. Alors nous aurons une mine de documents nombreux, utiles à consulter et parfois très précieux, car je suis convaincu que cette enquête, qui s'étendra peu à peu à toute la Bretagne, amènera certains à dépouiller des archives jusqu'à présent inexplorées.

Je vous invite donc, si vous partagez ma manière de voir, à prier le comité de direction de faire choix dès maintenant d'une région dans l'Ille-et-Vilaine, puisque le congrès doit se réunir l'année prochaine dans ce département, d'y publier immédiatement un appel de ce que je nommerai un concours, bien que ce terme soit impropre, de fixer la date à laquelle les travaux devront être adressés à la Direction de l'Association, et en même temps de faire savoir que des récompenses, sous forme de médailles de diverses valeurs, seront attribuées aux travaux les plus méritants.

Yves DU CLEZIOU.

## PROLÈGOMÈNES

Situation, longitude et latitude.

—  
Avant 1789 :

Diocèse, subdélégation, bailliage, sénéchaussée.

—  
Période révolutionnaire :

District, justice de paix.

—  
Période moderne :

Département, arrondissement, canton.

## Histoire.

*Période préhistorique.*

Gisements de l'âge de pierre et du bronze, avec leur localisation aussi exacte que possible au moyen des indications cadastrales ; nature des objets découverts, ce qu'ils sont devenus. Menhirs, dolmens, allées couvertes, encore existants, avec leur localisation au moyen du cadastre ; résultat des fouilles qui ont été faites. Indication des monuments, aujourd'hui détruits ou disparus, dont le souvenir se serait conservé. Camps et enceintes préhistoriques ou de date inconnue. Légendes, récits, contes, chansons ayant ces monuments pour objets ou y faisant allusion, en ayant soin de noter si le monument visé existe encore ou non.

*Période gauloise.*

Mêmes indications que pour la période préhistorique.

Indication des personnages de légende dans le pays. Récits et chansons s'y rapportant ; géants, ogres, lutins, fées, etc.

*Epoque romaine.*

Voies romaines et anciennes voies d'origine incertaine, camps de César, lieux retranchés, établissements romains, traditions, légendes et chansons qui s'y rapportent, découvertes qui ont pu être faites, poteries, médailles, armes, statues, briques, etc., avec indication, en se référant au cadastre, du lieu où elles ont été faites. — Que sont devenus ces objets ?

*Observation générale aux périodes ci-dessus.*

Toutes les découvertes, si insignifiantes qu'elles puissent paraître, devront être signalées, car elles peuvent présenter un grand intérêt si on les rapproche de découvertes faites dans les communes voisines.

*Période de l'émigration bretonne.*

Évangélisation du pays. Saints locaux, légendes, chants, traditions qui s'y rapportent ; lieux qui leur sont consacrés ; leurs représentations, statues, bannières, émaux, peintures, même modernes. Indiquer de quelle époque sont ces objets et l'endroit où ils sont conservés. Toutes les traditions doivent être rapportées, si peu fondées qu'elles paraissent.

Mêmes questions en ce qui concerne les personnages autres que les saints, qui seraient considérés comme ayant vécu à cette époque, par exemple les chefs de clans et les personnages légendaires qui sont rapportés comme ayant été en contact avec eux.

**Bretagne indépendante.***Histoire générale.*

Indiquer tous les faits de l'histoire générale qui se seraient passés sur le territoire de la commune, non seulement ceux généralement connus, mais encore et surtout ceux

qui sont peu connus, alors même que leur souvenir serait seulement conservé par tradition orale. Il y a lieu naturellement de rapporter les chansons ou récits concernant ces faits. Il faut aussi noter les personnages historiques, nés ou morts sur le territoire de la commune, ou l'ayant seulement traversé, et dont le souvenir s'est conservé par tradition.

*Histoire locale.*

Relater tous les traits d'histoire locale que l'on pourra recueillir, si peu importants qu'ils paraissent ; noter tous les personnages réels ou légendaires ayant laissé un nom et les épisodes auxquels ils ont été mêlés.

**Après la réunion à la France.**

Mêmes indications que pour la période précédente.

Anciennes limites de la paroisse, quand elles ne concordent pas avec celles de la commune, division en trèves. On attire spécialement l'attention des auteurs sur l'administration communale, les réunions du général de la paroisse, l'histoire religieuse, missions au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, confréries et congrégations, etc.

**Epoque contemporaine, Guerre franco-allemande comprise, jusqu'à 1871.**

Mêmes indications.

Arrestations de prêtres réfractaires, incursions des gardes nationaux ou des chouans, pillages, arrestations de simples particuliers, etc.

**Histoire économique.**

Commerce, industrie : étudier spécialement les petites industries locales aussi loin qu'on pourra remonter ; commerce maritime, ses usages, pays et ports avec lesquels il

était en relations. L'agriculture peut être étudiée d'une façon très intéressante, ainsi que les autres articles de ce chapitre, au moyen des minutes des études de notaires, usages locaux, etc.

#### Architecture.

Eglise paroissiale, chapelles, châteaux, manoirs, habitations rurales, en faire une énumération aussi complète que possible ; croix de carrefours intéressantes, vitraux, statues, bannières, croix processionnelles, ornements et vases sacrés, avec tous les récits, légendes ou chants s'y rapportant. Il serait bon de joindre à la notice des dessins ou photographies de ces monuments. Il est recommandé de ne pas négliger surtout les habitations de paysans et petits manoirs généralement oubliés et qui sont cependant parfois fort intéressants.

#### Costumes, usages locaux, jeux, etc.

Indiquer les modifications qui se sont produites ou se produisent encore dans le costume. Pour les costumes anciens, si l'auteur en connaît des spécimens soit complets, soit partiels, il est prié de les faire photographier sous tous les aspects, et d'en donner une description dans son mémoire.

Il décrira aussi les jeux et divertissements anciens, en faisant connaître leur origine, les droits féodaux curieux par eux-mêmes ou donnant lieu à des cérémonies particulières.

Indiquer aussi les seigneuries dont relevait le territoire de la paroisse, les seigneuries et terres nobles existant sur ce territoire, les droits de présentation, de fondation, de prééminence, de sépulture, existant tant dans l'église paroissiales que dans les chapelles, les droits de justice, auditoire, etc., en un mot tout ce qui se rapporte à la vie journalière des habitants.

#### Notice agricole.

Indications cadastrales, nature du sol, mouvement de la population en remontant aussi loin que possible ; — les

registres paroissiaux et l'état-civil procureront sur ce point des détails intéressants.

#### Etat ancien de l'agriculture.

Cette question peut être étudiée d'une façon très intéressante au moyen des inventaires de paysans. Il serait bon, si cela est possible, de suivre une exploitation depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, par exemple, jusqu'à nos jours, tout au moins de donner des types d'exploitation à diverses périodes, en particulier à la fin du XVII<sup>e</sup> ou au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, avant la révolution, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, vers 1850, 1875, et de nos jours. Les baux et états de ferme fourniront des détails intéressants.

Etudier aussi les variations de la valeur des terres et de leur prix de location.

Ne pas négliger les instruments agricoles et la main-d'œuvre, et, si cela est possible, les impôts.

Rechercher aussi l'époque de l'introduction de certaines cultures dans la commune, ce qui peut se faire au moyen des inventaires et des états de ferme.

Dénombrer le bétail actuellement existant et fournir tous autres documents de statistique, faire connaître la culture actuelle, les plantes cultivées, assolement, engrais, instruments employés, main d'œuvre actuelle, industries rurales, leurs débouchés, principaux produits du sol, valeur locative de la terre, améliorations apportées à la culture, défrichements, reboisements ; étudier l'émigration, à l'étranger, en France, dans les villes, ou à la campagne, temporaire ou sans esprit de retour, ses causes, ses remèdes, le préjudice qu'elle cause et en général ses conséquences ; l'immigration, d'où elle provient, ses résultats, variation des salaires, du prix des produits vivriers, variation du coût de la vie.

Mode d'exploitation du sol, faire-valoir, fermage, métayage, état de la propriété.

Voies de communication, voies ferrées. Marchés fréquentés par les habitants.

Associations agricoles ; syndicats, comices, sociétés d'agri-

culture, sociétés d'assurances mutuelles, encouragements à l'agriculture.

Cultures disparues, causes de leur disparition, récente ou ancienne.

Etudier les animaux au point de vue de la race ; de même les plantes, au point de vue des variétés usitées dans le pays.

Les monographies doivent être aussi complètes que possible. Elles peuvent être accompagnées d'illustrations, photographies, plans, graphiques, etc., propres à les éclairer.

On demande un travail complet, sérieux et documenté, et non pas un travail purement littéraire fait d'à-peu-près et reposant sur des hypothèses ou des idées préconçues.

Dans la partie historique, indiquer les références. Si les pièces sont inédites, indiquer le lieu où elles sont conservées, en fournir si possible une copie, qui peut être insérée dans le corps du travail.

Il serait bon que les auteurs puissent joindre à leur travail une copie du plan d'assemblage du cadastre de la commune, en y marquant les chemins actuels, les voies anciennes, les monuments existants, etc.

Joindre également, si on le peut, une carte agronomique indiquant les diverses natures de terrains qui existent sur le territoire communal ; et tous autres documents graphiques intéressants.



## COMPTE DE GESTION

Du 1<sup>er</sup> janvier 1912 au 1<sup>er</sup> janvier 1913.

En caisse au 1 <sup>er</sup> janvier 1912 : En espèces.....	502 69
En 8 obligations du Crédit Foncier, prix d'achat au 19 novembre 1911.....	3.690 05
Total.....	4.192 74

### RECETTES

En caisse au 1 <sup>er</sup> janvier 1912.....	502 69
Subvention du Morbihan.....	500 »
Subvention des Côtes-du-Nord.....	300 »
Intérêts de fonds.....	90 »
Vente de volumes.....	66 »
Cotisations perçues au Congrès de Moncontour.....	890 »
— recouvrées par la poste.....	1.929 76
Total.....	4.278 45

### DÉPENSES

Note de l'Imprimeur.....	1.451 50
Subvention au Comice de Moncontour.....	300 45
Dépenses à Moncontour pour le Congrès.....	74 35
Contributions pour les archives.....	18 70
Location des archives.....	100 »
Subvention pour la langue bretonne, Finistère.....	100 45
Subvention pour l'enseignement agricole primaire.....	90 60
Agriculteurs de France.....	20 30
Syndicat pomologique.....	5 25
Société d'Emulation.....	10 50
Administration.....	600 »
Dépenses diverses.....	67 35
Total des dépenses.....	2.874 85
Report des recettes.....	4.278 45
En caisse au 1 <sup>er</sup> janvier 1912 : En espèces.....	1.403 60
8 obligations du Crédit Foncier, valeur en janv. 1913.....	3.258 »
Total.....	4.661 60



## LISTE GÉNÉRALE

DES MEMBRES

### de l'Association Bretonne

#### MEMBRES FONDATEURS

- MM. Boby de la Chapelle, ancien préfet, à Champloret, Saint-Servan, Ille-et-Vilaine.  
Duc de Rohan, député, à Josselin, Morbihan, ou 35, boulevard des Invalides, Paris (VII<sup>e</sup>).  
Lanjuinais (comte), député, château de Kerguehennec, par Bignan, Morbihan, ou 31, rue Cambon, à Paris (I<sup>er</sup>).  
Halgouët (colonel vicomte Maurice du), député, château du Brossay, Renac, Ille-et-Vilaine, ou Paris, 4, rue Solferino (VII<sup>e</sup>).  
La Ferronnays (marquis de), député, château de Saint-Mars-La Jaille, Loire-Inférieure ; Paris, 40, rue de Chaillot (XVI<sup>e</sup>).  
La Noüe (comte Fernand de), château des Aubiers, Yffiniac, Côtes-du-Nord.  
L'Huillier (commandant baron), château de La Foresterie, Léhon, près Dinan.  
Léon (prince de), château de Josselin, Morbihan.

#### MEMBRES ORDINAIRES

- MM. Abgrall (l'abbé), aumônier de l'hôpital, Quimper.  
Allenou, Jean, élève à l'École des Chartes, 71 bis, rue de Vaugirard, Paris (VI<sup>e</sup>).  
Anne-Duportal, 1, rue du Rosaire, Saint-Brieuc, Côtes-du-Nord.  
Aubert (comte d'), château de la Hauguemoraïs, près Matignon, Côtes-du-Nord.  
Aveneau de la Grancière (vicomte), château de Beaulieu, en Bignan (Morbihan), ou 19, rue Pasteur, Vannes, Morbihan.  
Bahezre de Lanlay, F., 5, rue Vicairie, Saint-Brieuc.  
Baillergeau, Gustave, président de la Société d'Agriculture de la Loire-Inférieure, 2, passage Louis Levesque, Nantes, Loire-Inférieure.  
Barbotin, ancien député, château de Penhoët, Maure, Ille-et-Vilaine.  
Beaufort (Vicomte Louis de Gouyon de), Saint-Pol-de-Léon, Finistère.  
Belinaye (comte de la), château du Bois-le-Houx, près Fougères, Ille-et-Vilaine.  
Belleissue (Nicol de la), ancien magistrat, Plouguenast, Côtes-du-Nord.  
Belleissue (Charles Nicol de la), château du Chêne, par Moncontour, Côtes-du-Nord.  
Bellevue (marquis Xavier de), conseiller général, château de Moulinrouil, Soudan, Loire-Inférieure.  
Berthois (André de), château des Bretonnières, Vitry, Ille-et-Vilaine.

- MM. Berthou (comte Paul de), membre de la Société de l'Ecole des Chartes, 6, rue du Bocage, Nantes, et château de Cadouzan, en Saint-Dolay, par la Roche-Bernard, Morbihan.
- Blanchardière (de la), conseiller général, château du Val, près Matignon, Côtes-du-Nord.
- Blancq, château de Bourgneuf, Saint-Grégoire, Rennes; 22, place Malesherbes, Paris (XVII<sup>e</sup>).
- Boberil (comte du), château de Beauchêne, à Renazé, Mayenne.
- Boisranger (M<sup>lle</sup> Marie de), château de Kerdaoulas, Landerneau.
- Boisboissel (comte de), ancien député, château du Pélem, Saint-Nicolas-du-Pélem, Côtes-du-Nord; 87, rue Lauriston, Paris (XVI<sup>e</sup>).
- Boisboissel (H. de), 42, boulevard La Tour-Maubourg, Paris (VII<sup>e</sup>).
- Boncourt (comtesse Morel de), château de Humereuille, Blangy-sur-Terroise, Pas-de-Calais.
- Boscher Delangle, Paul, ancien notaire, à Quintin.
- Boüan de Chef du Bos (de), château du Val, Plan-guenoual, par Pléneuf, Côtes-du-Nord.
- Bouché, Hubert, Rostrenen, Côtes-du-Nord.
- Boucher et de Penanros, négociants, Landerneau.
- Bouëx de la Driennays (vicomte Lionel du), château de Pléhédél, Saint-Malo de Phily, Ille-et-Vilaine; l'hiver, 29, rue de Monceau, Paris (VIII<sup>e</sup>).
- Bouillé (comte Guillaume de), château de Casson, par Nort, Loire-Inférieure.
- Boynes (vicomte de), château de la Ville Aubert, Campénéac, Morbihan.
- Breil de Pontbriand Marzan (vicomte Paul du), château de la Brousse-Briantais, par Matignon, Côtes-du-Nord, ou au château de Gué-Loiré, par Candé, Maine-et-Loire.
- Bureau, Edouard, professeur au Muséum, 24, quai Béthune, Paris (IV<sup>e</sup>).
- Busnel (comte de), château de la Touche-Larcher, Campénéac, Morbihan.

- MM. Caill, Claude, agriculteur à Kervinant, en Plouzé-védé, Finistère.
- Calan (vicomte Charles de la Lande de), avocat, président des Bibliophiles Bretons, château de la Trinité, près Rennes, Ille-et-Vilaine.
- Calan (M<sup>me</sup> la vicomtesse de), château de la Trinité, près Rennes, Ille-et-Vilaine.
- Calan (Pierre de la Lande de), château de Kerminaouët, Trégunc, Finistère.
- Caradec, Albert, conseiller général, à Vannes.
- Carfort (comte Le Nepvou de), capitaine de vaisseau en retraite, château de La Forest, Loctudy, Finistère.
- Carron, Paul, ancien député, château de Piré, Piré, Ille-et-Vilaine.
- Champagny (comte Henri de), château de Kerduel, Pleumeur-Bodou, Côtes-du-Nord.
- Chateaubriand (comte de), château de Parcieux, par Trévoux, Ain.
- Chevillotte, Charles, à Brest.
- Collin, Sullian, inspecteur général de la Compagnie d'assurances générales sur la vie, 307, boulevard de Cauderan, Bordeaux, Gironde.
- Corbière (l'abbé), directeur de la Revue Internationale de Sigillographie, 7, rue Cassette, Paris.
- Cornudet (docteur), La Roche-Bernard, Morbihan.
- Coroller, Eugène, château du Vauruellan, Moncontour, Côtes-du-Nord.
- Couëssin (de), Athanase, château de Kerougas, par Herbignac, Loire-Inférieure.
- Couëssin (vicomte Auguste de), château de la Coste, Saint-Julien, Côtes-du-Nord.
- Dampierre (comte Raymond de), Loudéac; l'hiver, 21, boulevard Jules Sandeau, Paris (XVI<sup>e</sup>).
- Dannes (comte de), château de Talhouët, près Rochefort-en-Terre, Morbihan.
- Delaporte, avoué, Châteaulin, Finistère.
- Desprès, conseiller général, château du Temple, La Guerche, Ille-et-Vilaine.

- MM. Dortel, Alcide, président de la Société Archéologique de la Loire-Inférieure, avocat, correspondant du Ministère de l'Instruction Publique, 8, rue Heronnière, Nantes.
- Durand, Albert, 5, rue de la Forêt, Fougères, Ille-et-Vilaine.
- Dutemple (l'abbé), curé-doyen, Saint-Alban, par Pléneuf, Côtes-du-Nord.
- Duval, Georges, conseiller général, Langast, Plouguenast.
- Ely Monbet, Alfred, mobilier civil et religieux, Caurel, Côtes-du-Nord.
- Estourbeillon (marquis Regis de l'), député, 10, place de l'Evêché, Vannes, ou 21, boulevard Saint-Michel, Paris (V<sup>e</sup>); château de Penhoët, Avesac, Loire-Inférieure.
- Farcy (vicomte de), château de la Ville Dubois, Mordelles, Ille-et-Vilaine.
- Fleuriot de Langle (l'amiral comte), château de la Marinais, Iffendic, Ille-et-Vilaine.
- Forest, député, parc de Bodélio, Malansac, Morbihan, ou 9, rue de Grenelle, Paris (VII<sup>e</sup>).
- Fraïn de la Gaulayrie, rue de Nantes, à Vitry, Ille-et-Vilaine.
- France (Henri de), château du Gage, Plengueneuc, Ille-et-Vilaine.
- Freslon de la Freslonnière (vicomte de), château de la Rouardais, Bains, Ille-et-Vilaine.
- Garnier, fabricant d'instruments aratoires, à Redon, Ille-et-Vilaine.
- Giffard (abbé), Ploërmel, Morbihan.
- Goulaine (comte de), sénateur, château de Kerlivio, Hennebont, ou 9, Place du Palais-Bourbon, Paris (VII<sup>e</sup>).
- Gouyon de Coipel (comte de), château de la Ville-Janvier, La Gacilly, Morbihan.

- MM. Goyon-Matignon de Marcé (marquis de), château de la Chauvellerie, Joné-sur-Erdre, Loire-Inférieure.
- Goyon (comte Auguste de), propriétaire-éleveur, château de la Roche-Goyon, Noyal, par Lamballe.
- Grimaudière (Hippolyte de la), château de la Hamonnais, par Châteaubourg, Ille-et-Vilaine.
- Guerrif de Launay (M<sup>me</sup> de), Redon, Ille-et-Vilaine.
- Guébriant (comte Alain de), maire de Saint-Pol-de-Léon, Finistère, ou 73, rue de Varenne, Paris.
- Guët, Georges, architecte en chef des monuments historiques d'Ille-et-Vilaine, Paris, 5, place des Ternes (XVII<sup>e</sup>).
- Guibourgère (vicomte de la), château de Coëlan, Langoula, Côtes-du-Nord.
- Habasque, Francisque, Président de Chambre honoraire à la Cour de Bordeaux, l'hiver, 5, rue du Jardin public, Bordeaux; l'été, château de la Touche Sauvaget, Plénée-Jugon, Côtes-du-Nord.
- Halgouët (vicomte Hervé du), 10, rue Gimarosa, Paris (XVI<sup>e</sup>); manoir de Coetsal, Sainte-Anne-d'Auray, Morbihan.
- Harcourt (comte Louis d'), château de Pont-Chevron, Ouzouer-sur-Trézée, Loiret.
- Haugoumar des Portes, Charles, ancien sénateur, Lamballe.
- Helliet (l'abbé), recteur de Tréméven, par Lanvollon, Côtes-du-Nord.
- Hérissant, E., directeur de l'Ecole pratique d'agriculture des Trois-Croix, près Rennes.
- Houitte de la Chesnais (Armand), Saint-Malo, Ille-et-Vilaine.
- Houitte de la Chesnais (Léon), Saint-Malo, ou château des Ormes, Epiniac, par la Boussac, Ille-et-Vilaine.
- Huon de Penanster, ancien conseiller général, château de Kergrist, Lannion.
- Janzé (vicomte de), château Les Forges des Salles, Gouarec, Côtes-du-Nord.

- MM. Jessey (Yves Bazin de), château de Montmarin, par Pleurtuit, Ille-et-Vilaine.  
 Jézégou (l'abbé), recteur, Plobannalec, Finistère.  
 Joñon des Longrais, 4, rue du Griffon, Rennes.  
 Jousselandière (Albert Vigneron-), Le Coët-Roz, Savennay, Loire-Inférieure.  
 Jousselandière (Paul Vigneron de la), à Bodeuc, Ni-villac, La Roche-Bernard, Morbihan.

Keranflech-Kernezne (comte Hervé de), sénateur, château de Quélence, Saint-Gilles-Vieux-Marché, Mor-de-Bretagne, Côtes-du-Nord, et 42, boulevard de la Tour-Maubourg, Paris (VII<sup>e</sup>).

Kerdrel (général Audren de), sénateur, château du Brossais, Rochefort-en-Terre, Morbihan.

Kergall, 55, avenue Kléber, Paris (XVI<sup>e</sup>).

Kérizouët (Le Gallic de), château de Ménoré, près Guémené-sur-Scorff, Morbihan.

Kermoyan (vicomte de), château de Kerandraon, près Saint-Pol-de-Léon, Finistère.

Kernaëret (M<sup>re</sup> Jude de), professeur à la Faculté Catholique, Angers, Maine-et-Loire.

Kerouartz (marquis de), sénateur, Guingamp.

Kerret (Vicomte Hugues de), château de la Forest, à Languidic, Morbihan.

Kersauson Kerjan (comte Guy de), château de Kerjan Mol, au Conquet, Finistère.

La Bourdonnaye (marquis de), château de La Bourdonnaye, Carentoir, Morbihan.

La Chambre, ancien député, château de La Briantais, Saint-Servan, Ille-et-Vilaine, ou 8, place Vendôme, Paris (I<sup>er</sup>).

La Chapelle (Charles de), ancien Capitaine d'Infanterie, château des Bretonnières, Vitry, Ille-et-Vilaine.

Lafolye, libraire-éditeur, Vannes.

Lafolye (M<sup>me</sup>), Vannes.

La Hayrie (Hubert de), Quimperlé.

- MM. Laigue (comte de), château de Bahurel, Redon, Ille-et-Vilaine.

La Jaille (vice-amiral comte de), sénateur, Paris, 108, rue du Bac (VI<sup>e</sup>).

Lamarzelle (de), sénateur, château de Keralier, par Sarzeau, Morbihan, ou 254, boulevard Saint-Germain, Paris (VII<sup>e</sup>).

La Moussaye (comte Amaury de), château de l'Ingourdi, Le Bodéo, par Quintin, Côtes-du-Nord.

Lambilly (comte René de), château de Lambilly, Taupont, Morbihan.

Lantivy de Trédion (comte de), château de Lantivy-Meudon, par Vannes, Morbihan.

Larère, sénateur, place du Champ, à Dinan, ou 7, avenue Rapp, Paris (VII<sup>e</sup>).

La Riboisière (comte de), sénateur, château de Louvigné-du-Désert, ou 50, avenue Montaigne, Paris (VIII<sup>e</sup>).

La Vieuxville (Gaston de), à la Vieuxville, Saint-Cast, Côtes-du-Nord.

La Villarmois (comte de), à Trans, Pleine-Fougères, Ille-et-Vilaine.

Le Bouteiller (vicomte), à Fougères (Ille-et-Vilaine).

Le Breton, Paul, sénateur, château de Saint-Mélaine, Laval.

L'Ecluse (de), Edmond, à Audierne, Finistère.

Le Cour Grandmaison, Henri, sénateur, château de Coislin, Campbon, Loire-Inférieure, ou 56, rue de Lille, Paris (VII<sup>e</sup>).

Lecoqu (l'abbé), chanoine titulaire, St-Brieuc, Côtes-du-Nord.

Le Forestier de Quillien, château de Poulbroch, en La Martyre, Ploudiry, Finistère.

Le Fur (Docteur René), 53, rue de Vaugirard, Directeur du *Breton de Paris*, Paris (VI<sup>e</sup>).

Le Gonidec de Traissan (comte Charles), 3, quai Chateaubriand, Rennes.

Le Gouvello de la Porte (vicomte Hippolyte de), château de Séverac, Séverac, Loire-Inférieure.

- Le Maignan de Kerangat, Yves, lieutenant au 20<sup>e</sup> chasseur, Vendôme, Loir-et-Cher.
- Le Maignan de Kerangat (Jean), château de Boiquenay, Questembert, Morbihan.
- Lemasson (l'abbé), vicaire, Saint-Jacut-de-la-Mer, Côtes-du-Nord.
- Le Mintier (comte René), villa du Bastion, Dinan, Côtes-du-Nord.
- Le Pannetier de Roissay, château des Harlais, près Landéan, Ille-et-Vilaine.
- Le Pennec (abbé), chanoine honoraire, Vicaire général, Saint-Brieuc.
- Lescoët (marquis de), château de Lesquiffiou, Pleyber-Christ, Finistère.
- Lesguern (vicomte de), château du Chef-du-Bois, Landerneau.
- L'Huilier (M<sup>me</sup> la baronne), château de La Foresterie, Lohon, près Dinan.
- Limon, Député, Saint-Brandan, par Quintin, C.-du-N., ou 43, rue Vanneau, Paris (VII<sup>e</sup>).
- Lorgeril (comte Jacques de), château de la Bourbansais, Plougueneuc, Ille-et-Vilaine.
- Lorgeril (de), Yan, le Légué-Plérin, Côtes-du-Nord.
- Lorgeril (de), Simon, château de Goudemail, Lanrodec, par Plouagat, Côtes-du-Nord.
- Maillard, sénateur, maire du Croisic, Loire-Inférieure, ou 88, boulevard Saint-Germain (V<sup>e</sup>).
- Marmagnant (abbé), professeur à l'Ecole libre, Saint-Armel, Ploërmel.
- Millon (l'abbé), boulevard Sévigné, 27, Rennes, Ille-et-Vilaine.
- Montaigu (marquis de), député, château de la Bretesche, par Missillac, Loire-Inférieure, ou 18, rue de Martignac, Paris (VII<sup>e</sup>).
- Morel, capitaine en retraite, 67, rue de la Palestine, Rennes.
- Mortureux, château de Ker-Suses, Le Poulguen, Loire-Inférieure.

- MM. Mottin, Aimé, château de Launay-Guen, Plémet, Côtes-du-Nord.
- Moulins (de), château de la Ronnière, Matignon, Côtes-du-Nord.
- Nanteuil (vicomte de La Barre de), lieutenant de vaisseau, château de Nec'hoat, Ploujean, Finistère.
- Nantois (vicomte F. de), manoir de la Choltais, Antrain-sur-Couësson, Ille-et-Vilaine.
- Nédélec (Etienne), Voyageur de Commerce, Quimper.
- Nétumières (comte Guy des), château des Nétumières, Erbrée, Ille-et-Vilaine.
- Nouël (vicomte Louis de), château de Kertanouarn, Ploubazlanec, Côtes-du-Nord.
- Oheix, André, La Ville aux Veneurs, Trévé, Côtes-du-Nord.
- Pautrel, E., conseiller d'arrondissement, Fougères.
- Peltier, Notaire, Ploërmel.
- Penguern (de), château de Kérizel, par Quimperlé.
- Perrien (vicomte Gustave de), château de Loëguénolé, près Hennebont, Morbihan.
- Peyron (l'abbé), chancelier-archiviste de l'évêché de Quimper.
- Piépape (de), commandant, château de Carcado, Pontivy.
- Piogier (comte André de), château de Launay, par Redon.
- Pocquet du Haut-Jussé (Barthélémy), 8, rue de Robien, Rennes.
- Poirier, Etienne, avocat, docteur en droit, 6, place du Boufflay, Nantes.
- Ponbriand (comte de), sénateur, château de Hayebesnou, Erbray, Loire-Inférieure, ou 238, boulevard Saint-Germain, Paris (VII<sup>e</sup>).
- Poulpiquet (de), Césaire, château de Trefry, par Quémenéven, Finistère.
- Prud'homme, René, éditeur, Saint-Brieuc.



- MM. Quélen (comte de), château de la Ville-Chevalier, près Plouagat, Côtes-du-Nord.  
 Quénétaïn (comte de), château de la Molière, par Guichen, Ille-et-Vilaine.  
 Quilgars, inspecteur de l'Assistance Publique, 24, rue de la Petite Cité, Evreux, Eure,

Radiguet (docteur Lionel), *Enéz Heussaf*, La Taudrie, Saint-Ursanne, Suisse.

Radius, 26, place Vendôme, Paris (1<sup>re</sup>).

Raison du Cleuziou, Alain, rue Vicairie, Saint-Brieuc.

Raison du Cleuziou, Yves, avocat, président du syndicat agricole des cantons de Châteaulin et Pleyben, Châteaulin.

Rengervé (comte Louis de), château du Châlet, près Rennes, Ille-et-Vilaine.

Robert, Paul, banquier, Dinan, Côtes-du-Nord.

Robien (marquis de), château de Robien, près Quintin, Côtes-du-Nord, ou 63, rue de Varenne, Paris (VII<sup>e</sup>).

Rochefoucauld (comte François de la), conseiller général, château de Fresnoy, Plessé, Loire-Inférieure.

Rodel, Albert, industriel, l'hiver, 46, rue d'Avian, Bordeaux; l'été, Kerbrass, Quiberon, Morbihan.

Roquefeuil (comte Raymond de), château du Bilo, Tréguier, Côtes-du-Nord.

Rosanbo (marquis de), ancien député, château de Rosanbo, Lanvellec, Côtes-du-Nord.

Rougé (comte Pierre de), château des Salles, Guingamp, Côtes-du-Nord.

Sageret, château de Kervihan, Carnac, Morbihan.

Saint-George (vicomte de), château de Kerennevel, près Rosporden, Finistère.

Saint-Jouan (Léon de), château de Coatandoch, Plouagat, Côtes-du-Nord.

Saint-Luc (comte de), ancien député, château de Guilguiffin, par Plogastel-Saint-Germain, Finistère.

François Saint-Maur (Charles), château de la Panne-tière, la Chapelle-sur-Erdre, Loire-Inférieure.

- MM. Saint-Méleuc (vicomte Raoul de), directeur du *Livre de Raison de la Bretagne*, 73, avenue Kléber, Paris (XVI<sup>e</sup>).

Saint-Pierre (le vicomte Yves Méhérenc de), Villa Kermaria, Ploubazlanec, Côtes-du-Nord.

Saint-Pern (baron de), directeur du Haras de Tarbes, Hautes-Pyrénées.

Sivry (baron Roger de), conseiller général, château de Villeneuve, Molac, Morbihan.

Société d'Emulation des Côtes-du-Nord (M. Hédou de la Héraudière, boulevard National, Saint-Brieuc).

Soussay (vicomte de), rue La Boétie, 32, Paris (IX<sup>e</sup>), ou château de Keravéon, Etel, Morbihan.

Stéphen de Sécillon (vicomte), 1, rue Prémion, Nantes.

Travers, Kereost, Saint-Pol-de-Léon, Finistère; l'hiver, 4 bis, rue Voltaire, Brest.

Vatar, imprimeur à Rennes.

Veillet Dufrêche, maire de Moncontour.

Villeboisnet (comte Arthur Espivent de la), conseiller général, château de Deffay, Pontchâteau, Loire-Inférieure.

Villesboinet (comte Louis Espivent de la), château de Tieulan, Sainte-Anne, Morbihan.

Villeraud (abbé du Bois de la), chanoine honoraire, vicaire général, Saint-Brieuc.

Villers (Louis de), château de Montauban-de-Bretagne, Ille-et-Vilaine; l'hiver, 11, rue Victor-Hugo, Rennes.

Villiers du Terrage (baron Marc de), château de Kermihy, par Rosporden, Finistère.

Villiers du Terrage (vicomte de), à Kermihy, par Rosporden, Finistère; l'hiver, 30, rue Barbet-de-Jouy, Paris (VII<sup>e</sup>).

Vincelles (comte de), château de Penanrun, Tréguier.

Virel (vicomte Conrad de), château de Trédion, Elven, Morbihan, Paris, 5, rue Lincoln (VIII<sup>e</sup>).

Vitton de Peyruis (Xavier de), conseiller d'arrondissement, château de Trovern, Guidel, Morbihan.

MM. Vittu de Kerraoul, Louis, Ile Havard, Matignon, Côtes-du-Nord.

Wismes (baron Gaëtan de), président de la Société académique de Nantes, vice-président de la Société archéologique de Nantes, secrétaire adjoint de la Société des Bibliophiles bretons, château de La Chollière, Orvault, par Nantes, ou Nantes, 17, rue Royale.

---

#### MEMBRES CORRESPONDANTS

---

- MM. Académie Royale des Sciences et Belles Lettres de Bavière, à Munich.  
Bibliothèque de l'Université d'Aix (Bouches-du-Rhône).  
Chantepie, conservateur de la Bibliothèque de l'Université à la Sorbonne, Paris.  
Collège de France. Laboratoire maritime de Concarneau, Finistère.  
Conservateur de la Bibliothèque de la ville de Nantes.  
Le Hir, bibliothécaire de la Bibliothèque Publique, 20, rue Brizeux, Rennes.  
Ernest Rivière, publiciste, 7, rue Ange Blaize, Rennes.  
Selbert, bibliothécaire de la Bibliothèque de Saint-Brieuc.  
Waquet, archiviste départemental, bibliothécaire archiviste de la Société Archéologique du Finistère, Quimper.  
Wismes (baron Christian de), 7, rue Félix, Nantes (Société Archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure).
-

## TABLE DES MATIÈRES

### CLASSE D'ARCHÉOLOGIE

#### PREMIÈRE PARTIE

##### COMPTE-RENDU DES SÉANCES

Messe du Saint-Esprit . . . . .	VII
Allocution de M. de la Villerabel, vicaire général . . . .	VIII
Séance solennelle d'ouverture. — Discours de M. le comte Lanjuinais, président général . . . . .	XIV
Discours de M. Veillet Dufrêche, maire de Moncontour.	XVI
Bureau général du Congrès. . . . .	XIX
Discours de M. le marquis de l'Estourbeillon. . . . .	XXII
Discours de M. Boby de La Chapelle . . . . .	XXVII
Programme des Questions du Congrès . . . . .	XXXII
Deuxième Séance (Mardi matin, 3 septembre). . . . .	XXXV
Troisième Séance (Mardi après midi, 3 septembre). . .	XXXVII
Quatrième Séance (Jeudi matin, 5 septembre). . . . .	XXXVIII
Cinquième Séance (Jeudi après midi, 5 septembre). . .	XLII
Sixième Séance (Vendredi matin, 6 septembre). . . . .	XLV
Septième Séance (Vendredi après midi, 6 septembre). .	XLVII
Huitième Séance (Samedi matin, 7 septembre). . . . .	XLXIX

#### DEUXIÈME PARTIE

##### MÉMOIRES

François Le Doüaren, fameux jurisconsulte du xvi <sup>e</sup> siècle, originaire de Moncontour, par M. le marquis de Bellevue.	3
Le Penthièvre pendant la guerre de Cent Ans, par M. l'abbé C. Dutemple, curé-doyen de Saint-Alban . . . . .	10

Filleuls de Villes : Saint-Malo, Dinan, Lamballe, Moncontour, par M. A. Anne-Duportal. . . . .	31
Capitation de Moncontour, par M. le baron Gaëtan de Wismes . . . . .	66
Les Epoques Préhistorique et Gauloise dans le pays de Guérande (Loire-Inférieure), par M. H. Quilgars . . . . .	99
Essai sur la Chronologie des Rois et des Saints de la Bretagne insulaire du v <sup>e</sup> au vii <sup>e</sup> siècle, par M. le vicomte Ch. de la Lande de Calan . . . . .	143
Pèlerinages, Troménies, Processions votives au diocèse de Quimper, par M. le chanoine Peyron . . . . .	274
Le Berceau des Villiers de L'Isle-Adam : Le Manoir de Penanhoas-L'Isle-Adam, par M. Théophile Janvrais . . .	294
Note sur les Traditions Populaires Bretonnes, par M. F. Vallée. . . . .	358
Trégon autrefois, d'après des notes recueillies en 1839 par M. Thomas Rollier, recteur de cette paroisse, complétées et mise en ordre par Auguste Lemasson, prêtre du diocèse de Saint-Brieuc. . . . .	371
Petit Rapport à Messieurs les Membres de l'Association Bretonne réunis en Congrès à Moncontour, traitant des Curiosités archéologiques de Plessala (C.-d.-N.), par M. l'abbé J. Le Texier, vicaire à Plessala . . . . .	441
Compte-Rendu de l'Excursion Archéologique du 4 septembre 1912, par M. Emile Sageret. . . . .	449
CLASSE D'AGRICULTURE. — Projet d'établissement de Monographies Paroissiales, par M. Yves du Cleuziou. . . . .	459
Liste générale des Membres de l'Association Bretonne . . .	470
Membres fondateurs. . . . .	470
Membres ordinaires. . . . .	471
Membres correspondants . . . . .	483



